This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

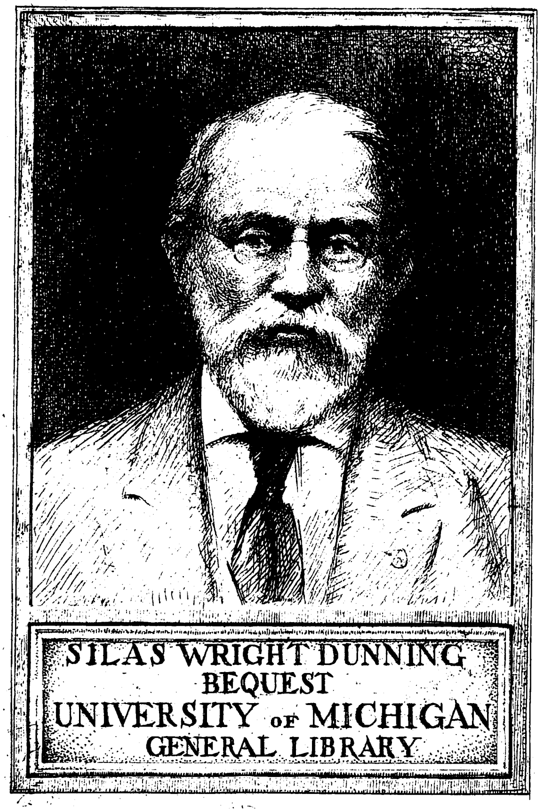
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françoais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 376606



Hosted by Google

AS
161
.A26

Hosted by Google

Hosted by Google

Charles Fournier
La Rochelle

REVUE DE L'AUNIS

Hosted by Google

LA ROCHELLE. — TYP. DE A. SIRET.

Hosted by Google

REVUE

DE L'AUNIS

DEUXIÈME VOLUME.

1er NOVEMBRE 1864 — 1er DÉCEMBRE 1865

LA ROCHELLE

TYP. DE A. SIRET, PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE, 3.

1865

Hosted by Google

MON ONCLE ÉLIAS.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Quand vous entrez dans une chambre d'hôtel qui doit vous servir de gîte, vous arrive-t-il comme à moi d'ouvrir toutes les armoires, tous les secrétaires, d'y explorer tous les tiroirs? — Est-ce de l'indiscrétion que je commets ainsi? Je tiens très particulièrement à votre opinion, cher lecteur, bien désireux que je suis de me la rendre favorable.

Dans ces sortes de recherches, j'ai trouvé bien des choses insignifiantes, des souris le plus souvent, une fois cependant un manuscrit oublié.

J'étais, en 1852, retenu à Bruxelles pour une formalité de passeport. A cette époque, cette feuille de route était de rigueur, même en Belgique, *savez-vous*. Et pourtant je ne devais séjourner dans ce libre pays que le temps nécessaire pour aller d'une frontière à l'autre, de la frontière française à la frontière prussienne. Quoiqu'il en fût, la police n'entra en composition qu'à la condition que je consentisse à mon internement dans un hôtel désigné par elle. J'y dus attendre qu'un exprès délégué à Valenciennes fût allé demander au consul le visa négligé. Or, ledit consul était à une Kermesse de campagne, de sorte que l'envoyé revint les mains vides et me demanda.... vingt-cinq francs. — La leçon les valait-elle?.... J'attendis la fin de la Kermesse, le visa

Hosted by Google

du consul et le retour de mon passeport en arpentant de long en large la chambre du magnifique hôtel qu'on m'avait imposé. — C'était le cas ou jamais de faire des perquisitions dans les meubles.

Pendant deux fois vingt-quatre heures j'ai fouillé tous les coins et recoins, tous les tiroirs et cabinets de cette prison improvisée, et l'une de ces explorations me valut la découverte du récit qui va suivre. Je ne doute pas qu'il soit d'une femme. Jeanne, si non Martha, a sûrement tenu la plume qui a écrit ces lignes tracées en menus caractères. J'ai gardé douze ans ces feuilles sans avoir jamais eu la pensée de me les approprier. Je ne veux même pas savoir si la prescription est applicable à ces sortes de possessions, et j'imagine d'en faire la publication afin que leur légitime propriétaire les vienne reprendre à la *Revue de l'Aunis*, après m'être bien et dûment assuré qu'elles n'ont paru nulle part ailleurs.

MON ONCLE ÉLIAS.

> « Le commerce continuel avec un esprit acariâtre fait
> » frémir au fond de notre cœur toutes nos petites pas-
> » sions. »
> « Vraiment elle est bien fatigante cette race de gens
> » soupçonneux, toujours revêches, toujours environnés
> » de leurs fantômes ! Ils vous obligent, quand vous trai-
> » tez avec eux, à mille attentions minutieuses dans vos
> » actions, dans vos gestes, dans vos regards ; et puis
> » il en résulte le déplaisir de voir que ces efforts n'ont
> » pas encore été suffisants. »
> (Petit traité sur les petites vertus, du P. Roberti.)

I

Maintenant que mon oncle est mort, je puis parler de lui. Pauvre Élias, paix à son âme si inutilement

Hosted by Google

tourmentée sur cette terre, paix à son esprit si facilement mis en émoi. — « J'ai par expérience la connais-» sance du cœur des hommes, disait-il constamment ! » Comme il s'abusait, comme il prenait pour la science de cette machine mobile un excès de susceptibilité, susceptibilité ayant, chez lui, les proportions d'une maladie grave et contagieuse, faussant son jugement, lui faisant prêter à ceux qui l'entouraient tout le mirage trompeur de ses propres sensations. Ainsi il usait son activité et son repos à s'inquiéter d'intentions et de griefs imaginaires qu'il supposait à quiconque l'approchait, et de méprise en méprise il arriva à décolorer le monde moral ; une teinte uniforme de mélancolie se répandit peu à peu pour lui sur le genre humain et sa dernière heure le trouva découragé, plein d'isolement et d'amertume. Cette agitation continuelle qui fermentait en lui l'avait torturé sans trève et malheureusement il en rejetait toute la responsabilité au dehors. Cet aveuglement rendit le mal sans remède. Il se trompait de bonne foi, là fut son excuse. Le jour où l'ange de la vie lui donna passage, un mauvais génie, qui le guettait sans doute, lui fit entrer dans la cervelle une dissonnance sociale à laquelle il dut son tourment. Si cet esprit de travers avait pu être redressé, l'épouse qui l'accompagna quelques années aurait atteint ce but difficile. Elle était la douceur et la raison mêmes. Hélas ! elle succomba sous le poids de sa mission, et c'est alors que moi, orpheline et sans fortune, j'entrai dans cette maison. Mon oncle me faisait la charité de partager avec moi toutes ses tristesses.

Nuées courant dans l'air bleu, moissonneuses brunies par le hâle des vents et du soleil, qui jouez en liberté dans les blés mûrs, filles du ciel et filles de la terre, que de fois je vous ai enviées, moi, l'épave jetée par la tempête et recueillie sur la grève ! Que de larmes ont trempé mon pain blanc ! Comme l'heure était lente dans nos salons et combien j'étouffais dans ces appartements ! Nos cœurs y étaient si misérables ! Ce vieillard hypocon-

Hosted by Google

driaque se jouait de mes vingt ans comme une araignée d'une mouche prise à ses filets.

Il y a des folies que la science ne classe pas, pour lesquelles les maisons d'aliénés ne s'ouvrent pas : terribles maladies morales que le code aurait dû prévoir. Celle de mon oncle était de ce genre. Sa contagion avait gangrené bien des gens passés à son service ; ma tante, plus courageuse et plus fière, avait lutté : elle en était morte. Moi, j'allais mourir aussi quand l'heure de la délivrance sonna. Ce cercle de plomb qui serrait mon cœur fondit ; cette maison si triste, qui avait tant pleuré avec mon oncle vivant, se trouva rajeunie par sa mort ; des fanfares inconnues sonnaient à travers les murs, à tous les étages ; l'air si épais des mauvais jours avait été emporté avec le cercueil de mon oncle, et l'air tiède et léger de l'espérance l'avait tout aussitôt remplacé.

Mon oncle était veuf et j'étais orpheline. Il m'avait accueillie sans autre condition que l'apport de mon caractère doux, de mon humeur uniforme, en échange de ses bouderies et de ses accès de misanthropie. — J'ai signé de mes larmes ce contrat où j'avais tant à perdre pour un peu de pain et une part au feu, sous le toît de mon oncle Élias.

Avant d'aller habiter avec mon oncle, je l'avais quelquefois vu chez mon père, mais rarement, à de longs intervalles et pendant peu de jours. Il se plaignait beaucoup et de tout. Je le croyais sincèrement malheureux ; le temps m'avait manqué pour le bien juger. J'accourais donc chez lui sans défiance. Mon cœur saignait des pertes cruelles que j'avais faites. Or, pensant mettre nos douleurs en commun et trouver un ami qui partageât mes larmes, je comptais sur le charme consolateur de la sympathie. J'espérais parler de ceux que j'avais tant aimés, de tous ces trésors d'affection au milieu desquels j'avais grandi ; j'espérais rendre hommage à ces nobles préceptes de la vérité qu'on m'avait enseignés et raviver là mes cuisants et chers souvenirs. Tout cela avait

Hosted by Google

un côté séduisant, la séduction des regrets compris et partagés.

Quand j'arrivai à Quiévrain, à la porte de ma nouvelle demeure, la nuit commençait, il pleuvait. J'entrai très émue, sans prêter grande attention à mes vêtements mouillés. Mon oncle m'attendait dans un appartement faiblement éclairé. Je m'avançai vers lui, le cœur gros de timidité et de gratitude, pour lui dire une phrase préparée d'avance et refaite vingt fois le long de la route.

— Comme tu es trempée! s'écria mon oncle avant que j'eusse commencé.

— N'en prenez nul souci, mon cher oncle, dis-je avec reconnaissance.

— Et mes meubles que tu vas tacher....

Je m'arrêtai confuse, m'excusant de ce manque de précaution; cette sollicitude, que j'avais prise pour moi et qui s'adressait aux chaises, fit crouler tout mon discours d'introduction.

Une collation était prête; je m'y plaçai en face de mon oncle. La conversation s'entama par les banalités au service des gens mal à leur aise.

— Et votre santé, mon oncle? hasardai-je.

— Moi, ma chère amie, je ne me plains jamais. Je suis dur au mal, ce qui ne m'empêche pas d'être bien souffrant, plus qu'on ne croit. Ah! si je n'étais aussi courageux, je resterais au lit. Que j'en connais de moins avariés que moi, qui vont aux eaux, à Paris, ici et là....

— Et pourquoi ne feriez-vous pas ainsi?

— Pourquoi?... pourquoi?... oui, au fait, nous verrons. Les montagnes me seraient salutaires; ici je manque d'air.... je couve une très sérieuse maladie. Tiens, tâte mon pouls. Connais-tu un peu la fièvre?

Je pris la main que mon oncle me tendait, et je constatai un mouvement du sang, léger, régulier, en un mot parfait. Je regardai le prétendu malade avec surprise; je croyais qu'il plaisantait. Il n'y paraissait rien cependant. Il s'agissait alors de le rassurer.

Hosted by Google

— Votre pouls n'annonce pas de fièvre, mon oncle.

— Ah! toi aussi, dit-il avec mécontentement, toi aussi, tu crois à mon apparente santé. Cela m'irrite quand on veut me persuader, à moi qui me sens dépérir, que je me porte bien.... Je finirai par croire qu'on trouve que cela ne va pas assez vite....

— Oh! mon oncle, m'écriai-je, je ne suis qu'une ignorante, sans prétention en médecine, et j'ai mille excuses à vous faire de mon peu de science. Certainement vous souffrez, puisque vous le dites.

— Et si je le dis, c'est que c'est vrai. Je ne mens jamais.

Seigneur Dieu! par deux fois en quelques minutes j'avais manqué mon entrée. Ma confusion s'en accrut et, cherchant à la dissimuler, je pris motif de ma très réelle fatigue, et je priai mon oncle de me permettre de me retirer.

— Fatiguée pour une journée de voyage! Ah! ce n'est pas moi qui me dirais fatigué de si peu. Tu es libre, ta chambre est à droite au haut de l'escalier; va.

Je présentai le bonsoir à mon oncle, et, quand j'eus fermé ma porte sur moi, je me laissai tomber sur mon lit avec désespoir: mon oncle ne m'avait pas embrassée! J'étais venue portée par un élan généreux.... un vieillard souffrait faute d'affection, j'accourais lui dire: « le vide s'est fait autour de vous, moi j'ai des caresses d'enfant que je vous offre.... aimez-moi un peu, je vous aimerai beaucoup. J'avais tant d'amour pour ceux qui ne sont plus!... et ce sentiment qui déborde a besoin de se déverser sur quelqu'un, ce quelqu'un sera vous. » J'aimais mon oncle d'avance, et mon oncle m'avait accueillie comme une servante nouvelle. C'était ma faute, sans doute. J'avais été gauche et brouillon en entrant avec mes effets dégouttants de pluie, et mon défaut de perspicacité ne m'avait pas montré mon pauvre oncle véritablement souffrant. Il me tardait d'être au lendemain pour réparer tout cela.

Ce lendemain ne vint jamais.

Hosted by Google

Mes vénérés père et mère avaient dépensé toutes leurs économies pour mon instruction. « C'est un ca» pital bien placé, disaient-ils ; un esprit orné se tire » toujours d'affaire. » J'avais répondu de mon mieux à leurs soins, et le petit bagage que j'aménageai dans la chambre qui m'attendait chez mon oncle laissait voir des traces de cette direction paternelle. Il renfermait quelques cahiers de musique et quelques livres, amis fidèles maintes fois lus et relus. Le regard indifférent, pour ne pas dire plus, dont ils furent accueillis me perça le cœur comme un triste pressentiment.

— Ce sont là tes livres de piété? me dit mon oncle d'une voix contenue.

Je rougis, comme si j'avais à avouer une faute, en nommant Paul et Virginie.

— Ah !... fit mon oncle. Mais comme cette exclamation fut ironique, malgré le ton béat avec lequel elle fut prononcée !

Il prit ensuite deux autres volumes au hasard pour en lire les titres. L'un était italien et l'autre anglais. Il y eut tant de mépris dans l'étonnement de mon oncle, que mes pauvres livres m'en parurent tout aussi honteux que moi.

— J'ai beaucoup aimé la musique, me dit-il tandis que son regard tombait sur une partition. Aujourd'hui je ne l'aime plus, elle me fait mal. Ta tante avait cette fureur; Dieu merci, elle lui passa vîte. J'ai trop souffert pour écouter de sang-froid ces sortes de chansons.

— Mais, mon oncle, il y a dans la musique un sens élevé qui n'a rien de frivole. Une sonate de Mozart.... une fugue de Bach.

— Tu joues Mozart et des fugues ?

— Oui.... dis-je très timidement, ne sachant pas si ce côté sérieux de mon art chéri allait trouver grâce.

Mon oncle ne me laissa pas le temps de l'incertitude.

— Ce doit être bien ennuyeux, dit-il. Quand j'étais jeune, au collége, je chantais. J'ai même trop chanté. J'avais une voix charmante et si étendue qu'on en

Hosted by Google

abusa. Un jour, un inspecteur vint nous visiter à la chapelle. Après l'office, il demanda à voir le petit Haydn qui avait si bien dit l'*Ecce panis*. Ce compliment donna un mouvement de jalousie à mes camarades qui prétendirent, pour s'en venger, que l'inspecteur s'était moqué de moi. Je pris bien la chose d'abord, puis, leurs plaisanteries continuant, l'impatience s'en mêla et j'allais les dénoncer au maître d'études. On m'appela « pion » et l'on me battit. Je me vois encore, furieux de leur injustice et seul dans un coin de la cour de récréation, mis en quarantaine pour avoir *pionné*, comme ils disaient, les envieux!

Oh! le cœur humain, sans voile au collége, sans les déguisements, sans les masques qu'il prendra plus tard dans le monde, et déjà mauvais!... Ce temps de l'école, ce beau temps, comme on dit si faussement, pour moi, qu'il m'a paru long et pénible à traîner! Que va-t-on chercher au collége? de grands mots en langues inutiles, usant l'esprit et les yeux. Ton grand père avait comme toi la manie des livres et ton pauvre père aussi.... c'étaient des savants!...

Ici, mon oncle haussa les épaules et sa figure prit une expression si sèche et si dédaigneuse, que je sentis là, au cœur, comme une neige qui tombait et glaçait chacun de ses battements. Il me tardait d'être seule pour enfermer sous clef mes chers amis afin de leur éviter à l'avenir semblable affront. Mais mon oncle avait ses doubles clefs et, quand il s'aperçut que j'étudiais le soir dans ma chambre, les livres disparurent définitivement. Il me reprocha la lumière que je dépensais ainsi. Or, comme il n'était point avare, que quelques liards d'huile ou de bougie lui importaient aussi peu que la fatigue que pouvait me causer une veille prolongée, je suis autorisée à ne voir là qu'une rancune contre le culte que je professe pour tout ce qui touche à l'intelligence. Il avait un livre unique, lui, son carnet de dépenses. Ce furent les seuls mémoires qu'il laissa, rédigés soigneusement sou par sou, heure par heure, de sa belle

Hosted by Google

écriture bâtarde que je ne vis qu'à cette occasion. Mon oncle avait pour principe de ne jamais faire de lettre, c'est compromettant. Quand il pensa à me demander d'aller vivre chez lui, il me le fit proposer par une personne qui se trouva passer par Bruxelles, où j'étais alors. C'était un homme prudent que Monsieur Élias, regardant rarement en face, parlant peu, traînant ses paroles pour avoir le temps de les mesurer, écoutant beaucoup en revanche, même aux portes, ayant en lui une confiance qui s'exaltait jusqu'à la plus grande estime; il eut volontiers prêté sa taille à Procuste pour la dimension morale de son lit. Au physique, il était petit et maigre, ses continuelles mauvaises humeurs avaient laissé sur sa figure une expression chagrine qui ne prévenait pas plus en sa faveur que son regard, qu'il rendait dur à volonté.

Quand il se sentait le plus fort, ce regard flottant prenait une fixité perçante qui vous allait au fond des entrailles. Autrement, il était plein de calineries. Sa voix, que par erreur la nature avait faite douce, à la moindre contrariété devenait maussade, et cette maussaderie révoltait les nerfs les moins sensibles.

Ce qu'il y avait de désolant, c'est que mon oncle se croyait personnifié en tout. De là venait son aversion pour les livres, les sermons, les spectacles et les promenades, pour le genre humain. Les livres à sa portée n'étaient autres que les romans, où, sans bien se l'avouer, il trouvait maint portrait qui lui ressemblait et qui ne le flattait pas; alors la lecture lui devint antipathique. Ce miroir réfléchissant toutes ses petitesses, toutes ses défaillances, toutes ses hontes, tous ses remords, le blessait. A l'église, il accusait le curé de le désigner à l'assemblée dans son prône. Il sortait furieux contre le saint homme, qui, tout en généralisant les fautes de ses ouailles, n'avait certes pas songé à lui plus particulièrement qu'à son voisin. Au théâtre, si on applaudissait un trait bien rendu, positivement on l'avait regardé et c'était lui qu'on parodiait.

Hosted by Google

Sur les places publiques, à l'entendre, tout le monde le bafouait. Tel jour ou tel autre, pour ne pas dire tous les jours, n'avait-il pas entendu des gens causant de lui et dans des termes soi-disant offensants ? Ainsi cette jeune fille, tandis qu'il passait, avait parlé de perruque, certainement parce qu'il en portait une ; ou bien encore derrière une persienne on avait ri, sans doute de sa démarche qu'on ridiculisait. Mais les plus graves préoccupations de mon oncle Élias vinrent des échanges de politesses avec ses connaissances. Chaque salut était l'objet d'une analyse raisonnée. Il rentrait au logis régulièrement en s'écriant : je ne lui ôterai plus mon chapeau !... et cela, parce qu'une distraction avait probablement empêché le quidam qui l'irritait si fort de s'incliner juste aussi bas qu'à la précédente rencontre. Cela suffisait pour tirailler en tous sens la pauvre cervelle de mon oncle, et l'amenait, de conjectures en conjectures, dans un labyrinthe de suppositions où il finissait par se perdre entièrement.

Seigneur ! Seigneur ! n'avez-vous pas compté dans votre miséricorde tous les déchirements de cette pauvre nature ? n'avez-vous pas tenu compte de ses misérables petites colères, et, si mon oncle a fait souffrir autour de lui, n'a-t-il pas expié une bonne part de ses tyrannies par ses propres tortures ? Cette jaunisse morale qui lui fit voir tout en laid, ne plaide-t-elle pas en faveur de sa rédemption ? Ah ! pour moi qu'il a meurtrie de tant de coups, je lui pardonne.

Avec de semblables éléments nos journées devinrent d'une mortelle monotonie. Cette noble activité du cœur et de l'esprit dans laquelle j'avais grandi s'engourdit. L'illusion s'envola à tire d'ailes, et la triste réalité n'eut rien de consolant. Mon oncle était un maniaque d'une espèce intraitable, inguérissable. Son extrême susceptibilité l'avait rendu égoïste. Il dénaturait tout mouvement généreux, alors la vie intérieure devenait impossible. Au-dehors, c'était plus impossible encore : tout le blessait. Et, quand il lui vint à l'esprit de faire un

Hosted by Google

voyage pour sa santé qu'il disait de plus en plus compromise, cette nouvelle, que dans un autre temps j'aurais accueillie avec des transports de joie, me trouva craintive; j'y voyais pour moi le sujet de tant d'inutiles tracasseries! Quoiqu'il en soit nous nous mîmes en route.

J'ai le souvenir très-vivant de ces jours de voyage; c'est sans doute tout le déboire que j'en retirai qui me les a si solidement fixés dans la pensée

Faute de confiance dans les lumières médicales de la Belgique, trop souvent réclamées déjà, c'est à Paris que nous allâmes consulter. A Paris comme à Bruxelles, on recommanda la distraction, on parla beaucoup du système nerveux, de nature trop sensible, trop impressionnable; réponses évasives et polies, au service des docteurs vis-à-vis de leurs malades imaginaires à tempérament colérique, mais qui ne faisaient pas le compte de mon oncle, s'efforçant vainement de tromper la science qui ne prenait pas le change. Il voulait être sérieusement malade et n'y pouvait parvenir, fort heureusement pour lui et pour moi.

En rentrant à l'hôtel, je me trouvai, (dirai-je à ma grande surprise? j'avais eu des étonnements plus grands avant celui-là) quoi qu'il en soit, je me trouvai responsable de cette prétendue méprise du docteur. Mon oncle n'avait pas su s'exprimer assez nettement, disait-il, et j'aurais dû lui venir en aide. En fait, il avait eu un dessous et cherchait à le rejeter sur moi, selon le procédé si souvent employé.

Cette course en voiture fermée à travers quelques rues de Paris fut tout ce qui me revint de la grande ville. Quand je proposai une visite aux galeries du Louvre, mon oncle me répondit: « Des tableaux? j'en » ai ma foi tant vu à Bruxelles que je promets bien de » ne pas rechercher ceux-là... n'est-ce pas toujours la » même chose, à quoi bon ce genre de fatigue?...

Lorsque mon père parlait peinture, il y avait un sentiment si élevé chez lui, que l'écouter me char-

Hosted by Google

mait. N'ayant pu parcourir ni l'Italie, ni l'Espagne, il parlait des Italiens et des Espagnols du Louvre avec enthousiasme. Ces deux écoles avaient pour lui le pas sur nos Flamands. Il trouvait aux artistes du Midi un souffle plus chaud que chez les peintres du Nord. J'étais à deux pas de ces chefs-d'œuvre tant de fois analysés, mais l'obstination de mon oncle m'en barra impitoyablement la route. Ah ! les Murillo, ah ! les Velasquez, ah ! les Léonard ! si vous saviez quel culte j'avais édifié à tous ces grands noms, à cette illustre mutilée de Milo, dont une copie réduite ornait le cabinet de travail de mon père, aux esclaves de Michel-Ange, statuaire, à cette considérable collection, si imposante par sa valeur et son immensité, à ces trésors de science esthétique qui allumaient en moi une soif de Tantale, restée ardente et inassouvie !...

Nous quittâmes Paris pour les Pyrénées. C'était vers Luchon que nous nous dirigions, Luchon, par sa position pittoresque et l'accès facile des sites qui l'environnent, offrant plus de distractions que les autres points de ces montagnes.

La salle d'attente de la gare s'emplissait de voyageurs et de menu bagage, la cloche allait sonner le départ. C'était un de ces convois de nuit que les désœuvrés choisissent de préférence parce qu'ils ont tout leur temps à prodiguer, que les affairés choisissent aussi parce qu'ils ont tout leur temps à économiser.

Trois jeunes gens se tenaient près de nous en grand costume de circonstance, l'escarcelle en bandoulière.

— As-tu des cigares, Charles? dit l'un d'eux.

— As-tu la permission de les fumer, Henri? répondit l'autre.

— L'encens de régie a son droit de cité partout, mon cher, et quiconque s'en plaindrait serait si bien *mécanisé* qu'il se repentirait d'avoir protesté.

— Mécanisé, reprit le troisième avec un accent anglais très prononcé, qu'est cela ?

Hosted by Google

— Dick, cherchez dans votre pocket-book, au chapitre bon ton, beau langage....

— Messieurs les voyageurs pour la ligne de Bordeaux, en voiture, s'il vous plaît, cria l'employé.

— Suis-moi, dit mon oncle avec émotion, que nous ne prenions pas le même wagon que ces mirliflores, et il se précipita un des premiers vers la sortie.

En Belgique, un départ de train se fait si naturellement que toutes ces entraves françaises de portes fermées et de salles d'attente, auxquelles il n'était pas accoutumé, soulevaient la mauvaise humeur de mon oncle. En effet, à Bruxelles, tout autrement qu'à Paris, on paie son billet puis on s'installe dans un compartiment bien à son choix sans faire queue. Mais ce fut bien autre chose quand la foule des partants se rua d'un seul bond sur les voitures, poussant mon oncle de ce côté, l'accrochant de celui-ci, lui écrasant un pied, lui bourrant un coup de coude dans le dos, un autre dans la poitrine. Il aurait voulu prendre chacun à partie, mais chacun trop pressé ne lui en laissait pas le temps. Enfin sa colère grossissante trouva un déversoir. Un des trois amis qui causaient près de nous, dans la salle d'attente, renversa dans la bagarre la casquette de mon oncle et la casquette entraîna la perruque.

— Vous voulez me *mécaniser*, Monsieur ! s'écria mon oncle furieux.... Je savais bien que cette conversation de tout à l'heure s'adressait à moi. Je n'entends pas prêter au ridicule, Monsieur, sachez-le bien.

Le jeune homme, fort surpris, ramassa la casquette, la présenta à mon oncle de l'air le plus respectueux du monde en s'inclinant jusqu'à terre, et lui fit mille excuses.

— En voiture, Messieurs, criait l'employé.

— En finiras-tu, Charles ?... à qui diantre en a-t-il ? on prendra ta place, exclamait Henri monté sur un marche-pied.

— Vous êtes un mal appris, vociférait mon oncle. Si

Hosted by Google

je n'étais étranger et si j'avais quelques années de moins....

— Et une perruque de plus, dit un gamin marchand de journaux en piquant avec un grand sérieux celle de mon oncle du bout d'une petite badine qu'il avait à la main.— A qui le bébé ? puis il lançait l'infortuné toupet en l'air, le rattrappait à la pointe de sa baguette et le faisait tourner à la manière des jongleurs. Mon oncle porta vivement la main à sa nuque qu'il trouva veuve de sa chevelure postiche; alors, l'indignation lui serrant par trop la gorge, la voix manqua absolument ; un son rauque, inarticulé, sortit seul.

Je pris les faux cheveux, j'en recoiffai mon oncle, j'essuyai son front baigné de sueur, je me chargeai du sac de nuit et j'offris le bras au pauvre vieillard qui se laissait faire. Mon cœur battait avec violence, je comprenais tout ce que souffrait mon oncle et j'étais honteuse de tous les regards fixés sur nous. D'un bout à l'autre du train on s'était penché en dehors des portières, s'inquiétant des motifs qui empêchaient le départ. Un immense éclat de rire accueillait notre mésaventure.

— C'est ta faute, proféra mon oncle quand la parole lui revint. Je voulais prendre mon chapeau et tu as prétendu qu'il ne serait pas commode pour passer la nuit en voiture, que sais-je ? des raisons de petite coquette. Si mon chapeau m'avait gêné, j'aurais mis mon bonnet, comme chez moi, parbleu. Je me préoccupe bien de l'opinion publique, moi; j'aurais mieux fait de suivre mon idée, je ne me serais pas attiré ce désagrément. Je te fais honte, sans doute, faute d'avoir un habit et des gants, comme ces gens-là, des artistes probablement, qui n'ont pas seulement payé les hardes qu'ils portent.... Mon voyage est gâté grâce à tes balivernes, à tes niaiseries. J'ai bien envie de retourner à Quiévrain. Oh ! si je pouvais avoir mes malles !

Je baissai la tête sous cette accusation injuste.

Toutes les places étaient à peu près prises. Les em-

Hosted by Google

ployés, que ce retard impatientait, nous désignèrent le seul endroit inoccupé; il fallut rompre avec toute indécision et se déterminer à y entrer. Mais, à peine engagé dans ce compartiment, mon oncle, saisi d'une invincible horreur, chercha à en sortir : c'était celui des trois jeunes gens. Le conducteur du train l'y poussa malgré lui, ferma la porte, siffla, la machine lui répondit, nous étions partis.

Henri se pâmait d'aise, Dick prenait des notes, Charles contait. A notre vue, des chut !.... chut !.... empressés imposèrent silence; mais pendant quelque temps encore, comme des lames de fond après la tempête, des rires étouffés montaient au gosier des gais compagnons.

La nuit était très belle. Nous étions vers la fin d'août. La lune, quand nous marchions, courait avec nous, puis s'arrêtait pour nous regarder quand nous nous arrêtions.

— Il fait chaud ici, dit Henri.

— Ferme cette glace, dit mon oncle, j'ai froid.

Je n'en croyais rien, mais j'obéis.

— Si j'étais sûr de n'incommoder personne, je fumerais bien, hasarda le même Henri.

Je redoutais cette question. Je m'attendais à un refus radical de la part de mon oncle, qui, se trouvant dans son droit, ne manquerait pas de le faire valoir. Il n'avait cependant aucune aversion pour le tabac, mais je le connaissais trop bien pour n'être pas certaine qu'il n'en conviendrait pas en pareille occurrence. Aujourd'hui que tous les hommes fument ou à peu près et que beaucoup de femmes imitent les hommes, il n'y a vraiment pas d'inconvenance à demander, en voiture, à une dame votre voisine, si l'odeur du tabac ne l'incommode pas. C'est ce que fit Charles, avec une extrême discrétion. Avant de répondre, j'interrogeai mon oncle du regard. Son œil devint dur et fixe. Je priai ces messieurs de n'en rien faire, et tout aussitôt mon oncle prenant un ton aigre :

— Ne crains-tu pas, chère enfant, que Monsieur ne

Hosted by Google

te *mécanise?* Puis il se mit à ricaner, gauchement à ce qu'il me sembla.

— Soyez généreux, Monsieur, reprit Charles; votre âge et ma maladresse vous donnent tous les avantages sur moi et me laissent complétement désarmé. — Il avait dit cela d'une façon très digne et il continua plus doucement : — Voilà d'excellents cigares que j'aurais été heureux de vous offrir, si Madame ne devait pas en pâtir.

Et il présentait la boîte à mon oncle.

— Eh ! je n'ai que faire de vos raisons et de vos cigares, par Dieu !.... c'est pousser la plaisanterie et l'impertinence au-delà de toutes les bornes.

Ceci dit, il enfonça violemment sa casquette sur ses yeux et tourna le dos à tout le monde.

Charles me regarda d'une manière désolée qui m'aurait bien égayée en toute autre circonstance et qui voulait dire : — « Pardon de tout ceci, mais vous le » voyez, j'ai fait mon possible pour tout réparer ». Et il me parut très malheureux. Henri souriait imperceptiblement, Dick prit une note et personne ne fuma.

— Very warm indeed, souffla Dick en s'essuyant le front.

— Caldo caldissimo, répondit Henri.

Mon oncle fit un bond.

— Martha, préviens ces Messieurs que tu parles anglais, italien et le reste, afin qu'ils soient convenables en ces diverses langues. La recommandation n'est pas ici hors de propos. Yes, ma nièce saura si vous vous moquez de moi dans vos baragouins.

Je devins rouge jusqu'au front. Dans l'explosion de mon oncle il y avait eu autant de vanité que de ressentiment. Ces études, qu'il méprisait si bien en réalité, il était aise d'en faire montre en ce moment, tout en cherchant à blesser ses voisins.

Dick qui n'était pas en cause lui sut gré de cette révélation. Son amour-propre national se sentit flatté.

— Be quiet, Mylady, dit-il gracieusement.

Hosted by Google

Et Charles, qui m'avait regardée avec bonté quand mon oncle m'avait appelée sa nièce, s'empressa d'ajouter :

— *Mademoiselle* peut être certaine que nous savons les égards qui lui sont dûs.

Jusque-là il m'avait dit : « Madame ». Me trompais-je, mais il me sembla que ce « Mademoiselle » lui plaisait mieux. Je n'en tire point vanité, mais bien plutôt compassion. Il pensait que la pauvre fille, n'étant pas liée avec cet homme, trouverait peut-être une âme charitable qui l'en délivrerait un jour.

On ne prend guère un train de nuit que pour un long parcours. Il s'échange peu de voyageurs avec les premières stations, de sorte que les tentatives de mon oncle, à chaque arrêt, pour trouver un autre compartiment vide, étaient vaines. Il ne se faisait faute cependant de crier de tous ses poumons au conducteur :

— Laissez-vous ici deux personnes dont nous puissions occuper la place de préférence à celles-ci ?

— Non, Monsieur, répondit-on invariablement jusqu'à Poitiers.

Les trois amis voyaient ce que je souffrais. Ils résolurent tacitement de faire semblant de ne pas comprendre les petites malices de mon oncle. Dick ne tarda pas à s'endormir et ronfla, Charles et Henri causaient.

C'était une mélodie pleine de charme pour mon oreille que la conversation de ces deux jeunes hommes sérieux et instruits. Oh ! mon père, mon père bien aimé ! comme ton cher souvenir s'éveillait en moi, comme mes larmes coulaient ! J'avais, dans la tristesse de mes jours, désappris ce langage de l'intelligence. L'isolement est comme un froid dangereux qui engourdit les robustes et glace les faibles. Cette subite réaction m'impressionnait vivement, combien mon cœur était ému !... Le trait d'union du cœur à l'esprit n'est point une vaine forme de langage. Leur intimité est complète, l'émotion s'échange spontanément entre eux. Le cœur bat plus vite pour faire l'esprit plus haut. C'est ainsi

Hosted by Google

que devant les grandes beautés morales le cœur dit à l'esprit : admire, tandis qu'en présence des grandes iniquités, le cœur se soulève et dit à l'esprit : méprise.

. . . .

Ils causaient.

— As-tu vu ce que fait Jules ?

— Non. Le temps m'a manqué. On m'a dit que c'était une vierge avec l'enfant Jésus. Est-ce bien ?

— Comment serait-ce bien ? Il aura beau se secouer l'imagination, se faire moine comme Owerbeck et Cornelius, il ne sera jamais indépendant. On n'emprunte pas impunément les croyances d'une autre époque, les mœurs et les goûts d'un autre âge. L'originalité est impossible dans ces conditions-là. De même qu'on ne refait pas le théâtre de Corneille, de même on ne refait pas les vierges du seizième siècle. Ce serait inutile et mauvais.

— Veux-tu donc ne peindre que l'Afrique ou bien encore des chemins de fer et des télégraphes électriques ?

— Il manque bien d'autres sujets. Et d'abord, il faut être soi et, pour être soi, se bien étudier. Le difficile est de se connaître.

— Que devient René ?

— René est à Naples.

— Ces gens-là vont causer ainsi toute la nuit. C'est bien certainement manquer d'égards pour les autres voyageurs. On n'est pas plus mal élevé, grommela mon oncle.

— Ah ! René est à Naples. Il a bien fait. Il y a là beaucoup à prendre. Ce golfe de Naples m'est resté fortement gravé dans la mémoire. La population exubérante de la grande ville qui en occupe le fond, comme un torrent humain, s'est répandue par ses deux côtés, bordant à droite et à gauche de villages blancs les rives de la mer jusqu'à Sorrente, jusqu'à Mysène. Des hauteurs de Capri, il y a, devant cet amphithéâtre, à

Hosted by Google

passer de longues journées de méditation. Le soleil y est splendide et la nuit plus belle encore !....

C'était Charles qui parlait. Il continua avec une chaleur entraînante et les mots vibraient. Il était beau.

Henri envisagea les mêmes choses au point de vue de la science. Dick s'éveilla pour faire une belle tirade philosophique, et quand ils se turent, le train s'arrêtait en gare à Poitiers. Mon oncle emplit sa poitrine d'une forte inspiration d'air qui voulait dire : « enfin !... » Il réunit en toute hâte les parapluies, le sac de voyage et son plaid, sauta sur le quai d'une façon toute juvénile, et, sans s'occuper de savoir si je le suivais ou non, courut s'installer dans une autre voiture.

(*La suite à la quinzaine.*)

Hosted by Google

LES PETITS COLLÉGES.

J'ai lu dans un auteur que, pour comprendre Homère,
Les froids commentateurs des âges fabuleux
Ne nous servent de rien; que la docte grammaire
N'y peut rien; qu'il faut voir la mer et ses flots bleus;
Écouter dans les bois la voix de la tempête,
Le torrent qui mugit au fond du creux ravin,
Le chant du laboureur qu'au loin l'écho répète,
Et qu'ainsi l'on entend le poète divin.
L'enfant qu'on fait pâlir dans les murs d'un collége
Ne voit plus la nature : elle est morte pour lui;
Il sort deux fois le mois, encor par privilége,
Et jamais à ses yeux une étoile n'a lui;
Si les jours d'abstinence à sa table frugale
N'amenaient la salade et le mets potager
Dont messire Jeannot-le-Lapin se régale,
Il ne saurait s'il est ni jardin ni verger.
Horace encore enfant, au bord des précipices,
Aux corniches des monts, bondissait; à midi,
Il dormait sous un arbre, et les zéphyrs propices
Rafraîchissaient son front de leur souffle attiédi.
Le poète futur, au chant de l'alouette,
Apprenait les accents de sa douce chanson;
Il empruntait aux fleurs pour orner sa palette,
Et les muses ainsi formaient leur nourrisson.
Nos élèves, à nous, n'aperçoivent de rose
Que dans leur rudiment, celle-là sans couleurs;
Ils ne l'effeuillent pas; un maître au front morose
La leur fait décliner humide de leurs pleurs.
Pauvres enfants! jamais vous ne serez poètes;
Point de fleurs au printemps, point de foyer l'hiver;
Quelques aunes de ciel à peine sur vos têtes,
Et jamais sous vos pieds mousse ni gazon vert.

Hosted by Google

Entre nous, n'est-ce pas le plus dur des supplices
D'entendre chaque jour les auteurs, dans leurs chants,
De la vie au soleil raconter les délices,
Célébrer le bonheur de l'alouette aux champs,
Le bonheur du colon regagnant sa chaumière,
Le soir, libre de soins, disant un gai refrain,
Et de vivre enfermé sans air et sans lumière,
Au pas, sans dire un mot, en dévorant son frein?...
Je voudrais être aux lieux que me décrit Horace,
Où la vigne amoureuse et le blanc peuplier,
Où le lierre en festons retombant avec grâce
Étendent sur mon front leur toit hospitalier;
Où le ruisseau glacé qui fuit dans les prairies,
Par des débris de rocs en son cours entravé,
Tournoie, écume, mord ses deux rives fleuries,
Roule les blancs cailloux dont son lit est pavé!...
Et je ne puis jamais boire à l'eau de la source;
Celle que l'on me sert, fade et tiède souvent,
Dans des tubes de plomb a promené sa course,
Et je n'ai pour berceau que l'ombre d'un auvent.
Fleur, enfant, papillon, tout cela se ressemble;
Fleur, enfant, papillon aiment les cieux ouverts.
Laissons-les au soleil s'épanouir ensemble,
S'abreuver de rosée au milieu des prés verts.
Le mot n'est qu'un vain son s'il n'éveille dans l'âme
Un vivant souvenir, une image, un tableau.
Lorsque l'astre du jour sur son char tout en flamme
S'élance, quand le soir il se couche dans l'eau;
Quand, l'hiver, l'aquilon, comme flocons de laine,
Éparpille la neige et courbe les forêts,
Du zéphyr, en été, quand l'inconstante haleine
Fait ondoyer les blés dans nos riches guérets;
Quand un liseré d'or borde un nuage sombre,
Quand l'arc aux sept couleurs étincelle dans l'air;
Lorsque l'astre des nuits voile son front dans l'ombre,
Que l'océan s'agite et que brille l'éclair,
Je voudrais, par un maître aimable autant qu'habile,
Voir à l'enfant ravi tout cela signalé;
Je voudrais qu'admirant cette scène mobile,
Il comprît le spectacle à ses yeux étalé.

Hosted by Google

Je voudrais que son âme au dehors répandue
S'intéressât à tout, mouvement, son, couleur;
Qu'il s'émût en voyant la chèvre suspendue
Au rocher, la rosée aux feuilles d'une fleur,
En entendant le soir, dans le fond des vallées,
Le vieux chien de la ferme aboyer au passant,
Qu'il s'émût, quand, du parc traversant les allées,
Il foulerait aux pieds le gazon jaunissant;
Quand la pluie, aux carreaux de sa chambre bien chaude,
Frappe à coups redoublés, engageant au sommeil,
Quand l'insecte habillé d'or, d'azur, d'émeraude,
Mire au cristal d'un lac son corsage vermeil.
Je voudrais qu'il se fît une douce habitude
D'ouvrir son jeune cœur au sentiment du beau,
Que la nature enfin fût son livre d'étude,
Son pupitre un gazon, le soleil son flambeau!...
J'ai visité Paris et ses palais superbes,
Ce monument de fer, géant audacieux
Qui, dominant Paris comme un épi les herbes,
Porte un autre géant et notre gloire aux cieux.
J'admire tout cela; mais rien ne m'a su plaire
Comme ces frais bosquets peuplés de frais gamins
Émiettant leur pain blanc aux poissons dans l'eau claire,
Gambadant et courant, criant, frappant des mains.
Et cependant, auprès, la mère de famille,
Le cœur épanoui, voit d'un air triomphant
Le jeune essaim courir à travers la charmille,
La main sur son ouvrage et l'œil sur son enfant.
Pauvres petits! bientôt, hélas! à la famille,
A votre mère en pleurs il faudra dire adieu;
Que le lycée au moins vous rende la charmille
Et ces bosquets fleuris qui vous parlaient de Dieu!

S. Busquet.

Hosted by Google

ÉPIGRAMME

D'APRÈS MOSCHUS.

Pan aime Écho sa voisine ;
Écho n'aime, la mutine,
Que Satyre le danseur ;
Et Satyre pour Nérine
Soupire à fendre le cœur.

Donc, en sa peine si dure,
Lui-même il est la torture
D'Écho, qui fait même effet
A Pan ; et chacun endure
Autant de mal qu'il en fait.

Au cœur qu'à sa suite il traîne
Chacun répond par la haine ;
Puis, odieux à son tour,
Il consume dans la peine
Son malencontreux amour.

O leçon bien salutaire !
Quoi ? l'amour vous est contraire ?
Montrez un cœur plus humain :
Aimez qui cherche à vous plaire,
Sous peine d'aimer en vain.

X...

Hosted by Google

LA MÊME (*)

(XVI^{e} SIÈCLE.)

Pan d'Arcadie aime Écho sa voisine,
Écho la nymphe aime un simple berger
Qui de Phylis ne se peut estranger.
Tel feu mord Pan, tel feu la nymphe mine,
Tel, le berger. Chascun d'eux tour-à-tour,
Humble ou cruel, plore et faict plorer l'autre.
Belle Diane, accueillez mon amour,
Moy, par eschange, accueilleray le vostre.

Y...

(*) Il nous a paru curieux de rapprocher ces deux imitations d'une même pièce, écrites à deux siècles d'intervalle. Tout ancienne que soit la seconde, elle n'en est pas moins inédite ; nous la tirons d'un manuscrit auquel nous avons déjà fait d'autres emprunts.

Hosted by Google

ÉPIS ET BLUETS

Poésies de Pierre Caillet. — Paris, Hetzel. — 1864.

Un de nos voisins, M. Pierre Caillet, du département des Deux-Sèvres, vient de publier chez Hetzel un volume de poésies, les *Épis et Bluets*. Les vers de M. Pierre Caillet sont précédés d'une préface de M. Eugène Pelletan, qui nous dit en sa prose poétique comment l'auteur « apprit à lire à l'école de son village, et continua son éducation à l'autre école du bon Dieu, sur sa bruyère et dans la prairie. » — « Certes, ajoute M. Pelletan, je ne veux pas surfaire un début; ce livre n'est encore que le premier mot d'un poète, mais il y a déjà dans son talent une sève généreuse, la passion de la liberté, la haine de l'injustice, l'indignation sacrée, et en même temps le don du vers, le secret de la facture la grâce et la vigueur de l'expression. »

Il est difficile d'analyser plus court et plus juste le livre de M. Pierre Caillet. Il semble après cela qu'il n'y ait plus qu'à se taire; aussi n'est-ce point à proprement parler une appréciation nouvelle que je prétends écrire, mais bien plutôt un commentaire de cette première et fine appréciation.

Le principal défaut de ce volume de poésies, — je commence par les défauts pour me débarrasser tout d'abord de la partie pénible de ma tâche, — c'est l'imitation ou, pour mieux dire, la réminiscence. Victor Hugo en quelques pièces, Alfred de Musset en quelques autres sont mis à contribution un peu plus qu'il n'est

Hosted by Google

permis. Mais le moyen d'avoir vingt ans, une mémoire heureuse, un grand enthousiasme pour les maîtres, et de ne laisser rien paraître de tout cela ? L'imitation est un tribut que tout débutant paie à la jeunesse; quelques-uns sur ce point restent éternellement jeunes ; M. Caillet est de ceux qui promettent de vieillir. A la jeunesse encore, à l'inexpérience du poète il faut attribuer les négligences de rhythme et de langue qu'on rencontre en deux ou trois passages. « *Un moelleux tapis de mousse et de gazon,* » par exemple, est ce qu'on appelle un vers faux, moelleux n'ayant que deux syllabes. « Que chacun prenne en main le *moelleux* Abeli » trouve-t-on dans le *Lutrin.* — « La muse n'a plus rien *qui peut nous émouvoir,* » dit quelque part M. Caillet ; un moins jeune eut écrit : *qui nous puisse émouvoir.* « Le temps est bien moins long *s'il se diversifie ,* » dit ailleurs M. Caillet. Pures chicanes de métier du reste, à laquelle répondent victorieusement les belles strophes, les beaux-vers, les trésors de poésie partout semés en abondance. Un dernier reproche, très-sérieux par le temps qui court, peut être adressé à l'insuffisance trop fréquente des rimes. Musset est à ce point de vue un séduisant modèle ; mais, quoiqu'il en ait dit, je penche volontiers vers l'opinion de ceux pour qui la rime riche « est un bon clou de plus à la pensée. » A ce chapitre de la rime, je relève en passant cette strophe :

> Apprends-moi la fin
> Des choses,
> Où va le parfum
> Des roses.

Fin et *parfum* ne peuvent rimer que dans la Vendée ou le Poitou ; j'ai connu autrefois un professeur poitevin qui disait aux élèves qu'il voulait punir : « allez dans n-in coin. »

Telles sont, relevées très-sévèrement, toutes les négligences, toutes les faiblesses de l'œuvre. Elles se

Hosted by Google

réduisent en somme à peu de chose et semblent, dans leur rareté, n'apparaître en quelques pages que pour justifier la phrase de la préface : ce livre est le premier mot d'un poète.

Le recueil de M. Pierre Caillet renferme à peine une vingtaine de pièces. Il me serait aisé de les parcourir toutes en notant au passage les beautés et les taches; mais j'aime mieux, laissant de côté les *Hirondelles*, jolie romance, *Peut-être*, méditation un peu froide, *Le Bain*, passage incolore, et même *Antonio*, long poème où l'esprit rachète la banalité du fond, m'arrêter surtout aux trois pièces qui me paraissent à elles seules résumer le talent de l'auteur : *Prélude, Voltaire, Le Bœuf*. Ici, l'éloge vient de lui-même se placer sous ma plume. A peine aurais-je à réclamer contre un ou deux endroits faibles, une ou deux opinions discutables, et, en particulier, contre le dédain du poète pour *Madame Bovary*. *Madame Bovary*, je l'avoue à ma honte, me semble, après *Eugénie Grandet*, un des meilleurs romans du siècle. Mais ce n'est pas de romans qu'il s'agit : j'ai à dire toute mon admiration pour les trois pièces nommées plus haut, et, me bornant encore à commenter M. Pelletan, j'ai à montrer l'indignation sacrée dont il parle, éclatant dans cette belle stance du *Prélude* :

Juvénal, lève toi ! prends un fouet de vipères !
Vieux Dante, rouvre enfin les cercles de l'enfer !
Chassez-moi, chassez-moi dans leurs affreux repaires
Tous ces adorateurs de l'or et de la chair !

J'ai à faire voir la passion de la liberté, la haine de l'injustice étincelant dans ces belles strophes du poème à Voltaire :

O siècles où l'aveugle et sourde intolérance
Posait sa main de fer sur chaque conscience

Hosted by Google

Et du libre penser étouffait le flambeau ;
Où, jusque dans la mort, la gloire était flétrie,
Où, comme un chien galeux qu'on jette à la voirie,
Bossuet refusait à Molière un tombeau !

Siècles évanouis, quoi ! c'est vous que l'on pleure !
C'est votre souvenir qu'on évoque à cette heure
Où le progrès conduit les peuples par la main ;
A cette heure où partout la science féconde
Promène sa charrue et, comme une herbe immonde,
Jette les préjugés flétris sur son chemin !

. . . .

Oh ! l'homme n'est pas fait pour croupir dans la fange ;
Car, s'il tient de la brute, il tient aussi de l'ange.
Job ne doit plus rester couché sur son fumier ;
Il a d'autres désirs dans son âme inquiète,
Il comprend que, s'il faut enfin qu'il se rachète,
C'est en brisant l'anneau qui le tient prisonnier.

Cet anneau monstrueux et lourd, c'est l'ignorance !
L'user par le travail, l'user par la science,
Voilà le but sacré, voilà le vrai devoir.
A tout nouveau progrès qui point comme une étoile,
A chaque découverte ouvrant un pli du voile,
Dieu sourit à la terre et se penche pour voir.

Pour terminer enfin en laissant le lecteur sous une impression toute charmante, j'ai à montrer la grâce de la forme unie à celle de la pensée dans ce passage où M. Caillet nous peint le bœuf au fond de l'étable :

Il regarde parfois de ces yeux doux et mornes,
Quand un rayon du toit tombe et dore ses cornes,
Tristement allongé, le dos contre le mur,
A travers la fenêtre, il regarde l'azur.

Hosted by Google

Il songe aux verdoyants et vastes pâturages
Où bondissaient jadis les génisses sauvages,
Où, taureau vagabond, libre, ardent et dispos,
Ses sourds mugissements frappaient tous les échos.
Il songe aux tièdes soir d'automne, aux courses folles
A travers les halliers et les pelouses molles,
Sur la pente des monts ombragés de forêts,
Parmi les vallons verts coupés de noirs guérets,
Avec de grands noyers pour se coucher à l'ombre,
La nuit, un ciel d'azur semé d'astres sans nombre,
De clairs ruisseaux toujours pour laver ses flancs roux,
Et des flots de sainfoin montant jusqu'aux genoux.

PAUL GAUDIN.

Hosted by Google

CAUSERIE.

La *Revue de l'Aunis* demande une causerie ; je m'exécute en suppliant tout d'abord monsieur ou madame qui s'apprête à parcourir ma prose d'excuser les fautes de l'auteur et de les rapporter à ce qu'on appelle communément l'*émotion inséparable d'un premier début.* Il est bon aussi de faire observer qu'à la Rochelle causer n'est point facile besogne : le plus souvent il n'y a rien à dire, à quoi un lecteur acariâtre répliquera que c'est le cas de se taire, et ce n'est certes pas moi qui répondrai non. Combien nos aïeux, sur ce point, furent mieux partagés que nous ! Quand la ville avait l'importance qu'on connaît, lorsqu'elle était un centre, une capitale, un État dans l'État, nos pères savaient de quoi parler. Un temps, c'était Jeanne d'Albret qui venait avec son fils tenir sa cour dans nos murs, et quels causeurs suivaient alors ! Tous gascons ! En d'autres temps, le commerce florissait, une forêt de mâts s'agitait derrière la Chaîne, un peuple de négociants donnait des fêtes entre deux voyages, et la ville riche et bruyante avait des salons fréquentés où l'on s'entretenait d'autre chose sans doute que de balivernes. Dupaty, Chassiron, Bourgeois, Despéroux, Delacoste, avaient mieux à dire.

Aujourd'hui Paris absorbe tout. Là seulement se font les nouvelles, et quiconque a le malhenr d'en être à cent vingt lieues ne peut plus avoir la prétention de rien apprendre à personne. Dirai-je que la Société Philharmonique vient de reprendre ses séances, que M. Gaultier de Claubry commencera vers la fin de novembre son cours de littérature à la Bourse ? Chacun répondra : Je le sais. Parlerai-je des débuts de Mme Gennetier, à l'Opéra-Comique ? Qu'en pourrai-je dire, sinon répéter les éloges dont les critiques parisiens ont honoré la charmante cantatrice ? De ce qui se passe dans la Grand-Ville tout est conté et je viens trop tard. *Roland à Roncevaux* et la gloire de M. Mermet, la chûte de M. Sardou du Gymnase au Palais-Royal, thèses déjà vieilles, pur rabâchage ; tout est rebattu, l'avenir même commence à l'être. Il n'est pas un lecteur qui ne connaisse aussi bien

que M. Fétis l'*Africaine* et les amours du grand Vasco, et je ne suis pas bien sûr qu'Émile Augier sache mieux que nous le titre de la nouvelle comédie qu'il fait répéter aux Français. Rien à glaner de ce côté ; j'ai pour seule ressource, les théâtres de Paris m'étant fermés, de m'arrêter, hélas ! au nôtre.

Depuis la réouverture de la salle de la rue Chef-de-Ville, c'est à peine si la troupe dramatique a représenté deux pièces qu'on puisse citer dans une revue qui se respecte. *La Fiammina* est venue la première, *le marquis de Villemer* a suivi. On reprend en ce moment, à l'Odéon, la belle comédie de Georges Sand. Elle a, comme toutes les œuvres de l'éminent écrivain, ses enthousiastes et ses détracteurs ; moi, qui ai la chance de n'être ni des uns ni des autres, *distinguo :* je reconnais tout bas la faiblesse de la trame ; mais je proclame bien haut la splendeur de l'étoffe. Le caractère du marquis est certainement l'un des plus vrais, des mieux étudiés qui soit au répertoire moderne.

De la comédie aux comédiens la transition semble naturelle ; j'en use à regret cependant,

N'ayant qu'une estime assez mince
Pour l'art dramatique en province.

Peste soit des deux rimes ! Balzac dit quelque part, le terrible homme, que « l'alliance des vers et de la prose est vraiment monstrueuse dans la littérature française. » Voilà qui est réglé, entendez-vous bien : monstrueux le Voyage de Chapelle et Bachaumont, monstrueuses les lettres de Lafontaine à sa femme, monstrueuse *Psyché*, monstrueux tout un coin charmant de notre histoire littéraire ! Oh ! monstrueux Balzac ! — Mais revenons à nos moutons.

Chaque année, lorsqu'un nouveau directeur nous présente une troupe nouvelle, il est d'usage que tout le monde dise : « la troupe de l'an passé valait mieux. » Grave erreur. Voici le phénomène qu'il est loisible à tous d'observer. Chaque hiver, le public voit sous ses yeux défiler un certain nombre d'acteurs, — dirai-je artistes ? — avec lesquels, le printemps venu, il a si bien fait connaissance, auxquels il s'est si bien accoutumé, qu'il en est à ne plus s'apercevoir s'ils sont gris ou blonds, rouges ou noirs, louches ou bègues ; l'habitude l'a rendu aveugle et sourd à leurs défauts. Ce n'est plus eux qu'il voit ni qu'il entend ; ce sont les personnages qu'ils évoquent devant lui. Contrairement au vers de Rousseau, *l'homme tombe, le masque reste.* Ajoutez que le souvenir embellit toute chose, et vous comprendrez

Hosted by Google

comme il se fait que, l'hiver suivant, en présence de figures étrangères, avant que le charme ait opéré, on puisse trouver que l'art dramatique en province va déclinant.

Non ! ce n'est pas déclin, c'est immobilité. De tout temps, la faiblesse des comédiens de petite ville a été proverbiale, les noms les plus ridicules leur ont été donnés. Quoi de moins étonnant ? Gringoire est *artiste capillaire ;* Gringoire est jeune, aime le théâtre et s'ennuie de vivre avec des perruques. Croyez-vous qu'il soit difficile à Gringoire d'être admis figurant à l'Ambigu ou à la Gaité ? Un an de rôles muets et quelques tirades de Dennery en tête suffiront au pauvre diable pour devenir deuxième amoureux ou mieux encore sur quelque petite scène, à Brives la Gaillarde, bien loin, bien loin de Paris.

C'est ainsi que se recrutent la plupart des troupes de départements. C'est aux moins habiles, aux plus ignorants qu'on abandonne l'interprétation des œuvres théâtrales dans la patrie de Racine, de Corneille, de Molière ! Ne serait-il pas temps d'apporter à ces maux un remède ? On ne peut-être sans apprentissage, ni courtier, ni notaire, ni lampiste, ni forgeron ; et vous viendrez, vous, sans étude, sachant à peine lire, vous faire les exécutants de cette musique de la pensée que les plus virtuoses n'interprètent qu'après mille efforts ! La France possède, Dieu merci ! de nombreux ateliers de peinture, des écoles de dessin et de chant, des conservatoires pour tous les arts et tous les métiers. La déclamation seule, l'art de bien dire, de faire comprendre au peuple assemblé les beautés d'une comédie ou d'un drame, cet art là ne s'enseigne nulle part. C'est à peine si, à Paris même, il a une classe au Conservatoire. Serait-il donc si difficile d'ouvrir dans les grands centres, à Bordeaux, à Lyon, à Rouen, des établissements préparatoires où les jeunes gens qui se sentiraient quelque goût pour la carrière théâtrale viendraient suivre les leçons de professeurs choisis parmi les comédiens vraiment dignes de ce nom ? Les vétérans de la scène trouveraient là une retraite, les débutants une instruction qui aiderait à leur avenir, et tous, s'élevant peu à peu au niveau du reste des hommes, se verraient bientôt définitivement réhabilités dans l'estime du monde. Utopie, dites-vous ? Essayez.

JULIUS.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

MON ONCLE ÉLIAS.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

(FIN.)

II

Comme vous le pensez, je suivais mon oncle Élias, ce qui ne m'avait pas empêchée de prendre en partant l'adieu des trois amis. Dick s'était incliné d'une façon très-britannique, Henri avait son sourire caustique, tandis que Charles était, il faut bien l'avouer, puisque je vous ai pris pour confident, cher lecteur, Charles était triste. Son regard mouillé disait tant de choses qu'il me troubla profondément.... quelle idée folle!.... et pourtant comment se défendre d'une impression qui vous prend si bien à l'improviste? Je n'étais pas jolie. Je n'avais de dot ni du chef de mon père, ni du chef de ma mère, et tous les revenus de mon oncle étaient viagers. Ma condition pouvait seulement passionner un cœur enthousiaste et généreux. Or, combien de temps aurait duré l'enthousiasme et la générosité? — Et devions-nous nous revoir jamais Charles et moi, autrement qu'à la gare de Bordeaux vers laquelle il semblait se diriger de même que nous? — Donc, il fallait faire taire à tout prix la folle du logis.

En attendant, les émotions de toute sorte m'avaient

Hosted by Google

par trop assaillie depuis mon départ de Paris pour qu'il me fut possible de prêter une grande attention aux objets extérieurs. La partie machinale de mon être s'était bien placée en face de mon oncle, dans le nouveau compartiment choisi par lui, mais l'autre moitié emportée dans le vaste domaine de l'imagination savourait une joie, une ivresse qui jusque-là lui étaient demeurées inconnues. Charles m'aimerait!.... oh! combien ce doute brûlait ma tête et mon cœur!.... en présence de ce monde nouveau qui s'ouvrait pour moi, chère mère, que je sentais tout le vide de ton absence et combien mon oncle en cet instant m'était un étranger! La prière elle-même, avec ses mots appris et tant de fois répétés, n'arrêtait pas ma pensée dans cette course rapide, aventureuse à travers l'avenir, à travers l'impossible. La dure réalité me rejeta brusquement sur terre. Impatienté de ma rêverie, mon oncle me poussa rudement le pied. Je me retrouvai tout entière vis-à-vis du vieillard. Il avait sa figure des mauvais jours. Qu'était-ce donc qui surexcitait encore sa susceptibilité?

Nous occupions un coin chacun. A l'extrémité opposée se trouvaient un homme endormi et une femme que j'avais entrevue jeune, la nuit nous enveloppait d'une ombre grise qui laissait une indécision sur toute chose.

— Je n'irai pas plus loin que la prochaine station, dit mon oncle, et j'attendrai le train suivant pour continuer ma route. Ici, comme de l'autre côté, je trouve toujours le ridicule de mon avanie me poursuivant. Cette femme a l'impudeur de me rire au nez derrière son mouchoir!....

La jeune femme avait en effet un mouchoir devant sa figure, et un hoquet continu coupait sa respiration. Mon oncle croyait qu'elle riait, et de lui naturellement, elle me semblait au contraire souffrir. Avec ménagement j'en fis l'observation. Je fus mal reçue. Je m'y attendais. L'obscurité laissait la question en suspens.

A quelques instants de là, le conducteur muni d'une

Hosted by Google

lanterne vint contrôler les billets. Le dormeur s'éveilla en sursaut, prit la main de sa compagne avec anxiété, en lui demandant comment elle se trouvait.

— Bien, mon ami, répondit-elle, d'une voix un peu éteinte.

— Tu as pleuré, dit-il douloureusement. Je regardai mon oncle qui sembla ne pas comprendre. Je n'insistai pas. A quoi cela m'eut-il servi?

— Tu as pleuré, Jeanne, répéta l'homme, tu souffres? et il ne dormit plus.

Il y a des gens qui s'aiment et qui ignorent peut-être le veuvage du cœur qui brise la force. Ce jeune ménage, modeste d'extérieur, révélait dans sa tendresse une richesse incalculable. J'avais bien celle-là à offrir à l'époux de mon choix, mais c'était la seule et elle ne se chiffre pas. Longtemps, longtemps, dans ce coin de voiture, cachée par le demi-jour, je pleurai de mystérieuses larmes, et ce bain me fortifia pour revoir Charles à la dernière station, celle de Bordeaux, que nous devions atteindre bientôt.

Cette arrivée en gare me pesait comme l'approche d'un supplice. Quand le train fut définitivement arrêté, j'eus mille prétextes pour retenir mon oncle le plus possible en arrière de la foule qu'il croyait si malveillante à son endroit. Soit qu'il ne comprit pas, soit bravade, entêtement, il ne s'y prêtait nullement et se hâtait tout au contraire. Il fallut entrer réclamer le bagage.

Tandis que nous passions devant un homme à moustaches très-épaisses et d'une allure militaire bien qu'il fut vêtu d'habits bourgeois, nous l'entendîmes dire à un voisin : « Voilà la petite et le vieux à la perruque. » Puis il appuya ces paroles grossièrement dites d'un rire niais. Sans mon oncle peu m'aurait importé qu'on m'eût ainsi désignée au milieu de cette foule indifférente, mais ce que je ressentis fut le contre-coup de ce que je savais devoir se passer dans cet esprit malade. C'était cette pyramide de susceptibilités qui, de la base au sommet, s'abimait en moi tout entière.

Hosted by Google

Que se passa-t-il ensuite? Je n'en eus qu'une perception très-confuse. Ma vie s'enfuyait. Il me sembla entendre l'intervention de Charles et une altercation s'élever entre l'homme et lui. Je m'évanouis tout-à-fait. Quand je revins à moi, je me trouvai installée dans une chambre d'hôtel, ayant un peu de fièvre. Mon oncle prétendait être plus sérieusement malade que moi; dès-lors, je n'avais plus le droit de me plaindre. Un effort de volonté me fit prendre le dessus, je fus bientôt à la disposition de mon oncle, et nous quittâmes Bordeaux pour Toulouse et Luchon.

Quant à Charles, qu'était-il devenu? que s'était-il passé entre lui et cet homme à moustaches? je n'osais le demander, j'aurais cru trahir un sentiment que j'avais honte de m'avouer à moi-même, et alors combien de nouveaux motifs de torture auraient surgi.... Aussi longtemps que dura la route, je roulai cela dans mon cerveau sous toutes les formes possibles. Cet enchaînement de catastrophes, qui nous avaient accueillis depuis Paris jusqu'à Bordeaux, se dévidait rapidement en ma pensée et recommençait sans cesse à tournoyer avec une même obstination maladive. Un seul point obscur arrêtait cette ronde d'idées fièvreuses, c'était le dénouement, si incertain pour moi. Parfois je voyais Charles voilé de sang, tué par cet homme notre insulteur; et alors, que j'avais de peine à étouffer un cri! Je n'osais en cet instant regarder mon oncle, dans la crainte qu'un ressentiment trop amer se fît jour malgré moi. Quand je pouvais me détacher de cette sinistre hypothèse, Charles s'illuminait d'un éclat de générosité si splendide que je m'en sentais radieuse, et, tout aussitôt après, je reprenais les moindres détails de cette nuit de voyage, pour les reprendre encore, toujours.... Je souffrais horriblement de ces souvenirs et une force supérieure me les imposait.

Cette préoccupatiou me diminua l'effet grandiose des montagnes. Un peu avant notre arrivée à Luchon, la Maladetta nous montra son front grave entouré de

Hosted by Google

neiges éternelles. Dans une toute autre disposition d'esprit, j'aurais été sans doute vivement impressionnée de cette mise en scène puissante. Mon cœur resta indifférent, dominé par ses propres émotions.

J'ai là, sous ma main, mon journal de voyage ; j'en extrais les notes suivantes :

Luchon, 16 août 18...

« Ce matin mon oncle a voulu se promener. Ici, pas de visages connus, solitude complète au milieu des autres hommes. Cela lui plaît. Nous sommes montés à une petite source que les gens du pays appellent Fontaine d'amour. C'est peu élevé. La route qui y conduit est boisée et tracée de main d'homme. C'est mesquin, accessible à tout venant ; le nom est mal choisi. J'aurais voulu plus de mystère, plus d'imprévu pour arriver à semblable lieu. Au retour, mon oncle ne s'est pas trouvé fatigué ; lui qui, à Quiévrain, ne peut aller de l'église à la Douane.... Et nous avons fait le tour des allées de la Pique, petit gave bousculé dans sa route par quelques grosses pierres tombées dans son lit. Alors, le maigre ruisseau, à cause de cela, prend le nom prétentieux de torrent. »

Luchon, 17 août 18....

« L'isolement de mon oncle le repose de tous ces froissements d'amour-propre qui le tyrannisent dans notre pays. Il a trouvé un peu de paix. Nous avons été jusqu'à une vieille tour sans caractère architectural et qui n'a que le seul mérite de sa position sur un mamelon au cœur de la vallée. En vérité, de quelque côté que l'on se tourne, on a un splendide kaléidoscope sous les yeux. — La petite tour est occupée par une gardeuse de chèvres et son troupeau. La femme nous a offert du lait. Elle a fait un compliment assez banal à mon oncle et il en a été heureux, lui qui établit en principe qu'on ne doit jamais complimenter personne.

Hosted by Google

Le reste du jour son humeur s'en est ressentie. Nous sommes rentrés à Luchon par Saint-Mamet, village peuplé de goîtreux, d'âniers et de haillons. Eh bien ! il trouvait des paroles de commisération pour tout ce pauvre monde. »

Luchon, 18 août 18....

« Mon oncle a voulu voir la cascade de Juset. Le long de la route, comme il a fait très beau tout le jour, nous avons trouvé de vrais malades, ceux-ci en chaises, ceux-là en petites voitures poussées à bras. Chacun d'eux cherchait un peu de soleil. Cette souffrance des autres l'a fortifié. Si bien qu'arrivés à la cascade nous avons mis les mains dans les mains, et nous sommes montés nous aidant, l'un de l'autre, aussi haut et aussi près que possible, malgré le brouillard qui, s'échappant de la chûte d'eau, nous transperçait. »

Luchon, 20 août 18....

« Il y a deux Luchon : le Luchon des malades ; celui-là défile silencieusement sous mes fenêtres pour aller aux thermes; et le Luchon des mondains ; cet autre part bruyamment pour les courses de sommet. Il paraît qu'on trouve dans ces grandes ascensions des émotions violentes dont j'aurais grand besoin. Au fond de ce cirque naturel où Luchon est assis, et si grand qu'il soit, j'étouffe. Ces grosses gibbosités qui bornent ma vue me choquent. Ces épaisses murailles, qui m'enclosent comme dans une prison, m'asphyxient. Cette neige muette, qui coupe brusquement l'horizon, me glace. Cet établissement de bains me fait l'effet d'un hôpital. Il en sort une odeur fétide. On a cherché à égayer ce triste séjour des souffrants avec des peintures murales exécutées dans des tons crus. Cela ne me donne aucune joie, tout au contraire.

» Mon père nous avait conduites, ma mère et moi, vivre une saison à Ostende. Quelle différence! Là point

de fresques, mais une mer sans fin avec tous ses mystères d'orages et de calmes et ses parfums d'eau salée. Sur la côte, des baigneurs aux ébats joyeux, le mouvement, la vie, le soleil tout entier et le panorama mobile des navires en rade avec leur physionomie toujours nouvelle. — Les rares personnes avec lesquelles j'ai occasion de causer me parlent beaucoup des grandes excursions, s'enthousiasmant, qui pour les lacs glacés au-dessus de Séculejo, qui pour la Picade *et tutti quanti*... Je n'y dois pas prétendre, n'ayant personne pour m'y conduire. Mon oncle ne veut pas prendre cette peine, pour lui tous les sites se valent. »

Luchon, 21 août 18...

« Ma fenêtre ouvre sur la promenade la plus fréquentée, l'allée d'Etigny. J'y regarde pendant de longues heures. J'aime à étudier la foule.

» J'ai particulièrement remarqué deux fillettes. L'aînée peut avoir dix ans, et l'autre, moitié moins. La plus âgée joue de la vielle, la plus jeune chante. Toutes les deux sont vêtues de bure, ont les doigts rouges et la figure barbouillée. Pauvres enfants que la Savoie pousse hors du foyer sur le grand chemin du tour de France, avec un mince trousseau composé à peu près de deux mots « bonne chance. » L'instrument criard, accompagnant la voix enrouée, avait déjà attiré mon attention. — Mon Dieu qu'elles sont jeunes ! m'étais-je dit.... Ce soir, la vielle était rejetée en sautoir derrière le dos. On ne chantait pas, la foule passait et les petites mains ne demandaient pas le petit sou. Une grave occupation retenait tout entières mes deux musiciennes. — Quelle donc ? ah ! vous allez sourire vous que la fortune a gâtées, vous qui mettez des perles dans vos cheveux, vous dont les robes sont blanches tous les jours. Riez, mais sous vos plus riches toilettes, jamais cœur n'a battu plus doucement satisfait que celui de ces enfants. La grande avait trouvé, dans un coin de rue, des

Hosted by Google

plumes, modeste parure d'un poulet rôti, quelques instants auparavant. Elle les arrangeait sous le bonnet ruché de sa sœur qui, grave et se laissant faire, disait de temps à autre. — Suis-je belle ainsi ? et l'aînée bondissant de joie, de plaisir. — Oh ! oui, va, tu es belle comme la bonne vierge !.... et les deux visages rayonnaient. Et puis un vilain homme, joueur d'orgue, vint à passer. Il rudoya les deux petites vierges : *Feignantes* que faites-vous là? et toutes honteuses elles arrachèrent au plus vite les plumes, tendirent les petites mains rouges aux passants, la vielle grinça et la voix enrouée chanta. La madone était retombée du ciel sur la terre. Combien je connais ces transitions ! . . . . Et mon oncle, qui, comme moi, a vu la scène, a trouvé cet homme brutal.... »

Luchon, 25 août 18....

« Nous avons rencontré, aujourd'hui, sur notre route, un vieillard, aveugle, ayant une sorte de théorbe à quatre cordes montées à l'unisson. Il les frappe de la main droite, avec une petite baguette de bois blanc, et cette invariable pédale accompagne son chant, chant syllabique d'une extrême tristesse qu'il fait précéder en manière de ritournelle d'une petite phrase de flageolet. Son flageolet à trois trous.

» Quand une pièce de cuivre, ou plus rarement d'argent, tombe dans la sébile qui sollicite l'aumône des passants, un chien de l'espèce des barbets tire le pan crasseux et déchiré de l'habit du maître. Le chant s'interrompt le temps d'encaisser la monnaie, la pédale continue, je ne sais si elle s'arrête jamais. La vie de ce pauvre aveugle semble accompagnée par une note, une même note éternelle et monotone comme l'éternelle et monotone nuit qui l'environne.

» Je me rappelle les paroles de sa romance, les voici ; au besoin j'en retrouverais la musique.

Hosted by Google

MADELEINE.

I

On l'appelle Madeleine
Et ses yeux
Sont grands et bleus.
Jaloux des fleurs de la plaine
Qu'en chemin
Cueille sa main
Et que touche son haleine
Une fois
Ou bien ses doigts,
Malgré sa robe de laine,
J'ai bien peur
Qu'elle ait mon cœur.

II

C'est qu'il n'est rose plus rose
A mon gré
Au bord du pré,
Que sa lèvre à peine éclose
Au printemps
De ses vingt ans.
La chanson que je compose
Calme un peu
Mon cœur en feu,
Et je sens que douce chose
Est aimer
Et le chanter.

» C'était singulier d'entendre ce vieillard aveugle chanter la beauté que Dieu fit pour la vue, de même que les fleurs.

Hosted by Google

» Mon oncle trouva cette chanson ridicule, peu à sa place, dans la bouche d'un vieux mendiant. Il lui en fit l'observation. L'homme ne comprît pas, remercia et chercha dans la sébile. Il n'y avait rien — Un instant il parut hésiter, puis il se remit à chanter. Mon oncle s'éloigna du bonhomme. Un remords tardif l'y ramena. Enveloppant alors un sou dans du papier il le glissa mystérieusement dans la sébile, il n'y eut que le chien qui s'en aperçut et moi, le chien prévint le pauvre. »

Depuis notre arrivée nous vivions dans nos appartements. Mon oncle voulut essayer de la table d'hôte. Je frémis à cette détermination dans la crainte d'y trouver de nouveaux mécomptes.

La salle où l'on dînait était spacieuse. Les convives s'y réunissaient nombreux. Ceux qui nous avaient précédés avaient leurs places désignées. Nous dûmes prendre celles qui se trouvaient inoccupées. Un domestique nous y conduisit. Il advint qu'elles étaient au bas bout de la table. Mon oncle s'en trouva choqué. De plus son voisin avait une extrême obésité qui l'obligeait à empiéter un peu à gauche et à droite. La maigreur de mon oncle vit une épigramme dans ce rapprochement. Le service me sembla convenablement fait, mon oncle trouva le potage froid, se plaignit qu'on ne lui offrit que des restes. Il refusa à peu près tout, bouda son estomac, comme on dit vulgairement.

Notre côté de table peuplé des derniers venus, gens inconnus les uns aux autres, était naturellement assez silencieux, tandis que les connaissances faites, qui occupaient l'autre extrémité, conversaient bruyamment, les propos s'échangeaient joyeux, animés par les vins de France et d'Espagne. Mon oncle fit cette réflexion, que c'était sans doute des gens venus avec nous dans le train de Paris à Bordeaux et qui, le reconnaissant, s'égayaient de sa mésaventure. Nous regagnâmes nos appartements avec cette disposition chagrine que Sainte-Beuve a nommée quelque part « nos rayons jaunes. »

La soirée était belle. Chacun de nous s'accouda à

Hosted by Google

sa fenêtre, regardant les cavalcades revenues de la montagne. Les guides faisaient claquer les fouets, les chevaux allongeaient plus ou moins le cou, suivant le degré de leur fatigue. Les cavaliers étaient plus ou moins gauches, les femmes plus ou moins coquettes, le tout plus ou moins poudreux.

Les groupes succédaient aux groupes, et c'était toujours des guides bruyants, des chevaux rendus, des hommes prétentieux, des femmes à la mode. Je laissai courir sur tout cela un œil indifférent, et je finis par ne plus rien voir. Ma chère petite folle me sollicitait d'oublier l'allée d'Etigny et d'écouter sa requête. Et je lui donnai toute liberté. Elle m'amena la douce image de Charles, et je me pris à songer que s'il passait ainsi à cheval il aurait meilleure tournure que ces messieurs ridicules et que sa monture serait mieux tenue, son geste plus habile et plus réservé, et qu'au lieu de minauder à tout venant, comme toutes ces femmes, si j'étais à côté de lui, je ne serais là que pour lui.... Et Charles vint à passer en réalité. A ses côtés il y avait une jeune femme, mais j'étais toujours à ma fenêtre. Les chevaux se dirigeaient vers notre hôtel. Je ne pus retenir un grand cri.

Charles leva la tête et m'aperçut. Il mit pied à terre, offrit très-naturellement la main à la jeune femme, paya le guide et entra.

Mon oncle n'avait-il rien vu, rien entendu? il fit tout comme s'il en était ainsi.

La nuit descendit sur la montagne. Les sapins prirent leurs teintes noires. La promenade s'éclaira de ses reverbères à l'huile. Les promeneurs l'encombraient. Au bruit des fouets avait succédé la musique des joueurs d'orgue, et je restai là toute en moi, ne voyant rien, ne sentant que mon cœur qui battait à tout rompre et mon sang qui bourdonnait à m'assourdir.

Mon oncle se retira chez lui et la foule se dispersa, l'heure s'envola et je ne sentis ni l'heure écoulée, ni la

Hosted by Google

nuit venue. Je demeurai ainsi jusqu'au jour. Charles vivait ! mais quelle était cette femme ?

Mon oncle vint me chercher lorsque la cloche sonna le déjeûner, je le suivis. Pour lui être agréable on avait déplacé nos couverts, nous étions au centre même de la longue table. Mon émotion était extrême ; je m'attendais à chaque instant à voir entrer Charles.

Il entra. Il n'était pas seul. Cette même jeune femme le suivait. Elle était belle, il la nommait « Anna » et ils se tutoyaient. Ils étaient en face de moi, je les voyais, je les entendais se parler, j'aurais pu leur parler moi-même.... eh ! que leur dire ? — Peut-être, si Charles s'était exposé pour moi avec l'homme grossier de la gare de Bordeaux, cette femme me haïssait-elle. Quant à lui, Charles, il n'avait guères de bons motifs de se souvenir de moi. Il s'était incliné pourtant en se plaçant à table, et mon oncle avait maladroitement éludé une réponse. J'étais rouge d'embarras, mais le désir d'examiner cette femme l'emportant, je la regardai longuement et je la trouvai plus belle et de manières plus distinguées que je n'aurais voulu. Elle avait une charmante réserve, un naturel parfait, une aisance pleine de grâce. Bon gré mal gré, il fallut bien m'avouer tout cela. Charles me semblait pâle et triste. Probablement il lui était très-désagréable de se retrouver encore devant nous. Quand mon regard se croisait avec celui de la jeune femme, je croyais voir chez elle un indéfinissable sourire qui m'impatientait. Et n'eut été la crainte de me laisser gagner par la susceptibilité de mon oncle, je l'aurais volontiers pris pour de l'ironie, de la provocation, que sais-je ?....

Le service du déjeûner commença. Chacun pour soi dans ce premier moment d'un repas, elle exceptée pourtant, elle qui coupait du pain en morceaux pour les donner à son voisin. Alors seulement je m'aperçus que le bras droit de Charles était enveloppé et qu'il ne pouvait s'en aider. — Le doute n'était plus possible. Charles s'était battu pour nous. Mon évanouissement m'avait

Hosted by Google

empêchée de connaître la suite de l'évènement de la gare de Bordeaux, et mon oncle, qui savait cela, m'avait tout caché et n'avait même pas répondu au salut de notre défenseur. — Dans cette conduite, mon oncle se livrait tout entier. — Ce bras percé d'un coup d'épée, c'était sa vengeance satisfaite, et méconnaissant dans l'intervention du jeune homme la générosité d'un semblable mouvement, il tournait au profit de son amour-propre froissé cette noble blessure. Ce duel, c'était son duel. Cet insulteur vulgaire, c'était son champion. Dès-lors il tenait Charles quitte envers lui, le sang versé soldait l'avanie de la perruque tombée. Ah ! que cela complètait bien le caractère de mon oncle Élias !

A partir de cet instant je me trouvai si honteuse, en présence de nos deux vis-à-vis, si seule dans le monde entier, que j'aurais bien voulu mourir.... que je me sentis lasse !

Anna et Charles se levèrent de table les premiers et lui s'inclina de rechef à notre intention. Oh ! mon cœur combien tu battais vite et par mouvements contraires... leur éloignement m'apaisa un peu et la vie machinale reprenant seule le dessus, je n'eus guères conscience de moi. Lorsque mon oncle me parlait je répondais comme l'eut fait une victime résignée, juste assez pour ne pas laisser place à une réprimande. Cette souffrance réjouissait mon oncle, n'était-elle pas sa seule satisfaction ? Il avait désiré se promener, et il avait dirigé nos pas du côté de cette petite tour dont je vous ai parlé. Le grand air rafraichissait mon front brûlant et me rendait service. Renfermée dans ma chambre d'hôtel j'aurais probablement fini par étouffer, à moins que je ne me fusse laissé aller à quereller mon oncle, ce qui eut été plus fâcheux.

Nous longions la route. Les petites filles pauvres descendaient les pentes avec des fleurs qu'elles offraient aux promeneurs. Des cavalcades revenaient déjà à Luchon, tandis que d'autres partaient à peine. On se

Hosted by Google

croisait, les uns fatigués, affamés, les autres frais et repus. Des groupes passaient, parfois, emportés dans un galop effréné qui entraînait les pacifiques surpris à l'improviste. Les prudents, au moindre signe, se rangeant au plus vite aux côtés du chemin cherchaient à grand'peine à retenir leur monture. Habitués à toutes les fantaisies de leurs cavaliers d'un jour, ces braves petits chevaux de montagnes sont les moins capricieux du globe. Il suffit que leur conducteur leur fasse comprendre sa volonté pour que tout aussitôt ils s'y prêtent d'une façon très soumise. En attendant ils suivent l'impulsion générale, si bien qu'un d'eux étant lancé, les autres l'imitent et tous se mettent à partir à fond de train.

De Luchon à Castel-Vieil la route monte doucement. A mi-chemin, à l'endroit où le tracé fait un coude, est un poste de douanes qui surveille la contrebande avec l'Espagne. Nous étions là, reprenant haleine, quand Anna et Charles passèrent devant nous. Leurs chevaux allaient au pas. Libre de son bras gauche seulement, Charles eut été gêné pour diriger un animal moins docile que celui qu'il montait. s'y fiait complètement, de sorte qu'il abandonna les guides pour nous saluer.

Par derrière lui en cet instant venait une bande joyeuse, affolée, qui se démasquant tout à coup (je vous ai dit qu'à cet endroit la route fait un coude), passa rapide comme l'avalanche entraînant tout sur son passage. Le cheval de Charles partit au galop et le cavalier surpris, désarçonné, le pied retenu dans un des étriers, s'en fut frappant de la tête les pierres de la route, et son corps déchiré par la course et les fers des sabots laissait partout sur la poussière une trace rouge. Malgré les cris des femmes cette horrible mêlée s'arrêta. Le cheval de Charles distança les autres, puis ne se sentant plus poussé et rencontrant une herbe verte il s'y pencha pour brouter, et Charles, sanglant, pendait immobile à ses côtés.

Toute la cavalcade était descendue. La confusion

Hosted by Google

était extrême, les douaniers désertaient le poste pour offrir leurs services. Anna arriva la première auprès du blessé. Je voulus m'élancer aussi moi, une main ferme me retint ; un seul individu s'était détourné de cette scène pénible. Mon oncle Elias ne pouvait soutenir la vue du sang, il revenait hâtivement du côté de Luchon, et cette main ferme était la sienne qui me serrait le poignet et me tirait après lui. Je cherchai à dégager mon bras de son horrible étreinte, mon oncle était plus fort que moi. Je luttai avec une vigueur doublée par l'indignation, ce fut vainement. Je cédai, vaincue.

Le lendemain nous quittions les Pyrénées pour la Belgique.

A quelque temps de là un journal de Bruxelles insérait dans ses colonnes la note suivante :

« Nous apprenons la fin tragique d'un jeune peintre » que ses brillants débuts recommandaient déjà à » l'attention publique. Charles B...... avait été blessé, à » Bordeaux, dans un duel dont les motifs sont restés » inconnus. Sa sœur pour le distraire l'avait déterminé à venir à Luchon et l'y accompagnait. C'est là » qu'il a trouvé une mort prématurée dans une chute » de cheval. »

Ici finit le manuscrit de Martha. Depuis que le hasard m'a mis entre les mains ces pages si tristes, je les ai souvent lues et méditées. La passion de Martha pour Charles, passion un peu spontanée, mais sans doute très-vive, excuse seule le ressentiment trop amer de cette jeune fille contre un vieillard malade, son oncle après tout ; or, le plus à plaindre des deux n'est pas Martha. Elle avait pour elle la satisfaction d'une droiture

Hosted by Google

qui fait la paix du cœur; Élias au contraire avait la conscience de son injustice, conscience douloureuse, vouée à l'éternelle tempête. L'excès de sensibilité morale dégénère fatalement en susceptibilité. Alors tout ce qu'il y avait d'élevé dans la sensibilité se trouve rapetissé et finit par s'évanouir, pour ne laisser à sa place qu'un sentiment insociable et terre à terre.

Cette dégradation de nos facultés sensibles ne se produit pas sans un mélange de vanité. C'est de ce mélange que naissent les désordres que nous appelons la susceptibilité, c'est-à-dire l'esprit revêche, soupçonneux, disposé à tout mal interpréter, à tout ramener à son jugement troublé, ingénieux à se créer de fâcheuses et inutiles chimères.

Pauvres déshérités, les très-humbles souffrent en silence, mais les autres font souffrir, car vous avez beau dans vos relations avec eux observer minutieusement vos actions, vos paroles, vos moindres gestes, vos regards, l'inflexion même de votre voix, vaine prévoyance, il y a pour eux en tout et par tout matière à fausse interprétation.

Antoine-Gustave Méneau.

Hosted by Google

SYMPOSIACA.

IDYLLE ANTIQUE.

Solvitur acris hiems gratâ vice veris et Favoni.
(HORACE.)

Gallus.

L'âpre hiver s'amollit aux brises printanières ;
L'esquif longtemps à sec redescend dans les flots ;
Le laboureur s'éveille au foyer des chaumières ,
Et les prés reverdis s'emplissent de troupeaux.

Lycoris.

Au sortir d'un long deuil, les nymphes égayées
Font retentir les bois de leur rire ingénu ;
Voici le temps de boire à l'ombre des feuillées ;
Des festins , des chansons , le temps est revenu.

Gallus.

Déjà Vénus conduit, sur les fraîches pelouses ,
Vers les époux bêlants , les bêlantes épouses ,
Et les pins amoureux frémissent dans les airs.

Hosted by Google

Lycoris.

Déjà Bacchus revient à ses coteaux déserts,
Et les faunes, couchés sous les vignes tortues,
Dressent à ses refrains leurs oreilles pointues.

Gallus.

Entonnez sur la lyre un agreste couplet,
Et qu'une lente mélodie
Dise le dieu d'amour et le dieu qui se plaît
Aux noirs coteaux de l'Arcadie.

Lycoris.

Enfants, pourquoi ce luth au lambris suspendu?
Pourquoi vos flûtes sans haleine?
Je veux chanter Silène en son antre étendu,
Et Bacchus auprès de Silène.

Gallus.

Qu'il aime enfin celui que rien n'a pu charmer!
Qu'il aime encor celui qui sait aimer!

Voici l'heure féconde où tout commence à vivre:
Le doux printemps sur la terre a chanté;
Aux regards du soleil la campagne s'enivre
De jeunesse et de volupté.
Les forêts, sous la pluie, étendent leurs ramures,
Où déjà les nids sont posés;
Et les nids sont pleins de baisers,
Et les forêts sont pleines de murmures.

Hosted by Google

Qu'il aime enfin celui que rien n'a pu charmer !
    Qu'il aime encor celui qui sait aimer !

Dans les taillis obscurs, sous les grottes prochaines,
Voici les lits de mousse en secret amassés ;
Voici les noms creusés dans l'écorce des chênes,
Les autels à Vénus, au coin des bois dressés.
Partout, un encens pur fume pour la déesse ;
Partout, le vin sacré coule dans les prés verts.
Remonte au ciel, Diane, ô froide chasseresse,
    Et que Vénus règne sur l'univers !

Lycoris.

Voyez, tout un long jour, au bord d'une onde errante,
Ces buveurs nonchalants, couchés dans les roseaux,
Egayer dans le vin leur âme indifférente,
Et dormir, après boire, au murmure des eaux.
Partout où rit la mousse, où chantent les fontaines,
Où l'arbre livre au vent son front échevelé,
Partout, du bruit confus des ivresses lointaines
Sort un hymne de gloire au fils de Sémélé.
Roi du monde, ô Bacchus ! l'amour, l'amour lui-même
Vient chercher dans tes bras l'oubli des pleurs versés...
    Ah ! loin de moi, ses tourments insensés !
    Dieu joyeux, c'est toi seul que j'aime !

Quand Bacchus entre à la maison,
Adieu la tristesse et les peines ;
J'ai des trésors comme vingt reines,
Et mon cœur s'ouvre à la chanson.
Qu'une autre veille et s'inquiète !
Moi, de fleurs couronnant ma tête,
Je bois tranquille. — Enfants, versez !
Mieux vaut, pour ma verte jeunesse,

Hosted by Google

Dormir du sommeil de l'ivresse
Que du sommeil des trépassés.

. . . .

Voilà ce que Gallus, d'une voix attendrie,
Et Lycoris la blonde, indifférente aux pleurs,
Chantent, en soulevant leur coupe, où se marie
La pourpre du vin sombre à la pourpre des fleurs.

Hosted by Google

LE CYCLOPE.

.... es ponton orôn.
(THÉOCRITE.)

Il marche ; un pin noueux dans sa main tremble et ploie ;
La flûte est suspendue à son cou : seule joie
De ses jours malheureux , un long troupeau bêlant
Suit le géant pasteur ; son regard vigilant
Les compte — agneaux, brebis, béliers aux blanches cornes.
Puis , sur la roche où dort la mer bleue et sans bornes ,
Il s'assied , et , rêvant l'amour cruel , l'affront
D'un refus , pleure avec son œil unique au front.

— O cyclope ! cyclope ! où s'égare ton âme ?
N'est-il donc qu'un amour ? n'est-il donc qu'une femme ?
Tant d'autres avec toi voudraient passer leurs jours ;
Pourquoi , celle qui fuit , la poursuivre toujours ?
Tu possèdes l'olive et la vigne au fruit sombre ;
De tes boucs , de tes bœufs toi seul connais le nombre.
Riche, il n'est point de maux : on peut tout oublier.
Quelle vierge en tes bras ne voudrait sommeiller ?
Elle-même , si fière, on la verrait jalouse ,
Si demain dans ta couche entrait une autre épouse....

— Mais le pâtre , toujours pleurant , silencieux ,
Regarde au loin la mer se perdre avec les cieux.

Hosted by Google

LA MÉDIOCRITÉ.

ÉLÉGIE ANTIQUE.

Rura colam, frugumque aderit mea Delia custos.
(TIBULLE.)

Qu'un autre aille amassant des trésors, ou promène
Son opulent ennui dans un vaste domaine !
Riche, tout l'inquiète : un loup suit ses troupeaux,
On en veut à son or ; il n'a plus de repos.
O mon humble foyer, devant ta flamme pure
Puissè-je, toujours pauvre, asseoir ma vie obscure ;
Moi-même, en villageois, planter à la saison
L'arbre à fruit et la vigne autour de ma maison,
Ne demandant aux dieux qu'une heureuse vendange,
Et du blé, juste assez pour en remplir ma grange !
Laboureur, près du soc, aiguillonner les bœufs,
Pâtre, mener la chèvre au fond des bois herbeux,
Las enfin des travaux d'une belle journée,
Dormir dans un bon lit la grasse matinée,
Quel sort plus doux ? O dieux, gardez, gardez toujours
La paix de la nature à la paix de mes jours !
Qu'ils aient un nom fameux ceux-là dont le courage
Va braver sur les mers les fureurs de l'orage !
Moi, sans gloire, à l'abri sous mon toit bien couvert,
J'aime entendre au dehors mugir les vents d'hiver ;
Au doux bruit de la pluie endormant ma paresse,
J'aime à voir dans mes bras sommeiller ma maîtresse ;

Hosted by Google

J'aime, auprès d'elle assis devant l'âtre enflammé,
Tantôt à petits coups boire un vin renommé,
Tantôt, posant la tasse où ma lèvre se baigne,
Creuser la cendre chaude où rôtit la chataigne.
Heureux, au joug d'amour les deux êtres liés,
Qui, ne dédaignant point ces plaisirs familiers,
Loin des yeux, loin du bruit, savent cacher leur vie
Trop haut pour la pitié, mais trop bas pour l'envie !
Heureux qui, l'esprit libre avec le corps dispos,
N'a pour biens qu'un peu d'aise et beaucoup de repos !

PAUL GAUDIN.

Hosted by Google

CAUSERIE.

N'avais-je pas bien raison de dire, la dernière quinzaine, que, pour conter ce qui se passe à Paris, un chroniqueur de province vient toujours trop tard? Au moment même où je parlais des répétitions d'une nouvelle comédie de M. Augier, le parterre de la salle Richelieu en applaudissait la première représentation. C'est aujourd'hui de l'histoire ancienne, et il n'est pas un lecteur en Europe qui ne sache fort exactement ce qu'il faut penser du notaire Guérin et de la pièce de M. Augier.

« On y parle en style de papier timbré, dit M. Paul de Saint-Victor, on y dresse des actes de vente et des contrats de mariage à dérouter un vieux praticien. Quelle différence du notaire technique de ces comédies avec le tabellion en perruque et à lunettes mandé par Géronte lorsqu'il consentait à marier Valère avec Isabelle! Il arrivait, la plume sur l'oreille, le cahier sous le bras, l'encrier de corne à la ceinture; on apportait une petite table sur la place publique, où d'ordinaire se passait la scène; le bonhomme saluait, se mouchait, déployait un grand feuillet in-folio enjolivé de rubans; il y griffonnait un paraphe, les amants signaient et tout était dit. Je regrette fort, pour ma part, ces actes en l'air baclés à la diable. »

Vous dont la bienveillance se contente de mon humble prose et à qui j'offre celle d'un maître, — par une substitution non prohibée, — lecteur facile, êtes vous curieux? Au premier volume de la *Revue de l'Aunis*, numéro du 1er juin, vous trouverez, d'un certain Delacoste, avocat à la Rochelle vers le milieu du siècle passé, des *Observations sur quelques inexactitudes de nos auteurs comiques dans ce qui a rapport à nos lois et à nos usages*. Permettez-moi, au cas que vous ne soyez point curieux, d'en transcrire ici la conclusion.

« Les auteurs, dit M. Delacoste, se sont fait une législation théâtrale qui les a dispensés d'étudier la plus belle partie des connais-

Hosted by Google

sances humaines, et qui nous prive d'une perfection à laquelle nous pouvons prétendre. Réclamons les grands principes, montrons en quoi on les blesse, voilà notre fonction; le public demandera des copies plus fidèles, et cette réforme dans l'art dramatique produira d'heureux effets. »

Que vous semble de la *réforme* et de *ses heureux effets?* Mon Dieu, dit mon voisin, les deux critiques sont plus d'accord qu'elles n'en ont l'air : l'une prescrit l'usage, l'autre proscrit l'abus. — Merci Monsieur, c'est à cette réflexion philosophique que je voulais vous amener. Mais s'il m'était permis d'émettre un avis contraire au vôtre, je répondrais que je ne vois pas trop où est l'abus? Quand on veut peindre une société, il faut pourtant la peindre telle qu'elle est. Notez que, du temps de Molière et de ses successeurs, — s'il est à Molière des successeurs, — on faisait bon marché de ce que nous appelons LES AFFAIRES. La noblesse avait ses intendants qui traitaient ces choses là avec le tabellion dans quelque coin obscur de la seigneuriale demeure. Tous ces gros marquis descendaient bien vraiment de cette race dédaigneuse où le poète a pris le héros de sa ballade :

Et ma main,
Quand je signe,
Egratigne
Le vélin.

Aujourd'hui, les intendants sont devenus maîtres, le code civil s'est fait chair et tout le monde est un peu avocat. Donc, montrez-nous les hommes empêtrés dans ces soins vulgaires, sous peine de ne produire à nos yeux que des personnages de fantaisie, des momies galvanisées, des marionnettes.

Les comédiens trop ordinaires de S. M. le public rochelais consentiront-ils à abandonner le répertoire banal où ils puisent pour nous jouer de leur mieux *Maître Guérin?* Nous n'osons l'espérer. Une pièce nouvelle? Comment donc? Mais il faudrait l'apprendre, ce qui leur donnerait de la peine, et ils aiment bien mieux, les sybarites! nous réciter tout à leur aise des vieilleries que leur mémoire garde encore par lambeaux; cela ne fait au moins travailler que le souffleur.

Nul n'ignore la cause du peu d'empressement qu'on montre en province pour le théâtre; chacun sait pourquoi les directeurs de troupes dramatiques s'y ruinent le plus souvent. Si un goût éclairé

Hosted by Google

présidait au choix des pièces, si, au lieu de comédies arriérées, de vaudevilles invalides qui traînent depuis plus de vingt ans sur tous les tréteaux, on représentait les principales œuvres des trois ou quatre dernières années, si l'on suivait le mouvement des esprits, qui, au théâtre comme ailleurs, amène par degré des transformations radicales et fait que ce qui nous charmait hier nous laisse froids aujourd'hui, le public sortirait enfin de son indifférence, le désert serait repeuplé, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il faudrait alors, comme corollaire, l'épuration des différents personnels : de sept ou huit troupes on en formerait une en prenant les sujets capables ; le reste serait envoyé à l'école. Ainsi le théâtre renaîtrait de ses cendres, et l'on verrait peu à peu disparaître ce type affreux du cabotin ; la province entrerait franchement dans le courant dramatique, contemporain, et, par intervalle, si l'on voulait revenir au passé, ce serait du moins à un passé éternellement jeune : Molière, Regnard, Marivaux, Beaumarchais, pourraient figurer sur l'affiche.

Croyez le bien, lecteur, le but de cette réforme est plus sérieux qu'il n'en a l'air. Ce n'est pas pour vous, certes, qu'elle aurait de grands avantages ; vous savez, vous, ce que c'est qu'un livre, et les glorieux écrivains nommés plus haut n'ont rien fait qui vous soit étranger. Mais il est une foule ignorante, un vulgaire qui n'a d'idées que celles qu'on lui donne, à l'intelligence de qui il faut une saine et forte nourriture. Or le théâtre à une large part dans l'éducation de cette foule. J'ai sous les yeux un petit livre que M. Dubuisson vient de publier dans sa bibliothéque à 25 cent., le *Paradoxe sur le comédien* par Diderot. Savez-vous comment Diderot appelle la profession de comédien? « *L'utile et belle* profession des comédiens ou *prédicateurs laïques.* » Les hommes qui l'exercent sont pour lui « les fléaux du ridicule et du vice, les *prédicateurs les plus éloquents* (il y revient à deux fois) de l'honnêteté et des vertus, la verge dont l'homme de génie se sert pour châtier les méchants et les fous. » « Je pense, dit-il encore dans ce livre, à l'influence du spectacle sur le bon goût et sur les mœurs, si les comédiens étaient gens de bien, si leur profession était honorée. Où est le poète qui osât proposer à des hommes bien nés de répéter publiquemeut des discours plats ou grossiers ; à des femmes à peu près sages comme les nôtres, de débiter effrontément devant une multitude d'auditeurs des propos quelles rougiraient d'entendre dans le secret de leurs foyers? Bientôt nos auteurs dra-

Hosted by Google

matiques atteindraient à une pureté, une délicatesse, une élégance dont ils sont plus loin encore qu'ils ne le soupçonnent. Or, doutez-vous que l'esprit national ne s'en ressentît ? »

Voilà comment s'exprime Diderot. J'aurais dit — un peu moins bien — la même chose ; il m'a semblé meilleur de prendre un avocat, et vous voyez que je m'entends à les choisir. Après cela, c'est je pense, assez longuement causé théâtre. J'ai là — pour parler à peu près comme Molière — certain sonnet que je m'en vais vous dire.

SONNET

Sur le soldat La Pierre, qui passa à la nage, depuis l'isle de Rhé jusqu'à la Rochelle, en 1627.

L'histoire fera voir à la postérité
Qu'un François a passé l'Océan à la nage
A l'endroit où la mer enceint de tout côté
Cette isle dont l'Anglois empêche le passage.

La nuit pleine d'horreur en son obscurité,
La colère des vents, la force de l'orage,
La froidure de l'eau, l'air plein d'humidité,
Ne surent point alors refroidir son courage.

Même entre les poissons, l'image de la mort
Ne le put empêcher de venir à bon port,
Et d'apporter au Roi une bonne nouvelle ;

De quoi les plus vaillans furent fort ébahis,
Car Léandre n'a fait pour l'amour de sa belle
Ce qu'a fait celui-ci pour l'amour du pays.

Je ne donne pas ces vers comme de la poésie, mais seulement comme une page anecdotique de notre histoire locale. La pièce en elle même est des plus plates et il y à tel endroit où M. Despréaux a du bien grogner, s'il l'a lue. Cette fine pointe, *la froidure de l'eau qui ne peut refroidir un courage ;* cet hémistiche si honnêtement naïf à propos d'un homme ayant de l'eau jusqu'au menton, *l'air plein d'humidité ;* cet autre hémistiche, *même entre les poissons,* qui rap-

pelle le vers célèbre du Moise de Saint-Amand, tout cela, n'est-ce pas? est profondément ridicule. De même le premier quatrain presque entier,

. . . . passer l'Océan à la nage
A l'endroit où la mer enceint de tout côté
Une île !

Ce n'est donc point là, je le répète, de la poésie, mais simplement une pièce historique. C'est comme telle que l'ayant trouvée par hasard au XXIVe volume des *Annales poétiques*, (1) je l'adressai aussitôt à un de nos antiquaires, qui me répondit : « Ce sonnet me paraît curieux pour un collectionneur Rochelais; mais ne le croyez-vous pas bien postérieur aux événements? Je ne parle pas seulement de l'orthographe; elle a pu être corrigée par l'auteur; mais la forme, certaines tournures de style me le feraient croire. Et cependant, qui donc aurait été chercher dans l'histoire ce vieux fait oublié pour le rajeunir par la poésie? »

Ces derniers mots de mon honorable correspondant sont une arme qu'il me donne contre lui; mais je peux négliger celle-là, en ayant à mon service de meilleures. Nos érudits Rochelais, à force de recherches dans les études de notaire, au fond des greffes et archives de toute sorte, ont fini par posséder en maîtres la langue du droit, la langue judiciaire au temps de Louis XIII, celle qu'on employait dans les actes de baptême, de mariage, de décès. Or, chacun sait que, de nos jours encore, le style des greffiers et en général de tous les officiers publics affecte le plus souvent d'antiques et vénérables tournures qui n'ont rien de commun avec le français du XIXe siècle. De même, dès 1628, ce n'est point dans les actes authentiques qu'il faut chercher la langue littéraire, c'est chez les auteurs, chez les poètes, dans les œuvres de Malherbe, de Racan, de Corneille lui-même. La première comédie de Corneille, *Mélite*, fut représentée en 1629; six ans plus tard *le Cid* naissait. Qu'on relise l'ode de Malherbe *Au Roy allant châtier la rébellion des Rochellois* ou bien ses stances célèbres, *Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages*, et l'on aura le ton précis de la langue des poètes en 1627 (2). Le

(1) Les ANNALES POÉTIQUES sont un recueil, fort bien fait, des meilleures pièces de tous les poëtes français, depuis Guillaume de Lorris et Jean de Meung jusqu'à Panard et Piron. Elles ont été publiées, de 1778 à 1788, en 40 vol. in-12, par Sautereau de Marsy et Imbert.

(2) Malherbe mourut en 1628.

Hosted by Google

sonnet, particulièrement, était alors en grande vogue, et les trois *sonneurs* que l'*Art poétique* honore d'une mention, Gombaut, Maynard et Malleville, sont justement de cette époque. Ce fut quelques années seulement après le siège de la Rochelle que s'éleva la fameuse querelle des Uranistes et des Jobelins, à propos de deux sonnets, celui de *Job*, par Benserade, celui d'*Uranie*, par Voiture.

Voilà, je pense, assez de raisons en faveur de l'antiquité du sonnet rochelais. J'y ajoute les naïvetés même dont j'ai parlé plus haut, *l'air plein d'humidité*, et surtout *entre les poissons*, qui est une de ces expressions latines dont on abusait au XVI^e^ siècle et auxquelles on commençait dès-lors à renoncer ; je considère, enfin, la place de la pièce dans le recueil des *Annales poétiques*, parmi les pièces de la première moitié du XVII^e^ siècle ; et je dis avec mon honorable correspondant : « Qui donc aurait été chercher dans l'histoire ce vieux fait oublié pour le rajeunir par la poésie ? » Tout cela équivaut à une date. L'action du soldat La Pierre a eu lieu en 1627 ; le sonnet n'a pas du être écrit après 1630.

C'est une forme bien savante que la forme du sonnet. Je lui ai entendu quelquefois reprocher la monotonie de rimes de ses deux quatrains, et j'avoue, pour ma part, qu'elle m'a souvent choqué. Mais de cette monotonie même peut résulter un grand effet. Après le long exorde un peu traînant des huit premiers vers où les deux mêmes sons, quatre fois répétés, vous bercent dans une sorte d'engourdisssement, voici soudain venir, avec leurs rimes changeantes, leur vivacité d'allure, les deux tercets, qui vous mettent la puce à l'oreille et vous aiguillonnent par degré jusqu'au dernier vers où est le trait éclatant, « la flèche d'or, » comme dit Sainte-Beuve.

S'il m'était permis de compléter ma pensée par une comparaison un peu triviale, je dirais que l'auteur d'un bon sonnet ressemble au maître de maison qui commence par satisfaire un peu pêle mêle le premier appétit de ses convives, et qui, cette faim trop vive apaisée, leur fait déguster la meilleure chère et les meilleurs vins en ayant bien soin de finir par ce qui doit le plus agréablement chatouiller leur palais.

Introduit en France vers le règne de François I^er^, le sonnet, peu choyé d'abord au milieu des dixains, sixains, virelais, coq-à-l'âne, fut pleinement mis en honneur par Dubellay et la Pleïade, et sa gloire dura jusqu'aux plus belles années de Louis XIV. Les vers célèbres de Boileau « Apollon l'enrichit d'une beauté suprême.... etc. »,

peuvent être regardés comme son oraison funèbre. Le XVIII^e siècle, peu soucieux de la forme, n'eut garde d'éveiller le mort et trouva plus commode de se passer de mesure et de rhythme, d'user du vers libre, de mettre à la mode la platitude et le prosaïsme sous le nom heureux de *grâces négligées*, de lâcher la bride à toute cette horrible poésie dite *fugitive* qui aboutit enfin — digne terme d'une pareille fuite, — aux *billets* et aux *congés* de Dorat. La pléïade romantique dut, on le comprend, ressusciter le protégé de Ronsard. Nous savons tous qu'aux environs de 1830, dans le salon de Charles Nodier, à l'arsenal,

> Sainte-Beuve faisait, dans l'ombre
> Douce et sombre,
> Pour un œil noir, un blanc bonnet,
> Un sonnet;

Alfred de Musset en a laissé parmi ses œuvres une douzaine dont quelques-uns sont les plus beaux vers peut-être que nous ayons dans la langue française; on a vu même, dans ces derniers temps, apparaître des recueils entiers uniquement composés de sonnets, celui de Boulay-Paty, par exemple; j'en pourrais citer un, encore à l'état de rêve, auquel travaille l'un de nos poetes rochelais; — enfin, comme pour consacrer la faveur qui s'attache de plus en plus à cette forme poétique, l'Empereur, passant par Lyon, décorait naguère le maître du genre, M. Joséphin Soulary.

Cette renommée, neuve encore, mais fort répandue à Paris, l'est, je suppose, uu peu moins en province. M. Joséphin Soulary est né à Lyon, en 1815. Si l'on en croit une notice de M. Léon de Wailly, insérée dans le recueil *Les poétes français*, sa jeunesse fut assez tourmentée. Il passa tour à tour du séminaire à la caserne, et ce fut au 48^e régiment de ligne qu'il composa ses premières poésies. La carrière militaire lui souriant peu, il quitta le service, revint à Lyon et entra à la préfecture du Rhône, où il végéta d'abord dans les emplois subalternes. Mais bientôt, un préfet, ami des arts sans doute, le nomma chef de division, place qu'il occupe encore aujourd'hui. De l'administrateur ou du poète, on peut demander lequel l'Empereur a entendu récompenser; il est bien probable que l'un n'a pas nui à l'autre.

M. Soulary est, en poésie, de la famille des ciseleurs, de ceux qui croient que la richesse de la rime, la fermeté du rhythme, le fini de

Hosted by Google

la facture ajoutent quelque chose à la beauté des vers, et qui jugent meilleur d'enfermer le vin précieux de la pensée dans des vases délicatement sculptés que dans des outres grossières. Jamais cependant, comme le font tant de rimeurs trop connus, Théodore de Banville par exemple, il ne sacrifie l'idée à son amour de la forme ; son habilité ne va pas jusqu'au tour de force, et ce n'est pas lui qui aurait ébloui les badauds par des odes aussi creuses que funambulesques. La mièvrerie lui est étrangère ; sa touche est large et forte ; il a de ces vers aux grandes lignes qui sentent leur Théocrite ou leur Homère :

Impatients et doux sous l'aiguillon divin,

dit-il quelque part de deux enfants timides qu'il nous montre, s'en allant,

...... beaux amoureux, côte à côte, en silence,
Les yeux baissés à terre, et la main dans la main,
Sans songer qu'ils sont seuls, éloignés du chemin,
Et que la nuit s'abat sur la forêt immense.

Vous savez le magnifique sonnet de Ronsard « quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle, » auquel on a comparé la chanson de Béranger, — quelque chose comme un bec de gaz comparé au soleil. — Jamais, pour ma part, je n'en ai pu lire les deux derniers vers sans être ému jusqu'aux larmes. Hé bien ! c'est là le sonnet comme le comprend, comme le pratique en ses bons jours M. Soulary. Un tableau, un *quadro*, une impression traduite, d'où ressort un sentiment vrai, exprimé ou non par le poète, et qui donne au lecteur un délicieux moment d'émotion ou de rêverie. Quand Boileau eut écrit qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poème, on crut qu'il avait voulu rire, parce que, du temps de Boileau, les maîtres en l'art du sonnet ne prenaient pour texte que des niaiseries, et auraient cru passer *les limites du genre* en chantant autre chose que l'avorton, ou la fièvre qui tient la princesse Uranie. Le sonnet était juste alors à la hauteur du rondeau, de la ballade et autres *choses fades*. Pour retrouver le ton véritable, c'était jusqu'à Ronsard, jusqu'à Dubellay, jusqu'à Desportes lui-même qu'il fallait remonter. Nos modernes n'y ont pas manqué et l'on peut affirmer sans crainte que nos plus beaux sonnets contemporains valent bien réellement *de longs poèmes*. Je n'en puis donner une meilleure preuve que celui-ci, déjà célèbre du reste, de M. Joséphin Soulary :

Hosted by Google

Les deux cortéges.

Deux cortèges se sont rencontrés à l'Eglise.
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant ;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend,
Un nourrisson bégaye une note indécise ;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un regard aussitôt détourné,

Et, — merveilleux retour qu'inspire la prière, —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

Voilà qui vaut un peu mieux, je pense, que le sonnet sur le soldat rochelais, et j'aurais eu plaisir à être Empereur ou quelque chose d'approchant — tout exprès pour décorer l'auteur de ces quatorze vers.

A ce propos de ruban rouge accordé à un vrai poète, je ne terminerai pas sans parler d'une distinction d'un autre genre dont vient d'être l'objet un peintre illustre, poète aussi, notre glorieux compatriote, M. Eugène Fromentin. M. Eugène Fromentin figurait, en compagnie de Meissonnier, sur la première liste des invités de Compiègne. Les journaux de Paris l'ont annoncé bien avant moi, aussi n'est-ce point une nouvelle que je prétends donner, mais bien plutôt un souvenir agréable que je consigne ici, dans une revue consacrée à toutes les gloires de notre vieille et chère cité.

JULIUS.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

TROIS PIÈCES INÉDITES

(XVIIIe SIÈCLE).

Les trois pièces suivantes me paraissent propres à faire connaître l'esprit qui animait les Rochelais au XVIIIe siècle.

Je les publie sans y rien ajouter. Leur date et leur contexte en disent assez sur les circonstances qui les ont inspirées, et si on développait les observations qu'elles suggèrent, le commentaire étoufferait vite le fond.

Un mot seulement sur leur authenticité.

La première et la troisième sont transcrites directement des registres de l'Hôtel-de-Ville (VII. f° 5 et XII. f° 37). Il n'en est pas de même de la seconde. Je la donne d'après une copie assez postérieure à sa rédaction, puisque le papier sur lequel elle est écrite porte dans son filigrane la date 1768. Elle se trouve dans les archives de l'ancienne Académie, sans que je puisse dire ni qui l'y a portée, ni quel en est l'auteur. Il est bien probable que mention ayant été faite de ce mémoire dans une des séances particulières de l'Académie, un membre de ce corps qui l'était en même temps de la Chambre de commerce, peut-être celui qui l'avait rédigé, l'y apporta et l'y laissa. Il me paraît, du reste, que la délibération du corps-de-ville du 3 mars 1762, que je donne ensuite, y fait clairement allusion. Enfin ce qui est encore plus persuasif c'est l'impossibilité d'imaginer un motif d'intérêt, d'opinion, de parti, un motif

Hosted by Google

quel qu'il soit, qui ait pu porter à fabriquer cet écrit et à le glisser là pour y rester inconnu pendant un siècle. Pour moi, j'avoue que je ne puis ni donner aucune preuve, ni former aucun doute sur son authenticité. On a néanmoins, à l'impression, traité cette pièce autrement que les autres. Il y a dans la copie, qui est pour nous un original, beaucoup de fautes de transcription ; plusieurs altèrent le sens ; j'ai fait dans ce cas les corrections qui étaient évidentes ; je me suis abstenu de toutes celles qui eussent exigé la moindre conjecture. Dans les autres cas, on a reproduit, même avec ce qui a toujours été des fautes, l'orthographe du manuscrit.

L. D.

I

Lettre écrite à S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, par MM. les Maire, Échevins et Officiers du corps-de-ville, le 31 mai 1718.

Monseigneur,

Votre Altesse Royale serait accablée d'adresses, si l'usage était, comme chez nos voisins, de témoigner par cette voie sa gratitude aux princes qui nous gouvernent.

Car, quoique la grossièreté de quelques-uns des peuples accablés sous un fardeau que des guerres presque continuelles ont rendu inévitable, leur fasse désirer avec trop d'âpreté un soulagement qu'aucune puissance humaine ne leur peut procurer que successivement, la plus saine partie de l'État sait goûter une minorité sans troubles, dont aucune régence avant la vôtre, Monseigneur, n'avait fourni d'exemple depuis l'établissement de la monarchie.

On reconnaît qu'un abîme qui eût effrayé tout autre

que V. A. R. se comble tous les jours par des moyens insensibles et efficaces.

Deux ans ont déjà fait tomber les principales têtes de cet hydre d'impôts qui nous dévorait, et, quoiqu'il en reste encore d'effrayantes, nous vous voyons, Monseigneur, le bras levé pour les abattre peut-être d'un seul coup : l'épreuve s'en fait avec succès à nos portes.

Pour nous, Monseigneur, justes estimateurs de vos bienfaits, outre la reconnaissance de ceux que nous partageons avec tout l'État, quand il se tairait, nous nous croyons en droit de parler d'une grâce qui nous est particulière et d'autant plus sensible que l'honneur nous touche plus que l'intérêt.

Cette ville, autrefois si florissante par son commerce, et plus célèbre encore par le mauvais usage qu'elle avait fait de ses forces et de sa fermeté dans une mauvaise cause, gémissait depuis près d'un siècle sous la flétrissure que lui avait imposée un roi justement irrité, et quoique, depuis ces malheureux temps, sa fidélité se fût distinguée, la loi qui abolissait ses officiers municipaux était demeurée jusqu'à ce jour irrévocable; mais quoique nous n'ayons eu d'occasion de nous distinguer aux yeux de V. A. R. que par nos sentiments, sur le témoignage qu'en a rendu le digne successeur du maréchal de Chamilly, que vous avez conservé à notre tête et qui sait depuis plusieurs années rendre aimable et respectable parmi nous le joug de l'autorité que le Roi lui a confié, et M. de Creil, intendant de cette province, dont la sagesse et l'équité concilient si parfaitement les droits du roi avec les intérêts de ses peuples, vous faites faire aujourd'hui, Monseigneur, le premier essai de la clémence du roi, que vous élevez à cette vertu en lui communiquant les principes qui sont en vous, et le rétablissement de notre corps-de-ville sera peut-être l'époque d'un titre qu'il préférera à tous les autres.

Notre reconnaissance et notre fidélité serviront aussi de modèle à tous les peuples de sa domination. Fasse

Hosted by Google

le ciel que nous en puissions donner des preuves éclatantes à Votre Altesse Royale, comme du très-profond respect avec lequel nous sommes,

Monseigneur,

De Votre Altesse Royale,

Les très-humbles et très-soumis serviteurs,

Les Maire, Échevins et Officiers du corps-de-ville.

Signé : Béraudin, Parnajon, Bigotteau, Brullé, Jean Butler, Guillotin, Desbarbalières, Gabet, Bertrand, Vincent Bureau, Nicolas Morel.

II

A Monseigneur le duc de Choiseul, ministre d'État aux départements de la guerre et de la marine.

MÉMOIRE.

La rupture des négociations avec l'Angleterre remetant la France au même état où elle étoit avant les propositions de paix, semble laisser encore quelque jour aux très-humbles représentations des négociants du royaume sur l'étendüe et l'importance des sacrifices que l'ennemi exigeoit de nous.

La cession pleine et entière du Canada a été la principalle condition du traité : elle fut arrêtée dès la première entrevüe, sans résistance et sans modification, et sur cet objet jamais la négociation n'a varié.

D'où peut naître, si on l'ose dire, cette espèce d'indifférence pour une colonie si vaste, si belle, si utille, la clef et la sauvegarde de l'Amérique, colonie pour

laquelle l'ennemi s'est épuisé d'hommes et d'argent, et qu'il met au rang de ses plus riches et de ses plus brillantes conquêtes.

Il y a eu dans tous les temps des personnes prévenues contre nos possessions de la Nouvelle-France : dès les conférences d'Utrecht, on fut disposé à les sacrifier toutes, et nous ne dûmes qu'à l'adresse et à l'habileté de nos négociations les débris qui nous en restèrent. C'étoit, disoit-on, une colonie à charge qui ne se soutient que par l'argent du royaume, et par malheur ce qui s'est fait en dernier lieu en Canada, n'a que trop fortifié ces idées. Mais dans un grand État où règnent la voix et une administration sage et éclairée, les fautes de quelques particuliers, le délire et les basses manœuvres de la cupidité peuvent-elles être mises au rang des motifs qui décident le gouvernement ? il peut ne pas vouloir percer les ténébreuses horreurs, il peut même arrêter ses coups, non par clémence, mais par mépris pour les coupables ; tandis que toutes ces ressources lui restent pour rétablir l'ordre et faire reparoître l'innocence, la modération et la justice dans les lieux d'où on les avoit banies ; il a encore des lauriers pour la vertu et des peines pour le crime.

Les derniers évènemens du Canada sont donc sans conséquence dans la discussion de son utilité réelle et foncière pour le royaume : c'est en lui-même et dans les améliorations dont il est susceptible qu'il faut le considérer, c'est dans les biens accessoires qu'il procure, c'est dans les suites qu'aura infailliblement pour la France la possession ou la perte de cette importante colonie.

Qu'il nous soit permis de remettre ici sous les yeux du ministre une partie des maux que va causer à la France la perte du Canada, et l'état de force où il met l'ennemi pour tenter de nouvelles conquêtes; des objets si intéressants feront aisément disparoître cellui des dépenses de cette colonie, d'autant plus qu'on peut infiniment les modérer, et même à la longue les anéantir :

Hosted by Google

trois millions et demi (1), répartis pendant quelques années par des mains pures, peuvent élever la colonie au plus haut point de grandeur.

Le Canada considéré en lui-même et comme possession de la couronne.

L'étendüe du Canada offre au premier coup-d'œil des possessions sans bornes. Plus vastes que l'Europe, il renferme près de mille lieües de pays, de l'Est à l'Ouest, et du Sud au Nord on en compte beaucoup plus. Nos établissements ou nos postes dans ces immenses contrées, occupent déjà près de trois cents lieües de terrein en tous sens; des forêts, des lacs, des rivières sans nombre partagent ou arrosent un territoire fertille qui, participant de la température de presque tous les climats du monde, produit les fruits assortis à ces climats; la terre n'y compte pas les dons, elle les prodigue avec une sorte d'excès, le bled y vient presque partout et avec abondance; des pâturages excellents nourissent des troupeaux nombreux; les lacs, les rivières fournissent à tous les genres de pêches des ressources inépuisables et toujours renaissantes; les chasses des sauvages accumulent de toutes parts ces peaux précieuses de bêtes fauves, dont toute l'Europe a fait l'objet de ses commodités et de son luxe.

L'air y est sain, la nourriture salubre, la population assurée par la fécondité des femmes et la longue vie des habitants, les hommes y sont bien faits, polis, sobres, braves, d'un tempérament robuste, actifs et plein de feu; là candeur, la bonne foi ont régné dans ces paisibles contrées, on n'y connoissoit pas l'usage des clefs et des serrures, et toutes les maisons s'ouvroient sans défiance à l'hospitalité; jusqu'à ce moment

(1) Cette somme n'est pas nécessaire à beaucoup près pour les besoins ordinaires; sous l'heureuse administration de M. Hocquart, les dépenses n'alloient qu'à six ou sept cent mille livres, on ne supose ces trois millions et demi que pour donner à la colonie les plus rapides accroissements.

Hosted by Google

fatal où des hommes nés pour la honte et le malheur de la France, ont porté dans ce séjour de l'innocence et de la vertu tous les vices de l'ancien monde, le poison funeste de la cupidité, l'art perfide des fraudes et de la souplesse, la violence qui étouffe les cris de l'opprimé, l'irreligion qui fait taire les remords, l'adresse qui cache les rapines et dérobe le crime à la sévérité des loix.

Sans doute que pour voiler ces noirceurs, on ne manquera pas de rejeter la source des malheurs de la colonie sur la colonie même, dont la position et le fond se sont refusés aux efforts qu'on a faits pour la garder. Mais est-ce la colonie qui a fait éclore le monopole avant la guerre, et qu'on a depuis porté à l'excès? Cet agiotage insensé qui a écrasé toutes les subsistances et a exposé mille fois les troupes du roy à la disette au milieu de l'abondance? Ce goût d'intrigue et de fortune adroitement inspiré et soutenu pour attribuer à une espèce de fatalité le désastre affreux qui en devoit être la suite? Cet esprit mercantille qui avoit saisi jusqu'au simple soldat et enlevoit au devoir une milice entière qui avoit l'ennemi aux portes.

Le Canada avait été longtems dans une espèce d'oubli, ce n'est que depuis environ 35 ans que la France ouvrit les yeux sur l'oppulence naturelle de ces belles possessions et les avantages qu'elle en pouvoit retirer. Dès ce moment on y découvrit des sources de richesses, qu'auparavant on n'avoit pas même soupçonné: des mines de fer et de cuivre, des bois de constructions, des matières, des gouldrons, des gommes précieuses, partout des terres fertilles qui n'attendoient que des bras, et dont les premiers aissays donnoient déjà beaucoup au-delà des besoins, des communications faciles, des rivières navigables, des torens rapides, où mille forces mouventes pouvoient sans frais plier toute la nature à nos besoins. Le commerce de France s'y porta avec plus de force, et alloit toujours croissant d'année en année en proportion de sa plus grande consommation. La

Hosted by Google

population étoit déjà montée à plus de quatre-vingt mille âmes, et chaque jour y apportoit des augmentations sensibles ; encore vingt ans et cette fertille et immense colonie eut pour jamais assuré à la France le plus grand, le plus riche commerce du monde.

Quel genre d'amélioration et d'augmentation auroit-on pu désirer dont elle n'eut pas été susceptible ? Les produits du territoire, les usines, les chasses, les pêches tout cela n'étoit encore qu'au berceau ; quand on formoit un établissement on en voyoit autour de soi cent autres à esploiter plus inépuisables et plus riches encore, il semble que la nature avoit amoncelé dans ces heureux climats mille trésors qu'elle n'attendoit que le moment de répendre.

Des possessions si grandes, si belles, d'une richesse si solide, si durable, si peu limitée, ont-elles été connues ? et si le préjugé avoit voulu les connoître, auroit-il fatigué le gouvernement de ces cris pour les faire céder à l'ennemi ? Que l'Anglois toujours occupé de ses vues d'agrandissement en demeure pocesseur tranquil, dès ce moment sa grandeur et sa puissance n'ont plus de bornes, nul état au monde ne l'égalera du côté des forces et de l'immensité des ressources, il vaincra qui il voudra vaincre, l'Amérique entière sera sa première conquête, les forces de l'Angleterre n'y seront pas nécessaires, les coups seront portés sur nos isles avant que l'Europe en ait eu connoissance, l'Espagne elle-même vient de voir de bien près la foudre qui doit un jour dévaster ses oppulents domaines du Nouveau-Monde.

Des pêches du Canada et du golfe de Saint-Laurent.

On l'a déjà dit, toutes les rivières, tous les lacs, toutes les bayes, tous les golfes du Canada, abondent en poissons de toutes les espèces, le plus avide pêcheur peut

Hosted by Google

donner carrière à ses vastes désirs, il remplira ses vaisseaux des siècles entiers de toutes les pêches qu'il voudra choisir, et la nature les lui reproduira avec la même prodigalité. Morües, sardines, harang, marsouins, loups marins, vaches marines, baleines, cachaloth, &., tout se présente au dart ou à l'ameçon et en si grande quantité que le pêcheur sucombe presque sous des travaux si vifs et si rapides.

La Providence avoit ouvert les mers à tous les hommes, et les richesses qu'elle renferme devoient selon ses vües appartenir au premier occupant, l'abus du pouvoir a ôsé changer cet ordre de la nature, fermer l'Océan et s'en approprier exclusivement les dons, les pêches sont devenües des ressources de richesses et de puissance, et ont excité la rivalité des peuples. Si l'Anglois nous interdit les pêches, s'il nous refuse un azile pour les exploiter, ou ce qui revient au même, s'il en offre un entièrement inutile, ce n'est pas précisément pour nous forcer d'achetter de lui ces mêmes denrées que nous procureroient nos travaux. C'est pour anéantir dans la source toute notre navigation, et porter en même temps la sienne à un point d'élévation qui puisse luy faire braver toutes les forces navalles de l'Europe séparées ou réunies.

C'est le golfe Saint-Laurent, c'est dans les mers qui l'avoisinent que se forment ses matelots et les nôtres, toutes les autres navigations les détruisent, celle-ci en est la première et les conserve; après cette perte irréparable, nul espoir ne reste à la France de rétablir sa marine, et les deux mers qui la baignent et qui jadis virent les triomphes inutiles désormais à son commerce et à sa vengeance, ne serviront qu'à nous montrer de plus près l'énorme puissance que notre puisillanimité aura formé de ses propres mains.

Voilà donc entre les mains des Anglois deux fondements indestructibles et à jamais inépuisables, de la plus puissante marine, le Canada et les pêches de ses golfes? Par quel goust de désespoir la France consen-

Hosted by Google

tiroit-elle à un avillisement éternel, si peu fait pour elle, et à la destruction de ses colonies et de tout son commerce maritime, suite infaillible de sa faiblesse, des indignes fers qu'on ose aujourd'hui lui présenter, en la menaçant encore; et si l'Anglois riche de nos défaites et de nos dépouilles, arrive enfin au faîte de la puissance où tendent tous ses vœux, s'il devient le maître des richesses du monde, quel trône ne sera pas ébranlé? quelles armées ne courreront pas à l'appel de son or? quel potentat pourra retenir ses sujets dans le devoir?

L'Anglois ne fait la guerre que pour conquérir, et au milieu de la paix, il médite la guerre. A peine le traité d'Aix-la-Chapelle fut-il signé, qu'il se mit en force près l'île Royalle pour l'exécution de tout ce qui s'est fait depuis.

L'usurpation de Minorque, de Gilbraltar, de la Jamaïque, tout ce qu'il obtint dans l'Amérique, par le traité d'Utrecht, annonce ses vües ambitieuses; la conquête de l'Amérique lui a été montrée par Cromwel, ce plan n'a jamais changé; le peuple immense qu'il forme en deça des Appalaches, dont il fait imprimer et répandre le dénombrement avec tant de complaisance, ce peuple qu'il ne cesse d'augmenter par l'envoy de nouvelles familles, sera l'instrument de la conquête, ces forces inépuisables il les accumule depuis soixante ans sans qu'aucune circonstance ait ralenti la marche du dessein, nul traitté ne l'arrête, et quant en Europe il y paroît très fidelle, ne sait-il pas que de nature de choses, un torrent qui s'enfle sans mesure, rompt à la fin ses digues et ravage tout ce qui l'environne? Les peuplades du nord qui fondirent sur les Gaules, l'Espagne et l'Italie, attendirent-elles l'ordre de leur souverain pour sortir d'un pays trop resséré pour elle.

Nous hâtons l'exécution de ses indignes projets ou plutôt nous la consommons nous-mêmes; dans moins de dix ans tout le Canada fourmillera d'hommes et quelle puissance au monde l'empêchera de s'étendre? Déjà et sur la seule garantie que nous avons offerte aux Anglois

des possessions du Canada, ils cherchent des prétextes de rupture avec la cour de Madrid, qu'ils avoient ménagée tant qu'ils l'ont pu craindre, ils osent l'outrager, mépriser ses forces et notre alliance, et peut-être n'ont-ils refusé de conclure avec nous, que pour terminer par une seule guerre ce qu'ils projettent depuis un siècle, et s'ouvrir par la Louisianne une route pour le Mexique.

On ne peut tirer de ceci qu'une conséquence affligeante, mais elle est inévitable. Plutôt une guerre éternelle, plutôt porter vers la mer toutes les finances, toutes les forces du royaume, que de cedder jamais le Canada et nos pêches.

Est-ce par dérision ou pour tendre un piège à la bonne foi de nos négociateurs que le ministre anglois nous a offert la possession précaire du moment de la petite île Saint-Pierre ? Où placer des établissements de pêche dans un pareil terrein, et quel seroit le pêcheur assez insensé pour aller construire des magasins, des bateaux et des navires, qu'un seul bateau armé peut enlever et réduire en cendre ? La foi des traittés, est-elle donc avec l'Anglois, ne les donnera pas ces ordres et qu'il ne tentera pas de nous dégoûter de cette possession, en nous la rendant difficille et dangereuse ? Cette prétendue concession de pêche n'est donc qu'une illusion, et jamais la France n'auroit là qu'un misérable titre sans réalité et sans aucun avantage pour elle. Non l'Anglois ne change rien dans son plan, le but de la paix est le même que celui de la guerre ; il a voulu perdre notre marine, et lui ôter pour jamais tous les moyens de se rétablir, il le veut encore, il n'y ajoute de plus que l'infidélité de couvrir son projet du voile de l'amitié et de la paix.

Commerce du Royaume avec le Canada et l'île Royalle.

Notre commerce dans ces deux parties de l'Amérique

Hosted by Google

ne faisoit que commencer, et déjà dans les quatre années qui ont précédé la guerre, nous y envoyions des divers ports de France cinquante-cinq à soixante navires (on ne parle point des bâtimens destinés pour la pêche, qui vont de trois à quatre cents) chaque année et apportoit à ce commerce des accroissemens sensibles; ils répondoient à ceux de la population, des cultures et des travaux de tous genres, la vingtième partie de ce qui restoit à faire. La France lira dans ce seul trait la perte immence qu'elle a faite et les avantages que son ennemi en saura tirer.

Que cette foule d'hommes qui ne songe qu'à soi, qui ne vit qu'un jour et ne porte ses vues que sur le rapide moment de sa durée, voyent sans regret échapper de nos mains des trésors dont ils n'ont point joui, à la bonne heure; mais l'État dont les regards doivent embrasser les siècles, qui ne peut acquérir ou perdre que pour la postérité, l'État dont la situation actuelle présage infailliblement les prospérités ou les malheurs à venir, se règle sur d'autres maximes; il voit dans la cession d'un vaste et oppulent territtoire et la diminution certaine de ses forces et l'accroissement aussi certain de celle de son ennemi.

Le fond de notre commerce avec le Canada et l'île Royalle avoit cela d'avantageux qu'il n'étoit composé que de denrées et marchandises du cru et des fabriques du royaume, des vins, des eaux-de-vies, des sels, des étoffes de laine, des toilles, des cotonades, des soyries, des chapeaux, &. C'étoit là l'assortiment de nos cargaisons, la plus part de ces effets consommoient nos laines de France, et une multitude inombrable d'ouvriers des deux sexes vivoient de ce commerce. C'est notre culture, ce sont nos manufactures qui seront frappées les premières, l'Etat se ressentira après de l'émigration des ouvriers de fabrique qui seront forcés de porter ailleurs leurs talents et leurs travaux; la cessation en particulier de l'employ de nos laines portera à la culture des terres une atteinte terrible, et ceux aux yeux desquels le mal-

Hosted by Google

heur du Canada se perd dans le lointain, le verront se raprocher d'eux par la diminution de leurs fermes.

Les retours du Canada sont connus. Les pelletries de toute espèce, dont le prix montoit chaque année à proportion des consommations qui devenoient sans bornes, des castors dont l'employ intéresse tant de familles, et dont la privation se fera vivement sentir dans notre commerce avec nos îles et les colonies espagnoles; des pêches dont on ne peut estimer la valeur, des peaux d'origneaux, de cerfs, de chevreuils, des huilles de poisson, qui déjà avoient porté la mégisserie du royaume au plus haut point de splendeur; le geusing, cette plante précieuse, que le chinois achette au poid de l'or, le tabac qui y croît partout et dont la qualité égalle celle des meilleurs tabacs du monde........ et tout cela n'étoit encore que de faibles commencements, des essais, des ébauches dans les exploitations de tout genre, encore étoit-on arresté et contredit partout, par une administration avide, envahissante, qui ramenoit tout à elle et qui du poid de son autorité étouffait tous les germes d'émulation et de zèle.

C'en est assés: un si triste tableau ne feroit qu'aigrir nos douleurs si elles sont sans remède; et il présente assés de motifs à notre ressentiment, si la vengeance est possible. Effrayons du moins l'Angleterre par notre fermeté, un seul coup hardi peut dans le moment lui arracher toutes les dépouilles dont elle se pare; et s'il ne faut pour l'ozer que du génie, de grandes vues, une âme ferme et courageuse, qui dirige, soutienne et anime l'exécution, la France va être vengée.

Monseigneur le D. de Ch.

Du 14 novembre 1761.

Nous prenons la liberté de présenter à V. G. un mémoire sur le Canada, l'importance des choses qu'il renferme nous l'a fait écrire dans le secret de notre chambre, et c'est avec le même secret que nous la dé-

Hosted by Google

posons en vos mains. Vous méritez par tant d'endroits, Monseigneur, que la vérité aille jusqu'à vous, et des sujets fidelles la présentant avec tant de confiance, à des âmes grandes et généreuses, que nous n'avons pas craint de vous montrés toutes les sources de nos malheurs ; le Canada a pour ennemis non-seulement ceux qui ne l'ont jamais connu et qui ne jugent des choses que par précipitation et par l'intérêt du moment, mais encore ceux qui l'ont perdu et qui voudroient mettre sur le compte de la fatalité les fautes qui ont précipité la chûte de cette colonie. c'est de là que se sont élevés ces cris importuns, qui, pour hâter la paix par le sacrifice du Canada, essayoient d'en faire regarder la possession comme onéreuse, inutille et fatiguaient nos négociations de cette répétition continuelle : il faut faire la paix.

Vous savez, Monseigneur, que notre commerce avez le Canada, qui datte de la naissance de la colonie, la continuité de notre correspondance et les maisons de commerce que nous y avons constamment établies et entretenues, nous ont mis à portée de connoître à fond tout le mérite de cette importante possession, aucune place maritime ne peut donner là-dessus des mémoires plus sûrs que la Rochelle, et nous pouvons vous garantir la vérité de celui-ci.

Les détails les plus circonstanciés serviront à l'appuyer, et sans doute qu'on n'en contestera pas l'évidence à des gens qui ont vu les objets de leurs yeux et qui ont fait en Canada un séjour de plus de vingt années avec le dessein suivi d'en approfondir toutes les ressources.

Puissent, Monseigneur, la pureté de nos sentiments vous faire recevoir avec bonté ce faible témoignage de notre zèle pour la gloire de votre ministère ? Puisse notre travail seconder vos vues et ramener au vray ceux dont les préventions pourroient peut-être troubler la marche de grands desseins que vous méditės.

Nous sommes avec un profond respect, &.

Hosted by Google

A Versailles, le 5 décembre 1761.

J'ai reçu, Messieurs, avec la lettre que vous m'avés écritte le 14 du mois passé, le mémoire que vous avés dressé sur le Canada, d'après la connoissance que vous avés eu de cellui des négociations entre la France et l'Angleterre, vos observations sur la conservation de cette colonie y sont exposés avec tant de vérité qu'il n'est pas possible d'y appercevoir aucun autre motif d'intérêt que celui du bien général, et j'ai cru par cette raison devoir en rendre compte au Roi. Sa Majesté y a reconnu les sentiments des sujets les plus fidelles et les plus dévoués au bien de l'État, et elle m'a chargé de vous en marquer toute sa satisfaction, elle n'a pas été moins sensible aux offres que vous lui faites pour contribuer de votre pouvoir à réprimer les efforts et les prétentions de ses ennemis, mais elle n'en fera jamais d'autre usage que celluy que vous croirés pouvoir luy proposer.

Je suis, Messieurs, très parfaitement à vous.

Signé : LE DUC DE CHOISEUL.

III

Délibération du corps-de-ville de la Rochelle, du 3 mars 1762.

Le corps-de-ville de la Rochelle, assemblé extraordinairement sur les billets de convocation de M. le Maire, pour délibérer sur les affaires qui y seraient proposées, M. le Maire a dit que toutes les villes et les provinces du royaume s'empressent de donner au Roi de nouveaux témoignages de leur dévouement et de leur zèle : l'orgueil de l'ennemi en a dirigé l'objet : fier de ses

Hosted by Google

succès et de nos malheurs, il a osé croire que ses forces maritimes s'éléveraient au faîte de la puissance, et que l'épuisement de la France ne lui permettant plus de revenir à ces jours heureux où elle fit retentir les mers du bruit de ses victoires, il pouvait impunément braver toutes les nations et se charger de leurs dépouilles; mais a-t-il connu les ressources immenses que nos Rois trouveront toujours dans le cœur des Français? Dès que l'Anglais a décelé ses ambitieux projets, on n'a entendu dans tout le royaume que ce cri de vengeance : Plutôt une guerre éternelle! Plutôt dévouer pour jamais à la poursuite de l'ennemi nos vies et le reste de nos fortunes que de lui abandonner l'empire du commerce et des mers! La Rochelle a la première fait éclater ces généreux sentiments, et le Roi a bien voulu lui faire connaître la satisfaction qu'il en a ressentie. On ne s'en est pas tenu aux paroles; comme le rétablissement de notre marine est l'unique moyen d'en imposer à l'ennemi, on a offert de toutes parts au Roi ou des vaisseaux de guerre ou de fortes sommes d'argent pour en construire. Ces tributs sont partout volontaires, et le Roi leur laisse tout le mérite de la liberté. C'est par ces traits d'un amour si vif et si tendre pour le Roi que l'ennemi apprendra à connaître et notre vraie force et le délire de ses chimériques projets. Dès qu'on a été informé à la Rochelle des premières offres que les États de Languedoc ont faites au Roi, toute la ville n'a cessé de s'occuper du don particulier qu'elle doit faire, et la chose serait depuis longtemps consommée s'il n'avait fallu consulter les forces des citoyens plutôt que leur zèle, et voir à peu près ce que par leur concours elles peuvent produire. Par les malheurs de la guerre, que la Rochelle a vivement sentis, on a été obligé de se réduire à la construction d'une frégate de trente canons, dont la dépense montera à environ cent cinquante mille livres. Comme le corps-de-ville joint à tous les motifs qui enflamment en cette occasion le cœur des Français, celui d'une gratitude

sans bornes pour les marques singulières de bonté qu'il a reçues du Roi et qui sont en particulier consignées dans l'ordonnance de S. M. du 1er novembre 1757, M. le Maire demande qu'il soit délibéré sur la somme pour laquelle le corps-de-ville entrera dans la dépense de la construction de la frégate que la Rochelle se propose de bâtir et d'offrir au Roi.

La matière mise en délibération, l'assemblée désirant prouver au Roi toute l'étendue de son amour et de son zèle, a été unanimement d'avis de contribuer à la construction de la frégate projetée pour une somme de quarante mille livres, dont il sera fait un emprunt, soit dans cette ville, à Paris ou ailleurs, le plus promptement qu'il se pourra, le corps-de-ville n'étant pas actuellement en état de réaliser autrement cette somme, attendu les grandes et extraordinaires dépenses qu'il a été obligé de faire depuis cette guerre, et qui continueront tant qu'elle durera, et pour parvenir à cet emprunt, il a été arrêté que le corps-de-ville se pourvoira auprès de M. le contrôleur général pour obtenir l'arrêt nécessaire pour y être autorisé.

Signé : SEIGNETTE, D. GOGUET, J. TERRAL, RODRIGUE, GASTUMEAU, GRIFFON, DESTRAPIÈRES, COUILLANDEAU, DESPÉROUX.

Hosted by Google

S'ENSUIT

L'OPINION DE DEUX TISONS

SUR UNE QUESTION TRÈS-CONTROVERSÉE.

Oui, je vais rappeler les principes sévères
De l'éducation que recevaient nos pères.
Combien je florissais en prêchant l'équité,
Du temps que la pudeur régnait dans la cité.

ARISTOPHANE, Nuées. (Trad. Fallex.)

Le prix dépend pour tous de celui qui combat.

LAPRADE. (Tentation, VI.)

Ceci est une vieille histoire. J'avais lu, dans je ne sais quel journal, de magnifiques tirades sur les organisateurs, les conservateurs et les novateurs; sur les stationnaires, les réactionnaires et les révolutionnaires. Où? quand? à quel sujet? Je n'en sais rien, tant la chose est commune! Toujours est-il que j'en étais arrivé à cette période solennelle: « La pitié entreprend si volontiers la réhabilitation des victimes, » que dans ces jugements rétroactifs on tient compte » aux condamnés de vertus au moins inutiles à leurs » contemporains ou d'idées dangereuses à leur pays. » De mauvais citoyens qu'ils étaient, ils passent facilement grands philosophes; on les décroche du gibet » où ils ont expié leur révolte contre les lois de la » patrie, et on les déclare martyrs de l'humanité... (1) »

(1) Ces phrases se trouvent en effet textuellement dans la REVUE DES MONDES du 1er juillet 1846, page 75. (Note de l'éditeur.)

Hosted by Google

Je ne doutais pas que cela ne fût très-beau ; mais je ne le trouvais pas très-clair. Des vertus au moins inutiles ne me paraissaient intelligibles que dans la bouche des voleurs parlant des gendarmes. Il ne fallait plus seulement réfléchir, mais méditer. Si bien que j'appuyai mon coude sur ma table, ma tête sur ma main, mes regards sur mes tisons. Ce qui se passa, cette lecture, le feu et l'heure aidant, je ne le saurais dire : mais ce que je sais, c'est que voilà que mes tisons se creusaient, et qu'ils semblaient prendre un visage, et que j'en reconnus bien vite un, laide et spirituelle figure, que nul n'oublie. Une fort belle et non moins spirituelle figure lui faisait face. Les quatre yeux étincelants étaient fixés sur mon livre. Et leurs bouches s'ouvrirent et j'entendis :

Tison de droite. — Vous le voyez, Aristophane ; si le succès de vos *Nuées* a été tardif, il est durable.

Tison de gauche. — C'est là ce qu'un poète a toujours facilement prévu. Mais vous, Socrate, comment occupez-vous encore ces gens-ci ? Vous aviez prodigieusement d'esprit sans doute ; mais enfin vous n'avez fait ni des comédies, comme moi, ni même des tragédies, comme votre ami Euripide.

S. — Mais il me semble que j'ai fait au moins d'assez bonnes scènes de comédies, si mon disciple Platon ne les a pas inventées.

A. — Si ? Mais alors même pourquoi votre nom semble-t-il l'objet d'une attention d'un genre tout particulier. Pourquoi êtes-vous tout ensemble plus vénéré et plus attaqué que Platon, un saint pour les uns, un homme à pendre pour les autres ?

S. — Un saint ? parce que j'ai bu la cigüe ; un homme à pendre, parce que vous avez fait les *Nuées*.

A. — Vous voilà, comme chez Platon, vous moquant de tout, n'affirmant rien. La cigüe ! la belle chose. Miltiade est mort dans les fers, Thémistocle dans l'exil, Phocion a bu la cigüe. Faut-il que je poursuive ?

S. — Je vous en fais grâce. Mais, mon cher, la lutte

Hosted by Google

des Perses et des Grecs est terminée ; les factions des Athéniens sont mortes avec eux. Mais notre lutte à nous dure encore.

A. — Comment cela ?

S. — Voyez plutôt. Ne me reprochiez-vous pas d'enseigner que c'est des nuées que viennent la pluie et le tonnerre, et non pas des carreaux de Jupiter ?

A. — Sans doute.

S. — Et teniez-vous en effet beaucoup à ce qu'on n'expliquât pas par les forces de la nature les phénomènes naturels ?

A. — Non. Mais n'est-il pas juste de rapporter ces forces mêmes aux Dieux ?

S. — Sans doute ; comme il est juste de reconnaître que s'il y a des idées immuables, il y en a qui peuvent changer. Mais vous ne vouliez pas qu'on s'occupât de celles-ci, de peur d'ébranler celles-là.

A. — Il pourrait être.

S. — Eh bien ! voilà sur quoi notre lutte dure encore. En sorte que les gens qui restent de votre avis trouvent qu'on a bien fait de faire boire la cigüe à Socrate. Mais ceux qui croient qu'il est bon de tout examiner, et que, si rester assis est le plus sûr moyen de ne pas tomber, ce n'est pas le meilleur pour avancer, ceux-là sentent fort bien que c'est eux qu'on attaque, et voilà pourquoi ils maudissent Anytus et Mélitus, et même un peu Aristophane.

A. — Après tout, pourtant, ce que je défendais pouvait bien être défendu, et je ne dépassais pas les limites de mon art en montrant les dangers de vos doctrines.

S. — Non, mon cher Aristophane. Vos exagérations comiques étaient innocentes. D'ailleurs vous ne m'imputiez pas, quoi qu'en disent vos défenseurs, de prendre parti pour l'injuste : ce n'est plus moi que vous mettez en scène, ce sont le Juste et l'Injuste qui plaident pour eux-mêmes, et lorsque Strepsiade est puni pour l'erreur de son choix, vous remarquez qu'il ne doit l'imputer qu'à lui-même et que c'est la perversité de son cœur

Hosted by Google

qui a offusqué son esprit. C'était mettre la réserve du juge à côté de la verve railleuse du satirique, et je ne doute pas que ce ne soit là une des causes qui ont toujours nui au succès d'une comédie que vous regardiez comme la meilleure des vôtres. C'est un reproche que les critiques ont oublié de vous faire, ou qu'ils ont omis par pudeur; car eux, pour la plupart, n'y mettent point tant de façon.

A. — Mais cette erreur du choix de Strepsiade combien de gens y sont exposés? N'était-ce pas une dangereuse innovation que de substituer la conscience si faillible de chacun à la sagesse antique des lois?

S. — Doutez-vous de mon amour pour les lois? Lorsqu'elles m'apparurent dans ma prison....

A. — Bien, bien, on n'a pas oublié son Criton. Vous les aimiez, sans doute, mais en vérité vous ne les respectiez pas tant.

S. — Pas, il est vrai, dans ce qui est supérieur aux lois.

A. — Et que saurait-il y avoir de supérieur?

S. — La vérité. Je respectais les Dieux, mais non pas quand on couvrait l'infamie de leur sainteté; les lois, mais non pas quand en leur nom on outrageait la vérité, quand on dictait au fils l'accusation contre le père.

A. — Tout cela, Socrate, je vous l'avoue, me paraît un peu digne des *Nuées*. Je leur ai donné une éloquence poétique dont elles n'ont pas à se plaindre, mais qui est parfois un peu creuse. Où m'arrêter dans ce partage que vous indiquez?

S. — En soumettant aux lois tous vos intérêts, jusqu'à mourir pour elles: en ne leur soumettant aucune de vos croyances, jusqu'à leur désobéir plutôt que de taire une vérité.

A. — Et si nos intérêts viennent à dicter nos croyances à notre insu?

S. — Et si l'ennemi des innovations se fait novateur? Si l'auteur des *Nuées*, dans sa parabase, fait remarquer

Hosted by Google

qu'il a fait autrement que ses devanciers et demande même qu'on l'en récompense.

A. — Nous changeons de rôle. C'est répondre en poète comique, non en philosophe. La constitution d'Athènes était une belle constitution.

S. — Belle, mais morte.

A. — Raison de plus pour la recréer en ranimant l'ancienne éducation.

S. — On ne recrée rien ; on ne ranime pas ce qui est devenu impuissant.

A. — Enfin, sophiste, répondras-tu ? Jusqu'à quel point faut-il respecter la loi ? Jusqu'à quel point la subordonner à la conscience ?

S. — Apaisez-vous. Oui, le sophiste pourrait encore vous échapper longtemps. Mais on peut dire toute la vérité, du moins 2255 ans après sa mort.

A. — Eh bien donc ?

S. — Eh bien ! je n'en sais rien.

A. — Quoi ! vous n'avez pas craint, malgré vos beaux discours, d'ébranler le respect dû aux lois sacrées de la patrie, et vous ne savez pas que mettre à leur place ! et vous ne savez pas même où vous arrêter !

S. — Si je l'eusse su, mon cher Aristophane, ni Anytus, ni Mélitus, ni vous, n'auriez plus un partisan. L'homme tel que vous le voulez serait une chose ou un Dieu. Mais il n'est qu'un homme, hélas ! un homme doué de la liberté ou condamné à la liberté, mais ne l'exerçant qu'à ses risques et périls. Il faut que certaines choses subsistent, il faut que certaines choses changent. Mais il y aura toujours des hommes pour défendre tout ce qui est, des hommes pour attaquer tout ce qui est. Pour moi, en apportant les plus féconds changements qu'un homme ait apportés à son temps, je n'ai pourtant attaqué que ce qui était inconciliable avec le progrès qui était ma mission. Nul n'a plus fait par lui-même, nul n'a aussi uniquement employé la persuasion, nul n'a moins menacé ses adversaires de représailles, et

Hosted by Google

voilà pourquoi mes ennemis eux-mêmes n'osent me frapper qu'en se voilant les yeux.

A. — Mais si vous étiez si saint et si pur, comment Anytus et Mélitus ont-ils tant de défenseurs ?

S. — Je vous l'ai dit ; parce que la lutte dure encore et dure encore la même ; parce que leur rôle était et est nécessaire. Apporter le progrès aux hommes, c'est un rôle si séduisant que tout le monde en voudrait, si l'on pouvait le payer de moins que de la vie. L'effusion de son propre sang est le signe de l'apostolat. Pour moi, je n'ai fait que boire la cigüe et à soixante-dix ans encore, parce que j'étais aussi prudent que hardi, aussi subtil que résolu, parce qu'aussi j'ai vécu dans le troupeau de bêtes féroces le plus aimable et le plus doux qui fut jamais. Ailleurs les croix et les bûchers tortureront dès leur jeunesse les hommes assez hardis pour en appeler de la loi à la conscience, et la vérité n'avancera que les pieds dans le sang.

Peut-être un jour, dans quelques milliers d'années, en sera-t-il autrement. Peut-être les hommes auront-ils appris, sinon à se comprendre, du moins à se supporter les uns les autres. Alors, mon cher Aristophane, on nous aura sans doute oubliés, ou, si l'on se souvient de nous, du moins on ne discutera plus sur nous.

A. — Mais comment les Dieux immortels ont-ils permis.....

J'allais sans doute apprendre là-dessus des choses magnifiques ; mais mes tisons étaient consumés.

L. Delayant.

UN RÊVE.

IDYLLE.

Vanescit.....

Le soir où tenais plus souci
De trouver tenson que voici
Qu'une pistole,
Ayant l'orgueil d'aller quérir
Titre qu'aurais su conquérir
Au capitole,

Dame à regard candide et pur
S'offrit à moi, lis dans l'azur
De mon beau rêve,
Et me dit de ton gracieux,
— Quand la croyais ange des cieux : —
« Suis fille d'Ève.

« Que cherches-tu, chétif rimeur,
» La main au front ? » — « Moi ? la primeur
» D'une pensée
» Que voudrais mettre en bel écrit,
» Œuvre des grâces de l'esprit
» Bien nuancée. »

Hosted by Google

— « Et pour qui sera la tenson
» Dont tu médites la façon ? »
— « Dame divine,
» Ma bouche ne saurait nommer.... »
— « L'objet qui te force à rimer,
» On le devine.

» Ainsi qu'un aigle audacieux,
» Tu veux, de vol ambitieux,
» Gagner la cîme
» De ces olympiques hauteurs
» Où, seuls, atteignent les auteurs
» De noble rime.

» Pauvre oiselet, reste au buisson !
» Vis-tu jamais l'aigre chanson
» D'une cigale
» Des accents si purs et si frais
» Du rossignol de nos forêts
» Être l'égale ?

» Peine inutile, vains tourments !
» La source des récits charmants,
» Chaste rosée,
» Soumet, Hugo, Reboul, Jasmin,
» Dubreuil, Rességuier, Blanchemin
» L'ont épuisée. »

— « Dame, repris-je, avez dit vrai ;
» Mais suis rimeur et rimerai. »
— « Orgueil t'entraîne
» Au grand soleil de vanité ;
» Mieux te vaudrait d'obscurité
» L'ombre sereine.

Hosted by Google

» Pourtant si tenais ce pouvoir
» De te donner au gai-savoir
» Place si belle,
» Réponds, quelle serait ta loi ? »
— « Celle que suis : Honneur et Foi. »
— « Viens donc, fit-elle. »

Et lors, me sentis voyager ;
Puis, me trouvai dans un verger,
Sur la pelouse,
Où, comme astres, fleurs étoilaient,
Où troubadours rossignolaient....
C'était Toulouse !

Toulouse, où les bouches sont d'or,
Qui garde en son sein le trésor
De poésie ;
Terre des preux, vieille cité
Qui pour devise a : Loyauté
Et Courtoisie.

Et, comme écoutais luths et chants
Qui venaient à moi si touchants,
Main joliette
Au gazon cueillit un souci,
Un lys, une amarante, aussi
La violette.

Et, me montrant riche palais
Étincelant des chauds reflets
De mille lustres,
Asile d'immortalité,
Depuis des siècles habité
Par les illustres ;

Hosted by Google

— « Rimeur, prends ce bouquet aimé,
» Et, quand viendra du trois de mai
» La blonde aurore,
» Heurte à la porte ; on t'ouvrira. »
— « Et qui donc ? repris-je. » — « Sera
» Moi, dame Isaure !

Elle avait dit, et n'était plus.
Et me crus un de ses élus.
Aussi, sans trêve,
Quand vint l'aurore, ai bien heurté....
Hélas ! alors tout m'a quitté,
Bouquet et rêve !!!

K.

Hosted by Google

STANCES.

Les tresses de ta chevelure,
Jeune fille blonde aux yeux bleus,
Semblent le flot d'une onde pure,
Ton regard, un rayon des cieux;

Ta bouche a le teint de la rose;
Ta joue a l'éclat velouté
Que sur l'orbe des fruits dépose
La fraîche aurore, aux jours d'été.

Hâte toi donc, contemple, admire
Les dons que nature t'a faits;
Force le cristal à te dire
Combien charmants sont ses bienfaits.

Regarde-toi bien dans la glace:
Un jour, ô visage si beau,
Tu feras l'horrible grimace
Que font les morts dans le tombeau.

X.

Hosted by Google

CAUSERIE.

La grande préoccupation du moment pour le public Rochelais, c'est l'ouverture du cours de littérature française confié par la ville à notre ami et collaborateur M. Gaultier de Claubry. Que dira le jeune professeur? que ne dira-t-il pas? dans quel esprit, sous quelle forme ce cours sera-t-il conçu? Voilà le sujet de tous les entretiens. Ces diverses questions auront reçu en partie leur réponse lorsque paraîtra la *Revue de l'Aunis;* mais, au moment où j'écris ces lignes, nous n'avons encore que le programme de la première leçon.

Faut-il l'avouer? Je trouve dans ce programme une proposition malheureuse. « Pourquoi, dit M. Gaultier de Claubry, commencer l'étude des poètes français à Malherbe? » En effet, pourrait répondre un adversaire, — si adversaire il y avait, — pourquoi commencer l'étude des poètes français à Malherbe, quand vous avez avant lui, si près de lui, trois hommes de la taille de Régnier, de d'Aubigné, de Ronsard? Pourquoi éternellement tourner dans un même cercle et ne prendre comme sujet d'études que ce qui est le mieux connu de tous? Quoi! d'un trait de plume vous prétendez rayer de l'histoire tout un siècle, un grand siècle littéraire, le plus curieux qu'ait eu la France, le plus grand peut-être, à ne consulter que l'ardeur des efforts, la beauté de la tentative! Partout des routes non tracées, nul devancier, nul guide. Pour modèles, Alexis, Meschinot, Molinet, Coquillart; pour idéal, Homère! Pour point de départ, un cabaret gaulois; pour but, la Grèce et l'Olympe! Vous aurez beau définir un classique, — si une pareille définition est possible; — vous aurez beau vous appuyer sur l'autorité banale du *législateur du Parnasse*, rien n'empêchera que votre prétendu classicisme ne soit une suprême ingratitude. Parce qu'un jardinier est venu qui a coupé quelques branches et mis un tuteur à votre arbre, vous oubliez ceux qui l'ont planté! On a bientôt dit que notre littérature poétique tire son origine de la Grèce et de Rome. Mais est-ce donc Malherbe qui l'y est allé prendre?

Hosted by Google

Vous souriez, lecteur, et ce nom de classique, qui est revenu par deux fois sous ma plume, vous paraît singulièrement suranné. Nous sommes loin, pensez-vous, de ces fameuses querelles qui ont produit tant de longues préfaces et d'où sont sorties tant de locutions célèbres: « Vieil as de pique... — De ta suite, j'en suis... etc. » Détrompez-vous. Si, en province, on prêche tranquillement le classique, la plupart des revues que Paris nous envoie sont inondées par contre de manifestations et de rimes baptisées romantiques. Mais d'abord, comme dit le programme de M. Gaultier de Claubry, qu'est-ce qu'un classique? — Malgré la difficulté, ce ne sont pas les définitions qui manquent. Il y a d'abord celle-ci :

D. — Qu'est-ce qu'un classique?

R. — C'est un auteur qu'on explique dans les classes.

Il y a ensuite celle de Rivarol :

« On appelle livres classiques les livres qui font la gloire de chaque nation particulière et qui composent ensemble la bibliothèque du genre humain. »

J'en pourrais citer une infinité d'autres, toutes aussi claires, y compris celle de madame Dupuis qui prétend que classique et romantique c'est jus-vert et vert-jus. Mais, outre qu'elles tiendraient trop de place et vous intéresseraient peu, j'avoue ingénument que j'ai le malheur de n'en comprendre aucune. Toute ma poétique se borne à ceci : ne pas écrire trois mots lorsqu'il n'en faut que deux. A ce compte, le bon Homère lui-même me semble par endroits d'un classique très-peu orthodoxe. Un exemple fera mieux comprendre ma pensée. Je lisais, cette semaine, dans la nouvelle *Revue de Paris*, une tartine de plus de trois cents vers, par Théodore de Banville, intitulée : *L'Education de l'Amour.* — L'amour, à sa naissance, inspira à Jupiter une grande épouvante par ses charmes même, par toutes les séductions que le maître des dieux entrevit dans cet adorable sourire.

> Alors, il ordonna que le petit enfant,
> Nu, froid, maudit, victime au noir Hadès offerte,
> Fut porté dans le fond d'une forêt déserte
> De l'Inde.. ...

Mais, là, l'amour séduisit les bêtes fauves et fut élevé par elles, si bien qu'il prit à chacune sa cruauté, sa ruse, ses fureurs, et c'est ainsi, dit la conclusion,

Hosted by Google

C'est ainsi que ce fils éclatant d'une mère
Adorable épuisa la jouissance amère
De voir pleurer, de voir souffrir, de voir mourir,
Et de causer des maux que nul ne peut guérir.

Après avoir lu ces trois cents vers, je me demandais, en songeant, comment Anacréon, je suppose, eût traité le même sujet. Dix ou douze vers lui auraient suffi sans doute ; et Anacréon était pour moi le poète classique, celui qu'on relit sans cesse, l'autre, celui qu'on ne relit pas. Qu'y voulez-vous faire? Alfred de Musset l'a dit, il y a vingt ans.

Sitôt qu'il nous vient une idée
Pas plus grosse qu'un petit chien,
Nous essayons d'en faire un âne.

A propos d'Alfred de Musset, j'ai une bonne nouvelle à annoncer à ses dévots. C'est définitivement le 1er décembre que M. Charpentier fait paraître le premier volume de l'édition illustrée du grand poète. L'œuvre complète en formera huit, sur papier de Hollande, avec vingt-cinq dessins de Bida, gravés par Henriquel Dupont. Un pareil luxe portera probablement très-haut le prix de l'édition. Aussi ne sera-t-elle tirée qu'à mille exemplaires. Elle est donc destinée à devenir un jour très rare. Avis aux bibliophiles, bibliomanes et bibliopathes des temps présents et futurs.

C'est à dessein que j'emploie ce mot *bibliopathe*, forgé, l'an passé, par un des collaborateurs de la *Revue*, et qui me paraît exprimer merveilleusement cette fièvre du bouquin dont la génération contemporaine est atteinte. Tout se vend, tout s'achète, tout est poussé à des prix fous. J'ai sur ma table deux ou trois catalogues de bibliothèques que la librairie Bachelier-Deflorenne est chargée de vendre, celle de M. Arthur Dinaux, celle de M. Ménager, ancien architecte de la ville de Paris, etc. Au milieu des livres le plus réellement précieux figurent les plus vulgaires, les plus banales productions. Sont-elles rares? Il suffit. Qu'importe le mérite littéraire? Auteurs modestes, humbles rimeurs de province, ronflons en paix! Nos imprimeurs bâtissent notre immortalité. Dans cent ans d'ici, ce qu'on n'aura pas brûlé de nos œuvres sera acquis à prix d'or, dans les ventes, par quelques bons-hommes à bésicles, nos honorables et chers petits-neveux.

JULIUS.

Hosted by Google

P. - S. — Un léger retard dans le tirage de la *Revue* me permet d'ajouter quelques mots sur la première leçon du cours de littérature. Emu d'abord, à ce qu'il m'a semblé, le jeune professeur n'a pas tardé à retrouver son sang-froid et sa mémoire. Il y aurait peut-être à regretter chez lui une certaine monotonie de diction qui rappelle un peu trop la mélopée des prédicateurs. Quoi qu'il en soit et malgré de bien louables efforts, deux questions du programme restent encore à résoudre :

— Pourquoi commencer l'étude des poètes français à Malherbe?

— Qu'est-ce qu'un classique?

J.

ERRATA.

Dans la causerie du 15 novembre, à la page 62, au lieu de : Alfred de Musset en a laissé (des sonnets) parmi ses œuvres une douzaine dont quelques-uns sont LES PLUS BEAUX VERS peut-être que nous ayons dans la langue française.

Lisez : dont quelques-uns sont LES PLUS BEAUX peut-être que nous ayons dans la langne française.

Cinq lignes plus bas, au lieu de : l'Empereur passant par Lyon, décorait naguère le MAITRE DU GENRE.

Lisez : le MAITRE ACTUEL DU GENRE.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

LA FACTION DU CŒUR NAVRÉ.

Décembre 1573.

Dans mon *Histoire des Rochelais racontée à Julien*, j'ai exposé les faits qui attristèrent le mois de décembre 1573, et qui sont connus sous le nom de Faction du cœur navré, avec plus de détails, sans doute, que ne le comportait un livre qui voudrait être un abrégé. Je n'ai pourtant pas pu y insérer une dissertation pour motiver un choix entre des témoignages qui semblent contradictoires. La chose en vaut la peine cependant : car il s'agit de charger ou de décharger d'une grave accusation la mémoire d'un homme qui a rendu certainement de grands services à son pays, le maire Jacque Henry.

J'ai adopté sans changement, en essayant seulement de le resserrer, le récit d'Amos Barbot, et c'est ce qu'Arcère avait fait avant moi. Mais on peut opposer à cette unique autorité d'autres narrations, plus voisines du fait, et qui laissent une impression bien opposée. Quelques-unes d'elles ont dicté à M. Michelet cette courte et vive assertion : « La reine mère envoie Biron » pour surprendre la Rochelle. Le maire, c'était encore » Jacques Henri, l'homme de l'amiral, surprit les » traîtres lui-même, les fit pendre et la cour en resta » couverte de confusion. » Il faut donc relever les différences et peser les témoignages.

Hosted by Google

Voici d'abord le récit extrait de Barbot :

Ce rude et long siége laissait les Rochelais appauvris et endettés. Il était tout simple qu'ils eussent recours pour le paiement de leurs dettes à ceux pour lesquels, en partie du moins, ils les avaient contractées, et ils envoyèrent Dartigue à Montauban demander des secours aux députés des églises qui y étaient réunis. Cette démarche si naturelle eut des suites funestes et ils payèrent bien cher la faute de n'avoir pas su volontairement accepter le sacrifice déjà fait. Ils n'obtinrent que des promesses qui restèrent complètement vaines; mais ils se trouvèrent de plus en plus engagés dans les projets de la faction protestante, dans les projets d'une guerre juste peut-être, mais qui n'était cependant imposée ni par la nécessité de repousser un grand danger actuel, ni par la défense de droits précis et reconnus.

Au parti protestant commençait alors à s'en joindre un autre, d'une légitimité bien plus douteuse : celui où l'ambition du duc d'Alençon se cachait derrière le nom si souvent usurpé du bien public. Malheureusement la mauvaise foi notoire de la cour légitimait tous les moyens de résistance aux yeux mêmes des plus honnêtes gens. Ces partis attachaient un grand intérêt à s'assurer cet asile de la Rochelle, dont le succès venait encore de relever l'importance ; aussi y faisaient-ils colporter avec soin les bruits les plus inquiétants, les plus propres à empêcher les habitants de s'abandonner avec confiance à l'espoir et aux habitudes de la paix. Le lieutenant général de Poitou, Lahaye, essaya même de les faire déclarer immédiatement pour la guerre ; mais il n'y réussit pas. Son action n'en fut pas moins funeste ; elle ne pouvait qu'inspirer un grand mécontentement à ceux chez qui l'esprit rochelais l'emportait sur l'esprit calviniste, un bien plus grand à ceux qui étaient restés catholiques, qu'aviver les méfiances et les divisions. Bientôt le bruit se répandit qu'on venait d'apprendre par la dame de Brisembourg, qui était calviniste, que des Rochelais avaient proposé à son beau-frère le maréchal de Biron de remettre la Rochelle entre ses mains, s'il voulait y faire entrer secrètement des troupes, ce qui était facile en les faisant cacher dans des barques qui viendraient de Saintonge, des Charentaises, comme on les appelait, en apparence chargées de bois. Biron n'avait attaché à cette ouverture assez d'importance ni pour la suivre ni pour la taire. Les magistrats prirent très-ostensiblement des précautions pour faire avorter cette

Hosted by Google

intrigue et l'imputèrent à deux échevins, Amateur Blandin, qui, de protestant devenu catholique, avait par cette révolte, selon le mot du temps, perdu tout crédit dans la ville, et Jacques Dulion, qui avait été banni de la ville pendant le siége. Tous deux, disait-on, espéraient par là tout à la fois se venger et reconquérir le pouvoir. Toutefois on n'exerça pas contre eux de poursuites Blandin quitta la Rochelle, Dulion y resta.

Mais peu après, le 10 décembre, les zélés, les ministres et plus qu'eux tous Denort, le plus passionné et le plus influent, s'en allaient colportant par la ville une lettre datée du 8, qu'on venait de leur remettre. Elle ne portait d'autre signature qu'un cœur traversé d'une épée, ce qui fit donner aux troubles qui s'en suivirent le nom de *faction du cœur navré*. Celui qui l'écrivait disait que, huguenot de culte et de cœur, il était pourtant par les circonstances forcé de servir sous le comte du Lude, et que par les ordres reçus pour son service il avait appris que la Reine-mère, espérant devoir à la trahison ce que n'avait pu faire la force ouverte, avait chargé Biron, Dulude, Puygaillard et Dulandreau, de surprendre la Rochelle à l'aide d'intelligences qu'ils s'étaient ménagées dans la ville. On désignait les traîtres, Lazardonière, Laporte, Laplante, Turgier, Lasalle : c'étaient des officiers mercenaires, qui avaient combattu avec bravoure, pendant le siège, mais qui à la paix, n'avaient pas voulu rentrer dans leur patrie, dont les éloignaient des accusations que ne couvrait pas l'amnistie, des hommes par conséquent dont la moralité était plus suspecte que le courage. Ils se plaignaient qu'on n'eût pas assez reconnu leurs services, que la ville ne les gardât que comme malgré elle. Ces dispositions les avaient rendus très accessibles à la corruption. Déjà pour seconder leur dessein des soldats royalistes s'étaient logés à Saint-Vivien et à Nuaillé, et l'exécution n'en pouvait être éloignée.

Cette lettre anonyme parut d'abord n'être qu'un piège et trouva peu de confiance; mais un mouvement des troupes de Dulude l'ayant confirmée ou paru confirmer, la peur amena la crédulité. Des officiers qui commandaient un corps posté à Mauzé, Gargouillaud, Normand, Campet, reviennent en ville s'écriant qu'ils ne peuvent souffrir que pendant qu'ils veillent en avant sur la patrie, des traîtres travaillent à la livrer. Dirigés par l'ardeur aveugle des pasteurs, ils arrêtent eux-mêmes les conspirateurs désignés, et le Maire les laisse faire. Mis à la torture, qui leur fut donnée en les

Hosted by Google

suspendant par les mains et en faisant tirer leur corps par des poids attachés à leurs pieds, les accusés avouent tout ce qu'on leur impute, disent tout ce qu'ils savent, peut-être tout ce qu'on veut leur faire dire. Sur leur déposition, le Maire ordonne l'arrestation de plusieurs citoyens issus des premières familles, Guillaume Guy, Regnault, Briault, Guerry, et, après l'interrogatoire de ceux-ci, celle de deux échevins, Jacques Dulion et Claude Huet. Dulion qui était à sa maison de Saint-Rogatien, résista aux hommes armés qui venaient pour l'arrêter, et fut tué en se défendant. On produisit comme trouvées dans ses papiers des pièces à la charge des accusés: Dulion avait combattu dans les rangs ennemis pendant le siége, et l'opinion ne lui était pas favorable. On remarqua cependant que, quelque grave que fût l'affaire, on n'avait pas fait le procès à sa mémoire, comme si on eût obtenu par sa mort tout ce qu'on désirait.

Huet résista aussi, mais d'une manière plus heureuse. Repoussant ceux qui voulaient l'arrêter, il sortit de chez lui, se rendit à l'Échevinage où plusieurs membres du corps de ville interrogeaient de nouveau Guillaume Guy. Interpellé par Huet, Guy démentit le témoignage qu'il avait rendu contre lui, le déclarant arraché par les promesses et par les menaces. Fort de cet aveu, Huet plaida énergiquement sa cause. Il soutint qu'il n'était coupable d'aucune complicité de fait ni d'intention dans la tentative qu'on poursuivait; que la haine de Salbert et celle de Henri, nées d'une vieille rivalité, surexcitées par sa conduite pendant le siége, où il avait été le promoteur de la pétition présentée pour la paix, faisaient tout son crime; qu'on voulait atteindre en lui le légitime usage de la liberté du citoyen. Il fit prévaloir ces moyens de défense et le Conseil déclara qu'il n'y avait pas lieu à suivre contre lui. Mais ses ennemis avaient agi; ils avaient soulevé contre lui quelques hommes de la populace, et quand il sortit de l'échevinage un furieux nommé Bazas se jeta sur lui pour le frapper d'un poignard. L'énergique Huet reçut le coup dans le bras, saisit l'assassin à la gorge et l'aurait étranglé si son beau-frère Bouhereau ne l'eût retenu. L'assassin prétendit ensuite n'avoir agi qu'à l'instigation du Maire.

Cependant les premiers accusés, les soldats, avaient été remis entre les mains de juges plus réguliers, ceux du présidial. Leurs adversaires pressaient fort le jugement, ils produisaient contre eux, outre leurs aveux arrachés par la torture et les papiers

trouvés chez Dulion, des témoins qui déclaraient avoir vu un gentilhomme du comte du Lude en conférence avec Lazardonnière, désigné comme le principal agent de ce complot; bien des gens regardaient ces témoins comme *objectables*, ces indices comme fort insuffisants. Ils ajoutaient, en outre, que l'on ne laissait pas à la justice son libre cours, que les zélés visitaient les magistrats, non seulement pour les hâter, mais pour les influencer par leurs menaces, pour leur montrer parmi leurs soldats exaspérés bien des gens prêts à trouver là un motif pour se porter à toutes les les extrémités. Le 14, la sentence fut rendue; elle condamnait Lazardonnière à être roué vif sur la place du Château; sa tête devait être exposée au bout d'une pique à la porte de Cougne: mis de nouveau à la torture, Laporte et Laplante eurent le même sort le lendemain. Tous au moment du supplice protestèrent de leur innocence; Laplante ajouta que les tourments lui avaient arraché des déclarations mensongères contre d'honnêtes gens, aussi innocents que lui. On vit alors une chose dont on trouverait peu d'exemples. Le pasteur Dumoulin, de Fontenay, assistait Laplante dans ces terribles moments. Irrité de ces désaveux, il lui saisit les bras, pour les élever et les montrer au peuple, en criant: Voyez le grand mal qu'on lui a fait; une mouche n'en fût pas morte! et il menaça Laplante de la damnation. Sous cette horrible pression, le patient brisé rétracta ou laissa regarder comme rétractée sa dernière déclaration. Peu de temps après, Dumoulin subit à Fontenay un sort analogue à celui de Laplante, et le peuple y vit la justice de Dieu. Mais Dieu, mon enfant, laisse aux choses de ce monde un libre cours, réglé par des lois qui nous sont peu connues; il serait plus que téméraire de voir ses jugements dans la fortune des hommes pendant cette vie. Sa justice est patiente, parce qu'elle est éternelle.

Le 19, Turgier et Lasalle furent condamnés comme leurs coaccusés. Ce même jour, le maire écrivit au Roi pour lui faire connaître la conspiration qui avait été découverte et la manière dont elle avait été expiée.

Restait à prononcer sur les bourgeois arrêtés. Le 26, Briault, Guerry, Regnault, furent mis en liberté sous caution; le 28, Guy, mis à la question, avoua tout ce qu'on voulut lui faire avouer contre lui et contre d'autres; mais lorsqu'on lui lut la sentence qui le condamnait, comme sorti d'une famille d'anciens maires, à avoir la tête tranchée, il déclara que ces prétendus aveux ne lui

avaient été arrachés que par sa faiblesse contre les tourments. Ce démenti devait recevoir encore une plus grande solennité. Le lendemain, pendant que, monté sur l'échafaud dressé sur la place du Château, il n'attendait plus que le glaive du boureau, Claude Huet l'interpella à haute voix, le suppliant, maintenant qu'il était en face de la mort, de s'exprimer librement sur son compte. « Monsieur Huet, répondit Guy, je vous ai déchargé par mon procès et je vous décharge encore présentement, comme étant innocent du fait, et pour cet effet je vous ai requis pardon et encore de rechef je vous le requiers, d'autant que je vous ai accusé à tort et que vous êtes innocent. On me l'a fait dire. Je vous prie pardonnez-moi, comme je prie Dieu de me pardonner mes péchés, mais non pas cette trahison, car je n'en suis pas coupable. » Quelques minutes après sa tête tomba.

Ces scènes émurent vivement les Rochelais; ils n'étaient que trop habitués à l'effusion du sang; mais la justice est chose si sainte pour les hommes qu'un assassinat juridique les consterne cent fois plus que tous les massacres des champs de bataille. Les troupes royales ne continuèrent pas leur mouvement vers la Rochelle, et leurs chefs protestèrent de leurs intentions pacifiqnes. On reçut bientôt des lettres de Charles IX, en date du 2 janvier. Il félicitait les Rochelais d'avoir découvert le complot ourdi contre eux, y désavouait toute participation, et les louait de la sanglante vengeance qu'ils en avaient tirée. Ces lettres ne concilièrent au roi ni l'estime, ni la confiancee. L'opinion générale n'en fut pas moins que les desseins perfides de la cour était avérés, le degré de culpabilité des victimes incertain, la tyrannie du maire et de son parti évidente. Malgré l'impossibité où se trouve aujourd'hui l'historien de démêler la vérité entre des assertions contradictoires, il lui est difficile de ne pas dire aussi lui que l'instruction juridique fut conduite de manière à assurer des vengeances plus qu'à éclairer la justice. Ces terribles catastrophes eurent au moins le seul bon effet qu'elles pussent avoir, celui d'amener une réaction et d'appeler le choix des électeurs sur des hommes plus modérés. Dans ces dispositions on ajouta peu d'importance au bruit que le maire fit courir de tentatives d'empoisonnements formées contre lui et les principaux de la ville.

Les faits en eux-mêmes, la condamnation et l'exécu-

tion des cinq officiers et de Guillaume Guy, le meurtre de Dulion ne sont ni contestés ni contestables. Quelques divergences sur les noms, Amanjou, (*Amadœus*, dans de Thou), Maniou, ou Aman Niou; la Zardonière ou la Hardonière; Turgis ou Turgier; sur leur nationalité; sur les titres et les qualités de Guy, ne valent pas la peine d'être signalées. Au fond, tous les récits s'accordent, et nous avons d'ailleurs les jugements et les procès-verbaux de l'exécution.

Ici, il faut que je me délivre tout de suite d'un véritable cauchemar, que je fasse l'un des aveux les plus pénibles que puisse écrire une plume d'érudit. Ces pièces si importantes pour cette discussion, elles existent et je ne m'en servirai pas. J'ai là sous la main, sous les yeux un gros registre intitulé : *Brouillards du gouvernement*, du 3 novembre 1573 au 20 mars 1574. Je lis ces notes : f° 114 : quatre particuliers rompus vifs pour avoir conspiré contre les habitants de cette ville. — f° 140; 157 : Le procureur du roi demandeur en conspiration et crime de lèze Majesté contre Simon Guerry... Je ne trouve pas d'indication du procès et de l'exécution de Guillaume Guy; mais je ne puis raisonnablement douter qu'ils n'occupent quelques-unes de ces 670 pages. Et il ne m'est possible ni de les trouver, ni de déchiffrer une ligne des pages mentionnées. Ce registre est pour moi comme non avenu, et je n'en eusse pas parlé si cette réticence ne m'eût paru une sorte de mensonge, et ne m'eût ôté toute chance de donner à de plus habiles l'envie de déchiffrer et de faire connaître ces documents importants.

La discussion ne peut donc porter que sur les incidents et sur la justice même du jugement rendu.

La première question est celle-ci : La conspiration était-elle réelle? On l'a nié. Pierre Brisson, qui vivait à Fontenay, et dont le *vray discours*, imprimé en 1578, s'écrivait au bruit même des évènements, Brisson s'exprime ainsi: « On s'étoit déjà saisi de ceux qu'on doutoit » devoir nuire, ou empêcher l'exécution de ce mal-

Hosted by Google

» heureux dessein (la guerre), aucuns desquels ils » avoient déjà fait mourir sous une accusation supposée » de trahison. Et d'autant qu'en leur calomnie, il n'y » avoit aucune apparence de vérité, il fallut, pour les » faire condamner, menacer et intimider les juges, » qui n'avoient pu être émus par l'autorité, ni par » les persuasions de leurs ministres........ Sous cette » supposée lettre, ils firent exécuter plusieurs inno- » cents, gens de qualité, et autres massacrer inhu- » mainement, ce qui devoit d'autant plus aisément » faire connoître aux catholiques l'intention de leurs » ennemis, que leur supposition étoit sans apparence : » aussi donna-t-elle occasion à un homme de Niort, » qui étoit en ce temps à la Rochelle, pour la pitié » qu'il eut d'un de ceux qu'il vit exécuter, et qui se » disoit au supplice innocent de ce dont on l'accu- » soit, de dire à un sien ami qu'il craignoit beaucoup » étant là, que les Rochelais ne voulussent chercher » quelque occasion pour lui faire tort, et qu'ils ne lui » dissent, comme fit le loup à la brebis, qu'elle lui » troubloit son eau, pour prendre un prétexte d'exé- » cuter la volonté qu'il avoit de la tuer et s'en repaitre, » combien qu'elle fût bien loin au-dessous de lui ; et » pour cette crainte il se seroit dès-lors retiré en sa » maison à Niort, et à son exemple plusieurs autres. »

Et, en effet, non-seulement la lettre fondement de l'accusation était anonyme, mais Barbot remarque expressément que *le porteur n'a jamais été ni vu, ni connu*, en sorte que dans cette affaire, qui a coûté la vie à sept personnes, le corps du délit n'était pas juridiquement établi.

Toutefois la confiance que le catholique Brisson montre dans les intentions de Catherine de Médicis était fort peu partagée par les Rochelais. Le caractère de cette reine, les antécédents, les mouvements des troupes, tout appuyait les soupçons formés. Barbot, si indigné de cette procédure, dit néanmoins que « il était » bien à désirer que la vérité de ce dessein, *puis qu'il*

» *était certain*, fût reconnue », et je n'ai vu nulle part de doute formulé sur ce point. L'adhésion la moins expresse des contemporains, est encore celle-ci, du chroniqueur de Langon, écrivain catholique et royaliste : « Aucuns voulurent trahir la Rochelle, dont mal-
» heur leur en prit, car les uns furent exterminés et
» exécutés par justice, et les autres s'en furent sans
» être pris et atteints. On disait même qu'on voulait
» mettre la place délivrement entre les mains du roi....
» sans autre restriction. »

Restent les auteurs qui présentent les faits sans émettre de doute sur la régularité et la justice de la sentence. J'en trouve quatre, que voici dans l'ordre que je crois être celui de leur date : Goulart, Baudoin, de Thou, Mervault. Mais ces quatre doivent, je crois, se réduire à un seul. Mervault n'a copié textuellement aucun de ses devanciers, mais il n'ajoute rien à leur récit, qu'une phrase sur laquelle je reviendrai. Baudoin donne seulement les faits officiels, sans détails, sans interprétation. De Thou ne fait que traduire Goulart en l'abrégeant. Il n'en diffère que par une erreur fort explicable ; il voit dans les officiers mis à mort des capitaines des compagnies de Grisons, quoique Turgis fût de Montargis, que la Zardonière fut gascon : il s'est laissé tromper à cette désignation de soldats forains, ou du dehors, que les Rochelais donnaient à tous ceux qui, n'étant pas de leur ville, étaient à leur solde. C'est donc par le récit de Goulart qu'il faut contrôler celui de Barbot.

Je nomme Goulart, faute d'autre nom. On sait qu'il fut bien plus le compitateur que l'auteur des *Mémoires de l'Estat de la France sous Charles neuvième*, et il n'est guère possible de douter que sa narration lui ait été envoyée de la Rochelle. Baudoin et Mervault ne s'en séparent que par une différence sur deux noms, sur quelques qualifications, et c'est la seule preuve qu'ils aient puisé ailleurs que chez lui. J'en suis porté à conjecturer qu'ils eurent pour source commune une sorte

Hosted by Google

de rédaction officielle, qui rendait un compte détaillé, bien qu'incomplet, du procès et de l'exécution, et qui contenait seulement ce que les hommes au pouvoir voulaient que l'on en dît. On n'y trouve pas une fois les noms de Denort, de Salbert, de Jacques Henry : nulle mention, pas même par allusion, de Claude Huet, nulle de ceux des accusés qui furent acquittés, Briault et Renaud. Toutes ces omissions pouvaient, jusqu'à un certain point, se justifier, au moins dans le récit envoyé à Goulart. Là on ne parlait pas pour des Rochelais, mais pour la France, pour les partisans de la cause surtout. Il ne s'agissait pas de révéler des détails d'intérieur ; mais il fallait constater le danger que courait la Rochelle, la mauvaise foi des adversaires ; la poursuite, la condamnation, l'exécution des conspirateurs étaient les seuls points importants. On ne trompait pas ; on ne cachait pas que sur l'échafaud ils avaient démenti leurs aveux précédents, mais on l'expliquait par ceci que : « ils avoient aussi fait promesse et exécration solennelle » les uns aux autres de tenir cette entreprise et ne la « révéler. » Exécration solennelle ! Qui ne sait combien de fois, et jusqu'à nos jours, ces engagements religieux, vrais ou prétendus, ont servi à rendre suspectes les dernières attestations des mourants. Ces réticences n'étaient pas des mensonges et elles avaient le grand avantage de ne pas soulever des questions indiscrètes, de ne pas faire sonder trop attentivement ce que couvraient des robes sacrées. Je ne voudrais calomnier ni Denort, ni même ce dur Dumoulin, mais j'ai bien peur qu'on ne soupçonne sous tout cela une plume de ministre.

Bien donc qu'il y ait là de quoi faire naître une impression tout autre que celle qui suit le récit de Barbot, il n'y a rien qui l'infirme; jusqu'ici on a dit moins, on n'a pas dit autre chose que lui.

L. Delayant.

(*La suite à la quinzaine.*)

Hosted by Google

CARABOSSE.

NOUVELLE POITEVINE.

Je venais de terminer mon droit à Paris ; j'avais si bien calculé mes ressources financières en quittant la capitale pour rentrer dans mon pays, que je me trouvai à Poitiers, possesseur d'une pièce unique de cinq francs. On ne va pas loin en voiture avec une pareille somme; je charge donc mes effets à la diligence, et me voilà, avant le point du jour, marchant courageusement sur la route de Niort, et décidé à me rendre à Fontenay à pied, sans outrepasser mon budget.

Je ferai grâce au lecteur de mon odyssée; je le prierai seulement de s'arrêter avec moi à Saint-Maixent où j'arrivai le soir, harassé, et blessé au pied par une de mes bottes qui s'était coupée dans la marche.

J'avais parcouru la jolie promenade deSaint-Maixent; j'avais admiré l'aspect pittoresque de cette petite ville, vue du haut du rocher qui la domine du côté de Paris; ces prairies verdoyantes qui se déploient à droite et à gauche de la grande route, au fond d'un double ravin; ce rideau de peupliers séculaires se dressant sur deux lignes au bas du coteau. Puis parvenu au sein de la ville, j'avais contemplé en souriant ces tours crénelées, ces remparts en miniature qui bordaient une partie de la grande route, en dominant un fossé de dix pieds de large, vieux témoins de nos guerres féodales, dont le front, jadis militaire, ne se dressait plus que couronné

Hosted by Google

de pacifiques laitues et de choux roturiers. St-Maixent, de ce côté-là, se donnait des airs de place de guerre, comme un bambin tranche du cuirassier en se mettant des moustaches et un casque de papier.

Mais tout ce charmant aspect a disparu aujourd'hui pour le voyageur ; la locomotive s'inquiète peu du pittoresque ; la ligne droite est pour elle la plus productive, et peu lui importe que Saint-Maixent n'apparaisse plus aux prisonniers des wagons que dans la personne de son clocher. Trois minutes d'arrêt ! que le touriste s'arrange et prenne des vues sur les girouettes.

A l'époque dont je vous parle, hélas ! déjà bien loin de nous, le temps appartenait aux voyageurs; j'en avais donc profité, j'avais tout vu, et, la nuit venue, je me reposais au coin de la large cheminée de l'auberge où j'avais été prendre mon gîte jusqu'au lendemain.

Là, penché sur un feu qui se mourait, je frappais machinalement de ma pincette sur une longue bûche noire; une pluie d'étincelles jaillissait en gerbe à chacun de mes coups ; c'était le bouquet d'un petit feu d'artifice qui pétillait en s'épanouissant, et retombait en cendre noire sur le foyer.

Vous ne vous doutez pas que je faisais là de la philosophie ? Eh ! bien, j'en faisais cependant une bouffée à chaque coup de pincette. J'étais triste et pensif; habitué à la vie de Paris, je l'abandonnais sans doute pour toujours ; j'allais reprendre la vie monotone des petites villes de province. Aussi, en voyant pétiller et s'éteindre toutes ces étincelles, je me disais : « Voilà l'image de mes jours passés et de mes jours à venir ! Ces lueurs qui montent et tourbillonnent, ce sont les années de ma jeunesse qui viennent de finir sans retour ; l'imagination, cette puissante fée qui plane sur Paris, les frappait de sa baguette, et soudain des rêves de bonheur, d'amour et de gloire venaient semer mes jours de paillettes scintillantes et fugitives, comme celles que je soulève de cet inerte charbon. Mais quand mille émotions ne viendront plus les agiter, ils devront donc

s'éteindre sans bruit et sans chaleur, comme meurt ce malheureux tison, quand ma pincette le laisse en repos ! Allons ! il faut se résigner à n'être plus qu'une bûche, une fois hors de Paris ! » Il ne s'en fallait peut-être pas de beaucoup que la conclusion ne fût rigoureuse quant à moi.

A l'autre coin de la cheminée se trouvait un vieillard qui, je le présume, ne se livrait pas à d'aussi hautes méditations philosophiques, à en juger au soin tout particulier qui paraissait l'absorber tout entier à son ouvrage. Il était occupé à reclouer la bride d'un de ses sabots, en se servant du pommeau de la pelle pour marteau, et de la tête du chenet pour enclume. Le pauvre ouvrier se pinçait de temps en temps les doigts en frappant à côté de la pointe vacillante.

Pendant ce temps-là, une grande et belle fille allait et venait dans la cuisine. Ses cheveux noirs et luisans comme le plumage d'un corbeau, se partageaient en bandeau sur son front ; des dents superbes, un velours noir passé autour d'un cou que n'avait point encore hâlé le soleil, concouraient à compléter une fort jolie tête. Mais quelle taille pourrait briller sous ces raides baleines qui cuirassent lourdement les appas villageois ; sous ces vastes cotillons de drap, accrochés comme à un porte-manteau à l'ignoble *burrelet* qui serpente à moitié dos des paysannes? Il n'est point de taille harmonieuse que ne doive déformer ce hideux accoutrement.

La fille dont je parle regardait avec malice le bonhomme raccommoder sa bride.

— *Prenez donc garde, m'sieur Simonin*, lui dit-elle en riant avec son accent poitevin, *ve zallez ve pincer lé det.*

— Et toi, lui répliqua le vieillard, prends garde à ne pas te faire pincer toi-même par qui tu sais bien ; ça finit toujours par arriver aux filles qui écoutent les beaux messieurs.

— *Eh! bé! qu'est o qu'o ve fait? i n'serai terjou pouit si sotte que la paur Carabosse.*

Hosted by Google

Qu'est-ce que c'est donc, dis-je alors à mon voisin, que cette Carabosse? Là-dessus voilà mon homme qui dépose son sabot, prend un air d'importance et une prise de tabac, et me répond: Ah! c'est toute une histoire, et je vous réponds que je m'en souviendrai longtemps!

Mon interlocuteur avait pour le moins autant d'envie de la raconter que moi de l'entendre; je le priai donc de me mettre au courant, et il me raconta l'histoire de Carabosse, que je vais vous redire après lui. Je vous demanderai seulement la permission de me servir de mon style en remplacement de celui du narrateur lui-même, quoiqu'il l'assaisonnât de temps en temps de quelques cuirs qui le rendaient plus pittoresque, qualité grandement à la mode aujourd'hui. C'est donc lui, Poitevin, qui va parler par mon intermédiaire.

Vous saurez, mon cher Monsieur, qu'il y a vingt ans que je suis dans ce pays, et que je suis en pension bourgeoise à cet hôtel. Il y a une dizaine d'années, il était tenu par d'autres maîtres qu'aujourd'hui; c'était du temps de l'Empereur. Je ne l'ai jamais appelé dédaigneusement *Bonaparte*, moi, monsieur, même en 1815, en face des étrangers qui occupaient la France; j'ai toujours dit l'Empereur. Car enfin, moi, vieux soldat de la République, je ne voulais pas ainsi, comme certains autres, paraître rougir d'avoir contribué à le faire souverain; tenez, j'ai signé le contrat à Marengo.

En disant cela, mon homme ouvrait sa main gauche où, par suite d'un coup de sabre, deux doigts manquaient à l'appel.

Il y avait alors dans la maison une pauvre fille, nommée Thérèse, une de ces parentes éloignées comme il s'en trouve dans toutes les familles; les plus aisés ont la peine d'en débarrasser ceux qui sont dans la misère; mais il arrive qu'on leur fait acheter bien cher cette hospitalité, offerte de si mauvaise grâce. Les pauvres nièces ou cousines ne sont plus que des servantes chez leurs nouveaux parents. Thérèse, sous une enveloppe

disgracieuse, recélait une âme angélique; son obligeance extrême l'avait fait d'elle-même se rendre utile, et on peut dire qu'elle servait toute la maison.

L'art orthopédique n'avait pas encore promis en France toutes les merveilleuses cures que depuis quelques années opèrent ses prospectus : nous n'avions pas encore vu osciller entre deux hautes béquilles ces jeunes filles étiolées soumises au traitement. Tranchons le mot déguisé sous toutes les périphrases de la médecine orthopédique ; les déviations de la colonne vertébrale s'appelaient tout bonnement une bosse, et la pauvre Thérèse était bossue.

Je ne sais vraiment pourquoi le cruel public réserve de préférence toutes ses railleries pour cette infirmité. Moi, loin de rire à l'aspect d'une jeune fille qui a le malheur d'être bossue, je ne sais au contraire quel sentiment d'intime compassion s'empare de moi et me la fait regarder avec sympathie. Ces grands yeux que la maigreur rend si expressifs; cette pâleur que vient parfois animer une rougeur fugitive, quand un malin regard en s'arrêtant sur la pauvre jeune fille, lui laisse plus de mélancolie dans le regard et une épine de plus au cœur, tout me la fait presque regarder avec douleur. C'est pour moi comme ces fleurs qui, retombant le long de leur tige brisée, ne rencontrent plus que des regards de pitié pour leur calice pâle et languissant.

Telle était Thérèse : elle avait une physionomie pleine de langueur et de bonté, mais elle était horriblement bossue. Aussi, vous pensez bien que la pauvre créature devait être le point de mire de tous les quolibets de rustres comme des garçons d'écurie et des servantes d'auberge. Bien entendu que son nom de Thérèse avait disparu, et qu'on l'avait baptisée du surnom de Carabosse, sobriquet de rigueur en pareille circonstance. C'était à qui la commanderait.

— Allons, Carabosse, fais-ci, Carabosse, va chercher ça ; va donc vite, princesse.

Jamais une plainte, jamais un murmure n'échappait

Hosted by Google

à cette excellente fille : ses grands yeux se levaient pleins de résignation sur ses indignes camarades ; et non-seulement elle faisait son ouvrage, mais elle exécutait les ordres donnés par les voyageurs à d'autres qu'elle, pour leur épargner quelquefois des reproches. Moi seul, dans cette maison, je compatissais au malheur de Thérèse ; moi seul, je savais apprécier cette âme noble et pleine de toutes les vertus, s'épanchant d'un corps difforme, comme ces parfums d'Orient qu'exhalent de grotesques flacons. Aussi, j'avais toute la confiance de la pauvre Carabosse.

Parmi les mauvais plaisants, sans pitié pour son infirmité, se faisait remarquer le fils de la maison, Joseph, jeune et beau garçon comme on en voyait tant alors ; un de ces désœuvrés qui, sachant que la conscription était un filet ne les laissant échapper à travers ses premières mailles que pour les rattraper plus tard dans de plus étroites, s'appliquaient d'avance à prendre le genre et les mœurs militaires.

Il y avait alors à Saint-Maixent un escadron de chasseurs. Fumer avec les sous-officiers et officiers toute la matinée, jouer au billard, boire de la bière et rapporter le soir à la maison l'odeur de la pipe, tel était le train de vie de Joseph.

Un soir, il rentra un peu en train, coiffé d'un bonnet de police, et tempêta, par gentillesse sans doute, contre toute la maison. Puis apercevant Thérèse, il l'appelle, lui fait sauter sa coiffe d'un revers de main, et lui campe sur la tête le bonnet de police, aux joyeuses acclamations de la cuisine.

— Allons, c'est fini, Carabosse ! Il n'y a pas là à dire, te voilà dans le 10e chasseurs ! Toi qui n'aimes pourtant pas les militaires, tu seras un joli petit trompette ; tu partiras bien avec moi, n'est-ce pas ? le régiment s'en va dans huit jours, et je m'engage !

De bruyants éclats de rire partaient de toutes parts, à l'aspect de la pauvre bossue, toujours coiffée du bonnet de police, et fixant un œil égaré sur Joseph.

Hosted by Google

Elle ne voyait plus rien, n'entendait plus rien que ce mot se retournant dans son cœur comme un dard acéré : *Je m'engage !* C'est que ce mot lui disait : Il va partir, et tu ne le verras plus !

Oh ! il existe dans le cœur d'une fille qui aime, une fibre qui manque au cœur même d'une mère, une corde que peut briser avec douleur une de ces soudaines divinations échappant aux autres âmes. Chacun prit pour une plaisanterie ce que venait de dire Joseph ; Thérèse comprit à l'instant même qu'il disait vrai, qu'il voulait partir et qu'il périrait !

Hélas ! dans ce faible corps habitait une âme ardente. Thérèse presque élevée avec Joseph, s'etait habituée à l'aimer comme un frère : sa difformité lui défendant l'espérance, elle croyait donc n'avoir pour lui que de l'amitié ; mais c'était une amitié empreinte de tous les caractères et de toute l'exaltation de l'amour.

Thérèse, se recoiffant enfin, lui dit doucement, et en lui jetant un regard angélique :

— Comment, Joseph, vous voulez nous quitter ? Vous laisserez votre maman ? — Tu nous abandonneras tous, méchant, nous qui t'aimons tant !..... C'est bien vilain, allez monsieur !.... Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

Et la pauvre Thérèse, haletante, regardait Joseph d'un œil égaré.

J'étais là, à votre place, jeune homme, au coin de cette cheminée ; la mère de Joseph était à celle que j'occupe en ce moment. Je la regardais pendant que parlait Thérèse ; je la vis pâlir. L'amante avait éveillé la mère sur le danger de son fils ; l'anxiété, comme un fluide magnétique, avait couru d'un cœur à l'autre :

— « M. Simonin, me dit-elle, grondez-le donc de se donner toujours ces airs crânes, et de venir nous faire peur avec son 10e chasseurs ; il ferait un beau coup ; vous pouvez lui dire, vous, combien le métier de soldat est agréable. »

— « Dame ! maman, si tu as cinq ou six mille francs à dépenser tous les ans pour m'acheter des

Hosted by Google

hommes, je le veux bien, moi, je resterai. Mais je viens du café où j'ai lu le journal ; voilà encore qu'on appelle 70,000 hommes dans quinze jours. Comme je suis bien sûr de ne pas être raté ; ma foi, je connais le 10e chasseurs, c'est un régiment fameux ; j'aime encore mieux m'y engager d'avance que d'aller rouler ma bosse dans l'infanterie. »

La pauvre mère voulut avoir l'air de regarder encore comme un badinage ce qu'avait dit son fils; les larmes la gagnaient ; elle sortit pour les cacher, en me jetant un coup-d'œil où je lus tout ce qu'elle me priait de dire pour elle.

Pendant quelques jours nous fîmes tous nos efforts pour dissuader Joseph ; il nous répliquait toujours, non sans raison, qu'il lui faudrait partir tôt ou tard, puisque son père n'étant pas assez riche pour le racheter, il ne souffrirait pas qu'il se ruinât pour lui. Enfin, à force d'instance, j'obtins de lui qu'il renoncerait à son 10e chasseurs, et qu'il tenterait le sort au prochain tirage. Les pauvres parents regardèrent presque cela comme une victoire. S'il avait un mauvais numéro, on lui acheterait un homme sans l'en prévenir ; s'il en avait un bon, on avait des projets de mariage qui le soustrairaient à tous les rappels.

Mais pour le mariage, le Code civil était tout aussi rigide qu'aujourd'hui ; il exigeait le consentement des parties. Or, le 10e chasseurs avait mis la gloire en tête à Joseph ; elle était devenue pour lui une amante qui lui donnait peu de goût pour le sacrement. Je ne sache pas, d'ailleurs, que l'anneau nuptial brillât à beaucoup de mains de chasseurs et de hussards, sous la poignée des sabres qui voltigeaient à Austerlitz et à Iéna.

Un ami de la maison, fort à l'aise, avait une fille unique, et c'était elle que, dans les deux familles, on désirait marier à Joseph. Malheureusement, les sentiments des deux jeunes gens n'étaient guère réciproques ; Henriette n'était point jolie, sans cependant être laide ; Joseph était, comme je vous l'ai dit, un homme char-

Hosted by Google

mant ; il résulta de l'intimité des deux maisons ce dont je m'étais aperçu chez la pauvre Carabosse ; c'est que mademoiselle Henriette s'était vivement éprise, aussi elle, de Joseph, et que celui-ci la payait d'une complète indifférence. Placé chaque soir en observation dans mon petit coin de cheminée, j'avais, avec ma vieille expérience, lu au fond de tous ces jeunes cœurs; c'est un livre qu'on ne peut guère tenir hermétiquement fermé.

Le jour du tirage arrivait ; la tristesse était générale dans cette malheureuse demeure : Joseph seul, la tête montée par ses camarades de café, affectait encore plus de crânerie, s'il voyait une larme furtive courir sur les joues de quelqu'un de la maison.

— Ah ! bien ! par exemple ! voilà du nouveau ; ne voilà-t-il pas cette sotte de Carabosse qui pleure, s'écria-t-il un jour, et cela parce que je suis conscrit !

— Je ne suis pas plus sotte que votre maman, répliqua tristement Thérèse. Joseph regarda sa mère, rougit et se tut. Elle me fit un signe que je compris.

Je parlai alors au jeune homme d'Henriette, de l'attachement qu'elle avait ponr lui, de son bon caractère, enfin de sa fortune, car ce point n'a jamais été indifférent en matière conjugale. Je lui dépeignis le sort heureux qui l'attendrait dans la maison paternelle, au milieu de ses parents, de sa femme et de ses enfants; je lui vantai les douces qualités d'Henriette, lui montrant l'ingratitude dont il ferait preuve en abandonnant volontairement tout cela.

— Ah ! vous avez bien raison, M. Simonin ! cela ne vaut-il pas mieux que d'aller te faire tuer, mon pauvre Joseph ? s'écria, pour péroraison, la bonne Thérèse, enchantée de mon éloquence.

— Allons ! dit Joseph en riant, voilà qui est fini, puisque Carabosse le veut, je me marie avec elle ou avec Henriette ; elles tireront à la courte-paille à qui m'aura. Mais il faut d'abord, pour cela, que j'aie un bon numéro.

Hosted by Google

— Que cela ne t'inquiète pas, lui dit alors son père.

— Encore une condition, cependant, il faut que je devienne amoureux de l'une ou de l'autre de ces demoiselles avant de l'épouser.

— Dame, continua-t-il en s'adressant à Thérèse, les chances ne sont guère de ton côté ; tâche de te faire belle !

La pauvre fille, en hochant la tête, jeta au plafond un douloureux regard de résignation.

— Dis-tu vrai ? reprit M. Gardon, nous promets-tu d'épouser Henriette, si tu ne pars pas ?

— Oui, si elle me plaît et si je viens à l'aimer, dit solennellement Joseph. Il tend alors la main à son père qui la saisit et attire et presse son fils dans ses bras. Madame Gardon s'y jette aussi ; la nature l'emporte, Joseph se débat pour s'arracher à l'étreinte qui le retient, il se sent fondre en larmes en embrassant sa mère, et se sauve enfin, tout honteux de ce retour filial. Un éclair de bonheur illumina à l'instant le foyer domestique, et la gaieté revint l'animer à son tour.

C'était le lendemain que Joseph devait partir pour Niort afin de tirer de l'urne ce numéro qui allait devenir l'arrêt de toute sa vie. Ce jour-là était jour de marché à Saint-Maixent.

Au milieu des paniers de fruits et de légumes, dominant ce bourdonnement qu'entraîne toute réunion nombreuse, la voix perçante d'une aigre clarinette exécutait la valse de la reine de Prusse, dont une grosse caisse enrhumée frappait tant bien que mal la mesure. Autour des deux symphonistes en plein vent, se pressait un cercle de figures naïves, toutes levées vers un personnage à la mine grave et austère, coiffé du claque de rigueur à cette époque, et porteur de la moustache caractéristique. Son eau merveilleuse, distillée en Egypte, son baume infaillible, manipulé aux grandes Indes, tous ces dictames exotiques que débitent les charlatans, tout cela était le moindre des poisons que prônait notre homme : il débitait aussi de petits livres

Hosted by Google

aux bons villageois qui l'écoutaient avec respect ; et quels livres, bon Dieu !

Le gouvernement d'alors, entièrement absorbé par les préoccupations de guerres incessantes, n'accordait à l'éducation populaire qu'une médiocre importance. Pas la moindre surveillance des écoles primaires abandonnées à quiconque se hasardait, à ses risques et périls, dans la carrière de l'instruction publique ; arbitraire complet dans les livres de lecture.

A peine quelques malheureux Abécédaires parvenaient-ils dans les écoles avec l'attache officielle. Au lieu de ces petits traités élémentaires, de ces recueils instructifs et moraux qui aujourd'hui circulent en si grand nombre aux mains de l'enfance et de l'adolescence des villes et des campagnes, les stupidités les plus grossières, tendant à faire ajouter foi aux sortilèges et aux maléfices ; les plus absurdes superstitions se débitaient impunément, et n'étaient même pas encore le plus dangereux germe semé dans l'esprit du peuple, au grand détriment de la morale et de la foi religieuse. Ailleurs c'étaient de merveilleux secrets qui promettaient, même au plus stupide, une puissance rivale de celle du créateur ; qui l'armaient d'une baguette capable d'intervertir les lois de la nature ; allant même jusqu'à lui proposer le marché exécrable qu'ont stigmatisé Goëthe et Lewis, dans leurs admirables fictions de Faust et du Moine ; l'échange d'une âme impérissable contre une toute puissance de quelques jours !

Ces hideuses impostures se nommaient, tantôt *le Grand Albert*, tantôt *le Dragon rouge*, *la Main de gloire*, etc., etc. Voilà ce qu'à grand renfort de clarinette débitait le charlatan au bon public l'écoutant bouche béante. La pauvre Therèse tressaillit tout à coup à l'annonce de certain secret indiqué par notre homme empanaché ; elle acheta à l'instant le volume et rentra à la maison.

Le soir il y eut réunion des deux familles dans un souper d'adieu : je voyais en dessous s'échanger des

Hosted by Google

coups-d'œil d'intelligence entre les pères et mères; la pauvre Henriette, revêtue de ses plus beaux atours, et placée auprès de Joseph, tâchait de mettre à exécution le plan de campagne dressé sans doute par sa mère: mais lui, le cruel, à toutes ces petites agaceries, à toutes les manœuvres d'une innocente coquetterie, répondait par l'énumération de toutes les batailles où avait figuré le 10e chasseurs; s'enflammait à l'idée de pouvoir, comme quelques-uns de ses amis de café, conquérir ce ruban rouge, entouré de tout le prestige de la gloire. La gaieté de toutes ces bonnes gens s'éteignit peu à peu, le souper prit l'aspect d'une cérémonie funèbre. Joseph était atteint d'une incurable maladie, du vertigo militaire; c'était alors aller audevant de la mort.

Thérèse nous servait à table: pendant tout le repas, placée en face de Joseph et d'Henriette, elle jetait un regard de pitié sur le jeune couple, je la voyais de temps en temps se détourner comme pour dérober une larme. Toutes les douleurs que se partageait l'assemblée venaient se heurter dans son cœur forcé de se contraindre, dans son cœur où Joseph régnait seul. Enfin, en passant devant la glace elle y jeta un coup-d'œil, et je vis tout-à-coup une expression extraordinaire animer sa physionomie; c'était comme la joie d'une victoire remportée après une longue lutte intérieure entre deux sentiments contraires.

Comme nous sortions de table, je vis Carabosse qui, en hésitant, semblait vouloir me parler à part; j'entrai un instant dans la cour. Elle m'y suivit effectivement; puis, d'un air embarrassé, elle me dit:

— M. Simonin, j'aurais un grand service à vous demander.

— Quoi donc, ma pauvre Thérèse?

— C'est que..., vous allez vous moquer de moi.

— Pourquoi donc cela?

— Ne pourriez-vous pas.... me procurer une mèche de cheveux de Joseph?

Et, les yeux baissés, elle attendait ma réponse.

— Eh ! que diable veux-tu faire de ces cheveux !

— Oh ! au nom du bon Dieu, ne me refusez pas !

Elle mit tant de passion dans cette prière que je ne vis pas grand mal à lui promettre un de ces petits gages d'amour qui, à si peu de frais, rendent si heureux ceux qui les possèdent. J'étais loin de soupçonner tout ce qu'il y avait de sublime dans l'usage qu'elle en voulait faire.

— Je m'en vais tâcher de lui en faire couper une boucle, dis-je à Thérèse.

— Non pas, non pas, reprit-elle vivement, tout serait manqué, il ne faut pas qu'il sache qu'on lui en a pris.

Il y avait à tout cela un air de mystère qui piqua ma curiosité, je rentrai au salon, armé d'une paire de ciseaux que m'avait donnée Thérèse. Joseph avait une chevelure blonde magnifique qui débordait en longues et ondoyantes boucles autour de son collet d'habit.

— Savez-vous bien, mon cher, lui dis-je en plaisantant, qu'on vous prendrait plutôt pour un séminariste que pour un chasseur à cheval ? dame ! au régiment, on ne vous laisserait pas toutes ces belles papillotes !

En disant cela je passais la main dans ses cheveux de derrière et lui en coupai adroitement une petite mèche. J'allai porter mon larcin à Thérèse qui embrassa avec transport la main qui le lui remettait.

Joseph était parti pour Niort ; son père avait trouvé pour lui un remplaçant, dans le cas où son numéro le désignerait pour le premier contingent ; il ne s'agissait plus que de le faire marier pour prévenir un nouveau rappel. J'avais remarqué Thérèse pendant la matinée ; elle m'avait semblé très-affairée, allant, venant, montant souvent à un petit grenier qui lui servait de chambre.

Il était près de sept heures du soir ; on avait en vain cherché Thérèse pour le dîner ; la porte de sa chambre était fermée, et personne n'avait répondu quand on y avait appelé.

Je ne savais quel douloureux pressentiment me ser-

Hosted by Google

rait le cœur ; une crainte indéfinissable m'attirait près d'un vivier situé au fond du jardin ; l'âme ardente de Thérèse, condamnée à toutes les tortures d'un amour sans espérance, me faisait tout supposer de sa part. Comme je me rendais à la pièce d'eau, tremblant d'y voir se vérifier mes soupçons, je trouvai dans le jardin une pauvre fille de l'auberge, la seule qui parfois défendit Thérèse contre ses persécuteurs. Je lui demandai si elle ne l'avait point vue.

— Oh ! elle n'est point au jardin, toujours, car tout-à-l'heure, il y avait de la lumière à sa fenêtre.

— Eh bien, Francille, allez-y donc voir.

Nous rentrons alors ensemble, et j'attends un moment au pied de l'escalier.

Voilà que j'entends bientôt descendre rapidement et que d'une voix toute tremblante la servante vient me dire : — Ah ! mon Dieu, M. Simonin ! montez donc ; la porte de Carabosse est barrée, elle ne m'a pas répondu, et il m'a semblé l'entendre se plaindre.

Je monte en courant à la chambre de Thérèse ; j'écoute : de faibles gémissements frappent en effet mon oreille ; je pousse du genou une porte délabrée, elle s'ouvre.

Oh ! pitié ! qu'apercevons-nous en entrant dans ce triste asile ? La pauvre Thérèse étendue sur un lit inondé de sang, le bras gauche entouré de linge, à travers lesquels il coulait encore. Nous jetâmes un cri d'effroi.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, nous dit-elle d'une voix éteinte, je me suis coupée au bras....

Puis après un moment de silence et à voix basse :

— Monsieur Simonin, je voudrais bien vous parler en particulier.

Je fis signe à la servante de sortir, et lui dis tout bas d'aller chercher le médecin.

— Quel numéro a Joseph ? me demanda-t-elle avec effort, quand nous fûmes seuls.

— Il n'est pas encore arrivé ; mais ma chère enfant,

Hosted by Google

dans quel état affreux vous êtes-vous mise ! qu'est-ce que cela signifie, Seigneur mon Dieu !

— C'est que je voyais.... que.... toute la maison.... aurait tant de chagrin.... si Joseph allait à la guerre.... que j'ai voulu le faire rester à Saint-Maixent.... même malgré lui....

— Comment, mon enfant, malgré lui ?

— Oui, vraiment.... vous allez voir.... Et puis.... il ne faut pas.... aimer les autres.... pour soi-même....

Je regardais, stupéfait, cette étrange fille sans trop comprendre ; ses yeux, dans leur langueur, respiraient une sorte de bonheur extatique. Elle se soulevait pour me montrer quelque chose hors de portée de sa main, quand tout-à-coup :

— M. Simonin.... êtes-vous là ?

— Oui, ma chère enfant.

— Ah ! mon Dieu !.... je ne vous vois plus.... Sainte Vierge, ayez pitié de moi.... Je n'aurai pas le temps.... de le voir.... embrassez-le pour moi.... mon bon M. Simonin.... adieu !.... là.... là.... sur la table !....

Elle reste la bouche béante, les yeux toilés, et la main étendue vers une petite table placée près de son lit. Je sentis une sueur glacée me couvrir tout le corps ; la pâleur de Thérèse expirée passa de son front sur le mien ; je demeurai un instant anéanti.

Enfin je m'éveillai, et m'approchai de la table. Je me saisis d'un petit sachet de drap ; j'en retire un papier ployé en quatre, je le déploie, et je reconnais la mèche de cheveux que j'avais coupée à Joseph ! Elle était attachée au papier par un petit ruban cousu en croix ; dans les angles étaient tracés, avec du sang, des mots bizarres et cabalistiques ; enfin j'aperçois une tasse sur le coin de la cheminée, je regarde dedans, elle était pleine de sang et un petit rameau de buis y trempait. Horrible énigme dont je devinai bientôt le mot ! auprès de la tasse était un de ces recueils d'impostures qui séduisent les cœurs ignorants et crédules; il était ouvert à une page portant en tête : TALISMAN DE CYTHÈRE. *Moyen infaillible pour*

Hosted by Google

une jeune fille de se faire aimer et épouser par celui qu'elle voudra.

A ce titre, je sentis couler mes larmes, je jetai un regard plein d'une douloureuse compassion sur Thérèse, morte à mes côtés, au moment où elle avait cru peut-être toucher au bonheur; être souveraine d'un cœur qu'elle allait forcer de sympathiser avec le sien! je lus le mystérieux chapitre : que vous dirai-je? c'était toujours mêmes monstruosités; le bienheureux talisman devait être une boucle de cheveux de l'objet aimé; puis c'étaient des mots sacramentels, à prononcer, à écrire, du ruban en croix, un rameau de Pâque, trempé dans *une demi-once de sang de vierge.....*

— Misérables! m'écriai-je en foulant le livre aux pieds. Je vis en même temps un canif ouvert et taché de sang; je déroulai les mouchoirs qui serraient le bras de Thérèse.... une piqûre noire m'indiqua la place d'où l'infortunée avait vu fuir tout son sang sans pouvoir l'arrêter.... La honte l'avait sans doute empêchée d'appeler du secours, elle était morte d'une hémorragie!

Ici le vieillard s'arrêta en soupirant; puis, tirant de son sein un petit portefeuille, il continua ainsi.

Je n'avais découvert qu'une partie de la vérité; je ne savais pas à quel degré la vertu peut s'élever dans le cœur d'une femme. En regardant de nouveau sur la table j'y découvris une lettre sans cachet et adressée à Henriette. Tenez, jeune homme, lisez, la voici; il chercha dans son portefeuille et me remit la lettre suivante que je transcris ici avec son style en rétablissant l'orthographe. Il n'y manque que l'écriture informe de la pauvre jeune fille.

MADEMOISELLE HENRIETTE,

Je vous prie de m'excuser si je prends la liberté de vous écrire ces deux mots; j'espère que vous ne m'en voudrez pas de ce que je viens vous dire. Je viens de découvrir un grand secret, que le bonheur de l'une de nous deux en dépend.

Hosted by Google

Pardon, Mademoiselle, mais je sais que vous aimez Joseph et que ça vous ferait bien du chagrin s'il partait pour la guerre ; et moi aussi, je crois que j'en mourrais de chagrin de ne plus le voir. Hé bien, je connais le moyen de le faire rester ici, mais il faut pour cela qu'il se marie. Cela dépendrait de moi, M^lle^ Henriette ; j'ai en ma possession un talisman qui pourrait me faire épouser par Joseph, mais lui qui est si bel homme, aurait honte d'avoir pour femme une pauvre contrefaite comme moi. Et puis, vous qui êtes ici si bonne pour moi au milieu de tous mes moqueurs, je me reprocherais de vous voler votre bonheur.

Et puis, moi, je suis accoutumée à pleurer.... pourquoi en ferais-je pleurer d'autres ? Non, non ; c'est donc à vous, M^lle^ Henriette, que je destine le charme qui doit vous soumettre celui que vous aimez. Le bon M. Simonin que je vais mettre dans le secret vous remettra le talisman en question ; tant que vous le porterez sur vous, vous n'aurez rien à craindre ; j'ai demandé à Dieu la force d'y renoncer.

Mille pardons, Mademoiselle, mais j'espère que quand vous serez bien heureuse dans votre ménage, vous songerez que vous le devez à la pauvre Carabosse ; je ne vous importunerai point de mes visites, mais quand vous aurez des petits enfants, je vous demande la permission de les embrasser, les pauvres petits ; ça sera les enfants de Joseph...

Ah ! mon Dieu, le courage me manquerait-il ? je n'y vois plus à écrire... voilà que mes larmes tombent sur mon papier... Ah ! M^lle^ Henriette, quel sacrifice je vous fais ! Priez le bon Dieu qu'il m'en récompense !...

THÉRÈSE BOUVIER.

Je rendis en silence cette lettre à son possesseur ; je n'osais parler parce que je sentais l'attendrissement me serrer la gorge. Il la remit, sans rien me dire, dans son portefeuille. Puis un instant après : — Savez-vous, me dit-il, à quoi a servi le talisman qui avait coûté la vie à l'héroïque Thérèse ? La mère de Joseph, qui est veuve maintenant, porte au doigt une bague de cheveux ; c'est la boucle que je lui avais coupée pour figurer dans le fatal talisman. C'est tout ce qui lui reste de son fils depuis la bataille de Leipsig.

Hosted by Google

Pauvre Joseph ! il était déjà devenu lieutenant ; il a trouvé la même tombe qu'un héros , aux côtés de Poniatowski.... Ah ! jeune homme ! quelle journée pour la France !!

Et, comme pour en chasser le souvenir, le vieux soldat passa lentement sur son front sa main mutilée.

Em. Labretonnière.

Hosted by Google

LA MATIÈRE ET L'ESPRIT.

La Matière et l'Esprit se disputaient un jour
Sur le plus ou le moins de leur toute puissance,
La Matière disait : — Je suis tout. A son tour
L'Esprit lui répondait : — Rien n'est que ce qui pense,
De Descartes telle est la loi.
— A quoi penserais-tu, reprit l'autre, sans moi ?

Je laisse aux plus forts ce litige,
L'âme et le corps tout est prodige.

G. R.

Hosted by Google

BROUTILLES BIBLIOGRAPHIQUES.

(5e SÉRIE.)

Nous reprenons, sous le titre de Broutilles, la liste des livres omis dans le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, ou dans la *France littéraire* de Quérard, que nous fournit la Bibliothèque de la ville. Nous avons dit, *Revue de l'Aunis*, t. Ier, p. 204, quel genre d'intérêt nous paraissent pouvoir offrir ces renseignements.

43. — *Parallèle de la poésie et de la peinture, discours académique.* — Paris, Prault, 1737, 29 pages in-12 (par Richard Desherbiers). (Omis dans Barbier et dans Quérard.)

Louis Richard était né à la Rochelle, en 1694, d'Élie Richard, docteur en médecine, et de Jeanne Belin. Son père, marié en 1671, avait laissé à sa veuve, en 1706, quatre enfants, dont il semble, par la date même de sa naissance, que Louis ait été le dernier. Son frère aîné, nommé Élie, comme leur père, était mort assez jeune, dit Arcère, en 1720. Il avait aimé et cultivé les lettres et les arts, et les deux Élie avaient formé avec soin une bibliothèque dont Louis donna, en 1750, une partie à la ville.

Suivant un usage assez commun au XVIIIe siècle, Louis Richard, pour se distinguer de son frère, joignit à son nom un nom de terre, Desherbiers. Il avait une fortune suffisante, accrue encore par la mort prématurée de son aîné. Il épousa Marguerite Roger, veuve alors de M. Charles Mercier Dupaty, conseiller supérieur au Cap Français (Saint-Domingue), grand-père de l'auteur des

Hosted by Google

lettres sur l'Italie, et servit ainsi de trait d'union entre ces deux familles distinguées de la Rochelle. L'amour commun des lettres était entre elles un autre lien.

Élie Richard, le père, appartenait à l'Église réformée et n'était, après la révocation de l'édit de Nantes, resté en France que malgré lui. Soit que ses fils eussent abandonné ce culte, soit qu'ils échappassent aux rigueurs des édits par quelqu'une de ces fraudes si communes alors, dont personne n'était, dont tout le monde feignait d'être dupe, et que l'injustice de la persécution rendait peut-être innocentes, Louis acheta la charge de Trésorier de France au bureau des finances de la Rochelle, et vécut dans cette ville jusqu'en 1750. A cette époque il la quitta pour aller habiter Paris, et sans pensée de retour; car dès l'année précédente, il avait, selon les réglements, converti ses lettres de titulaire de l'académie en celles d'académicien associé.

Il avait été élu membre de ce corps le 2 mars 1735, et avait lu dans ses séances publiques les seuls travaux littéraires que nous connaissions de lui. Le morceau qui fait l'objet de cet article y fut lu le 1er mai 1737. Il déclare lui-même en avoir puisé l'idée dans les réflexions de l'abbé Dubois, sur la poésie et la peinture. Ce discours, bien écrit, a le défaut du genre. Il reste dans les généralités et dans le vague. Cependant on y sent un esprit philosophique, l'amour et le sentiment du beau dans tous les genres, le désir d'unir à la culture des lettres celle de l'art sous une forme qui parle plus aux sens; tendance qui depuis a peut-être été portée trop loin, mais qui là se présente dans de justes limites. Du reste, par le catalogue des livres et du cabinet que M. Richard laissa à sa mort, on voit qu'il était amateur de tableaux et d'estampes, et que c'est un goût auquel il avait été initié par son frère Élie, dont les manuscrits, que malheureusement il n'avait pas donnés à la ville, furent alors vendus à l'encan.

Les autres écrits de Louis Richard ne sont connus que par les indications qu'en donne le *Mercure*, dans

Hosted by Google

les comptes-rendus sommaires des séances de l'Académie de la Rochelle. Ils annoncent une tournure d'esprit sérieuse. Ce sont : *Discours sur l'éducation de la jeunesse* (novembre 1737); — *sur l'origine de la navigation, la construction des navires des anciens, l'usage qu'ils en faisaient pour la guerre et le commerce* (avril 1739, avril 1741); — *Mémoire sur les sèches* (décembre 1840); — *sur le préjugé trop répandu contre les eaux de la Rochelle* (mai 1743).

Louis Richard mourut à Paris en 1753, sans laisser d'enfants.

44. — *Lettre d'un théologien à MM. les curés de la R....,* sans lieu ni date, 16 pages in-8o.

45. — *Seconde lettre d'un théologien à M. l'évêque de la R...., sur l'ordonnance de ce prélat du 26 février 1788*, sans lieu ni date, xi et 34 pages in-8o. (Omises dans Barbier.)

Deux lettres sur l'état civil des protestants, aux curés et à l'évêque de la Rochelle, par Tabaraud, alors supérieur de l'Oratoire, à la Rochelle.

46. — *La correction provinciale,* sans lieu ni date, 24 p. in-8o. (Omis dans Barbier et dans Quérard.) Je trouve cette note de la main d'Arcère: « Cette brochure qui est dans le genre médiocre, est de M. de Caux, ci-devant de l'Oratoire. »

L. DELAYANT.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

LA FACTION DU CŒUR NAVRÉ.

Décembre 1575.

(FIN.)

Si la comparaison entre les différentes relations des faits relatifs au *Complot du Cœur navré* ne faisait ressortir que des omissions faciles, ou du moins possibles à expliquer, je ne m'y serais peut-être pas arrêté. Mais il y a dans la narration de Goulart cinq phrases qui présentent, ou du moins semblent présenter avec celle de Barbot de véritables contradictions :

1o « Combien qu'il fût question d'un crime extraor-
» dinaire et qui n'a rien de commun avec les autres
» jugements, toutefois on y observa toutes les solennités
» et formalités qu'on saurait requérir ès autres affaires.»

2o » La résolution étoit, comme tous d'un commun
» accord ont confessé et en la question et hors la
» question, de tuer tout sans épargner ni âge ni sexe.»

3o « Tous, hors mis Laplante, étant au lieu du sup-
» plice, nièrent ce que par confessions plusieurs fois
» faites, ils avaient avoué.... »

4o « La nuit d'entre le dimanche 27e et le lundi sui-
» vant, un nommé Guerry, prisonnier en la tour de la
» Chaîne, pour ce fait, se sauva par une fenêtre du côté
» de la mer avec une corde. »

Hosted by Google

5° « Guillaume Guy, dit le Taillon, sieur de la Bataille, » natif de la Rochelle, ayant volontairement et sans » contrainte confessé plus que tous les autres, et se » jugeant digne de mort, pour avoir comploté un si » méchant acte...... » et sa rétractation sur l'échafaud est omise.

Je reprends ces propositions une à une, mais sans les maintenir dans leur ordre.

« La résolution était de tuer tout sans épargner ni âge ni sexe. » Je laisse de côté cet horrible dessein. C'est celui qu'on prête invariablement à tous les complots qui échouent. Mais que veulent dire ces mots : *en la question et hors la question ?* Uniquement que le patient, détaché, mais en face des instruments de son supplice, de ses bourreaux tout prêts à recommencer, a confirmé les aveux qu'on vient de lui arracher. Il n'y a pas là de quoi dissiper les doutes que suggère toute déclaration obtenue par la torture, et dont sont entachés tous les procès pendant un si long temps.

Tous, hormis Laplante, nièrent ce qu'ils avaient avoué. J'ai mentionné, d'après Barbot, la rétractation de Laplante : il en atteste le *procès-verbal de l'exécution étant au greffe du présidial, aux papiers de Sa Majesté.* Or, de son temps, on savait lire l'écriture des greffiers. Mais cette circonstance même rend impossible un mensonge de la part de l'autre narrateur. Aussi n'y a-t-il pas mensonge. Il faut ici citer toutes les paroles de Barbot. « Ce procès-verbal, ajoute-t-il, contient de plus » qu'ayant été admonesté de son salut par le pasteur » Dumoulin, qui était de Fontenay, il reconnut que sa » confession était véritable. Mais les yeux de ceux qui » l'ont vu et les oreilles de ceux qui l'ont ouy ajoutent » de plus, qui ne se trouve point audit procès-verbal, » que sur les plaintes que fit ce patient de s'être accusé » soi-même et plusieurs autres par des douleurs qu'on » lui avait fait souffrir, ledit sieur Dumoulin, peu cha- » ritable et trop passionné, &.... » J'ai raconté cet acte odieux et je prie qu'on me dispense d'y revenir. Ce

Hosted by Google

devait être un rude *admonesteur* que ce pasteur ou ce boucher qui froissait les bras mutilés du patient qu'il venait *consoler* sur un échafaud. Or, le ton très animé, si rare chez Barbot, qu'on remarque dans ce passage, ne permet pas de douter qu'il écrivît ici sous la dictée d'un témoin oculaire. Qui osera blâmer le malheureux Laplante d'avoir cédé à la terreur que lui inspirait cet homme, d'avoir rétracté sa rétractation, pour qu'on en finît du moins avec lui, fût-ce par les horreurs de la roue? Ainsi s'expliquent les apparentes contradictions de deux narrateurs véridiques. Mais à quel prix, bon Dieu! Et qu'était ce prêtre chrétien qui dépassait les licteurs de Verrès? Mais revenons. Un érudit doit se préserver même de l'indignation.

Guerry se sauva, dans la nuit du 27 au 28, par une fenêtre de la tour de la Chaîne. Barbot dit que, le 26, il avait été élargi sous caution, avec deux de ses co-accusés. Peut-être ne put-il alors fournir caution? On a vu, en effet, par la cotation des pages 140 et 157 du Brouillard du gouvernement que son affaire à lui fut reprise à deux fois. Le fait du reste est très-secondaire.

Mais que dire de ces mots: Guy, ayant, *volontairement et sans contrainte,* confessé, etc. Ici encore il faut prendre les paroles textuelles de Barbot.

« On décrète, sur lesdites confessions extorquées,
» contre Guillaume Guy, écuyer, sieur de la Bataille,
» receveur du taillon, issu de l'une des plus anciennes
» et honorables familles de la ville, dont les pères ou
» les ayeuls avaient eu les principales charges de ladite
» administration et gouvernement d'icelle. » (C'est par erreur que Goulart désigne G. Guy, comme ayant été maire.) .... « Principalement ledit Guy, contre
» lequel Jean Salbert, écuyer, sieur des Villiers, était
» porté de haine et malveillance par jalousie, ainsi
» qu'on en murmurait, qui pour lors avait un extrême
» crédit et autorité......... Travaillant au procès contre
» ledit Guy, qui avait par *induction et promesse* accusé

» ledit Huet, en présence duquel ledit Guy, mu de la
» force de la vérité qui lui fait survaincre celle des
» *tourments et rigueurs,* le décharge entièrement..........
» Briault, Guerry, Regnault sont élargis, mais c'était
» entre deux vertes une mure, pour ce que ceux à qui
» on en voulait le plus passèrent pour aller au même
» lieu que le premier ; ce qui parut le 28 dudit mois,
» auquel l'on *mit à la question* ledit Guillaume Guy,
» *qui l'a ordinaire et extraordinaire,* à la révélation de
» ses faits, où il s'accuse et en accuse d'autres, et le 29
» dudit mois est condamné d'être atteint et convaincu
» de cette trahison, et pour réparation publique de
» l'accusation à avoir la tête tranchée, dont la sentence
» lui étant lue en la tour du Garault, où il avait été
» mené, il dit, en la présence du juge commis à voir
» faire l'exécution, qu'il demandait pardon de toutes
» ses fautes et péchés, sauf de l'accusation de la susdite
» trahison, dont il était entièrement innocent et en dé-
» chargeait toutes les personnes qu'il avait accusées. »
Suit la scène de l'exécution sur la place publique et l'intervention d'Huet qui n'ajoute rien au point ici controversé. On le voit : Barbot parle d'abord d'*inductions et de promesses*, de *tourments et de rigueurs ;* mais il ne mentionne qu'après le 28, l'application de la question ; il est donc possible d'admettre que les premières pressions exercées sur Guy ne furent que des tortures morales, de concilier avec son récit celui qu'a accueilli Goulart, et de ne pas attaquer la véracité de ce dernier, si la véracité peut subsister sous tant de réticences. Je ne discute pas la phrase de Mervault, qui transporte au moment de la mort de Guy cette confession volontaire ; elle est indubitablement une interprétation trop confiante et fausse de son texte.

On voit du même coup ce que vaut cette assertion, que dans cette affaire on suivit « les solennités et les formalités qu'on saurait requérir. » Oui, les formes furent suivies. Mais comment douter que les menaces, les instances, les pressions de tout genre furent

Hosted by Google

employées pour agir sur les juges, quand Barbot ajoute formellement : « Les juges ayant rendu témoi-
» gnage à plusieurs qu'ils avaient été violentés et con-
» traints par menace de mort faite jusque dans leurs
» maisons de donner tel jugement contre le sentiment
» de leur propre conscience, dont ils avaient les larmes
» aux yeux, signant les dictums de mort pour garantir
» leurs vies et leurs familles de misère et de ruine en-
» tière, qui leur était autrement inévitable. »

La multiplicité et la précision des détails, l'allégation des pièces officielles, l'animation, si peu ordinaire à Barbot, ne me laissent, je l'avoue, aucun doute sur sa sincérité. Il n'est pas passionné; mais il se montre partout protestant sincère et aussi zélé qu'on peut l'être en deçà de la passion, zélé surtout pour la liberté communale et rien ne serait plus étrange ici qu'une intention calomnieuse de sa part. Aurait-il été mal informé? Il était enfant lors de ces évènements, mais il est évident qu'il écrit sous la dictée même des témoins. On ne saurait les nommer; mais bien des membres de sa famille avaient occupé les premières charges de la ville, celles de maire, de coélu, de trésorier, dans les dix années qui suivirent cette désastreuse année. Enfin les faits eux-mêmes viennent confirmer ses récits. La réaction est visible. Il fallait que l'opinion se fût montrée bien favorable au parti modéré et à Claude Huet en particulier, pour que ce citoyen, quelqu'énergique qu'il fût, osât, au moment de la mort de Charles IX, qui suivit de si près, se faire hautement l'avocat de la paix.

Enfin, un dernier témoin, d'Aubigné, qui avait vu de près les acteurs de ces faits et ces faits eux-mêmes, écrivant plus de trente ans après, rendait ainsi l'impression qui lui était restée et qui probablement était l'impression générale : « Ce qui les hâta davantage fut
» une entreprise sur la Rochelle...; sur un soupçon
» *assez léger* on mit prisonniers quelques soldats...; les
» prisonniers présentés à la gehenne confessèrent plus

Hosted by Google

» qu'on ne voulait, et à la mort désavouèrent entière-
» ment, remettant leur confession sur la rigueur de la
» gehenne. »

Je crois donc fortement motivée l'adoption que j'ai faite du récit de Barbot. J'en ai discuté bien longuement la probabilité ; mais c'est qu'il n'y a rien de plus grave que d'articuler un reproche flétrissant pour des hommes qui par ailleurs ont bien mérité de leur patrie. L'étude de l'histoire fait naître bien des doutes. Hélas ! pourquoi ne peuvent-ils pas s'étendre jusqu'à cette triste conviction que nulle époque, nul régime politique, nulle croyance ne met les hommes à l'abri des abus de la force, des soupçons passionnés, des jugements injustes, de l'oppression et de la tyrannie !

L. DELAYANT.

Hosted by Google

LES HABITANTS DE LA LUNE.

Un hiver que j'étais à New-York, je dînais à une table d'hôte dans Broadway, tenue par une dame d'origine espagnole, et veuve, à ce qu'elle prétendait, d'un officier français ; il y avait là des convives venus de tous les points de l'Europe : des Allemands (il y en a partout sur les bords de l'Hudson), des Hollandais, des Portugais, des Norwégiens, des Suédois et quelques compatriotes.

Comme dans un congrès politique, la langue française était la langue de la conversation générale, ce qui explique peut-être pourquoi nous n'y voyions que rarement des Grands Bretons.

Au nombre des commensaux les plus assidus et des plus intrépides *beuveurs*, comme eût dit Rabelais, se trouvait un petit homme blond, à la face ronde comme un fromage de Hollande, aux lèvres épaisses, aux yeux petits, vifs et légèrement bordés de rouge. Il parlait peu ; et, cependant, un soir qu'après dîner, un de nous avait fait servir plusieurs bouteilles de Rœderer et de Cliquot, la conversation atteignit un diapason anormal. Après avoir parlé de choses et d'autres, on compara le Whisky et le Cognac, et delà on fut amené à discuter sur le mérite de la littérature américaine : Edgard Poë avait servi de trait d'union entre ces deux conversations, en apparence dissemblables, parce qu'un de nous avait assuré que cet étrange humoriste n'écrivait qu'après de nombreuses libations, causes du

Hosted by Google

genre fantastique de ses contes, enfants de l'hallucination plutôt que de la fantaisie.

Notre petit homme blond, que nous étions convenus d'appeler le juif Hollandais, depuis un certain temps paraissait inquiet; enfin il serra convulsivement ses grosses lèvres, devint tout rouge, puis roulant ses yeux avec une vivacité d'oiseau, s'écria :

« Je fous en réponds, moi, qu'Egard Poë, il ne poit chamais trop et que ces récits sont des histoires toutes réelles. »

Un éclat de rire général accueillit cette déclaration : le petit homme, de rouge, devint noir; il saisit une bouteille d'un air menaçant, puis, redevenant paisible subitement, il en vida le contenu dans son verre qu'il but tout d'un trait : il alluma ensuite un cigare et sortit en haussant les épaules.

Je courus vivement après lui, et quand je l'eus rattrappé : « Ces messieurs étaient un peu *lancés*, lui dis-je poliment, et ce qu'ils vous ont dit sur Edgard Poë a paru vous blesser; il ne faut pas vous en formaliser, il n'y a pas eu d'intention méchante de leur part. »

— « Parlez-vous hollandais, me dit-il? »

— » Je lui répondis affirmativement et, lui, prenant mon bras amicalement, leva les yeux au ciel dans la posture édifiante d'un pasteur de l'église *established* qui reçoit les communications de l'Esprit-Saint, et commença son récit de la façon suivante :

— « Vous m'avez inspiré depuis longtemps de la confiance et de la sympathie, parce qu'à notre *table d'hôtes* (il dit ces mots en très-bon français, quoiqu'en accentuant peut-être un peu trop le *b* et le *d)* il y a certaînes classes d'individus, les Espagnols, les Italiens, les Portugais et vos compatriotes, qui parlent toujours très-haut, très-fort, en même temps, affirment avec aplomb des niaiseries ou des *humbugs*, traitent gaîment, légèrement même ce qui est sérieux, et parlent avec toute la sagesse et le bon sens dont ils sont capables de futilités. »

Hosted by Google

— « Les Français, cher monsieur, lui dis-je, sous la forme riante et enjouée de leur conversation émettent souvent des pensées très-sérieuses.

— » C'est là précisément ce que je leur reproche, et ce reproche ils se le font eux-mêmes, car souvent ils se décrient plus que ne le feraient les étrangers à leur égard.

— » Oh ! repris-je tristement, c'est que nous avons le tort, nous autres Français, de nous dire plus mauvais que nous ne sommes, et de nous croire supérieurs à ce que nous valons réellement.

— » Je l'ai remarqué, mais je préfère encore cela au défaut des Anglais qui se disent les premiers en toutes choses, et ont fini par se persuader complétement qu'ils le sont en effet. Ah ! monsieur, combien de fois j'ai regretté avec mon pauvre ami Edgard Poë de vivre sur cette terre méprisable, au milieu de ces mécaniques mues par la vanité qu'on nomme des hommes. D'ailleurs, sans connaître personnellement Edgard, vous avez lu sans aucun doute ses récits, qu'il a été obligé de qualifier de contes pour ne pas blesser le sens vulgaire, mais qui sont de très-véridiques histoires. Et cependant y a-t-il un de nous qui ne croit pas au merveilleux ? — Il n'est pas un homme qui n'ait été témoin de quelque histoire surnaturelle. Les timides disent : voici ce que je *crois* avoir vu, mais j'ai été le jouet de mes sens. Ils se mettent ainsi à l'abri du sarcasme, mais ils éprouvent le besoin de confier à quelqu'un ce qu'ils ont vu. La croyance au surnaturel est trop profondément ancrée dans nos esprits pour qu'elle ne soit pas la croyance à une vérité. On rit aujourd'hui des sorciers et des revenants, mais on ne rit presque point des médiums et des esprits frappeurs. Or, monsieur, Edgard Poë a été le témoin de tout ce qu'il raconte ou il le tient d'amis véridiques ; car, pour vous en donner une preuve, je vous dirai que l'aréonaute hollandais.... c'est MOI.

Et le juif darda sur moi les rayons de ses petits yeux

Hosted by Google

ronds. J'avais bien envie de rire, pensant à part moi que la liqueur de la veuve Cliquot lui avait sûrement porté à la tête ; mais je le voyais en veine de confidences, et, attendant une confession amusante, je me retins et lui dis très-tranquillement :

— » Ainsi, Meinherr, vous avez été dans la lune ?

— » Non, monsieur, mon histoire n'est pas tout à fait telle que Poë l'a rapportée. Plusieurs raisons m'ont empêché d'aller jusque dans la lune. En première ligne, le manque d'atmosphère autour du satellite, qui n'a pas permis à mon ballon de s'élever au-dessus des dernières limites azurées de l'air. La manière dont Edgard me fait monter dans la lune est tout à fait invraisemblable. J'ai conversé avec un habitant de cet astre, voilà tout ; et cet honorable lunatique m'a donné bien des renseignements touchants sur son pays.

— » Mais enfin, comment avez-vous vu un lunatique ?

— « Comme j'étais dans mon ballon, à une hauteur telle que je commençais à perdre haleine, je vis arriver vers moi un individu à cheval sur une machine dont je n'ai jamais pu définir le mécanisme et qui, en passant, heurta ma nacelle et s'y cramponna. Il me regarda avec des yeux non moins ébahis que les miens, car sa figure me semblait aussi étrange que la mienne le lui paraissait sans doute. Il n'avait ni nez, ni oreilles, ce que j'expliquai par l'absence d'air dans la lune.

» Il me fit des gestes si expressifs que je compris qu'il était muet, ce qui rendait l'usage des oreilles chez ce personnage d'autant plus inutile. Je compris nettement néanmoins tout ce qu'il voulait m'expliquer, pendant notre longue... conversation, et il saisit de même ma pensée que je lui traduisais avec les mains et non avec la langue.

» C'est de cette façon que je pus lui faire comprendre que je désirais avoir des renseignements sur les mœurs de la lune, et voici ce que j'appris :

» — Il n'y a point de nations dans la lune ; tout le

Hosted by Google

monde vit sur le pied de la plus grande fraternité. Chacun vient en aide à son voisin dans le danger, toutes les fois que celui-ci en a besoin. On se réunit en masse pour la défense commune, et les efforts de tous les citoyens profitent à l'intérêt général. Chacun s'impose de ses bras et de son intelligence pour le service public, de lui-même et sans y être forcé par personne.

» Il y a cependant pour la centralisation des affaires publiques pour chaque partie de notre *monde* — car mes compatriotes ont la faiblesse d'appeler parfois la lune le *monde*, alors qu'elle n'en est qu'une portion peut-être plus petite que la terre, n'en déplaise à nos savants...

— » A cette observation, je ne pus retenir un sourire, et, comme il saisissait le moindre jeu de ma physionomie : est-ce que vous croyez, vous, que la lune est le satellite de la terre ? — Voyant mon affirmation, il éclata de rire. Le créateur de toutes choses, reprit-il, doit bien s'amuser des idées de messieurs de la science dans chaque planète, sur toutes les sublimes créations qui nous entourent. Puis, continuant son récit : il y a, gesticula-t-il, pour chaque division géographique naturelle de la lune, un directeur général des affaires qui est élu par les habitants de son district. Tous ces chefs sont les premiers à consulter leurs administrés et reçoivent d'eux, volontiers, les conseils que ceux-ci veulent leur donner. Ils ne s'aveuglent pas du reste sur leur propre valeur, et s'ils se trompent, ils le confessent franchement, la vérité étant toujours bonne à savoir.

— » Je compris par la suite que le mot mensonge n'avait aucun geste correspondant dans la lune. J'avais bonne envie de lui avouer que les hommes de notre terre avaient l'habitude de se croire très-grands, très-savants, très-spirituels et très-beaux, et de se dire très-petits, très-ignorants, très-simples et très-laids, et que cela s'appelait la *modestie ;* mais je préférai donner un autre cours à nos idées et lui demandai si, dans la

Hosted by Google

lune, il y avait des différences de sexes et auquel il appartenait. Il me répondit qu'il y en avait et qu'il était un mâle.

— » Alors on doit y connaître l'amour, demandai-je ?

— » Il répondit affirmativement mais d'un air fort triste. Cependant, au risque de commettre une grossière indiscrétion, je le priai de me dire si toutes les femmes étaient fidèles à leurs maris et réciproquement. Il devint fort rouge, ses yeux se voilèrent de larmes, et il m'avoua que tous les ménages étaient loin d'être heureux, et que lui-même était une victime de l'hyménée, mais qu'il avait trouvé une compensation dans les sympathies que son malheur avait rencontrées parmi ses concitoyens. On cherche, dans ce cas, fit-il, à consoler l'époux malheureux en l'entourant d'affection et de respect, comme le père qui aurait perdu un enfant, et la femme, dont l'adultère est découvert, est l'objet du ridicule. On la flétrit d'un geste qui ne se fait point dans la bonne société.

— » Cela ne se passe pas ainsi sur la terre ; c'est l'époux trompé qui est ridiculisé, et peu s'en faut que les femmes infidèles ne soient plus honorées que les femmes honnêtes ; surtout s'il n'y a pas eu de scandale public. On les traite à peu près comme des artistes célèbres.

» Mon lunatique fut si surpris de cette nouvelle qu'il faillit passer par-dessus le bord de ma nacelle et redescendre dans la lune.

» Pour renouer l'entretien, je lui demandai s'il y avait dans son pays des médecins homœopathes et allopathes ; si ces derniers traitaient les premiers de charlatans et si ceux-ci appelaient ceux-là des ânes. Il ne comprit pas d'abord ce que je voulais dire, mais quand je lui eus expliqué ce que c'était que l'homœopathie et l'allopathie, il me dit que toutes les fois qu'un médecin découvrait les bons effets d'un remède quelconque, il s'empressait de le communiquer à ses confrères, qui l'étudiaient et, après en avoir constaté les

Hosted by Google

avantages, recueillaient cette découverte avec joie et sans jalousie et en profitaient de leur mieux.

— » Oh! ce n'est pas comme cela sur la terre, où jamais un allopathe ne s'occupe d'homœopathie, et ne se préoccupe de savoir s'il n'y a pas avantage à fondre les deux systèmes et à employer par exemple l'allopathie pour les maladies aigues et l'homœopathie pour les maladies chroniques.

» Je lui demandai quel genre de monnaie on employait dans la lune, et comme il ne comprit pas ma question, je tirai de ma poche un dollar et le lui montrai. Il regarda attentivement l'aigle américain, et crut que je lui demandais s'il y avait des oiseaux dans la lune. Je compris par là qu'on n'y connaissait point l'usage de l'argent et que le libre échange y était pratiqué sur une échelle d'autant plus large que le sol était à tout le monde. Chacun en effet cultive la lune sans la distinction de propriétés qui existe sur notre planète. Tous les travailleurs se portent vers l'endroit qui a le plus besoin de bras; de cette façon on évite la disette et on obtient des récoltes généralement abondantes, toujours suffisantes. Dans tous les cas, le pays où les récoltes ont été les plus belles s'empresse de porter son trop plein dans la contrée où les biens de la lune ont été maltraités.

— » Tout le monde alors, lui demandai-je, est agriculteur chez vous?

— » Non certes, répondit-il, nous avons, outre les agriculteurs, les négociants chargés des échanges des denrées, les savants, les poètes, les artistes et une foule d'autres professions. Chacun choisit celle pour laquelle il a le plus de dispositions, et celui qui est chargé de donner, par le frottement, du brillant aux chaussures est aussi estimé de ses concitoyens que celui qui découvrit la preuve que la terre tourne au tour de la lune. En somme on pourait classer la société en deux parts, qui se recherchent et s'estiment : la bourgeoisie et les lettrés.

Hosted by Google

— » Ce n'est pas comme sur la terre ; les lettrés ne fuient pas la société des bourgeois, mais il s'en moquent un peu ; par contre, les bourgeois n'aiment point les lettrés parce qu'ils en ont peur, et souvent ils feignent de ne pas les estimer.

— » Chez nous, toutes les professions sont également honorées, quand ceux qui les exercent sont honorables. Il en résulte que les magistrats ne croient pas qu'en dehors de la magistrature il n'y ait rien de bien distingué. Les élèves des écoles spéciales ne forment pas un corps séparé, se soutenant et s'admirant comme des francs-maçons. Les gens de lettres et d'art ne croient point qu'il n'y ait d'esprit que chez eux. Les savants sont bons pour....

— » Ici je l'interrompis brusquement, j'avais un éloge à faire de mes compatriotes : Sur la terre, les savants aussi sont bons pour tout le monde, et plus ils savent plus ils sont modestes, lui dis-je. J'entends parler ici des savants et non pas des poseurs, de ceux qui, ne sachant presque rien, font parade de leurs connaissances intimes et veulent professer les autres.

— » Nous avons aussi dans la lune de ces petits esprits qui, parce qu'ils savent un peu plus que rien. font étalage de leur savoir infiniment petit. On les laisse généralement parler tout seuls et personne ne les écoute ; comme on ne les contredit pas ils se complaisent dans leur propre adoration, et croient avoir produit de l'effet sur leur auditoire. Cela suffit à leur bonheur.

— » Nous avons dans la lune, continua-t-il, une classe de gens peu éclairés, mais fort honnêtes, qui sout contents du présent et tiennent à conserver la société dans l'état où elle est. Ils ne croient pas qu'elle puisse être améliorée. Ils sourient quand on leur parle de ce que nous sommes convenus d'appeler le progrès, mais ils ne s'y opposent pas. Ils ne poussent pas à la roue, mais n'enrayent rien. Ils n'aiment pas les changements, mais ne les redoutent pas, persuadés par l'ex-

Hosted by Google

périence qu'on ne peut guère obtenir de grands biens sans commencer par souffrir d'un enfantement souvent laborieux et pénible.

— » Avez-vous des journaux dans la lune, lui demandai-je ?

— » Énormément. Chaque opinion est représentée par une ou plusieurs gazettes quotidiennes pour les sciences, les lettres, les arts, le commerce, l'agriculture. les affaires du gouvernement, etc...

— » Ces personnes qui n'aiment pas les changements ne doivent point aimer les journalistes.

— » Comment n'aimeraient-ils point les journalistes puis qu'ils ont le plus grand plaisir à lire leurs journaux ?

— » Mais au moins ils ne doivent estimer que les journalistes de leur opinion ?

— » Nos conservateurs, c'est le nom qu'on donne à la classe intéressante d'individus qui nous occupe, sont des gens de bonne foi et de plus ils sont modestes; par conséquent, ils ne se croient pas seuls capables d'avoir raison ; aussi respectent-ils toutes les opinions quand elles sont la conséquence d'une conviction et non le résultat d'un calcul d'intérêt ou l'obéissance au mot d'ordre d'une coterie, ce qui arrive quelquefois, mais ne peut durer longtemps, ces faussetés là étant promptement démasquées.

— » Tout au moins vos conservateurs doivent estimer fort peu les littérateurs, les artistes...

— » Comme ils aiment à lire, ils estiment naturellement ceux qui font les livres. Comme ils vont au spectale avec plaisir, ils estiment les comédiens, sans lesquels le spectacle ne serait pas possible ; les comédiens, du reste, s'efforcent par leur bonne conduite de mériter cette confiance. Le plus sûr moyen de rendre les gens honorables, c'est de les honorer.

» Parce qu'un homme est artiste du reste, les bourgeois n'en concluent pas qu'il soit incapable de remplir des fonctions sérieuses. Les gens sérieux aiment à avoir

Hosted by Google

sur les affaires les plus graves les opinions des artistes et aussi des hommes les plus vulgaires, parce qu'ils ne se considèrent pas comme devant avoir seuls le monopole du bon sens.

» Mais il est bon que vous sachiez ce que nous appelons les gens sérieux : ce ne sont pas seulement ceux qui ne sont pas gais, mais ceux qui ont des occupations sérieuses, telles que la direction générale des affaires publiques, la justice, la science, l'amélioration de la culture de la lune, l'éducation des enfants, etc....

— » J'expliquai à mon lunatique que, sur la terre, on appelait généralement gens sérieux les individus qui, se prenant au sérieux, finissaient par faire partager aux autres l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, grâce à leur costume, à la raideur de leur tenue et de leurs discours. Beaucoup de gens sérieux ne cherchent à le paraître que pour dissimuler leur nullité. Les gens capables cherchent généralement à paraître aimables, et dans l'intimité ils ne font jamais sentir leur supériorité. (1)

. . . .

— » On a un grand défaut dans la lune, reprit mon homme, c'est de ne pas vouloir admettre comme possibles les idées nouvelles qui choquent l'opinion générale, et on prend en pitié ceux qui les émettent. La croyance générale dans la lune est que la terre est inhabitée ; cette atmosphère qui l'entoure doit être un obstacle insurmontable à ce que des animaux puissent y vivre ; car, croit-on ici-bas, il doit y faire nne nuit éternelle, les rayons du soleil ne pouvant pas évidemment percer cette croûte épaisse. Les gens pieux trouvent qu'il serait contraire aux principes de la religion de supposer que Dieu n'a pas créé tous les mondes au milieu desquels nous vivons en ce moment, unique-

(1) J'ai dû retrancher ici une quantité considérable de discussions que le Hollandais prétendit avoir eues avec son habitant de la lune, ces discussions devant trop allonger cet écrit ; de plus comme elles touchaient de trop près à la politique, à la morale et à la religion, elles n'auraient pu avoir place dans la REVUE. (Note du Traducteur.)

Hosted by Google

quement pour la plus grande gloire des habitants de la lune. Lorsque je reviendrai sur la lune, si j'ai le malheur de dire que j'ai vu un habitant de la terre, je sais le sort qui m'attend, on m'appellera un terratique, je serai enfermé dans une maison de fous et j'entendrai mes amis me plaindre, en disant : « Son esprit est monté dans la terre ;... la chose est sûre... il a un tour de terre. »

— » Je ne pus m'empêcher de rire de cette déclaration si conforme à ce qui se passe chez nous. Je lui demandai une foule de choses auxquelles il répondit toujours d'une façon qui m'étonna, mais qui me fit prendre la lune en estime de plus en plus, et si, après avoir quitté la terre, nos âmes habitent successivement dans chaque astre en s'améliorant chaque fois, et commencent leurs pérégrinations au sortir de la terre par la lune, je voudrais mourir tout de suite.

» Je ne vous dirai point tout ce dont nous nous entretînmes: il se fait tard ; les rues de New-York, si peu sûres à midi, ne le sont pas d'avantage à minuit, et je n'ai sur moi aucune arme à feu... Encore un mot, cependant, avant de nous séparer :

— » J'avais demandé s'il y avait une aristocratie quelconque dans la société au milieu de laquelle l'habitant de la lune avait le bonheur de vivre. Il m'apprit que les hommes qui ont fait les découvertes les plus utiles ou rendu les plus éminents services sont placés au-dessus de leurs semblables ; on leur rend toute espèce d'honneurs, et on leur évite les ennuis de la vie privée et domestique. Mais cette aristocratie n'est point transmissible, et les enfants des nobles sont obligés, s'ils veulent l'être aussi, de travailler eux-mêmes à leur annoblissement.

» Il y a dans la lune, me dit-il aussi, pour juger les contestations entre les habitants, des tribunaux dont les membres, comme tous les fonctionnaires publics, doivent leur magistrature au suffrage universel. Ils jugent avec une extrême célérité. Chaque partie expose

Hosted by Google

son affaire avec sincérité, et comme il n'y a point d'avocats, les procès sont vite terminés.

» Plus je causais avec mon lunatique et plus j'admirais la netteté de ses gestes, qui traduisaient admirablement sa pensée. Ce pays, où on n'entend pas un son, ne devait pas être la patrie des musiciens. J'essayai de lui expliquer ce que c'était que le bruit, je lui montrai mon oreille, il la toucha, regarda dans le cornet et ne comprit pas, à son grand regret. Il me fit voir, à son tour, sur sa tête, un de ses organes dont je ne pus comprendre l'usage, et j'admirai l'immensité de la création qui, dans chaque planète, a mis une diversité d'individus si grande. Je lui fis observer qu'il me semblait que sa langue était si claire, que tout le monde devait parler de la même façon. Il sourit d'un air malin qui me fit sentir que j'avais dit une naïveté, et que peut-être je m'étais adressé à un homme éloquent. Je me sentais, du reste, mal à mon aise: je le voyais lire couramment sur ma physionomie mes pensées et je compris que, grâce à cette perspicacité, si les habitants de la lune n'étaient point menteurs, ce n'était peut-être pas un grand mérite de leur part, mais seulement parce qu'ils ne pouvaient dissimuler leurs pensées.

» Mon interlocuteur me fit facilement saisir les finesses de son langage, si je puis appeler de ce nom une façon de s'exprimer où la langue n'avait rien à faire. Il m'expliqua la manière honnête dont se faisaient les transactions commerciales dans la lune, en gestes très-simples; mais quand je lui demandai s'il y avait plusieurs religions dans le satellite, son geste devint dramatique, en quelque sorte oratoire. A ce sujet il me fit de fort belles réflexions que je regrette de ne pas vouloir vous communiquer. Il me fit plusieurs questions sur ce qui se passait sur la terre, mais, trop embarrassé pour lui répondre sans lui donner une mauvaise idée de nos compatriotes, je lui pris les mains en lui disant: mon cher ami, croyez-moi, retournez dans la lune; et,

Hosted by Google

le poussant hors de ma nacelle, j'eus la satisfaction de le voir remonter très-vite vers la lune, tandis que moi, ouvrant une soupape de mon ballon, je redescendis rapidement sur terre, à Norfolk. Depuis ce tems-là je ne parle presque plus, tant j'ai pris en pitié nos langues terrestres et ceux qui les parlent. »

A ces mots, mon petit hollandais laissa tomber sa tête, en soupirant, sur sa poitrine, puis, comme nous étions assis sur un banc de Washington square, il s'appuya le dos contre un arbre et s'endormit. Au bout d'une ou deux minutes, il ronflait comme une toupie de son pays.

Je pensai qu'il était gris et, le laissant là, je formai le projet de reprendre ma conversation avec lui le lendemain, pour voir si, à jeun, il reprendrait la suite de ses billevesées avec le même sang-froid; mais il ne reparut plus jamais à notre *boarding-house*, et ma conviction intime aujourd'hui, où, mûri par l'expérience, je crois facilement au surnaturel, c'est que c'était un habitant de la lune, qui, pour voyager incognito sur notre planète, avait pris la forme d'un juif hollandais.

Léon Méneau.

Hosted by Google

LES ÉTRENNES DU POÈTE.

Un soir, — c'était le dernier de décembre —
Je vis entrer, sans frapper, dans ma chambre,
Humble mansarde au vieux quartier latin,
Une marquise en corset de satin,
Que précédait une folle grisette.
Figurez-vous Célimène et Lisette.

En nos réduits, pauvres nids trop étroits,
Deux on est bien, on ne peut loger trois;
Nous n'avions point alors toutes nos aises.
En ce temps là je possédais deux chaises;
J'en offris une et pris l'autre; entre nous,
C'était bien mal; d'ailleurs, sur mes genoux
Qui vint s'asseoir, Lisette ou Célimène?
Devinez-le. — « Quel bon vent vous amène!
» Dis-je aussitôt. En son Louvre, le roi
» Aura ce soir moins de bonheur que moi;
» Je donnerais ses grandeurs souveraines....

» Nous vous portons, cher petit, vos étrennes, »
Fit en riant la belle au frais minois;
« Elles sont là, dans le creux des deux noix
» Que nous posons sur votre cheminée.
» Vous choisirez, la chose examinée;
» Regardez les. A l'égard de la dent,
» Si m'en croyez, mon fils, soyez prudent:
» Votre destin en dépend pour la vie.
» Soyez prudent, *c'est moi qui t'en convie !* »

Hosted by Google

Et cependant, sa main en tapinois
Serrait ma main. Lequel fixa mon choix
Des deux présents ? Faut-il qu'on vous le dise ?
Ce ne fut pas celui de la marquise.
Ce que cachait la dame en son écrin
D'heur et malheur, de joie et de chagrin,
Un mien voisin, mais du premier étage,
Pourrait le dire : il le prit au partage.
On m'a conté depuis qu'en grand seigneur
Il écrasait les gens de son bonheur,
Qu'il tenait table et roulait équipage,
Que, si sa plume écrivait une page,
A sa louange on en composait trois,
Que pour clients sa banque avait des rois ;
Mais que son âme, inquiète et farouche,
Jamais n'envoie un sourire à sa bouche
Ni dans ses yeux les pleurs de la pitié,
Qu'il ne connaît l'amour ni l'amitié !

Pauvre oiselet chanteur, cachant ma vie,
De nul mortel je n'excite l'envie,
Je vais à pied et le couvert n'est mis
Chez moi, parfois, que pour quelques amis ;
De vrais amis ! Si j'arrange une rime,
Je n'ai pas même éditeur qui l'imprime ;
Si, sage assez, à pas un je ne dois,
Pour débiteurs je n'ai princes ni rois :
De tels trafics passent ma négligence ;
Je n'ai jamais prêté qu'a l'indigence,
Sans intérêt, souvent à fonds perdu,
Mais en amour ils me l'ont bien rendu !
Pour qui se plaint, faible et tendre, mon âme
Tient un trésor de larmes ; il n'est femme
Plus pitoyable et plus sotte que moi.
Tel qu'un enfant, on me jette en émoi
En me lisant l'Ogre ou Croquemitaine,
Mais en retour, comme Jean Lafontaine,
Je ris mon soûl, si je rencontre un sot....

Hosted by Google

Lequel des deux a choisi le bon lot,
Du gros banquier ou du pauvre poète?
Je n'en sais rien. Mais, secouant la tête,
Je sais fort bien qu'avec son air moqueur,
Lisette, un jour, une main sur son cœur,
Me dit tout bas: « Crésus, à cette place,
Mon cher petit, n'a rien qu'un bloc de glace;
Malgré l'éclat dont on est ébloui,
Ton lot vaut mieux, n'est-ce pas? — Je dis oui.

— Ami lecteur, au dernier de décembre,
Si Célimène et Lisette, en ta chambre,
Viennent t'offrir leurs cadeaux, souviens-toi
Qu'encor mieux vaut être content que roi,
Et, si m'en crois, tu cacheras ta vie
Loin du fracas..., *ma muse t'en convie!*

X. Y.

Hosted by Google

LA GRENOUILLE ET LE MANANT.

FABLE.

Plus d'une fois on a vu le jaloux
Sur un rival appelant l'anathême,
Imprudemment hâter les coups
Qui vont s'abattre sur lui-même.

Au retour du printemps, quand tout n'est que chanson,
Par une nuit sereine,
La lune, à l'horizon,
De ses feux argentés illuminait la plaine,
Et, sous les noirs donjons de dame châtelaine,
La grenouille chantait.
— J'aurais mieux fait de dire
Grenouille coassait. — Mais elle, en son délire,
Comme fait maint robin voulant toucher la lyre,
Se grisait de ses chants que l'écho respectait.
Si je voulais médire,
Je pourrais ajouter que Grenouille, en ceci,
Imitait tel ou tel qui des autres se raille
Et qu'on entend souvent aussi
Chanter comme une huître à l'écaille.
Mais venons à notre récit,
Gardons-nous de la médisance :
Il est assez de gens, en France,
Enclins à ce péché maudit
Qu'il est bien d'éviter, je pense.

Près de la mare où notre Jeanneton
S'égosillait, armé d'un long bâton,
Un rustre écoutait en silence ;
Et Grenouille d'enfler sa plus belle cadence,

Hosted by Google

Croyant ainsi charmer tout le canton.
Une chose pourtant chagrinait la commère :
Non loin, caché sous le rameau,
Le Rossignol chantait, et la voix de l'oiseau
Pouvait empêcher le château
De goûter à loisir sa gamme tout entière.
— Bonhomme, dit-elle au manant,
A quoi te sert donc cette gaule
Que tu gardes, là, sur l'épaule,
Lorsque tu pourrais à l'instant,
Et d'un seul coup sur le feuillage,
De cet oiseau maudit arrêter le tapage ?

— Vraiment ! répondit le malin,
Pour obéir au châtelain,
Dans peu, je vais faire justice....
L'oiseau se tût. Sans tarder le vilain
Du peuple coassant commençait le supplice.

Ceci se passait au bon temps
Où tout Seigneur avait droit de patrouille,
Lorsqu'il voulait, la nuit, sur ses étangs,
Mettre un baillon aux cris de la Grenouille.
Moi, je sais, de nos jours, maint grotesque chanteur,
Grenouille par la voix, grenouille par l'envie,
Qui pourrait aux dépens de sa chétive vie,
De la gaule, à son tour, sentir la pesanteur.

GASTON ROMIEUX.

Hosted by Google

BROUTILLES BIBLIOGRAPHIQUES.

(6e SÉRIE.)

47. — *Histoire Auguste contenant les vies des Empereurs romains en Orient et en Occident.* — Genève, Crespin, 1610, 2 vol. in-8o. (Omis par Barbier) (par Jacques Esprinchard.)

Jacques Esprinchard, sieur du Plomb, petit port au près de la Rochelle, naquit dans cette ville vers 1570, et y mourut le 29 août 1604.

Nous n'avons guère sur sa vie d'autres détails que ceux qui sont contenus dans l'article que lui a consacré Arcère (*Hist. Roch.*, 11, p. 99 et p. 706) emprunté lui-même presque tout entier à une note rédigée par Colomiès, le père, qui était à peu près contemporain.

La date même de sa naissance, que ne donne pas Colomiès, semble avoir été fixée par de simples conjectures et peut-être faut-il encore l'avancer.

Dans une relation manuscrite des voyages d'Esprinchard, qui est à la Bibliothèque, et à laquelle la note de Colomiès dont nous venons de parler sert de préface, il dit de lui-même. « Après être revenu du collége » d'Orthez en Béarn, où j'avais été envoyé jeune pour » étudier, je m'embarquai le 23 d'avril de l'an 1593. » Il resta à Leide quatre ans, « à cause des beaux exercices de toutes sciences qu'on y voit » visitant pendant les vacances les villes voisines, et au bout de ce temps, « ayant parachevé ses études » il quitta Leide, le 3 mars 1597, pour visiter l'Allemagne, la Suisse et le Midi de la France. Un mois après, il était à Francfort, et Bongars, en lui remettant une lettre, le désigne par le

Hosted by Google

mot *adolescents*. Ce jeune homme, qui quittait en 1593 le collége pour aller achever ses études en Hollande, et consacrait encore quatre ans à ce soin, avait-il alors plus de 20 ans, et n'est-ce pas plus vraisemblablement de 1573 à 1575 qu'il faut placer sa naissance?

C'est à l'étude du droit qu'il se consacra spécialement à Leide, et il fit imprimer en 1597 ses thèses *de Tutela et cura*, qu'il dédia à Scaliger. La dédicace à cet érudit est sans doute à elle seule une preuve du soin avec lequel Esprinchard cultivait les lettres. On ne recherche pas l'amitié de tels hommes sans partager un peu leurs goûts; or, partout il sut se faire d'illustre amitiés: Welser, Hoeschelius, De Thou, Casaubon lui donnèrent place dans leur intimité.

Du reste ses notes même de voyage donnent une preuve encore plus directe de son amour pour l'étude. Il y parle peu de lui, mais il y est attentif à tout ce qui intéresse les lettres, hommes et choses; il copie partout les inscriptions; toutefois celles qu'il a transcrites nous semblent toutes modernes; il assiste à des discussions de thèses, et, entre autres, à Leipsick à des thèses soutenues en grec; en même temps il recueille avec soin les traditions, les légendes, montrant plus d'érudition que de critique. Peut-être cependant serait-il injuste de lui en faire un reproche; car le plus souvent il n'approuve ni ne blâme: ce sont des notes assez complètes, mais ce ne sont que des notes. Tel qu'il est, ce voyage est certainement ce qu'Esprinchard nous a laissé de plus intéressant. Colomiès pensait que c'était une pièce digne d'être imprimée: il est fort douteux que cela soit encore vrai aujourd'hui. Pour savoir même s'il y reste quelque fait ou quelque document peu connu, il faudrait, ce que je n'ai pas fait, le comparer avec les relations sur les mêmes pays qui ont été publiées.

Voici du reste, telle qu'il la résume lui-même, la liste des pays qu'Esprinchard avait parcourus: Angleterre, Zélande, Hollande, Frise Orientale et Occidentale, Gueldre, Clèves, pays de Berg et de la Marche, territoire

Hosted by Google

de Cologne, Franconie, Thuringe, Misnie, haute et basse Saxe, Lusacie, Silésie, Moravie, Pologne, Hongrie, Autriche, Bohême, Bavière, Suève, Alsatie, Suisse, Savoye, Bresse, Daulphiné, Provence, Languedoc, Gascogne (et en icelle Armagnac, Bigorre, Béarn) Xainctonge et Aulnis.

Il arriva à la Rochelle, le 24 mai 1598 ; mais, après six mois seulement de séjour, il en repartit pour aller à Paris.

Au milieu de cette vie si active, il trouvait encore du temps pour d'autres travaux ; outre les ouvrages qu'il remettait à publier, « lorsque Dieu lui aurait fait la grâce d'avoir mis fin à toutes ses pérégrinations », il donna en 1598, à Genève, une édition de la *Civile conversation* d'Etienne Guazzo, traduite en français par Belleforêt, dans laquelle il avait inséré et traduit un grand nombre de morceaux récemment ajoutés par Guazzo à son premier ouvrage. Il dédia cette édition à Corneille Vander Myle, gentilhomme hollandais. En réimprimant ce livre à Genève, en 1609, on en a reproduit textuellement le titre, de sorte qu'il semble qu'il ait été publié seulement à cette date.

La même chose arriva pour son *Histoire Auguste des Empereurs Romains en Orient et en Occident,* depuis Charlemagne jusqu'à Rodolphe II. L'édition publiée à Genève, en 1610, où le récit est continué jusqu'en 1609 et qui ne porte pas le nom de l'auteur, pourrait faire douter si on a en main l'ouvrage d'Esprinchard. Mais on voit à la table du livre même que c'est une seconde édition. La première fut publiée en 1600, en deux volume in-8o.

C'est dans la même année et à Genève que, d'après une note de Colomiès assez difficile à lire, semble avoir été donnée une première édition de *l'Histoire des Ottomans*, qu'on trouve indiquée sous le nom de Jacques Esprinchard, comme imprimée à Paris, en 1609, dans le catalogue de la bibliothèque Bodléienne, de 1620.

Ces promptes réimpressions de livres assez considérables semblent garantir qu'ils eurent du succès, mais

Hosted by Google

ils ne sont ni d'un genre ni d'un mérite qui pût les faire survivre aux changements de la langue. Ce sont des abrégés ; mais le récit y est très net, assez rapide et non pas sans chaleur. La description de la prise de Constantinople par Mahomet II, par exemple, n'y manque pas de vigueur. D'un autre côté il y a de singuliers défauts de proportion : ainsi, on s'étonne de voir que le règne de Charles-Quint est un de ceux qu'il raconte le plus brièvement.

Outre ces histoires, celles qu'il préparait sans doute pendant ses périgrinations, Esprinchard eut part à la traduction des deux premiers volumes des méditations historiques de Camérarius, publiée en 1604 par Simon Goulart, qui le déclare dans la dédicace de son édition de 1610.

Il y a quelques lettres de lui à Scaliger dans le recueil des lettres françaises adressées à celui-ci, publié par Jacques de Rêves, à Harderwick, en 1624.

On voit par une de ces lettres qu'il était encore à Paris en 1601 ; peut-être ne revint-il à la Rochelle que vers 1603, et y était-il depuis peu de temps lorsqu'il montra tant d'intérêt pour la formation de la Bibliothèque. Ce n'est du moins que le 12 janvier 1604 qu'il fut reçu Pair de la commune à la place de Mathieu Baudoux. Il ne jouit pas longtemps de cet honneur et de la considération qu'il s'était acquise dans la ville.

Une maladie contagieuse, que les contemporains désignent sous le nom de peste, sévissait alors à la Rochelle. Au mois de juillet 1604, à Mireuil, lieu où l'on évacuait les malades, il était mort 200 personnes ; une sorte de panique s'était jointe aux rigueurs du fléau, et tant de personnes quittaient la ville que l'on fut obligé de décréter que ceux qui coucheraient plus de deux nuits dehors, échevins, pairs ou bourgeois, perdraient leur état.

Telles étaient les craintes des pays voisins, qu'un chroniqueur du temps relève le courage des habitants de Saint-Jean-d'Angély, qui offrirent aux Rochelais de

Hosted by Google

la farine, pensant qu'on n'oserait pas leur en apporter du Poitou. En même temps on ordonnait à Saint-Jean un jeûne solennel, à cause de cette affliction.

Ce tableau peut servir à relever notre époque à nos propres yeux.

Esprinchard fut une des victimes de cette maladie. Il mourut le 29 août 1604. Arcère n'a dit le 28 que par une erreur du copiste de Merlin. Lestoile en mentionnant cette mort accorde des regrets à « cet homme d'une douce, droite et chrétienne compagnie. »

Sa veuve lui survécut peu. Le fléau l'emporta aussi, le 10 septembre, à Marsilly.

Esprinchard ne vécut donc que bien peu dans sa patrie. Cependant, il chercha à la servir, il l'aima et il aima les lettres. Ces deux qualités peuvent éveiller pour ce laborieux jeune homme sitôt enlevé une mélancolique sympathie.

48. — Léon d'Arger. *Oraison funèbre de Mgr Etienne de Champflour, évêque de la Rochelle.* — Rochelle, 1726, in-4o.

49. — Léon d'Arger. *Oraison funèbre, de Ch.-A. de Matignon.* — Rochelle, 1731, in-4o.

Nous n'avons que très peu de renseignements sur Léon d'Arger, chanoine de l'église de la Rochelle; il ne figure dans aucune biographie que je connaisse, et ses discours imprimés n'ont pas été mentionnés par M. Quérard, quoique la Bibliothèque historique de la France eût pu les lui indiquer.

Je ne puis préciser ni le lieu ni la date de sa naissance; mais celle-ci doit être placée vers 1676, puisque son acte de décès lui donne environ 80 ans au mois de décembre 1756. En 1725 il était chanoine de l'église de la Rochelle; il fut chargé, cette année de l'oraison funèbre de l'évêque de ce diocèse, Mgr Etienne de Champflour, et, en 1730, de celle du maréchal de Matignon, gouverneur de l'Aunis.

Hosted by Google

Il fut un des fondateurs de l'Académie de la Rochelle, et contribua beaucoup à son établissement par le mouvement qu'il se donna, en 1731, auprès du marquis de Bourzac, premier gentilhomme du prince de Conty, pour obtenir la protection princière dont alors ces corps ne pouvaient se passer. Aussi fut-il compris sur la liste des académiciens nommés en 1732, par le Roi, où l'on comptait un tiers des membres appartenant à l'église. Cette alliance, bien plus générale alors qu'aujourd'hui, entre le clergé et les hommes lettrés, était certainement une des forces des sociétés littéraires.

D'Arger fut un des membres assidus de l'académie et en fut plusieurs fois directeur pendant les dix premières années de son existence ; il fut chargé, en 1734, de haranguer M. de Matignon, le fils du maréchal, qui avait succédé à son père dans son gouvernement ; en 1735 et en 1736, il ouvrit les deux séances publiques par des discours inspirés par la circonstance. A cette même séance, du 18 avril 1736, il lut une ode sur la paix, et à celle du 16 avril 1738 une épître sur les agréments de la campagne.

Aucun de ces écrits n'a été conservé. D'Arger ne peut donc être connu que par ses deux oraisons funèbres ; savoir :

Oraison funèbre de Monseigneur Etienne de Champflour, évêque de la Rochelle, prononcée dans l'église de la Rochelle, le 17 janvier 1725. — Rochelle, 1726, veuve Fr. Courson, 60 pages, in-4°.

Oraison funèbre de Charles-Auguste de Matignon, maréchal de France, gouverneur du pays d'Aunis, ville et gouvernement de la Rochelle, prononcée dans l'église de la Rochelle, le 15 février 1730. — Rochelle, imprimerie de Jean Bonnet, 1731. Chez Michel Salvin, libraire. — 42 pages, in-4°.

Ces deux oraisons funèbres sont complètement oubliées ; c'est la destinée ordinaire des ouvrages de ce genre. On dirait que c'est à eux que s'applique dans toute sa rigueur la dure sentence de Boileau :

Hosted by Google

« Il n'est pas de degré du médiocre au pire. »

En dehors des œuvres de Bossuet, je ne pense pas qu'on trouve six oraisons funèbres qui aient préservé de l'oubli le nom de leur auteur et qu'on cite encore, fût-ce sans les lire.

Il n'y a pas à appeler de cette sentence et ces discours ont conservé peu d'intérêt. Je ne doute pas pourtant qu'ils n'aient mérité et obtenu du succès dans leur temps. La phrase de M. d'Arger est quelquefois longue et un peu traînante; elle affectionne des constructions que je crois peu correctes; mais elle a de l'ampleur, du souffle, onet y sent encore l'inspiration d'une grande école.

M. d'Arger n'était pas un Bossuet, pour voir et peindre à grands traits les combats, pour tirer de la chûte définitive des Stuarts de grandes et terribles leçons; d'ailleurs M. de Matignon n'était pas un Condé, les efforts impuissants des prétendants n'avaient pas l'éclat des malheurs de Charles I^er^, et la conduite de la cour de France dans cette affaire eût gêné peut-être la parole même du grand orateur. Aussi l'éloge funèbre de M. de Matignon a-t-il peu de couleur.

M. d'Arger peint avec plus de clarté et d'animation les luttes de M. de Champflour en faveur de la bulle *unigenitus*, et, ce qui a conservé plus d'intérêt, ses soins infatigables pour son diocèse, son inépuisable charité. Quoiqu'il n'ait pas su détendre assez son style, quoiqu'il soit trop souvent refroidi par son respect de je ne sais quelle dignité officielle et cérémonieuse, il fait sentir pourtant et partager l'émotion qu'il éprouve, et je n'hésite pas, pour ma part, à préférer cette oraison funèbre à la précédente.

Après le 13 décembre 1741, je ne retrouve plus la signature de M. d'Arger sur les registres de l'académie. Il ne quitta pourtant pas la Rochelle, car alors il eût pris des lettres d'associé, et il figure encore en 1752 sur la liste des titulaires.

Hosted by Google

Il mourut non pas le 26 novembre 1756, comme le disent Arcère et la Bibliothèque historique de la France, mais le 17 décembre de cette année, comme le constate son acte de décès, inscrit dans le registre particulier des membres du chapitre enterrés à la Cathédrale.

50. — *Les quatre repas*, poème, par Despéroux. — 1788, in-8°. (Omis par Quérard.)

La *Charente-Inférieure* a publié, en 1836, une notice sur Despéroux.

51. — *Requeste de Vivien-Outrepasse, souffleur juré et huissier jureur privilégié.* — 1753, 7 pages, in-4°. (Omis par Barbier et par Quérard.)

« Cette lettre est de M. de la Rochette, chevalier de Malte, à M. l'abbé N....., grand-vicaire de Saintes, qui l'avait prié à un dîner d'apparat à l'évêché, auquel il ne put pas se trouver. »

Note d'une main qui m'est inconnue, mais sur un volume qui appartenait à M. Théod. Pagez.

L. Delayant.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

DE LA MORALE DES PAIENS

AUX DERNIERS TEMPS DU PAGANISME.

Simplicius : Commentaire sur le Manuel d'Épictète. — Moralistes grecs, publiés par M. Dubner. — Les Entretiens d'Epictète recueillis par Arrien, trad. par V. Courdaveaux.

L'histoire du lycée ou collége royal de la Rochelle n'est pas longue, puisque plusieurs de ses fonctionnaires actuels l'ont vu naître. Cependant, si l'on dressait la liste des professeurs qui y ont passé, on y trouverait déjà bien des noms qui se sont fait distinguer au théâtre ou dans la presse, dans les journaux ou par des livres.

Ces réflexions, que tant d'écrits auraient pu m'inspirer, se sont présentées à moi à l'occasion d'un volume qu'a publié récemment M. Courdaveaux, qui fut ici professeur de seconde, en 1848 et 1849. Après avoir donné des thèses sur le Traité de Gilles de Rome, *de regimine principum*, et sur l'Immortalité de l'âme dans le stoïcisme, et un Traité du beau dans la nature et dans l'art, il a fait imprimer une traduction des *Entretiens d'Epictète recueillis par Arrien*. Ce livre m'a reporté vers des notes sur un sujet analogue, que je prenais précisément au temps où il était mon collègue. Revues ainsi après un long oubli, ces notes ne m'ont

Hosted by Google

pas paru dénuées d'intérêt, et je les réunis pour vous les soumettre.

Elles ne visaient pas à être une appréciation nouvelle du stoïcisme. Si elles avaient eu cette prétention, je n'oserais pas les présenter après tant de travaux importants qui sont intervenus depuis ; après le mémoire sur le stoïcisme, où M. Ravaisson a révisé et, ce me semble, singulièrement adouci le jugement qu'il avait porté sur cette grande doctrine dans son essai sur la métaphysique d'Aristote, et surtout après le chapitre sur Epicure et Zénon, qui est, à mon gré, la principale partie de l'*Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, de M. J. Denis. Mais je m'y proposais un but moins élevé, plus restreint, et le livre qui en était l'objet presque unique, le *Commentaire de Simplicius sur le Manuel d'Epictète* n'a, que je sache, attiré l'attention particulière de personne.

Je vénère, autant que qui que ce soit, les grands philosophes de l'antiquité ou des temps modernes; mais j'avoue que j'ai toujours aimé à y joindre certains auteurs secondaires, dont les idées moins originales, moins fortes, moins liées, sont quelquefois plus étendues, et dont, pour tout dire, je ne me sens pas si éloigné. C'est un admirable livre que le *Manuel d'Epictète*; mais j'aimerais à savoir ce qu'y puisait pour la direction de ses pensées et de sa vie, non pas un philosophe ou ce sage introuvable du stoïcisme, mais un esprit cultivé, un honnête homme de ce temps. Lucien rapporte qu'un sot acheta trois mille drachmes la lampe de terre d'Epictète, s'imaginant qu'en lisant à la lueur de cette lampe, il deviendrait semblable à ce grand vieillard. Eh bien ! j'avoue ma sympathie pour ce sot. Il me semble que la conscience interrogée à la lueur de cette lampe, à la lueur des souvenirs qu'elle évoquait, devait en effet répondre avec plus de fermeté. Cicéron recommande d'avoir présent à la pensée quelque sage de l'antiquité, et de se demander ce qu'il penserait de nos actions. Il me semble que cette lampe y aidait.

Hosted by Google

Quoiqu'il en soit, cette lampe est sans doute cassée; la seule chose qui nous reste d'Epictète, c'est son *Manuel.* Ce recueil de pensées qu'Arrien avait extraites des entretiens de son maître paraît avoir été réellement ce qu'annonçait son titre, un livre qu'on avait sans cesse à la main. Des chrétiens mêmes l'avaient approprié à leur usage, et nous avons encore deux de ces rédactions qui n'offrent, avec l'original, que de légères différences. Dans l'une, celle qu'on attribue à Saint-Nil (v^e siècle), je ne vois qu'un changement important: Epictète appuie ses dernières maximes sur l'immutabilité du destin, Saint-Nil sur la puissance et la sagesse de Dieu. L'un dit les Dieux, cite Socrate; l'autre dit Dieu, cite Saint-Paul. Les autres différences se bornent à quelques retranchements, à quelques modifications de mots. La seconde est une paraphrase anonyme, faite par un moine de la secte des hésichastes, ou tranquilles, ce qui ne s'éloigne guère de l'ataraxie des stoïciens. Ici encore les changements sont légers. Arrien a fait du manuel un guide du bonheur; le moine écarte ce mot pour le remplacer par celui de piété: il chasse soigneusement de son texte le mot femme. Il retranche peu et n'ajoute rien.

Mais nous avons encore sur le *Manuel* un ouvrage bien différent de ces deux-ci: ce n'est pas une simple reproduction légèrement modifiée, c'est un commentaire qui respecte le texte et le développe. Son auteur, Simplicius, ne se borne pas à conserver la lampe, il y verse de nouvelle huile. Il me donne presque cet homme que je désirais tout à l'heure. C'est un lettré, mais non pas un grand philosophe. Il aime à se rendre compte de ses idées; il connaît les philosophes, il ne se met à la suite d'aucun, et on a pu également le réclamer pour Platon, pour Aristote et pour Zénon; il tendrait plutôt à les concilier; on l'a appelé le ciment des philosophes, *philosophorum coagulum;* en réalité il a bien moins la rigueur logique du sectaire, que l'étendue pratique du bon sens. Comme, en outre, il est le

Hosted by Google

dernier en date des moralistes païens, on peut vraiment chercher dans ses écrits (puisque, faute d'observations directes et de conversations, il faut bien avoir recours à des écrits), les opinions d'après lesquelles un honnête homme dirigeait sa conduite au VI^e^ siècle, c'est-à-dire dans les derniers jours du paganisme.

J'aime à voir l'homme sous l'auteur, surtout quand il s'agit d'un moraliste : il faut bien savoir si celui qui juge la vie, a connu la vie. Un mot donc sur Simplicius.

En 529, un édit de Justinien interdisait l'enseignement à tous ceux qui n'avaient pas reçu le baptême. Après avoir retenti de la grande voix de ses orateurs, après avoir été animée de la voix de ses philosophes, privée de la liberté politique, Athènes devenait silencieuse, et sept hommes la quittaient. Ils s'en allaient en Perse, s'imaginant qu'ils y trouveraient non pas seulement un maître plus prudent et plus juste que le leur, mais un prince philosophe, tel que l'avait rêvé Platon. Bientôt détrompés, fatigués des mœurs grossières des Perses, las de l'exil, ne pouvant oublier leur patrie, ils y revinrent en 533, mais suivis de la faveur de Cosroès. Ce prince, disent les historiens, régla par une clause du traité qu'il imposa aux Romains, que ces hommes ne pourraient jamais être contraints de feindre une pensée qui ne serait pas la leur ou d'abandonner leurs opinions ; et jamais il ne souffrit la violation de cet article. Ainsi, du moins, l'affirme Agathias, historien peu favorable à Cosroès, qui se plaint que ses contemporains, Romains ou Perses, l'aient trop vanté, et qui lui attribue cette gloire étrange d'avoir protégé des sujets contre l'injustice et la tyrannie de leur propre souverain.

Simplicius était un des sept. C'est à peu près là tout ce que l'histoire dit de lui. Il devait être fort jeune au moment de son exil, et doit avoir vécu assez longtemps, puis qu'il a écrit contre Jean Philopon, qui publiait encore des ouvrages en 617 et ne mourut qu'assez

longtemps après. On tient pour constant qu'il était né en Cilicie, bien que Suidas l'appelle quelque part Phrygien; on croit qu'il fut disciple d'Ammonius, fils d'Hermias, et lui-même appelle Damascius son maître. Ne pouvant enseigner, il employa ses loisirs à écrire de nombreux commentaires sur les livres des philosophes; on en a de lui sur les traités d'Aristote sur la physique, sur l'ame, sur le ciel et sur les catégories. On en a perdu sur la métaphysique d'Aristote et sur la physique de Théophraste. On croit, peut-être un peu à la légère, qu'il en avait fait sur la rhétorique, sur les syllogismes, sur Jamblique. Il essayait, ce semble, d'échapper à l'ennui, peut-être au chagrin, par le travail.

Quant à son commentaire sur Epictète, on n'en a jamais révoqué en doute, ni l'authenticité, ni le mérite. Tous les érudits l'ont loué, mais il n'est pas sorti du domaine des érudits, et, à moins que ce ne soit Buhle, qui a inséré dans une revue de Gœttingue une dissertation sur Simplicius, je ne connais personne qui ait essayé de le vulgariser. Il est bien probable que, si j'avais lu le travail du savant Allemand, je n'aurais pas essayé celui-ci; mais puisque je n'ai pu me le procurer, et qu'il est comme non avenu pour la plupart des Français, il ne m'empêchera pas de poursuivre ma tentative.

Dès sa préface, Simplicius détermine nettement le but de son commentaire. S'en référant à Arrien pour la vie d'Epictète, il se bornera à expliquer les maximes dont on doit la réunion à ce même disciple : mais il ne s'adresse pas à tout le monde. Il divise en quatre classes les lecteurs possibles. Les uns sont les purs, sur lesquels les passions n'ont plus d'empire; les autres les contemplatifs, plus élevés encore : désormais au-dessus de la lutte, ils n'ont pas besoin qu'on les aide. Une troisième classe comprend ces gens plongés dans la matière, qui s'imaginent que l'âme est une partie ou une fonction du corps, plus voisins de la brute que de

Hosted by Google

l'homme (je ne cherche querelle à personne, et c'est Simplicius seul qui parle ici); ceux-là ne voudront pas de cette étude, et n'en sont pas dignes. Restent les hommes qui croient qu'ils sont une âme raisonnable, dont le corps est l'instrument; vivant de la vie commune, prenant femme, ayant des enfants, jouissant, autant qu'ils peuvent, des douceurs de la vie, mais n'en comprenant pas moins que l'âme a sa nature propre, son bien propre auquel elle aspire, la liberté, pour laquelle Dieu l'a créée. Ce sont ceux-là qui s'efforcent d'atteindre les vertus morales et civiles; c'est à eux que s'adressent ces maximes, à eux qu'elles veulent faire voir que cet affranchissement de l'âme lui assure le bonheur, sans qu'il y ait besoin de tenir compte des récompenses qui suivent la vertu après la mort, quoique ces récompenses en soient une suite nécessaire. — On le voit; Simplicius, dès le début, se sépare de son auteur; le principal reproche que M. Courdaveaux fasse à Epictète et aux stoïciens, c'est d'avoir ou nié ou négligé totalement l'immortalité de l'âme; il est incontestable, au moins, que tout leur système tend à s'en passer. Simplicius, au contraire, l'affirme très-nettement, mais il se rapproche d'eux en en faisant la conséquence, non pas le principe ni le but de la vertu. Il se conforme non-seulement à la doctrine d'Epictète, mais à toute école issue de Socrate, en affirmant que le bonheur et la vertu, s'ils sont distincts, sont inséparables. Platon et Cicéron ne disent pas autrement, et Saint-Ambroise lui-même, bien qu'il fasse découler le bonheur d'une autre source que ses devanciers, répète avec les expressions mêmes de Cicéron, qu'il n'y a d'honnête que ce qui est utile, d'utile que ce qui est honnête.

Bien que Simplicius ait choisi ses lecteurs, il songe à temps que les opinions les plus saines et les plus fondées sont peu solides, si elles ne sont acceptées après un mûr examen et unies entre elles d'un lien scientifique. Il se résout donc à donner cette base aux préceptes d'Epictète, et, dès sa préface, il démontre

Hosted by Google

ce que le maître a pris pour donnée, que l'homme est une âme raisonnable, qui a le corps pour instrument. Mais sa démonstration à cet égard est toute empruntée au premier Alcibiade de Platon. Comme il fait un commentaire et non un traité, il ne suit pas cette marche dogmatique que nous aimons; il n'établit pas ses dogmes *ex professo;* il n'a pas non plus cet art aimable qui semble rencontrer les questions sans les chercher, et qui donne tant de charme aux dialogues de Platon: il attend que les maximes qu'il développe amènent des dissertations dans lesquelles il s'étend, non pas sans complaisance; elles interrompent un peu la marche du commentaire, et Dacier, qui l'a traduit, a cru pouvoir les en détacher et les mettre à part; elles ont leur ordre toutefois, qui constitue une méthode, et par leur ensemble elles forment une véritable base métaphysique, solide piédestal de la morale stoïcienne. Cet ordre est celui-ci: Dès les premiers mots d'Epictète « *des choses les unes dépendent de nous, les autres n'en dépendent pas.* » Simplicius prouve que l'homme est un être libre. (Ch. 1er.) Il soutient ensuite que les choses extérieures, quelque désastreuses qu'elles soient, ne sont pas des maux (ch. VIII, édit. Didot); que le mal n'est pas un principe existant par lui-même (ch. XXVII); qu'il y a un Dieu dont la Providence gouverne tout avec justice et sagesse (ch. XXXI.)

Cet ordre est rationnel, et je me garderais de le renverser s'il s'agissait de soutenir une polémique. Il est clair, en effet, que la liberté et la morale, qui ne peut être conçue sans la liberté, ne dépendent d'aucun système; ce sont des faits que l'observation saisit directement et avec une foi aussi invincible qu'elle saisit les corps; et comme tout système, c'est-à-dire toute hypothèse, est rejeté quand il ne peut se concilier avec un fait bien constaté, tout système qui ne peut admettre la liberté périt par cela même. Mais comme il s'agit ici d'exposer et non pas de soutenir les idées de Simplicius, je trouve plus commode de substituer à l'ordre de génération

Hosted by Google

psychologique l'ordre de génération métaphysique, de redescendre le fleuve au lieu de le remonter.

Il y a des dieux, ou plutôt un Dieu, c'est le mot qu'adopte bientôt Simplicius. Il en trouve la preuve dans la croyance universelle des hommes, dans la nécessité d'une cause première; d'un premier moteur; de quelque chose de fixe qui règle le perpétuel changement des choses, de simple d'où émanent les composés; d'une source d'où découlent ces notions primitives et absolues, intelligibles et divines, qui se trouvent au fond de toute pensée humaine. Ainsi donc il y a un être un, cause de toutes choses, qui est tout avant tout, cause des causes, principe des principes, Dieu des dieux, puissance des puissances comme bonté des bontés; et cet un, ce principe, ce bien, ce Dieu, sont une même chose. Et cette cause suprême n'a pas de nom qui lui soit propre; c'est nous qui par une appellation que Simplicius tire étymologiquement du cours rapide des astres, l'avons appelé Dieu, qui l'appelons le maître, le pieux, le bon, le puissant, le miséricordieux, parce que nous ne pouvons trouver de mot qui le désigne mieux.

Dans ce flux de paroles pour nommer l'ineffable, comme dans cette crainte respectueuse, on reconnaît l'élève des Alexandrins; par eux ou par lui-même, Simplicius a reçu l'influence de l'Orient et celle des nouveaux pythagoriciens. On rapprocherait facilement de son langage celui d'Hiérioclès. Ce n'est pas l'invention en métaphysique, mais la tentative de donner la métaphysique pour support à la morale stoïcienne qui le caractérise.

Ce Dieu est une providence. Omniscient et tout puissant, comment abandonnerait-il son œuvre? par dédain? il l'a faite. Par impuissance? par lassitude? par paresse? par crainte de troubler son calme? C'est l'assimiler aux hommes, et même aux derniers des hommes. Or, l'homme, animé, raisonnable, pieux, tient une grande place dans l'ensemble de l'œuvre. Il

Hosted by Google

ne saurait donc être négligé. La loi de Dieu régit tout, et régit les causes d'après lesquelles, selon l'usage que nous faisons de notre liberté, nous devenons bons ou mauvais. Comme la lumière du soleil éclaire tout et fait que certains êtres voient, certains êtres sont vus, sans qu'il y ait d'effort de la part du soleil, de même, et bien mieux, sans effort de Dieu, la bonté divine qui a donné le soleil au monde, se répand sur tous les êtres.

Mais les succès des méchants, les souffrances qui atteignent les gens de biens, paraissent, surtout à ceux qui souffrent, accuser cette providence. C'est là une objection bien ancienne mais non vieillie, si la vieillesse entraîne l'idée d'affaiblissement. On a essayé de deux voies pour dissiper les difficultés tirées de l'existence du mal physique et du mal moral. *A priori*, en disant que le mal ne peut venir ni d'un Dieu bon et sage, ni d'un principe, c'est-à-dire d'un Dieu du mal : *à posteriori* en soutenant que ni les désordres physiques ni les souffrances, ni les fautes de l'homme ne sont réellement un mal, que ce ne sont que des parties de l'œuvre dont la disparition appauvrirait l'ensemble. C'est hier, eu égard à l'immensité des âges, que deux puissants esprits, Bayle et Leibnitz, se renvoyaient cette balle sans avoir résolu la question pour personne. Ce n'est donc pas une solution qu'il faut demander à Simplicius, et il n'y a guère qu'un intérêt de curiosité à chercher comment se tirait de là un païen du VI^e siècle.

Il est évident de soi, dit-il, qu'un Dieu bon, sage et tout puissant ne peut-être l'auteur du mal, et il est absurde de dire que le mal est un principe, c'est-à-dire qu'il y a deux principes, l'un bon et l'autre mauvais : car ces deux principes seraient contraires, or deux choses ne peuvent être contraires qu'en appartenant à un même genre, et par conséquent en ayant un principe commun. Deux choses contraires ne sauraient donc être des principes. Je ne donne pas l'argument

comme bien fort, et il me semble que deux principes pourraient être parfaitement étrangers l'un à l'autre, et paraître contraires à notre esprit, seul point où ils se rencontrent. En général Simplicius me paraît plus subtil que vrai dans toute cette polémique où il combat les Manichéens sans les nommer, mais avec des détails qui ne laissent pas de doute sur son but. Il importe peu de le suivre dans cette lutte contre des erreurs oubliées, au moins sous la forme qu'elles avaient alors.

Il reste plus dans son rôle de moraliste, en faisant remarquer qu'en admettant un principe du mal que Dieu même n'a pu vaincre, on s'ôte le droit de demander à l'homme le droit d'en triompher : on supprime la liberté humaine ; mais comme s'il n'y a pas de liberté il n'y a plus de mal, on supprime le mal en voulant lui donner un principe éternel. Du reste dans toute cette guerre de subtilités, Simplicius respecte l'intention de ses adversaires ; il admet que c'est par piété qu'ils sont devenus impies, et que c'est pour éviter la fumée qu'ils se sont jetés dans le feu.

Mais quelle origine faut-il donc assigner au mal ? Il faut chercher ce qu'est le mal, avant d'en indiquer la source. Par sa nature même, le mal ne saurait avoir de perfection, or toute substance a sa perfection ; donc le mal n'est pas une substance ; il n'a pas d'essence ; il n'est qu'un accident, que la privation du bien ; ou plutôt, comme on ne poursuit pas le mal pour lui-même mais pour les avantages qu'on lui suppose, il n'est que l'ombre trompeuse du bien. Mais pourquoi l'homme est-il exposé à cette erreur ?

La perfection du monde exigeait que les êtres de tous les degrés fussent réalisés ; qu'il y eût des êtres immobiles et immuables, qui fussent le bien même ; des êtres qui sans être bons par eux-mêmes, adhérassent pourtant constamment au bien ; enfin des êtres inférieurs, qui ne se mussent pas d'eux-mêmes, mais qui fussent mus ; ce sont les corps. Il y a là encore des

Hosted by Google

traces de ces subtilités des néo-platoniciens, des néo-pythagoriciens, dont Simplicius était le disciple; mais il est plus facile à l'homme de concevoir que de bien déterminer des êtres supérieurs à lui. Les corps incapables de se mouvoir d'eux-mêmes ne peuvent être mus que par les âmes du dernier degré, et cette union ne pouvant être que temporaire, la mort en est la suite nécessaire. Mais la mort n'est un mal ni pour l'âme qu'elle délivre, ni pour le corps qui retourne à ses éléments impérissables eux-mêmes, ni pour l'ensemble des choses puisque toute décomposition amène une composition nouvelle, que toute mort est une naissance. Il n'y a donc pas de mal physique.

Restent les erreurs, les fautes de l'âme humaine, et celles-là sont un mal réel. Mais ce mal est une conséquence d'un plus grand bien, de la liberté. Il est inévitable, et il est bon que l'homme puisse faire le mal, mais qu'il le fasse de lui-même. Placé, par sa nature, comme un intermédiaire entre les êtres supérieurs et les êtres inférieurs, entre les âmes qui tendent toujours vers les hautes régions et les brutes qui se courbent vers la terre, par l'effet de sa libre volonté, il s'approche à son choix des unes ou des autres. Destiné à avoir un corps mortel, à ne faire qu'un avec ce corps, il ne pouvait avoir qu'une connaissance appropriée à cette nature, il devait avoir des appétits communs avec les brutes. Comment, sans ces appétits, pourvoir aux besoins de l'alimentation, à ceux de la génération? Il n'y a là qu'une conséquence des lois de l'ensemble; il n'y a pas encore de mal. Mais ce plaisir joint à la satisfaction des besoins est une cause de déviation. L'homme le prend non pas pour la condition nécessaire, pour l'ombre d'un bien, mais pour le bien même, et il s'élance vers lui de toute sa force. Quelquefois après avoir obéi au délire de ses passions, il reconnaît le vide de ces plaisirs, il trouve dans ses erreurs le remède et la guérison de ses erreurs mêmes. Mais, si, sans y être contraint, il se laisse glisser sur une pente funeste,

Hosted by Google

s'il oublie sa ressemblance avec Dieu, s'il méconnaît son origine, et se jette de tout son élan vers la vie des corps, vers la vie des brutes, alors il est victime de son propre choix; alors est né le mal.

Puisque le choix seul est un objet de louange et de blâme, puisque le mal ne se glisse que sous l'apparence du bien, on peut dire encore que Dieu aurait dû garantir l'homme de cette erreur et prévenir ainsi le mal. Mais c'est dire qu'après avoir produit un être apte à choisir entre le bien et le mal, il fallait ne jamais le laisser choisir le mal, ou qu'il fallait le former tel qu'il ne voulût jamais le mal; c'est vouloir concilier le choix et la nécessité, c'est-à-dire des contradictoires, ou supprimer l'homme de la nature.

Dans une philosophie qui repose ainsi tout entière sur la liberté, il faut bien non pas établir la liberté, c'est un fait d'observation quotidienne et universelle, mais discuter les objections qu'on oppose à cette invincible croyance. C'est, comme je l'ai dit, par là que Simplicius a commencé.

Ceux qui nient la liberté disent que nous agissons au hasard, comme roule un cylindre; le cylindre revient à cette époque aussi souvent que revient dans la scolastique l'âne de Buridan; ou que nous sommes entraînés nécessairement par nos passions.

On ne saurait nous comparer au cylindre; car nous avons toujours un but, que ce soit un bien réel ou un bien apparent. Que si l'on soutient que nous agissons au hasard, parce que, dans notre ignorance, nous nous proposons pourtant des choses impossibles ou nuisibles, on dit vrai, mais on ne dit rien contre la liberté, dont c'est précisément le caractère de pouvoir chercher ce qui est nuisible ou impossible.

Ceux qui prétendent que l'âme est mise en mouvement par une force extraordinaire, allèguent: 1° les besoins; 2° les opinions nécessaires; 3° les affections; 4° les habitudes; 5° l'influence des astres.

1° Les besoins: l'affamé cherche l'aliment, le malade

Hosted by Google

la santé. Mais l'absence des choses ne crée pas les appétits. Les choses inanimées n'en ont pas ; les brutes n'en ont que pour les choses du corps, et c'est pour cela qu'ils peuvent paraître dénués de liberté. Mais l'homme, être intermédiaire, est porté par une triple impulsion vers son corps, vers lui-même, vers ce qui est au-dessus de lui. Sous la sollicitation de la faim, l'âme soit pour le bien du corps, soit pour le sien, soit pour obéir à une loi supérieure, peut choisir l'abstinence. Le besoin ne constitue donc pas une nécessité.

2o Les opinions nécessaires : qui peut ne pas croire que deux et deux font quatre ? Qui peut au bon et au beau préférer leurs contraires ? Cela est vrai, mais non pas la conséquence qu'on en tire. Ce n'est pas là un mobile extérieur à l'âme. Si les choses nous attiraient par elles-mêmes, leur puissance serait la même pour tous. Or, il en est tout autrement. Les choses ont différents aspects et il dépend de nous de choisir l'aspect sous lequel nous voulons les considérer. — Descartes aussi, mille ans plus tard, fera consister notre liberté dans cette puissance d'imprimer une direction à nos pensées.

3o Les affections : nos affections et nos passions nous entraînent, dit-on, aussi irrésistiblement que la pesanteur entraîne la pierre en bas. C'est oublier qu'il y a deux sortes de causes nécessitantes ; l'une opposée, l'autre conforme à la liberté, à l'autonomie ; l'une externe qui détruit, l'autre interne qui prouve la liberté. Ce qui est mû par soi et selon la nature, puise le mouvement en soi et non au dehors. On se trompe en voulant pour preuve de la liberté le pouvoir de faire le contraire ; est libre, quiconque n'est pas contraint ; ceux qui aiment assez le bien pour ne jamais s'en éloigner, ne l'en font pas moins librement.

4o Les habitudes : elles ne sont que le résultat d'un choix antérieur ; elles sont l'œuvre de la liberté ; elles ne sauraient lui être opposées.

5o L'influence des astres. Comme j'ai laissé de côté

Hosted by Google

la polémique de Simplicius contre les Manichéens, je pourrais bien négliger sa réfutation des astrologues. Mais les concessions qu'il leur fait sont un trait de ce tableau du VI^{e} siècle. Simplicius a lu les Pythagoriciens et on s'en aperçoit ici. Si l'âme douée de raison, qui n'a ni commencement ni fin, ne peut subir l'influence de ces causes mobiles, il n'en est pas de même du corps. En outre le genre de vie imposé à l'âme dépend de ce qu'elle a fait dans sa vie antérieure. — Vous me pardonnerez bien de remarquer qu'ici le vieux Simplicius touche à ce mort d'hier, M. Jean Reynaud. — La forme d'expiation que choisit la justice divine peut s'accorder avec la marche des astres; et les lieux attirent les âmes d'après les habitudes qu'elles se sont données. Ainsi les hommes pieux recherchent les temples, les voluptueux les lieux de plaisirs. Ainsi il peut y avoir un accord entre les mouvements célestes et les penchants des hommes; la connaissance des uns peut faire et fait souvent conjecturer les autres: de là la justesse de certaines prédictions. Mais l'âme, toujours libre, peut s'abandonner à ces penchants jusqu'à en faire des vices; peut y résister et s'élever jusqu'à la vertu. Ces conséquences dérivent de notre volonté et non pas des étoiles. Il y a des gens adonnés au commerce qui vivent bien, des philosophes qui vivent mal. Je n'ai pas voulu épargner cette épigramme aux industriels, ou, comme le voulait J.-B. Say, aux industrieux de notre temps. On sait de reste que la juste considération dont ils jouissent ne leur vient pas de l'antiquité: les Grecs croyaient retrouver jusque dans le sage Solon quelques souillures contractées pendant la partie de sa vie consacrée à la recherche du gain.

Cette condescendance pour l'astrologie et même pour d'autres genres de divination n'est pas une faiblesse particulière à Simplicius. On peut la voir bien autrement avouée dans la XIX^{e} dissertation de Maxime de Tyr. Nous n'avons plus d'astrologues que je sache; mais nous avons la doctrine des tempéraments, la

Hosted by Google

physiognomonie, la cranioscopie; les arguments de Simplicius ne seront pas perdus.

Il en revient du reste où il faut toujours en revenir, quand on parle de la liberté. Chacun sait très bien en lui, par la conscience, qu'il veut ou ne veut pas, qu'il cherche ou évite, qu'il accepte ou qu'il refuse. Objecter que la violence de la tyrannie ou la violence des passions nous impose des actes que nous désavouons, c'est confondre le libre et le spontané. Il y a encore liberté quand nous choisissons un parti non pas pour lui-même mais pour éviter un mal plus grand; cette appréciation des maux dénote elle-même la bassesse ou l'élévation de notre caractère.

Mais pour une doctrine qui soutient que notre bonheur dépend de nous, ce n'était pas assez de faire sortir le mal d'un abus de la liberté, il fallait prouver que ce qui est soustrait à notre volonté, que ces calamités que tout le monde appelle des malheurs, n'en sont pas; car Simplicius ne nie pas du tout qu'elles atteignent les honnêtes gens, et en vérité son temps eût rendu cette thèse particulièrement difficile à soutenir. Si l'on songe qu'à tous les fléaux de la guerre, largement répandus en Afrique, en Asie et en Europe, aux séditions et aux supplices sous prétexte de religion, se joignaient des luttes sanglantes et des incendies de monuments et de villes pour les futiles discussions du cirque; que la terre la mer, le soleil pâlissant lui-même, semblaient menacer l'humanité et que cinquante années de maladies épidémiques donnaient un caractère sinistre à ces menaces; on avouera que Simplicius, en entassant les tremblements de terre, les déluges, les incendies, les pestes meurtrières des hommes et des animaux, les crimes des hommes les uns contre les autres, les ruines de villes, les massacres, les brigandages, les passions effrénées, les violences tyranniques, la ruine des sciences, des arts, de l'érudition, de la philosophie, de toute foi et de toute vertu, ne peut même pas être taxé de déclamation. Mais si l'on ajoute qu'il avait lui-

Hosted by Google

même sa part de ces maux, qu'il avait souffert de la tyrannie, qu'il avait été exilé de sa patrie et, pour ainsi dire, de son exil même, que ce n'était pas du port, mais sous la voile déchirée, au pied du mât brisé qu'il exhortait des compagnons de naufrage, et qu'il leur criait que ce n'étaient pas là des maux, peut être n'écoutera-t-on pas sans un ébahissement respectueux ce paradoxe stoïcien.

Simplicius le généralise singulièrement, car il l'étend aux plantes et aux animaux, toutes choses vivantes, mais d'une vie inconsciente. Il n'est pas facile de dire comment il comprend, comment il distribue ces degrés de vie ; mais ne songeons qu'aux hommes. Pourquoi ne sont-ce pas là des maux pour eux? parce que les souffrances du corps peuvent être un obstacle, non un mal pour l'âme ; parce qu'il n'y a pour elle d'autre mal que de s'asservir au corps, son instrument. Or, le plaisir l'y entraîne et si les maux se guérissent par leur contraire (Simplicius n'avait pas deviné l'homœopathie), la douleur doit l'en guérir. Pour sevrer l'enfant, le médecin frotte d'une drogue amère le sein de sa nourrice. Ce qui est remède aux malades, est exercice pour les forts. Hippocrate dit qu'on se fortifie par le mouvement, qu'on s'affaiblit par l'inertie : exerçons nous par les douleurs comme les enfants de Sparte s'exerçaient par la flagellation, comme Salluste (le contemporain de Simplicius) s'exerçait en posant sur sa cuisse un charbon allumé. C'est par là qu'Hercule et Thésée *(ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables)*, que Diogène et Socrate sont devenus les hommes qu'ils ont été. Les malheureux sont ceux qu'aveugle une bonne fortune continue. Les souffrances sont la voie qui mène au bien. On peut pourtant avouer qu'elles ne sont pas désirables par elles-mêmes.

Je ne dirai pas comme tout-à-l'heure qu'il n'y a pas ici de déclamation. Simplicius me semble bien un peu crier pour se persuader qu'il n'a pas peur et s'enivrer de sa phrase. Au fond cependant, c'est la doctrine de

Hosted by Google

l'épreuve, que Dieu prodigue surtout à ceux qu'il aime. Saint Ambroise avait déjà dit : « Pourquoi les impies » ne souffrent-ils pas comme moi ? Parce que ceux-là » ne sont pas tenus au combat qui ne prétendent pas » à la couronne. » Mais Ambroise était animé par cette vue exatique de la palme ; Simplicius, ou du moins la plupart de ses maîtres, n'y songeaient pas ; quelques-uns la niaient. Leur fermeté m'étonne plus que l'enthousiasme d'Ambroise.

Il est presque puéril de dire que ceux qui veulent une vertu si désintéressée chez les hommes n'admettent pas que la miséricorde de Dieu se laisse acheter par des présents et des offrandes. C'est pourtant cette thèse que Simplicius développe pour offrir, comme il le dit, selon l'ancienne loi, la troisième coupe au Dieu sauveur. Ce ne peut être que par un besoin de polémique, bien qu'il ne désigne pas d'adversaire. S'il agissait ainsi, Dieu, dit-il, s'abaisserait au-dessous non seulement du berger, mais du chien qui n'abandonne pas au loup sa proie à condition d'en avoir sa part ; au-dessous du médecin qui, à aucun prix, ne donne au malade rien qui doive lui nuire. Il n'y a pas lieu d'insister, mais il faut bien dire que quand il peint Dieu immuable, mais non pas implacable, toujours exorable au repentir, n'employant la peine, dans cette vie et dans toute autre, que pour ramener l'homme dans la voie droite ; quand il compare l'âme humaine se séparant de Dieu à une branche qui se dessèche séparée de sa tige, mais qu'on peut toujours y rattacher et faire ainsi refleurir ; son style s'empreint de plus de grâce et de poésie qu'on ne s'y serait attendu.

Simplicius n'a pas donné ces doctrines métaphysiques comme son œuvre, il ne les a pas données pour elles-mêmes, mais comme une base assez large pour porter des préceptes de morale. Il a cependant fait preuve sinon d'invention, au moins d'une certaine indépendance dans le choix des pensées. On ne le retrouve pas tout entier dans ces prédécesseurs qui eux

Hosted by Google

aussi, sans être de grands philosophes, sont des compilateurs d'idées. Il est plus lié et plus profond que Maxime de Tyr, en traitant les mêmes sujets que lui (*Dissertations XXXVIII et XLI*); il explique mieux, par une notion plus sûre de la liberté, cette grande allégorie des chevaux aîlés et du cocher, mythe sublime de Platon; il rend plus qu'Hérioclès, moraliste très éminent, à mon gré, mais emporté par l'esprit de secte à une sorte de rudesse intolérante, ses doctrines indépendantes du dogme, qu'il ne rejette cependant pas, d'une vie antérieure et d'une vie future. Rechercher la vertu pour les biens éternels, c'est faire le plus noble peut-être, à coup sûr le plus avantageux des calculs, mais c'est faire un calcul, et Simplicius, plus fidèle à Epictète, montre la vertu brillante de sa propre beauté.

On pourrait le comparer aux docteurs chrétiens; j'ai cité en passant Saint-Ambroise, et il serait aisé de multiplier les rapprochements; les livres de Saint-Augustin sur le libre arbitre, en particulier le second, toute sa politique contre les Manichéens, en fourniraient de nombreux; mais, outre que Simplicius n'est point de la taille de tels hommes, du dernier surtout, qui a si peu de rivaux, ce n'est point en passant qu'il faut traiter de telles matières.

Ce n'est pas non plus ici le lieu de déterminer le degré de vérité de ces théories. Elles n'ont certainement pas étouffé à l'avance les objections; mais les objections ne les ont pas non plus beaucoup ébranlées. Ce progrès indéfini où Simplicius cherchait la raison des choses semble plutôt une doctrine dans l'enfance qu'une doctrine prête à périr de vieillesse. Dans un opuscule écrit dans sa jeunesse, mais publié longtemps après sa mort (*de Rerum originatione radicali*, *1697*), et qui a certainement inspiré cette fiction que dans la Théodicée il place dans la bouche d'un astronome de ses amis, Leibnitz, aussi érudit que penseur, semble s'être inspiré de Simplicius, et c'est la doctrine du

Hosted by Google

commentateur Grec aussi bien que celle du philosophe Allemand qu'exprime cette formule récente de l'optimisme : « L'optimisme ne signifie pas, selon l'explica- » tion vulgaire, que tout est bien, mais que tout tend » au bien. »

Mais c'est trop oublier que tout cela n'est pour Simplicius qu'un accessoire, qu'une suite de notes à l'occasion de la morale, et il est temps de lui demander quels préceptes il entend en tirer pour sa vie.

En prenant le manuel d'Epictète tel que l'a composé Arrien, Simplicius y étabit, ou du moins y montre un ordre et des divisions qui y sont, mais non pas pour tous les yeux.

Le Manuel fait d'abord voir ce que c'est que la vertu, c'est-à-dire cette force qui peut redresser les mœurs et donner le bonheur. C'est l'objet des chapitres 1 à 28. Il montre ensuite quel usage on doit faire de cette force, ce qui constitue le devoir ; c'est le chapitre 30. Il n'y a pas de commentaire sur le chapitre 29, ce qui l'a fait regarder par Casaubon et Dacier comme étranger non pas à Epictète, mais au manuel tel qu'Arrien l'avait rédigé. Les chapitres 30 à 47 déterminent les devoirs qui résultent des diverses relations de la vie. Les derniers, 48 à 52, sont des conclusions. Cette division n'empêchera pas qu'il ne faille, en analysant le commentaire de Simplicius, réunir assez souvent des choses qu'il a placées dans des chapitres éloignés les uns des autres.

(L'ordre des pensées est le même dans toutes les éditions du manuel que j'ai examinées ; mais leur division en chapitres est différente. Les chiffres cidessus sont ceux de l'édition des Moralistes Grecs, de F. Dübner, publiée dans la bibliothèque grecque-latine de MM. Didot. Dans la traduction de Dacier on a les suivants : 1° I à XXVII. — 2° XLI. — 3° XLII à LXXIV. — 4° LXXV à LXXXIII.)

Simplicius, c'est maintenant trop clair, n'est pas

Hosted by Google

tout à fait l'homme que je cherchais, le premier venu entre les païens honnêtes. Il aime à se montrer méthodique, jusqu'à répéter plusieurs fois les choses de peur qu'on n'en saisisse pas le lien, il n'est pas seulement raisonnable, il est raisonneur et étale volontiers sa science en grammaire ou en logique : ce n'est pas seulement un homme lettré, c'est déjà un homme de lettres. Toutefois par la direction dominante de son esprit et de son livre, il est homme du monde plus qu'homme de cabinet ; il a surtout pour but de rendre faciles à pratiquer les préceptes d'Epictète.

Il parle avec un grand respect des *contemplatifs*, ces gens qui aspirent à se montrer les émules de Dieu ; mais je ne répondrais pas que ce respect fut exempt d'ironie. Du moins Hièroclès et Marinus l'eussent trouvé bien sec et bien froid et lui donnent une tout autre expression. Il admire ces hommes purs qui, maîtres de toutes leurs passions, n'ont plus rien à craindre de la brute qu'ils portent en eux ; mais il semble bien en parler comme d'un modèle, d'un idéal, plutôt que comme de gens qu'on trouve parfois sur sa route. C'est aux gens qu'on rencontre tous les jours qu'il veut faciliter le chemin.

Je ne pense pas qu'en cela il soit infidèle au stoïcisme : le stoïcisme combat toutes les passions, et le mysticisme en est une. Je sais bien qu'on lui a reproché de manquer de sensibilité, de cœur. Le reproche part de haut ; il a été souvent répété, il a été étendu ; un théologien allemand, Mehliss, n'hésite pas à l'adresser à tous les anciens. Il faut bien s'entendre. Il y a des doctrines qui ont, je le crois, mieux connu l'homme, mieux connu surtout l'art de le dominer, de le conduire, en combattant certaines passions par d'autres. C'est là ce que les stoïciens n'approuveraient pas. Ils regardent toutes les passions comme des faiblesses ; ils ne veulent pas qu'on s'en serve ; ils veulent qu'on les dompte toutes, qu'on les subordonne toutes à la raison. Mais tout ce qu'on peut demander à la passion

Hosted by Google

légitime la plus ardente, la plus dévouée, ils le demandent, eux, à la raison, à l'élévation morale. Ils demandent, je crois, plus qu'il n'est possible à l'homme, mais je ne puis accorder qu'ils répudient rien de bon, de beau, de grand. J'aurai à revenir sur ce point, et plus d'une fois, dans les détails où je suivrai Simplicius. Ils ne demandent pas qu'on étouffe les sentiments : Marc-Aurèle loue surtout Sextus d'avoir été très-aimant et très-aimable, nous dirions d'avoir eu un excellent cœur. Il faut avouer que ce Marc-Aurèle était un stoïcien auquel on ne peut guère appliquer le reproche qu'on a souvent fait à ses maîtres, d'ignorer les réalités de la vie. Il était en position d'en connaître tous les périls et tous les enivrements ; il nous a laissé un livre qui n'est pas un livre, mais un recueil de notes, de réflexions; on sait quelquefois dans quel lieu, dans quelle situation il a écrit ces lignes; on y suit des traces d'exaltion ou de défaillance ; on y compte quelquefois les battements de son cœur. Eh bien ! Marc-Aurèle diffère très-peu des autres stoïciens ; ce qu'il a été, le monde le sait; les penseurs de toutes les nations s'accordent à dire que les vices de la constitution impériale étaient invincibles, puisque Marc-Aurèle ne les a pas vaincus; mais ce qu'il faut ici remarquer c'est que les torts que l'histoire reproche à ce grand homme ne viennent pas d'endurcissement ou de raideur, mais d'indulgence et de faiblesse. — Mais il ne s'agit pas ici d'un empereur, il ne s'agit que d'un bourgeois pauvre et persécuté.

Simplicius ne s'éloigne pas de ses maîtres ; il ne fait que réprimer les exagérations de disciples indiscrets. Il le fait d'abord par des explications sur les mots dans lesquelles il est impossible de le suivre sans pénétrer toutes les finesses de la langue grecque. Les expressions que nous traduisons par désirs, inclinations, aversions, impliquent toutes, selon lui, un acte, un mouvement par lequel nous nous portons, quelquefois nous nous jetons sur les choses qui en sont l'objet. Ce sont ces

Hosted by Google

mouvements dont il veut que nous nous rendions maîtres, et nous le pourrons par une plus exacte connaissance des choses. — On sait quel étroit rapport Descartes établit entre l'intelligence et la volonté. — Telle chose qui nous paraissait terrible, nous paraîtra tout autre si nous en considérons la fin. Avoir ses membres coupés, brûlés, quelle chose affreuse ! On le demande, en vue de la santé. Les enfants de Sparte recherchaient la douleur pour obtenir l'estime; Cratès le thébain accepte la pauvreté pour être libre. Trouve-t-on ici Simplicius trop stoïque, qu'on lise saint Ambroise (*De offic. min.* II, 20); on le verra faire prendre du bon côté par Jacob des pensées qui nous paraitraient bien autrement amères.

Ainsi armés, nous disposerons de nos opinions, qui sont en nous, et des choses comme si elles dépendaient de nous. Mais pour cela il faut être très-philosophe, dit Descartes; il faut du temps, dit Simplicius qui prétend statuer pour tous, pour que l'enfant qui est en nous ait été formé par le pédagogue qui est en nous aussi, pour que, moitié autorité, moitié persuasion, la raison se soit assujetti les instincts de la brute. A demi instruit, l'homme n'accusera que lui-même; instruit tout à fait, il n'accusera plus ni lui ni personne, car il ne souffrira plus. Disposer de la direction de sa pensée, ce n'est pas encore être bon, et c'est une force dont le méchant lui-même peut user. La frugalité et la patience ne sont pas des biens par eux-mêmes; ce sont des exercices qui nous habituent à obéir à la raison. Un mendiant est plus patient et plus frugal qu'un philosophe. C'est la fin seule pour laquelle on l'emploie, qui fait qu'une chose est bonne ou mauvaise. Mais ce serait folie au malade qui a trouvé un remède à sa maladie de l'indiquer aux autres et de ne pas s'en servir; ce serait honte à celui qui sait de ne pas agir. Ce n'est pas la parole, c'est l'action qui est le but du philosophe. Qu'il agisse donc celui, non pas qui est un philosophe accompli, il n'y en a pas de tel, mais qui a fait le moin-

Hosted by Google

dre progrès en philosophie ; qu'il s'empresse d'agir ; car à attendre on devient de plus en plus faible et lent, et qui s'arrête recule.

Reculer serait insensé; ce serait se faire une position moins dégradée mais plus pénible que la position de ceux qui se livrent tout entiers aux choses extérieures. Cette pensée donnera le courage de consulter sans cesse la raison, de lutter sans cesse contre les mauvaises tendances de son caractère, de juger ses propres fautes comme on juge celles de ses ennemis. Ici Simplicius rencontre cette hyberbole d'Epictète, qu'il vaut mieux mourir de faim sans crainte, que de vivre dans l'abondance troublé par la peur. Pythagore avait dit avec une modération plus sage qu'il vaut mieux coucher sur la dure avec le calme du cœur, qu'avec le trouble du cœur dans un lit doré. Simplicius ne blâme jamais directement son auteur. Il l'excuse en disant ici au fond, sous diverses images, qu'il demande beaucoup pour avoir un peu; c'est ce qu'auparavant Sénèque avait dit expressément de lui-même, et c'est ce que probablement beaucoup de prédicateurs ont répété plus ou moins haut depuis. Mais cette déférence de Simplicius ne l'empêche pas d'appuyer d'un côté très-différent, en biaisant comme un nageur qui remonte une rivière. Il nous recommande d'éviter soigneusement un élan trop impétueux, qui épuiserait nos forces du premier coup. — C'est le précepte de saint Ambroise, tenir compte non seulement de ce qui est honnête, mais aussi de ce qui est possible. — Une rare perfection n'est faite que pour les hommes rares, et Cratès ne peut avoir que peu d'émules. Les autres feraient bien de songer au conseil des vers dorés : *Fuir la discorde en cédant;* au conseil d'Hippocrate qui veut que celui qui a été malade se purge avant de prendre de la nourriture, de peur que l'humeur puante ne gâte les aliments sains ; de ne pas embrasser avec trop de zèle les idées nouvelles dont l'éclat vient de les éblouir. Ces préceptes seraient encore bons à méditer pour les

Hosted by Google

nouveaux convertis de tous les partis et de toutes les sectes.

Qu'il commence donc par les petites, par les très-petites choses, qu'il fasse son apprentissage sur des matériaux de vil prix, celui voudra apprendre à dominer les trois sortes d'obstacles qui nous clouent à ce qui ne dépend pas de nous, les plaisirs, les intérêts et les affections. S'il pense sans cesse à la nature des choses et des hommes, après avoir appris à voir briser sans trouble un pot de terre qu'il aimait, par des progrès lents, acquérant à chaque pas une nouvelle force, il en viendra, avec grand peine sans doute, mais il en viendra, Simplicius le croit, à se dire, en embrassant son fils, qu'il embrasse un homme, une chose périssa- et fragile, et, fortifié par cette pensée habituelle, s'il lui est ravi, il le perdra sans en être troublé. Ah! bien d'autres diront avec moi que c'est là méconnaître la nature humaine. Et pourtant Simplicius savait, il avait appris d'Epictète que dès qu'un enfant nous est né il n'est plus en notre puissance de ne pas le chérir, et il ne voulait pas que la crainte d'un lien si fort nous détournât d'avoir des enfants; mais il pensait, avec raison, que si l'homme parvenait à s'élever hors de portée d'un tel chagrin, il arriverait facilement à dédaigner toute autre cause de trouble, et il faisait tous ses efforts pour le guinder jusque-là. Hélas! ce n'est pas sans un triste sourire que je retrouve devant ce paragraphe ces mots écrits il y a plus de seize ans: « Epictète demande » trop à l'homme, cette chose périssable et fragile. » Alors pourtant je ne mesurais que d'en haut et par l'imagination cet abîme de douleur dont nul n'a connu la profondeur sans y être tombé.

L. Delayant.

(*La suite à la quinzaine.*)

Hosted by Google

POINT DE LOISIRS, POINT DE VERS.

Depuis que les zéphirs et la dernière rose
Ont fait place aux frimas, inquiète et morose,
Ma muse, au coin du feu, muette Cendrillon,
Songe tout éveillée, écoute le grillon
Murmurant son *cricri* dans un angle de l'âtre,
Ou le pétillement de la flamme folâtre,
Parfois, foule en esprit le gazon des prés verts,
Rêve de poésie, — et ne fait plus de vers.

Ce n'est pas que, fantasque ou vivant de régime,
Toujours au fond des bois elle cherche la rime,
Et ne sache en tableaux assembler ses couleurs
Si la brise n'est tiède et l'aubépine en fleurs.
De la coquetterie elle hait le manège,
Et cent fois son pied nu s'imprima sur la neige.
Mais il faut des loisirs!... L'hiver ou le printemps,
C'est un, soit; mais la rime exige un peu de temps,
Surtout quand on la veut harmonieuse et riche!

Si, d'un repos forcé marquant chaque hémistiche,
Quelque fâcheux survient au milieu de mon vers,
Coupe ma période et se met en travers,
Quand d'une fière ardeur mon âme possédée
Allait en un couplet faire jaillir l'idée;
Si, lorsque le métal hors des creusets brûlants
S'élance dans le moule à flots étincelants,
Il faut, sans l'achever, laisser là ma statue,
Vain labeur; — passe encor: notre esprit s'habitue
A reprendre l'essor un moment suspendu;
On arme de nouveau l'arc qu'on a détendu;
Le foyer amorti d'un souffle se rallume,
Et le vers ébauché se remet sur l'enclume.

Hosted by Google

Fort bien. — Mais voyons-nous la reine du jardin
Aux premiers feux de Mai s'épanouir soudain ?
Non, non : élaborant sa corolle vermeille,
Et si paisiblement qu'on dit qu'elle sommeille,
La nature en travail, pendant un mois encor,
Nuance chaque teinte, en ménage l'accord,
Afin que, dans l'ensemble où rien ne s'embarrasse,
Le plus simple détail s'encadrant avec grâce,
Tout soit fini, parfait. Œuvre de tant de jours,
Qu'effeuille en se jouant la bande des amours,
Vous ne coûtez pas tant d'efforts à la nature,
Qu'à nous des sentiments la vivante peinture !

Laissez donc doucement les strophes s'achever ;
Feuille à feuille, laissez le poète rêver ;
Ses rêves sont féconds : cependant qu'il sommeille,
Les stances germeront sur la grappe vermeille.
Laissez, laissez monter la sève à petit bruit,
Attendez, au soleil laissez murir le fruit,
Encore un peu, laissez s'élaguer de soi-même
De son pampre touffu l'exubérance extrême...
Mais, ils n'écoutent rien !... Croit-on qu'à la vapeur
On fabrique des vers ? Non, les muses ont peur,
Et, je pense, fuiraient jusqu'au bout de la Chine,
S'ils n'y faisaient siffler leur affreuse machine...
Fous cruels, peu soigneux des plus nobles plaisirs,
Ils osent au poète envier ses loisirs !...

Voilà pourquoi, depuis que la dernière rose
A fait place aux frimas, inquiète et morose,
Ma muse au coin du feu songe les yeux ouverts,
Rêve de poésie, — et ne fait plus de vers.

S. Busquet.

Hosted by Google

CAUSERIE.

Si l'on me demandait pourquoi Julius a, depuis un mois, gardé le silence, je serais, en vérité, bien empêché de le dire. Ce n'est certes pas qu'il n'y eut de quoi parler. Le théâtre et la ville offraient des sujets en foule. C'étaient les *Charmeurs* et l'opérette de M. Léon Méneau, le premier de l'an et les livres d'étrennes; c'étaient les albums de musique, les keepsakes, les bijoux précieux, les coffrets sculptés, les mille et un objets plus ou moins artistiques; c'était Malherbe et M. Gaultier de Claubry. Il faut, semble-t-il, de bien gros motifs pour rester muet devant tant et de si belles matières à causerie. Des motifs? En avais-je vraiment? Des prétextes? En puis-je donner? Mon Dieu, non. Qu'alléguer? Tout simplement le froid, la pluie, le brouillard, que sais-je enfin? l'hiver;

> Car, l'hiver, il est doux, auprès d'un clair foyer,
> Etre assis, ne rien faire, à demi-sommeiller;
> Et moi, sitôt qu'un rêve entre dans ma cervelle,
> Tout est fini; bonsoir! Je souffle ma chandelle,
> Et laisse mes regards, mon cœur et ma raison
> Danser avec la flamme au haut du noir tison.

Quoi qu'il en soit, me voici de nouveau, prêt à reprendre la causerie au point où nous l'avions laissée le 1er décembre. Que disions-nous? Vous en souvient-il? Que notre génération est atteinte d'un amour effréné du bouquin, que tout se vend et trouve acheteur, que, dans cent ans d'ici, ce qu'on n'aura pas brûlé de nos minces œuvres sera acquis à prix d'or, dans les ventes publiques. Hé bien, voici justement qu'aux derniers jours du mois passé la librairie Bachelin-Deflorenne, chargée de la vente des livres d'un savant bibliophile, M. Arthur Dinaux, m'envoyait un de ses catalogues, où je vois figurer entre autres raretés :

Sous le numéro 1,336. — « *Réflexions sur le comique larmoyant*, par M. M. D. C. (Martin de Chassiron), trésorier de France et conseiller au présidial, de l'académie de la Rochelle, adressées à MM. Arsère (sic) et Thylorier, de la même académie. Paris, 1749, in-8o n. rogn. »

Hosted by Google

Sous le numéro 209. — « Recueil de pièces, en prose et en vers, lues dans les assemblées politiques (?) de l'académie royale des Belles-Lettres de la Rochelle... Paris, 1747, in-8°, mar. vert, dent., tr. dor. (Anc. Rel.) »

« Ce volume curieux et peu commun, ajoute le catalogue, est » terminé par de petits drames composés par l'abbé Bonvallet-Des» brosses, pour les demoiselles de l'Enfant Jésus.... Les emblêmes » qui composent la dentelle de la reliure paraissent indiquer que cet » exemplaire fut celui du prince de Conti, auquel le volume est » dédié. »

Étant d'une ignorance extrême en tout ce qui regarde l'histoire locale, je ne puis dire ni ce qu'étaient ces assemblées *politiques* de notre académie, ni si l'abbé Bonvallet-Desbrosses tient en aucune sorte à la Rochelle, ni à quelle occasion le volume fut dédié au prince de Conti. C'est affaire à nos érudits Rochelais de nous l'apprendre, et je leur laisse, s'il leur plaît, ces trois points à éclaircir. Je crois cependant pouvoir, sans trop me risquer, préjuger que les petits drames du bon abbé endormiraient..... même des demoiselles de l'Enfant Jésus, et il est bien à supposer que l'heureux acquéreur du livre en a considéré surtout la reliure. Il existe ainsi toute une race d'amateurs auxquels importe peu le fond même d'un volume, et pour qui l'extérieur, la provenance, la date sont choses principales. Que je les plains ceux-là ! Ils ignorent le plaisir exquis d'aller à la découverte au travers d'une œuvre mal connue, d'y rencontrer, à mesure qu'on avance, des lueurs nouvelles, des beautés inattendues et d'asseoir, pièces en mains, un jugement autre que celui de la foule.

Combien il en est, en effet, de ces écrivains — et non pas toujours des plus obscurs, — sur lesquels le public se contente d'une opinion toute faite, acceptée sans contrôle ! Comme dit Gœthe, il y a dans ce monde si peu de voix et tant d'échos ! Ne suffit-il pas que Boileau ait écrit l'hémistiche trop fameux : « Enfin Malherbe vint,... » pour que Malherbe passe, aux yeux de la masse, pour le premier en date de nos poètes et le créateur en quelque sorte de la poésie française ? Ne suffit-il pas que ce même Boileau ait commis, sur Ronsard, ces deux vers aussi incorrects de forme qu'inexacts au fond :

> Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
> Rendit plus retenus Desportes et Bertaut,

pour que le nom de Desportes, un vrai poète, soit définitivement attaché — comme à un pilori — au nom du pâle et fade rimeur,

Bertaut ? Ne suffit-il pas qu'un mauvais plaisant — Tissot peut-être — ait dit une fois : Parny et Bertin , pour que les deux renommées demeurent enchaînées l'une à l'autre et que celle-ci tombant entraîne celle-là dans l'oubli.

Lés hommes qui nous ont précédé ont tous connu et aimé Parny. C'était leur élégiaque préféré, leur grand poète *érotique*, — un vilain mot désignant une vilaine chose. — La poésie érotique consistait à prendre les lectenrs pour confidents de ses bonnes fortunes dans leurs plus scrupuleux détails. Parny était le maître, le dieu de ce genre équivoque. On l'appelait le *Tibulle français* , comme s'il y avait jamais eu le moindre rapport entre ses rimes de confiseur et les mélodies du mélancolique Romain. Avec Parny, un peu au-dessous, nos pères estimaient Bertin. C'était leur *Properce ;* car on avait alors une grande fureur de comparaisons. Pauvres poètes qu'aujourd'hui on ne lit plus guère ! Sur la foi d'une complainte de Béranger et des Cours de littérature, Dictionnaires biographiques ou autres gros livres, on regarde consciencieusement Parny comme le chantre classique de l'amour, Bertin comme le disciple de son compatriote et ami, tout en les confondant d'ailleurs dans une égale indifférence. Laissez-moi vous dire , lecteur, l'étonnement où je fus, il y a quelques années , lorsque je lus pour la première fois l'un et l'autre. Qu'étaient devenues ces opinions *de vade-mecum* , ces jugements selon la formule ? Disparus , effondrés ! mes propres idées avaient surgi à la place. Je vous les livre résumées d'un mot : Parny, c'est presque encore Dorat ; Bertin, presque déjà Chénier.

Loin de moi la pensée d'établir un subtil et paradoxal parallèle entre un écrivain de génie et un poète , estimable à son heure , mais aujourd'hui bien pâle , bien effacé. Il me serait aisé de les montrer tous deux nés hors de France, dans des contrées lointaines, au milieu d'une nature inspiratrice, tous deux soldats, tous deux morts à trente ans. Mais qu'ajouteraient au tableau ces vaines ressemblances ? C'en est une plus sérieuse que je trouve en eux : Tous deux sont artistes.

Chacun sait combien peu le XVIII^e^ siècle se souciait de l'art en poésie, combien peu, pour mieux dire, il se souciait de la poésie. Le grand mérite de Bertin est précisément d'avoir rompu avec ces habitudes de négligence et de prosaïsme qui triomphaient autour de lui. Il a — un des premiers — la curiosité de la forme ; c'est un laborieux. Non content de revenir aux anciens, de les imiter , de les traduire, comme André le fera quelques années plus tard, il a pris d'eux

Hosted by Google

l'amour du bien-dire, il cisèle, il cherche à peindre, il y réussit parfois.

Et peut-être, par intervalle,
Un vers pur et facile étincelle en mes jeux.

Qui parle ainsi? Chénier, pensez-vous? — C'est Bertin, justifiant la louange par la manière dont il se la donne. Oui, il se loue justement le poète, et même il est modeste encore. Ce n'est point seulement des vers purs et faciles qui étincellent en ses jeux; c'est quelfois — rarement, il est vrai, — de mélodieuses et sobres peintures, tout d'un seul trait, comme en ont Horace, Catulle, Lafontaine, Musset, les génies. Ainsi, pour montrer Eucharis jouant de la harpe et son beau visage souriant au travers des cordes vibrantes :

Tel brille un astre pur dans le mobile ombrage.

Ainsi, dans la jolie pièce l'*Absence,* après avoir supplié sa maîtresse de lui écrire, de penser à lui, de lui garder son cœur :

Un jour peut-être, un jour, ô ma tant douce amie,
Quand la fidèle Œnone ouvrira tes volets,
Et qu'un songe amoureux, te présentant mes traits,
Fera couler l'espoir dans ton âme attendrie,
J'entrerai tout d'un coup sans me faire annoncer :
Je paraîtrai tomber du céleste empyrée.
Du lit alors, pieds nus, légère à t'élancer,
Si, les cheveux épars, incertaine, égarée,
Tu cours, les bras tendus, à mon cou t'enlacer,
Mes vers du monde entier t'assurent les hommages;
Vénus aura perdu ses honneurs immortels,
Et les amants en foule, embrassant tes autels,
De lilas et de fleurs orneront tes images.

Qu'on me permette de citer encore cette fin d'élégie, à Eucharis infidèle :

Peux-tu me préférer ce rival orgueilleux,
Vil suivant de Plutus, que l'intérêt dévore,
Et dont l'instinct grossier préfère à tes beaux yeux
Ces trésors criminels qu'aux bornes de l'Aurore
A cachés vainement la prudence des Dieux!
. . . .
Penses-tu qu'amoureux de son doux esclavage,
Désormais il renonce à quitter le rivage?
On dit que l'inhumain, méprisant tes appas,
Déjà prêt à partir, sur la foi d'une étoile,
Redemande des vents, fait déployer la voile,
Et de ton lit oiseux veut courir au trépas.

Hosted by Google

Que je plains ta douleur, amante infortunée !
Combien tu pleureras ton fol égarement !
Malgré ton crime, hélas ! de plaisirs couronnée,
Puisse-tu ne jamais connaître le tourment
D'aimer comme je t'aime, et d'être abandonnée !

Jamais avec Bertin, non plus qu'avec Chénier, on est bien sûr de n'avoir pas lu déjà, en latin ou en grec, ce qu'il nous fait lire en notre langue. « Je ne serais pas étonné, écrit le jaloux Tissot, qu'Eucharis ou Catilie n'eussent dit quelquefois à leur favori : mon ami, nous sommes de Paris et non de Rome ; faites nous l'amour en Français. » Mais laissons Tissot rire de ce penchant du poète à remonter aux sources pures, et nous, juges impartiaux, reportons-nous au temps où Bertin écrivait ; ouvrons l'*Almanach des Muses* et étudions l'allure qu'avait alors la poésie amoureuse : Partout le bel-esprit, le jargon, la platitude. Dorat fait école ; Parny lui-même n'est qu'un disciple plus fort que le maître ; nullement artiste, c'est simplement l'*homme sensible*, comme on l'entendait au XVIII[e] siècle, — sensibilité qui nous paraît de glace à nous postérité. — Tel n'est point Bertin. Ce n'est pas une femme qu'il aime, ce n'est ni Eucharis ni Catilie qui sont ses maîtresses ; sa vraie maîtresse, c'est la poésie, c'est la langue française. Il y a telle de ces petites pièces, véritable épigramme d'anthologie, qui témoigne, à bien voir, un fort travail de style, une lutte opiniâtre avec ses antiques modèles. Ce vers charmant de l'*Absence*, si rapide, si délié, si svelte pour ainsi dire,

Du lit alors, pieds nus, légère à t'élancer,

c'est du Tibulle, je ne vous l'apprends pas, et je ne sais trop, pour le bonheur d'expression, qui l'emporte du Romain ou de son imitateur. Mais ce qui n'est pas dans Tibulle, c'est la préparation, le songe amoureux qui attendrit l'âme et la dispose aux émotions douces ; c'est la tournure conditionnelle « Si, les cheveux épars,..... » — Tibulle emploie la forme impérative ; — ce sont enfin les quatre derniers vers, épanouis, triomphants, à la fois musique et peinture. Ainsi procède Chénier, imitant, traduisant, ici un seul vers, là toute une strophe ou même la pièce entière, et rendant ces emprunts siens par la manière dont il les enchasse dans ses propres poèmes. Comme Chénier, Bertin pouvait montrer à ses critiques

La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à son étoffe une pourpre étrangère.

Hosted by Google

Tibulle, Catulle, Ovide, Properce, Horace surtout, l'Horace des odes, sont mis par lui à contribution ; nous l'avons vu, à leur contact, retrouver quelquefois cette belle et large facture du XVI^e et du XVII^e siècle, oubliée de son temps (*) ; il apprend avec eux le grand travail des mots, et ne laisse pas, comme le chevalier Parny ou ses amis les petits-maîtres, négligemment tomber des rimes nonchalantes. Poète, artiste avant tout, il ne comprend pas l'amour sans la gloire. Ah ! dit-il à son Eucharis

Ah ! puissent nos deux noms, tracés
Sur l'agate blanche et polie,
Par Vénus être un jour placés
Sous les ombrages d'Idalie,
Parmi les chiffres enlacés
Et de Tibulle et de Délie !

Venu plus tard ou plus tôt, Bertin aurait vu sans doute ses vœux exaucés et son nom brillant d'une aimable gloire non loin de ceux de ses modèles. Mais l'époque où il vécut, les hommes qui l'entouraient eurent sur lui encore trop d'influence. Il lui eût fallu pour s'en affranchir la force du génie, celle qu'eut Chénier. — Elle lui manqua et ce ne fut que par intervalles qu'un vers pur et facile étincela en ses jeux. Toute imparfaite que soit son œuvre, on doit pourtant lui savoir gré de ses tendances, estimer ce qu'il voulut faire plutôt que ce qu'il fit et l'aimer après tout pour cette lueur poétique, tant faible soit-elle, qu'il fait briller dans les ténèbres d'un siècle où toute poésie est éteinte.

JULIUS.

(*) J'ajoute aux exemples déjà donnés les suivants :

Elle marchait traînant tous les cœurs après elle
Et laissait sur ses pas l'air au loin embaumé....
. . . .
Des essaims bourdonnants dans le creux des vieux chênes....
. . . .
L'éternel souvenir d'un bonheur qui n'est plus ...
. . . .
Non l'amant, quel qu'il soit n'a rien a redouter ;
Nul mortel à ses jours n'oserait attenter.
C'est un Dieu qu'à genoux le monde entier révère ...

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

DE LA MORALE DES PAIENS

AUX DERNIERS TEMPS DU PAGANISME.

Simplicius : Commentaire sur le Manuel d'Épictète. — Moralistes grecs, publiés par M. Dubner. — Les Entretiens d'Epictète recueillis par Arrien, trad. par V. Courdaveaux.

(FIN.)

Si Simplicius veut qu'on domine ainsi les émotions les plus fortes et même les plus légitimes de la vie, il ne s'est cependant pas trompé sur les difficultés d'une telle victoire ; il n'a pas voulu qu'on bravât une telle lutte sans nécessité : il rappelle que Caton se reprochait d'avoir fait par mer un voyage qu'il pouvait faire par terre. Mais puisqu'il est impossible à l'homme d'éviter toujours la tempête, comment espère-t-il n'en pas être effrayé, s'il ne l'a prévue et ne s'y est préparé longtemps à l'avance ? Cette méditation, selon Simplicius, ne portera pas l'homme à fuir le danger, ne l'attristera pas. Animé par la vue, par l'amour du bien, il bravera avec calme le péril et la mort, comme l'ont fait Ménécée et tous ceux qui ont méprisé la mort pour le bien de leur patrie. Quelque stoïcien que soit Simplicius, on sent je ne sais quelle animation dans son style ; on sent battre ce cœur d'un homme obscur, mais plein d'amour pour une patrie qu'il voit déjà enveloppée de son linceul de mort.

Hosted by Google

de vérité, que le choix des mots pour les nommer y aide beaucoup. Ne dites pas: les biens extérieurs; mais: les biens qui ne sont pas à moi; ne dites pas: on me l'a pris; dites: je l'ai rendu. Dans cette généralité, le précepte paraît puéril; mais le détail en montre la sagesse, et mieux encore la pratique. Cet art s'applique aux pensées elles-mêmes. Chaque chose à deux anses, dit Epictète; Simplicius ne manque pas de grâce en montrant combien diffèrent, selon l'anse par laquelle on les prend, le mariage et le célibat, la richesse et la pauvreté; de force et d'élévation, en faisant voir les aspects tolérables de la douleur et des affronts; de pathétique enfin, en peignant l'homme qui se réjouit de voir chez les autres les biens dont il est privé, qui puise dans cette rectitude même de la volonté un bonheur supérieur à tous les autres et qui s'approche par là de Dieu autant qu'il est donné à l'homme.

« Il faut savoir regarder les choses *du biais* qui les » fait paraître à notre avantage, pourvu que ce soit sans » nous tromper, » disait aussi Descartes, dans ces lettres aussi fines que fortes, aussi charmantes qu'élevées, que nous devrions tous savoir par cœur, et que nous lisons à peine. Il faut voir les choses du bon côté, dit de même le vulgaire. Mais que font autre chose les philosophes que de coordonner et de lier entre elles les pensées justes du vulgaire? « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », dit encore le maître. Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Revenons aux païens et à Simplicius.

S'il donne quelque aide à la faiblesse humaine, il faut avouer que ce n'est pas la vanité. A son gré, l'honnête homme, s'il ne doit pas fuir les honneurs, doit encore moins les chercher; l'obscurité lui vaut mieux que l'éclat: publier le bien qu'on a fait, c'est en perdre le mérite; — l'homme qui a fait le bien, ne le crie pas, disait Marc-Aurèle; — s'applaudir des progrès que l'on fait en philosophie même et en vigueur morale, c'est y déroger; se proclamer philosophe par le

Hosted by Google

La nécessité qui a commandé la lutte, doit aussi régler l'usage de la victoire. C'est sans jamais l'amoindrir, que Simplicius veut alléger le devoir; c'est sans renoncer à l'usage de ce qui est agréable, qu'il veut exclure la passion. La passion se soumet aux circonstances; si nous sommes soumis aux passions, nous avons deux maîtres, nous sommes les esclaves d'esclaves. Il faut user et jouir des choses; il n'en faut pas dépendre : il faut tout subordonner à la volonté de Dieu et être à tout instant prêt à sortir de ce monde. Simplicius propose pour exemple Epictète, qu'il loue de n'avoir pas compté parmi les maux la claudication et la pauvreté, lui pauvre et boiteux, et Diogène, qu'il surfait assurément, oubliant ou méconnaissant l'épigramme que lui adressait son auteur par ces mots: « Si tu veux t'exercer à la patience, n'embrasse pas pour cela les statues. »

Mais cette complaisance pour le cynique n'est qu'un lieu-commun de son temps; il est fort éloigné de ses vices, ce n'est pas lui qui choisira, pour entrer, le moment où sortent les flots de la foule, ni qui étalera les trous de son manteau. Il ne veut pas qu'on brave l'opinion, il ne veut pas qu'on la redoute, qu'on se montre fou de peur d'être taxé de folie par les fous. Si l'on y songe, que ce soit pour se souvenir que la multitude, prompte à railler le philosophe qui se lasse de ses efforts pour se séparer d'elle, admire celui qui persévère; pour chercher des encouragements dans l'approbation des plus sages et des plus gens de bien. Ce besoin d'estime, cette émulation dans la vertu tient bien encore de la passion; c'est une tunique dont il faudra aussi se dépouiller, mais qu'il faudra laisser la dernière.

Il y en a pourtant une autre encore qu'apparemment Simplicius conserva jusqu'au bout, ou, pour parler sans figure, il y a un autre auxiliaire de la morale, un autre instrument de bonheur auquel il n'entend pas renoncer. C'est l'art de choisir le point de vue des choses, et il remarque, avec autant de finesse que

manteau que l'on porte et par sa manière de froncer le sourcil, c'est oublier le précepte divin: connais-toi toi-même, et mériter les railleries que cette présomption inspire à une foule qui obéit en cela à une idée plus juste et plus haute de la philosophie. Epictète va plus loin : aux accusations vraies ou fausses il veut qu'on ne réponde que par une confession de toutes ses fautes. Que d'humilité ! On est tenté de croire qu'il se moque. Simplicius ne le permet pas. Il ne voit là rien d'ironique, rien d'excessif. Le juste doit se contenter du jugement de la conscience et de celui de Dieu. Avoir les applaudissements en vue, c'est une contradiction ; c'est à la fois vouloir se placer au-dessus de l'opinion et s'en rendre dépendant ; c'est faire le bien, sans en être meilleur ; c'est pis, c'est un danger. Celui qui agit en vue de plaire aux hommes, court le risque de pécher sans trouble lors qu'il est sûr de cacher son péché. Utile peut-être à ceux qui entrent dans la route, ce désir de l'estime est mortel à ceux qui approchent du but. Or, rien n'est plus propre à extirper cette passion que la facilité à souffrir les injures, et l'aveu de ses fautes. Encore faut-il prendre garde de viser par cet aveu même à se faire un renom d'humilité. Ne diriez-vous pas que Simplicius a d'avance entendu ce bon M. Tartuffe s'écrier :

> Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable.

Simplicius, lui, n'est pas un hypocrite : mais je ne l'absoudrais pas ici de toute contradiction ; il me semble qu'il se roidit quelque peu, qu'il y a lutte entre sa nature et son système, et je suis tenté de lui demander :

> Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?

Dacier est moins sévère envers lui ; il voit là ce que la philosophie a écrit de plus vigoureux contre un vain amour de la gloire. Cela n'empêche pas pourtant qu'on

n'ait répété et bien souvent ce grave reproche : « L'orgueil était le fond du stoïcisme. » Peut-être, ici encore, ne faut-il que s'entendre sur les mots. Simplicius fait une rude guerre à la vanité ; il veut qu'on soit, sans se soucier de paraître. Il commande même l'humilité à l'individu, mais c'est par la haute idée qu'il se fait de la dignité humaine. A l'homme pris génériquement il permet, il commande l'orgueil. Le chrétien ne songe qu'à plaire à Dieu ; le stoïcien veut plaire à Dieu en se plaisant à lui-même, et n'admettrait peut-être pas que ces deux jugements puissent être séparés. Mais, ces concessions faites à ceux qui inculpent l'orgueil du stoïcisme, il faudra qu'à leur tour, Pascal à leur tête, ils avouent que, si le stoïcien demande son bonheur et sa vertu à ses propres forces, sa règle à la nature, il rapporte ces forces et cette nature à Dieu ; qu'excessif ou non dans sa confiance, cet orgueil est singulièrement religieux.

Il faudra de même avouer, je crois, du moins si l'on prend Simplicius pour type des stoïciens pratiques de son temps, qu'ils avaient plus de mesure, et par conséquent de vérité, qu'on ne le dit généralement. C'est ce que nous verrons en le suivant dans les applications de détail.

Etre maître de soi, regarder comme étranger à soi tout ce qui est hors de son pouvoir, c'est la vertu, c'est une force. Les diverses applications de cette force constituent les devoirs.

On sait que les anciens comptaient quatre vertus, Justice, Tempérance, Force et Prudence. Simplicius avait adopté cette division dans son commentaire sur la physique d'Aristote. La science de la nature, disait-il, nous enseigne la justice, en nous montrant que les éléments et les diverses parties du monde gardent, sans s'écarter d'une régularité géométrique, sans empiètement et avec amour, l'ordre qui leur est prescrit : la tempérance en nous faisant voir qu'il est de la

nature du plaisir de n'être point un principe ni une cause, mais un effet et une conséquence; la force, en nous faisant connaître l'élévation de l'esprit séparé de la matière, en lui comparant les fatigues et les peines que nous souffrons à cause du corps, et en nous laissant par là si peu de crainte de la mort, qu'elle nous en inspire presque l'amour; la prudence, en nous révélant la parenté qui existe entre la pensée qui guide la nature et la lumière qui éclaire notre propre pensée. Il ajoutait qu'elle nous rend contents de peu et libéraux, en nous persuadant du peu de valeur des choses humaines.

En abordant plus directement la morale, Simplicius n'abandonne pas cette division; mais il s'en occupe peu. Il se contente d'avertir que la tempérance et la force sont le propre des hommes déjà formés; que, pour ceux qui se forment, c'est par la modération et la patience que, sous la direction de la prudence, ils s'habitueront à obéir à la raison. Celui qui a vaincu n'a plus besoin de courage. Mais il n'y a pas de victoire sans combat, et c'est dans le combat que le courage s'exerce. Du reste, il faut bien se dire que les mots d'une langue n'ont guère dans une autre de correspondants qui les reproduisent dans toutes leurs nuances, surtout dans les matières morales, et que ces divisions et ces distinctions techniques, quand elles sont traduites, perdent presque toute valeur.

Pour Simplicius tous les devoirs dérivent de la justice, qui, comme il le remarque et comme Platon l'avait remarqué avant lui, se prend dans un sens plus ou moins large. La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû.

D'après ce que j'ai déjà dit, il est aisé de pressentir ce que Simplicius regarde comme dû à Dieu. La profondeur de sa piété peut se mesurer à la grandeur de sa conception. Dans le commentaire sur la physique d'Aristote: « Cette science, disait-il, allume merveil-
» leusement notre piété envers Dieu; en nous donnant

» une pleine et complète intelligence de ses œuvres, » elle nous ravit en admiration pour l'ouvrier, et cette » admiration entraîne après elle l'amour, la foi et » l'espérance; c'est pour cela qu'il se faut appliquer à » la philosophie. » Il ne se dément pas dans son commentaire sur Epictète; c'est de la connaissance qu'il fait sortir la piété; persuadé que la parole même de Dieu pourrait donner une foi ferme, mais non pas la science, il soutient qu'il faut appuyer sur la démonstration tout ce que la raison peut atteindre. De même Descartes: « Nonobstant que nous veuillons croire et » même que nous pensions croire très fermement tout » ce qui nous est enseigné par la religion, nous » n'avons pas néanmoins coutume d'être si touchés » des choses que la seule foi nous enseigne, et où » notre raison ne peut atteindre, que de celles qui » nous sont avec cela persuadées par des raisons naturelles fort évidentes. » Et ailleurs: « Il n'y a rien au » monde qui puisse être moins falsifié qu'une démons» tration, à cause que c'est immédiatement la raison » qui en juge: au lieu que, s'il est permis de le dire, » les miracles mêmes sont falsifiés par le diable. »

C'est sur cette haute idée qu'il a de Dieu que Simplicius règle ses devoirs de piété. Ses préceptes sur le serment sont d'une rigueur que les quakers seuls ont dépassée. Attester Dieu pour de vils intérêts, c'est lui faire affront, et ni amende ni peine ne doivent en pareil cas nous arracher un serment: il faudra pour nous y décider un intérêt grave de nos amis, de notre famille ou de notre patrie; mais rien, absolument rien ne pourra nous entraîner à violer le serment que nous aurons fait. En comparant ce passage à celui où Cicéron, tout en voulant être sévère contre le parjure, admet pourtant des cas où la langue a parlé mais où le cœur s'est tû, on ne peut refuser au moraliste grec une grande supériorité.

La pureté du cœur est certainement le meilleur des cultes; Simplicius ne veut pas cependant qu'on s'y

Hosted by Google

borne : il compte pour beaucoup le culte extérieur, il y veut une magnificence proportionnée aux ressources de ceux qui le célèbrent ; que chacun du reste suive les rites de sa patrie, car Dieu est partout, accessible à tous. Ainsi Proclus disait que le philosophe est l'hiérophante commun du genre humain. On comprend moins comment Simplicius ajoute un grand prix à l'observation minutieuse des cérémonies, des jeûnes, des jours consacrés; comment il pense que certains temps, certains lieux, certaines offrandes auront une vertu particulière pour nous aider à nous rapprocher de Dieu. On ne peut plus s'étonner après cela qu'il permette de consulter les oracles, et, s'il ne s'effraie pas du cri du corbeau, ce n'est pas qu'il n'y voit qu'un bruit désagréable, c'est que les menaces qui en ressortent ne s'adressent pas à nos vrais biens. Après tout, le moine hésychaste ne rejette la voix du corbeau que pour y substituer les songes.

En tout cela Simplicius cède, ce me semble, à l'esprit de son temps plus qu'au sien propre, à l'influence des mystiques d'Alexandrie plus qu'à celle d'Epictète. Mais il se rapproche de ce maître, lorsqu'en permettant d'interroger l'oracle sur des événements importants, il recommande de se méfier plus que jamais des passions qui nous y poussent, qu'il défend de l'interroger sur nos devoirs, de chercher dans ses paroles un prétexte à nous en départir en quelque chose. Dieu nous dicte nos devoirs par la voix de la conscience, et Apollon a chassé comme infâme celui qui lui demandait s'il devait livrer un suppliant. Ce n'est pas l'événement, c'est l'intention qui constitue la bonté d'une action. Simplicius peut être crédule, il n'est pas superstitieux.

En passant à nos devoirs envers nos semblables, Simplicius remarque avec raison qu'ils varient selon nos relations, et classe celles-ci, non pas sans subtilité; elles sont naturelles ou volontaires, elles lient où séparent; les devoirs réciproques qu'elles imposent sont

Hosted by Google

les mêmes ou diffèrent. Les mêmes, comme entre frères, entre égaux, entre citoyens, entre étrangers; différents, comme du père au fils et du fils au père. Il y a des relations volontaires, entre amis, entre ennemis, du maître au disciple, du fugitif à celui qui le poursuit. Il y a des relations mixtes, comme de l'époux à l'épouse. De ces distinctions subtiles, Simplicius fait pourtant ressortir ce précepte important, que nous ne sommes pas dispensés des devoirs qui ressortent des relations naturelles par la faute de celui qui les méconnaît envers nous. Les fautes d'un père n'ôtent rien aux devoirs d'un fils. Les pères sont les images de Dieu; les oncles en participent; leur nom, en grec, veut dire divin; d'eux nous devons tout souffrir, nous devons leur obéir en tout ce que n'interdit pas la conscience, la loi suprême. En développant les mêmes maximes, Hiéroclès avait paru surtout préoccupé de la crainte qu'on n'obéît à ses parents jusqu'au crime; Simplicius insiste de préférence sur les devoirs de la piété filiale. Un frère aussi, fût-il injuste, n'en reste pas moins un frère. En quoi d'ailleurs pourra-t-il léser celui qui ne voit le bien qu'où il est? Ceux qui nous enseignent la vertu et la science ont sur nous les droits d'un père.

Simplicius, qui a cité les relations entre époux, n'en trace pas les devoirs. Les anciens, en général, ne paraissent pas avoir compris cet accord des âmes, cette sainte amitié qui constitue pour nous le mariage.

Peut-être n'en étaient-ils que plus fervents pour l'amitié, la seule affection de leur choix. Simplicius la dépeint de couleurs fort vives. On y sent un accent personnel, l'accent du cœur. Pas d'amitié sans convenance dans les caractères, sans aménité dans les mœurs; l'amitié n'est solide qu'entre les gens de biens, car pour eux seuls les biens s'accroissent en se partageant. Il faut pour conserver nos amis ne leur demander que ce que nous voudrions faire pour eux, priser peu les services que nous leur rendons, beaucoup ceux qu'ils nous rendent; étendre sur ceux qui

Hosted by Google

leur sont chers notre bienveillance pour eux ; ne pas les perdre de vue pendant leur absence. Il faut enfin ne pas être rigoureux pour des fautes légères, fussent-elles contre l'amitié, et se souvenir du précepte de Pythagore. Hiéroclès aussi avait appuyé sur ce précepte, ici encore moins tendre, moins aimant que Simplicius. L'amitié nous apporte de grands avantages, mais le plus grand c'est qu'elle est une excellente maîtresse pour la vie. Il n'y a personne dont nous écoutions plus volontiers les avis, personne devant qui il nous fût plus pénible de rougir, que notre ami. L'amitié ajoute aux relations naturelles une vivacité, une joie, sans laquelle la sagesse elle-même ne donnerait pas le bonheur. Enfin, une amitié vive et profonde est la meilleure préparation de l'union avec Dieu. Les pythagoriciens ont eu raison de faire de l'amitié la première des vertus, le lien de toutes les vertus entre elles. On sait que pour les derniers païens le nom de Pythagore avait quelque chose de mystique et de sacré.

Il y a des devoirs en dehors de l'amitié. Fils de la même patrie, comme de la même mère, nous sommes frères. Les Grecs disaient indifféremment patrie ou *matrie*, mot touchant, qui nous manque. Nous devons donc à nos concitoyens toute l'aide que nous pouvons leur donner, soit en formant leur pensée et leurs mœurs, soit en leur fournissant, dans les temps difficiles, ce qui leur est nécessaire et qui leur fait défaut. Les veuves et les orphelins ont un droit tout spécial à notre secours. Et que personne ne dise qu'il ne peut rien pour ses concitoyens. N'eût-on ni argent, ni crédit par soi et ses amis, ni aide de ses bras, ni bon conseil à donner, toujours du moins peut-on donner sympathie et pitié. Le voisinage établit un lien particulier qui entraîne des devoirs ; ce serait une honte pour nous que nos voisins reçussent d'ailleurs l'assistance que nous pouvons leur donner. Nous devons aussi quelque chose à l'étranger, à tout le moins, le défendre de l'injustice. Dieu nous le recommande, et notre humanité, notre

Hosted by Google

philantrophie doit s'étendre au genre humain tout entier. Vouloir du bien à tous, avoir la volonté bien arrêtée de faire à tous le bien qu'on pourra, c'est la plus grande ressemblance que l'homme puisse avoir avec Dieu.

Somme toute, on pouvait vivre avec ces gens-là. Car s'il y a ici quelques détails spéciaux à Simplicius, par exemple nos devoirs envers nos voisins, que je ne me rappelle pas avoir vus ailleurs aussi explicitement énoncés, il ne fait pourtant que développer les maximes d'Epictète, de Marc-Aurèle, d'Hiéroclès.

Il y a cependant une maxime qu'on a si cruellement reprochée à Epictète, qu'il faut bien à cet égard consulter son commentateur. C'est celle-ci : « Si tu vois » quelqu'un dans la douleur, pleurant la mort ou le » départ de son fils, ou la perte de sa fortune, prends » garde d'être la dupe de ton imagination, et ne va pas » croire que cet homme soit malheureux par la privation de ces biens extérieurs : mais rentre aussitôt en » toi même, et fais cette distinction : ce n'est point cet » accident qui afflige cet homme, puisqu'un autre » n'en est pas ému ; c'est l'opinion qu'il en a. Ne crains » pas cependant de compâtir dans tes discours à ses » chagrins, et s'il le faut, de gémir avec lui ; aie soin » seulement de ne pas gémir en dedans. » On a parlé à ce propos d'inhumanité et de mensonge. Simplicius n'y voit, n'y veut ni l'un ni l'autre. Le déguisement, selon lui, est indigne d'un honnête homme, et un honnête homme ne saurait être sans compassion pour les affligés. Il les plaindra, et sincèrement, car leur peine n'en est pas moins réelle pour être mal placée. Mais, en laissant voir sa sympathie, il aura soin de ne pas se laisser troubler au point de tomber dans la dépendance des choses extérieures. Cet empire sur soi-même est aussi juste que salutaire aux autres, on ne saurait les soulager ni sans prendre part à leur émotion, ni en s'y abandonnant ; pour sauver un homme qu'entraîne le courant d'une rivière, il ne faut ni se laisser aller à ce courant,

Hosted by Google

ni rester tranquille sur le bord. Ici, comme partout, le stoïcien veut qu'on dompte la passion, mais pour faire par raison tout ce qu'il y a de bon dans ce que la passion commanderait.

Simplicius ne réprime pas seulement la colère ; il pressent la vertu moderne, la tolérance, et il l'assied sur ses véritables fondements. Le bien et le mal ne sont que dans le but qu'on se propose, — ce qui, ni dans sa pensée, ni en soi, ne correspond à la fameuse maxime que la fin justifie les moyens, au moins avec la dangereuse extension qu'on lui a trop souvent donnée ; — un homme ne peut obéir qu'à sa propre opinion, et, s'il arrive qu'il se trompe en jugeant de ce qui est bon, il n'en doit pas moins tendre à ce qui lui paraît tel ; vous qui jugez autrement que lui, vous tendez aussi à ce qui vous paraît bon : pourquoi donc vous irriter de ce qu'un autre fait ce que vous faites, ce quefont tous les hommes? Il y a folie à s'indigner de ce qui est inhérent à la nature humaine. C'est certainement de ce principe que découle non seulement l'indulgence pour les actions, les opinions, les erreurs d'autrui, mais tout respect de la liberté et de la dignité humaine.

Simplicius en déduit encore ces préceptes : qu'il ne faut pas plus s'enorgueillir de la sagesse ou de l'éloquence que de la richesse ; qu'il faut, dans ce que permet une sévère honnêteté, concéder quelque chose aux opinions vulgaires. Epictète avait dit qu'il n'est pas nécessaire d'aller souvent aux spectacles ; il est même nécessaire, ajoute Simplicius, de n'y pas aller souvent, ce qu'on concevra de reste en songeant au délire qu'inspiraient aux contemporains de Justinien les jeux et les factions du cirque. Il permet cependant qu'on y entre quelquefois par complaisance pour les goûts populaires, pour la mode. Il pense qu'on doit habituellement garder le silence et s'abstenir de rire, qu'on doit être sobre de blâme comme de louange, car juger les autres c'est agir comme si on leur était supérieur ; mais

Hosted by Google

il veut bien, pourvu qu'on évite l'excès, se relâcher de tant d'austérité. Il n'aime guère plus les festins que les spectacles, mais il ne les proscrit pas davantage; il convient que le silence y aurait quelque chose de farouche, que sans la conversation la table ne différerait guère d'une étable; le rire aussi peut trouver sa place, mais qu'il reste voisin du sourire, qu'il ne bouleverse pas les traits du visage : — précepte qu'auraient donné les artistes de la Grèce, aussi bien que ses philosophes. — Assistez-vous à une lecture? Ne gardez pas le silence au-delà de toute mesure, ne refusez pas à l'orateur habile, à l'homme digne d'éloges, une juste part de félicitations. Le sage est-il obligé de se rencontrer avec les grands? Qu'il ne trahisse jamais la vérité, mais qu'il évite la roideur autant que la bassesse, qu'il loue avec modération ce qui est louable, qu'il avertisse sans aigreur, qu'il fasse sentir que la facilité de faire le bien est le plus grand avantage de la puissance. Il faut bien l'avouer, le stoïcien, tel que le veut Simplicius, n'est pas seulement bon, il est aimable.

On demanderait volontiers à cet écrivain si doux, et qui commente les maximes d'un homme qui avait été esclave, ce qu'il pense de l'esclavage. Mais il n'est pas aisé de le savoir. Les hautes et fortes pensées d'Epictète à ce sujet que nous a conservées Stobée n'ont d'analogue ni dans les *Dissertations* ni dans le *Manuel;* rien dans Simplicius n'y supplée; il n'a rien d'équivalent à la belle lettre de Sénèque. Il sent l'état dégradé des esclaves; mais il ne s'en indigne pas. Il recommande au maître de ne pas s'irriter contre eux; mais bien moins à cause d'eux, qu'à cause de lui. En commentant cette phrase : « il vaut mieux laisser ton esclave vicieux que de te rendre misérable », il ne prescrit pas au maître de les instruire, il déclare seulement que s'il est assez avancé dans la sagesse pour pouvoir former les autres, sans risquer pour lui-même, et qu'il forme ses esclaves, il fera la meilleure action qu'on puisse faire. — Quant à ceux qui ont voulu appliquer ces mots, non

Hosted by Google

à l'esclave, mais au fils du stoïcien, il faut bien leur dire que Simplicius n'a pas soupçonné leur intepprétation et que Dacier y voit « une faute très-ridicule. »

Simplicius s'occupe aussi des devoirs de la vie publique. Le soldat a des devoirs envers ses chefs; dans tout temps et dans tout pays, ils se résument en ces mots : courage et discipline. Les particuliers ont des devoirs envers les princes : si ceux-ci méritent ce nom, s'ils oublient leurs intérêts propres, s'ils affrontent tous les soucis, toutes les fatigues pour assurer le salut commun, ils sont, après Dieu, ce qui a droit à notre plus profonde vénération ; mais s'ils ne sont pas tels, il faut encore leur accorder le respect qui convient au magistrat et leur obéir en tout ce qui ne blesse pas la conscience. Le philosophe a sa mission propre dans l'état, former l'esprit et les mœurs des citoyens, faire à tous tout le bien qu'il peut ; il ne refusera cependant pas des fonctions plus spéciales, et dans toutes celles où il aura l'habileté requise, il se montrera supérieur aux autres, restant plus courageux et plus prudent. C'est ainsi qu'il faut entendre cette maxime des stoïciens, que le sage seul sera bon général ou bon juge.

Mais Simplicius se demande aussi quel sera le rôle de l'honnête homme dans un état où règnent le désordre et la corruption, et rien qu'à l'accent l'on s'apercevrait qu'il parle de lui et de son temps. Le sage alors, pense-t-il, devra s'éloigner des affaires publiques qui ne permettent plus ni probité ni pudeur. Qu'il s'exile, s'il peut ; s'il ne le peut pas, qu'il évite la poussière, c'est-à-dire qu'il fuie toute charge, sans négliger toutefois son amélioration et celle des autres, sans y renoncer par la crainte d'aucun péril, sans cesser d'être prêt à apporter, en toute circonstance, sa part d'efforts. Qu'il se fasse en tout une loi de la modération, bien que l'envie, qui d'ordinaire épargne ceux qui sont tout en haut ou tout en bas, s'attaque alors à tout le monde. Qu'il évite toute offense envers les puissants, qu'il s'in-

Hosted by Google

terdise toute liberté trop rude de langage, pour ne pas irriter des bêtes féroces au repos; qu'il n'achète pas toutefois l'oubli de ces bêtes féroces par quelque bassesse, par quelque flatterie en paroles et en actions, par le sacrifice de sa liberté. Du reste ce fléau, le pire de tous, le mauvais gouvernement de l'Etat sera lui aussi une occasion d'exercice et, s'il en triomphe, de merveilleux progrès pour le philosophe.

La fortune de ce fragment du commentaire a été singulière. Il est omis dans plusieurs manuscrits, et cette lacune produisait un non sens qu'on corrigeait par un changement dans le texte. Schweighœuser le retrouva et le publia dans un temps qui prêtait aux allusions, en 1796. Les mécontents ne manquaient pas: les conseils de Simplicius déplurent à leur impatience; ils ne les trouvèrent propres qu'à inspirer un *courage passif*, ils n'y voient qu'*une philosophie égoïste et apathique faite pour éterniser le despotisme.* Elle n'est favorable au despotisme, je le crois, qu'à cause du petit nombre des adeptes qu'elle peut réunir, et la tyrannie durerait peu avec une majorité de citoyens incorruptible à l'intérêt et à la crainte. Peut-être cependant ces gens avaient-ils quelque raison de croire qu'il faut combattre la tyrannie avec ses propres armes, dont, pour la plupart, ils connaissaient fort bien le maniement; mais ils avaient tort de dire que ce fût là une tâche de philosophe, tort de comparer la révolution française à la décomposition de l'empire romain, une fièvre chaude à une paralysie, une crise à une lente agonie.

Il faut descendre de ces hauteurs, et suivre Simplicius dans de moindres détails.

Il ne borne pas au genre humain la bienveillance qu'il recommande au philosophe; il veut qu'il l'étende aux animaux sans raison, aux plantes et même à la nature inanimée.

Il ne dédaigne pas les biens du corps; il veut qu'on en ait soin, comme le bûcheron a soin de sa cognée; mais comme tout ouvrier a soin de ses outils, pour les

employer à son art, non pour le leur sacrifier. Il n'y a rien là qui lui soit spécial; Hiéroclès fait les mêmes recommandations; Marinus compte la finesse des sens et la force physique parmi les avantages que Proclus avait reçus de la faveur des dieux. Sans faire, comme Volney, de la propreté une vertu, Epictète la regarde comme une des choses qui nous séparent le plus des brutes, et Sénèque ne veut pas que la sévérité de la vie en bannisse l'élégance. Nul moraliste ne se refuse un peu de satire à l'occasion; en fixant les limites de ce qu'on doit au corps, Simplicius attaque le luxe de table, de vêtements, de mobilier, de tout genre enfin, des hommes de son temps, avec des traits qui sont un peu des lieux-communs, mais qui n'en sont pas moins une peinture de mœurs et qui peuvent servir à excuser le nôtre, au moins par comparaison.

Le nom seul du stoïcisme réveille chez nous l'idée du suicide. Trop frappés de quelques exemples éclatants, nous sommes portés à croire qu'ils faisaient de cette faute un acte de vertu, tandis qu'ils la permettaient alors comme une ressource extrême, et dans ces cas rares où Dieu, nous mettant dans une position où il est impossible de vivre conformément à la nature, sonne lui-même pour nous la retraite. Ce n'est pas à leur école, c'est à l'école de Cyrène, la devancière de l'épicuréisme, qu'appartenait cet Hégésias dont les leçons inspiraient, dit-on, un tel amour de la mort que Ptolémée fut obligé de les interdire. Ni le *Manuel* ni le *Commentaire* n'en disent un mot. Les stoïciens d'ailleurs attaquaient cette maladie dans sa source, en combattant les passions; le suicide est un acte passionné, et il devait être un acte de folie pour Simplicius qui voit dans cette vie non pas un tout, mais un seul épisode d'un drame qui en a un nombre infini.

Reste un point difficile à traiter, impossible à éviter. Abstiens-toi, dit Epictète, autant que tu le pourras, des plaisirs de l'amour avant le mariage. S'il faut que tu les goûtes, ne goûte que des plaisir légitimes. C'est

Hosted by Google

commander le respect de la nature et la modération, non la chasteté; c'est se désister beaucoup, à coup sûr, de cette sévérité qui ne transige à aucun prix avec aucun devoir. Cette indulgence est, il est vrai, conforme aux idées habituelles des anciens; non seulement les poètes, moralistes toujours suspects, non seulement Platon qui va si loin en cette matière, mais Epicure, Marinus, Cléanthe disent en mille manières ce que Rousseau résumait par ces paroles: « Le remords nous » reproche faiblement ce que nous permet la nature » bien ordonnée, à plus forte raison ce qu'elle nous » prescrit, » et ils croyaient par là prévenir de plus grands désordres. Simplicius avait pourtant des modèles d'une sévérité plus grande. Les pythagoriciens s'expriment sur ce point avec une rigueur qui ne saurait être surpassée. Ocellus Lucanus chassait la volupté même du lit conjugal, et n'y permettait rien au-delà de ce qu'exige la génération; Charondas faisait passer dans la loi cette extrême austérité. On a contesté, je le sais, l'authenticité des morceaux que leur attribue Stobée; mais de quelque main qu'ils vinssent ils étaient répandus au IVe siècle. Hièroclès ne s'exprime ici que brièvement et d'une manière générale; mais Sextius, ou quelque soit le païen qui a pris son nom, donne des règles qui justifieraient la précaution excessive d'Origène. Bien plus, le maître même d'Epictète, Musonius Rufus, avait résumé tous ces préceptes: il interdit la volupté, parce que, même quand elle respecte la nature, quand elle ne viole aucun des droits d'autrui, elle est contraire à la tempérance. A ceux qui allèguent qu'ils en prennent pour instrument une esclave à eux, une esclave qu'ils n'ont pas mariée, une chose qu'on ne saurait outrager, il demande ce qu'ils penseraient de la femme, même sans mari, qui userait ainsi de son esclave; aussi il avait réduit les plaisirs du mariage aux nécessités de la génération; il avait exigé du jeune homme avant le mariage tout ce que lui-même exige de sa femme.

Hosted by Google

Simplicius semble se souvenir de leurs leçons. Après avoir montré que la continence est possible par l'exemple des athlètes qui, dans toute la force de l'âge et de la santé, la gardent pourtant pour obtenir la couronne d'olivier dans les jeux ; par le calme facile où laisse la beauté d'une sœur ; il la recommande comme l'exercice le plus difficile, mais aussi le plus propre à vaincre la brute en nous ; comme non-seulement utile, mais juste, puisque nous devons à l'épouse l'exemple de la chasteté que nous lui demandons. Il la recommande comme l'ornement du mariage ; il invite les femmes à ne pas se laisser corrompre par les empressements ardents d'un jeune époux, à songer dès le premier jour que ce n'est pas par leur beauté, mais par la gravité de leurs mœurs, par le soin du ménage et des enfants, qu'elles s'assureront un respect durable. Simplicius montre bien par là qu'il comprend toute la valeur de la chasteté; mais il n'ose pas aller plus loin ; il la recommande, il ne la commande pas ; il craint évidemment que, comme le dit Euripide, un trop grand soin d'échapper à Vénus ne trouble l'homme autant que trop de soin à la suivre. C'est là, je le crois, le point sur lequel s'est accompli le plus grand progrès sinon dans nos mœurs, du moins dans nos idées morales ; et il a visiblement pour source un sentiment plus juste de la dignité de la femme.

Sa course achevée, Simplicius entrevoit et montre le prix. Après avoir appuyé autant que qui que ce soit, sur la vénération que méritent, sur les charmes qu'ont par eux-mêmes le devoir et la vertu, il déclare qu'en observant leurs lois nous avons obtenu les biens d'une vie future. Ce n'est pas une récompense qui nous est promise ; nous n'avons pas seulement acquis des droits à la béatitude ; nous nous la sommes faite ; entrés dans la bonne voie, nous n'avons plus qu'à y marcher ; elle nous conduit à une perfection de plus en plus facile : ce n'est pas une vie nouvelle ; c'est une vie qui continue.

Hosted by Google

Après avoir montré sur quelles larges bases Simplicius appuyait ses préceptes, j'en ai épuisé la série. Nous savons maintenant par quelles règles se guidait un païen honnête et éclairé au VI[e] siècle de notre ère. Ne devaient-elles rien au christianisme triomphant? Je ne suis pas de ceux qui croient que les discussions sont stériles; je crois au contraire que les discuteurs se retirent le plus souvent emportant chacun ses convictions premières, mais que presque toujours ils les remportent modifiées, appuyées sur d'autres raisons qu'au commencement du combat. Je ne saurais admettre qu'après cinq siècles de lutte la philosophie païenne et la philosophie chrétienne ne se fussent pas fait beaucoup d'emprunts réciproques et comme pénétrées l'une l'autre. Les rapprochements naturels, les allusions probables se sont présentés bien des fois dans le cours de cette étude. Je les ai écartés, parce qu'elle n'avait pour but qu'une exposition et qu'il faudrait pour ce parallèle tout un livre, que je ne voulais pas faire. Je crois qu'il y a dans Simplicius peu de préceptes dont on ne trouvât le germe dans des philosophes antérieurs à Jésus-Christ; je crois que le christianisme a apporté à la morale peu de commandements entièrement nouveaux; mais n'en eût-il pas apporté un seul, il est incontestable qu'il leur a donné, avec une base nouvelle, une tout autre autorité; et n'eût-il fait d'ailleurs que mettre par le catéchisme à la portée du plus simple paysan les leçons qu'auparavant les plus purs et les plus habiles puisaient seuls chez Platon et chez Chrysippe, il serait encore le plus grand fait de l'histoire.

D'un autre côté, quelques leçons que les païens et Simplicius aient reçues des chrétiens, ils les ont prises assurément non pas comme des dogmes révélés, mais comme des conceptions dont la vérité les a frappés par elle-même; leur morale est restée toute humaine; elle constitue un progrès de l'ordre philosophique; elle prouverait, s'il en était besoin, que dans cet ordre aussi le progrès est lent, difficile, mais réel et incessant.

Hosted by Google

Car la morale telle que la présente Simplicius n'est sans doute ni complète, ni irréprochable, mais à coup sûr elle est fortement liée, très pratique et très élevée.

J'ai eu plus d'une fois occasion d'avouer que Simplicius n'est pas exempt de prétentions littéraires; il faut donc essayer de le juger aussi sous ce rapport. Je dirais volontiers que le beau est une partie du bien, si le mot n'était pas trop ambitieux pour Simplicius. J'ai cherché en lui un compilateur, un commentateur, non un créateur, et en effet ce n'est pas un esprit original, c'est un esprit étendu, instruit; ce n'est qu'un disciple, mais un disciple indépendant, un éclectique qui ne repousse jamais la vérité, mais qui ne la répète que quand il la voit. Ce n'est pas un philosophe de génie, c'est un de ces hommes de talent dont Cicéron est le type et le maître.

Il a de l'ordre dans les idées et dans leur exposition; mais il n'a pas cette rigueur, cette habileté de méthode qui évite les répétitions et fait valoir chaque chose par la place qu'elle occupe, telle que l'aiment les modernes et surtout les Français. Il a moins encore ce talent merveilleux de mise en scène qui fait compter à la Grèce autant d'artistes parmi ses philosophes que parmi ses poètes.

Comme écrivain, il est grave et pur; il manie bien cette langue grecque qu'aucune autre n'égale, surtout pour les matières philosophiques; s'il manque quelquefois de nerf, d'autres fois aussi il s'élève, s'assouplit ou s'attendrit. Il parle noblement des devoirs du citoyen; il serait digne d'avoir une patrie libre. Il relie habilement à la morale l'amitié, cette maîtresse de la vie, et il en parle avec une émotion sincère et qui se communique. L'expression est animée, vivante; il est touché et il touche; il se tient au rang des premiers sur un sujet qu'ont traité Cicéron et notre Montaigne.

Si on le compare aux autres moralistes anciens, inférieur à quelques-uns sur plusieurs points, il se main-

Hosted by Google

tient au niveau des meilleurs par l'ensemble des qualités. Cicéron a certainement mieux la mesure du possible, le sentiment de la vie politique ; on le consultera avec avantage sur des questions controversées encore à notre époque, sur lesquelles Simplicius ne profite même pas de tout ce qu'enseigne Epictète ; saint Ambroise, en refaisant chapitre par chapitre le beau traité de Cicéron, ne se défend pas toujours de l'exagération, de la déclamation même ; mais il l'emporte sur le commentateur du *Manuel* par la nouveauté et la fécondité des vues comme par la chaleur du style ; Marc-Aurèle a cet incomparable intérêt de laisser voir le fond d'un des plus nobles cœurs qui furent jamais ; Sénèque a plus de trait, plus de concision, plus d'éclat ; Hiéroclès tire plus de son propre fonds, il a plus d'abondance, il frappe plus. Mais Simplicius a moins de parti pris qu'Hiéroclès, plus d'indépendance, plus de netteté ; il se contredit moins que Sénèque ; il n'est pas, comme Marc-Aurèle, mis par sa position en dehors de la vie commune, et convient plus à tous ; il n'a pas les excès d'ardeur de saint Ambroise et ne consulte que la raison ; enfin, il l'emporte et sur Cicéron et sur tous les autres, en cela qu'il pénètre plus profondément dans les questions, qu'il en lie les solutions plus fortement, parce qu'il fonde et fait voir qu'il faut fonder la morale sur une notion juste de Dieu ; nul n'a aussi bien déterminé et aussi bien concilié le rôle de la spéculation et celui de la pratique.

Et, puisque j'ai été amené à parler de nouveau de sa piété, puisque je l'ai jusqu'ici trop abrégé pour le citer jamais, j'essaierai du moins de traduire, en terminant cette étude, les religieuses paroles par lesquelles il termine son commentaire :

« Je t'en prie, maître, père et guide de la raison qui
» est en nous, fais que nous nous souvenions de la
» dignité que tu as daigné nous donner ; seconde le
» mouvement dont nous sommes le principe pour nous
» affranchir du corps et des passions irraisonnables,

Hosted by Google

» pour les dominer, les soumettre et en faire, comme
» il convient, des instruments ; aide aussi au redresse-
» ment complet de la raison qui est en nous, pour que,
» à la lumière de la vérité, elle se fonde dans ce qui
» est réellement ; enfin, et pour notre salut, je t'en prie,
» écarte complètement les ténèbres de nos yeux de
» l'âme, afin que nous connaissions bien, comme le
» dit Homère, et Dieu et l'homme. »

L. Delayant.

Hosted by Google

LA FONTAINE D'OMAR.

LÉGENDE ARABE.

Omar était un homme en son cœur craignant Dieu
Et tenant en mépris les faux biens de ce monde;
Les pauvres l'adoraient ; on vantait , en tout lieu ,
Sa vertu , sa bonté, sa charité profonde ;
Dieu répandait sur lui sa constante faveur.
Satan en fut jaloux , et vint dire au Seigneur :
— Cet Omar, dont chacun exalte le mérite,
N'est au fond , croyez-le , qu'un insigne hypocrite ;
Il singe la vertu ; mais je le connais , moi.
Dans son dédain de l'or l'orgueil seul est sa loi;
Si le sort en naissant l'eût comblé de richesses ,
Comme un autre il eût eu des chevaux , des maîtresses ,
Des habits somptueux et des armes de prix ;
Les humbles subiraient ses orgueilleux mépris.

— Méchant , dit le seigneur , d'un serviteur fidèle
Pourquoi calomnier la vertu , le saint zèle ?
Sa pureté de cœur t'irrite contre lui.
— Laissez-moi le tenter , dit Satan ; aujourd'hui ,
C'est un sage ; demain , vous pourrez voir , en somme ,
Si ce prétendu saint est meilleur qu'un autre homme.
— Eh bien ! soit ! je le livre à tes tentations ;
Mais rappelle-toi bien quelles conditions
Et quel terme je mets à tes noirs maléfices.
Depuis l'aube , demain , tends lui tes artifices ;
Mais à l'instant précis où , touchant l'horizon ,
Le soleil paraîtra , si de ta trahison
Omar , ferme en sa foi , n'est pas tombé victime ,
Tu t'avoueras vaincu ; puis , pour prix de ton crime ,

Hosted by Google

En esclave, abaissant devant lui ta hauteur,
Tu lècheras les pieds de mon saint serviteur.

Le marché fut conclu. Dès l'aube blanchissante,
Pour se purifier, Omar au puits banal
Venait puiser. Le seau, qu'emplit l'esprit du mal,
Remonte plein d'argent. — Qui donc ainsi me tente?
Dit Omar, ô Seigneur, pourtant, tu le sais bien,
Pour mes ablutions je ne demande rien
Qu'un peu d'eau; sois-moi donc en cela secourable.
Et, jetant sans tarder cet argent sur le sable,
Il puise de nouveau; le seau remonte encor
Plus lourd, et, cette fois, rempli de pièces d'or.
— « Quel péché du Seigneur m'a valu la colère?
» O mon Dieu, c'est de l'eau qu'il faut pour ma prière, »
Répète le saint homme, et, non moins diligent,
Il rejette cet or sur le monceau d'argent.
A la troisième épreuve, empli de pierreries
Le seau monte. Omar dit: — Loin des vertes prairies,
Lorsque le voyageur, perdu dans le désert,
Veut se purifier, si l'eau manque, il se sert
De sable; ainsi soit fait. — Et de ses mains fièvreuses
Il verse près de l'or les pierres précieuses...
O miracle! à l'instant, l'or, l'argent, les joyaux
Se changent en fontaine aux jaillissantes eaux!
Omar, pour s'assurer que ce n'est pas un songe,
Dans les eaux du courant avidement se plonge,
Fait ses ablutions. Ce ruisseau coulera
Jusqu'à nos jours, et c'est Aïn-el-Foukara,
La fontaine du pauvre, où l'arabe qui puise
Songe que la vertu, seule, au ciel est promise.

Comme Omar, abîmé dans sa sainte oraison,
A pas lents, front pensif, regagnait sa maison,
Voilà qu'il aperçoit, près de sa porte assises,
Deux filles du Soudan, jeunes, richement mises,
Puis un nègre inconnu qui conduisait en main
Un cheval agitant sa housse de satin.
— Quel sultan, se dit-il, de l'humble anachorète,

Hosted by Google

A cette heure, a daigné visiter la retraite ?
Et vers sa demeurance Omar hâte le pas.

Le nègre cependant s'approche, et, le front bas,
Lui dit : — Que votre cœur, saint homme, soit en joie !
C'est le sultan de Fàss qui près de vous m'envoie.
Votre nom, jusqu'à lui par le pauvre porté,
Est saint entre les saints. Au nom de sa hautesse
Qui voulut mettre un terme à votre pauvreté,
Je vous apporte en don femme, chevaux, richesse ;
Et moi pour vous servir suis à votre merci.

— Retourne vers ton maître, et dis lui bien ceci :
Qu'Omar n'a point besoin d'esclave, de richesse ;
Et que si le Seigneur, de qui vient la sagesse,
Daigne à son serviteur la donner pour tout bien,
De nul homme vivant il ne demande rien.
Va donc ; et laisse moi de mon humble prière
Saluer le Seigneur, père de la lumière.

Comme il disait ces mots, de l'horizon lointain
Accourt un rayon d'or, premier feu du matin.
Satan, à son vainqueur furieux de se rendre,
Jette un grand cri qu'au loin le désert dut entendre.
Tout alors disparut : filles, nègre, cheval.....
Omar avait, deux fois, vaincu l'esprit du mal !

Et son nom, depuis lors, grandi par ce miracle,
Dans tout le Sahara règne comme un oracle.

GASTON ROMIEUX.

Hosted by Google

CAUSERIE.

Il y a un théâtre à la Rochelle; je vous le dis en vérité, la Rochelle possède un théâtre. On y cultive tous les genres, depuis le plus triste, la comédie, jusqu'au plus bouffon, qui est le drame, comme chacun sait. L'opérette y fleurit auprès du vaudeville ; même, on a tenté, en ces derniers soirs, d'y acclimater deux genres nouveaux, dont le besoin se faisait vivement sentir, la romance et la chansonnette, genre soporifique et genre obscène. On y a fait à *Maître Guérin*, — le grand succès du jour, assurait l'affiche, — l'honneur insigne d'une représentation ou d'une parodie, pour mieux dire. Voici qu'on annonce comme très-prochaine, l'apparition de *Tartuffe*. Il y a un théâtre à la Rochelle; je vous le dis en vérité, la Rochelle possède un théâtre.

Tartuffe ! C'est l'éternel rêve : « Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs. » Dès les premiers temps de la liberté des théâtres, la pièce de Molière a tout envahi. De la Bastille à la porte Saint-Martin les moindres scènes ont eu leur Tartuffe et leur Elmire. Cela pouvait encore être drôle à Paris. Mais en province, dans une ville de troisième ordre, par un personnel tel que le nôtre, ce ne sera pas drôle, oh ! que non, ce sera navrant. Sans parler ici de l'intelligence et de la composition des rôles — car ce serait supposer l'impossible, — je vous demande ce que vont devenir, entre les dents de ces messieurs et de ces dames, les vers de Molière. Une ou deux fois, j'ai eu, pour mon malheur, affaire, à propos de vers, à des comédiens de petite ville. Je ne voudrais pas répondre que le plus lettré d'entre eux se rendît bien exactement compte de ce que c'est qu'une syllabe. Ajoutez à cette ignorance générale la paresse commune à tous, et vous pourrez d'avance imaginer quels vers libres nous allons entendre à la place des alexandrins du poète. Si j'avais à donner un conseil au directeur *permissionné*, ce serait d'annoncer ainsi la pièce sur son affiche : *Tartuffe* déparé et travesti. Cela

Hosted by Google

paraîtrait au moins de circonstance, tombant en plein carnaval, et il n'y aurait plus de malentendu possible, chaque spectateur étant bien averti qu'on ne visera qu'à la mascarade.

Le voilà revenu ce tempsde mascarades et de joyeusetés où mon ami Z.... arbore un faux-nez pour s'intriguer dans sa glace. La tranquille Rochelle s'est émue; les bals et les soirées surgissent de toutes parts ; c'était hier à l'Hôtel-de-Ville , — et l'on prétend qu'il y aura récidive , — ce sera demain à la recette générale ; tout le monde saute, tout le monde danse, excepté pourtant Julius. Je n'ai jamais compris , pour ma part , quel plaisir on peut trouver....

Qu'allais-je dire, bon Dieu! Songez combien de secrets mépris, de haines sourdes je m'attirais d'un mot! Il est prudent, je crois, de prendre une autre thèse, et comme de la danse à la musique il n'y a qu'un pas, causons, s'il vous plaît, du dernier concert. Il a déjà huit jours de date et, dans ce pays-ci, huit jours seulement

Font *d'un concert récent* une vieille nouvelle ;

j'en veux dire quelques mots cependant, ne fût ce que pour constater les sympathies que le béneficiaire, M. Schelling, a su conquérir parmi nous. Toutes les formules d'éloges ont été employées pour M. Schelling. On a dit cent fois l'énergique et brillante netteté de son jeu, sa fougue qui trouve moyen d'être tout ensemble capricieuse et sévère ; son talent, il en a conscience, il sait qu'il y a eu lui un admirable artiste. Ce que le concert de lundi a pu lui apprendre c'est la haute estime où le tiennent ces concitoyens adoptifs, la part qu'ils prennent aux douleurs de sa maladie.

Entrerai-je après cela dans les détails ? Dirai-je que des voix charmantes se sont fait entendre, que l'orchestre, médiocre accompagnateur, a, par compensation, fort bien exécuté des fragments de la symphonie en *re*, de Beethoven ? A quoi bon ? C'est déjà si vieux ! J'aurais l'air de rabâcher. Mieux vaut annoncer le deuxième concert populaire que la Société Philharmonique prépare pour le 4 mars prochain, dans la salle du Théâtre. Honneur à nos Pasdeloup ! L'esprit du siècle est en eux, cet esprit si essentiellement vulgarisateur. Sentir le beau c'est bien, en propager le goût c'est mieux.

Nous serions heureux de voir un entreprenant — s'il en est entre nous — tenter pour les choses littéraires ce que les quelques tête de la Société Philharmonique ont commencé pour les choses musicales. Vulgariser l'amour des lettres par des lectures ou des entretiens

Hosted by Google

publics nous semble un but avouable et qu'on pourrait se proposer. Nous sommes au grand temps des conférences. Pourquoi ne ferions nous pas ce que tout le monde fait autour de nous ? A côté du cours — un peu restreint, un peu étroit — que subventionne la ville, pourquoi n'aurions nous pas des cours libres, non rétribués, où les plus instruits et les mieux-disants viendraient développer devant nous leurs idées sur tel ou tel point de littérature, d'histoire, d'art ou de sciences ? Me répondra-t-on que ce n'est là qu'une rêverie impraticable ? Je répliquerai par ce passage de l'histoire de Dupont : « L'Académie de la Rochelle s'acquit dans ce temps (en 1827) des droits incontestables à la reconnaissance des citoyens. Elle fonda des cours industriels gratuits, en mettant à contribution le zèle désintéressé et les talents bien connus de plusieurs de ses membres. » Et ces membres n'étaient pas les premiers venus, des gens sans place, sans titre, comme je suis, comme vous pourriez être : c'étaient MM. Emy, colonel du génie en retraite, Plessis, ingénieur ordinaire des ponts-et-chaussées, Duclos, capitaine du génie, et Delayant.

Bien des personnes pouvaient naguère ne pas se douter seulement qu'il existât encore une Académie de la Rochelle. Depuis trois ou quatre ans muette et fuyant la lumière, elle vient enfin de s'affirmer au grand jour en annonçant une séance publique vers les derniers mois de l'année courante. La section littéraire — une des quatre dont se compose l'institut Rochelais — doit, pour la première fois, en cette fête académique, décerner une médaille d'or de cent francs au poëte qui lui aura envoyé la meilleure pièce de vers. Le choix du sujet est laissé à la fantaisie des concurrents. C'est dire que la section littéraire se prépare une dure besogne. L'un aura fait une ode « ou pis peut-être », celui-ci une innocente fable, celui là un sonnet, l'autre un poëme humanitaire ; gare à l'épopée ! Dans la mêlée, qui l'emportera ? Le fond ou la forme ? Et l'on verra reparaître les discussions éternelles du beau absolu, de la sincérité du poète, de la sensibilité sans l'art et de l'art sans l'émotion, et chacun enfourchera son idéal et rompra une lance en l'honneur du système cher à son cœur. Oh ! la rude tâche qu'auront là les juges !

JULIUS.

Hosted by Google

A Monsieur Julius.

MONSIEUR,

Vous demandez aux érudits d'éclaircir trois points relatifs à un Recueil de pièces de l'Académie de la Rochelle, publié en 1747, à l'égard desquels vous confessez votre ignorance. Ceci est bien, Monsieur : la modestie sied à un jeune homme. Or, vous êtes jeune, je le suppose, car on doit toujours supposer jeunes les gens qu'on ne connaît pas; cela est plus poli. Mais écoutez cette histoire.

On lit dans je ne sais plus quel écrivain que le roi d'une province, je ne sais laquelle, envoya à Alexandre, roi des Macédoniens, un chien de je ne sais quelle race, mais d'une fameuse race. Alexandre convaincu qu'il n'y a que deux vertus : 1° être fort; 2° être toujours prêt à abuser de sa force, — ces vertus qui font les conquérants, — fit lâcher devant ce chien un ours, un cerf, un daim, un chevreuil, un lièvre; le chien ne bougea pas. Indigné, Alexandre le fit tuer. Le roi de cette province que je ne sais pas apprit cela; alors il envoya à Alexandre un autre chien de la même race, en lui faisant demander s'il avait bien regardé si le premier chien n'avait pas levé les épaules à la vue des chétives proies qu'on lui offrait, et en lui recommandant de ne lâcher devant celui-ci que des lions, des tigres, ou tout au moins des éléphants. Ce qui était dit fut fait. On lâche un lion; crac, le chien le terrasse. On lâche un tigre; cric, le chien l'étrangle. On lâche un éléphant; d'un bond le chien est dessus; mais cette fois il s'en amuse, comme le chat de la souris; puis enfin, de sa puissante gueule, il l'apporte aux pieds d'Alexandre, témoignant ainsi qu'il ne se dérangera plus pour si peu. A cette vue, la cour éclata en applaudissements; Alexandre lui-même vit qu'il s'était trompé sur le premier chien, et avoua qu'il avait fait une sottise. Les historiens ébahis de cet aveu si rare chez les rois en ont soigneusement conservé le souvenir.

Voilà pourquoi, Monsieur, les grands chiens de l'érudition Rochelaise ne se jetteront pas sur le maigre lièvre que vous faites lever

devant eux. Mais moi, qui n'ai pas les mêmes motifs, je vais répondre à vos trois questions.

1° L'Académie de la Rochelle n'avait pas d'assemblées politiques. Cette vilaine chose n'était pas alors inventée. Elle avait des assemblées PUBLIQUES, et ainsi porte le titre du volume. Ce changement prouve seulement que Mme Bachelin-Deflorenne ne lit pas mieux les épreuves de ses catalogues, que.....

Remplissez les blancs, Monsieur. De tout temps et partout les typographes ont prêté beaucoup de sottises aux écrivains, probablement d'après ce principe qu'on prête volontiers aux riches.

2° Le volume est dédié au Prince de Conti, parce que le Prince était le protecteur de l'Académie, à telle enseigne que lorsque l'Académie voulut fonder des prix, elle lui demanda d'en faire les fonds; il refusa de la manière la plus polie; ensuite de quoi elle daigna accepter les sommes que lui offraient pour cet objet des bourgeois de la ville, les uns membres, les autres non membres de l'Académie. Une Académie alors, Monsieur, se composait essentiellement de trois parties: 1° Un protecteur. Pour l'Académie française ce fut le cardinal de Richelieu, puis le chancelier Séguier, puis le Roi. Plus de protecteur, plus d'Académie. Le protecteur était tenu de se laisser louer dans tous les discours de réception; mais il n'était pas tenu de les lire. — 2° Des membres honoraires, la fleur des pois de l'aristocratie du pays. Les membres honoraires étaient tenus de ne rien faire. — 3° Des membres titulaires. Ceux-ci pouvaient faire la même chose que les membres honoraires; ils pouvaient aussi faire de la prose, avec ou sans rimes, et la lire aux assemblées *publiques (sic.)* Il pouvait s'y glisser des apprentis-hommes de lettres. Rien ne leur interdisait d'avoir de la science, de l'esprit, du talent, quoique rien de cela ne fût exigé.

3° Si votre nom en *us*, ne m'avertissait que vous n'êtes pas originaire du pays, je m'étonnerais que vous ne connaissiez pas les Bonvallet-Desbrosses. Au XVIIIe siècle ils sont partout à la Rochelle, dans la magistrature, dans la marine, comme dans l'Eglise. Jacques Bonvallet, sieur des Brosses, trésorier des fortifications et de la marine avait fait baptiser plusieurs enfants à la paroisse Saint-Barthélemy de la Rochelle: Jean-Baptiste-Athanase, le 31 décembre 1706; Paul-François, le 6 avril 1710; Jean-Jacques, le 18 juillet 1711; Pierre-Alexis-Joseph, le 2 octobre 1712. Lequel a eu l'honneur de composer des drames pour les demoiselles de l'Enfant Jésus? *Grammatici*

Hosted by Google

certant. La France littéraire de 1769 l'appelle Paul-François ; mais il était l'aîné, et il conste des actes conservés au greffe du tribunal de la Rochelle que l'abbé Jean-Baptiste-Athanase, chanoine, décéda à la Rochelle, le 12 août 1782, âgé de 76 ans, et ce décès fut mentionné le 14 à l'Académie. J'oserais donc croire que la *France littéraire* a été induite en erreur.

L'abbé Bonvallet Desbrosses l'aîné avait été élu à l'Académie de la Rochelle le 4 janvier 1736 ; il y lut, avril 1736, *Discours contre les écrivains licentieux* ; avril 1738, *Divers caractères dans le goût de Labruyère ;* décembre 1740, *Discours sur ceux qui s'érigent en critiques de sociétés littéraires.* Aucune de ces pièces n'a été publiée. En 1748, il reçut des lettres d'associé de l'Académie, ce qui indique qu'il avait quitté la ville. Il n'avait pas attendu ces lettres pour prendre ce titre d'associé, qu'il porte dès 1744.

Il avait, selon toute probabilité, été appelé à Paris comme aumônier de la maison royale des demoiselles de l'Enfant Jésus. Il ne prend pas cette qualité sur les deux petits drames dont vous parlez, mais il dit, dans la note qui précède le premier, qu'il est témoin tous les jours de la piété de ces jeunes filles. C'est pour elle qu'il composa ces vers, bien qu'il fût, dit-il, peu exercé dans l'art de faire les vers. Mais ils étaient destinés à être chantés, donc pouvaient être impunément mauvais. Ce sont: *Jésus naissant adoré par les Bergers*, pastorale en musique. Paris. Thiboust, 1744, 19 pages, in-4°. *Les Fêtes de la France*, drame lyrique. Paris, Thiboust, 1745, 23 pages in-4°, belle impression sur très-beau papier, ne vous en déplaise. Ces deux poëmes furent réimprimés, en 1747, dans ce premier recueil de l'Académie. La pastorale y est divisée en trois entrées au lieu de l'être en deux, ce qui n'entraîne aucune autre différence. Ainsi, Monsieur, vous avez raillé des poëmes ayant eu deux éditions. Imprudence de jeunesse! j'y persiste.

En 1763, l'abbé Bonvallet Desbrosses publia une édition du *Traité de l'amour de Dieu*, de saint François-de-Sales, revue et légèrement retouchée. Il déclarait n'y avoir changé que les mots et les expressions capables d'alarmer la délicatesse ou d'exciter la malignité du siècle. — 2 volumes in-12.

Il revint, comme j'ai dit, mourir à la Rochelle.

Je crois bien que c'est à la même famille et à la Rochelle qu'il faut attribuer un écrivain que la *France littéraire* de M. Quérard mentionne ainsi :

Hosted by Google

« Bonvallet-Desbrosses, ancien trésorier de la marine et des
» colonies :

» *Discours sur le commerce*, 1787, in-8o.

» *Richesse et ressources de la France pour servir de suite aux*
» *moyens de simplifier la perception des deniers royaux*, 1791,
» in-4o.

» *Situation actuelle de la France*, 1791, in-4o. »

Voilà, Monsieur, une compendieuse réponse à vos trois demandes. Si vous publiez ma lettre, eh bien! vrai, ça me fera plaisir. On aime assez, voyez-vous, à s'entendre louer, voire même blâmer par les gens du café, pendant qu'on les écoute en *catimini*, enfin à occuper le monde de soi. Si vous ne la publiez pas, je n'en aurai pas moins fait un des actes de charité, instruire les ignorants, et n'en serai pas moins votre tout dévoué serviteur.

Un Rochelais.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

NOUVELLE VIE DE JÉSUS

Par le docteur F. STRAUSS. (*)

Monsieur,

Je viens recommander à vos lecteurs, si vous le permettez, le livre très considérable dont le titre est écrit ci-dessus. Signé d'un nom célèbre et redouté, ce livre, après trente années de réflexions, complète la pensée d'un chef d'école. L'œuvre première et toute analytique de Strauss, *Vie de Jésus*, attendait son œuvre synthétique, *Nouvelle vie de Jésus.* L'auteur a assisté presque impassible, au-delà d'un quart de siècle, aux grandes luttes qui se sont donné carrière, en Allemagne, puis en France, autour de son drapeau. Peu sensible, paraît-il, à l'injure et au sarcasme, très désintéressé d'amour-propre et de préjugés, aimant la vérité sincèrement, sévèrement, il a prêté une oreille attentive aux discuscussions, et recueilli toute raison réellement digne d'être examinée. — Si son livre n'en témoignait, ses amis comme ses ennemis, j'entends ceux qui sont loyaux parmi ses adversaires, nous en seraient garants. — Or, après avoir fait, selon les forces humaines, un examen nouveau, entier, impartial, pense-t-il, de sa conscience et de la matière, le voilà qui se prononce enfin sur

(*) Paris : Hetzel et Lacroix, 2 vol., trad. de MM. Nefftzer et Dollfus.

Hosted by Google

lui-même, sur son for-intérieur, et sur la question historique par excellence ! — Je n'ai pas la prétention de vous offrir le compte-rendu du travail de Strauss ; un livre de l'ordre et de la trempe du sien n'est réellement connu qu'à la ligne et au mot : encore faut-il y regarder de très près. Mon but est d'y introduire et d'y intéresser. Dans les circonstances religieuses singulières que nous traversons, il vous semblera peut-être, comme à moi, non-seulement opportun, mais utile, d'appeler l'attention d'un grand nombre d'esprits anxieux et indécis, sur l'œuvre capitale du théologien allemand.

I

La critique, vous le savez, Monsieur, est vieille comme le monde, mais elle n'est majeure que d'hier ; encore n'use-t-elle point de ses facultés nouvelles sans défaillances, ni retours aux illusions du passé. Lors qu'Aristote composa *la logique*, il dota l'entendement humain d'un instrument admirable, il ne l'assouplit pas réellement au joug et à la rigueur d'une méthode. Cela signifie, qu'il ne parvint pas à le renouveler dans son fond, par la vue claire et nette de ses limites et de ses ressources, de ses faiblesses et de ses forces. Je ne sais pas si l'institution de la logique a débarrassé l'esprit humain d'un seul de ses préjugés. — Qui dit Aristote, lorsqu'il s'agit de méthode scientifique digne de ce nom, dit toute l'antiquité et la scholastique. Je n'insiste pas. — Mais enfin, bien près de nous, s'inaugure l'âge de raison, par le *discours sur la méthode.* Alors même, toutes les sciences, excepté les mathématiques, n'avancent pas sans hésitations, sans chûtes, reculs, ni détours : tant il y a de broussailles, c'est-à-dire de préjugés sur le chemin. C'est que la table rase

Hosted by Google

n'a guère été faite que dans quelques pages illustres et pour quelques têtes d'élite. Les règles tracées, si excellentes qu'elles soient, sont abstraites; l'homme, loin d'être renouvelé dans son fond, est à peine touché à la surface. Pour qu'il se rende un compte scrupuleux, final, de son actif et de son passif, ou pour qu'il sache non seulement ce qu'on doit craindre ou oser, mais comment on avance et se protége, il lui faudra du temps, un siècle ou deux de réflexion. — Aussi bien, si, dans le domaine même des sciences exactes, son pied n'a pas encore acquis toute fermeté, s'il trébuche à chaque moment dans celui des sciences conjecturales, où ne va-t-il pas, dès qu'il s'essaie sur le terrain de l'histoire? Là, on doit l'avouer, il subit presque en permanence le caprice tyrannique de toutes les idoles de son premier âge. Que si, sur ce champ des traditions de toute sorte, la critique audacieuse tente une pointe de guerre, elle sème des ruines sous ses pas, mais ne fonde rien de durable; le dix-huitième siècle en est pour ses frais d'esprit et d'ironie, le vieux préjugé le recouvre, dès le lendemain, il est plus fort que Voltaire. La critique n'en a pas moins affirmé son droit, et si l'homme du dix-huitième siècle n'est pas, foncièrement et pour le contrôle d'un certain ordre de faits et d'idées, beaucoup au-dessus de l'homme des premiers jours, il a reçu certains avertissements, certaines armes contre l'erreur, l'usage redoutable enfin de la libre pensée et de la libre expression.

Qui aura ce privilége de faire que la méthode mûre et entière, complète et implacable, devienne un besoin, une habitude, la vie de l'esprit? C'est Kant. — Kant a forcé le dernier refuge des illusions, et il n'est pas jusqu'aux exagérations de son génie, qui n'aient servi, dans la pratique, la cause de la vérité. Sans doute il n'a pas eu la gloire d'être le père de la méthode et de la philosophie modernes, mais il a eu celle de continuer, de développer rigoureusement Descartes, dans l'ordre analytique, et de fonder, par un groupe de disciples

Hosted by Google

et de savants, non sans excès, ce qu'on est convenu d'appeler le *criticisme.* — Théoriquement le criticisme bien pressé ne donne que l'incertitude universelle; c'est peut-être pour cela que dans l'action, qui corrige si bien les écarts des théories, il prête à l'entendement, en le dotant d'une dose inconnue jusqu'à ce jour de désintéressement et d'impartialité, les moyens les plus féconds de découvertes scientifiques dans toutes les directions. — Qui prend l'illustre penseur au mot et à la lettre et va droit à l'*Oméga* de sa philosophie, est condamné à tourner éternellement sur lui-même, d'affirmation en doute, de doute en affirmation. Heureusement il n'en peut être ainsi, car force est de vivre, d'agir, de conclure; d'où il suit qu'après Kant, l'esprit assujetti, dompté, est encore vivant pour la pratique et y bénéficie de la plus puissante des disciplines. Ce maître n'a pas décrété la table rase; mais, par voie d'arrachement lent et savant, il a produit un vide tel qu'il nous persuaderait à jamais de l'illégitimité de nos moyens de connaître, n'étaient ses réserves de fait et contradictoires en faveur de la critique, et celles aussi, qu'il avoue, du sens pratique et du sens commun.

Je puis dire, je crois, que le criticisme aux prises avec les choses, redevient en quelque sorte cartésien, sous ce rapport que l'idée claire et distincte est sa lumière et son recours; mais autant qu'il m'est permis de le personnifier, j'ajouterai qu'il est devenu dès-lors un cartésien renouvelé, complété, armé cette fois d'un cœur d'airain et d'un regard aiguisé, contre la tenace et invisible légion des idées préconçues. Telle est la situation toute nouvelle que Kant nous a léguée. Une école généralement négative, mais sincère, s'en inspire et agit; l'opinion s'en inspire et écoute, sans trop de passion d'aucune sorte; les pouvoirs publics s'en inspirent, et, sans crainte, laissent la critique s'exercer avec calme et convenance. Heureux signe de notre temps!

Hosted by Google

II

Bien que le caractère idéal de la critique soit l'absolue impartialité, et son but unique la vérité pour elle-même, sa tendance innée et légitime n'en est pas moins la négation du surnaturel. — J'en donnerai tout à l'heure la raison. — D'un autre côté, les documents religieux que la critique a pour mission de soumettre à l'analyse, ont pour caractère essentiel, comme pour intention expresse, l'affirmation du surnaturel. Donc, dès l'abord, entre le criticisme et la tradition religieuse, il y a un antagonisme de droit, ou essentiel. — Qu'est-ce, en effet, que le surnaturel ? D'un mot et sans biaiser, c'est *le miracle.* Qu'est-ce que le miracle ? Un évènement contraire aux lois, qui ne peut être l'effet d'une cause naturelle. Dieu se proposerait ainsi de donner au monde des preuves palpables de ce qu'il est, de ce qu'il veut. Toute critique, j'ai hâte de l'écrire, qui niera *a priori* la possibilité du miracle, ne sera pas la critique, mais un système qui s'est débarrassé de vive force de la tradition et des raisons de l'orthodoxie. Lorsque celle-ci affirme qu'il y a des faits palpables, évidents, de l'ordre surnaturel, et que la philosophie lui répond : *il n'y en a pas, parce qu'il ne peut pas y en avoir ;* tout est dit, si la philosophie a réellement le droit d'user de ce langage ! Que ne s'y tient-elle alors ? S'il est légitime, il n'y a plus d'exégèse ayant un but sérieux ; les témoins du surnaturel sont d'avance frappés d'interdit. Le scepticisme soutient qu'on ne peut démontrer le miracle ; le matérialisme, que le miracle est un non sens ; le panthéisme, qu'il implique contradiction. Soit : tous ces systèmes sont dans la logique de leur rôle ; mais l'orthodoxie les avertit à bon droit (j'entends les deux derniers, car le scepticisme n'est pas un système), que pour s'y maintenir légalement il faut

Hosted by Google

soulever des poids énormes. Il s'agit, en effet, pour chacun, d'établir qu'il n'est pas un système, une construction, mais la vérité; puis, pour ne pas introduire de contradiction dans l'entendement humain, de nier l'autorité des sens et du témoignage, d'une manière générale, abstraite, ce qui est se créer une bien difficile et bien dangereuse situation.

Le théisme seul, nous dit le docteur Strauss, avec son Dieu personnel et distinct du monde, semblerait, à première vue, pouvoir supporter le miracle; on l'a vu en effet revêtir certaines formes populaires qui n'y répugnent pas; mais toutes les fois qu'il s'élève à la hauteur d'une vraie philosophie, il sent l'impossibilité du miracle, il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'un Dieu qui ferait un miracle de temps en temps, serait un être asservi au temps, et par conséquent ne serait pas l'ABSOLU. — Mais le savant écrivain n'aurait-il pas dû lui-même sentir tout ce qu'il y a de pressant dans ce dilemme : si vous avez une connaissance telle de l'absolu que vous puissiez parler de la sorte, initiez le monde au secret de votre philosophie et épargnez-lui, ainsi qu'à vous, le travail immense et superflu de l'exégèse; si vous ne l'avez pas, veuillez compter avec le théisme populaire et lui rendre son rang dans l'ordre des hypothèses, afin que votre analyse historique retrouve sa raison d'être, ne soit point un objet de curiosité vaine. — Donc, il est de l'essence du criticisme appliqué aux choses de la tradition, de laisser se poser, en face de lui, la possibilité du miracle; il n'en conservera pas moins sa tendance innée et légitime à la négation du surnaturel. — Pourquoi? — C'est ce que je vais expliquer.

Notre croyance indéfectible à la stabilité des lois de l'univers est elle-même une loi de la raison. L'ordre régulier, constant, l'harmonie, la beauté des choses, et ce que nous pouvons apercevoir de leur finalité, suscitent, éveillent en nous la notion d'ordre, d'unité du tout, qui se résout en celle d'une volonté parfaite,

éclairée, sage, ordinatrice. Or, cette notion suprême devient, à son tour, la garantie de la continuité, de la durée légale de ce qui est, sans en effacer le caractère contingent. — L'école qui enseigne que toutes nos idées viennent des sens, refuse de souscrire à ces vues; mais le sensualisme, en croyant à la stabilité des lois physiques et en s'y fiant, absolument parlant, commet une très heureuse, mais très complète inconséquence; ce n'est pas, en tout cas, la doctrine religieuse à qui le criticisme se présente comme un contrôle, qui suivra le sensualisme et refusera d'accepter, pour notre croyance ferme à l'ordre réglé, la haute garantie de la sagesse divine. — Quelque philosophie que l'on professe, il faut remarquer que, par le développement des sciences physiques, le fait de la stabilité des séries phénoménales a pris des proportions telles qu'il plonge, à nos regards, de tous côtés dans l'infini. En sorte que notre croyance à la stabilité, d'où qu'elle vienne, y plonge en quelque sorte avec lui. Ce n'est pas, en effet, depuis six ou sept mille ans, que la terre tourne autour du soleil, et que la formule de Newton est celle du mouvement des astres, c'est depuis des temps inassignables. Et c'est même au-delà de tous les espaces mensurables qu'il en est ainsi. Ce n'est pas d'hier, c'est-à-dire du jour de l'apparition de l'homme, que les combinaisons chimiques, toujours identiques à elles-mêmes, ont lieu au-dessous de nos pieds, comme au-dessus de nos têtes, dans les entrailles de notre globe, comme dans notre ciel, c'est depuis des époques qui n'ont aucune formule possible. Sur ce s'appuie toute induction de la vie pratique ou de la science, tout acte de l'homme naïf, comme tout calcul de l'astronome. — Laplace a écrit que *la plupart des évènements de l'histoire les mieux constatés ont moins de probabilité que la stabilité d'un phénomène physique.* — Cette remarque est aussi juste que grave; elle pèse d'un très grand poids dans la balance de la critique. Mais, bien que l'ordre fixe établi soit contingent aux yeux de la

Hosted by Google

raison, en ce sens que sa non-existence n'implique nullement contradiction, toujours est-il que, quant au point de sa continuité, cet ordre est la probabilité par excellence, contiguë à la certitude: à telle enseigne que la raison pratique est tentée de prendre sa contingence pour nécessité. — Aussi toutes les fois qu'un événement paraît s'éloigner de l'ordre régulier, nous doutons, nous le nommons improbable; et plus il s'en éloigne, plus nous doutons, plus il est improbable, plus il descend de degrés de l'échelle de la probabilité. D'où il résulte que, si la loi stable est au sommet de cette échelle, le contraire de la loi, sa suspension, *le miracle,* en occupe le plus bas degré. Le miracle assurément n'est pas l'impossible, l'absurde; mais pour que notre conviction soit acquise à un événement de cette sorte, pour que, d'un coup, l'improbabilité ultime, dernière, remonte tous les degrés de l'échelle, se place au-dessus de la probabilité par excellence, la loi, et devienne le certain : que ne faut-il pas? — Ce qu'il faut s'écrit d'un mot, il faut l'*évidence!* Les hommes, en général, savent-ils ce que c'est que l'évidence? Il semblerait qu'ils dussent tous le savoir. Eh bien; ils ne s'en doutent pas. La plupart tiennent pour évidentes les choses les plus confuses, les plus douteuses, même les plus manifestement fausses, comme la mission divine expresse, par exemple, attribuée à Mahomet. Or, c'est précisément le rôle de la critique, de lutter contre cette situation, qui n'est pas seulement celle du vulgaire, mais celle d'un grand nombre de savants et d'esprits distingués, et de s'informer surtout, dès qu'il s'agit d'évidence, si en matière d'analyse aussi complexe que celle des documents historiques religieux, il est possible de l'obtenir?

Une prétention bien vieille, mais qui étonne toujours par l'assurance vraiment étrange avec laquelle elle se reproduit, a essayé dernièrement encore, devant un auditoire d'élite, de faire échec à la critique, en ces termes. — C'est vous, critique, qui avez à démontrer contre nous, que le miracle n'a jamais eu lieu; nous

Hosted by Google

avons prise de possession, depuis dix-huit siècles, nous sommes ; prouvez contre notre droit. — Mais la critique : je n'ai point tant à faire ; j'ai de tout temps protesté contre vous, et il me suffit de prouver une seule chose, c'est que vous n'avez pas prouvé. Ne me dites pas que la maison est à vous ; vous êtes nés d'hier. Que sont, je vous prie, vos dix-huit siècles d'usurpation d'un pied dans le domicile ? Moins que rien, en droit ; trop en fait. Le domaine unique c'est le mien, l'antique maison universelle, qui se nomme loi, stabilité, règle, tandis que ce que vous possédez se nomme illégalité, instabilité, exception, illusion ! Mon titre est à tel point antérieur et supérieur au vôtre, qu'il a été écrit, si je ne m'abuse, quelques milliards de siècles avant que l'homme fût. Vous le niez ; soit : mais vous avez fort à faire. — Certes, je ne refuse point d'entendre vos réclamations, mais il faut bien que vous sachiez que faute d'une preuve digne de ce nom, faite, parfaite, claire, entière, indéniable, s'il en fut, vous êtes débouté de toute prétention, tandis que je reste, *de facto*, en pleine possession de mon privilége. — J'attends ; prouvez. — C'est là qu'est la force, j'ose dire l'invicibilité de la critique.

III

La critique religieuse a évidemment précédé Kant, mais, je le répète, ce n'est que depuis Kant, qu'elle a pris ce caractère de précision sévère et d'impartialité qui la distingue profondément de tous les anciens écrits des apologistes chrétiens et de leurs contradicteurs. L'Allemagne a commencé, la France a suivi tardivement ; indifférente trop longtemps, elle n'écoutait pas sans quelque pitié ceux qui croyaient et soutenaient qu'il était impossible de vivre en dehors

Hosted by Google

des préoccupations religieuses; sa pitié doit lui paraître aujourd'hui mal placée, car, en dix ans, l'exégèse a grandi si vite qu'elle rompt de toute part le cercle des adeptes. Dans un monde intelligent et de moins en moins rare, on la recherche et on la discute, non sans ferveur; elle s'étale en paix aux vitrines de nos libraires, et il n'est pas un ouvrage d'apologétique de quelque valeur qui n'ait quadruplé ses éditions. — De quoi se plaindrait l'Eglise ? Lorsqu'on est si sûr d'avoir raison, la discussion n'est-elle pas le premier des bénéfices ? — Toujours est-il que l'esprit français mûri par l'âge, formé par l'exemple grave d'outre-Rhin, ne laisse pas de donner à la critique historique ce tour vif, cet ordre de marche, cette précision claire, cette pointe aiguë, qui doivent le conduire au but. Pendant ce temps l'Allemagne continue son œuvre; elle lui imprime même une allure nouvelle depuis qu'elle a connu nos écrits; témoin le dernier livre du docteur Strauss. L'Allemagne, à qui nous devons tant dans cet ordre de recherches, tend à perdre, au contact de notre génie, quelques-uns de ses défauts, la maladresse de sa composition, la minutie puérile de sa science, tandis qu'elle acquiert un peu de ce qui lui manque, la clarté et l'action.

Je dois clore ici cette première lettre; je n'ai fait qu'indiquer un livre et une question, et y préparer l'esprit; si vous me faites accueil, et que votre lecteur prenne goût à ce genre d'étude, je continuerai; je ferai alors un pas décisif, et peut-être finirons-nous par pouvoir prendre ensemble quelques conclusions d'une certaine solidité ?

ÉMILIUS.

Hosted by Google

LES DONS FUNESTES.

LA PÉNÉTRATION.

Sultan Arsace régnait à Ormuz. Vous savez bien où est Ormuz, vous qui n'ignorez ni la fable, ni la géographie, ni l'histoire, vraie ou fausse. Y a-t-il une histoire vraie ? Hé, sans doute. S'il n'y en avait pas de vraie comment y aurait-il une fausse; or, il y en a une fausse beaucoup de fausses ; donc...

Sultan Arsace régnait à Ormuz. Vous savez bien qu'Arsace était le fils de cet Orcan, dont a parlé le Tasse, celui qui tomba sous la main d'une femme ; — ce grand coup qui a fait tant de bruit, dans le temps où Bouillon délivrait le grand sépulcre du Christ.

Sultan Arsace..... Avez-vous remarqué combien il arrive que les fils ressemblent peu à leurs pères ? D'où vient cela, mesdames? Ah ! pas d'éventails. Je ne parle pas pour les matrones sévères, pour les vierges rébarbatives, pour les austères bigotes ; je ne parle qu'à celles dont la vertu ne craint pas le mot pour rire. Si cela charge votre conscience, conservez-la sans tache, et ne me lisez pas. Il n'y aura pas grand mal. Mais s'il vous plaît de me lire ou de m'entendre, pas de museau rechigné. Marché conclu, n'est-ce pas ? Nous sommes en carnaval.

Arsace donc, ce fils du guerrier, était le plus pacifique des hommes ; ami du luxe, des fêtes, des plaisirs,

Hosted by Google

bon enfant à tout prendre, s'il n'eût eu une faiblesse. Sa manie c'était de vouloir découvrir, sous la parole des gens, leur pensée la plus cachée. Comme il n'était pas un grand sorcier, il ne le pouvait point; et comme il n'était pas un sot, il voyait bien qu'il ne le pouvait pas, et il s'en dépitait.

Arsace venait d'épouser la plus belle fille de son empire, l'incomparable Irène. Nul doute qu'elle ne l'aimât fort : il était si beau! Quel prince n'est pas beau? Pour lui, il en était fou. Dans cette cour magnifique ce fut un redoublement de fêtes. Un soir qu'une des plus somptueuses avait ébloui tous les assistants, un beau vieillard, à longue barbe blanche, salua gravement le Roi, et lui dit avec solennité : Prince il faut mettre le comble à vos désirs. — En même temps, il lui présentait un bonnet, un bonnet fort simple. Le sultan le prit, resta ébahi, et n'avait pas encore dit un mot que le vieillard fendant la foule avait disparu. Mais, dans la foule, on murmurait que c'était le sage Abumelek, et en Orient qui dit sage dit mage.

La fête tirait à sa fin, et le sultan s'en alla se coucher, comme un simple bourgeois; non pas tout à fait pourtant, ce n'est pas là un privilége de sultan. Il lui fallut essuyer encore les compliments de son petit coucher. En faisant semblant de les écouter, Arsace tournait dans ses mains le bonnet qu'Abumelek lui avait donné, et machinalement il le posa sur sa tête. O merveille! Il continuait bien d'entendre les banalités qu'on lui débitait, mais en même temps la même voix, plus faible mais encore fort distincte, parvenait à son oreille, et elle lui disait de tout autres choses. Comme ces autres choses étaient beaucoup moins louangeuses, beaucoup moins humbles, beaucoup moins désintéressées que celles qui se disaient tout haut, Arsace comprit qu'Abumelek avait réellement répondu à ses désirs, que le bonnet magique lui faisait entendre cette pensée cachée, ces secrets de la conscience de ses interlocuteurs.

Hosted by Google

Il n'y avait, dans ce qu'il découvrait chez ceux-ci, rien qui l'étonnât beaucoup, et il les congédia en riant fort et sans qu'ils comprissent rien à cette auguste gaîté. Le bonnet était si léger qu'Arsace ne songea même pas à l'ôter.

La cour partie, entra la sultane. Elle avait laissé sa belle toilette ; elle n'était pas sans ornement toutefois. Elle avait revêtu, ne fût-ce que pour un instant, un costume moins somptueux, qui ne faisait pas précisément songer au respect dû à toute majesté, ce que, selon mon auteur, on appelle partout, même à Ormuz, d'un mot français, un *déshabillé.*

J'ai décidément eu tort de vous dire qu'Arsace était rentré dans sa chambre comme un simple bourgeois. Reprenons le mot, voulez-vous ? et effaçons-le. Pour deux bourgeois c'eût été certes le moment de rester tous deux seuls. Arsace, je ne sais pourquoi, eut alors besoin d'appeler son page. Ce page (il s'appelait Marzouck), passait la nuit dans son antichambre. C'était un beau jeune homme, dont les yeux avaient conservé la hardiesse limpide de l'enfance ; mais une moustache naissante donnait déjà un air mâle à une charmante figure ; il était très-bien fait et le costume qu'il avait revêtu pour la nuit, dessinant toutes ses formes, les faisait plus remarquer qu'il ne les cachait. Arsace avait pris au service de son antichambre ce jeune icoglan dès l'âge de douze ans, mais il y avait six ans de cela ; seulement ces six années n'avaient été, comme l'avait dit un grand poëte d'Ormus, (je vous ai dit qu'il ne manquait aucun objet de luxe à la cour d'Arsace),

Qu'un jour après un jour, une heure après une heure.

en sorte que le sultan ne s'était pas aperçu que douze et six font dix-huit.

Le page, dès qu'il fut entré, prêta une oreille en apparence fort attentive aux paroles du sultan ; mais il regardait du côté d'Irène. Et Irène ? Si Irène regarda

Hosted by Google

du côté de Marzouck, oh! ce ne fut qu'un peu, bien peu, mais pourquoi donc tenait-elle si opiniâtrement ses regards baissés?

Ce que Marzouck répondit tout haut aux ordres du sultan, à peine le sultan eût-il pu le dire, tant il était frappé de ce que disait la petite voix, celle qu'il n'entendait que depuis qu'il avait son bonnet. — Oh! disait-elle, belle Irène, ce n'est pas moi qui appellerais quelqu'un si j'étais seul avec vous. Un vieux singe comme cela être le mari d'une si jolie femme! — Malgré lui, Arsace jeta les yeux sur un grand miroir: il avait quarante ans et ne se croyait pas vieux; il ne se trouvait rien de commun avec un singe. Il ne sut guère ce qu'il dit à Marzouck, et tout ce qu'il entendit, lorsque celui-ci lui répondit du ton le plus respectueux, ce furent ces paroles de la voix faible: — Vieil imbécile, pussent toutes les péris t'enlever au vingtième ciel, et me laisser à ta place. — Arsace renvoya assez brusquement Marzouck à son antichambre, et ferma soigneusement la porte qui les séparait.

Il revint, non sans distraction, adresser une phrase tendre à Irène. Elle aussi commençait une tendre réponse; mais, pour l'oreille du sultan, la petite voix couvrit la forte et il n'entendit que ces mots: quel joli homme que ce Marzouck! quels yeux! et quels regards!... mais il faut être fidèle à son mari. — La réflexion était morale, n'est-ce pas, mesdames? Arsace n'en fut pourtant pas content.

Le lendemain, Arsace n'entendit guère ni la voix intérieure ni la voix extérieure de personne, tant il était préoccupé. Qu'a donc le sultan? c'était déjà le bruit de la cour. Le soir venu, il n'appela personne quand il fut avec Irène, et ne lui adressa une question que pour entendre précisément ce qu'elle ne croirait pas lui répondre. Il fit une effrayante grimace aux doux compliments qu'elle lui fit tout haut, parce qu'il entendait l'accompagnateur qui disait tout bas: « Certainement » il n'est ni bon ni juste, mon seigneur et maître.

Hosted by Google

» Chasser ce pauvre Marzouck du palais et de la cour, » sans vouloir dire pourquoi. Je m'en doute bien, moi, » pourquoi. C'est parce qu'il est joli garçon, oh! oui : » bien joli garçon, mais est-ce sa faute? je suis bien » fâchée d'être la cause de sa perte... » Arsace se trouva peu en humeur de prolonger la conversation.

Le lendemain, le sultan ne fut visible pour personne. Seulement il fit venir quelques instants son ministre de la guerre, et tout Ormuz apprit avec étonnement que Marzouck, le page favori du sultan, était envoyé dans les montagnes de Khourmoudji. Bien que l'empire fût en paix, il y avait là un petit groupe d'Arabes maraudeurs qu'il fallait surveiller. C'était le poste le plus ennuyeux du pays d'Ormuz : une chaleur intolérable, une effroyable humidité en faisaient aussi le plus mal sain ; en revanche, il était impossible de s'y rien procurer, et l'on avait coutume de dire que c'était un poste qui dispensait parfaitement le sultan de l'emploi du cordon. Qu'avait donc fait Marzouck? Le bruit se répandit dans le jour qu'Irène avait reçu en secret pour lui faire ses adieux le charmant icoglan, et bien des gens commencèrent à se douter de ce qu'avait fait Marzouck.

Le sultan qui jadis désirait l'arrivée du soir, le redoutait ce jour-là, et pourtant, le soir venu, il n'osa pas ou ne voulut pas rester seul. Dieu sait pourquoi, se disait Irène. Il parla peu et brusquement. Car il craignait que son bonnet, qui ne le quittait plus, n'agît pour lui comme pour les autres et ne lui fît dire ce qu'il ne voulait pas dire. La sultane ne parlait pas brusquement; tant s'en fallait; on eût plutôt dit qu'elle tremblait ; mais elle parlait aussi peu que le sultan. — Parlez-donc, lui dit-il avec impatience. Comme dit un fameux poète Persan :

La faiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir.

Hosted by Google

Parlez-donc. Et elle parla, sans trop savoir ce qu'elle disait, et lui non plus. Mais il pâlissait, il rougissait, il frémissait, il bondissait, en entendant la voix secrète : « Ah ! mon Dieu ! que le sultan est de mauvaise » humeur ! Oh ! s'il se doutait... mais il va à la mort, » ce pauvre, ce beau garçon. Et c'est pour moi. Pouvais-» je refuser d'entendre ses adieux ? — Oh ! comme son » regard était de feu ! Jamais Arsace ne m'a regardée » ainsi, bien sûr. Pourtant j'ai eu grand tort. Ah ! bast ! » Le sultan n'en saura jamais rien. »

— Il le sait ! hurla le sultan hors de lui ; et il appelait, et il brisait tout ; et quand on fut venu, il ne demandait que les muets : il voulait qu'on courût, qu'on étranglât... Et ce nom ne pouvait sortir de sa bouche ; et quand on lui demandait d'où venait cette colère, et qui il fallait punir, il entendait les voix intérieures qui disaient qu'on savait bien qui, qu'on savait bien pourquoi ; et il entendait que ces voix ricanaient, et que quelques-unes disaient, en se frottant les mains...

Messieurs et mesdames, des voix se frottent-elles les mains ? Eh non. Des voix n'ont pas de mains. Mais la métaphore, monsieur ! Mais la métonymie, madame ! Si nous convoquions à cet égard un congrès de grammairiens ? Il y a beaucoup à parier qu'ils s'entendraient là-dessus aussi bien que s'entendent les membres du congrès de Francfort, ou du congrès de Paris, ou du congrès..., beaucoup à parier aussi que leurs décisions ne seraient pas moins respectées.

Bref, ces voix qui se frottaient ou ne se frottaient pas les mains répétaient : — Les sultans aussi ! Ma foi ce n'est pas dommage. — Mais une petite voix troublait Arsace plus que toutes les autres. C'était la sienne ; elle était bien faible, mais il avait beau crier, il ne pouvait l'étouffer. — Tout cela est ta faute, disait-elle ; pourquoi t'apercevoir d'une innocente admiration, d'une innocente coquetterie, qui eussent été vites oubliées ? Pourquoi, par ta sotte colère, changer cette admiration en intérêt, cet intérêt en pitié ? Si cette pitié s'est changée

Hosted by Google

en amour ou en faiblesse, c'est ta faute, ta faute, ta faute...

Arsace était furieux et, pour ne pas s'en prendre à lui-même, il s'en prenait à tout le monde. Il tempêtait; il foudroyait l'un du regard, il repoussait l'autre; il secouait celui-ci; il prenait celui-là au collet. — Messieurs, les Persans avaient-ils des collets? — Bref, il en fit tant qu'on le crut fou, que les muets eux-mêmes, les seuls pourtant qui ne fussent pas compromis, craignirent pour eux et passèrent leurs cordons au cou du vénéré sultan. Arsace avait beau se débattre: plus sa fureur croissait, plus on serrait. C'en était fait de S. M. quand il sentit sur son bras une petite main bien douce, quand il entendit une voix bien tendre, quoiqu'effrayée, lui dire: mon ami, qu'avez-vous? Cette fois le bonnet ne démentit rien, et il n'entendit qu'une voix; car Irène avait réellement peur.

Arsace ouvrit les yeux le plus grands qu'il put et ne fut pas fâché de n'apercevoir ni muets, ni courtisans, ni suppliants; rien qu'Irène enfin, le regard attendri. D'amour ou de peur? Il secoua la tête, lui mit un doigt sur la bouche; puis il sauta en place, comme un simple mortel, cette fois, comme le plus simple et le plus vif des mortels. Il ouvrit la fenêtre de sa chambre à coucher. Elle donnait sur le golfe. Il saisit son bonnet à deux mains, et l'y lança; à la lueur des torches qui entouraient son palais, il le vit tomber dans l'eau, puis s'en imbiber, puis tournoyer et s'enfoncer. — Adieu, dit-il, un sage t'a fait, qu'un fou t'aille chercher là.

Il revint près d'Irène; elle allait le questionner; il lui ferma la bouche, mais cette fois avec ses lèvres. Le sultan ne parla jamais d'Abumelek ni de son bonnet. Le lendemain pourtant Marzouck quitta la cour, non pas pour l'exil ou pour les montagnes de Khourmoudji; il rejoignit un régiment qui était en garnison dans une ville charmante, mais éloignée de la capitale. Personne n'a jamais su pourquoi le sultan ne le laissa pas y revenir de plusieurs années, et n'aimait pas qu'on lui en parlât.

Hosted by Google

Du reste, il ne cherchait plus la pensée de personne. Il croyait ou faisait semblant de croire qu'on n'en avait jamais d'autre que celle qu'exprimaient les paroles. Il croyait au désintéressement de ses généraux, à l'exactitude de ses agents-comptables, au pur amour de la gloire de ses officiers, à l'humilité de ses bonzes. Il croyait surtout à la fidélité immaculée de toutes les épouses.

Il mourut à quatre-vingts ans, emportant le surnom de bon et de sage. Sage, en effet, d'avoir jeté à temps aux eaux du golfe le dangereux bonnet !

Imité de Casti (il berretto magico).

Hosted by Google

LA CHASSE AUX PAPILLONS.

ÉLÉGIE.

Cet âge est sans pitié.
LAFONTAINE.

Courez, enfants, en bandes vagabondes,
Cueillez les fleurs, chassez les papillons;
Joyeux lutins, à travers les vallons
Livrez aux vents l'or de vos tresses blondes.

Ah! l'âge du bonheur ne dure pas toujours!
Sous ce ciel qui, si pur, sourit à votre enfance,
Pour en garder lointaine souvenance,
Comme des perles d'innocence,
Insoucieux, semez vos premiers jours.
D'autres viendront, triste hiver de la vie,
Où le vieillard que glacent les autans,
Vers l'astre qui le vivifie
Se tourne avec amour, et sent, l'âme ravie,
Se réchauffer son cœur au ciel de son printemps.
Don du ciel, ô mémoire, entre tous sois bénie;
C'est par le souvenir, ce bienfaisant génie,
Que l'homme, sans vieillir, peut doubler ses instants.

Courez, enfants, en bandes vagabondes,
Foulez les prés, chassez les papillons;

Hosted by Google

Joyeux lutins, à travers les vallons
Aux zéphirs caressants livrez vos têtes blondes ;
Trop tôt, pour les blanchir, viendront les aquilons !

De mes livres poudreux voulant classer l'armée,
Au fond d'obscurs rayons je furetais un jour,
Quand un carton d'apparence enfumée
Sous ma main qui cherchait vint tomber à son tour.
Je l'ouvris : à l'instant un splendide mirage
En me serrant le cœur vint fasciner mes yeux ;
Par un retour délicieux,
Des côteaux vendéens, paternel paysage,
Je voyais, rajeuni, tourbillonner l'image ;
J'étais pris de vertige, et le temps radieux
M'emportait, palpitant, vers ce fictif bocage.
Tel le navigateur sur le sol descendu,
Sent la terre s'enfuir sous son pied éperdu ;
Il chancelle, et les flots qu'ainsi l'erreur colore
Sur l'immobilité le balancent encore.

Tout était né d'un souvenir.
Au fond du vieux carton, avec ordre rangées,
Des aiguilles semblaient encore y maintenir
De pauvres papillons dont les ailes rongées
Mêlaient leurs noirs débris, autrefois éclatants,
Aux parcelles d'azur, depuis trente ans tombées
De squelettes honteux, jadis bleus scarabées,
Restes des mites et du temps.

C'étaient là les pauvrets, comme nous palpitants,
Quand dans le grand jardin courant à perdre haleine,
Mes compagnons de jeux, François
Et sa blonde sœur Madeleine,
Préférés entre tous, des petits villageois

Hosted by Google

Qui, pieds nus, se glissaient à ma cour suzeraine,
Le réseau vert en main, nous chassions tous les trois.

Tout ce qui brille est donc sujet d'envie !
Ces étoiles dont Dieu constelle le gazon,
Les fleurs, pour nos regards, empourprant leur moisson,
Ne la voient-elles pas à leurs tiges ravie
Par l'enfance, partout levant une rançon ?
Est-elle papillon, gare à la fleur qui vole !
Aussi, comme aux rosiers, aux blancs jasmins, aux lis
Notre troupe enviait, dans leur course frivole,
Tous ces beaux papillons, hélas ! enorgueillis
De la dangereuse auréole
Dont leur aile tentait nos filets ennemis !
Malheur à la beauté ; c'est la pourpre royale,
De périlleux honneurs source toujours fatale.

Il l'expiait bien chèrement
Cet éclat tentateur d'un trop beau vêtement,
Chaque amant diapré des mains de la nature
Que la reine des fleurs, la rose fraîche et pure
Sentait, sylphe léger, complétant sa parure,
Se poser sur son front, diadème charmant.

Et nous fiers conquérants, sur un carton complice
Nous rangions les vaincus, et félons chevaliers,
A la captivité nous joignions le supplice
En transperçant d'un dard nos pauvres prisonniers.
Comme un remords lointain je les voyais encore
S'agiter, convulsifs, sous le perfide acier,
Et contre un jeu cruel que la pitié déplore
Leurs corselets troués semblaient encor crier !

Froide raison, en vain ta voix pérore ;
Redevenons enfant au soleil printanier.

Hosted by Google

Courez, courez, en bandes vagabondes,
Cueillez, enfants, et fleurs et papillons;
Joyeux lutins, à travers les vallons
Aux zéphirs caressants livrez vos têtes blondes,
Trot tôt, pour les blanchir, viendront les aquilons !

Quel bonheur, échappés, de se donner carrière !
Braconniers enfantins, avec la même ardeur
Nous nous aimions, égaux du moins par la candeur,
Moi l'enfant du manoir, eux fils de la chaumière;
C'était l'égalité devant la loi du cœur.

Et quelles belles demoiselles
Nous poursuivions tout le long du ruisseau !
Elles fuyaient; l'enfance aux pieds porte des ailes;
Plus rapides que des gazelles,
Pour les suivre en leur vol nous nous faisions oiseaux.

Et nous étions bientôt à l'anse accoutumée
Où la marjolaine embaumée
Craquait sous nos pas familiers;
Frais méandre, où des cieux la coupole splendide
Se faisait un miroir limpide
Dans un cadre de peupliers.
Là nous voyions d'un œil avide,
Sur l'onde bravant nos regards,
Papillons étoilés et vertes demoiselles
Étaler à l'envi le velours de leurs ailes
Sur la nacre des nénuphars.

Alors à pas furtifs, plein d'une joie intime,
On tentait, haletant, d'atteindre le roseau

Hosted by Google

Qui devait nous livrer quelque frêle victime
Se débattant, captive, au fond du vert réseau.

Pauvres petits qui, penchés sur l'abîme,
Pouvions voir l'un de nous y glisser.... Puis, en pleurs,
Pour prix de quelque insecte et de champêtres fleurs
Laissant au gouffre avare un ami de notre âge,
Par des sanglots terminer un voyage
D'un gai matin funèbre soir,
Et des bluets au front, en rentrant au village
Y rapporter le désespoir !

Eh ! que faites-vous autre chose,
Enfants à barbe grise, ambitieux chasseurs
A l'affût de la gloire et de vaines grandeurs,
Pour vous faire une apothéose
De tant de rayons imposteurs ?

O célébrité, gloire hélas ! souvent sans cause,
Beaux papillons fallacieux
Qui sur votre aile, en fascinant la terre,
Semblez porter quelque reflet des cieux ;
La main qui vous saisit, d'un poison délétère
Ne rapporte souvent que le germe odieux.

Pour prendre un papillon nous risquions notre vie ;
Circé perfide, ange fatal,
La gloire, au souffle de l'envie,
N'expose point à moindre mal.
Pénètre-t-elle au foyer du génie ?
La haine entre avec elle, introduisant le deuil,
Les pleurs, la faim, la calomnie,
Tout.... hormis le bonheur qui reste sur le seuil !

Hosted by Google

Courez, enfants, en bandes vagabondes,
Cueillez les fleurs, chassez les papillons;
Joyeux lutins, à travers les vallons
Livrez aux vents l'or de vos tresses blondes.

Qu'êtes-vous devenus, beaux jours si radieux!
Doux soleil printanier, qui sur l'onde te mires;
Ruisseau qui répondais à nos cris si joyeux;
Avez-vous bien toujours, hymen délicieux,
L'un des baisers ardents, l'autre de frais sourires?

Oh! brillant coteau d'Arcanson,
Je ne sais à travers quelle teinte voilée,
Comme un pâle regard de l'arrière saison
Je vois le souvenir planer sur ta vallée
Et descendre, ombre désolée,
Entre mon cœur et l'horizon!

Qui donc attriste la nature?
Serait-ce? — La nature a toujours ses splendeurs,
Le lac bleu sa verte ceinture,
L'insecte ailé qui lui sert de parure
Les feux du diamant ou la pourpre des fleurs.

Rien n'est changé, pauvre poète,
Si ce n'est toi! — Tout plein d'un charme douloureux,
Dans tes sens attendris ton printemps se reflète;
Et du présent triste interprète,
C'est le trouble du cœur qui passe dans tes yeux.
Fixé sur ce carton, seul témoin qui te reste,
Ton regard n'y voit plus, de tant d'heureux transports,
Qu'illusions en fuite, et, symbole funeste,
Ta jeunesse envolée..... et des papillons morts!

Hosted by Google

N'importe, oh ! souvenirs des premières années,
Papillons veloutés, fraîches fleurs du matin,
Que la vieillesse hélas ! d'un regard qui s'éteint,
Comme un reflet des heures fortunées
Voit encor voltiger à l'horizon lointain ;
Le temps peut bien, d'une aile inexorable,
Emporter, dans son vol, l'éclat de vos couleurs,
Vous voiler au regard où vont perler des pleurs ;
Mais Dieu, de sa main adorable,
Sait tout compenser ici-bas ;
O premiers souvenirs, fleurs de l'âme immortelle,
Le cœur qui vous conserve est un herbier fidèle
D'où vos parfums, du moins, ne s'euvoleront pas !

Em. Labretonnière.

Hosted by Google

SONNET.

« Toujours contentement a dépassé richesse. »
Le proverbe dit vrai. Talent, esprit, beauté,
Brillent en vous. Pourtant, madame la duchesse,
Le bal vous voit, ce soir, de visage attristé.

Et qui donc peut troubler votre sérénité,
Bannir de si beaux yeux la grâce enchanteresse
Et soulever ainsi votre sein agité ?
Dites ; à vos chagrins un ami s'intéresse.

Vous le cachez en vain ; votre heureux calme a fui,
Et son rival jaloux vous possède, — l'ennui.
Mais, duchesse, entre nous, j'en soupçonne la cause :

N'est-ce pas qu'au miroir votre regard tremblant,
Lorsque sur votre front vous posiez une rose,
A, dans vos cheveux noirs, vu poindre un cheveu blanc ?

H. V.

Hosted by Google

UNE NOTE

A propos de la dernière Causerie.

La mention que notre collaborateur Julius a faite en passant des cours industriels essayés à la Rochelle en 1827 me donne le désir de dire à la génération présente ce que fut cette tentative.

Si elle se produisait aujourd'hui, elle paraîtrait tout à fait à fait à l'ordre du jour ; on ne parle en effet que d'éducation professionnelle, d'instruction des ouvriers, de bibliothèques populaires. Or donner aux ouvriers les connaissances, mettre entre leurs mains les livres qui leur sont le plus utiles, tel était le double but qu'on se proposait, qu'on atteignit alors en partie, mais d'une manière peu durable. Ce n'est pas la seule chose où la Rochelle a été l'une des premières à entrer dans la voie, mais sans pouvoir aller jusqu'au bout. Le succès lui a plus souvent manqué que le courage.

Cette pensée fut conçue à l'académie. Ce corps avait alors une constitution qui n'était pas bonne apparemment, puisqu'elle ne l'a pas laissé vivre ; mais qui avait l'avantage d'en faire un point de réunion pour des hommes d'aptitudes très-diverses. Si les fondateurs des cours industriels, MM. Duclos, Plessis, Emy, Dupont, vivaient encore (trois d'entre eux sont morts), ils seraient dispersés dans les sections à spécialités étroites de notre pseudo-institut, si toutefois les trois premiers y trouvaient place ; ils n'auraient pas de point de contact. Ils l'avaient alors et leurs causeries amenèrent ces cours. Elles naquirent d'un mémoire de M. Duclos sur l'origine, les progrès, l'état en France des arts industriels. On s'avoua avec regret que la France était à cet égard fort en arrière de l'Angleterre ; on compta parmi les causes de cette infériorité le défaut d'instruction de la plupart des ouvriers, et l'on résolut de leur offrir les moyens d'acquérir des connaissances théoriques dont ils trouveraient sans peine des applications quoti-

Hosted by Google

diennes. Ce moyen, c'était d'ouvrir des cours, le soir, à l'heure où la journée des ouvriers est finie, pour leur enseigner l'arithmétique, la géométrie, dans laquelle on ferait entrer l'étude des courbes usuelles, le dessin linéaire et, par suite, tout ce qu'on pourrait de géométrie descriptive. M. Plessis, M. Duclos, M. Emy, se partagèrent ces cours. Ils pensèrent que ces connaissances spéciales avaient besoin de s'appuyer sur quelque connaissance de la langue nationale, de l'histoire du pays, de la géographie. Ces études furent assignées à un cours de grammaire, dont M. Dupont devait se charger. On voulait y ajouter encore des notions de tenue des livres: on se prit même à penser qu'il pourrait y avoir des ouvriers désireux de s'instruire, mais ayant besoin pour y parvenir de refaire leur écriture, ou même de s'habituer à mieux lire. 1827 était antérieur à 1833, qu'on veuille bien y songer. Un cinquième cours dut embrasser ces diverses études, successivement bien entendu. Les quatre académiciens s'adjoignirent le directeur de l'école mutuelle, M. Larvet.

De ces professeurs, deux seulement ont laissé des traces dans les lettres ou dans les sciences. J'ai essayé ailleurs de faire connaître ce que fut M. Dupont ; un mot seulement sur M. Emy.

Il était difficile de trouver, pour quelque école que ce fût un professeur de géométrie descriptive appliquée mieux préparé et plus éminent.

Né à Paris le 29 août 1771, Amand-Rose Emy fit de fortes études mathématiques, sous le professeur Mauduit ; il entra à l'école des ponts-et-chaussées le 30 août 1792, mais, en vertu d'un décret de mars 1793, il fut incorporé dans le génie et, le 19 novembre 1793, il fut envoyé comme lieutenant de première classe à l'armée du nord. Nommé capitaine le 21 mars 1795, il demanda et obtint la permission de suivre les cours de l'école polytechnique. Il retourna à Douai, mais il fut, en 1797, appelé comme adjudant-major à l'école du génie qui venait d'être transférée de Mézière à Metz. Il y prit part à l'enseignement, en fut nommé commandant d'abord en troisième, puis en second. Lorsque l'école d'artillerie fut transportée de Châlons à Metz, pour être réunie à celle du génie, c'est M. Emy qui, comme directeur des études l'organisa et en rédigea les programmes. En 1808, il reprit un rôle militaire plus actif et servit successivement à Mayence, en Espagne, en Russie, en Allemagne, en France. Chef de bataillon en 1809, major le 28

Hosted by Google

avril 1813, officier de la légion-d'honneur en 1814, il vint après la paix, le 9 juin de cette année, à la Rochelle. Il y remplit jusqu'en 1822 les fonctions de sous-directeur, puis de directeur des fortifications. Il fut nommé colonel et fut envoyé à Bayonne au moment où la guerre d'Espagne donnait, dit la lettre de nomination, une grande importance à cette place. Il y fut mis à la retraite et revint à la Rochelle en 1826. Il était depuis le 11 juin 1819 membre de l'académie de cette ville. En 1832, le maréchal Soult l'appela comme professeur de fortification à l'école de Saint-Cyr. Il y professa dix-huit ans et ne la quitta que bien peu de temps avant sa mort. Il conserva jusqu'au dernier jour sa force intellectuelle et une facilité de travail que ne gênait ni le bruit, ni le mouvement autour de lui, et mourut à Paris le 1er février 1851, dans sa quatre-vingtième année. Il était membre de la société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise, et de l'institut historique.

Dans le cours de ses fonctions, il avait rédigé un grand nombre de rapports, de mémoires, de projets, restés inédits ou anonymes. Pendant qu'il était à Metz, il inventa un nouveau niveau à lunette, sur lequel il publia une notice, et une planchette de nouvelle construction, pour les levers de terrains, qui est encore d'usage à l'école.

De sa retraite à sa mort, il a publié :

1° *Description d'un nouveau système d'arcs pour les grandes charpentes.* Paris, Carilian-Gœury; in-folio de 18 pages et 7 planches, 1828.

2° *Du mouvement des ondes et des travaux hydrauliques.* Paris, Anselin; 1831, 1 vol. in-4° de 190 pages avec 10 planches, in-folio.

Ce travail a un intérêt spécial pour notre département parce que plusieurs des observations qu'il relate et des applications du système de M. Emy y ont été faites.

3° *Traité de l'art de la Charpenterie.* Paris, Carilian-Gœury, 1837 et 1841, 2 vol. in-4°, ensemble de 1,306 pages et 158 pl.

4° *Cours élémentaire de fortification fait à l'école spéciale militaire.* Paris, Dumaine, 733 pages in-8° et atlas de 22 planches in-4°, 1re édition 1843 — 2e édition, revue par B. Bartet, 1857.

Presque toutes les planches de ces ouvrages ont été dessinées par M. Emy, et il joignait à ses connaissances un véritable talent de dessinateur, qu'il mit souvent à la Rochelle au service de ses

Hosted by Google

collègues de l'académie, notamment de M. Fleuriau de Bellevue.

Quelques-unes des vues et des leçons énoncées dans ces ouvrages ont été combattues, et il n'était pas possible qu'il en fût autrement ; mais la plupart ont été mises en pratique avec succès et l'expérience a même montré qu'il n'était pas facile de les modifier avantageusement. Le traité de la charpenterie reste classique sur la matière.

C'était à coup-sûr une belle chance que d'avoir réuni de pareils professeurs. C'était pourtant le plus facile : il fallait disposer les ouvriers eux-mêmes à profiter de l'instruction qu'on leur offrait, s'assurer du bon vouloir des chefs d'atelier, faire face à quelques dépenses inévitables. Rien n'était fait sans cela, et rien ne se fût fait sans l'activité de M. Plessis. Je n'ai pas rencontré dans ma vie d'homme plus véritablement libéral. Esprit pratique, intelligent, désintéressé, il était dévoué au bien, parce que c'était le bien. Il en espérait beaucoup de ces cours et il fit tout pour qu'ils réussissent. Il fallait d'abord obtenir l'assentiment de l'autorité universitaire, et il semblait qu'on n'eût point de difficultés à craindre de ce côté. C'est pourtant là seulement qu'on trouva, sinon de l'opposition, au moins du mauvais vouloir. La première objection fut personnelle à M. Dupont. Le recteur craignait ou feignait de croire, car c'était un homme d'esprit, qu'un professeur de rhétorique ne portât atteinte à sa considération en se chargeant d'un cours de grammaire si élémentaire, si humble. Pourquoi M. le Recteur n'ajoutait-il pas qu'on se dégrade en acceptant des fonctions gratuites ? Mais il était plus facile de rire de l'objection que de l'écarter, et, bon gré mal gré, Dupont dut chercher pour le suppléer quelqu'un que sa grandeur n'attachât pas au rivage. La tâche à accomplir réclamait moins de talent que de bonne volonté, et c'est ce qui me valut l'honneur de me trouver en si bonne compagnie. Le recteur fit observer ensuite qu'il faudrait sans doute qu'un des professeurs prît le titre d'instituteur primaire, pour répondre de la direction des cours. Un pareil examen, alors surtout, pouvait paraître ridicule à subir à un colonel, voire même à un capitaine du génie ; mais le plus jeune des professeurs déclara qu'il était prêt à le passer, et se mit à prendre lui-même des leçons d'écriture. Malheureusent on l'arrêta dans cette voie, en renonçant à cette exigence.

On se demande quel sentiment pouvait inspirer de pareilles

Hosted by Google

chicanes. On assurait alors que l'amour de quelques fonctionnaires pour la famille royale leur faisait voir un danger pour elle dans toute expansion des connaissances, dans toute idée libérale. Que le Dieu qui protège les rois les défende de leurs amis !

Tout marchait cependant. Des cours de ce genre étaient déjà établis à Paris, à Avignon et à Metz. M. Emy, qui avait laissé des souvenirs à Metz, avait écrit pour demander des conseils et l'on espérait profiter de l'expérience acquise. La municipalité rochelaise secondait le projet de l'académie, fournissait un local (l'école mutuelle), accordait une subvention. Il était évident qu'une bibliothèque spéciale serait nécessaire pour appuyer l'enseignement des cours ; une souscription fut ouverte à cet effet. Le duc d'Angoulême et le duc d'Orléans y furent les premiers inscrits ; elle fut ensuite adressée à la chambre de commerce, et donna vite une somme suffisante. Quatre-vingts volumes provenant de cette bibliothèque, sont aujourd'hui à celle de la ville. Enfin, M. Plessis s'était assuré du concours des chefs d'atelier. Plus de 200 élèves étaient inscrits, et la police des cours était remise à ceux d'entre eux qu'ils avaient élus et qui prenaient le nom de censeurs. Ces censeurs étaient aussi chargés de la perception et de l'emploi des fonds provenant de la rétribution des élèves. M. Plessis pensait, et je suis encore aujourd'hui de cet avis, qu'on fait plus de cas de ce qu'on achète que de ce qu'on reçoit, que les élèves en payant une rétribution légère seraient moins disposés à regarder le cours comme devant durer indéfiniment, comme étant un pis-aller dans l'emploi de leur temps; qu'enfin ils seraient plus disposés à faire effort pour en tirer un bon parti. Mais les censeurs pouvaient dispenser de cette rétribution et ils avaient reçu des instructions pour n'être pas avares de cette faveur.

Les cours commencèrent le 21 juillet 1828, avec plus de 220 auditeurs, répartis dans les différentes sections : ce nombre diminua bientôt ; cependant les cours avaient encore assez d'importance en novembre 1829, pour qu'on les rouvrît avec solennité, et je retrouve un discours prononcé à cette occasion, où l'on cherche à stimuler le zèle des ouvriers au nom de leur intérêt et au nom de leur patriotisme. On y montre que l'introduction des machines dans l'industrie, bien qu'elle puisse causer un mal momentané à plusieurs ouvriers, tourne cependant à leur avantage et comme consommateurs et comme travailleurs ; qu'elle est d'ail-

Hosted by Google

leurs un fait inévitable ; une arme qu'on ne peut laisser sans périr aux mains seules de ses rivaux. Ce soin est un signe du temps.

Cependant cette année même vit se réduire de plus en plus le nombre des élèves. Soit qu'ils perdissent l'espérance, en effet mal fondée, de profiter de ces cours par la seule audition et sans travail personnel, soit toute autre cause, ils se montrèrent d'abord moins assidus, puis se retirèrent. M. Plessis retint le dernier quelques auditeurs d'élite. Mais les cours disparurent entièrement après la révolution de juillet 1830. On n'employa guère plus de temps à les faire qu'à les préparer.

Peut-être ont-ils été utiles à plusieurs de ceux qui les ont suivis, dont quelques-uns sont devenus des chefs d'atelier très-distingués; eux-seuls pourraient le dire. Peut-être ont ils été l'antécédent et la cause des cours du soir si utilement consacrés aux apprentis. Toutefois dans l'ensemble cette tentative a échoué. Peut-être était-elle prématurée ; les idées actuelles y ramènent. Si elle est reprise, nul ne souhaite plus que moi que ce soit avec un succès plus durable et plus grand. Mais, même alors, je crois qu'il faudra attribuer cette différence de résultats aux circonstances; car, quant aux hommes, je suis convaincu, et l'honneur que j'ai eu de me trouver accidentellement à leurs côtés ne m'empêchera pas de le dire, qu'on n'en trouvera ni de plus éclairés ni de plus dévoués.

L. Delayant.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

NOUVELLE VIE DE JÉSUS

Par le docteur F. STRAUSS.

SUITE. (*)

IV

Monsieur,

Je vous demande d'abord grâce pour une courte digression. — N'avez-vous pas souri cent fois de la candeur de certaines croyances ? Et n'avez-vous pas vu les plus candides des croyants se mettre à part des illusionnés, et sourire de pitié de la naïveté de quiconque? Ce spectacle seul, dont Voltaire a plaisanté avec un sens et une verve inimitables, me convertirait à la critique. On ne comprend pas assez toute la légitimité de l'ébahissement de ce Turc qu'un chrétien orthodoxise ; on n'en tire pas toute la leçon. — Cela me rappelle que je pénétrais dernièrement dans un giron qui compte bien quelques centaines d'adeptes. La vérité est avec eux, avec eux seuls ; le secours de Dieu avec eux seuls ; le Sauveur avec eux seuls et le salut pour eux seuls ; les miracles se sont faits et se font encore pour eux seuls ; chaque jour Dieu les leur prodigue ; c'est par sa volonté expresse qu'une Bible tombe d'une table, s'ouvre précisément au bon endroit, et d'un mot convertit un juif. Ce petit groupe a seul l'intelligence de

(*) Voir la REVUE du 15 février.

Hosted by Google

l'Écriture, les clefs de la tradition; seul prédestiné, il excommunie et damne de bonne foi le genre humain; le monde se compose, à ses yeux, de réprouvés et de misérables à qui la grâce est refusée, ce que, pour comble, il leur impute à crime, sans laisser de convenir que l'esprit saint souffle où il veut, et que la volonté de l'homme, absolument corrompue et esclave, ne peut rien pour sa justification et sa sanctification. — Ne m'arrêtez pas, je suis sérieux, je suis vrai; je ne vous présente point un tableau de fantaisie, l'idéal du ridicule dans une fiction; cela se voit, en plein dix-neuvième siècle, tandis que l'imprimerie et le télégraphe électrique fonctionnent et que les locomotives sillonnent le territoire; ce que j'ai rencontré est un type, le type du genre, mais n'est point une exception. Regardez autour de vous, c'est de l'histoire ordinaire; j'en atteste vos souvenirs et votre expérience pratique. — Que la critique soit donc la bien venue et qu'elle fasse son œuvre d'utilité absolue et de circonstance, dans le travail d'un siècle de raison qui émerge et se débarrasse avec tant de peine de tous les abus et de tous les mysticismes!

V

La *Nouvelle vie de Jésus* se distingue profondément du premier livre de Strauss, écrit il y a trente ans, sur le même sujet, et de tous autres travaux similaires, Allemands et Français. La critique religieuse moderne date réellement, en Allemagne, de l'illustre Herder (1796); Paulus le suit; puis vient Schleiermacher, le grand théologien, et à ce dernier succède Hase. Or, la première *Vie de Jésus*, rompant avec ces essais ou visées, plante un jalon nouveau, fortement étayé de critique et de science: l'explication mythique. Strauss

Hosted by Google

avait reconnu, chez ses prédécesseurs, une cause commune d'insuccès dans leur manière d'envisager l'histoire évangélique. La contradiction, nous dit-il, entre *le surnaturel* dont parlent les évangiles, et *le naturel* que réclame la méthode historique, était insoluble tant que les évangiles, ou même un seul d'entre-eux était pris comme une source historique dans toute la force du terme. Mais jusqu'alors (et c'est là le reproche juste et sommaire que Strauss adresse à ses devanciers), on n'avait visé précisément qu'à éliminer le surnaturel des récits évangéliques, et tout au moins à lui rendre, dans une certaine mesure, l'*apparence du naturel.* — Cette situation n'est pas tenable; toute tentative faite pour éliminer le surnaturel des récits, par voie d'explication et de raisonnement, échoue; l'explication naturelle de certains événements, tels que l'étoile des mages, la multiplication des pains, etc., est forcée et donne beau jeu aux apologistes. Mais Strauss ne procède-t-il point lui-même à l'encontre des lois fondamentales de la critique, c'est-à-dire de parti pris? Il part de ce principe: que le surnaturel d'un récit est le signe de sa non-historicité. Qu'en sait-il? Si, selon sa philosophie hégélienne, le miracle est de sa nature contradictoire et impossible, il a raison. Mais l'est-il? Contentons-nous d'affimer qu'il est l'improbabilité même. Cela une fois admis, et je défie qu'on refuse à l'admettre, la critique fait son œuvre sans scrupules comme sans préjugés, et alors elle déduit: elle peut être accusée d'avoir mal fait son travail, mais non d'aveuglement et de pensée préconçue. — En résumé: la non-historicité ne doit pas être un principe, mais une conclusion.

Par quelle explication nouvelle Strauss remplace-t-il, dans sa première *Vie de Jésus*, l'interprétation orthodoxe, et les nouvelles tentatives naturelles, semi-naturelles, symboliques et autres, dont il vient d'être question? Par l'interprétation mythique. Quelle était, il y a trente ans, sa notion du mythe? — On perd son temps, écrivait-il, et sa peine à vouloir réduire à des

Hosted by Google

événements naturels des histoires comme celle de la marche sur les eaux, ou de la transfiguration. Et comme il n'est pas moins *impossible* d'admettre la réalité de faits si contraires aux lois de la nature, il convient de prendre ces récits pour des fictions. — Comment ces fictions poétiques, philosophiques et autres, avaient-elles pu prendre naissance à l'époque de la composition des évangiles ? — Strauss l'explique avant tout par l'attente messianique. Dès qu'un nombre restreint, puis toujours croissant de fidèles en étaient venus à voir dans Jésus le Messie, ils se persuadèrent que toutes les prédictions et toutes les figures de l'Ancien Testament, avec le sens et les accessoires qu'y rattachait l'interprétation rabbinique, devaient avoir trouvé leur accomplissement en Jésus. Le pays tout entier, par exemple, avait beau savoir que Jésus était de Nazareth : comme Messie, fils de David, il fallait, à tout prix, qu'il fût né à Béthléhem, conformément à la prophétie de Michée. — Telle est la notion du mythe : dès qu'il s'agit du surnaturel, selon l'illustre critique, il est toujours plus facile de concevoir une fiction spontanée ou réfléchie, que d'admettre la réalité des faits allégués. Rien n'est plus vrai, à la condition qu'on interprétera ainsi le sens de cette dernière phase : dès qu'il s'agit du surnaturel, une erreur quelconque est plus probable que la réalité des faits allégués.

L'explication mythique, en effet, comme toute explication catégorique et circonstanciée des récits religieux primitifs, est sujette à de nombreuses objections. On lui a fait, entre autres, ce reproche, qu'au lieu de faits historiques, elle ne nous offre plus que les paroles confuses d'un écho de la pensée, du sentiment, de l'émotion d'un temps. Si bien qu'il n'est pas jusqu'au Christ réel qui ne s'efface. — Ce dernier trait est exagéré. — Quoiqu'il en soit, s'il est certain que Strauss a définitivement prouvé, en dépit de Bruno Bauer, que l'idée messianique, préexistante au Christ, est comme un réservoir commun qui s'alimente à plusieurs sources

Hosted by Google

fort différentes, il ne l'est pas moins que, lorsqu'il subtilise dans l'analyse, dans l'extraction des récits, pour séparer leurs eaux mêlées, lorsqu'il prétend faire la part si ténue, si délicate, pour leur provenance et leur formation et leur distinction d'avec l'élément historique, à chaque mythe, à l'historique, au philosophique, au poétique, au religieux, il imprime sur sa conception le cachet de l'hypothèse. — D'ailleurs, pour absoudre les auteurs des mythes, force est d'admettre que ces derniers sont des inventions essentiellement naïves et spontanées; or, de l'aveu récent de Strauss, il n'en peut être ainsi! Il nous fait cette confession, dans son dernier livre: que la plupart des récits du quatrième Evangile, par exemple, offrent dans les moindres détails une suite et un plan si rigoureux, qu'à moins d'être franchement historiques, ils ne peuvent guère passer que pour des morceaux combinés en pleine connaissance de cause. — Le mot serait dur pour le caractère de Jean, si le quatrième Evangile était de lui; mais, après une analyse de fond poussée à ses dernières limites, Strauss adopte définitivement le sentiment de l'Ecole de Tubingue, à savoir, que si saint Jean est l'auteur de l'Apocalypse, il ne peut pas être, il n'est pas l'auteur de l'Evangile, et qu'il est, selon toute probabilité, l'auteur de l'Apocalypse. La conclusion de la critique moderne, écrit-il, est de ne voir que de vaines apparences dans les notables additions dont le quatrième Evangile enrichit l'histoire évangélique: tout ce qu'il a d'historique serait puisé dans les anciens Evangiles; tout ce qu'il donne en plus serait fictif ou arbitrairement transformé. *Ce jugement*, selon lui, *a toute chance de demeurer sans appel.* — La part de la fiction voulue, réfléchie, du quatrième Evangile, ne peut pas nous surprendre, si Strauss a prouvé, et il l'a fait, pensè-je, sans réplique, que ce récit philosophico-historique ne commence à être connu qu'après le milieu du deuxième siècle, et que tout indique qu'il a pris naissance sur la terre étrangère et

Hosted by Google

sous l'influence d'une philosophie inconnue à la première société chrétienne.

D'où il résulte que Strauss, serré de près par Bauer et par des orthodoxes tels que Néander, faisant aujourd'hui une part plus large à la fiction réfléchie, est obligé de modifier sa notion du mythe. Il appelle maintenant mythe tout récit dénué d'autorité historique, quelle que soit son origine, dans lequel une communion religieuse reconnaît un élément fondamental de sa foi, parce qu'il contient l'expression exacte de ses principaux sentiments et de ses plus chères idées. Cette addition à la conception première du théologien allemand était de nécessité, et je la crois conforme à la vérité aussi bien qu'à la conception du mythe en général; mais elle ne fait qu'augmenter la difficulté des distinctions précises auxquelles Strauss aspire. Il n'y a plus seulement à se demander où finit l'historique, où commence le mythique; il faut encore savoir où finit le spontané, où commence le réfléchi? Puis surgit la question de la sincérité de l'écrivain sacré! N'est-il pas préférable, sinon pour la curiosité, toujours un peu vaine, des érudits, du moins pour la vie pratique sérieuse de l'esprit, de ne demander à la critique exégétique que ce qu'elle peut donner : la négation de l'historicité des récits. Il suffit même, je crois, de pouvoir présenter la conclusion de la critique sous cette forme réservée : l'orthodoxie n'a pas fait la preuve irréfragable de la réalité du surnaturel dans l'histoire; donc le surnaturel est écarté de droit. J'en appelle ici aux principes de ma première lettre. Le miracle, en effet, est évident, ou il n'est rien; un fait de cette sorte ne peut pas être hypothétique, si peu que ce soit; si l'effort de la critique lui inflige, à quelque degré, le caractère de l'hypothèse, il s'évanouit : toute hypothèse, naturelle, symbolique, mythique, pour peu qu'elle soit viable, a le pas sur le surnaturel, dans l'ordre de la possibilité, puisqu'elle est de son essence ou *a priori* infiniment moins improbable.

Hosted by Google

L'esprit français, sauf découvertes ou lumières nouvelles, devra s'en tenir à ce résultat : il est bien acquis. Si M. Renan l'avait compris, il nous aurait peut-être fait lire tout autre chose que son gracieux roman. M. Peyrat, dans sa *Vie élémentaire de Jésus,* n'a pas commis la même faute, car il s'est borné à la critique intrinsèque des Évangiles ; mais outre qu'il tente, lui aussi, des explications naturelles, plus ou moins arbitraires, il se borne à relever les contradictions des écrivains avec eux-mêmes, entre eux et avec l'histoire, les altérations probables des textes, les interpolations etc., et passe sous silence la question capitale, celle des origines des livres, leur rédaction, leur date, leur réunion, leur autorité, tout ce qui constitue ce qu'on nomme l'extrinsèque. En sorte que l'on peut justement dire, sans faire tort au talent de M. Peyrat, qu'il ne s'est pas placé beaucoup au-dessus de la vieille critique négative anglaise, celle qui a préparé et suscité la nôtre au dix-huitième siècle. Heureusement nous avons mieux, en France, pour atteindre le vrai but pratique, qui est l'oubli définitif de la thèse orthodoxe, nous avons, à côté des excellentes publications du professeur Reus, de Strasbourg, celles de MM. Michel Nicolas, Edmond Schérer, d'Eichthal, Colani, Albert Réville, et de quelques autres, la *Revue théologique*, trop peu répandue, la *Revue germanique*, des thèses précieuses, mais peu connues, de nos facultés protestantes. Un groupe surgit enfin, chez nous, et y forme le fond d'une école qui pourra faire le pendant de celle de Tubingue, avec de nouvelles qualités. — Marchons donc droit au but pratique que je viens de signaler, car seul il ouvrira une voie spirituelle à la religion de l'avenir, à la synthèse supérieure que médite silencieusement, si je ne m'abuse, la conscience religieuse de notre pays.

Hosted by Google

VI

C'est ici que le compte-rendu de la *Nouvelle vie de Jésus* devrait prendre place ; mais je me suis interdit d'aborder une analyse qui exigerait de trop longs développements. Il s'agit d'ailleurs d'une discussion dont la maille serrée se refuse à toute condensation, ou, si elle la subit, y perd sa solidité. Nous devons cependant jeter un regard sur la matière et la composition générale de l'œuvre ; j'essaierai même, en passant, à titre d'exemple et pour en faire argument, de toucher à un point de critique, ou mieux d'en extraire un, relatif à la question des origines : c'est là, en effet, à mon gré, qu'est la meilleure base d'opération de l'attaque, et elle y demeure invincible, si elle s'en tient à son droit strict tel que je l'ai défini.

L'œuvre nouvelle de Strauss se compose d'une introduction très remarquable et de deux livres. — L'introduction comprend : 1° Une idée générale de la vie de Jésus et des principaux essais qu'on a publiés sur son histoire ; 2° L'examen des Évangiles envisagés comme sources de cette histoire ; 3° Les principes, ou l'éclaircissement nouveau des notions du miracle et du mythe. — Quant aux deux livres, le premier renferme l'esquisse historique de la vie de Jésus ; le second celle de la formation des mythes. — Je veux du moins rappeler que l'introduction est d'une richesse et d'une portée considérables. Cette critique de maître, portant sur les travaux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, y compris les adversaires, est une préparation indispensable à quiconque se propose de sonder le problême.

Un seul trait, pour tenir ma promesse, de la critique des sources ; j'ai le regret de ne pouvoir présenter, de ce premier émondage, qu'une très-courte mais fidèle analyse : tel quel, cet extrait me suffira, sur le ferme terrain où je me suis placé de la négation du surna-

Hosted by Google

turel. — Sans prétendre clore, nous dit le docteur Strauss, d'interminables controverses, il est bien aisé d'établir que ni les Évangiles pris dans leur ensemble, ni aucun d'eux en particulier, ne possèdent cette autorité historique obligatoire qui seule pourrait subjuguer notre raison au point de lui imposer le miracle. — Il remarque d'ailleurs : que le plus frappant exemple de la facilité avec laquelle on acceptait, en ce temps-là, toutes les inventions édifiantes, c'est la correspondance du Christ avec Abgar, roi d'Edesse. Euzèbe, qui prétend l'avoir trouvée dans les archives d'Edesse, nous donne la traduction qu'il en a faite sur l'original Syriaque. Cela se passe de commentaire. — Mais, pour arriver au fait, quelles sont les plus anciennes attestations de l'existence et de l'authenticité des Évangiles?

Vers la fin du deuxième siècle, les quatre Évangiles sont reconnus et cités par trois grandes autorités, Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, comme les propres écrits des Apôtres, et des auteurs dont ils portent les noms. Il circule en même temps un nombre assez considérable d'autres Évangiles. Donc pourquoi quatre ? — Irénée répond : « Le monde a quatre régions; » il faut quatre Évangiles. » Ou bien : « Il y a quatre » points cardinaux ; d'où la nécessité de quatre Évan» giles. » Ou encore : « Les chérubins ont quatre » formes ; d'où il découle etc...... » — Strauss se contente de remarquer que des témoignages postérieurs de tout un siècle au temps auquel pouvaient encore vivre les auteurs présumés des Évangiles ne sont guère de nature à nous satisfaire sur le point d'authenticité. — Mais voici un renseignement qui se rapproche un peu plus des sources, c'est celui de Papias, évêque en Phrygie, dans la première moitié du second siècle. « Mathieu, dit-il, rédigea en hébreu les sentences » du Seigneur, *et chacun les interpréta de son mieux.* » Euzèbe et Jérôme nous sont garants que l'on s'accordait à prendre l'ouvrage mentionné par Papias pour l'original de notre Mathieu, *et à considérer la version*

Hosted by Google

grecque comme l'œuvre d'un traducteur inconnu. — Ce qui importe, c'est que Papias n'atteste que le simple fait de la composition d'un recueil de sentences en hébreu, par Mathieu; c'est qu'il ne dit point que notre Mathieu grec en soit la traduction; c'est qu'enfin, lorsqu'il ajoute *que chacun le traduisait de son mieux*, il nous donne tout droit de supposer que ces versions étaient plutôt des paraphrases, des imitations que des traductions fidèles. Jérôme, reprend Strauss, aurait dû avouer franchement qu'on ignorait si notre Mathieu était bien une traduction de l'hébreu en grec, hypothèse que dément le caractère philologique et grammatical.

Aucune conclusion de Strauss, sur Marc, sur Luc, sur Jean, sur le témoignage des pères apostoliques, qui se trouve dans un groupe d'ouvrages attribués à des disciples des Apôtres, mais dont l'authenticité lui paraît aussi douteuse que leur date est incertaine, aucune conclusion, dis-je, n'est inférieure, en droit négatif, à celle que le théologien allemand vient de prendre. Il se résume ainsi: « Il résulte de l'examen des témoignages » extérieurs relatifs aux premiers Évangiles, qu'on » trouve, peu après le commencement du deuxième » siècle, des traces certaines, sinon de leur existence » sous leur forme actuelle, au moins de l'existence des » matériaux qui sont entrés dans leur composition; » que de plus, les plus anciens récits sont nés dans le » pays même qui a servi de théâtre aux événements » qu'ils racontent. — Pour le quatrième Évangile, les » résultats sont bien moins favorables. Il ne commence » à être connu qu'après le milieu du deuxième siècle, » et tout indique qu'il a pris naissance sur une terre » étrangère et sous l'influence d'une philosophie inconnue » à la première société chrétienne. — Pour les » trois premiers, vu l'intervalle de plusieurs générations » compris entre les évènements qu'ils rapportent » et leur rédaction définitive, la possibilité de l'addition » de traits légendaires et fabuleux doit être admise;

Hosted by Google

» pour le quatrième, l'alliage de la spéculation philo-
» sophique et de la fiction réfléchie est plus que pos-
» sible, il est vraisemblable. » — Je me résume à mon tour : il y a preuve faite d'un point décisif, savoir, que la thèse orthodoxe n'a pas ce sans quoi elle n'est rien qu'une prétention aussi haute que vaine : l'*évidence*. Dès lors son improbabilité essentielle, dont je vous ai donné la mesure, la met infiniment au-dessous de toute autre hypothèse.

Lorsqu'on s'est attaché à chaque page du livre puissant de Strauss et qu'on arrive au bout, on se sent maître d'une vérité négative inébranlable. Or, comment ne pas éprouver alors une certaine gêne, un regret mêlé de tristesse, au contact des préjugés de la foi naïve ou savante ? Ceux de la foi naïve, si généralement dignes de respect, ont quelquefois un degré d'audace et d'arrogance qui confond. Ce phénomène se remarque surtout lorsque la foi naïve s'illusionne et se croit savante ; son orgueil étroit tourne alors très aisément au fanatisme. Qui de nous n'a pas été damné par des théologiens en jupons, qui se sont fait leur formulaire et leur intolérance avec quelques passages de saint Paul ? Savent-ils un mot de la provenance, de la place et du droit dans le canon, de l'authenticité des épitres ; un mot de la vraie visée religieuse, de la philosophie de l'apôtre et de sa langue ? Non, rien. Ces esprits-là (trop nombreux et de dangereuse influence), sont aux antipodes du criticisme : que ne faudra-t-il pas de temps pour les réveiller de leur rêve ? — Mais la foi savante, me direz-vous, très savante, très éclairée, très scrupuleuse, très haut placée, comment cède-t-elle au préjugé ? Veuillez relire ma première lettre, méditez un moment une ou deux pages de Montaigne sur les croyances des hommes, et vous comprendrez. Encore un coup, la critique est vieille comme le monde, mais elle n'est majeure que d'hier. — Au reste, je vous ai promis de prendre un exemple, de soumettre la foi savante, devant vous, à une épreuve décisive : ce sera

Hosted by Google

l'objet d'une troisième et dernière lettre, si vous le permettez. Je mettrai la foi savante en présence de ce que l'on peut nommer *le pain de sa vie*, pour parler sa langue, en présence du *témoignage humain*, et après lui avoir montré ce qu'elle en fait, je lui demanderai ce qu'il en reste !

ÉMILIUS.

Hosted by Google

JEAN LE CANONNIER.

NOUVELLE SAINTONGEOISE.

C'est un site délicieux par une matinée de printemps que la vallée des arènes à Saintes ; à droite et à gauche la colline s'élève en amphithéâtre, toute blanche de buissons d'aubépine, à travers lesquels serpentent de petits sentiers qui descendent des maisons groupées sous le clocher de Saint-Eutrope, jusqu'au pied de l'amphithéâtre. Là sont encore debout ces arceaux dressés par les mains du peuple-roi, ces voûtes à moitié renversées plutôt par l'effort de l'homme que par celui des siècles ; le cirque est là tout tracé par d'éternels vestiges sur lesquels végètent çà et là quelques bouillées d'ormeaux, suspendues comme un panache au front décrépit du géant romain.

La Font Sainte-Eustelle est souvent le lieu des promenades des écoliers ; quoique externe, je ne manquais guère de me joindre aux pensionnaires du collége quand je savais qu'ils devaient y aller quelque soir. Puis nous faisions retentir nos pas et nos voix glapissantes sous les mêmes voûtes qui portaient jadis les dominateurs de la Gaule, assistant aux jeux sanglants du cirque.

A gauche de l'arène aboutit un sentier qui longe les jardins du faubourg Saint-Eutrope ; c'est par là que le soir descendent quelques-uns des habitants pour venir puiser à la fontaine dont le bassin est creusé sous un massif de verdure. Chaque soir, pendant la belle saison,

Hosted by Google

un homme descendait lentement le sentier, donnant la main à une petite fille de neuf ou dix ans ; il arrivait ainsi à l'entrée du sentier, s'asseyait sur un bloc garni de mousse, et puis il attendait la petite fille ; c'était la sienne, c'était Thérèse.

Jean était un ancien militaire ; il avait servi dans l'artillerie, et je ne sais plus à quelle bataille, l'explosion de sa pièce lui avait crevé les yeux. Le pauvre soldat aveugle était retourné à Saintes, sa patrie ; il avait retrouvé le toit paternel à l'ombre de ce clocher de Saint-Eutrope dont le souvenir l'avait poursuivi dans toutes ses campagnes ; il y vivait dans la misère avec sa femme et son enfant, et dans le faubourg on ne le nommait que Jean, le canonnier.

A cette époque la gloire militaire donnait le vertigo à toute la nation ; les enfants étaient bercés aux accents des musiques et des fanfares des régiments qui traversaient continuellement la ville de Saintes pour porter en Espagne, leurs aigles victorieuses de l'Allemagne entière. Aussi, l'aspect d'un uniforme nous frappait-il d'une sorte de respect religieux, nous tous bambins qui venions de voir Napoléon passer, au milieu de sa garde, à travers les rues tortueuses de Saintes.

Or, Jean portait, dans son costume délabré, des marques de ses anciens services militaires ; notre œil exercé, en l'examinant assis sur sa pierre, avait démêlé sur son gilet des boutons de cuivre où brillaient, sur l'un, le faisceau de la république, sur l'autre, deux canons en croix ; sur celui-ci, un numéro, sur celui-là, l'aigle impériale ; belliqueux pêle-mêle qui retraçait les divers gouvernements qu'avait servis Jean le canonnier, pour revenir, pauvre et aveugle, mourir au toit de ses pères, quand tant d'autres s'étaient enrichis de son sang.

Jean avait donc beaucoup vu ; nous, enfants de la révolution, voulions beaucoup apprendre ; aussi toutes les fois que nous venions nous promener à la Font Sainte-Eustelle, nous abordions le vieux soldat, nous

Hosted by Google

lui faisions raconter la guerre de géants qu'il avait faite contre l'Europe coalisée, nous l'écoutions avec avidité nous redire tout l'héroïsme de la France républicaine. Puis, quand le pauvre aveugle avait terminé son récit, nous lui donnions quelques petits secours qu'il remettait à Thérèse; alors il étendait les bras au-devant de lui, saisissait la main de l'un de nous; et la pressant avec force en levant au ciel un douloureux visage : — Ah! mes chers petits messieurs, s'écriait-il, que le bon Dieu vous préserve de faire jamais la guerre!

Et nous, nous ne voyions dans cette exclamation, qui terminait toujours la séance, qu'un souvenir de son malheur, qu'un écho de ce fatal coup de canon qui lui avait ravi la lumière.

Il y avait au collége un élève de troisième, nommé Armand, que j'affectionnais beaucoup; il était, comme moi, enfant de la Vendée; c'était, disait-on, le fils d'un chef de *brigands*, tué dans une défaite de l'armée vendéenne; il avait été recueilli par l'armée révolutionnaire, puis adopté par une famille riche du pays. Bref, l'origine d'Armand était assez obscure, et nous l'avions surnommé le *Chouan*, par allusion à tout ce que l'on en disait.

Un soir, Armand et moi nous avions laissé nos camarades jouer dans l'amphithéâtre; nous n'avions point trouvé, assis à sa place ordinaire, Jean le canonnier, et nous remontions le sentier menant au faubourg. Nous y atteignîmes Thérèse qui revenait de la fontaine et portait péniblement sa cruche pleine. Nous lui demandâmes où était son père; pour toute réponse, la petite se prit à pleurer. Puis nous voilà nous-mêmes tout tristes, suivant Thérèse qui s'essuyait les yeux du coin de son mouchoir, sans avoir l'esprit de lui demander pourquoi elle pleurait; mais nous ne tardâmes point à connaître la cause de son chagrin.

Nous arrivâmes à la porte d'une petite maison assise sur le haut de la colline et regardant la Font Sainte-Eustelle. Thérèse y entra, et d'un geste douloureux nous montra le fond de l'appartement. Nous entrâmes

Hosted by Google

doucement nous-mêmes ; nous étions chez Jean le canonnier. Le pauvre soldat était couché sur un lit de douleur ; une fièvre ardente animait son visage ; au chevet était assis un jeune prêtre, un vicaire de Saint-Eutrope ; au pied du lit, une femme assise sur un escabeau, les mains jointes sur ses genoux, regardait en silence ; et deux ruisseaux de larmes couraient sur ses joues flétries ; c'était la femme de Jean. Voilà qu'à cet aspect, nous, généreux et sensibles enfants, nous nous mettons aussi à pleurer.

— Eh ! bien, mon pauvre Jean, vous êtes donc malade ? dit Armand en s'approchant du grabat du soldat aveugle.

Jean reconnut sa voix ; puis s'adressant au jeune prêtre avec une visihle émotion :

— J'ai encore, monsieur l'abbé, quelque chose à vous dire.... Ah ! quel souvenir ! — Monsieur Armand, dit-il alors affectueusement à mon camarade, voulez-vous me donner une poignée de main ?

Et Armand, interdit, prenait la main que lui tendait l'aveugle.

— N'est-ce pas vous que vos camarades appellent le Chouan ? Est-il vrai que vous soyez le fils d'un chef vendéen ?

— Et quand cela serait ! répondit Armand avec fierté.

— Ah ! pauvre petit ! je ne vous le reproche pas, s'écria Jean d'une voix étouffée ; mais moi, soldat de la république, j'ai à demander pardon à Dieu d'une lâcheté de ma jeunesse envers le parti royaliste !...... Écoutez, monsieur l'abbé ; je puis vous confier enfin ce secret qui me pèse sur le cœur depuis si longtemps. J'ai peur d'avoir commis une mauvaise action ; c'est la seule que je me reproche.

L'aveugle se redressa, passa lentement sa main sur son front ; et nous, nous gardâmes tous un religieux silence.

— Je suis parti dans les premiers volontaires de la Charente-Inférieure ; après quelques mois de service

Hosted by Google

dans notre bataillon, je fus choisi pour entrer dans les nouveaux canonniers qu'on formait pour les armées du Nord. J'étais à Mayence quand nous fûmes contraints de capituler; nous ne pouvions plus porter les armes contre la coalition; on résolut donc d'utiliser notre valeur en nous faisant combattre d'autres ennemis : la garnison de Mayence fut envoyée dans la Vendée, avec ordre d'y terminer la guerre civile n'importe à quel prix.

Oh! mon Dieu! quand je me rappelle toutes les horreurs de cette guerre! Eh! que nous étions nous donc fait les uns aux autres pour nous acharner ainsi! Nous étions seize mille hommes en arrivant; ils étaient quatre-vingt mille; mais nous avions à venger la défaite et la mort d'une première armée de volontaires, anéantie par les royalistes, par les brigands qui ouvraient les portes de la patrie aux sbires de Pitt et de Cobourg. Oh! nom d'un.....

— Doucement, doucement, mon ami, dit le vicaire, vous nous aviez annoncé que vous avez à vous faire pardonner.

— C'est vrai, pardon, monsieur l'abbé; mais si vous aviez vu tout cela comme moi! Notre arrivée fut terrible; nous chassâmes par le fer et par le feu l'armée vendéenne de ses cantonnements, et la refoulâmes vers l'Anjou. Les royalistes ayant à faire à d'autres hommes que les bataillons de Paris, redoublèrent d'ardeur et de fanatisme; ils nous abordaient en chantant des psaumes et des cantiques; nous les enfoncions aux refrains de la *Marseillaise* et du *Chant du départ!*

N'importe, ils combattaient toujours. Enfin ils se ruèrent un jour quarante mille hommes sur nous, à Torfou; Kléber nous commandait, il tomba, percé d'une balle, au milieu des masses vendéennes. Nous nous élançâmes au secours de notre général; nous l'arrachâmes à l'ennemi; et quoique étendu sur un brancard, ce fut lui qui garda le commandement et nous sauva par sa belle retraite.

Hosted by Google

Nous marchâmes vers le bourg de Saint-Fulgent; tout le long de la route nous trouvions des cadavres mutilés; des soldats républicains auxquels on avait coupé les mains, le nez et les oreilles; nous ramassions même des chapeaux de paysans, auxquels ces oreilles étaient cousues en guise de cocarde blanche! Et puis, à notre tour, quand nous prenions un village, pour venger nos camarades, nous faisions assaut de barbarie avec leurs meurtriers; tout y passait, femmes, vieillards; les petits enfants étaient jetés par les fenêtres, et d'autres les recevaient sur leurs baïonnettes! Oh! le bon Dieu pourra-t-il jamais pardonner à tant d'horreurs!

Quelques jours après, nous fûmes attaqués par Lescure et Charrette à Saint-Fulgent; nous en fûmes chassés après un combat de nuit qui coûta bien du sang de part et d'autre. Enfin nous prîmes une épouvantable revanche à Châtillon. La division de Westermann, la mienne! s'écrie Jean avec orgueil, attaqua l'armée royaliste au milieu de la nuit. Pauvres malheureux paysans! quel courage! quelle fureur! Nous mîmes le feu à la ville; ah! si vous aviez vu s'élancer des maisons en flammes toutes ces femmes à moitié nues, emportant leurs enfants dans leurs bras; ces officiers vendéens sautant à cheval pour rallier les fuyards sur la route de Mortagne, et s'arrachant aux supplications de leurs épouses désolées qu'ils ne pouvaient plus emmener dans cette horrible confusion! La garnison de Mayence avait à venger deux affronts faits à la république, elle fut terrible en ses représailles.

Nous poursuivions les restes de l'armée royale qui se concentrait à Mortagne; la route était couverte de débris, de blessés et de traînards. Ces malheureux étaient tellement fanatisés, que beaucoup d'entre eux, encore armés, aimaient mieux périr le fusil ou le sabre à la main et au cri de *Vive le Roi!* que de se rendre à l'armée républicaine.

Nous avions ainsi fait trois ou quatre lieues; nous

Hosted by Google

ne ramassions plus personne et croyions la retraite de l'ennemi entièrement effectuée, quant tout-à-coup nous aperçumes au loin sur la route un groupe qui, à notre aspect, se mit à fuir à toutes jambes. Nous étions un peloton de douze ou quinze hommes à l'avant-garde; nous courûmes sur les fuyards et nous les atteignîmes bientôt :

Oh ! quelle pitié ! Une jeune femme de vingt-deux ou vingt-trois ans, les cheveux épars, couverte de vêtements en lambeaux mais attestant qu'ils avaient été riches; les pieds délicats, sanglants et déchirés par une marche forcée, se laissa tomber sur le bord du chemin, en levant au ciel des bras désespérés. Puis nous la vîmes serrer convulsivement quelque chose sur son sein; c'était un petit enfant qu'elle couvrait de baisers en cherchant à nous le dérober sous un châle. Nous approchions toujours ; nous entendions pleurer l'enfant et la jeune mère qui lui disait d'une voix caressante : — Non, non, cher ange, n'aie donc pas peur ; ils ne te tueront pas !

— Nous étions à deux pas et immobiles. La jeune femme lève les yeux et nous aperçoit; elle écarte son châle, nous montre son fils couché sur ses genoux, et d'une voix suppliante que je n'oublierai de ma vie : — N'est-ce pas, messieurs, que vous ne le tuerez pas ! — Et elle attachait sur nous un regard où avait passé toute son âme, où se réflétait tout un cœur maternel !.....

— Thérèse ! où es-tu, ma fille ? dit Jean, en étendant le bras.

Thérèse saisit la main de son père qui l'attira sur son sein pour l'embrasser; pendant quelques instants ce fut dans la chambre un grand silence interrompu seulement par le bruit sourd que faisait chacun de nous en retenant ses larmes.

Après ce moment de tendresse, Jean reprit son récit. — Nous rassurâmes la pauvre mère et lui demandâmes qui elle était; elle secouait tristement la tête sans vouloir nous répondre. Nous la relevâmes; impossible de

Hosted by Google

la faire marcher; ses pieds étaient dans un état affreux. Nous apercevions de loin sur la droite de la route un bouquet de bois devant lequel était une maison ; nous résolûmes de transporter là notre prisonnière et de l'y laisser. Nous fîmes donc un brancard et portâmes la jeune femme. J'étais un des porteurs et nous n'étions plus qu'à vingt pas de la maison, quand tout-à-coup une explosion s'y fit entendre ; nous venions d'essuyer une fusillade qui abattit deux hommes par nous.

Nous nous arrêtâmes tout court et nous vîmes une masse d'insurgés embusqués derrière la maison. Notre officier, craignant une surprise, commanda demi tour jusqu'à ce que nous fussions rejoints par une soixantaine de dragons que nous vîmes de loin arriver au grand trot. Mon camarade de brancard était tombé mort, le détachement battait en retraite ; j'étais seul sur ce lieu de douleur, jetant un regard de pitié sur mon ami étendu sanglant près de la femme que nous voulions sauver. En entendant de loin le trot des chevaux, elle se souleva avec effort, prit son fils dans ses bras, et me le présentant en levant sur moi des yeux éteints : — Tenez, tenez, jeune homme, me dit-elle d'une voix entrecoupée, prenez-le, c'est le fils d'un brave comme vous, d'un officier du roi.... Ah ! au nom du ciel ! au nom de votre mère ! sauvez, sauvez mon fils ! jurez de ne point l'abandonner aux méchants.... le bon Dieu vous récompensera. Adieu.... cher ange.... vis pour embrasser ton père pour moi, pour la pauvre Amélie !

Les dragons arrivaient au galop ; je n'eus que le temps d'enlever de terre le malheureux petit enfant, je traînais sa mère de l'autre main vers le bord du fossé : — Non.... non.... me dit-elle, pas moi.... lui ! lui ! — Elle tombe à la renverse en jetant un dernier regard à l'enfant que j'avais dans les bras ; la même balle qui avait abattu mon camarade avait frappé mortellement l'infortunée...... je vis le sang couler de sa poitrine sur sa robe qui en était inondée.

Hosted by Google

J'étais cloué de stupeur à ma place ; je jetais des yeux pleins de larmes sur le jeune enfant qui m'était confié dans un moment si solennel ; la pauvre petite créature me souriait, jouait avec le pompon rouge de mon chapeau ; de moi, canonnier de la république, qui avais peut-être fait feu sur son père à Châtillon ! — Non ! m'écriai-je, je ne t'abandonnerai pas ! — Puis je regardai sa mère..... il n'en avait plus. — Pendant ce temps-là, des cris et des coups de carabine se faisaient entendre derrière la maison ; c'étaient les dragons qui poursuivaient les chouans à travers le petit bois.

Bientôt le reste de la division arriva. Je présentai mon petit prisonnier à mes camarades en leur déclarant ma résolution ; les cruels n'eurent pour moi que des sarcasmes. Hélas ! nous faisions une guerre impitoyable ; n'importe ; je me rappelai la voix expirante d'une mère ; j'aperçus au doigt de la morte une alliance ; je l'en arrachai ; je disposai mon sac de manière à pouvoir y asseoir son fils ; puis je suivis la colonne, entendant là dans le fond de mon cœur une voix qui me disait : — C'est bien, Jean, je suis content de toi !

— Ah ! et moi aussi ! s'écria alors naïvement Armand qui, pendant tout ce récit, était haletant d'inquiétude. Et quel âge avait cet enfant ? la bague qu'en avez-vous fait ?

— La bague ! répondit Jean d'un ton de souvenir subit, je dois l'avoir encore ! Elle est dans le rouleau de mes états de services.... L'enfant, ajouta-t-il, en poussant un soupir et en baissant la voix, l'enfant devait avoir de vingt à vingt-cinq mois.

Armand pâlit.

La guerre continuait toujours avec le même acharnement dans la Vendée. Nous étions toujours vainqueurs, mais nos succès coûtaient bien cher ! A la bataille de la Tremblaye, la garnison de Mayence eut à supporter le choc de l'élite de l'armée royaliste, commandée par ses plus illustres chefs : d'Elbée, Lescure, Laroche-Jacquelein, Bonchamps et autres braves.

Hosted by Google

Avant l'affaire, j'avais déposé mon petit orphelin dans un fourgon d'ambulance en le recommandant à une vivandière qui souvent m'avait aidé dans ma pieuse mission. Après la victoire j'allai le reprendre ; une foule de blessés étaient étendus sans secours. L'armée de Westermann avait horriblement souffert ; quand on me vit caresser le petit Châtillon (je lui avais donné ce nom en mémoire de la bataille que nous y avions gagnée), des murmures s'élevèrent ; le malheureux enfant était le fils d'un royaliste, et c'était son parti qui venait d'entasser là tant de deuil et de douleur ! je me dérobai en silence aux imprécations des blessés ; je me cachai pour répondre aux caresses du pauvre petit qui me souriait au milieu du carnage.

J'eus ainsi pendant plus d'un mois à subir les murmures des soldats exaspérés par des souffrances de tout genre ; ils me semblaient vouloir rendre responsable de chaque homme que nous perdions dans les embuscades, ce malheureux enfant. Enfin ils en vinrent jusqu'à des menaces contre moi si je continuais à faire manger le pain de la Nation à un Chouan. Ma position était des plus pénibles ; Châtillon devenait pour moi une source de peines et d'embarras ; je finis par chercher lâchement à me persuader à moi-même qu'il ne m'était plus possible de le garder. Mais à qui le confier ? Et ma promesse de ne point l'abandonner à ses ennemis !

Arriva enfin la sanglante journée de Chollet ; l'artillerie mayençaise était en réserve dans la cour d'une ferme incendiée. L'enfant était sur mon sac comme à l'ordinaire ; tout-à-coup voilà qu'arrive au grand galop un aide-de-camp le bras en écharpe, il nous crie que les premières lignes sont enfoncées par l'intrépide Stofflet ; en même temps entrent dans la cour une centaine de blessés encore tout sanglants. Un cri de rage et de vengeance s'échappait de tous les rangs ; un froid mortel se glisse en mon cœur ; je frémis de me voir arracher mon précieux fardeau par quelque bras

Hosted by Google

furieux capable de l'immoler dans ce terrible moment. Le tambour battait ; je fais semblant d'avoir oublié quelque chose ; je cours vers un verger situé derrière les bâtiments ; au bout était une prairie que longeait un sentier menant à quelques fermes voisines. Je prends l'enfant, je l'assieds sur l'herbe au bord du sentier ; je tombe à genoux auprès de l'innocente créature ; je veux lui dire adieu, les sanglots m'étouffent. Le pauvre petit se prend à pleurer ; je l'embrasse (ainsi que sa mère l'embrassait un mois auparavant !) Je me lève, il me tend ses petits bras.... et moi, me cachant le front dans mes deux mains, je m'éloigne, désolé, et ne pouvant articuler que ce seul mot d'une voix entrecoupée..... adieu ! adieu !

— Thérèse ! dit encore Jean ; ma femme ! où êtes-vous !

Et la main du pauvre aveugle cherchait une main amie. Il saisit la main de sa fille et d'un air égaré la pressa contre sa poitrine comme si quelqu'un eût voulu la lui enlever.

Jean reprit son récit. Je rejoignis, en courant, la réserve qui s'élançait aux cris de *Vive la République !* Notre artillerie rétablit le combat ; elle foudroya les masses royalistes et porta le coup de grâce aux insurgés qui ne purent se relever de la défaite de Chollet.

Après l'affaire, plusieurs camarades me dirent : — Qu'as-tu fait de Châtillon ? — Je crus démêler dans leur question un reste de leur haine pour les Vendéens. M'efforçant donc de prendre un air d'insouciance : — Ma foi, leur dis-je, ce petit chouan m'embêtait à porter, je l'ai planté là au bord d'un chemin. — Je m'attendais à des éclats de rire ; la sueur me perça le front, le remords me serra le cœur, quand, au contraire, mes camarades se montrèrent indignés. Je voulus, pour m'excuser, rappeler les murmures et les menaces que j'avais souvent entendus. — Imbécille ! C'était dans des moments de colère, nous savions que cet enfant t'avait été confié ; qui aurait osé le toucher ? Tu as fais un

Hosted by Google

acte indigne d'un soldat de la Nation, tu as manqué à ta parole !

J'étais muet de douleur. — Jacques, m'écriai-je tout-à-coup, si l'on fait l'appel, dis que je reviendrai bientôt ! Puis me voilà courant à la ferme, cherchant, appelant mon pauvre petit Châtillon. Partout le silence, partout l'aspect de la désolation ; je courus au bout du verger ; l'herbe y était encore foulée.... mais plus rien à la place où je l'avais mis !!..... plus rien que l'image du jeune enfant, levant ses petits bras tendus vers moi ; elle m'a poursuivi quinze ans.... et je la crois voir encore... Ah ! mes bons petits messieurs ! vous qui m'avez si souvent secouru quand je vous racontais mes campagnes, je vous le redis encore : que Dieu vous préserve de faire jamais la guerre !

Jean, le canonnier, retomba, épuisé, sur son chevet ; la sueur lui inondait le visage ; le jeune prêtre nous fit signe de nous éloigner ; nous sortîmes doucement de cette chambre de douleur et de misère.

Nous descendions lentement vers la Font Sainte-Eustelle pour rejoindre nos camarades ; Armand était pâle et pensif.

— Si c'était toi, pourtant ! lui dis-je.

— Je voudrais bien voir cette bague ! répondit-il un instant après.

Le jeudi suivant nous revînmes à lâ Font ; nous n'eûmes rien de plus pressé, Armand et moi, que de remonter au faubourg Saint-Eutrope. La porte de Jean était fermée ; le pauvre soldat avait été rejoindre là haut ses vieux compagnons de gloire ; sa veuve et sa fille avaient, par faveur, eu le bonheur d'être admises à l'hôpital.

E. Labretonnière.

Hosted by Google

SONNETS.

Ses petits avaient faim : l'aigle quitta la nue,
Descendit vers la plaine et saisit un agneau.
Mais le berger veillait, épiant sa venue,
Et sa fronde brisa les ailes de l'oiseau.

Et l'aigle sur le sol palpitait étendue,
Lorsqu'un hibou, blotti sous un épais rameau,
Lui cria : — « C'est bien fait, la chose t'était due.
» Que ne te caches-tu, comme moi, dans l'ormeau ?

» C'est le soir arrivé, sans que l'homme nous voie,
» Qu'il convient de saisir et d'emporter la proie,
» A l'abri du péril, quand la chair a pué. »

— « Oui, dit l'aigle, je sais que toujours tu te caches ;
» Mais un aigle n'est pas de la race des lâches,
» C'est au plein jour qu'il tue ou bien qu'il est tué. »

Deux hommes, ce matin, emportaient une bière,
Et c'était grand'pitié de voir l'isolement
De ce corps, s'en allant sans suite ni prière
A travers la cité, si misérablement.

Ce trop juste abandon ce fût ton châtiment,
Cœur d'or et bras d'acier, qui te nommas Jean-Pierre,
Et désertas un jour, ô fol aveuglement!
Pour l'atelier maudit le saint labeur de l'aire.

Du chaume paternel tu t'étais exilé,
Et ta force et ta foi, maître batteur de blé,
Se perdirent bientôt dans la fange des rues ;

Et tu tombas ainsi, par un courant fatal,
Du lit de l'ouvrier au lit de l'hôpital....
— O fils des laboureurs, restez à vos charrues!

H. V.

Hosted by Google

BROUTILLES BIBLIOGRAPHIQUES.

(7e SÉRIE.)

52. — *Lettre M. l'abbé P***, de l'académie de la Rochelle, à M. *** de la même académie, sur le Magnétisme animal.* — Sans lieu ni date, 7 pages in-8o.

53. — *Autres rêveries sur le Magnétisme animal, à un académicien de province.* — Bruxelles, 1784, 48 pages in-8o

J'attribue, sans hésiter, à l'abbé Pétiot ces deux brochures que ne mentionnent ni Barbier, ni M. Quérard. Je reconnais son écriture, très-mauvaise, mais très-caractérisée, dans la première, à ces mots : *le privilége,* mis comme correction ; dans la seconde, à ceux-ci sur le titre : *A l'académie de la Rochelle, de la part d'un homme qui a espéré la servir tant qu'il a espéré le repos et la vie qu'il n'espère plus.* L'adresse de la première, à M. de Lavillemarais, est d'une autre main. Ces mots de la seconde : *à M. Seignette, secrétaire, etc.*, me semblent de M. de Lavillemarais. J'ajoute que Pétiot est, en 1783 et 1784, le seul abbé académicien de la Rochelle auquel convienne l'initiale P. Dans une lettre du 12 février 1783, sans adresse, sans signature, mais que je crois, d'après l'écriture et les circonstances, être adressée par M. de Lavillemarais à M. Seignette, je vois l'auteur à la recherche des associés de l'académie qui habitent la capitale, MM. Goulin, Pétiot, d'Açarq. Cette lettre, vive et spirituelle du reste, fait entrevoir tout un côté de la vie de l'académie, dont ses registres n'ont

Hosted by Google

pas conservé trace, les relations assez étroites des académiciens entre eux.

C'est à M. de Lavillemarais, je crois, que furent adressées ces deux brochures sur le magnétisme. L'auteur, qui n'est connu, dit-il, à l'école de Mesmer, que par le long sommeil qui constitue son existence, y attaque le rapport de Bailly, qu'il accuse d'être écrit sous la dictée de la prévention et sans un examen impartial et suffisant. Lui-même n'affirme rien. Le second de ces écrits n'est que le développement du premier. A la fin, l'auteur a placé en notes quelques pensées sur l'inégalité des conditions et surtout sur le préjugé qui n'attribue la noblesse qu'à l'épée. Ces vues étaient déjà indiquées dans son livre sur l'opinion. Le style y manque de mordant et même de clarté, et semble bien quelquefois en effet d'un homme assoupi.

L'abbé Pétiot, de l'Oratoire, est un des membres de l'académie de la Rochelle sur lesquels je trouve le moins de détails.

Il y fut reçu le 1er décembre 1773, comme titulaire, sans autre désignation que celle-ci : Prêtre de l'oratoire. Je trouve sa signature à la séance suivante, celle du 9 décembre ; mais, à partir de ce jour, je ne retrouve ni signature, ni mention de lui. Je ne vois de lecture mentionnée ni aux séances particulières, ni aux séances publiques ; je retrouve pourtant, dans les papiers de l'académie, une ode de lui, datée de 1775, intitulée : *Ode à une femme vertueuse et persécutée ; à l'abbaye d....* La pensée en est élevée, mais les vers en sont durs et sans qualités poétiques.

Les mêmes archives contiennent une lettre de l'abbé Pétiot, sans adresse, datée du 17 juin, sans année, par laquelle il prie quelqu'un de faire agréer à l'académie « un ouvrage qui ne le rendra pas célèbre, mais qui » pourra faire plaisir aux honnêtes gens avec qui il » s'est fait une si bonne idée de l'espèce humaine. Il y » peint ses amis ; il compte sur l'amitié due à l'amitié, » sur l'estime due à l'estime. » Ces mots semblent bien

Hosted by Google

désigner le livre que lui donne Barbier : *De l'opinion et des mœurs, ou de l'influence des lettres sur les mœurs.* 1777, in-12. La lettre dédicatoire est signée P. D. L. A. D. L. R. qu'on interprète : Pétiot, de l'académie de la Rochelle. L'académie possédait en effet ce livre, mais la remise n'en est pas notée sur ses registres.

Barbier donne encore à l'abbé Pétiot, avec doute : *La liberté de la presse.* — Mars 1789, in-8°, d'environ 20 pages ; sans cette réserve : *Réflexions sur la liberté individuelle et celle de la presse.* — Paris, 1789, in-8°, 26 pages. Il renvoie aux *Éphémérides de l'humanité*, 1789, 2 vol.

L. Delayant.

Hosted by Google

CAUSERIE.

Le carnaval a vécu.

Au moment où je trace ces lignes, les orchestres sont muets, les flons flons envolés. Sur le front des jeunes filles la cendre a remplacé les roses et non sans regret pourrais-je ajouter,

Car le plaisir est douce chose,
Alors qu'on possède vingt ans.

Certes, le défunt, en rejoignant ses aînés, pourra se vanter d'avoir fourni une belle carrière. De bals, de soirées, je ne saurais dire le nombre. Les fiacres le savent mieux que moi et les chevaux mieux encore que les maîtres. Que de veilles et partant que de coups de fouet !

Mais, si l'on a beaucoup dansé, on a certainement moins dîné. Momus (vieux style) a cédé le pas à Terpsichore. Ce qui le prouve c'est le mot que l'on prête, — on ne prête qu'aux gens riches, — à l'une de nos meilleures fourchettes. Ce Brillat-Savarin assistait à l'une des fêtes et regardait piteusement les quadrilles. Interrogé sur sa tristesse : ah ! dit-il, quel dommage de faire tant jouer leurs jambes et si peu nos machoires !

J'allais écrire que notre société philharmonique pourrait désormais reprendre les répétitions du concert annoncé pour les premiers jours de ce mois, lorsqu'un bruit, vague il est vrai, m'apprend que cette surprise ne nous sera pas donnée. D'où vient l'obstacle, on ne le dit point, mais avec tous je le regrette. Le but de l'œuvre était si louable qu'un succès lui était assuré.

Samedi, 16 févrirr, la salle de la Bourse était plus favorisée que ne le sera le théâtre. La société y donnait une de ses séances privées toujours sûres d'être applaudies. Les abonnés y ont entendu deux ouvertures, une symphonie, où l'orchestre a développé toute sa puissance, un quatuor d'instruments à cordes témoignant, de la part des

exécutants, d'une grande habitude des doigts unie à la sûreté de l'attaque, et une belle étude pour le piano, qui leur a révélé un talent sérieux, que l'on désire écouter souvent. — Pour la partie vocale, le grand air de *Charles VI*, un duo des *Diamants de la couronne*, une délicieuse sérénade de Mozart par deux soprani et une voix de basse sont venues, tour à tour, compléter ce programme aussi séduisant que bien rempli. Me faut-il ajouter que ces voix, les premières surtout, ont reçu l'accueil que mérite leur énergie, leur suavité, leur parfait sentiment des nuances et l'excellence de leur méthode. Ce serait me répéter sans rien apprendre à personne.

Nous aurons, du reste, le plaisir de les entendre encore dans la séance publique que donnera certainement la société au profit des pauvres à cette même salle de la Bourse. Nos amateurs — et, grâce à Dieu, les musiciens sont nombreux à la Rochelle — suivront les traditions si favorables à l'art et au malheur que leur ont léguées leurs devanciers. Chaque année le talent se met au service de la charité et le public vient prouver toutes ses sympathies pour cette pensée toujours riche de résultats. Il n'y faillira pas cette année encore.

C'est à Poitiers que se tiendront, au mois de juin, les grandes assises musicales de l'Ouest. La commission a fait choix, pour la partie religieuse, de la messe en *ut* de Beethoven. Le Titan symphonique, si fécond de pensées mélodiques, si large et si magnifique de style avait droit à cette place d'honneur. Cependant, au dire des maîtres, lors que Beethoven a écrit pour les voix, il ne s'est peut-être pas assez préoccupé de leurs divers registres. De là des difficultés sensibles, spécialement dans *Fidelio*, son unique opéra, et dans sa dernière symphonie avec chœurs. L'entreprise sera donc hardie. Mais *audaces fortuna juvat.* Je souhaite que le proverbe soit ici une vérité. Si mon avis valait quelque chose j'émettrais celui d'ajouter au programme le nom de Meyerbeer. L'élève de l'abbé Vogler, tout en suivant un autre culte que le nôtre, a écrit un grand nombre de morceaux pour l'église. Ne serait-ce pas un bel et juste hommage à lui rendre que d'en choisir quelques-uns ?

Décidément dans le courant de mars aura lieu la première représentation de l'*Africaine*, à l'Opéra. Au lever du rideau, la mise en scène aura coûté plus de deux cent cinquante mille francs. C'est que, pour arriver au but, on a surmonté bien des obstacles. Meyerbeer avait voulu, pour interpréter son œuvre, des artistes qui se

Hosted by Google

trouvaient engagés sur d'autres théâtres. Il a fallu d'abord racheter leurs engagements. Puis les artistes ne chantent pas seulement pour le roi de Prusse — pardon, je voulais dire pour la gloire, — il a fallu des appointements dignes de leur mérite. Alors sont venus les frais de décors, de copies, de répétitions. Que sais-je encore ? On s'est dit que l'auteur de *Robert*, des *Huguenots*, du *Prophète*, qui, durant trente années, avait tenu le sceptre de l'harmonie, valait bien l'auteur de *Roland à Roncevaux*, et que les recettes feraient bientôt oublier les dépenses, et voilà comment la représentation sera splendide. Il en sera de même du triomphe, n'en déplaise à quelques roquets qui s'en vont aboyant contre ce qu'ils appellent un engouement. Chétifs critiques qui se tenaient rampants aux pieds du maître quand il était debout.

Venez voir les *Vieux garçons*, c'est le succès du jour. Ainsi parlait l'affiche ajoutant : « L'unanimité de la presse a constaté le succès de cet important ouvrage qui deviendra deux fois centenaire — c'est beaucoup — et qui a obtenu, à sa dixième représentation, cinquante mille francs de location d'avance. » Avec une telle amorce, il était difficile de ne pas être pris. Donc j'ai vu les *Vieux garçons*, comédie en cinq actes, de Monsieur Victorien Sardou, le privilégié des théâtres. On veut aujourd'hui du Sardou, comme autrefois on voulait du Scribe. Drames, comédies, vaudevilles, libretti d'opéra, depuis l'Académie impériale jusqu'aux Bouffes, doivent être écrits par ce jeune auteur, dont je n'entends pas contester les heureuses qualités, mais que l'on exalte un peu trop sur l'affiche. Scribe Sardou, successeurs.

La pièce des *Vieux garçons* ne me paraît pas sortir de ce milieu où se tient notre littérature actuelle. Comme idée elle n'est pas neuve, comme style elle a des libertés de langage qui ne sont pas de bon goût, comme allure elle est longue et traînante, et sa conclusion me paraît contestable. Monsieur Sardou plaide en faveur du mariage. Il se rit des célibataires dont il nous offre différents spécimens très-bien trouvés. Les personnages de Mortemer, de Clavières, de Vaucourtois sont taillés dans le vif. Chaque jour on heurte ces *old-beaux*, coureurs d'aventures, et qu'il est bon de ridiculiser, mais il ne faudrait pas qu'on pût, à la chûte du rideau, soutenir le contraire de ce que pense Monsieur Sardou.

Comme détails, cette pièce en fournit de charmants. La scène où Antoinette se met au piano et cherche à se rappeler les chants de Verdi

Hosted by Google

tout en répondant naïvement à Mortemer, celle où, se trouvant chez ce libertin, elle sort de l'épreuve belle d'innocence et de candeur, la scène de la provocation, où Mortemer reçoit le prix de sa honte, témoignent de l'habileté de l'écrivain et de ses études profondes du cœur. M. Sardou a beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu, et je l'en félicite.

Le jeudi gras était un jour mal choisi, ce me semble, pour cette représentation. Le public, ce soir-là, préfère les *merveilles* de la table à celles du théâtre, toutes friandes que soient ces dernières. Quelques jours de retard auraient permis aux acteurs de mieux analyser et savoir leurs rôles.

De grâce, messieurs et mesdames, quand le souffleur pourra-t-il profiter d'un soir de congé?

J'ai fini cette tâche et je demande à Julius de ne plus me l'imposer. Si flatté que je sois de ce témoignage de confiance, il en a trop coûté à ma paresse de tenir sa place pour ne pas jeter là ma plume avec le ferme désir de ne plus la reprendre.

Le lecteur ne s'en plaindra pas.

WOLFF.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

NOUVELLE VIE DE JÉSUS

Par le docteur F. STRAUSS.

SUITE. (*)

VII

Monsieur,

Il y a, vous le savez, une expression double du témoignage humain, l'écrite et l'orale, savoir la tradition. Sur ce, n'oublions pas, je vous prie, qu'un évêque tout à fait voisin des *origines,* Papias, déjà nommé, n'accorde à l'écriture qu'une confiance assez médiocre, qu'il fait de la tradition la pierre angulaire de sa croyance. Mais c'est aussi saint Augustin, si je ne me trompe, qui nous déclare explicitement que sans l'Église il ne croirait pas à l'Évangile. Plus d'un apologiste catholique a fait arme de cette parole contre le protestantisme. Mais si ce dernier, qui ne vit que de passages scripturaires, se retourne, montre comment, sur des événements ordinaires et de date toute récente, la tradition trébuche, chassée chaque jour de positions qu'elle tenait pour acquises; et comment enfin, il est bien permis de se moquer un peu de la vanité du *ouï dire*, lorsqu'il prétend tester, après dix-huit siècles, même sur le surnaturel, y compris le détail : que reste-t-il ? Une écriture qui n'est rien sans la tradition; une tradition qui n'est

(*) Voir la REVUE des 15 février et 1er mars.

Hosted by Google

rien sans l'écriture. Très modeste aliment pour la foi! Dès à présent, ce me semble, la critique aurait presque le droit d'éconduire les plaideurs dos à dos, les mains vides. Mais je ne dois ni ne veux agir ainsi.

Quoi qu'il en soit, monsieur, si quelque chose égale la complaisance avec laquelle les orthodoxes acceptent le surnaturel, lorsqu'il fait leurs affaires, c'est la facilité avec laquelle ils le méprisent, lorsqu'il fait celles d'autrui. Bergier, à cet égard, dans son dictionnaire théologique, est un modèle! Il faut voir comme il traite ces pauvres magiciens de Pharaon, qui changeaient des verges en serpents. Il est trop clair, selon lui, qu'ils substituaient des serpents à des verges. Je ne dis pas non. — Mais Tacite rapporte que Vespasien, pendant son séjour à Alexandrie, guérissait instantanément, devant tout le peuple rassemblé, un aveugle avec de la salive, un paralytique en le touchant du pied. Qu'est-ce que le témoignage d'un Tacite, du moment que le miracle n'est pas fait pour la bonne cause? Absolument rien. Et celui de tout le peuple rassemblé? Moins que rien. Il est cependant trop choquant, convenez-en, qu'à l'endroit du témoignage, on ait si aisément deux poids et deux mesures; j'abandonnerais, je l'avoue, d'un meilleur cœur Tacite et les Alexandrins, si l'on avait moins de déférence pour le dire d'un berger ignare des Alpes, ou d'une idiote des Pyrénées. — Aussi bien, puisque Bergier me présente lui-même une occasion excellente de juger au fond le double *faire* des orthodoxes, je n'aurai pas la maladresse de la laisser prescrire. « Quelques-uns, écrit-il, ont objecté les raisons » par lesquelles on a prétendu étayer les miracles du » diacre Pâris: *nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire* » *d'en démontrer la fausseté!* » Voilà qui est bientôt dit! Quant à moi, je le déclare très-haut, si je n'avais mes principes, qui sont ceux de Laplace et que vous connaissez, si je n'admettais de plein droit que toute supposition d'une erreur quelconque, même la plus improbable, est moins improbable encore que l'hypo-

Hosted by Google

thèse d'un miracle, je serais on ne peut plus confus et embarrassé des miracles des Jansénistes. J'ajoute que, certainement, si je professais, sur le témoignage humain, les principes de Bergier, je passerais d'emblée, après avoir lu et relu un certain gros livre dont nous parlerons, au Jansénisme, si je ne préférais le scepticisme, à moins que Dieu ne me fît la grâce suprême du mépris de toute logique! — Suspendez votre étonnement, monsieur, je n'écris en vérité rien d'excessif. Tenez, pour me justifier à blanc, comme on dit, de mes propos et soupçons, je vais prendre une très grande licence; nous feindrons, si vous le permettez, que l'ombre éplorée d'un converti, d'un persécuté célèbre du cimetière Saint-Médard, communique, d'une façon quelconque, aux hommes de notre temps, ses doléances et ses raisons. — Qui que nous soyons, prêtons l'oreille, ne méprisons pas d'avance et de parti pris, les conseils, les reproches, la dialectique de cette ombre : notre orgueil y pourrait trouver quelque humiliation.

VIII

O vivants, dirait-elle, ô mes frères, écoutez-moi! Je suis un mort de 1754, je me nomme Carré de Montgeron, ancien conseiller au parlement de Paris : vous avez mainte fois entendu parler de mes malheurs, mais avec une malignité et une légèreté dont j'ai honte pour la dignité de notre espèce. — Eh quoi! parce que j'ai vu, de mes yeux vu les miracles pour notre saint diacre Pâris, sur sa tombe, en plein dix-huitième siècle, à deux pas de la Sorbonne, en compagnie des meilleurs savants, des plus fins incrédules, et que foudroyé du coup, j'ai renoncé, comme saint Augustin, à mes détestables coutumes, délaissé mes plaisirs avec mes amours, pour embrasser le Jansénisme et le défendre en un gros

Hosted by Google

livre offert au roi ; parce que j'ai préféré la Bastille à une rétractation, et que je suis mort exilé pour ma foi nouvelle : pour cela même, ou malgré cela, vous me tenez pour un niais, un drôle, ou un halluciné ! — Regardez-y de plus près, je vous en conjure ; la chose est grave, très grave : c'est question de salut. — Ah ! il est parmi vous des philosophes qui ne demanderaient, pour croire au miracle, que quelque chose de pareil au contrôle de l'Institut : je veux le leur octroyer. Cela fait, les vrais miracles, ceux de mes persécuteurs, de ces demi-chrétiens qui osent nier le Jansénisme, de ces mauvais logiciens que notre surnaturel le mieux attesté ne touche pas plus que notre martyre, les miracles anciens, dis-je, sur le témoignage des nouveaux, des nôtres, émergeront à tous les yeux, de leur brouillard légendaire, avec une merveilleuse limpidité !

Oui, sur le témoignage des nouveaux ! Ceux-là seuls sont clairs, indéniables, saisissants, et je serais certes demeuré le Montgeron que vous savez, le grand coureur de ruelles, si je n'avais débuté, pour devenir chrétien, par le symbole de Port-Royal, au cimetière Saint-Médard. — Ne vous ébahissez pas ; tous vous ferez de même et sous peu ; vous croirez à moi, à ma conversion, à ce que j'ai souffert pour elle, aux faits surtout, AUX GRANDS FAITS qui en furent la cause : cela pour la gloire de vos âmes et la confusion de mes ennemis. — Certes, je sais un cas, un seul, dans lequel on devrait, comme l'a fait un des vôtres, mais cette fois en désespoir de raison, déclarer le miracle impossible, contradictoire, absurde ; ce serait celui où la logique aurait encore des ressources pour contester les signes éclatants que j'ai vus sur la tombe de Pâris. Dès-lors, auxquels croire ? Si ceux-là sont faux, que l'on m'apprenne les caractères des vrais ? Si je me suis trompé, que l'on me montre, quelque part, un seul homme qui ait jamais eu autant que moi le droit de se fier au témoignage des autres et de ses propres sens ? Mais je poursuis.

Hosted by Google

J'étais contemporain de Voltaire, citoyen d'un siècle de doute et d'analyse ; classé, je me permets de le dire, dans la bonne moyenne des intelligents de mon temps ; habitué par état à dépouiller des dossiers difficiles, à flairer la fraude ; très incrédule, très riche, très libertin. Or, voici ce qui m'arriva : « Le Seigneur, ai-je » écrit au Roi, dans l'épitre dédicatoire de mon livre, » me conduisit en un lieu où il faisait éclater sa puis- » sance, le remplissant de prodiges ; frappé moi-même » enfin de mille traits de lumières, je suis tombé à » ses pieds, terrassé, vaincu, devenu sa proie et sa » conquête, moi qui n'étais qu'un impie et qu'un » monstre. » Il en fut ainsi ! — Je n'abuserai pas de votre patience ; sur cent miracles faits en notre faveur, je ne prétends vous prier de suivre avec intérêt que le détail d'un seul. Un seul bon miracle, après tout, en vaut mille ! « Les prodiges, écrivais-je encore, dont j'ai » l'honneur de présenter les preuves à Votre Majesté, » ne sont pas de ceux qu'on puisse traiter de faits » obscurs, douteux, incertains, qui laissent des raisons » de les contester ; ce sont au contraire des miracles » éclatants et que l'on peut appeler *de premier ordre*, savoir, *de création, de régénération,* dont je rapporte la démonstration invincible. » — Vous allez voir, si j'avais le droit de parler ainsi et de prétendre que monseigneur de Sens, en niant le soleil en plein midi, remettait de terribles armes aux mains de l'incrédulité !

Il s'agit de Mademoiselle Coirin, fille d'un officier du Roi, ayant ses deux frères au service de Sa Majesté. En 1716, elle fut affligée d'un cancer au sein gauche, lequel, en 1719, fit tomber le bout du sein tout d'une pièce, et forma, à sa place, un trou profond, d'où sortait sans cesse un sang corrompu qui exhalait une odeur insupportable. — En 1718, notre malheureuse malade fut, en outre, entreprise par une paralysie, portant sur tout le côté gauche, laquelle fut suivie d'un desséchement complet de la cuisse et de la jambe, dont tous les muscles se retirèrent. Cette demoiselle était en

cet état, lorsqu'elle se trouva guérie subitement de tous ses maux incurables et reconnus tels, par suite d'une neuvaine commencée au tombeau de Pâris, et par l'application sur elle-même de la terre dudit tombeau. — Voilà ce dont vous me demandez, n'est-ce pas, la claire démonstration ? Vous l'aurez, et rien n'y fera défaut.

Pour établir l'authenticité de ce miracle, mon propre témoignage, celui de la personne guérie, de sa mère, de ses deux frères, sont déjà d'un certain poids ; mais s'il vous faut la compétence, jointe à l'absence de tout préjugé, ouvrez mon livre, lisez d'abord les certificats de deux vénérables religieux, l'un procureur, l'autre chirurgien de la maison de Nanterre. Celui du chirurgien est remarquable et décisif ; le signataire y prononce sur l'incurabilité complète de la demoiselle Coirin, qu'il a traitée douze ans ; il atteste avoir vu naître un nouveau mamelon complet, d'une structure irréprochable, à la place du trou profond et infect qu'il a pansé tant de fois. J'insiste, car ce saint homme était soumis à la bulle et très opposé au Jansénisme. Mais qui peut arrêter un cœur que la grâce anime. Au risque d'attirer la colère de ses supérieurs, il certifie tout sans hésiter et signe.

M. Desbrières, médecin de Mme la duchesse de Berry, dépose dans le même sens ; il a vu, lui aussi, la jambe paralytique desséchée, retirée, puis tout à coup guérie ; le sein rongé par un cancer qui l'avait entièrement détruit, reconstitué, RECRÉÉ en sa grandeur normale, en sa réorganisation parfaite. — Voilà ce qui est au-dessus des ressources de la nature et de l'art, et ce que nous avons le droit d'appeler théologiquement un miracle de premier ordre, *in substantia !*

La consultation du fameux docteur Hecquet confirme ces témoignages : à son tour il démontre sans réplique que la maladie de la demoiselle Coirin était de celles que l'art et la nature ne guérissent jamais.

Dans une dissertation *ad hoc*, Gaulard, médecin du Roi, prouve qu'il faut une véritable CRÉATION pour ré-

Hosted by Google

parer un mamelon totalement détruit, comme l'était celui de notre miraculée.

Mais voici qu'un grave docteur en théologie, très connu, très respecté, et qui nous était bien peu sympathique à nous autres *appelants* de l'*Unigenitus*, me vient en aide. Depuis quatorze ans, le père Lespine consolait l'affligée ; le 10 août 1731, il l'avait vue en sa triste situation, condamnée irrévocablement par le docteur Souchay, professeur célèbre, comme par tous ses confrères ; même à chaque moment il attendait la nouvelle de sa mort, lorsque, le 12 août, il reçoit soudain l'information qu'après une neuvaine commencée le 11, au tombeau du diacre, la mourante avait recouvré l'usage entier de ses membres, et vu tout-à-coup les chairs de son sein refleurir. — Le lendemain elle vient à l'église recevoir la communion de la main du père Lespine, et ce saint prêtre, après avoir constaté sa guérison entière, est si attendri, que dès ce moment il forme la résolution de s'exposer à tout pour proclamer la réalité d'un tel miracle. La crainte d'être traité comme ses amis les curés de Saint-Médard et de Saint-Étienne, frappés au spirituel sur les instances des amis de la bulle, ne l'arrête pas : un des premiers, il donne le témoignage écrit à la demoiselle Coirin, de la très grande faveur miraculeuse dont elle a été l'objet. Quelle force n'a pas ce témoignage !

Mais pourquoi vous ai-je promis de m'en tenir à un seul miracle ? J'aimerais à vous redire la guérison de don Alphonse de Palacios. L'oculiste renommé Gendron écrit lui-même à l'évêque de Montpellier, que « le rétablissement subit, parfait, de ce jeune seigneur *crie* la réalité d'un miracle. » Laissez-moi seulement vous rappeler que don Alphonse comparut chez Raymond, notaire, en présence de douze témoins éclairés, parmi lesquels sir Aston, pair d'Écosse, Demanteville et Souchay, chirurgiens jurés, Linguet, principal au collége de Navarre. Le procès-verbal fut dressé, signé. — Vous faut-il plus ? La relation de la maladie incurable et de

Hosted by Google

la guérison de Palacios, a été présentée à leur archevêque, par vingt-deux curés de Paris, dont plusieurs acclamèrent le Jansénisme.

Les guérisons de Marguerite Thibaut, de Marie-Anne Couronneau, de Sergent, de Gauthier, de cent autres, tous incurables et déclarés tels par experts, tous guéris en quelques moments, sont des faits que j'ai vus et que j'atteste, que mes amis édifiés, terrifiés, ont vus et qu'ils attestent, que des témoins aussi nombreux que clairvoyants et intéressés à ne pas croire, des libertins et des amis de la bulle, terrassés, foudroyés, attestent avec ferveur, avec tremblement. — C'est assez ! Vous lirez tous ma *Vérité sur les miracles de Pâris ;* vous lirez sans en omettre une page ce livre où j'ai mis mon cœur et ma fortune et qui m'a coûté ma liberté : et le premier miracle nouveau opéré par les vertus de notre saint diacre, sera votre commune conversion au Jansénisme ; le second, la convocation, par vous tous, au soleil du XIXe siècle, d'un concile œcuménique, d'où le symbole de Jansénius sortira triomphant.

Qui hésitera ? — N'avons-nous pas procédé dans nos recherches comme à l'Institut ? Tout vérifié, constaté, avec poids et mesure, sans faire un seul faux pas ? Sommes-nous suspects, par la plus petite odeur de légende, nous qui avons multiplié la compétence, choisi, pour ainsi dire, les témoins et les faits, eu continuellement recours au procès-verbal authentique, et forcé enfin de loyaux adversaires à nous donner acte de notre gloire par devant notaire juré ? Si l'évidence n'est pas là, où est-elle ? Le nombre des témoins, leur qualité, leur variété, leurs lumières spéciales, le milieu où ils testent, l'aveu même des amis de la bulle, le martyre des convertis, rien ne faiblit. C'est ainsi, sachez-le, que le Jansénisme fut divinement appelé à sauver le Christianisme du naufrage, au milieu d'un siècle de doute. Il le sauvera, car seul il proclame la vraie foi, comme seul il défie la critique. Eh quoi ! N'ordonnez-vous pas, avec saint Paul, *d'ajouter foi au témoignage*

Hosted by Google

de deux ou trois personnes qui certifient avoir vu? Mais nous ne sommes pas deux, ni trois, ni cent, nous sommes mille, qui avons vu, revu, touché, testé, persévéré, bénéficié, souffert. Qu'attendez-vous? Ne sentez-vous pas que votre négation, ô orthodoxes, tourne à une contradiction honteuse, et, ce qui pis est, à un triomphe pour le sens commun!

IX

Je suis, quant à moi, Monsieur, de l'avis de l'ombre: c'en est assez! D'aucuns, je le crois, seraient moins embarrassés de dire cette ombre impertinente, que de faire échec à ses motifs et à sa situation. Pour mon compte, après y avoir regardé de très près, je ne laisse pas d'être singulièrement anxieux, malgré mes principes que vous connaissez. Que sera-ce donc d'un chrétien honnête et de sens droit? S'il croit aux prodiges de Saint-Médard, comment évitera-t-il le Jansénisme, autour duquel ils font corps? S'il n'y croit pas, comment sauvera-t-il le témoignage, seul base de sa propre foi, d'un désastre radical? — Donc, Monsieur, je le prétends, et je me fais fort de le soutenir, lorsque l'on est chrétien, il faut en passer par un de ces termes: le Jansénisme ou l'incrédulité. Cela signifie, pour aller droit au but, que les miracles du diacre Pâris sont cent et cent fois mieux attestés que ceux des Évangiles, et que lorsque l'on construit tout son édifice religieux sur l'unique base d'un fait extérieur, sensible, que l'on a vu ou cru à dire d'experts, force est de se rendre aux preuves de Montgeron, pour peu qu'il y ait une certitude et une logique, ou si on ne s'y rend pas, de convenir avec désespoir et sincérité qu'il n'y en a pas d'autres! — Suivons un peu les moyens de la réplique, je vous prie.

Son meilleur est de se taire; je me trompe, c'est de condamner d'un air superbe, comme le fait Bergier, et

de passer outre. — Pour rompre le dilemme, j'ai bien entendu dire par certains, que Dieu fait des miracles pour toutes les grandes causes ! Mon embarras ne fait que redoubler; car, en vérité, si les causes les plus contradictoires, qui se damnent réciproquement, peuvent exciper également du témoignage de Dieu, où irai-je ? Tout près de nous, les protestants persécutés des Cévennes présentent des traditions de prodiges qui ne le cèdent guère en notoriété à celles du Jansénisme. Soit : mais si Dieu parle ainsi pour tous, c'est absolument comme s'il ne parlait pour personne ; or, ne serait-ce point ce sage, simple et dernier parti, qu'il a pris ?

On reprend, que Dieu concède parfois de hautes grâces particulières à des individualités saintes et bénies, non à la cause, mauvaise au fond, à laquelle elles paraissent attachées. — Vous lui faites-là, ce me semble, jouer un jeu bien dangereux pour la vérité, car comment, sans faire violence à toute raison, séparer un certain groupe de prodiges de leur objectif direct ? Les miracles de Pâris, entre autres, du Jansénisme ? D'ailleurs j'appliquerai dûment le principe, s'il est bon, partout et toujours, en Palestine, il y a dix-huit siècles, comme à Paris, au siècle dernier. Pourquoi pas ?

De plus avisés enfin, ou se croyant tels, attribuent simplement les prodiges de Saint-Médard, AU DIABLE ! — Mais d'abord, tous les théologiens n'accordent point à Satan la permission de faire des miracles ; unanimement ils lui refusent *net* la faculté d'opérer un miracle de premier ordre, de *recréation*, comme celui de la demoiselle Coirin. A part cela, ne vous paraît-il pas assez curieux, de voir le diable en personne, chargé de répondre à des cœurs purs, à des prières ferventes élevées vers Dieu, par de magnifiques œuvres de charité, sur une tombe, par des largesses de miséricorde ? C'est lui aussi, sans doute, qui a poussé au témoignage, par les épaules, vingt curés de Paris ; entretenu les fières et rigides vertus de Port-Royal, et cette grande

Hosted by Google

morale, ennemie de cette *petite* (pour ne pas écrire de vilains mots), qu'on nomme *le probabilisme*? Puisse ce dernier trait satisfaire ceux qui prétendent, avec Pascal, qu'il fait besoin de prouver les miracles par la doctrine, après qu'on a prouvé la doctrine par les miracles. — Si l'argument du diable thaumaturge était sérieux, je ne serais guère embarrassé de le retourner contre qui de droit. Incontinent même, si n'était le respect humain, j'essaierais de vous montrer comment, ailleurs qu'à Saint-Médard, laissant à Dieu et à l'humanité le bénéfice de la plus sublime des morales, Satan a pu se rattraper sur autre chose, et prêter certes à de très gros intérêts!

Mais il faut conclure. — Qu'ont fait nos orthodoxes, du Jansénisme? Ils l'ont persécuté et condamné. — Et du témoignage humain, qu'en font-ils? Ils le tiennent pour excellent, si suspect qu'il puisse être, lorsqu'il sert leurs intérêts, pour détestable et faux, si clair et solide qu'il soit relativement, dès qu'il va contre. — Il ne reste donc rien, reprendrez-vous, que des préjugés; rien pour le bilan de la certitude historique? — Je n'ai point dit cela, car j'ai mis d'abord hors de cause ce qui est évident. Tout ce que j'ai dit, au fond, c'est que le témoignage humain est quelque chose de si fragile qu'un temps viendra, je l'espère, où une tête saine ne pourra plus ne pas reconnaître la souveraineté de l'aphorisme de notre Laplace; ne pourra plus ne pas contrôler les données des sens par les principes rationnels, au lieu de faire précisément le contraire! — Je regretterais assurément d'avoir placé mon orthodoxe entre le Jansénisme et le scepticisme, si j'avais fait autre chose que le procès de sa mauvaise méthode critique et de ses préjugés. Donc je recommande, en terminant, plus encore que l'excellent livre de Strauss, le véritable esprit critique.

EMILIUS.

Hosted by Google

J.-J. WEISS.

Essais sur l'Histoire de la Littérature Française.

J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer combien de jeunes professeurs qui ont passé au lycée de la Rochelle se sont fait un nom dans les lettres. C'est un fait dont les preuves sont de nature à se reproduire souvent par la raison toute simple que ces écrivains sont dans la force de l'âge et du talent. Je ne prétends pas, assurément, que cette cohabitation fasse pour eux de la Rochelle, comme on dit quelquefois, une seconde patrie, — à ce compte, beaucoup de ces fonctionnaires en auraient une demi-douzaine, — ni fasse rejaillir sur nous le moindre reflet de leur gloire ; mais je crois qu'elle motive de notre part une plus grande attention sur leurs travaux, qu'elle légitime un plus grand intérêt, une plus vive sympathie. Or, il n'en est aucun parmi eux qui y ait plus de droits que l'ingénieux critique dont je veux aujourd'hui m'occuper. M. J.-J. Weiss n'a pas seulement passé quatre années parmi nous ; de 1851 à 1855, il a pris part à toutes nos études ; il fut l'un des fondateurs, l'un des membres les plus assidus et les plus actifs de notre société littéraire ; il nous y confiait ses premiers écrits et ses vives pensées ; son essai sur *Herman et Dorothée* avait recueilli nos éloges, et aussi nos objections, avant ceux, autrement imposants, il est vrai, de la Sorbonne ; et lorsque, dans son

Hosted by Google

livre actuel, il lui échappe de dire : « Si j'avais à écrire » l'histoire de notre littérature, la *Henriade* n'obtien- » drait peut-être guère plus de six lignes, mais *Candide* » aurait certainement six pages », nous seuls connaissons ces six pages qui n'ont jamais été écrites ; nous les avons entendu improviser, et, pour ma part, douze années ne m'en ont pas fait oublier la netteté et la finesse. C'est dans nos recueils qu'ont été imprimées les premières pages publiées par M. Weiss, dont plusieurs se retrouvent dans le présent volume ; c'est dans nos journaux qu'il a fait l'essai de sa louange railleuse même dans sa bienveillance, de sa critique acérée même dans sa réserve.

M. Weiss a beaucoup écrit depuis ce temps ; mais il s'est peu empressé de donner ce qu'on appelle un livre : l'*Essai sur Herman et Dorothée,* sa savante dissertation sur l'*Instruction judiciaire chez les Romains*, sa *Leçon d'ouverture du cours de littérature française à Aix*, quelle que soit leur valeur, sont plutôt encore l'accomplissement de devoirs professionnels que des œuvres produites spontanément. Le volume même qu'il nous donne aujourd'hui n'est que la réunion de dix morceaux publiés dans divers journaux ; mais, choisis dans un beaucoup plus grand nombre, avec une réserve qui dénote autant de goût que d'habileté, ils ne sont pas disséminés comme des mélanges, ils ont leur unité, non-seulement par la pensée qui les a dictés, mais par leur sujet. Ils offrent une vue générale de la littérature française, et quelques explications détaillées de cette vue d'ensemble. Ceux de la deuxième partie, embrassant précisément le même temps que ceux de la première, lui servent comme de notes et de pièces justificatives. Ces réunions de morceaux d'abord détachés sont d'un usage aujourd'hui trop général pour avoir besoin d'être défendu ; il a ses avantages ; il conserve des pages excellentes, qu'on n'irait pas rechercher dans des revues, encore moins dans les longues pages des journaux quotidiens ; il excite l'écrivain à joindre à la verve que donne l'ani-

mation du moment un plus grand soin de la forme, à fuir les contradictions trop fortes, à tenir plus de compte de sa dignité dans des morceaux qu'il sait devoir être conservés; mais il a quelques inconvénients, celui surtout de rompre les proportions.

Je crois bien que ce défaut se laisse un peu sentir dans ces considérations générales, le morceau le plus lié que nous donne M. Weiss, composé pourtant de quatre morceaux écrits dans des journaux et dans des temps différents. Il s'y agit du caractère original de l'esprit français, manifesté par toute notre littérature, au XVIII[e] comme au XVII[e] siècle, de 1814 à 1848 comme dans l'année 1857, et la littérature de cette seule année y occupe autant de pages que les autres réunies. La disproportion ne choque pas toutefois, non-seulement parce que notre époque nous intéresse plus que toute autre, mais surtout parce que, comme il s'agit bien moins de faits que de pensées, assez peu importe l'occasion à laquelle ces pensées se produisent. Ce qui est pire peut-être, c'est que dans un livre qui veut marquer à grands traits les principaux *moments* de la littérature française, ses origines sont complétement laissées dans l'ombre, que pas un nom antérieur à celui de Malherbe n'y est prononcé. Les ouvrages qui ont été l'objet de ces articles n'en ont pas fourni l'occasion, je le veux bien ; mais comment M. Weiss n'a-t-il pas saisi, cherché ailleurs cette occasion de combler une si grande lacune ? Je m'en étonne, et j'ose ajouter qu'il *faut* qu'elle soit comblée.

Je ne puis, on le sent, marcher dans la voie qui s'ouvre là devant moi; je ne saurais reprendre un à un les articles de M. Weiss, pour en signaler les lacunes ou les mérites ; ses opinions, pour les confirmer ou les combattre. Je pourrais m'en séparer bien souvent tout en admirant la manière dont elles sont présentées ou soutenues ; mais cette révision serait aussi prétentieuse qu'inutile, difficile aussi, car si la finesse est, comme je le crois, le caractère le plus saillant de ce volume,

Hosted by Google

jamais peut-être la finesse n'a fait valoir plus de concision et plus de pensées. Le premier article, celui qui est consacré à l'histoire de la littérature française par M. E. Gérusez, n'a rempli qu'à peine peut-être le feuilleton de je ne sais quel journal, et il faudrait tout un volume pour le discuter à fond. Chaque ligne, chaque mot y porte.

C'est dans cet article, il est vrai, que M. Weiss a résumé, a renfermé dans sa quintessence l'idée qui fait l'originalité de son livre. Pour la faire connaître, il ne faudrait qu'en extraire, qu'en copier une page, celle qui commence par ces mots : « Quand je cherche à me re- » présenter en quoi consiste spécialement le génie fran- » çais, etc... » (p. 16 à 18) ; mais le courage me manque, ou plutôt la modestie, et je ne puis me résoudre à offrir au milieu de ma prose le contraste de ces lignes si sensées et si vives, si légères et si pleines. Je me bornerai donc à dire en ma langue que ce qui constitue spécialement le génie français, selon M. Weiss, ce n'est pas l'éloquence, comme le croit M. Taine, et peut-être M. Nisard ; ce n'est pas l'esprit, comme l'admet le préjugé commun et comme on avait accusé M. Weiss de l'admettre ; c'est le don de l'analyse, mais d'une analyse qui colore, qui a des ailes, qui franchit d'un bond des espaces infinis et qui, en les franchissant, les illumine. Mais voilà que ma mémoire me trahit et qu'elle transcrit quand je ne voulais pas transcrire. Ce n'est pas pourtant que, frappé de la vérité lumineuse de ces pages, j'y adhère en tout. Quand pour me donner une idée du génie français, M. Weiss compose un groupe, dont Racine est la figure principale, avec La Rochefoucaud à sa droite, Labruyère à sa gauche, et, un peu en arrière, Marivaux ; j'avoue que son groupe me laisse désirer bien des gens, qui en feraient peut-être un peu pâlir même le coryphée. Quand il me dit à propos des vers de Gresset : « Ce n'est qu'un filet d'eau, mais » qu'il est limpide ! C'est une source qui tiendrait dans » le creux de votre main, mais qu'elle a de fraîcheur. » Je

Hosted by Google

trouve cela aussi juste que bien dit et charmant ; mais il me semble néanmoins que si le génie français n'avait que *Vert-Vert*, que n'eût fait ni Homère, ni Virgile, ni Dante, à opposer à l'*Iliade*, à l'*Enéide* et à la *Divine comédie*, le génie français ferait une piteuse figure. Et voilà ce qui m'arrive à tout instant avec M. Weiss. Je trouve que ses aperçus sont aussi justes que fins, mais qu'il exagère les conclusions qu'il en tire ; que les notions nouvelles qu'il énonce lui font trop oublier les notions communes qu'il partage avec tout le monde. Est-il lui-même bien persuadé que Beaumarchais et Marivaux n'aient ni moins d'originalité, ni moins de puissance que Molière ; que Regnard, soutienne, quant au style, la comparaison et mieux que la comparaison, avec Molière ?

Et pourtant, en prenant la plume, j'étais bien décidé à signaler chez M. Weiss la réserve et la modération, une modération poussée jusqu'à l'excès, qui semble se tenir par système toujours en deça de l'enthousiasme et de l'indignation. En y réfléchissant, je crois apercevoir la raison de cette contradiction apparente. M. Weiss a mieux aimé caractériser le génie français par le don de l'analyse, par la science délicate de la vie et du jeu des passions dans l'état de société, que par l'esprit, mais il est visible que ce qui le séduit le plus dans les résultats de cette analyse, c'est *la simplicité dans les termes, la clarté, la finesse ou la rapidité du tour* ; qu'il ne prise rien plus que *le pur esprit, l'esprit tempéré et fin, esprit qui se contient et qui se gouverne* ; que *l'élégance, l'harmonie, la douceur, le poli sont ses besoins constants* ; enfin qu'il a un faible pour ce qui a *grand air*. Or, on peut être très-absolu sous une forme très-polie ; le grand air commande plus la modération dans la forme que dans le fond. Le grand roi ne frappe pas un gentilhomme, mais il jette sa canne par la fenêtre. M. Weis jette quelquefois sa canne.

De la même source découle le dédain, je ne dirai pas qu'il laisse voir, mais qu'il affiche pour le vulgaire.

Hosted by Google

Dès sa première ligne ce n'est pas au lecteur qu'il veut plaire, c'est aux gens de goût : et à ses dernières : « nul n'est artiste qui n'a pas le dédain des suffrages vulgaires. » Eh bien ! dédain pour dédain ! Nous refuserons justement nos suffrages à qui n'y veut pas penser, ou plutôt votre dédain n'est qu'une coquetterie. Vous le savez mieux que nous, l'aristocratie ne vaut, elle n'a de raison d'être que par les services qu'elle rend à la foule, qu'elle soit l'aristocratie de naissance, c'est-à-dire d'épée, ou de richesse, ou d'esprit. Ce n'est pas un mérite qu'un don qu'on ne possède que pour soi seul ou pour quelques-uns des siens. Mais je ne sais si, même au point de vue du goût, ce goût si difficile n'est pas un écueil. Il a conduit, je le crois, M. Weiss dans ce que je trouve son plus grand défaut. M. Weiss a beaucoup d'esprit ; je ne dirai pourtant pas qu'il en ait trop ; je crois qu'on n'en a jamais trop ; je ne dirai pas qu'il cherche trop à le montrer, car il ne s'en sert que pour rendre plus piquante une idée juste. Mais je crois qu'il en demande trop à son lecteur, qu'il a trop de sous-entendus. Un exemple entre cent. M. Weiss dit que chez M. Nisard l'esprit de Voltaire est *loué comme il doit l'être ;* demandez-lui s'il accepte donc le jugement de ce critique ; il vous montrera trente lignes plus bas que M. Nisard est *disposé* à se montrer juste envers Voltaire. Insistez. Demandez-lui si enfin il admet que Voltaire *n'ait pas de style personnel* (même en vers), qu'il *n'ait aimé que son esprit ;* je me trompe fort (ce qui est très-possible), ou M. Weiss dissimulera son sourire, car il est poli, et vous engagera à relire son livre. M. Weiss a l'invincible dégoût de la banalité, et, sans savoir s'en garder comme lui, on ne peut que l'en louer : il déteste le déclamatoire, et il a encore raison, moins raison pourtant ; l'art doit le fuir sans doute, mais la nature déclame ; elle déclame dans presque toutes les émotions vives, dans l'admiration, dans la colère, dans la douleur même, et à vouloir trop fuir la déclamation, on court risque de tomber dans une

Hosted by Google

affectation égale, quoique différente. Pour éviter le banal et la déclamation, il arrive que M. Weiss ne va pas jusqu'au bout de sa pensée. Il craint d'avoir l'air d'en être dupe, et sinon l'expression de cette pensée, au moins l'impression qu'elle laisse en est moins franche. Louer ou blâmer dans le même homme, dans le même livre, c'est le fait de quiconque raisonne son appréciation ; mais nul n'aime autant que M. Weis à rapprocher le blâme de l'éloge ; son ironie pique, et quelquefois sa bienveillance même égratigne. On ne sait pas toujours qui il préfère de ceux qu'il attaque ou de ceux qu'il vante. Est-ce un éloge, est-ce une satire que le morceau sur Saint-Simon, ou même que chaque paragraphe de ce morceau ? Ici les impulsions contraires sont tellement multipliées qu'elles apportent de la fatigue. Le lecteur est comme un cheval auquel on fait sentir par saccades rapprochées le mors et l'éperon ; il ne sait s'il doit s'arrêter, s'il doit aller, ni où il doit aller. Il est vrai que Saint-Simon, personnage pétri d'antithèses, soldat de cabinet, honnête homme qui conseille la banqueroute, diplomate qui importune un roi d'Espagne sur le cérémonial, écrivain admirable, mais le plus détestable modèle qu'on pût prendre, Saint-Simon invitait lui-même à ces contrastes. Mais la même allure à peine amoindrie se retrouve dans la plupart des articles de ce livre, depuis celui sur Saint-Simon, le plus ancien, jusqu'au plus récent, celui sur M. Nisard. M. Weiss s'excuse presque des éloges qu'il a donnés à ce critique, il se trouve dur envers M. Dumas fils. Eh bien ! j'apprendrais sans surprise que M. Dumas a moins regimbé sous ces critiques que M. Nisard sous ces éloges.

Rien n'est plus opposé au grand air que le pédantisme ; je ne le hais pas, pour ma part, et je trouve qu'il ne s'agit que de ne pas trop le laisser sortir de sa place; mais la crainte de laisser voir dans sa morale la morgue d'un pédant jette M. Weiss dans un excès opposé. Je ne veux pas parler de son article sur Regnard. Il serait ridicule de venir prêcher dans ce monde de

Hosted by Google

fantaisie, et le poète lui-même, un peu trop épicurien peut-être, ne scandalisera personne ; on peut ici jouir tout à son aise de cette indulgence un peu relâchée, dont on ne craint pas qu'on abuse dans la vie réelle. Mais c'était assez d'une fois, et il ne fallait peut-être pas dire d'une femme avec tant d'insouciance : « Elle ne s'est jamais donné la peine de suivre un devoir contre son penchant. » Mon Dieu ! je sais bien que, sans avoir l'esprit de M. Weiss, on pourrait justifier cela. Il y a des personnes dont les penchants sont si heureux, qu'ils les mènent mieux que le respect du devoir ne mène les autres ; en une autre langue : le coup de la grâce a plus d'efficace que les efforts de la vertu ; ou encore : le salut est gratuit. Mais, outre que, si c'est là la pensée de l'auteur, il n'a pas pris la peine de l'indiquer, et a beaucoup compté sur notre sagacité, il semble que M^me^ Dudeffand n'avait pas la grâce, bien qu'elle ait durant six semaines tâché de son mieux à être une Pénélope. Je crois qu'il y a là, et dans plus d'un point de cet article, des choses qu'il ne fallait pas laisser protéger par tout l'esprit du monde.

J'ai dit que la bienveillance de M. Weiss égratigne quelquefois, et voilà que je me laisse aller bien plus loin que lui dans la voie que je blâme, et que sous prétexte de recommander son livre, je m'en fais à peu près l'adversaire. Pour expier cette sévérité, il faut que je le confesse; je ne puis l'écouter qu'en fermant le livre : quand je l'ai devant moi, il me séduit et me charme. Il y a de l'esprit, et beaucoup, dans chacun de ces morceaux, mais les quatre premiers l'emportent bien pour l'étendue et la portée. Où trouver un tour plus ingénieux que celui par lequel M. Weiss nous transporte d'abord à l'étranger, pour nous faire mieux goûter dans l'esprit français ce dont l'habitude nous empêche de remarquer l'excellence ? Quelle finesse et quelle justesse à la fois dans la controverse avec M. Nisard sur la connaissance de l'homme au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle ? M. Sainte-Beuve en a relevé justement

une expression, que M. Weiss n'a peut-être pas changée avec autant de bonheur qu'il le croit, tant il est difficile de résumer par un mot une pensée chargée de nuances. Mais comme pourtant cette pensée est justifiée et, en dehors de ce mot, éclaircie ! M. Sainte-Beuve est un critique éminent, qu'il ne faudrait pas juger sur une note écrite un jour qu'il n'avait rien de mieux à dire ; mais enfin qu'on compare les deux articles : ils disent presque les mêmes choses ; mais toutes les assertions de M. Weiss, nourries de citations justes et précises, semblent des preuves ; les observations de M. Sainte-Beuve qui, critiquant, devait être plus précis, semblent de vagues assertions. Les pages sur la littérature actuelle sont pleines d'intérêt ; mais je leur trouve supérieures encore la réponse à M. Poitou. Ce n'est pas ici que l'indulgence coute rien à la vérité morale, elle ne fait que la rendre plus pratique, et le trait est si juste que je ne crois pas, en vérité, qu'il y ait là une ligne à effacer ou à changer.

Que serait-ce après cela que louer quelques-unes de ces expressions trouvées que l'on n'oublie plus, mais auxquelles on pourrait en opposer quelques-autres où la vigueur sent peut-être l'effort, et où l'auteur paraît s'être trop souvenu de Saint-Simon. En bien ou en mal, cela est peu, et se peut négliger. Mais je voudrais, en finissant, citer à M. Weiss quelques pages qui lui fissent voir comment on peut avoir ses meilleurs qualités sans avoir aucun de ses défauts, comment l'austérité et la sympathie, la finesse et l'élévation, l'amour de la vie simple et en même temps l'amour du grand ton peuvent se concilier ; comment une suprême habileté peut se cacher pour donner une impulsion unique, vive, relevée par une vive et sincère émotion. Ces pages, je les trouve entre son article sur Mme Dudeffand et celui sur M. Dumas fils ; pur arôme, qui se sépare fortement de ces deux atmosphères si mélangées. Si je prends ainsi dans son livre comme un modèle cet article sur Mme d'Orléans, ce n'est pas pour compenser

Hosted by Google

ce qu'il y a pu avoir de dur dans ma critique, c'est parce qu'il me faudrait fouiller avec bien du temps et de la peine dans notre littérature pour y trouver des pages plus pures, plus émues, plus touchantes, tranchons le mot, plus belles.

L. Delayant.

Hosted by Google

L'HUITRE ET LE CRABE.

CONTE.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
(LAFONTAINE.)

Une huître à l'aspect délectable,
Blanche et grassette.... En vérité,
Madame, j'ai là, sur ma table,
Le récit le moins vraisemblable
Que jamais homme ait raconté ;
Histoire étrange et ridicule,
Cependant vraie en plus d'un point.
Vous serez sans doute incrédule,
Mais croyez-y, n'y croyez point,
Toujours est-il que pour une huître
Un crabe se mourait d'amour,
Et méritait à plus d'un titre
D'en être payé de retour.
Il était jeune ; elle était belle ;
Dès l'enfance ils s'étaient connus ;
Même il s'était battu pour elle.
Que peut-on demander de plus ?

Mais le Sort est un vieil arabe,
Des amoureux toujours jaloux,
Et tout n'est, chez le peuple crabe,
Qu'heur et malheur, — comme chez nous.

Pour une affaire d'importance,
Notre pauvret dut s'absenter.
Faut-il, madame, vous conter
Ses sanglots, ses cris, sa souffrance ?

Hosted by Google

Rien n'est plus triste que l'absence !
Peut-on jamais être bien sûr
De retrouver celle qu'on aime
Toujours belle, toujours la même,
Le front sans tache et le cœur pur ?

Hélas ! « Perfide comme l'onde ! »
Il est advenu bien souvent
Qu'un malheureux, en arrivant
De voyager de par le monde,
Ait trouvé morte, à son retour,
Morte sa belle, — ou son amour !
Vous le savez, charmante blonde.

Après trois ans être resté
Loin de sa reine de beauté,
Le crabe revint sur la plage
Qu'elle habitait, qu'il regrettait,
Et d'aise le cœur lui battait.
Il faisait soleil ; le rivage
Était couvert d'huîtres baillant....
Enfin, voilà, sous une roche,
Sa blanche adorée ! Il approche,
Moitié pleurant, moitié riant....
— Malheur ! à son huître qui baille
Il ne reste plus que l'écaille :
Un fin grugeur a passé là.

Vous demandiez, vaille que vaille,
Madame, un conte. Le voilà.
Et, puisqu'il faut toujours conclure,
Suis-je pas, sans vous faire injure,
Pareil au crabe voyageur ?
Vous m'estimiez un peu, je pense ;
J'ai dû partir. — En mon absence,
Qu'avez-vous fait de votre cœur ?

Hosted by Google

LE CRABE ET LE HOMARD.

CONTE.

Vivez, amis, vivez en paix !
(A. CHÉNIER)

L'hiver passé, chère madame,
Un jour de spleen et de souci,
Je vous contais le triste drame
De ce crabe, qu'une huître infâme
En son absence avait trahi.
J'ai su depuis qu'en son ennui
Le crabe ayant perdu la tête,
Fou de douleur, fut recueilli
Par un homard de mine honnête,
Qui se disait son grand ami.

Amitié, la plus triste chose
Qui soit sur terre après l'amour !
Fleur au matin à peine éclose,
Et morte avant la fin du jour !

Vraiment, madame, je radote.
Suis-je assez noir ? trouvez-vous pas
Ma pauvre cervelle un peu sotte
A pousser ainsi des hélas
Sur les misères d'ici-bas ?
Que voulez-vous ? c'est ma marotte.
Je suis pessimiste enragé !
Vous en rirez ; j'en ris moi-même ;
Mais d'estimer les gens qu'il aime
Nul, sous le ciel, n'est obligé.
Un jour, le homard se hasarde
— C'était dans la belle saison —
A s'en aller voir sa homarde.
Le crabe reste à la maison.
Chemin faisant, sur le rivage,
Notre homard entend parler.

Hosted by Google

Il faut ici vous rappeler
Que les homards d'un certain âge
Entendent notre humain langage ;
Et d'ailleurs vous permettrez bien
Un petit brin d'esprit au mien.

C'étaient deux hommes en guenilles,
Pêcheurs de fretin et d'anguilles
Et de crabes. « Allons pêcher,
Disait l'un deux, sous ce rocher
» Qu'a là-bas creusé l'onde amère. »
— « Oui, dit l'autre, c'est un bon nid. »
Sur ces mots, voilà l'ennemi
Marchant vers le roc solitaire
Où notre homard étourdi
Avait laissé bien endormi
Celui qu'il appelait : « mon frère, »
Et qui le croyait son ami.

Pauvre insensé, qui crois encore
A l'amitié ! voici ton jour.
Où donc est l'huître qui t'adore ?
Va ! L'amitié vaut bien l'amour !
Pardonnez-moi, chère madame,
Mon ton maussade et pleurnicheur ;
Mais ce crabe me tient au cœur,
Et je trouve un peu bien infâme
Le méchant traitre de homard,
Qui, sur des menaces pareilles,
S'en va se bouchant les oreilles,
Et répétant qu'il est trop tard
Pour avertir son camarade ;
Si bien, hélas ! que j'ai l'espoir,
Un de ces jours, sans le savoir,
De manger mon crabe en salade.

Paul Gaudin.

Hosted by Google

CAUSERIE.

C'en est fait ! Julius décline ; Julius n'est plus que l'ombre de lui-même ! Assoupi au coin de son feu durant ces longues journées d'hiver, il croyait, l'insensé ! pouvoir « s'éveiller avec la nature » au premier souffle du printemps. « O popoi ! » comme disent les tragédies grecques, « mortelles douleurs ! » comme disent nos tragédies, Julius n'est plus que l'ombre de lui-même !

En vain aujourd'hui le grand soleil reluit à mes carreaux : ma cervelle reste creuse, rien n'y fleurit, rien n'y sourit. Aux vieillards même un rayon heureux apporte la joie ; je vois, sous ma fenêtre, toute une foule bigarrée qui trotte, comme les mouches, vers la lumière ; Gros-Jean comme devant, moi, je bâille, en disant : « Il fait beau ; il fait bien beau ; Dieu ! qu'il fait beau ! » Et voilà tout ce que m'inspire cette admirable journée !

Hélas ! mon bien aimé, vous n'êtes plus poète !

ce que je traduirais volontiers par « vous n'êtes plus jeune ; » car ils sont rares ceux qui conservent le grain de poésie au-delà de la vingtième année et que mettent, toute leur vie, en belle humeur, comme Horace,

gelidum nemus
Nympharumque leves cum satyris chori

Combien j'en ai connu, de ces jeunes enthousiastes de la poésie et des poètes, qui ont maintenant boutique sur rue, et ne connaissent de livres que ceux qu'ils tiennent en partie double ! Lequel de nous, aux premières lueurs de sa jeunesse, n'a pas ouvert son âme à l'ambition démesurée ? Qui ne s'est cru des ailes pour monter jusqu'aux astres ? Qui n'a raillé un jour la foule muette des résignés ? Tout

Hosted by Google

collégien a sa tragédie en poche ; c'est d'ordinaire par là qu'on commence. Les uns — les plus nombreux — s'arrêtent dès la première ; les autres persistent et ce sont les moins sages ; tandis qu'ils riment péniblement et sans fruit, dédaignés en secret de leurs anciens camarades, ceux-ci s'enrichissent sans trop de peine dans les grasses opérations d'un bon commerce. Que voulez-vous ? le monde est ainsi : une moitié compose des romans et des vers dont l'autre moitié couvre sa chandelle et son fromage.

On lui avait bien fait comprendre cela, à ce pauvre jeune homme dont les journaux racontaient naguère le procès et le suicide, à cet excellent Ferdinand Tendou, coupable, il y a quelques dix années, d'un petit volume de vers, les *Miettes d'Amour*, et qui, s'étant rangé, avait fini par devenir un gros bourgeois, tranquille successeur du fameux Dezobry, l'éditeur de tant de livres latins et grecs *ad usum scholarum*. Oh ! oui, tranquille, mais à la surface seulement. Un jour — j'ignore le motif — sa femme plaide en séparation contre lui, et, la séparation prononcée, on le trouve pendu au lustre de son salon, devant le portrait de cette femme qu'il aimait.

Ne croyez pas que je veuille imiter la *Revue de Paris*, qui, sous prétexte de faire l'éloge de l'ex-poète, publiait, le mois dernier, une longue apologie du suicide. Nul n'a droit d'éluder sa part de souffrances, et, malgré ce qu'en dit la *Revue de Paris*, je ne pense pas que le suicide soit « une ode, » ni qu'il ait rien de poétique. Mais qu'il me soit permis de donner un regret et une larme à ce mort que j'ai connu jadis et qui me rendait, je crois, l'amitié que j'avais pour lui.

Ce fut au bureau de la *Tribune des Poètes* que je rencontrai pour la première fois Tendou. On l'y nommait communément Belligéra, pseudonyme sous lequel il publia son livre. O souvenirs de mes vingt ans, comme vous voilà déjà loin ! comme j'ai plaisir à vous retrouver, pâlissants, dans le ciel brumeux du passé !

La *Tribune des Poètes* était un recueil de vers, d'une périodicité légèrement capricieuse, que dirigeait une société d'aspirants grands hommes venus à Paris, la plupart, pour faire tout autre chose que des vers. Je fus introduit là par un de mes amis, romantique à tous crins, plein de verve et d'aplomb, tutoyant tout le monde en bon périgourdin qu'il était, collaborateur inévitable de tous les journaux qui se succédèrent en ce temps là au quartier des Ecoles. On l'appelait...... Mais chut ! C'est aujourd'hui peut-être un homme grave.

Hosted by Google

Le dieu du temple avait nom Barillot, ancien ouvrier imprimeur, alors bohême, auteur de deux ou trois volumes de poésie à la livre, qui réussit depuis à faire jouer, sur la scène de l'Odéon, une petite comédie en vers, intitulée, je crois: *Un portrait de maître.* Nous étions arrivés peu à peu à le considérer comme un génie, et lui, s'admirant de confiance, parlait sans rire de la postérité. Deux cents vers dans une nuit lui semblaient mince besogne; ce fut ainsi qu'il empila, presque sous nos yeux, un gros volume intitulé les *Vierges.* Il y avait de tout dans ce livre; les onze mille vierges y passaient. C'était la Vierge aux fleurs, la Vierge aux épis, la Vierge aux fuseaux, la Vierge aux chèvres, la Vierge aux larmes, la Vierge au souvenir, et combien d'autres: une idée heureuse noyée dans une mare de rimes. Le poète nous débitait chaque jour sa grande théorie du repoussoir: le mauvais est nécessaire, car, auprès de lui, le bon paraît meilleur. Théorie commode, à laquelle j'eus d'abord quelque peine à me convertir. Mais ce diable d'homme était notre oracle, et, docilement, nous mettions au net chacune de ses pièces qu'on portait ensuite à l'imprimerie. Enfin l'ouvrage parut. Quelle ne fut pas notre joie! Illusions du jeune âge! Le livre des *Vierges* est, je pense, resté vierge chez l'éditeur du poète. Le public fut moins tendre que nous pour la théorie du repoussoir.

Nous avions pour bureaux la chambre du secrétaire de notre rédaction, Jean Du Boys, dont le théâtre Français jouait, il y a quelques mois, une comédie en cinq actes et en vers, *la Volonté.* C'était chez Du Boys que se tenaient, tous les jeudis, nos séances. On s'asseyait où l'on pouvait, c'est-à-dire sur les meubles, le secrétariat n'ayant que trois chaises dont s'emparaient toujours les premiers arrivants. Ainsi, fumant, les jambes pendantes, on écoutait de mauvais vers, et, après chaque morceau, on opinait le plus longuement possible: c'était l'entr'acte, on changeait de meuble; puis la lecture recommençait et les pipes reprenaient leur train et les jambes s'engourdissaient de nouveau.

Un jour, à mon entrée, on me fit signe de ne pas faire de bruit, me disant tout bas: — « nous avons avec nous le prophète! » — Je les crus fous; car quelle apparence que Moïse ou Elie, ou même simplement Baruch fut descendu dans les bureaux de la *Tribune?* J'allai, rêveur, poser mon chapeau sur le lit, et j'y trouvai un cylindre à poils ras, graisseux, que je n'avais pas l'habitude d'y voir. J'eus la curiosité d'examiner ce couvre chef inconnu; dans le fond de la

Hosted by Google

coiffe était écrit à la main un nom : Jean Journet. C'était le prophète ! Lui , sur la chaise d'honneur — une chaise neuve — serrait fraternellement la main à tous ces rimeurs, qui l'entouraient. Je m'approchai et fraternisai comme les autres. C'était un gros homme robuste , à barbe grise mal peignée , vêtu à la diable , ses souliers ferrés noués de cordons de cuir; en bas du pantalon la jambe nue paraissait. Il se leva tout-à-coup , et, frappant du pied , avec de grands mouvements des bras , il récita , dans une vraie fureur , des vers de sa façon; nous les trouvâmes fort beaux, comme vous pouvez croire , ce qui nous valut d'être appelés par lui espoir de la France , intelligences supérieures, et mille autres qualificatifs dont je vous fais grâce. Puis il nous raconta sa vie , ses rêves , ses plans pour le bonheur de l'humanité.

C'était sous le gouvernement de Juillet. Etant parvenu à faire imprimer son programme de reconstitution sociale , il voulut faire connaître aux hommes ce moyen aussi simple qu'infaillible d'être heureux. Un soir que Louis-Philippe était à l'Opéra , Jean Journet entra au théâtre et, en sa qualité de prophète, grimpa au paradis. Il entendit patiemment trois actes. Au quatrième , comme tous les cuivres se préparaient à rugir , le prophète , étendant les mains vers le peuple assemblé , cria d'une voix ferme qu'il apportait à ses frères le pain de vie. Et , sur ce mot , il se mit à lancer les petits carrés de papier où était imprimé son programme , et les mille feuilles, tourbillonnant, s'abattaient sur les têtes. La foule stupéfaite s'était levée , les acteurs et l'orchestre regardaient en l'air , la pièce restait interrompue. Grâce au trouble , le prophète put descendre sans être inquiété. Mais au bas de l'escalier , voulant tirer son mouchoir , il sentit dans sa poche toute une liasse de ses programmes. Quel oubli ! Et vite il remonte, et il dispense à ses frères une nouvelle pluie de petits papiers , et il s'en va , fier de lui-même , et il trouve , dans le corridor , un agent de police qui l'emmène au poste. Un commissaire l'interroge, puis des médecins, qui l'envoient à Charenton. Alors il nous contait sa rage , son impuissance , et les douches , et la chemise de force , et toutes les tortures d'une maison de fous.

Ayant terminé son histoire , il tira de son vêtement un paquet de brochures pour le bonheur des hommes , cinquante centimes , prises au bureau. Pas si fou , le prophète ! Nous prîmes chacun notre brochure , et Jean Journet partit en nous bénissant : il était sûr de dîner ce soir-là.

Hosted by Google

Les prophètes n'étaient point les seuls que nous recevions dans notre sanctuaire. Parfois aussi de simples mortels s'aventuraient au secrétariat. Je vois encore notre unique abonné entr'ouvrant la porte d'une main timide, et reculant effaré de nous voir perchés sur nos sièges, tandis que, les genoux couverts d'un mouchoir en guise de nappe, monsieur le secrétaire déjeûnait gravement d'un pot de rillettes et d'un pain de seigle. Tantôt c'était quelque lycéen qui nous apportait ses premiers essais poétiques, et nous jetait, le malheureux ! de longs regards d'envie ; tantôt quelque illustre de la bohême venait complaisamment s'offrir à notre admiration.

Que vous dirais-je ? C'était le bon temps. Nous entrions, pleins d'enthousiasme, en ce monde de déceptions amères. Nous n'avions pas besoin de programmes, ni de prophètes pour être heureux. Où sont-ils maintenant tous ces gais compagnons de rêves et d'espérances ? L'un s'en va d'une triste mort, l'autre est notaire en quelque village, celui-ci plaide, celui-là dissèque, et Julius, l'un des moins à plaindre sans doute, se met chaque mois la cervelle à la gêne pour trouver çà et là quelque nouvelle à vous apprendre.

Faute de nouvelles, laissez-moi vous rendre compte aujourd'hui d'une petite paysannerie que M. Alfred Delvau publia, l'an passé, dans le *Monde illustré*, et qui vient de paraître en volume, sous ce titre éminemment propre à faire causer la *Revue de l'Aunis :* « Françoise, chapitre inédit de l'histoire des quatre sergents de la Rochelle. »

M. Alfred Delvau, dans ses promenades à travers les rues de la rive gauche, rencontrait toujours, sur le trottoir de la rue du Cherche-Midi, « une vieille bonne femme cassée en deux par la main brutale du temps. » — « Ce qui m'intéressait en elle, dit-il, c'était un bouquet, souvent renouvelé, que je lui voyais au côté gauche du corsage, et qui paraissait être la seule coquetterie qu'elle voulût ou pût se permettre, pauvre et vieille qu'elle était ; et cela, en quelque saison que je la rencontrasse, alors que les fleurs sont rares ou qu'elles coûtent cher. » — Vivement intrigué, et soupçonnant une histoire, il interroge d'abord les habitants du quartier, qui ne lui apprennent rien sinon que son héroïne est connue d'eux depuis longtemps, sous le nom de *la vieille aux fleurs*. Il prend le parti de la suivre, elle le conduit au cimetière Montparnasse, devant la tombe des quatre sergents de la Rochelle. Le lendemain, il la rencontre encore, la suit de nouveau, la voit s'arrêter à la même tombe. Il l'aborde enfin, réussit à la faire causer, et, comme la pauvre femme devine

en lui un cœur sympathique, elle accepte volontiers une collation sous la tonnelle d'un cabaret de la barrière. C'est là que nous l'entendons raconter son histoire.

Elle se nomme Françoise. « Fille d'un petit rapetayeur de chausses de la ville de Marans, *à deux lieues de la Rochelle,* » elle gagna d'abord sa vie à servir dans quelque ferme. Mais un jour, cinq soldats du 45e de ligne — trois sergents-majors et deux sergents, — passèrent devant sa porte et son sort fut fixé. L'un d'eux était Marius Raoulx. Quel fut le deuil de la pauvre fille lorsqu'elle apprit le triste procès ! Elle quitta Marans aussitôt, et s'en vint, à pied, sans ressources, dans cette grande ville de Paris où elle pensa mourir lorsqu'elle vit tomber la tête de son cher Marius. Depuis ce temps, elle garde comme une relique un bouquet qu'il lui jeta de la fatale charrette, et elle va pieusement, chaque jour, lui rendre ses fleurs sur sa tombe.

L'histoire est simple, comme vous voyez, et l'intérêt n'est pas ce qu'il y faut chercher. Pour lui donner quelque saveur, M. Alfred Delvau a jugé bon de l'écrire dans le patois de nos campagnes « qu'il ne connaît pas du tout, dit-il, étant parisien de naissance et ne parlant le saintongeais que par accident. » L'aveu n'était pas nécessaire. Je doute fort qu'aucun paysan de nos contrées comprît des phrases dans le genre des deux suivantes :

« Ne vous étonnez pas que mes souvenirs soient si peu *fallaces*, comme il arrive d'être à ceux des vieilles gens qui ont eu trop d'aventures à retenir pour en avoir retenu une seule bien *nitidement.* »

« Dévallant vitement de mon châlit *dumeté* de fougère, j'endossais ma *marlotte de panne,* et *trutt avant !* »

M. Alfred Delvau a soin d'ailleurs de prouver autrement encore que par l'aveu de son ignorance combien notre pays lui est inconnu. — « Marans, quoique petite ville, dit sa Françoise, est notée de bonne réputation, non pas tant seulement parce qu'elle est l'entrepôt des grains du département, que parce qu'on y mange d'excellentes fritures de pibales, qui sont de petites anguilles blanches pêchées là, *dans la vase de l'embouchure de la Charente, et pas ailleurs.* »

Placer Marans sur la Charente est une erreur un peu forte, excusable toutefois chez un Parisien. — Ce qui est moins excusable, c'est d'être allé prendre un style qui n'est d'aucune langue et d'aucun temps ; c'est surtout, la prétendue paysannerie une fois admise,

Hosted by Google

d'avoir, par endroits, détonné au point de faire parler cette villageoise comme un livre :

« J'essuyais du revers de la main, dit-elle, l'eau qui me coulait des yeux le long des joues, *et que je buvais parfois comme la lie de mon calice.* »

« Un bruit sourd courut comme un vent *sur cette mer de têtes humaines pâlies par l'émotion.* »

« Chacun frissonnait et se taisait, non par respect pour *la loi, que représentait une armée de gendarmes,* mais par compatissance au sort des victimes vouées *au couteau du boucher social.* »

Il me serait facile de multiplier les exemples. Mais à quoi bon ? Mieux vaut conclure. Françoise n'est qu'une paysanne d'opéra-comique. Renvoyons-là à Marans apprendre le patois qu'on y parle et quelque peu la géographie du pays.

JULIUS.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

ANDRÉ DELAVIGNE.

Né à la Rochelle (? 1456 — ? 1526.)

C'est par le fait seul de la naissance qu'André Delavigne appartient à la Rochelle. Il n'est point mêlé à l'histoire de cette ville; il paraît l'avoir quittée de bonne heure et n'y pas être revenu. Mais nous ne faisons que suivre un usage très général en le comprenant à ce titre seul parmi nos concitoyens.

Ce fait nous est affirmé par lui-même. Dans un procès-verbal, signé de lui, où il rend compte de la représentation de son Mystère sur la vie et la mort de monseigneur Saint-Martin, il se désigne ainsi lui-même, non sans une sorte de solennité: Maistre Andrieu Delavigne, natif de la Rochelle, facteur du roy. Dans la Rochelle, ainsi nommée sans restriction, il est difficile de voir une autre ville que le chef-lieu de l'Aunis, le seul lieu de ce nom qui ait jamais eu quelque célébrité.

Grillet a compté Delavigne, qu'il nomme Charles, parmi les écrivains nés en Savoie, se fondant sur ce qu'on trouve dans ses écrits des locutions particulières à cette province. Mais le fait connu que Delavigne a résidé longtemps à Chambéry explique assez ces locutions, sans qu'on en puisse rien conclure sur le lieu de sa naissance. Toutefois il est juste de faire remarquer qu'il y a en Franche-Comté un petit village du nom de

Hosted by Google

la Rochelle, et en Savoie même un bourg appelé la Rochette. L'erreur ne serait pas impossible.

Dans le très-petit nombre de détails sur la vie de Delavigne qu'on peut puiser dans ses écrits, je n'en vois point qu'on puisse rapporter au lieu de sa naissance, à moins que, dans cette disette, on ne puisse tenir compte de cette imperceptible particularité.

Dans le journal du voyage de Charles VIII à Naples, dont je parlerai tout à l'heure, Delavigne énumère les vaisseaux du roi, et s'exprime ainsi :

. . . . La grand nef Loyse
Qui a la voille d'aller savoit la guise
Quant une fois elle avoit vent en poupe
La franche nau / la figue / la denise
Le grant navire / au signe de la couppe
La Marguerite / légière de la courpe,
Le chien de mer / le jacquet / la volente
De la Rochelle / aussi la gouvernante
Bien accoutrée d'équipaige et de velles
Et de leur suyte tant fustes que carvelles, etc.

La Rochelle est, comme on le voit, le seul port d'armement désigné ; est-ce là un souvenir de la patrie ? Il serait bien léger ; encore faut-il dire que le savant Foncemagne veut qu'on entende par-là le *Jacquet*, la *Volante*, la *Gouvernante de la Rochelle*, croyant ce dernier navire ainsi nommé en l'honneur de Prégent de Coétivi, amiral et gouverneur de la Rochelle sous Charles VIII, et faut-il avouer que les barres, seul signe de ponctuation employé dans le vergier d'honneur, sont trop bizarrement placées pour qu'on puisse en argumenter.

Sous le bénéfice et sous la réserve de ces observations, acceptons Andry, Andrieu ou André Delavigne comme Rochelais. M. Onésime Leroy (*Études sur les Mystères*, p. 285) le fait mourir en 1527 ; M. Weiss (*Biographie universelle*, t. XLVIII, p. 472) vers 1527, à l'âge d'environ soixante-dix ans ; c'est placer sa nais-

Hosted by Google

sance vers 1456. Mais à vrai dire rien ne garantit la précision de ces dates. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il était mort en 1527, puisque Jean Bouchet (*Épitre familière* 57e) le compte parmi ceux qui reçoivent aux Champs-Élysées Jean d'Auton, abbé d'Angle, mort cette année même; et que sa mort n'avait pas précédé de beaucoup, puisque Guillaume Crétin l'invite à déplorer avec lui la mort de Guillaume de Bissipot, vicomte de Falaise, tué, en 1511, à la prise de Boulogne, et qu'on a de lui des Rondeaux sur la mort d'Anne de Bretagne, reine de France, qui eut lieu en 1514; enfin Lamonnaie ne doute pas qu'il ne soit le Delavigne auquel est adressée une réponse faite, vers 1526, par Melin de Saint-Gelais, au nom des filles d'honneur de Louise de Savoie, mère de François Ier. De ces dates établies avec beaucoup de vraisemblance et des événements de sa vie, Lamonnaie a tiré l'époque approximative de sa naissance, et ses conjectures sont devenues des assertions positives sous la plume de ses copistes. C'est une marche ordinaire en pareille matière.

On sait, par les écrits mêmes de Delavigne, qu'il fut secrétaire de la reine Anne de Bretagne, et Foncemagne cite une lettre de cette reine, signée de lui; on lui donne aussi le titre de secrétaire du duc de Savoie, auprès duquel il résida assez longtemps à Chambéry; enfin il se qualifie encore de facteur, c'est-à-dire sans doute secrétaire, et d'orateur du roi. Malgré ces titres, il avait connu la mauvaise fortune et même la misère, si l'on s'en rapportait à ses plaintes poétiques, où il se dépeint comme dénué de tout et n'ayant en perspective que l'hôpital. Mais, outre qu'on a attribué à Delavigne plusieurs pièces qui ne sont pas de lui, on sait qu'il faut, en pareille matière plus qu'en toute autre, se méfier des hyperboles poétiques. Courtisan et poète, Delavigne peut à bon droit être tenu pour suspect quand il quémande.

Tels sont les faits peu nombreux qu'on trouve répétés dans tous les biographes de Delavigne. Ce qu'il y a

Hosted by Google

d'assez bizarre, c'est qu'ils ne sont plus d'accord sur ce qui semble pourtant bien plus facile à vérifier, sur la nature et le nombre de ses ouvrages.

Duverdier, dans sa bibliothèque publiée en 1584, ne lui attribue que quatre héroïdes, à l'imitation de celles d'Ovide, et le Libelle des cinq villes d'Italie contre Venise.

Lacroix Dumaine, dans la sienne, publiée la même année, cite comme composant son œuvre *le Vergier d'honneur, la Louange des rois de France,* des rondeaux, ballades et chants royaux à l'honneur de la Vierge.

J'en suis fâché pour notre compatriote, mais ces divergences semblent indiquer que sa gloire n'avait pas conservé un grand éclat. Du reste il faut que, de son vivant même, sa popularité ne fût pas très-grande, puisqu'en publiant un recueil où il avait de beaucoup la plus grande part, les libraires, fort bons juges en fait de notoriété sinon de mérite, firent précéder son nom de celui de son ami, Octavien de Saint-Gelais, qui jusqu'à nos jours l'a en effet emporté sur lui auprès des historiens de notre poésie. Voici ce qu'on lit au frontispice du *Vergier d'honneur :*

« *Le Vergier d'honneur*, nouvellement imprimé à » Paris. De l'entreprise et voyage de Naples ; auquel est » comprins comment le roy Charles, VIIIe de ce nom, » à bannière desployée, passa et repassa de journée en » journée, depuis Lyon jusques à Naples, et de Naples » jusques à Lyon. Ensemble plusieurs aultres choses » faictes et composées par révérend père en Dieu, » Monsieur Octavien Saint-Gelais, évêque d'Angou- » lême, et par maître Andry de La Vigne, secrétaire de » la Reyne et de Monsieur le duc de Savoye, avec » aultres. »

Cette place qu'occupe le nom d'Octavien de Saint-Gelais, sa réputation plus grande ont porté beaucoup d'auteurs à lui attribuer le livre en ne considérant Delavigne que comme un collaborateur. C'est certainement tout le contraire qu'il faut admettre. La rareté du

Hosted by Google

Vergier d'honneur, qui eut pourtant cinq éditions de 1495 à 1521, peut seule expliquer cette erreur, qu'a dissipée Foncemagne dans un excellent mémoire, publié seulement en 1751, mais lu à l'Académie des Inscriptions, dix ans auparavant. (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, in-4°, t. XVII, p. 542, 579.)

Le Vergier d'honneur est un volume d'environ 200 feuillets, in-folio, à deux colonnes, divisé en deux parties bien distinctes. La première, la moins longue des deux, est un document important pour la connaissance des faits contemporains et justifie le titre d'historien que se donnait Delavigne. C'est une relation écrite jour par jour de l'expédition de Charles VIII, en Italie, rédigée par l'ordre exprès du roi et qui lui fut présentée dès son retour. En mettant ce journal sous les yeux du souverain, Delavigne y joignit des pièces de vers consacrées à sa gloire, dont il augmenta sans doute le nombre lorsqu'il publia le livre. Cette relation, aussi scrupuleusement historique que peut l'être une relation faite par un courtisan sous les yeux de son maître, s'ouvre pourtant par une fiction poétique. Mais cette espèce de prologue fut d'abord un ouvrage tout à fait indépendant. Foncemagne avait vu deux manuscrits, où elle est seule, dont l'un fut sans doute présenté au roi. Ils portent pour titre : *Ressource de la Chrestienté.* C'est une allégorie tout à fait analogue à celles qui avaient alors la vogue.

Delavigne y feint qu'il a vu en rêve Chrestienté tout éplorée, qui a passé les Alpes et qui ne sait à qui demander du secours contre les barbares qui oppriment les lieux où fut son berceau. Dans un beau verger, au pied de ces montagnes, elle rencontre dame Noblesse, qui la reconforte et la conduit au pied de Majesté royale. Là se projette une expédition contre les Turcs. Je-ne-sais-qui, (c'est le nom dédaigneusement allégorique des opposants) la combat au nom du doux loisir et des plaisirs sensuels, mais Bon-Conseil réfute ces lâches propos et fait parler plus haut la gloire, la vertu

Hosted by Google

et la religion. Foncemagne croit que cette fiction fut un de ces écrits destinés à répandre l'opinion que Charles VIII était divinement prédestiné à chasser les Ottomans, à délivrer Jérusalem et à reprendre la couronne impériale d'Orient, que lui avait secrètement cédée André Paléologue. Delavigne trouve cette prédiction dans ce verset des psaumes : *In stillicidiis ejus lætabitur germinans ; benedices coronæ.* En en réunissant les lettres qui ont une valeur comme chiffres romains, il y trouve l'année de la naissance de Charles VIII, 1470. Foncemagne fait remarquer que ce calcul donne 2470 ; mais peut-être Delavigne n'a-t-il pas compté les D, qui ne figurent pas toujours dans ce genre de notation.

Cette fiction est écrite en vers mêlés de prose. Après une transition de cinq vers, commence le journal ; le voyage jusqu'à Naples est écrit en rimes, comme dit très-justement l'auteur ; mais ce qui suit la prise de Naples est raconté en prose, et il s'y mêle seulement quelques vers ; encore l'auteur, après quelques passages de chronique rimée, reprend-il toujours ce qu'il vient de raconter pour le redire en prose avec plus de détails.

On ne saurait se méfier de l'imagination poétique de Delavigne ; son récit est bien un journal exactement et minutieusement rédigé. L'intérêt d'un pareil document est manifeste. Sans doute son autorité serait à peu près nulle sur les points controversés ; il n'a vu et n'a dit que ce que la cour de Charles VIII voulait qu'on vît et qu'on dît, mais tout cela il l'a su et consigné. Les cérémonies et les fêtes tiennent dans son livre autant ou plus de place que les négociations ou les combats, mais ainsi en fut-il dans cette expédition, où la victoire fut si rapide et où il n'y eut de difficile que la retraite.

Outre l'intérêt qui s'attache de lui-même au récit d'un témoin oculaire bien placé, Foncemagne relève tout ce que ce livre peut apprendre sur l'armement, l'équipement, l'habillement des combattants de cette

Hosted by Google

époque, sur tout ce qui se rattache au cérémonial, enfin sur plusieurs singularités des villes d'Italie, que Delavigne signale avec la curiosité attentive d'un voyageur qui les voyait pour la première fois. Le savant académicien ne dit rien de l'utilité que peuvent avoir à cet égard les nombreuses figures gravées sur bois, dont est orné le *Vergier d'honneur,* et qui viennent à l'appui de ses descriptions. Je ne puis juger de leur fidélité, mais toujours est-il que c'est un véritable livre *illustré,* comme les aime notre époque, et que ces illustrations sont véritablement un éclaircissement du texte, soin que notre époque néglige quelquefois.

Après m'être mis sur tant de points à la suite de Foncemagne, je me permettrai de m'en séparer sur un seul et de montrer moins de confiance dans son goût que dans son érudition. Selon lui, Delavigne était un poète très-médiocre, plus supportable néanmoins dans ses vers que dans sa prose. Je trouve au contraire que cette prose, vraiment détestable quand elle s'allonge et s'embrouille pour atteindre à la rime, ne se lit pas sans intérêt lorsqu'elle s'en dégage. La description de la bataille de Fornoue et des dangers qu'y courut Charles VIII ne manque certainement pas de mouvement et de feu, et les pages consacrées à la mort du comte de Vendosme ne sont pas dépourvues de sentiment.

J'ai dit comment la seconde partie de ce livre est liée à la première. Aux vers qu'il avait faits à la louange du roi, Delavigne en joignit d'autres, composés sur le même sujet par Octavien de Saint-Gelais et d'autres poètes de ses amis ; puis il y ajouta ses autres œuvres poétiques, puis des vers de ses amis à sa propre louange, beaucoup de pièces, par exemple, qui jouent sur son nom et qui vantent à la fois le jus et les vers de la vigne ; puis enfin les portefeuilles se vidèrent ; il en résulte un amas de plus de 700 pièces dans tous les genres alors à la mode, chants royaux, oraisons, ballades, lais, virelais, triolets, complaintes, fatras, rondeaux, etc. Les sujets

Hosted by Google

ne sont pas moins mêlés que les genres ; à l'éloge du roi et à celui de la vigne, s'unissent des ballades en l'honneur de la sainte Vierge et des pièces beaucoup plus nombreuses dédiées à des dames qui ne comptaient pas la virginité parmi leurs mérites. L'ardeur et même la licence amoureuse marchent fort bien à côté de la dévotion chez les poètes du xv^e et du xvi^e siècle. Parmi ces vers, il y en a de jolis, beaucoup de mauvais ; en général toutefois, ils sont très-supérieurs aux rimes du Journal. Un assez grand nombre de ces pièces sont signées par Delavigne ; une ou deux par Saint-Gelais ; mais il est difficile, peut-être impossible de reporter chacune des autres à son auteur. Goujet, qui a parlé avec quelque détail de ce recueil, me paraît lui-même s'y être trompé. Il me semble du moins difficile d'attribuer à Delavigne la pièce qu'il cite, et où l'auteur, jouant sur ce nom, en fait un éloge ingénieux, mais un peu fort pour que le héros de ces vers en soit aussi l'auteur.

Toutes ces pièces, si différentes des premières, sont pourtant rattachées par l'éditeur au titre de *Vergier d'honneur*. Ce genre de désignation était alors à la mode. On avait le palais d'honneur de Lemaire, le séjour d'honneur de Saint-Gelais, etc. Le titre du *Vergier d'honneur* vient sans doute du verger où, dans le premier de ces morceaux, Chrestienté rencontre Noblesse, mais il est plusieurs fois rappelé, et il l'est encore au dernier feuillet de l'ouvrage, qui est rempli par une gravure, déjà donnée avec la description du Campo-Doglio, de Pise, qui représente la Trinité et les quatre évangélistes, et au bas de laquelle on lit ces quatre lignes :

> Dieu éternel, de tous haulx biens donneur,
> Louenge et grace à toi seul soit rendue,
> Puisque permye tu nous as heure deue
> Pour faire fin à ce jardin d'honneur.
>
> *Explicit.*

Hosted by Google

Telle était, il y a vingt-cinq ans l'histoire de Delavigne, et ce qui lui restait de réputation tenait tout au mémoire de Foncemagne. Il était tout à fait inconnu comme poète dramatique. Cependant il existait à la bibliothèque impériale, fonds Lavallière, nº 51, un beau volume in-folio, contenant trois drames de genres différents, et, dont l'attribution n'était pas douteuse, puis que tout entiers écrits de la main de Delavigne, ils sont suivis d'un procès-verbal de leur représentation, écrit de la même main et signé de lui.

En 1831, M. Fr. Michel publia avec une erreur, bientôt rectifiée, sur le prénom et par suite sur l'identité de l'auteur, *La Farce du Meûnier de qui le diable emporte l'âme en enfer,* puis la *Moralité de l'Aveugle et du Boiteux.* Il annonçait que celle-ci paraît faire suite au *Mystère de Saint-Martin.*

En 1836, M. Jubinal, dans la préface de ses mystères inédits du xv^e^ siècle, publia le procès-verbal de la représentation des drames de Delavigne.

Enfin, en 1837, dans ses Études sur les mystères, M. Onésime Leroy donna l'analyse des trois drames, mais dans des chapitres séparés. *(Et. sur les Mystères,* p. 284, 399.)

Cette publication incomplète et mutilée est regrettable, non-seulement pour la réputation de Delavigne, mais aussi au point de vue de l'histoire littéraire, car le manuscrit nº 51, du fonds Lavallière, est un curieux spécimen de l'art du xv^e^ siècle. Mais il faut convenir que la longueur du *Mystère de la vie Monseigneur Saint-Martin* en rend difficile la publication intégrale. Il n'occupe pas moins, en effet, de 233 feuillets petit in-folio, et doit compter de 8 à 9,000 vers. *La moralité de l'Aveugle et du Boiteux,* qui n'en a que 260, occupe les feuillets 234 à 240. *La Farce du Meûnier,* qui remplit les feuillets 241 à 254, a 490 vers. Enfin les feuillets suivants, jusqu'au 264^e^, qui terminent le volume, contiennent le nom des acteurs qui jouèrent ces pièces, à Seurre, en Bourgogne, au mois d'octobre 1496, et le

Hosted by Google

procès-verbal des différentes circonstances, qui d'abord en contrarièrent et ensuite en ornèrent la représentation.

On y voit que le 9 mai 1496, les notables de la ville de Seurre, s'étant assemblés et avec eux Andrieu Delavigne, natif de la Rochelle, pour faire honneur au patron de leur église et pour en même temps instruire et édifier le peuple, ils voulurent que la vie de Monseigneur Saint-Martin fût couchée en un registre, et que le registre fut composé cinq semaines après la demande. Quelque aisés à faire que dussent être des vers qui sont habituellement de huit, mais quelquefois de dix syllabes, où les rimes sont croisées sans être assujetties à la nécessité d'être alternativement masculines et féminines, où les élisions sont facultatives et les suppressions des syllabes muettes permises, où tous les tons sont mêlés, où les chevilles ne sont pas épargnées, où enfin il n'y a d'autre loi que la rime, une telle rapidité fait honneur à la fécondité de Delavigne.

Quoique la représentation du *Mystère* fut œuvre pie, la pluie la contraria d'abord et il fallut tromper l'impatience du public par le débit beaucoup plus court de la *Farce du Meunier*. Puis quand le *Mystère* fut enfin représenté, avec défense du maire de vaquer pendant ce temps à aucun travail, le feu faillit rôtir pour tout de bon l'acteur chargé du rôle de Satan, qui ouvre la pièce. Enfin, grâce à la protection de Saint-Martin, tout alla merveilleusement. Ce long drame fut représenté à la satisfaction de tous, selon sa division en trois journées, où le matin et le soir sont distincts et séparés. M. Leroy fait remarquer que parmi les acteurs de cette ville de Bourgogne figurent deux personnes du nom de Bossuet, et que l'un, chargé d'un rôle de prêtre, y émet des pensées analogues à celles qu'un autre Bossuet prononça dans une circonstance encore plus solennelle et restée tout autrement gravée dans la mémoire des hommes : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent, etc. »

Hosted by Google

Le *Mystère* remplit son titre, la vie de Monseigneur Saint-Martin, et il n'est guère possible d'en donner une analyse ; il s'ouvre par une sorte de prologue merveilleux, par une ballade de la puissance infernale, récitée par Lucifer. La vie tout entière de Saint-Martin n'est-elle pas une victoire remportée sur l'enfer, un dur châtiment pour la méchanceté et l'orgueil des démons ? Puis, comme il s'agit vraiment ici d'une œuvre de religion, viennent des chants pieux dont le début révèle la pensée mère de la pièce. Ils s'ouvrent ainsi, en effet :

In nomine patris et filii et spiritus sancti.
Non qualis pater, talis filius, etc.

L'auteur suit ensuite pas à pas le récit de Sulpice Sévère et la légende. Quand la vérité ou l'imagination populaire a été grande et forte, de fortes et grandes beautés se font jour dans le drame; si elle a été puérile, il est puéril. Les caractères eux-mêmes sont donnés par la tradition. La mère de Saint-Martin est telle qu'elle puisse être convertie. Le père, au contraire, est un vrai païen, un franc soudard, qui se réjouit de la guerre, parce que la fréquentation des camps et l'usage des plaisirs les plus grossiers de l'amour donneront à son fils ce qui lui manque et le rendront cault et fin. M. Leroy se donne la peine de démontrer qu'en prêtant ce langage au père de Saint-Martin, Delavigne ne calomniait pas les mœurs corrompues du paganisme. J'ai bien peur que ce tableau ne fût pas une calomnie, l'appliquât-on même au XIX^e^ siècle, et je ne sais si la coupable indulgence de plus d'un père n'envisagerait pas encore de même les moyens de déniaiser un jeune homme. Je crois même que, pour peindre les mœurs soldatesques du père et des compagnons de Saint-Martin, pour trouver ces railleries sur sa charité, sa dévotion, sa pureté surtout, Delavigne a plutôt consulté ses souvenirs sur l'expédition de Naples que la connaissance de l'antiquité.

Du reste en citant quelques vers de ce rôle du père, M. Leroy en exagère beaucoup la rudesse et l'absurdité. En voici pris à peu près au hasard et qui ne me semblent pas manquer de verve. Ce vieux militaire vient d'entendre publier l'appel fait par l'Empereur à tous ceux qui doivent le service militaire, et il s'écrie, en invoquant Jupiter et Mahomet, ce que, par exemple, le poète n'a emprunté ni à l'antiquité, ni même à Sulpice Sévère :

Mahon et Jupiter en somme
Soit loué de ce qu'on nous somme.
Bouf ! Jamais ne fus plus joyeux.
La raison viellesse m'assomme,
Et mon pauvre corps se consomme
Pour ce que je suis jà fort vieulx :
Le chef me tramble ; puis les yeulx
Sont ung peu suspects de la veue ;
Mais je mercye les haulx Dieux
Qui ont ma faiblesse préveue
Et à icelle bien pourveue
Par le cry que j'ai entendu.
De la nouvelle survenue,
Mahon, mercy te soit rendu !
Il ne me chault du résidu,
Si guerre est de moi consommée ;
Car mon fils, qui est jeune et dru,
Pour moy fréquentera l'armée.
Qu'en dites-vous, ma bien aymée ?
N'êtes-vous pas d'oppinyon
Que Martin ait la teste armée
Pour de maux faire ung million.
Plus cruel sera qu'un lyon, etc.

J'ai suivi l'orthographe de l'original ; mais, on le sait, il n'y a chez lui, comme chez ses contemporains, aucun signe de ponctuation.

La moralité de l'*Aveugle* et du *Boiteux* que M. Leroy place, indûment, je crois, parmi les *Farces*, se rat-

tache au *Mystère de Saint-Martin ;* c'est un miracle posthume du saint évêque, et je ne doute pas qu'il ne justifiât suffisamment par là son titre de moralité. Cette petite pièce est un spécimen curieux de l'esprit français de cette époque. Il a pour fond cette touchante histoire du paralytique porté par l'aveugle et dirigeant ses pas,

« Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

Mais en s'emparant de cette légende importée de l'Orient, le poète y trouve encore un aliment à son humeur satyrique. Les deux mendiants se réjouissent de leurs infirmités qui, en leur gagnant la charité publique, les fait vivre sensuellement et sans travail. C'est pour cela qu'ils redoutent de se trouver sur le chemin du saint, dont on transporte les restes. Mais en vain ils l'évitent, Saint-Martin les guérit à distance. Le boiteux l'envoie de bon cœur à tous les diables, tout en se promettant bien de corriger par une feinte habile son malheureux bonheur. L'aveugle, au contraire, rend grâce, *en français, non pas en latin*, de ce bienfait au noble Saint-Martin.

Je ne voudrais pas, à propos de Delavigne, parler d'Eschyle et d'Euripide ; il faut avouer cependant que ce drame en trois journées suivi d'une petite pièce qui s'y rattache, rappelle, en dépit qu'on en ait, les trilogies des anciens et les satyres, qui en faisaient la quatrième partie. Peut-être même faudrait-il ajouter que, si les plaisanteries de l'*Aveugle et le Boiteux* ne sont pas exemptes de grossièreté, elles sont pourtant loin de la dégoutante licence du Cyclope.

La Farce du Meunyer de qui le diable emporte l'âme en enffer, bien que, pour faire patienter le public, elle ait été jouée avant le *Mystère de la vie de Saint-Martin*, n'a rien de commun avec ce grand drame. C'est la mise en scène d'un fabliau, dans lequel un diable, un peu novice, attendant l'âme d'un meûnier malade et croyant qu'une âme si sale ne peut sortir par

Hosted by Google

la bouche, recueille par une autre extrêmité le résultat d'une violente colique, et emporte en enfer un butin qui fait dire aux démons que l'âme d'un meûnier n'est que bran et ordure. On devine facilement ce qu'amène de grossiers lazzis un pareil canevas. Il semble, du reste, que ce genre de plaisanterie, qui peut-être n'a pas perdu le privilége de faire rire, fût alors obligatoire devant un public fort grossier lui-même. Lorsque l'aveugle a pris le boiteux sur ses épaules, il trouve son poids énorme et l'envoie faire ce qu'il n'a pas fait depuis une semaine. Dans le *Mystère de Saint-Martin*, lui-même, il y a des traits de ce genre et les mots n'y sont pas plus ménagés que dans la *Moralité* et dans la *Farce*.

M. Leroy crie à l'impiété pour un mot *benedicite*, un peu légèrement placé; peut-être parce qu'il ne voulait pas insister sur le rôle que joue dans cette farce le curé. Il se fait en effet passer pour le cousin du meûnier, pour manger son bien plus à son aise; il est spectateur sinon complice des coups que le malade reçoit de sa femme; enfin, au dire du meûnier, il est cause qu'il a à se plaindre d'un autre malheur conjugal, que nous ne nommons plus, apparemment parce que la chose a disparu de nos mœurs. A quoi je dirais *amen*, si je n'avais peur que M. Leroy ne criât encore à la parodie.

Il faut le dire, ce rôle est souvent celui que donnent aux prêtres les poètes dramatiques de ce siècle. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les mœurs du clergé avant la réforme ou celles que lui attribuait l'opinion. Toujours est-il que la licence que se donne à son égard l'auteur et qu'encourageaient, sans nul doute, les spectateurs du pieux drame de Saint-Martin, est une preuve, entre mille autres, qu'on ne regardait point alors comme solidaires le clergé et la religion. Mais ce sont là des considérations trop graves pour trouver place dans une biographie d'André Delavigne.

Nous l'avions vu orateur, historien, poète lyrique;

Hosted by Google

nous venons de le voir poète dramatique. Oserais-je après cela demander combien de vous, messieurs, le connaissaient. J'aime mieux récapituler, en y joignant quelques autres détails, ce qui se rapporte à la bibliographie de ses œuvres.

On a de Delavigne, imprimé :

1° Le *Vergier d'honneur*. Brunet (manuel du libraire, IV, p. 167), en cite cinq éditions : 1° in-folio, goth., 2 col. de 49 à 51 lignes ; 2° in-4°, goth., 236 f. à 2 col. de 42 lig. Toutes deux sans date et sans nom d'imprimeur; 3° grand in-4°, goth., 2 col. de 45 lig. Jehan Trepperel, rue Neuve-Notre-Dame, à l'Ecu de France; 4° in-folio, goth., 127 f. à 2 col. Paris, rue Saint-Jacques, à la Rose blanche couronnée; 5° in-folio, goth., 2 col., Jean Petit. Ces cinq éditions ont des figures gravées sur bois.

Godefroy, dans son recueil de l'*Histoire du roi Charles VIII*, a donné le journal de Delavigne depuis le 9 septembre 1494, jour où le roi partit de Quiers pour Villeneuve, mais d'après un manuscrit où toute la partie rimée avait été remise en prose, 76 pages in-folio. — M. Cimber, dans les archives curieuses de l'*Histoire de France*, a publié ce même journal, vers et prose, depuis le départ de Rome pour Naples, 28 janvier 1495 ; mais en retranchant tout ce qui était sans intérêt pour l'histoire des faits. (in-8°, tome Ier, p. 315, 435.)

2° *Les louanges des rois de France*, in-8°, Paris, 1508. Chez Eustache de Brie. Extrait du *Vergier d'honneur*. (Goujet, bibl. fr. X p. 299.)

3° *Quatre épîtres suivant celles d'Ovide*. — Imprimées dans le *Vergier d'honneur*, puis seules, Paris, Denys Janot, 1541, in-16. (Duverdier, I, 78.) Puis à la suite des *Épitres* traduites d'Ovide, par Oct. de Saint-Gelais, Paris. 1546, in-16. (Goujet, bibl. fr., V, 417.)

4° *Ballade de Bruyt commun sur les alliances des roys, des princes et provinces avec le tremblement de*

Hosted by Google

Venise, in-4°, goth. de 4 feuillets, sans lieu ni date. (Goujet, bibl. fr., x, p. 299, 442.)

5° *Le libelle des cinq villes d'Italie contre Venise*, Lyon, N. Abraham, in-4°. (Duverdier, I, 78.) Ce pourrait bien être, sous un autre titre, le même ouvrage que le précédent.

6° *L'Attollite portas de Gènes,* Goth.

7° *Épitaphes en rondeaux de la reine Anne de Bretagne,* in-8°, 1513. (Vieux style.) (Lamonnaie, notes sur Lacroix-Dumaine, I, 22. — Biogr. univ., XLVIII, p. 473.)

8° *La Farce du Meunier de qui le diable emporte l'âme en enfer.* — Paris, Silvestre, imprimerie Crapelet, 1831, in-8°.

9° *Moralité de l'Aveugle et du Boiteux.* — Imprimerie Crapelet. Silvestre, 1831, in-8°. (1)

On a en manuscrit :

1° *La vie de Saint-Martin par personnages, Mystère.* — Bibl. imp., fonds Lavallière, n° 51, in-folo. M. Silvestre a bien publié un *Mystère de Saint-Martin*, mais ce n'est pas celui de Delavigne.

2° *Louanges à Mme de Savoye, par les sept planètes.* — (Bibl. roy., 2e p., n° 1,130, d'après Labbe Nova, bibl. mss. librorum, p. 326.)

Enfin sur la considération, un peu hasardée, d'une ressemblance avec son style figuré, Fontette (Bibl. hist. de la France, n° 31,429) lui attribue.

3° *Déploration du trépas de Loys de Luxembourg.* (Bibl. roy., n° 7,765.)

4° *Le trépas du bon prince de Bourbonnais et son exaltation au temple d'honneur.*

L. DELAYANT.

(1) Ces deux dernières pièces ont été réimprimées par M. P. Lacroix (P.-L. Jacob, bibliophile), dans son Recueil de farces, soties et moralités du XVe siècle, in-18, 1859. Il y trouve la preuve que Delavigne avait figuré dans la confrérie des Enfants-sans-Souci. — Je n'ai fait usage ni de cette édition ni de ses préfaces dans cette notice déjà fort ancienne.

Hosted by Google

LE PROGRÈS.

Je suis vieux et, quand, me recueillant, je relis, dans ma mémoire, l'histoire de ma vie si rapidement écoulée, je la compare involontairement à ces voyages où la vapeur nous emporte; et. par une transition naturelle, je me rappelle mes premières excursions en diligence, si lentes, il est vrai, mais si peu fatigantes, si pleines de charmes pour les curieux, les flaneurs et les philosophes: ces promenades d'une ville à l'autre, offraient de doux loisirs, d'heureuses rencontres, et, lorsqu'arrivé à Paris, l'on se rappelait les cinq journées pendant lesquelles on avait roulé sur des routes assez mal entretenues, ce n'était pas sans plaisir! Oui, ces quelques jours miroitaient dans le souvenir, parés de charmantes couleurs, surtout si l'on s'était trouvé avec d'aimables compagnons, sans oublier les compagnes, ce qui n'était pas rare grâce aux prix élevés des meilleurs compartiments de la lourde machine dont Désaugier a si bien décrit le départ.

« Adieu, mon père,
» Adieu, mon frère,
» Adieu, ma mère,
» Adieu, mes petits!
» Les chevaux hénissent,
» Les fouets retentissent,
» Les vitres frémissent,
» *Nous* voilà partis!....... »

Hosted by Google

Le premier jour conduisait jusqu'à Niort ; froid d'abord, il se déridait peu à peu, et, lorsqu'attablés à l'hôtel des *Trois Pigeons*, qu'a remplacé le passage de la rue Royale ou Impériale, nous avions échangé quelques joyeux propos, quelques compliments et quelques œillades, selon le sexe, on se retrouvait avec plaisir le lendemain, quoiqu'il fallut se réveiller de très bonne heure, la course étant forte, pour aller coucher à Poitiers et y arriver avant l'heure du souper; dix-neuf lieues ! — On disait alors des *lieues* et non des *kilomètres*, ce qui était plus doux et plus français :

« Excusez-moi, messieurs, je n'entends pas le Grec ! »

Malgré sa longueur, cette promenade semblait plus courte que celle de la veille; la connaissance était faite, et, après notre couchée aux *Trois Piliers*, nous étions tous les meilleurs amis du monde; aussi les stations de Tours, d'Orléans, de Paris paraissaient elles de moins en moins longues, et, lorsque, parvenus au but, nous nous séparions, l'on échangeait des adieux fort tendres parfois, toujours selon le sexe, et l'on ne se quittait qu'avec un doux : *au revoir !*

Que fait-on aujourd'hui ? L'on se précipite sur les premières places sans égard pour les dames; on ne pense qu'à soi ; l'on s'étend, l'on fume, charmant passe-temps peu connu aux premières années de ce siècle de lumières et de fumée; on dort ou on lit, suivant l'espèce qui agit; on ne dit rien à personne; on s'ennuie à mourir; on baille à se démettre la mâchoire; on gémit tout bas de la lenteur d'une locomotive qui nous fait parcourir vingt-huit kilomètres, lisez sept lieues, à l'heure, comme on murmurera bientôt également contre celle qui nous en fournira quarante-huit; arrivé à Niort, on aspire à Poitiers; dès Tours on soupire pour Orléans et Paris ; l'on n'a qu'un désir, sortir, ne fût-ce qu'un moment, de cette ennuyeuse prison; puis on refume, on rebaille !...... Arrivé enfin dans la dernière gare, on s'empresse de courir à ses effets

Hosted by Google

sur le sort desquels on éprouve quelqu'inquiétude, attendu l'affluence de ces voyageurs inconnus, de toutes races, de tous poils, et l'on se quitte sans regret, sans souvenir, sans adieux !....

Ah ! si nos pères revenaient habiter ce globe sublunaire, quels ébahissements n'éprouveraient-ils pas, et quelle terreur leur inspireraient ces dragons dont la longue queue suit, en ondoyant, l'énorme tête à gueule enflammée, à sifflements aigus, à respiration haletante, gigantesques asthmatiques, ennemis de toutes distractions extérieures, et qui, semblables à ces météores, objets d'effroi, ne s'arrêtent qu'au point où ils tendent! Vainement nos aïeux chercheraient ce conducteur complaisant, toujours en rapport avec les voyageurs dont il se croyait responsable, véritable providence des êtres faibles et maladifs; vainement voudraient-ils se pencher aux portières pour respirer un air plus pur, ou gravir à pied la montée qui les reposait et leur offrait de délicieux paysages; tout manque; et, malades, volés, insultés, assassinés, véritables ballots à destination accélérée, il leur faudrait attendre ce cri de délivrance, de salut peut être: « dix minutes d'arrêt!... »

Ces réflexions, que tout individu, s'il n'est courrier ou commis voyageur, doit faire quand il est condamné aux wagons à temps, me reportent à une note rencontrée au milieu de papiers inutiles et qui m'a paru assez curieuse à cette époque de locomotions échevelées: elle est relative à un voyage de Paris à la Rochelle, fait il y a cent dix ans. Notre excursioniste était un homme exact qui tenait compte détaillé de ses dépenses journalières, et qui a mis près de dix jours pour arriver. Le fragment que j'ai sous les yeux s'arrête malheureusement à Saint-Maixent, et ne nous dit rien du prix de la voiture marchant à la vitesse moyenne d'une lieue et demie à l'heure. — « Quand on fait ses » deux lieues, me disait mon père, courant la poste » en 1808, il n'y a pas à se plaindre! » — Voici cette note:

Hosted by Google

» Je suis parti à midi, 22 juillet 1754; la première » couchée à Arpajon, pour le souper vingt-six sols, » pour la servante, 4 sols; dîné à Monnerville, 8 sols » 3 liards, 2 sols pour la fille; couché à Toury, 46 » sols; dîné à Orléans, 4 livres (il s'était permis quel- » qu'excès sans doute); couché à Saint-Laurent-des- » Eaux, 50 sols; dîné à Blois, 18 sols 6 deniers; » couché à Ecure 13 sols; dîné à Amboise, 24 sols; » couché à Bléré, 19 sols; dîné à Loches pour 24 sols » —il ne dit pas où il a couché; — dîné à La Haye, » en Touraine, 20 sols; pour des couteaux de table, » 20 livres; une douzaine, 7 livres 10 sols et celui de » nacre, 3 livres; couché à Châtellerault pour 40 » sols; dîné à Poitiers pour 24 sols; souper à Lusignan » pour 29 sols; dîné à Saint-Maixent pour 36 sols..... » Ici s'arrête la note que je complète en plaçant le coucher à Niort, le dîner à Mauzé et, enfin, l'arrivée le dixième jour au soir.

Si l'on compare ce voyage de 1754 à celui qui exigeait cinq jours seulement, on conviendra que nous étions grandement dans le progrès; et, si, comme on n'en peut douter au train dont vont les choses, l'on parvient à dévorer vingt-cinq lieues à l'heure, combien ne paraîtrons-nous pas arriérés à des gens qui, après leur déjeuner à la Rochelle, se rendront dîner à Paris, assisteront au bal masqué ou à l'Opéra, pourront se reposer quelque temps et être de retour pour le premier repas du lendemain! — Je termine cette boutade en engageant ces voyageurs progressifs à se faire assurer contre toute espèce d'avaries, bien persuadé qu'il se formera des compagnies d'assurances *ad hoc*, toujours à cause du progrès!

C. A.

Hosted by Google

CONTENT DE PEU.

ÉPITRE A MA BIBLIOTHÈQUE.

Vivitur parvo bene....
Nunc veterum libris...
HORACE.

Il fut un temps, temps de rude mémoire,
Où tout mon bien tenait dans une armoire
Que ne gardait verrou ni cadenas ;
Où, pour mieux dire, émule de Bias,
La barbe en moins, accompli philosophe,
Léger d'argent plus encor que d'étoffe,
Je n'aurais pu payer l'impôt d'un chien ;
Bref, avec moi je portais tout mon bien.

En ce temps là, — quand, au mois de décembre,
Le vent du nord, se glissant dans ma chambre,
Comme un voleur descendait par les toits, —
Battant du pied et soufflant dans mes doigts,
Toujours sans feu, quelquefois sans chandelle,
Faisant appel à la muse fidèle,
J'allais rêver dans mon pauvre hamac,
Le cœur, hélas, plus chaud que l'estomac.

Tout juste ayant le couvert et le vivre,
En ce temps-là, s'il paraissait un livre,
Jamais des mains de l'avide imprimeur
Je ne reçus le fruit de sa primeur ;
A tant de luxe on n'eût osé prétendre !
Pour y goûter il me fallait attendre
Qu'après six mois le noble in-octavo
Se fît in-douze et ne fût plus nouveau.

Hosted by Google

Depuis ce temps, de trop vieille mémoire,
Dame fortune a garni mon armoire;
Même à la porte elle mit une clé....
Je l'ai perdue..... Un manteau bien doublé,
Un bon pourpoint, une robe de chambre
En leurs grands plis m'abritent de décembre,
Et près du feu, dans un fauteuil, le soir,
En digérant ma muse vient s'asseoir.

La brise humide au dehors siffle, aboie?...
A mon foyer le chêne sec flamboie. —
La lune est pâle et le ciel s'obscurcit?
Le sol glacé sous le givre durcit?....
Ma lampe est là, douce et brillante étoile;
Et, dans mes draps de blanche et fine toile,
Quand je voudrai, sous mes beaux rideaux bleus,
J'irai dormir sur des coussins moelleux.

Et cependant, là, joignant le pupitre
Où je crayonne en courant cette épître,
Lorsque la rime arrête mon crayon,
Mon œil peut voir sur le même rayon
Le vieux bouquin, la brochure nouvelle,
Tous les produits que l'humaine cervelle
A fabriqués dans ses meilleurs fourneaux.
Je les ai là, j'ai tout, jusqu'aux journaux.

Si ne les ai, par prêt ou par échange
Il n'en est point que bientôt je ne range
Dans mon casier : quoique faiseur de vers,
J'ai chez *Barbin* compte et crédit ouverts!
Même parfois, m'adressant son ouvrage
Quitte de frais, l'auteur m'en fait hommage;
De ces trésors mes coffres sont remplis,
J'ai plus à lire, enfin, que je ne lis.

Que de bonheur j'ai là mis en réserve!
Il n'est gourmand, amateur de conserve

Hosted by Google

Qui, je le pense, en ses plus fins *encas*,
Ait condensé plaisirs plus délicats
Que je n'ai fait, entassant couche à couche
Livres aimés.... L'eau m'en vient à la bouche.
Et pour répondre à tous mes appétits,
J'en ai de gros et j'en ai de petits.

Tandis qu'au bal, en bruyant équipage,
D'autres s'en vont, je savoure une page;
Et quand d'un crû soit ancien, soit nouveau,
J'ai, ligne à ligne, échauffé mon cerveau,
J'entends frémir l'orchestre dans ma chambre,
Je sens parfum de violette et d'ambre,
Et cent beautés, en bourdonnant essaim,
Dansent chez moi leur bouquet sur le sein!

Hélène avec Nausicaa la blonde,
Avec Agnès, y vient faire la ronde;
Et Célimène au sourire moqueur;
Lisette aussi, folle tête, bon cœur;
Et Malibran sur une lyre antique
De Desdémone évoquant le cantique;
Chœurs animés, qui mêlent en chantant
Fleur printanière avec neiges d'*antan!*

J'ai quatre œillets, l'été, sur ma terrasse;
Je les contemple en récitant Horace:
De son Tibur ormeaux et peupliers
M'offrent soudain leur toits hospitaliers;
Je fais mon somme à leur ombre incertaine,
Ou vais puiser à la claire fontaine
Dont les flots purs, murmurants et glacés,
Sont doux aux fronts que la veille a lassés.

Quand il me plaît, j'aspire avec Homère
Des noirs sapins l'odeur sauvage, amère;
Il me conduit, soit aux creux des vallons,
Soit aux sommets où planent les aiglons;

Hosted by Google

Puis nous suivons la côte sinueuse
Où retentit la mer tumultueuse ;
Et ses vaisseaux , sans bouger de céans ,
M'ont fait dix fois passer les Océans....

Menus propos , suaves rêveries ,
Récits piquants , aimables causeries....
Livres chéris , je n'ai rien qu'à choisir ,
De tout cela vous charmez mon loisir !
Et quand chez vous , soit en vers soit en prose ,
Je cueille un fruit ou moissonne une rose ,
Comme au salon , je n'ai pas sur les bras
Un bel esprit faisant ses embarras.

Amis constants , dans les jours de souffrance ,
Vous posséder était mon espérance !....
Dans mes tiroirs le ciel vous réunit
Et brin à brin j'ai pu faire mon nid.
Pour être heureux que faut-il davantage ?
Content du lot qui m'échoit en partage ,
Je ne souhaite, en fait de superflu ,
Qu'avoir toujours quelque feuillet non lu.

Bons conseillers ! dans maint et maint passage
J'appris de vous ce précepte du sage :
« Heureux celui qui n'a ni plus ni moins
Que ce qu'il faut. » — Je vous prends à témoins
Qu'à ce désir , seul rêve de ma vie ,
J'ai constamment su borner mon envie.....
Le mieux souvent est l'ennemi du bien ;
Est riche assez qui ne manque de rien.

S. Busquet.

Hosted by Google

LE PACHA ET LA CIGOGNE.

ORIENTALE.

I

Avez-vous vu parfois, en Orient,
Monter à l'horizon ces sveltes colonnettes
Qui sur l'azur d'un ciel toujours riant
Découpent aux regards leurs longues silhouettes ?

Des Musulmans c'est le clocher,
L'élégant minaret élancé dans la nue
D'où le pauvre Muezzin qu'on envoie y percher
Jette snr la cité la voix lente et connue
Avertissant la foule émue
Qu'il lui faut, en priant, du ciel se rapprocher.

Là, bien souvent, au crieur solitaire
La providence offre un ami :
Les amis vrais sont bien rares sur terre,
Mais ceux qu'on a là haut n'aiment point à demi.
Il est vrai qu'à l'espèce humaine
Ces amis n'appartiennent pas ;
Ils tiennent de l'oiseau dont le bon Lafontaine
Avec malice un beau jour prit la peine
De peindre le long bec et les long échalas,
Il riait du héron. D'une pauvre cigogne
Moi je ferai l'éloge ; à chacun sa besogne.
Ces oiseaux, j'en conviens, sont fort laids par malheur,
Mais, pour moi, la beauté réside au fond du cœur.

D'abord, pour purger des reptiles
Les pays chauds qu'aiment fort ces messieurs,

Hosted by Google

Ce sont des chasseurs très utiles
Armés d'un bec tranchant que servent deux bons yeux.

Puis à l'instar du chien, ces pauvres volatiles
Cherchent dans l'homme un maître, accourent à sa voix,
Et des hauts minarets, en serviteurs dociles,
Viennent sans défiance au devant de ses lois.

La cigogne, de plus, possédait dans la Grèce
Un grand renom de piété ;
Chérissant ses parents, honorant la vieillesse,
Pratiquant la fraternité ;
Pour sa maternelle tendresse
Ce bipède est, surtout, par Pétrone cité.
La cigogne, on le voit, a mainte qualité :

Absolument comme en nos cimetières
On ne voit que bons citoyens,
Excellents fils, excellents pères,
Bonnes épouses, bonnes mères,
Et, surtout, excellents chrétiens.
Le tout, dressé selon la formule authentique,
Par l'artiste en tombeaux, funéraire graveur
Qui pour les morts ouvrant boutique,
A stéréotypé chaque éloge du cœur.....
Et tient à juste prix la vertu domestique.

Vous allez vous moquer de moi,
Mesdames, et pourtant, je le dis sans vergogne,
Si j'étais à Paris et vieux garçon.... ma foi....
J'épouserais une cigogne.
Vous riez? sans savoir pourquoi
J'ai cette préférence un peu phénoménale.

C'est que Pétrone, en un malin couplet,
Au beau sexe de Rome enseignant la morale,
De fidélité conjugale
Lui fait de la cicogne un modèle complet.
Et naturellement, je puis bien, sans scandale,
Croire au naturaliste en un pareil sujet.

Hosted by Google

Pour exercer sa verve trop hardie,
Bien entendu qu'en Normandie,
Sol privilégié, s'armant d'un dard malin
Et bourdonnant sur mainte belle,
Frelon dépaysé dans ce chaste jardin,
Sans pouvoir rencontrer l'ombre d'une infidèle
Pétrone eût perdu son latin (1).

Mais voyez où déjà ma muse se promène!
A propos de cigogne elle va d'un romain,
Poète satirique, explorer le domaine,
Et, mon titre le dit, par un autre chemin
Chez un vieux Pacha turc il faut qu'elle nous mène.

Suivez-moi donc, nous y voilà.
C'était aux environs du Caire
Que résidait notre Pacha;
Maître tout-à-fait débonnaire,
Ne faisant empaler qu'à ses moments perdus,
Quiconque avait su lui déplaire;
Bref, d'un Pacha dévot, vieux et millionnaire
Possédant toutes les vertus.

Brave homme au fond, surtout excellent père;
Car à son fils unique, Altesse de huit ans,
Il ne refusait rien de ce que l'on peut faire
Avec de l'or, du pouvoir et du temps.

Notre Turc possédait un jardin magnifique,
De limpides bassins où se miraient les cieux,
Des ombrages délicieux,
Mais peuplés de serpents, ce fléau de l'Afrique.

Sur le sommet d'un minaret voisin
Une cigogne avait pris domicile;
De là, chaque matin,
Elle venait, en compagne docile,

(1) On ne s'attendait guère
A voir Normands en cette affaire.

L'auteur de ce conte oriental ne fait, effectivement une excursion en Normandie, que dans le but d'aiguillonner un peu l'attention de ses juges, MM. les membres de l'académie du Hâvre, à qui cette pièce fut adressée pour un concours.

Hosted by Google

Voir le petit Pacha dans son riant jardin.
C'était toujours entre eux même tendresse ;
L'un n'arrivait jamais sans de petits cadeaux ;
L'autre, de rendre alors caresse pour caresse
A son ami, surtout à ses gâteaux.
Et puis à cache-cache, en foulant la verdure
On jouait avec de grands cris ;
Se montrant, se cachant sous la feuillée obscure,
Tantôt surprenant ou surpris.

Parfois, si dans leur promenade
Quelque vilain serpent se tordait devant eux,
Pour préserver son jeune camarade
La cigogne courait sur cet hôte hideux
Et d'un grand coup de bec, crac ! elle en faisait deux.

. . . .

De tout on se lasse en ce monde,
Et chaque chose ici bas a son tour.
Le bambin eût joué volontiers tout le jour ;
Mais c'est en vain qu'il ordonne, qu'il gronde ;
Sans qu'il la vît, bientôt la liberté
De l'oiseau comprise à merveille,
Venait tout doucement lui parler à l'oreille ;
Puis soudain la Cicogne avec agilité
Plantait là le Pacha qui, d'un œil attristé,
Dans les airs suivait la méchante
Qni ne voulait plus s'amuser.

Sans même daigner s'excuser,
Elle se souvenait, voyez l'impertinente !
Qu'elle avait près de là des petits à nourrir.
Et que pour mieux y parvenir,
Elle avait, après tout, volontaire servante,
L'espace pour domaine et des ailes pour fuir.

II

Qui peut du cœur sonder tous les mystères ?
Qui descendra dans cet abîme humain

Hosted by Google

Où les vertus et les vices contraires
Paisiblement se tiennent par la main ?
Cherchez la clé de ce contraste étrange
Qui d'un Pacha par exemple, souvent
Fait, le matin, l'esclave d'un enfant,
Et qui, le soir, en vrai tyran le change.
— A propos de tyran, au jardin retournons;
Pour divaguer encor la langue me démange,
Revenons donc à nos moutons.

Un jour l'enfant pleurait ; bientôt survient le père.
Qu'as-tu, cher fils ? dit-il avec bonté
Au bambin toujours dépité.
Veux-tu que je te donne un petit dromadaire?
— Non ! non ! — Ce vilain noir qui te fait les gros yeux,
Ici veux-tu qu'on te l'amène?
Tu pourras lui donner toi-même, pour sa peine,
De bons coups de bàton. Là ! ce sera bien mieux!
— Non, non! je veux Zizim! — Zizim, on le devine,
De la Cicogne était le nom,
Nom d'amitié qu'en sa langue enfantine
Avait trouvé son jeune compagnon.
— Par Mahomet! comment, cette coquine
Ne veut donc jamais t'obéir !
Va, va, mon pauvre Ali ; que l'ingrate s'obstine,
Je sais bien les moyens de l'empêcher de fuir !

Est-ce qu'à cette pauvre bête
Le Pacha, dites-vous, digne fils du Prophète,
Voudrait envoyer le cordon ?
— Pas tout-à-fait, cher lecteur, mon Dieu non,
Sa mort n'était point décidée.
Mais on peut bien enchaîner des oiseaux
Comme en certain pays on entrave une idée,
Et comme ailleurs, au Caire, on trouve des ciseaux.

Le lendemain, sans nulle défiance
Notre pauvre Cigogne arrive ; près d'Ali
Se tenait un valet, épiant en silence,
Et d'un plaisir farouche allant, le cœur rempli,

Hosted by Google

Mutiler sans pitié sous sa perfide entrave
Un pauvre oiseau timide et des Turcs respecté,
Mais coupable aux yeux d'un esclave
De posséder la liberté !

La Cigogne s'approche, elle est soudain surprise,
Et les ciseaux jaloux ont rempli leur devoir.
Riez, Messieurs de cour, admirez la sottise,
On s'en mordra les doigts, vous l'allez bientôt voir.

L'oiseau devenu solitaire
Se cachait triste et tout confus,
Des plus sombres bosquets recherchant le mystère ;
Et son ami ne le revoyait plus.

Enfin un jour qu'Ali près de son père
Sur les gazons courait d'un pied joyeux,
Voilà soudain d'une vipère
Qu'à deux pas de l'enfant étincellent les yeux.
La frayeur l'a cloué sur place ;
Un cri part, le vieillard accourt,
Soutient son fils, avec effroi l'embrasse...
Puis voit l'affreux serpent fuir, en laissant la trace
Où son dard mortel s'est fait jour.

En rôdant alors à l'entour,
Que faisait donc Zizim ? — L'active sentinelle
N'entend donc plus quand son ami l'appelle ?
— N'accusez point le pauvre mutilé ;
Hélas ! en sautillant, l'oiseau, toujours fidèle,
A la voix de l'enfant accourait, essouflé ;
Oui, mais trop tard, du coup.... il n'avait plus qu'une aile !

Peuple libre à ses chefs peut donner de l'humeur,
Mais, aussi, peuple esclave est mauvais défenseur !

E. Labretonnière.

CAUSERIE.

Ceci est le compte-rendu d'un concert spirituel par un chroniqueur qui voudrait l'être. Mais la grippe compliquée d'un *coryza* des plus intenses.... Que vais-je dire? Ce sont détails intimes où il n'est pas besoin d'entrer. Contentez-vous de savoir que c'est encore du bonheur pour vous de me lire ; car, si au lieu de me lire vous m'entendiez, hélas ! si je vous débitais ma critique *ore rotundo*, vous auriez probablement beaucoup de peine à bien comprendre ce que c'est que la Besse de Bocieu Bédeau.

Cette messe se compose de cinq morceaux : *Kyrie, Gloria, Credo, O Salutaris, Agnus Dei.* Pendant l'Offertoire, le jeune maëstro avait cédé la place à Beethoven dont on a joué l'*Andante* de la symphonie en *ut.* Disons d'abord que l'exécution a été ce qu'elle devait être, c'est-à-dire fort satisfaisante, et qu'il était aisé de voir que les membres de l'orchestre traitaient l'auteur en ami. — Que de que ! Style d'enrhumé.

L'introduction du *Kyrie* est faite par les instruments à vent ; puis le chœur reprend le même motif. Une phrase, dite par les ténors et reprise par les soprani, nous a paru la meilleure de ce *Kyrie* qui — maudit rhume ! — de ce *Kyrie* qui serait excellent de tout point si l'accompagnement variait un peu plus suivant le timbre des voix.

Le *Gloria* est sans aucun doute le morceau le mieux traité de toute la messe ; c'est celui où les soli et les chœurs nous ont semblé se succéder le plus heureusement. Un solo de soprano et un contre-chant de clarinette y ont produit un très bel effet.

Si le *Gloria* nous a séduit, nous regrettons qu'il n'en soit pas de même du *Credo.* Nous avons souvent entendu les compositeurs déclamer contre les librettistes ; La partition est manquée ? c'est la faute de ce maudit livret. Or, qu'est-ce qu'une messe, sinon un livret? mais celui là, nul ne peut l'accuser. Voici les épisodes ; traduisez les de votre mieux. Si vous échouez, à vous seul la faute. Je ne prétends

Hosted by Google

point nier l'inspiration ni la science musicale que M. Léon Méneau a mises dans son *Credo*. Mais a-t-il bien suivi toujours le sens du thème ? Est-il bien sûr qu'un mouvement lent et large n'eût pas été préférable à l'allegro du début ? Est-il bien certain d'avoir assez accentué le côté dramatique exprimant les divers épisodes de la vie du Christ ? Hommes du monde, qui écrivez des messes comme vous pondriez une opérette, vous êtes vous trempé sept fois le cœur dans l'immensité divine ? vos désespoirs vous ont-ils tordus sur vos couches ? avez-vous pleuré des larmes ruisselantes ? O grands artistes, ombres aujourd'hui sereines, ô Beethoven, Mozart, dites leur donc un peu que vous n'écriviez pas *avec facilité*, dites leur donc que vous n'enfantiez pas sans douleur et que c'est la souffrance qui vous a faits grands,

> Dites leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux
> Il leur faudrait user de pierres sépulcrales
> Avant de soupçonner qu'on aime comme vous !

Voilà de ces tours que joue un rhume : on enfle la voix pour se faire entendre. — Nous en sommes, je crois, à parler de l'*O Salutaris*. Sauf une belle phrase de violoncelle servant d'introduction, le morceau est écrit tout entier pour soprano. J'ajoute que Madame D... l'a chanté avec une ampleur de style dont l'effet a été saisissant.

C'est par un solo de baryton que commence l'*Agnus Dei*. Le chœur reprend ensuite. Mais pourquoi, vers le milieu, ce *forte* des cuivres et des timbales qui rappelle vaguement l'évocation des nonnes de Robert ?

Pour nous résumer la messe de M. Léon Méneau nous a paru renfermer des motifs d'une inspiration très heureuse, une science profonde du contre-point. Peut-être faudrait-il y signaler la reproduction trop fréquente des mêmes effets harmoniques, la tournure négligée de certains accompagnements, un peu de monotonie et une facilité trop grandes. Mais, en somme, les qualités du jeune compositeur nous semblent assez nombreuses, assez grandes, pour racheter bien des défauts, et ce ne sont pas quelques taches légères qui peuvent faire que sa messe ne soit une œuvre fort remarquable.

GIUSEPPE TRÔMBONINI.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

RATUIT, COMTE DE SOUCHES,

NÉ A LA ROCHELLE.

I

(1608-1628.)

La Rochelle a vu naître un grand nombre d'hommes célèbres. Écrivains, poètes, jurisconsultes, savants, artistes ont illustré notre vieille cité par leurs travaux et leurs études. Mais, parmi tant de talents de divers genres, nous ne voyons qu'un homme de guerre dont la réputation ait eu de l'éclat, éclat assez fugitif, du reste, puisque son nom est à peu près oublié aujourd'hui, et que les historiens seuls sont appelés à connaître le Rochelais Ratuit, un des meilleurs généraux de son temps, et qui eut l'honneur de se mesurer, sans trop de désavantage, avec le plus grand guerrier du XVII^e siècle, le prince de Condé.

Doit-on attribuer le silence qui s'est fait autour du nom de Ratuit à l'éloignement du pays où il a combattu, au rôle qu'il jouait de général français de naissance se battant contre des Français ? Peu importe ! Mais que ceux qui reprocheraient à Ratuit d'avoir servi contre sa patrie n'oublient pas que la France d'alors n'était souvent qu'une mère injuste, exilant ou dragonnant ses fils sous prétexte de religion, et que Condé, lui-même, prêta aux Espagnols l'aide de son épée !

Hosted by Google

Louis Ratuit naquit à la Rochelle, le 16 août 1608, dans la maison de la rue Chef-de-Ville qui porte le n° 37. (1)

Il était fils de Jean Ratuit, écuyer, sieur des Barres, et de Marguerite de Bourdigale, fille de Louis Bourdigale, écuyer et procureur du Roi au présidial de la Rochelle.

La noblesse de l'origine de Ratuit fut longtemps contestée, et ses fils durent multiplier les preuves et les attestations, pour bien établir qu'ils descendaient des premières familles de l'Aunis. A cette époque, en Autriche comme en France, des quartiers de noblesse étaient nécessaires pour être bon général, et si Catinat était dédaigné à cause de sa roture, quel cas pouvait-on faire, à l'orgueilleuse cour de Vienne, d'un pauvre soldat de fortune, étranger, et qui ne devait ses grades et ses honneurs qu'à ses éclatants services ?

Si Ratuit, à la tête de ses troupes, dut peu s'inquiéter des doutes formulés sur sa noblesse, il n'en fut pas de même de ses enfants, qui, alliés aux plus grands noms de la monarchie autrichienne, tinrent à prouver qu'ils étaient de bonne race. En conséquence, ils firent venir de la Rochelle deux précieux témoignages que Bayle nous a conservés tout au long, dans son Dictionnaire critique, en nous disant qu'il faut se défier des calomnies répandues sur la naissance d'un homme dont les ancêtres sont sans célébrité. (2)

(1) Voy. la biographie de L. Ratuit, par M. Delayant, publiée dans le journal la CHARENTE-INFÉRIEURE, le 4 février 1836, 1er article. — Suivant M. J.-B. J., qui a bien voulu à ce sujet me communiquer les résultats de ses savantes recherches, la maison dans laquelle serait né Ratuit, et dont il fit don, par testament, à l'hôpital de la ville, porterait aujourd'hui le n° 17, auprès du théâtre. La maison n° 37 appartenait aussi à la famille Ratuit. C'était une grande maison qui fut vendue, lors du partage de la famille, par le comte de Souches, de concert avec sa sœur Marguerite, en 1654, à Richard Creagh. (V. Arcère, v. II, p. 390.)

(2) Le premier témoignage cité par Bayle est ainsi conçu :

« Le 6 d'août 1686, par devant Gabriel Béraudin, écuyer, seigneur de Granjai, conseiller » du Roi et son lieutenant-général en la sénéchaussée et siège présidial de la ville et gouver- » ment de la Rochelle, sur les réquisitions de messire Amathée Huet, chevalier, seigneur du » Riveau, capitaine entretenu pour le service du Roi en la marine, comparurent quatorze » personnes des plus qualifiées du pays d'Aunis, desquelles les noms et les charges sont » spécifiés dans l'acte dont l'original est à Vienne. Le lieutenant-général en la sénéchaussée » de la Rochelle, ci-dessus nommé, déclare que ces quatorze personnes, demeurant et domi- » ciliées toutes en Aunis, ont certifié à tous qu'il appartiendra, que messire Louis Ratuit, comte

Nous trouvons encore dans Bayle la copie d'un fragment de lettre adressée, le 29 mars 1699, par M. le bailli de la Vieuville à M. le comte de la Tour, gendre de Ratuit. Dans cette lettre, M. de la Vieuville marque « qu'il a été ravi d'apprendre, étant à la Rochelle, que » les ancêtres du comte de Souches, sans s'être fort » élevés dans les dignités de la guerre, ont toujours joui » des priviléges de la noblesse, et n'ont jamais rien fait » qui les en dût déroger. »

Enfin, et s'il nous fallait un nouveau témoignage du rang qu'occupait à la Rochelle la famille de Ratuit, nous lisons dans le père Arcère les lignes suivantes, tirées d'un manuscrit du ministre Merlin : « Le 22 mai » de l'an 1614, a été inhumé J. Ratuit, l'un des pairs » de la maison de ville. »

Les armes de Ratuit se trouvent dans l'Armorial rochelais de notre bibliothèque. Ils portaient d'or au chevron de gueules, accompagné de trois cœurs de même, posés deux et un, et d'un croissant d'argent en pointe.

Louis Ratuit était seigneur des Ouches, dont on fit

» de Souches, est né gentilhomme, fils de Jean Ratuit, écuyer, sieur de Barres, et de dame » Marguerite de Bourdigale, et qu'ils ont bonne et certaine connaissance, que ledit feu Jean » Ratuit, père dudit feu seigneur, comte de Souches, était issu de famille noble, et des » principales de la ville de la Rochelle, où lui et ses prédécesseurs ont fait leur demeure et » tenu rang parmi les autres gentilshommes, conformément à leur extraction noble, en » témoin de quoi ils ont signé cette présente déclaration, et apposé le sceau de leurs armes, » laquelle déclaration nous avons reçue, et donné acte d'icelle audit seigneur requérant, » pour valoir et servir ce que de raison, laquelle nous avons aussi signée, et pour plus grande » approbation, nous y avons fait apposer le sceau de Sa Majesté, dans cette chancellerie pré- » sidiale de la ville de la Rochelle. »

Au nombre des personnages qui signèrent, nous remarquons les noms de MM. Millet, maréchal-de-camp et lieutenant-général au gouvernement du pays d'Aunis ; Arnou, intendant de la province ; de Châtellaillon, commandant pour le Roi à la Rochelle, etc., etc.

Voici la seconde attestation dont l'original est également à Vienne :

« Nous, soussignés, attestons et certifions avoir très certaine connaissance que les quartiers » de l'autre part de Monsieur Louis Ratuit de Souches, sont issus aussi bien du côté du père » que du côté de la mère, d'extraction de gentilshommes, et des plus anciennes familles nobles » de ce pays-ci, et qu'ils ont joui des droits d'honneur, priviléges et exemptions concédés » par nos rois, aux nobles et gentilshommes de ce royaume ; ayant aussi toujours tenu le » rang parmi les autres gentilshommes. En témoins de quoi nous avons signé la présente » attestation, pour lui valoir et servir ce que de raison. Fait à la Rochelle, le 12^{me} jour de » mars 1687. »

Dix-huit personnes signèrent cette déclaration ; en tête se trouve le seing de Henri de Laval, évêque de la Rochelle ; et plus bas, ceux de MM. de Châtellaillon, commandant pour le Roi en Aunis ; de Béraudin, lieutenant-général de la Rochelle ; Villette, chef d'escadre ; chevalier de Blenac ; chevalier d'Arbouville, capitaine de vaisseau ; d'Osmont, chevalier de Malte, etc., etc. (Bayle, DICTIONNAIRE CRITIQUE, tome III, page 2,623.)

Hosted by Google

plus tard de Souches. C'était sans doute un apanage de famille, dont le nom servait à le distinguer de son frère. (1)

Quand Ratuit parvint à sa vingtième année, le siège de la Rochelle était en pleine vigueur.

Après le siège, ayant peut-être déjà en tête quelques idées ambitieuses, et ne se trouvant pas en bonne situation de parvenir, de Souches voulut voyager, et partit, seul, suivant les uns, et selon les autres, sous la conduite d'un vieil écuyer que lui donna son père.

C'est ainsi qu'à vingt ans, poussé par un génie aventureux, il quitta la France où il ne devait plus revenir.

II

(1628-1638.)

Après avoir traversé la France et le nord de l'Allemagne, de Souches arriva en Suède, et s'y présenta en calviniste fuyant la colère du cardinal de Richelieu et désireux de servir une nouvelle patrie. Ses qualités extérieures prévinrent en sa faveur, et dès ses premiers pas à la cour de Suède, il fut distingué et protégé par un Français, le comte de la Gardie, sorti du village de Gardie, près Carcassonne. Ce comte, qui avait fait une haute fortune à l'étranger, était sénateur du royaume de Suède, et grand-maréchal des armées du roi Gustave-Adolphe.

(1) A ce sujet, Ménage (OBSERVATIONS SUR LA LANGUE FRANÇOISE, tome I, page 367, édition de 1675.) nous a transmis la note suivante :

« On dit toujours de Souches au lieu de des Ouches, en parlant du gouverneur de la Mora- » vie qui commande à présent, dans la Flandre, les troupes de l'Empereur. C'est ainsi que ce » général s'appelle en sa Seigneurie. Ousche est un vieux mot français, qui signifie un jar- » din enclos de haies, et planté d'arbres. »

Dans un acte de 1644, le notaire Teuleron parle d'un domaine des Ouches, situé dans la paroisse d'Ars (île de Ré). C'est de ce domaine probablement que Ratuit a pris son titre.

C'est à l'île de Ré, aussi, et dans la paroisse de la Flotte que se trouvait la propriété des Baires, dont le frère aîné de Louis était seigneur.

Hosted by Google

A l'aide de cette puissante protection, Ratuit obtint le commandement d'un régiment de dragons, puis d'infanterie. Un événement imprévu vint arrêter sa carrière, dès le début. Pour un motif resté ignoré, Ratuit se prit de querelle avec un de ses supérieurs, le général Stalhans. Ne pouvant, à cause de la différence des grades se battre en duel, de Souches n'hésite pas à donner sa démission, se bat avec Stalhans, et quitte sur le champ la Suède, avec l'intention de revenir en France, après avoir visité une partie de l'Allemagne (1638).

III

(1638-1663.)

Dans cette même année de 1638, Ratuit arriva à Vienne et fut présenté à l'archiduc Guillaume, frère de l'empereur Ferdinand III. Il fut parfaitement accueilli, et le prince, frappé de sa bonne mine et de son air intelligent, lui offrit du service dans les armées impériales, et, sur son acceptation, lui confia un régiment de dragons.

La fortune souriait de nouveau au jeune rochelais. Il ne manquait plus que des évènements pour mettre en relief ses talents militaires; ils ne tardèrent pas à se présenter.

En 1645, une ligue formidable du parti protestant menaçait l'empire catholique d'Autriche. L'armée de Gustave-Adolphe avait déjà conquis une partie de la Moravie, et le général suédois Torstenson, enivré par de faciles succès, voulait marcher sur Vienne. Dans ce but, il vint mettre le siège devant Brinn, la seule place forte de la Moravie qui tint encore pour l'Empereur.

Ratuit, tout dévoué à son nouveau maître, et ayant, sans doute, gardé rancune aux Suédois, se chargea de

Hosted by Google

la mission de les arrêter, et parvint à se jeter dans Brinn, où sa présence releva le moral des troupes assiégées. C'est alors qu'il répondit à l'envoyé de Torstenson qui le sommait de se rendre ces paroles énergiques : « Allez dire à votre chef que je ne lui demanderai jamais de quartier, mais que jamais je ne lui » en accorderai. » Pendant quatre mois, il arrêta les Suédois au pied des murs de Brinn, jusqu'au moment où l'Empereur put lui envoyer des troupes fraîches. A la tête de celles-ci, il fit une vigoureuse sortie, battit les Suédois, et leur tua quatre mille hommes. « Ce fut » à Brinn, dit l'historien Paraval, que la fortune des » Suédois fit pause, et donna loisir aux impérialistes de » reprendre haleine et de se mettre dans une meilleure » posture. Torstenson, après avoir donné plusieurs » assauts, miné, sapé, et jeté quantité de grenades » dans la place, fut contraint de se retirer (1). »

La défaite des Suédois à Brinn sauva l'empire d'Autriche, et Ratuit y gagna un de ses plus beaux titres de gloire. En récompense de sa belle conduite, l'Empereur le nomma baron, seigneur de Jayspitz, membre du conseil de guerre, et commandant du marquisat de Moravie, dont Brinn devint le chef-lieu à la place d'Olmutz.

Après un pareil succès, Ferdinand III reprit courage, remit l'ordre dans ses affaires, s'allia avec Ragotzki, prince de Transylvanie, et confia le soin de poursuivre les Suédois démoralisés, au baron de Souches.

Celui-ci s'empressa de réunir ses troupes à celles de l'archiduc Léopold et du comte de Bouchain, contraignit les Suédois à évacuer la Moravie, l'Autriche, les battit une seconde fois devant Prague, et les jeta hors de la Bohême. (1646)

Ici commence une série de victoires et de prises de villes, dont le résultat fut de faire rendre gorge à

(1) Paraval, ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE CE SIÈCLE DE FER, tom. I, page 401.

Hosted by Google

Gustave-Adolphe de toutes ces conquêtes, et qui donnèrent au nom de Ratuit le lustre le plus brillant, auprès de la cour d'Autriche. Une seconde victoire, près de Cracovie, suit la bataille de Prague; les Suédois battus quittent Cracovie, et Ratuit, qui les serre de près, s'empare successsivement des villes et forteresses de Wieldenbourg, Dahn, Greiffenhagen, Wollin avec toutes les dépendances, Altensbert et Schevannenstadt.

Un traité intervint, et mit fin aux succès de Ratuit, qui rentra à la cour de Vienne, avec une réputation militaire parfaitement établie.

En 1659, les Polonais, en guerre avec la Suède, assiégeaient Thorn, en Prusse; mais, le siège traînant en longueur, ils demandèrent des secours à l'Empereur d'Autriche, qui leur envoya un corps de troupes sous le commandement de Ratuit. L'arrivée du général autrichien découragea les Suédois, qui n'opposèrent plus qu'une faible résistance. Thorn fut emporté d'assaut, et Ratuit termina sa mission en s'emparant de la ville de Lowentz, que les Suédois occupaient.

IV

(1661-1674.)

En 1661, François Ragotzki, fils du Vaivode de Transylvanie, se défendait péniblement contre les Turcs, ses voisins, qui menaçaient la Haute-Hongrie. Il implora la protection de l'empereur Léopold, successeur de Ferdinand III et acheta sa bienveillance par la cession des fiefs de Zathmar et de Zambolick.

De Souches fut chargé d'aller, à la tête de 10,000 hommes, prendre possession de ce territoire, et mit des garnisons dans les principales forteresses de la Haute-Hongrie. Les Hongrois s'effrayèrent, et, à Tockai, refusèrent de recevoir les Autrichiens. Ratuit leur fit dire

Hosted by Google

qu'il entrerait dans la ville de gré ou de force, et la garnison hongroise sortit sans coup férir, le laissant seul maître de la place.

Cette prise de possession mécontenta vivement les Hongrois, et de Souches ne put s'avancer dans le pays qu'avec les plus grandes précautions. Le succès couronna ses efforts; il s'occupa de réparer les fortifications des villes frontières, releva les défenses de Kalo, s'assura d'Erschet, et mit une garnison à Ornod. Léopold nomma Ratuit, en récompense de ses services, chambellan général de l'artillerie.

La paix avec la Hongrie ne fût pas de longue durée.

En 1663, deux compétiteurs se disputaient la Transylvanie; l'un, Jamin-Jamos, s'était mis sous la protection de l'Autriche, et l'autre, Burczai, était soutenu par le Sultan, qui l'avait nommé Vaivode.

Léopold envoya en Hongrie 36,000 hommes divisés en trois corps d'armée, dont l'un fut placé sous le commandement de Ratuit. A peine cette armée entrait-elle en campagne, que les deux Vaivodes moururent presque en même temps. Le Sultan nomma aussitôt Michel Abassi prince de Transylvanie, et lui envoya un secours de 15,000 Turcs.

Ratuit prend alors le commandement de 30,000 hommes, et marchant au-devant d'Abassi, il lui enlève le château de Hamschebegue, ruine tout le pays d'alentour, s'empare de Newtrie, et, de victoire en victoire, chasse les Turcs jusque sur les bords du Gran.

Là, un renfort permit à ces derniers de faire volte-face, et d'attendre de pied ferme les troupes impériales.

Quoique malade et épuisé par une longue marche, Ratuit n'hésite pas à accepter la bataille, et malgré l'infériorité numérique de son armée, trois fois moins nombreuse que celle des Turcs, il remporte une victoire complète après quinze heures de lutte, force l'ennemi à passer le Gran, lui tue six mille hommes, et lui enlève ses bagages, son camp et son artillerie, cent drapeaux et onze canons, suivant Moréri. Pendant toute

Hosted by Google

cette mémorable journée, Ratuit resta à cheval, et puisa dans son courage les forces que la maladie lui avait enlevées. A la suite des Turcs, il franchit le Gran, s'empare du château de Lewens et de la ville de Neytracht, bat le pacha de Bude, lui enlève Barkan, et fait reposer à Comore ses troupes lassées de vaincre.

Cette brillante campagne mit de nouveau en relief les talents militaires de Ratuit; l'Empereur le fit venir à Vienne et lui conféra le titre et les dignités de comte du Saint-Empire Romain, avec transmission à ses descendants (1).

Après avoir remercié son souverain, le nouveau comte de Souches revint à son poste, surveiller les frontières orientales de l'Empire, et y gouverna sans événements remarquables, jusqu'en l'année 1674, où de nouvelles guerres le forcèrent de reprendre son épée de général. (2)

(1) Nous trouvons, dans le père Arcère (HISTOIRE DE LA ROCHELLE), le diplôme, traduit de l'Allemand, qui confère à Ratuit le titre de comte. Il est ainsi conçu :

« Nous, Léopold, par la grâce de Dieu, empereur des Romains, etc... Faisons savoir » qu'ayant pris en considération le zèle et le dévouement qu'a témoigné envers nous, notre » empire et notre auguste maison d'Autriche, Louis Ratuit de Souches, baron et seigneur » de Jayspitz, conseiller actuel du conseil de guerre, chambellan-général d'artillerie, colonel » d'infanterie et commandant de notre marquisat de Moravie, ainsi que les services impor- » tants qu'il a rendus à notre très honoré Seigneur et Père, le feu empereur Ferdinand III, » du nom, à nous-même, au Saint-Empire Romain, à nos autres royaumes et états, contre » nos ennemis et sujets rebelles, soit en différentes batailles et combats, dévouant à nos » intérêts ses biens et sa vie même, soit en diverses attaques et défenses de ville, ayant » signalé son courage à la défense de Brinn, à la reprise de plusieurs villes que l'ennemi » nous avait enlevées, ayant mis hors d'insulte divers postes de la plus grande importance, » fait lever aux Suédois le siége de Prague, puis les ayant chassés de Cracovie, dont ils » s'étaient emparés, s'étant rendu maître de Thorn, en Prusse, ainsi que des villes et forte- » resses de Wieldenberg, Dahn, Greiffenhagen, des ville et île de Wollin, avec toutes ses » dépendances, ayant commandé, conservé et conduit nos armées avec autant de prudence que » de capacité, jusqu'à la conclusion de la paix ; de plus, s'étant opposé, en qualité de général » de nos troupes, aux progrès des infidèles qui menaçaient la Haute-Hongrie, fortifié et muni » les places de ce pays, et fait des conquêtes sur les ennemis du nom chrétien ; enfin s'étant » distingué en toutes les occasions par sa valeur et par une expérience consommée.

» A ces causes, pour reconnaître de si grands services, et les payer par une sorte d'équiva- » lent, après une mûre délibération et de notre certaine science, nous élevons Louis Ratuit, » baron de Souches, lui et ses héritiers légitimes, en ligne descendante mâle et femelle, à la » qualité et rang de nos comtes et comtesses du St-Empire Romain, comme s'ils étaient nés » tels d'origine et de quatre aïeux; ordonnons que ledit Louis Ratuit et ses héritiers légitimes » jouissent du rang, honneurs et prérogatives de comtes et comtesses de l'empire. De plus, » nous ordonnons qu'ils puissent en cette qualité observer aux congrès, assemblées et » tournois, avec pouvoir de recevoir l'investiture des fiefs, charges civiles, ecclésiastiques et » bénéfices dans les hauts et bas chapitres.

» En foi de quoi, nous avons fait apposer à ces patentes, notre balle d'or impériale.

» Donné en notre ville de Vienne, le 5 mars 1663. »

(2) C'est pendant son gouvernement sur les frontières, qu'eût lieu (1665), la célèbre ambassade de l'empereur Léopold I[er] au Sultan, pour rétablir les relations entre les deux pays.

Hosted by Google

V

(1674-1677.)

Inquiet des succès et de la puissance de Louis XIV, Léopold Ier entra dans la ligue formée contre la France, et envoya des troupes au secours des Provinces-Unies. Il mit à leur tête le comte de Souches, et lui ordonna de manœuvrer de manière à empêcher l'ennemi d'avancer.

Pendant deux mois, Ratuit fit des marches et des contremarches entre la Meuse et la Moselle, prit Drian, et passa la Meuse à Namur, pour s'unir au prince d'Orange, qui commandait l'armée hollandaise, et au comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, général en chef des troupes espagnoles.

L'armée alliée présenta à Sénef la bataille au prince de Condé. Malgré les conseils de ses deux auxiliaires, le prince d'Orange, têtu autant qu'imprudent, persista à exécuter, pendant le jour, un changement de position, qu'il eût été habile de cacher à l'ennemi. Condé s'en aperçut, chargea en flanc les soldats hollandais, et en tua près de deux mille.

Gaultier de Leslie, comte du Saint-Empire, choisi pour représenter l'Empereur, alla à la rencontre de l'ambassadeur Turc, et traversa le territoire où commandait le comte de Souches. Une relation du temps (HISTOIRE DE L'ÉTAT PRÉSENT DE L'EMPIRE OTTOMAN, traduit de l'anglais M. Briot), nous a conservé les détails de la réception brillante que fit le comte à l'ambassade autrichienne :

« L'ambassade arriva sur les cinq heures du 29 mai 1665, au son des trompettes, à » Comore, la dernière forteresse de la chrétienté du côté de l'Orient. Le comte de Souches, » général de ces quartiers, s'approcha en diligence, et donna à l'ambassadeur toutes les » marques d'une civilité exquise. Il le conduisit au château, par des chemins bordés d'un » grand nombre de soldats, et lui en ayant fait voir toutes les défenses, le régala magnifique- » ment, et le divertit autant qu'on le pouvait souhaiter, par la rareté des services, des feux » de joie, la mousqueterie, et surtout des feux d'artifices, qui parurent pendant la nuit, » avec une industrie merveilleuse, peignant souvent les noms de Léopold et de Marguerite, » infante d'Espagne, avec une gentillesse qui tirait l'admiration des spectateurs.

» Le 30 mai était le terme fixé pour l'entrevue des deux ambassadeurs. C'était une belle et » vaste campagne... L'ambassadeur parut en ce lieu, et le comte Leslie se mit en marche » pour le rencontrer. Les députés pour les conduire, étaient du côté de Sa Majesté, le comte » de Souches et M. Feichtinguer, commissaire impérial, et de la part du Grand-Seigneur, le » bacha d'Albaregalis et le bey de la ville de Graan. On voyait 500 hommes d'un côté, et 500 » hommes de l'autre, armés de toutes pièces, etc. »

Hosted by Google

Une savante manœuvre pouvait seule empêcher l'armée hollandaise d'être écrasée. Il s'agissait de faire craindre au prince de Condé d'être pris en flanc. De Souches, à la tête des troupes impériales, exécuta cette manœuvre, et à force d'habileté et de courage sauva ses alliés. Ses fils, qui commandaient le régiment de Souches, se distinguèrent par leur bravoure, et contribuèrent au succès de leur père. A ce sujet, nous lisons dans le *Mercure Hollandais*, cité par le père Arcère, « que le comte de Souches, qui avait pris les devants » avec les Impériaux, ayant appris ce qui se passait, » se tourna en diligence; que ce fût alors que la bataille recommença; que le comte de Souches se jeta » partout au plus épais des ennemis, et donna des » preuves d'une valeur extraordinaire, ainsi qu'il l'avait » déjà fait en plusieurs occasions; que ses enfants combattirent si vaillamment à la tête de leurs escadrons, » que les Suisses ne purent gagner un seul pouce de » terrain sur eux. »

La conséquence de l'habileté de Ratuit fut que la victoire resta indécise, et que chaque armée revendiquant l'avantage, un *Te Deum* fut chanté dans les deux camps. (1)

Pour prouver qu'il était seul vainqueur, le prince d'Orange marcha sur Oudenarde; mais Condé n'eut pas de peine à le forcer à la retraite, et là encore, de Souches sauva les Hollandais d'une défaite complète.

« Le prince de Condé, dit la Hode, dans son histoire » du règne de Louis XIV, aurait bien voulu suivre l'armée » des alliés, qui se retirait dans un très-grand désordre;

(1) Voici une remarque de Bayle, sur la bataille de Sénef.

Cette bataille ne fut, à proprement parler, ni gagnée, ni perdue par aucun des deux partis. Les alliés aussi bien que les Français s'attribuèrent l'honneur du triomphe et firent chanter le TE DEUM, et allumer des feux de joie. Les uns et les autres firent cela par politique, très-bien convaincus en leur âme qu'il n'y avait pas là de quoi se féliciter. (C'est l'opinion de Chavagnac dans ses mémoires.) M. le prince de Condé fut fort mécontent, disent certaines gens, de lui-même, à l'occasion de cette bataille, et il n'aimait pas qu'on lui en parlât. M. le comte de Souches n'eut aucune part au malheur des alliés. Toute la perte, toute la défaite tomba sur les troupes de Hollande et sur celles des Espagnols. Les troupes impériales qu'il commandait n'entrèrent en jeu qu'après le désordre des autres, et depuis qu'elles furent jointes à leurs alliés, l'ennemi cessa de vaincre, et eut à son tour un grand échec.

Hosted by Google

» mais le comte de Souches l'en empêcha avec beau-
» coup de capacité. Ce général fit une contremarche,
» et, se servant de la situation du terrain, fit faire le
» crochet à sa cavalerie, et se mit en bataille sur une
» hauteur qui se trouvait derrière l'armée française,
» dont elle n'était séparée que par un petit ruisseau,
» qui coulait entre les deux hauteurs. Ce ne fut que ce
» mouvement savant et judicieux, qui épargna aux
» alliés la honte d'une défaite. »

Le prince d'Orange, qui voyait tous ses projets frappés de non-réussite, conçut contre Ratuit une jalousie violente. Depuis le commencement de la guerre, la mésintelligence régnait entre eux; après le siège d'Oudenarde, elle devint plus vive, et le prince, dans une note secrète adressée à l'Empereur, accusa Ratuit de favoriser les Français, ou, en termes moins parlementaires, de trahir la cause de l'Autriche. On prétendait qu'il avait eu des relations avec un moine français, venu au camp autrichien sans motif apparent. L'invraisemblance de ces soupçons dispense de toute réfutation, et tous les historiens qui ont parlé du comte de Souches, ont lavé sa mémoire de ces injurieuses suppositions.

Cependant, quoique l'Empereur ne parût pas donner créance à l'odieuse et suspecte dénonciation du prince d'Orange, il rappela de Souches, peu de temps après, et le renvoya dans son gouvernement de Moravie.

VI

(1677-1682.)

Cette apparente disgrâce ne fut pas de longue durée. Deux ans s'étaient à peine écoulés, qu'il fût chargé d'aller en Hongrie réprimer un soulèvement populaire. Après avoir pacifié le pays, il revint à la cour, et, en

Hosted by Google

même temps que les félicitations de son souverain, reçut la Grand-Croix de l'Empire. Il était alors conseiller d'Etat et de guerre de S. M. I., maréchal de camp général, et commandant général des frontières d'Esclavonie.

Il retourna à Brinn, où aucun fait important ne vint marquer ses dernières années. Il mourut à 74 ans, en 1682, laissant à ses enfants, dit Arcère, de grands biens, des titres, des dignités, un nom et des exemples.

Dans la haute position qu'il avait acquise, il n'oublia pas son lieu de naissance, et il fit abandon de la maison qu'il possédait, à la Rochelle, à l'hôpital de cette ville (aujourd'hui l'hôpital Aufrédy). (1)

Ses enfants lui firent élever, à Vienne, un tombeau magnifique sur lequel furent gravés les hauts faits de leur père. Arcère nous a conservé l'épitaphe faite en vers allemands.

En voici la traduction :

« Sous ce marbre, gît un héros. Son nom était Louis
» Ratuit, comte de Souches et du Saint-Empire. Il fut
» la terreur des Suédois, il défendit contre eux la ville
» de Brinn et son château, et les força par la plus
» belle défense d'en lever le siège et d'évacuer la
» Moravie, l'Autriche et la Bohême. Ensuite il les battit
» devant Prague et les obligea de se retirer. Il leur fit
» essuyer le même affront devant Cracovie, en Pologne,
» s'empara de Thorn, en Prusse, et prit d'assaut la ville
» de Lowentz. Les forteresses de Wieldenbourg, de
» Greiffenhagen, de Altensbert et de Schevannenstadt,
» ainsi que l'île de Wolin font encore retentir le nom
» de leur vainqueur. Il fit respecter à l'Ottoman, les

(1) Dans l'acte par lequel Ratuit fit don à l'hôpital Saint-Barthélémy, de sa maison de la rue de la Moqueterie (Chef-de-Ville), il est ainsi désigné :

« Haut et puissant seigneur messire Louis Ratuyt, comte de Souches, seigneur des
» Gressins, Osten et Platz, membre du conseil privé, gentilhomme de la chambre de Sa
» Majesté impériale, son mareschal-général des armées, colonel et gouverneur des gardes de
» la ville de Vienne. »

L'acte de donation fût reçu le 24 février 1669, par B. Wymann, notaire à Vienne.

(Archives de l'hôpital Saint-Barthélémy.)

Hosted by Google

» frontières de la Transylvanie. A la tête de 30,000
» hommes, il osa attaquer les superbes Infidèles, dont
» l'armée était trois fois plus nombreuse que la sienne,
» il les défit entièrement, prit leurs bagages, leur ar-
» tillerie, leur camp; on le vit, dans cette mémorable
» journée, passer quinze heures à cheval, quoique ma-
» lade. Sa vie ne fut qu'une belle chaîne d'exploits. Il
» moissonna des lauriers dans les Pays-Bas. Ce héros,
» conseiller privé, a terminé sa carrière à Brinn, en
» 1682, âgé de 74 ans. Ce monument a été consacré
» à sa gloire par Charles-Joseph Ratuit, son petit-fils,
» comte de Souches et du Saint-Empire, seigneur
» héréditaire de la Seigneurie de Jayspitz et de Plotsch,
» chambellan actuel de Leurs Majestés Impériales et
» Royales, capitaine du cercle de Zneyimb, dans le
» marquisat de Moravie; — par Marie-Louise, sa petite-
» fille, comtesse douairière de Horn, née comtesse de
» Souches; — et par Claudine, sa petite fille, comtesse
» douairière de Harrach, née comtesse de Souches. »

Le comte de Souches fût marié deux fois: la première fois avec Anne-Elisabeth, comtesse de Haffkirk, et la seconde avec Anne-Salomé, comtesse d'Aspermont et de Reckeim.

En 1691, s'éteignit la branche mâle directe du comte de Souches.

E. H.

Hosted by Google

MADAME DE SÉVIGNÉ.

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE.

Le style c'est l'homme.
BUFFON.

Le cœur humain est un abîme qu'a sondé le regard pénétrant de bien des observateurs ; bien des plumes célèbres ont dévoilé les secrets qu'y dépose la nature ; notre siècle tout matérialiste s'est même ingénié à promener le scalpel dans le domaine de l'âme, à poursuivre, de fibre en fibre, les traces de chaque passion, et à classer, sous des signes apparents, ce que le créateur avait environné d'ombre et de mystère.

On a vu des hommes qui, pour ne laisser, disaient-ils, aucun repli du cœur impénétrable à un œil étranger, ont offert le leur en expérience, nous annonçant qu'ils allaient ouvrir aux rayons de la publicité leurs pensées les plus intimes, et qui, sous divers titres, nous ont présenté, sans voile, l'histoire de leur vie entière. Mais avait-on bien ainsi la vérité ? N'était-il point à craindre que certains écrivains, par cela seul qu'ils avouaient quelques vices ou quelques faiblesses, ne se crussent autorisés à flatter le reste du tableau ; ou bien que d'autres, se dégradant eux-mêmes à plaisir, ne voulussent, à défaut d'autre mérite, se faire du moins une gloire de leur cynisme ?

Ce serait souvent s'exposer à l'erreur que de juger de prime abord du cœur de l'homme par ses actes.

Hosted by Google

Qui nous a dit ses premiers instincts au moment d'agir, les luttes que s'y étaient livrées le bien et le mal, ces deux génies arbitres de nos destinées? Non, l'histoire de l'âme n'est point encore parfaitement connue; la foi douteuse que l'on garde aux déclarations de quiconque se drape pour parler de lui et sait qu'on l'écoute, cette foi chancelante laisse encore la question à l'état de problême.

Il n'est point de femmes qui, se prenant pour sujet d'un livre, aient affiché le projet de se dévoiler dans toute leur nudité morale. Craignaient-elles qu'il ne convînt point à leur pudeur de monter ainsi sur les tréteaux de la publicité? ou plutôt n'est-il point dans le cœur des femmes quelques cordes secrètes, vibrant à des causes qu'elles seules veulent entre elles connaître d'avance? N'est-il point, dans ce temple, quelque mystérieux sanctuaire dont elles se gardent de livrer la clé à un sexe qui pourrait en abuser contre le leur? A d'autres que moi de prononcer.

Mais s'il était une femme qui, pendant quarante ans de sa vie, eût, pour ainsi dire, tenu le journal de ses divers sentiments, et, en historien fidèle, eût confié au papier tout ce que la nature venait lui murmurer au cœur; qui, encore sous l'impression de l'événement ou de la passion, eût à l'instant même livré passage aux premiers élans de la vérité, et, plaçant sous le sceau du mystère et de l'intimité tous ces épanchements de l'âme, eût été convaincue quelle n'appelait en rien sur eux les regards de la postérité; oh! disons le sans crainte, nous aurions alors la physiologie complète d'un cœur féminin.

Eh bien! qui n'a pas déjà nommé cette femme? Qui n'a point reconnu madame de Sévigné? Et qui n'est point prêt à recueillir, comme l'expression de la candeur, tout ce qu'elle laissa tomber de sa plume, elle qui, louant sa fille de sa sincérité, lui disait ensuite: « Ah! qu'il y a peu de personnes vraies! Rêvez un » peu sur ce mot, vous l'aimerez. J'y trouve, comme

Hosted by Google

» je l'entends, une force au-delà de sa signification » ordinaire. »

Si donc, suivant pas à pas madame de Sévigné dans sa longue route, on s'inspirait aux traits épars qu'elle y sema d'une main si féconde ; qu'en rattachant ce travail d'analyse à un nœud commun, on vît se reproduire sa vive et gracieuse image ; qu'on lui dressât un piédestal ; et qu'on l'y fît poser, simple, sans parure étrangère, telle enfin qu'elle s'est peinte elle-même ; ne serait-ce point ainsi le moyen de faire l'histoire de l'âme et du cœur chez les femmes; et le meilleur historien ne sera-t-il point celui qui se sera montré le copiste le plus fidèle ?

Le style c'est l'homme, a dit Buffon ; madame de Sévigné, dis-je à mon tour, c'est la femme ; la femme, éternel orgueil de son sexe, type de la perfection, autant du moins, qu'en peut approcher sa fragile nature. Il est en effet certains petits défauts qui semblent de préférence s'attacher aux femmes spirituelles, mais qui, loin de les déparer, ne font au contraire, ainsi qu'une mouche coquette posée à dessein sur un joli visage, que leur donner plus de charme et de piquant. Ce ne sera donc point nuire au gracieux ensemble de Sévigné, que de reproduire, sans rien dissimuler, cette riante figure historique.

Qu'importe, dans une femme aimable, dira l'austère moraliste, la beauté du corps et du visage ? C'est la beauté de l'âme qu'il faut louer, et non de futiles agréments dus au seul hasard, et qu'un jour peut nous enlever à la fois, avant que le temps ne les efface un à un sur son passage ! Il importe beaucoup, au contraire, à la destinée et au mérite des femmes qu'elles soient plus ou moins jolies. La beauté est un don du ciel non moins que le génie ; le regard est le chemin du cœur. C'est donc un grand avantage de plus d'être belle ; madame de Sévigné l'était.

Mais, ainsi que la gloire, la beauté a ses dangers

Hosted by Google

comme ses charmes ; elle peut même quelquefois donner plus de relief à la vertu. Certes, elle sera doublement digne d'hommages, celle qui, demeurée veuve à l'âge des plaisirs et au sein des richesses, aura pris la résolution de ne vivre que pour ses enfants ; qui, à vingt-cinq ans, aura formé et accompli le projet de résister à toute tentative de nouvelle alliance ; qui, sûre de son cœur, n'aura même point voulu, en renonçant au monde, avoir l'air de fuir le péril pour n'y point succomber. Telle fut Marie de Rabutin-Chantal, lorsqu'un duel fatal lui enleva son époux, le marquis de Sévigné.

La plume méthodique d'un biographe eût, sans doute, commencé par retracer et la naissance et la jeunesse de madame de Sévigné ; nous l'eût montrée docile aux leçons du bon abbé de Coulanges, son oncle et son tuteur, après la perte de ses parents, et lui vouant, en échange de ses soins, une tendresse filiale qui ne devait finir qu'avec la vie de cet homme de bien. La vie de cette femme célèbre est peu fertile en incidents, elle est connue de tous. Qui ne sait qu'elle l'employa paisiblement à s'occuper de ses amis et de ses enfants, à voyager alternativement de chez l'un, chez l'autre ? que ce fut la tendresse qui jeta sur son existence cette douce monotonie, depuis la mort d'un époux auquel elle dut ses premiers chagrins, jusqu'au jour où une longue maladie de sa fille la frappa d'une anxiété qui la fit elle-même mourir d'amour maternel ?

Négligeant tous les détails historiques, j'avais hâte d'arriver à l'époque où Sévigné commence cette correspondance où elle se réfléchit comme dans une onde transparente. Et comme, de prime abord, elle se révèle sous un noble aspect !

Oui, il est admirable de voir cette jeune femme marquer ses premiers pas dans le grand monde par une sûreté de jugement et une maturité de raison qui ne sont, d'ordinaire, que les fruits tardifs de l'expérience ; de l'y voir, mère tendre et assidue, écrivain

Hosted by Google

pur et modeste, au milieu de toutes les débauches du cœur et de l'esprit. Ne craignez rien pour sa gloire littéraire, ô vous qui, chez madame de Montansier, la voyez souvent assise au milieu des Trissotins et des Philamintes, elle, vierge et naïve imagination. En vain le bel esprit va faire miroiter à ses yeux toutes ses factices pierreries : elle saura les apprécier à leur juste valeur, et traversera l'hôtel Rambouillet sans daigner en attacher une seule à sa couronne. Soyez sans crainte pour sa vertu, ô vous qui la voyez, jeune, jolie et douée d'une âme aimante, fréquenter les salons tout peuplés des roués de la cour. Dans ces jours de discordes civiles où tous les liens semblent se briser sous la main de la licence, dans ces boudoirs parfumés, l'immoralité peut bien se pavaner sous le manteau de la mode ; la galanterie, reine de l'époque, peut bien cacher ses intrigues amoureuses sous le masque des partis, et l'adultère se réfugier sous la bannière de la Fronde ou de Mazarin ; la réputation des femmes peut bien se jouer dans un petit souper, comme le gage de vingt créanciers dans un seul brelan...... Impuissante contagion ! Madame de Sévigné traversera la régence, toujours pûre et digne d'elle-même, sans avoir vu seulement se ternir sa blanche renommée.

Et cependant, contre le cœur de cette faible femme s'étaient liguées toutes les séductions qui pouvaient le mieux le faire chanceler : la gloire, l'esprit, le faste et la naissance. Le prix de la conquête avait excité l'ambition d'une foule de conquérants : le frère du grand Condé poursuivait contre elle une victoire qu'il eût regardée comme un honneur, même pour son nom royal ; et Fouquet, le héros de tant d'aventures galantes, Fouquet, tout couvert de faciles lauriers, vint lui-même au flambeau brûler ses ailes dorées ! Mais, plus heureux de sa défaite que d'un triomphe qui n'eût été qu'éphémère, au lieu de l'amour qu'il osait réclamer, Fouquet rencontra dans sa chute la pure et sainte amitié,

Hosted by Google

l'amitié qui pardonna à la présomptueuse opulence, pour demeurer toujours fidèle au malheur.

Dans une vie dont si peu d'orages troublèrent l'uniformité, ce sont autant d'événements que les moindres circonstances venant développer chez madame de Sévigné de nouvelles sensations et donner lieu à sa belle âme de se manifester tout entière. Ce que n'avait point osé la calomnie dans les salons de la Régence, elle le vit tenter par un parent, par Bussy Rabutin. Ce fut pour madame de Sévigné une douleur bien vive et bien imméritée, quand elle apprit qu'au milieu des *Amours des Gaules*, cette scandaleuse chronique des turpitudes du jour, Bussy l'avait clouée au pilori, elle, confiante et inoffensive, sans qu'il eût daigné même jeter sur les traits de sa victime un voile assez épais pour la soustraire aux regards des méchants.

Ah ! gardons-nous de croire, ainsi qu'on l'assure, que la pureté de la conscience est une égide à l'abri de laquelle on se rit en paix du soupçon !

Plus la conscience est pure, plus l'honneur est intact, moins il est facile de dédaigner l'attaque qui peut vous le ravir ; le chagrin se mesure alors à la valeur du trésor menacé. S'être heurtée ainsi, dès ses premiers pas dans le monde, à une aussi désolante injustice, pouvait jeter dans le caractère de madame de Sévigné une teinte de ressentiment ou de tristesse ; l'injure de son cousin n'en altéra pas plus l'admirable égalité que les tentatives audacieuses de Fouquet. Elle accorda également son pardon au libelliste, mais en le grondant d'une voix si douce et si mélancolique, que ce fut lui qui resta blessé.

— « N'en parlons plus, dit-elle en terminant ; vous
» réparez trop bien le passé, et d'une manière si noble
» et naturelle, que je veux bien présentement vous en
» devoir le reste. »

Et partout, dans sa correspondance avec Bussy, on rencontre les témoignages d'une amitié sincère, d'une âme généreuse qui oublie l'outrage pour ne plus

Hosted by Google

apercevoir que le repentir. Telle est la première vertu qui brille dès le seuil du monument élevé par elle ; tel est le premier démenti donné par sa plume à la voix qui accuse le cœur de la femme de garder si peu de place au pardon des injures.

La nature a doué les femmes d'une organisation plus irritable et plus sensible que la nôtre; leur âme, moins vivement préoccupée par de précoces et absorbantes études, est, de meilleure heure, sous l'empire des penchants naturels ; ces penchants vont bientôt s'emparer du sol, y développer leur germe, et y éclore enfin avec toute la vigueur de la passion. Que ce soit vers le ciel que s'élance sa pensée, que son regard demeure attaché à la terre, la femme, par un instinctif avertissement de sa faiblesse, éprouve le besoin de ne pas vivre seule ; il faut qu'elle aime et qu'elle soit aimée. L'amour lui donnera ici-bas un appui contre les caprices du sort ; l'amitié en partagera avec elle le fardeau ; et elle trouvera, dans la religion, un divin époux. Amour, amitié, religion : trois passions qui se partagèrent la même âme ; trois rayons célestes qui, suffisant d'ordinaire à remplir chacun un cœur, se confondirent dans celui de Sévigné, pour n'y former qu'une seule flamme.

Cet amour, dont on chercherait en vain chez elle une seule trace, soit dans un souvenir de son époux, soit dans quelque intrigue galante ; cette soif d'aimer, partage inévitable d'une femme aussi tendre, se porteront tout entiers sur sa fille. Et ce n'est point ici de l'amour maternel que j'entends parler ; non, c'est bien de la passion qui se nomme amour ; de ce sentiment qu'on voit, quel qu'en soit l'objet, se manifester par des signes certains et n'appartenant qu'à lui.

Ce n'est point le langage d'une mère qui se fait entendre dans sa correspondance avec Madame de Grignan ; chez elle, la tendresse maternelle prend toute l'exaltation de l'amour. Elle en a les caprices ainsi que les faiblesses pour l'objet aimé ; elle se complaît dans

Hosted by Google

une extatique et louangeuse contemplation des moindres mérites et des charmes de sa fille ; la séparation et l'absence la plongent dans tout le délire de la passion ; et, plus d'une fois, le lecteur a besoin de se rappeler que c'est le plus saint des amours qui, sous la plume de Sévigné, emprunte les accents d'Héloïse.

Voulez-vous voir les déchirements d'un cœur veuf de tout ce qu'il chérissait ? Ecoutez l'impression que lui fait la vue des lieux abandonnés par sa fille. — « Toute votre chambre me tue ; la fenêtre de ce degré » par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville, et par où je vous rappelai, me fait peur, » quand je pense combien alors j'étais capable de m'y » jeter ; car je suis folle quelquefois ! »

A chaque nouvelle séparation ce sont mêmes désespoirs et mêmes symptômes d'amour. « Il me semble » toujours, ma fille, que je ne saurais vivre sans vous. » Je suis tous les matins dans ce jardin que vous connaissez ; je vous cherche partout, et tous les endroits » où je vous ai vue me font mal ! » Peut-être, je dois en convenir, la tendresse maternelle commence-t-elle ici à perdre un peu de sa similitude avec l'amour ; c'est au bout de dix ans de séparation que s'exprime ainsi madame de Sévigné ; et l'amour finit, hélas ! assez ordinairement avant dix années, par se faire de l'absence un état qui n'a plus rien d'anormal. Cela se nomme de la résignation.

Il n'est point, dit-on, de véritable passion sans jalousie. Ce symptôme ne manque pas plus que les autres ; madame de Sévigné est jalouse de son gendre. — « Je ne vois pas un moment où vous soyez à vous ; je » vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser » d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre » tout son bonheur. » — N'apercevez-vous pas là tout l'égoïsme de la jalousie ?

Et comment nommerez-vous ces transports, à la réception de la première lettre de madame de Grignan ; cette crainte et ces reproches de n'être point assez

Hosted by Google

aimée ; cette enfantine recommandation de regarder la lune à une heure déterminée, afin qu'à deux cents lieues l'une de l'autre on puisse admirer ensemble la même chose ? Non , on ne pourrait soutenir que l'amour n'a pas rempli, dans la vie de madame de Sévigné, toute la place que lui destine la nature dans la vie des femmes: jeune et séduisante., elle le repoussa sous une forme , pour s'y abandonner tout entière sous une autre ; elle l'éprouva avec toute sa véhémence , tous ses chagrins , tous ses plaisirs. Mais elle sut le sanctifier en le dépouillant de tout ce qu'il a de sensuel et de mondain , en le purifiant au foyer d'un cœur maternel.

Serait-il vrai que l'amitié n'eût point dans les cœurs féminins le même empire que chez les hommes ? L'amitié n'est point une de ces passions fugitives qui , ainsi que l'amour , par une secrète prescience de leur éphémère durée , dépensent en quelques mois toute l'ardeur nécessaire à une longue vie ; qui , en la traversant , appuient fortement leur pied rapide sur notre existence , afin qu'il y laisse du moins une profonde empreinte de leur passage. L'amitié est de tous les jours, elle est de tous les âges ; ne serait-ce point un reste de la vieille ironie attachée au renom des femmes , en fait de constance , qui , fort peu galamment , les aurait déclarées incapables d'un sentiment fondé sur la fidélité? A madame de Sévigné de venger encore son sexe d'une telle imputation; à Sévigné qui écrivait au comte de Grignan : « Je suis fort délicate en amitié , et ne m'y » connais pas trop mal. »

Voyez-vous ce groupe de dames , dont l'une a gardé son masque de velours , se presser avec anxiété aux barreaux d'une petite fenêtre donnant sur la cour de l'arsenal, en novembre 1664 ? Elles attendent en silence, les yeux fixés sur une porte basse ; enfin un homme paraît et s'avance dans la cour , escorté de cinquante mousquetaires. Il marche lent et rêveur ; la femme masquée l'aperçoit , et *voilà*, a-t-elle dit , *les jambes qui lui tremblent, et son cœur qui bat si fort qu'elle n'en peut*

Hosted by Google

plus. La dame au masque, c'est madame de Sévigné ; le prisonnier qu'elle a trouvé le moyen de voir passer, c'est *son pauvre ami*, c'est Fouquet, qui revient du Parlement, où, depuis dix jours, il défend son honneur et sa tête avec tant d'esprit et de dignité.

Non, jamais l'amitié ne se montra plus tendre, plus fidèle, plus tremblante devant le danger couru, plus heureuse d'y voir échapper un autre, que ne se montre madame de Sévigné dans la relation par elle écrite, jour par jour, de ce mémorable procès du surintendant Fouquet.

Dira-t-on encore qu'entre femmes également jeunes, jolies et spirituelles, la crainte de rencontrer une rivale fait taire le désir de chercher une amie ? Quelle est donc alors la nature de l'attachement de madame de Sévigné pour la duchesse de Saint-Simon ? Et madame de Lafayette, dont un esprit mesquin pouvait être jaloux, eût-elle jamais une amie plus sincère, elle qui pouvait, sous tant de rapports, disputer à madame de Sévigné une part des hommages de la cour ? Bien loin de là : c'est avec une véritable joie que la bonne mère raconte à sa fille tous ceux dont le roi a honoré madame de Lafayette. Un jour de fête, à Versailles, S. M. est allée jusqu'à la faire monter dans son carrosse ; et elle est heureuse du bonheur de son amie ; on dirait que le triomphe de l'une prête à l'autre un fraternel rayon de gloire.

E. LABRETONNIÈRE.

(*La suite à la quinzaine.*)

Hosted by Google

LE VIEILLARD ET SES FILS.

APOLOGUE.

Vers le soir attablés sous l'épaisse charmille,
Un laboureur et ses enfants,
Après les longs travaux, célébraient en famille
La fin de la moisson aux épis abondants.
Heureux d'avoir empli son grenier jusqu'au faîte,
Le vieillard, verre en main, pour couronner la fête,
Achevait sa chanson, quand, d'un ton doucereux,
L'aîné des fils lui dit : Père, j'ai dans la tête
Un projet qui, je crois, nous ferait tous heureux.
— Tous heureux ? Je crains fort que ce ne soit pas sage.
J'écoute. — Le repos est séant au vieil âge ;
Trop longtemps les soucis ont blanchi vos cheveux :
Entre nous de vos biens faites donc le partage.
Mes frères avec moi sont en cela d'accord
Que nous ne prétendons vous porter aucun tort.
A nous les dûrs labeurs, et fixez-nous vous même
Le tribut que chacun devra vous assurer.
Ici, tout d'une voix, les enfants de jurer
Qu'il est doux de servir les vieux parents qu'on aime.
Mais le front du vieillard se faisait soucieux ;
Quelque temps il resta sombre, silencieux ;
Puis, d'un cœur attristé que trahit sa parole,
Il répondit enfin par cette parabole :

— Lorsque j'étais enfant, j'avais pris dans leur nid
Des moineaux au naissant plumage,
Et jusqu'au jour où leur aile grandit,
Je les tins enfermés dans une étroite cage.
Grande fut la douleur des parents passereaux !
J'entends encor leurs cris ! A l'entour du grillage

Hosted by Google

Ils rôdèrent longtemps. Puis s'armant de courage,
Les pauvrets, à la fin, à travers les barreaux,
Sans souci du danger, à leur chère famille
Apportèrent du bec le grain et la chenille.
Tout un mois j'admirai le zèle des parents.

Cependant, les petits étaient devenus grands;
Et voletant plus haut de leur aile plus forte,
De la cage un matin je leur ouvrais la porte.
Mais, à l'heure où, joyeux, les enfants dans le ciel
S'enfuyaient d'un essor rapide,
Poussé par un instinct cruel,
Je tendais aux parents le trébuchet perfide,
Et, dès ce même jour,
Je les fis prisonniers tous les deux à leur tour.

Chers oiseaux envolés depuis une heure à peine,
Qui près de là chantez aux branches du grand chêne,
Accourez! C'est l'instant de rendre à vos parents
Leurs soins et leur amour! Oh! vous allez paraître!
Je le crus: je laissai la cage à la fenêtre,
Et portai loin de là mes pas indifférents.

Plus vieux, j'aurais été plus sage.
Mais, naïveté de cet âge!
Dans la prison je ne mis pas de grain;
Et je trouvai, le lendemain,
Les deux oiseaux morts de faim dans la cage.

Et vous qui me lirez, quand vous aurez compris
La leçon qu'à ses fils voulut donner ce père,
Vous n'oublîrez jamais, bons vieillards, je l'espère,
Qu'au trébuchet trompeur bien fous ceux qui sont pris.

ENVOI.

A MON FRÈRE JULES ROMIEUX.

A toi, frère, je dois l'idée;
Bien simple en est le vêtement.

Hosted by Google

Ma muse en rimant fut guidée
Par cet unique sentiment :
Donner quelques conseils utiles ;
C'était aussi ton seul désir.
Dans ce dessein , j'ai du choisir
Non pas des ornements futiles ,
Mais la grave simplicité.
Puisse donc la publicité
De notre fraternelle fable
A plus d'un.... être profitable.
Je l'ai raconté de mon mieux
Ce sujet qui plaira peut-être ;
A toi j'ai dû de le connaître ,
Et le signe...

JULES ROMIEUX.

Hosted by Google

LE PILOTE.

Le vent souffle avec force et la voix du tonnerre
Semble la voix de Dieu qui menace la terre ;
La mer, comme un serpent, se tord, siffle, et ses flots
D'épouvante et d'horreur glacent les matelots.

Que veut donc cette foule au bout de la jetée ?
Sous le ciel noir, devant cette mer irritée,
Quel spectacle les fait sortir de leur maison ?

— Un vaisseau dématé qu'on voit à l'horizon.

Le pilote avec eux est venu sur la côte,
Et, terrible, a soudain crié d'une voix haute :
— Qu'on mette à flot ma barque ! Allons, mes chers amis ;
A l'appel du danger le repos n'est permis
Qu'au lâche. — En vain sa femme, implorant sa tendresse,
Lui montre avec effroi la vague qui se dresse ;
En vain sa fille pleure et lui dit : « reste-là. »
— Ma barque est-elle prête ? — Oui, maître, la voilà. —
Embrassez-moi ! Va, femme, à l'autel de la Vierge
M'attendre avec ta fille et fais brûler un cierge.
Priez : j'en reviendrai. Si non, tu dois savoir
Que l'on gagne le ciel en faisant son devoir. —

Le pilote, à ces mots, va détacher sa chaîne,
Ceint autour de ses reins sa chemise dê laine,
Et, léger, demi-nu, prêt à l'événement,
Vers le navire en vue il cingle bravement.

Sur un tronçon de mât, debout, le capitaine
L'aperçoit le premier ; il crie à perdre haleine :

Hosted by Google

— Un pilote ! — Chacun partage son transport :
C'est si dur de mourir quand on arrive au port !
Le pilote s'approche ; il atteint le navire ;
Mais la mer l'enveloppe et son côtre chavire.
Martyr du dévoûment, va-t-il ici périr ?
Non, sa tâche est à faire : il ne doit pas mourir.
Contre les chocs du monstre, il lutte, il flotte, il nage ;
Il crie aux matelots : « Amis, prenez courage ! »
On lui lance une corde ; il la saisit ; d'un bond,
Par un suprême effort, le voilà sur le pont.

C'est trop peu que d'avoir ainsi risqué sa vie.
Communiquant à tous ce qu'il a d'énergie,
Il se met à la barre et prend le porte-voix ;
L'équipage empressé se ranime à sa voix ;
A l'instant tout s'ébranle ; en ce péril extrême,
Cet homme pense à tout, n'oubliant que lui-même ;
Il est blessé : qu'importe ? il n'y veut point songer
Que le vaisseau ne soit à l'abri du danger.
On dirait, à le voir portant si haut la tête,
Quelque être surhumain qui dompte la tempête ;
Dieu l'illumine ; Dieu semble être à son côté.
Tel, vainqueur, sur le pont du vaisseau démâté,
Lentement, fièrement dans le port il arrive,
Et le peuple en héros l'acclame de la rive.

Le capitaine alors dit, lui prenant la main :
— Pour vous récompenser n'attendons pas demain.
Qu'exigez-vous, ami ? Fixez votre salaire.
Parlez : demander peu ce serait me déplaire ;
Je ne puis trop payer un pareil dévoûment. —
Mais lui, baissant les yeux, répondit simplement :
— Vous ne me devez rien ; mais j'ai perdu mon côtre ;
C'était mon gagne pain ; faites m'en faire un autre.

Alexandre Gourraud.

BROUTILLES BIBLIOGRAPHIQUES.

(8e SÉRIE.)

54. — Premier discours brief et véritable de ce qui s'est passé en la ville et gouvernement de la Rochelle, depuis l'an 1567 jusques en l'année 1568. — Imprimé nouvellement, 1575.

55. — Second discours brief et véritable de ce qui s'est passé en la ville et gouvernement de la Rochelle, depuis l'an 1568 jusques en l'année 1570. — Imprimé nouvellement, 1575.

Ces deux discours, omis dans Barbier, sont de J. Lahaize. J'ai donné une notice sur Lahaize, dans mes *Études sur les historiens de la Rochelle.*

56. — *Supplément au mémoire sur la nature de la chirurgie, etc., ou projet de réglement pour une école de chirurgie à la Rochelle, présenté au Gouvernement en 1785*, par M. Gabaude. — Rochelle, 1790, in-4o, 20 pages. (Omis par Quérard.)

57. — *Topographie médicale de la cité de la Rochelle et des lieux environnants.....*, par M. Gabaude. — 1795, Rochelle, Chauvet, 55 pages in-4o. (Omis par Quérard.)

M. Jean Gabaude était chirurgien en chef des hospices civils de la Rochelle. Il fut plus tard membre du conseil général de la commune, puis de l'institut

Hosted by Google

littéraire ou académie. Je ne sache pas que le mémoire dont j'annonce ici le supplément ait été publié. M. Gabaude reçut de vifs remerciements du conseil de la commune, quand il lui présenta sa *topographie* médicale. Ce mémoire, plein de documents et de faits, traite successivement de la place de la Rochelle et de ses dépendances, des lieux environnants, des météores (On y trouve les observations de M. Seignette, de 1783 à 1791), de la constitution des citoyens et de leurs maladies.

M. Gabaude était né à Saint-Denis, diocèse de Carcassonne, il mourut à la Rochelle, le 3 fructidor, an IX (21 août 1801), âgé de 70 ans.

58. — Romieux, Edme. *Essai historique et médical sur la topographie de la ville de la Rochelle*, thèse pour le doctorat en médecine. — Mai 1819, in-4°, (Omis dans Quérard.)

Trois médecins qui avaient longtemps exercé leur art à la Rochelle avaient fourni des notes au jeune auteur.

59. — Camus : *Notice des principaux décrets rendus par l'assemblée nationale constituante sur les matières les plus importantes, n° 1.* — Imprimerie nationale. (Omis dans Quérard.)

Les autres portent seulement pour titre: *Notice des principaux décrets*. La pagination recommence à chaque numéro. Le prospectus porte ce titre : *Histoire abrégée des travaux de l'assemblée nationale constituante; Recueil des décrets de l'assemblée nationale constituante, selon l'ordre des matières ; Institution au droit public et privé de la France*, par M. Camus, garde des archives nationales.

J'ai sous les yeux vingt numéros de cette collection : je ne sais si elle est ainsi ou n'est pas complète.

60. — *Précis du plan d'un établissement* qui serait,

Hosted by Google

une source intarissable de prospérités pour la France, intitulé : *Moyen simple, sûr et facile de libérer l'Etat, soulager le peuple et rendre la nation plus riche, plus puissante et plus heureuse qu'elle n'a jamais été*, dédié (en 1789) à la nation et au roi, par M. Dandibert-Caille, ancien consul de paix près l'Empereur du Maroc, membre de la Société des amis de la constitution de Paris ; avec cette épigraphe : *Soyons d'accord, nous serons heureux.* — Paris, imp. du *patriote français*, 1791, 38 p., in-8°. (Omis dans Quérard.)

Je n'ai pas abrégé ce long titre, parce que je ne trouve nulle part d'autre renseignement sur cet écrivain. Il y a dans Quérard un article : *Audibert-Caille, médecin.*

61. — *Oraison funèbre de Mgr Charles-Magdeleine Frézeau de la Frézelière, évêque de la Rochelle*, prononcéé le 10 janvier 1703, dans l'église de Marans, par messire François Ragot, prêtre, curé de la paroisse, syndic du clergé de la Rochelle. — Rochelle, Mesnier, 1703, in-4°, 28 p. (Omis dans Quérard.)

Je n'ai pas de détail sur l'auteur.

L. Delayant.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

LE XXIV MAI MCCCCLXXII.

L'entrée de Louis XI à la Rochelle, le 24 mai 1472, n'est pas l'objet d'un problème historique: les historiens s'accordent sur les faits, ou plutôt ils ont tous puisé à la même source, le récit officiel du livre de la Paterne; mais ils ne s'accordent pas sur le jugement qu'ils en portent, et c'est cette question de morale que je me propose d'examiner.

On ne peut essayer cette appréciation sans exposer quelques faits antérieurs.

En 1469, Louis XI, contraint par les idées de son temps, appuyées des réclamations armées des Seigneurs, de donner un apanage à son frère, persuadé que ce frère, fort peu redoutable par lui-même, était au contraire l'instrument le plus redoutable aux mains de ses ennemis, ne voulant lui laisser ni la Champagne ni la Normandie, trop voisines des grands fiefs dont il redoutait les maîtres, la Bourgogne et la Bretagne, fut heureux de lui faire accepter la Guyenne. Telles étaient les circonstances qu'il ne pouvait se passer d'une prompte et complète adhésion de son frère, qu'il ne pouvait l'obtenir qu'en l'éblouissant, non en le violentant. Il n'épargna rien pour l'éblouir. La Rochelle était alors le lien, le trait d'union entre la Guyenne et la Bretagne; il n'y avait pas cent ans qu'elle était revenue à la France, et les Anglais ne l'avaient pas oubliée; c'étaient là de fortes raisons pour qu'elle ne sortît pas des mains du Roi; le Roi la donna au duc; c'était une

Hosted by Google

violation directe des priviléges précis de la Rochelle ; les Rochelais protestaient ; ils avaient autrefois fait attendre des mois le tout-puissant Edouard III d'Angleterre, et maintenant il ne fallait pas de retard. Louis XI manda les Rochelais ; il avait affaire à des hommes singulièrement intelligents de la politique pratique. Il leur fit comprendre qu'il s'agissait ici de ne pas remettre en question ce que la guerre de cent ans avait décidé en faveur de la France, et que pour cela il fallait se hâter. La Rochelle se soumit. Trois lettres de jussion, dans la forme la plus impérieuse, furent données coup sur coup, et la Rochelle reçut d'abord les représentants du duc, puis le duc lui-même, et celui-ci avec de grandes fêtes.

Les actes officiels ne pouvaient porter trace des considérations qui avaient décidé les Rochelais à une prompte obéissance ; mais je ne les appuie pas seulement sur la vraisemblance ; comment ne pas y voir une allusion dans ces termes de la lettre de Louis XI au corps de ville : « Notre vouloir et intention qui est tel » que sans aucune dissimulation vous obéissiez à notre » amé et féal conseiller et chambellan le sénéchal » de Poitou, en entretenant les promesses et convenances qu'avons faites à notre beau frère de Guyenne, » dont si grand bien en est advenu que le *bien de paix* » *s'en est ensuivi*, et si autrement le faisiez il nous viendrait à trop grand préjudice et déplaisir, ainsi *que* » *bien au long leur avons fait dire* (à vos députés) et » néanmoins leur avons commandé *de bouche*, sur tant » qu'ils craignent de nous désobéir et de méprendre » envers nous, ainsi le faire faire et le vous référer, à » leur retour devers vous, etc. » Ce mélange de commandement et de prière peut-il laisser douter que Louis XI eût dit clairement aux députés rochelais qu'il leur demandait de se sacrifier au bien public ? Les autres lettres, plus conformes au ton officiel ordinaire, délient les Rochelais de leur serment envers le Roi et garantissent le respect de leurs priviléges.

Hosted by Google

Moins de quatre mois après eut lieu l'entrevue du Braud, qui fut préparée à la Rochelle. On sait que, commencée avec toutes les précautions de la méfiance, elle se termina dans une expansion vraiment fraternelle. On a vu là une double dissimulation. Je ne puis partager cette opinion. On ne peut se résoudre à croire à un acte de franchise chez Louis XI. J'avoue que c'était un détestable prince, en faveur duquel on ne peut faire valoir d'autre circonstance atténuante que celle-ci : que ses ennemis valaient encore moins que lui, et que c'eût été un grand malheur qu'il n'en eût pas triomphé; mais il y a un trait de son caractère auquel on ne fait pas assez attention, c'est l'ardeur, l'impétuosité de ses désirs. Ses biographes lui font honneur, car c'en est bien un à leurs yeux, d'une perfidie constante, et il y avait en effet une grande constance dans les vues de sa politique générale; mais ils ne voient pas que, par un singulier contraste, il y joignait, dans les détails, un emportement, une fougue qui ne le laissait plus songer ni à la veille, ni au lendemain. Colère, attendrissement, gaîté, tout chez lui leur paraît calcul; je crois au contraire que tout cela était naturel; mais qu'il le soumettait à une politique voulue, calculée. Ces grands vassaux qui avaient fait de lui dans sa jeunesse un instrument contre son père, qui faisaient de son frère un instrument contre lui, lui inspiraient trop justement une méfiance sans borne qui, dans les trois dernières années d'une vie assez courte (Louis XI mourut à 60 ans), sous l'influence d'une maladie terrible, prit un caractère atrabilaire et maniaque; il n'en conserva pas moins, beaucoup plus tard que la plupart des hommes, les élans irréfléchis de la jeunesse. Lorsqu'il vit son frère au Braud, ils n'avaient pas, l'un et l'autre, de plus grand intérêt qu'une mutuelle amitié, et je crois que leurs promesses furent sincères.

Mais l'amitié de Louis était fort exigeante, et Charles était incapable de volonté, complètement incapable de dominer les intrigues qui l'entouraient. Il manqua cer-

Hosted by Google

tainement le premier aux promesses du Braud. Il prit part, ou du moins il laissa mêler son nom à tous les complots ourdis contre le Roi de France. Celui-ci essaya d'abord de dissoudre cette ligue, puis voulut gagner du temps, espérant, il faut bien employer ce mot terrible, que la mort le débarrasserait de son frère. En mai 1472, il y avait sept mois que Charles luttait contre les suites d'un empoisonnement qu'on a, sans aucune preuve et même sans beaucoup de vraisemblance, imputé au Roi. Mais alors celui-ci s'aperçut qu'il était entouré et comme enlacé de toutes parts, que plusieurs de ses officiers mêmes étaient vendus à ses ennemis, que l'Angleterre se tenait prête, qu'enfin il perdait tout le temps qu'il croyait gagner. Il se mit donc à agir, non-seulement avec promptitude, mais avec hâte, et tenta de porter le coup le plus terrible à ses ennemis en dépouillant le duc de Guyenne. Il entra subitement en Saintonge, s'empara, sans coup férir, de Saint-Jean d'Angély, de Saintes et, s'arrêtant un instant à Surgères, fit dire aux Rochelais qu'il voulait entrer de suite dans leur ville.

Vivement troublés par cette prétention, ils envoyèrent vers lui trois députés, Pierre Pierre, Foulque Roulin, Guillaume Faytis, pour lui représenter qu'ils ne pouvaient lui ouvrir leurs portes sans en référer auparavant au duc, qu'ils n'avaient accepté pour seigneur que sur son exprès commandement. Ceux-ci revinrent le 22 mai, rapportant à leurs concitoyens que le Roi ne voulait entendre à aucune représentation, qu'il voulait entrer immédiatement dans la ville, qu'autrement il menaçait de s'en emparer de vive force, de la saccager et de la détruire ; qu'il exigeait qu'ils lui portassent leur soumission le surlendemain à Bourgneuf, où il ne les attendrait que quelques heures.

Que s'était-il passé dans cette entrevue? Il est impossible de le dire, mais il est visible que Louis XI devait singulièrement redouter d'en venir à ces extrémités violentes dont il menaçait et, quand on le connaît, il

est difficile de supposer qu'il ne se fût adressé qu'aux intérêts publics. Je ne trouve pourtant aucune marque de sa faveur particulière pour aucun des trois députés; mais de pareilles traces ont bien pu disparaître; mais le maire Cadiot devint dans l'année maître de l'artillerie royale, et Mérichon, le membre le plus influent peut-être du corps de ville, chambellan du roi; ce qui ne dément pas du tout ce que dit Comines, qu'en s'approchant de la Rochelle, Louis avait des intelligences dans la ville. Je ne prétends donc ni dire ni nier que quelques-uns des échevins aient songé à leur intérêt personnel. Mais ce motif peu relevé peut ôter à la noblesse, il n'ôte rien à la justice où à l'injustice de leur décision; fût-elle conforme à leur devoir, à l'intérêt de la ville, à l'intérêt de la France? C'est la triple question qui se pose.

La journée du 23 mai restait aux Rochelais pour décider s'ils se soumettraient au Roi, au risque de tout le mécontentement du duc, leur seigneur immédiat, ou s'ils mettraient en grand danger leur fortune, leur vie, leur liberté, pour donner le signal d'une nouvelle guerre civile en France.

Il est hors de doute que, dans ces graves circonstances, avant de réunir le corps de ville, le maire eut un entretien avec les échevins, son conseil particulier, et que dans cette assemblée de douze ou quinze personnes, les opinions s'échangèrent sur un ton moins officiel, mais plus vif et plus sincère. Si les murs de ce cabinet avaient pu garder quelques-unes de ces paroles, de ces indiscrétions peut-être, si on pouvait les y retrouver, comme on retrouve parfois des peintures antiques sous le badigeon contemporain, la question se résoudrait probablement d'elle-même. Mais, puisque ce serait là une espérance tout à fait chimérique, essayons donc de les entendre par l'imagination.

Là se trouvait Jean Langlois, sieur d'Angliers, procureur général du duc de Guyenne et que nous

Hosted by Google

savons avoir été le plus fidèle de ses partisans. Quand Foulque Roulin, au nom des députés, eut exposé le résultat de leur mission et la nécessité de prendre une décision aussi prompte qu'énergique, il fut le premier à se récrier; il rappela vivement aux Rochelais que c'était sur l'ordre du Roi lui-même qu'ils avaient prêté serment au duc; qu'ils l'avaient fait après de grandes difficultés, mais d'autant plus sincèrement; qu'un marché oblige d'autant plus qu'il a été plus complètement débattu. Je sais, ajouta-t-il, qu'il y a un siècle nos pères, livrés malgré eux au Roi Edouard III, se délivrèrent par une bonne astuce de la garnison qui occupait le château, et se redonnèrent à la France; mais le roi Edouard était anglais, et le prince Charles est du plus pur sang de France; mais le château lui-même était un signe de méfiance et un affront, et nous n'avons aujourd'hui ni garnison à chasser, ni château à démolir; mais Edouard voulait enlever nos pères de chez eux et leur préparait des grésillons; Charles nous a été bon seigneur, il vous a défendus contre ses propres officiers, et il n'y a encore que peu de jours que vous avez reçu de lui une nouvelle ratification de nos priviléges. Que le roi Louis s'entende avec son frère, et nous sommes prêts à lui ouvrir nos portes et nos cœurs; mais qu'il n'exige pas de nous de manquer à notre loyal serment. — C'est assez d'obéir au roi, il ne faut pas lui ressembler, ajouta-t-il un peu moins haut.

Les assistants ne réprimèrent qu'à demi un sourire; mais ils se regardaient avec quelque embarras. Pierre Pierre reprit: Ce que maître Langlois demande, nous le voudrions tous; mais il ne sert de rien de se flatter. Ce qu'il y a entre le roi et son frère, Dieu le sait; mais nous savons, nous, que le roi veut être obéi, qu'il veut entrer dans la Rochelle demain, de gré ou de force. Il faut ouvrir nos portes, ou allumer les mèches de nos canons.

Et nos canons sont prêts, dit le maire, et nous

Hosted by Google

avons de la poudre et des boulets. Grâce à Dieu, nos murs ne sont pas si près de terre qu'on les franchisse en un jour. Mais songez-y, maître Langlois ; c'est là une terrible guerre que nous allumons ; c'est pour l'éviter que nous nous sommes laissé donner au duc au mépris de nos priviléges. Est-ce bien le duc Charles que nous servons en résistant au roi ? Le duc est mourant, et que Dieu punisse les auteurs de sa mort ! Je ne sais pour moi ce qui peut empêcher le roi d'attendre, quelques jours peut-être. Mais le premier coup de canon tiré, que le duc meure ou non, serons-nous maîtres des événements ? A quels auxiliaires aurons-nous recours ? au Bourguignon, au Breton ? Lequel vous déplait le plus ? à l'Anglais ? oui, l'Anglais sera prompt à entrer à la Rochelle. Mais quand en sortira-t-il ? Je ne suis pas fâché de voir nos bonnes murailles entre nous et les Anglais, entre nous et les grands seigneurs. Le roi seul est l'ami des bourgeois.

Oui, dit Langlois, tant qu'il a pour ennemis les seigneurs ; mais, les seigneurs abattus, que fera le Roi pour les bourgeois, que ce soit le roi Louis ou un autre ?

A ces paroles on vit comme de la peur sur ces intrépides visages, et elles furent suivies d'un assez long silence. Enfin Mérichon le rompit.

Oui, mes amis, dit-il ; ce que vous pensez, je le pense, ce qui vous effraie, m'effraie. Mais est-il temps de songer à des périls éloignés et qu'il est peut-être au-dessus des forces humaines d'écarter ? C'est demain qu'il faut obéir ou combattre. Songeons à demain. J'ai reçu des bienfaits du roi Louis, j'ai reçu des honneurs du duc Charles ; je voudrais les servir tous les deux, mais à tous deux je préfère la France, je préfère la Rochelle. La France, que lui veulent les seigneurs ? Plusieurs de vous ont voyagé en Flandre, vous avez tous vu, dans notre port, des Flamands. Qui de vous ne sait ce que dit le duc de Bourgogne ? Il lui voudrait six rois ; il veut la démembrer ! Bourgeois de la Rochelle, vous trouverez dans vos registres un pieux souvenir

Hosted by Google

accordé à Jeanne la pucelle, qui est morte pour empêcher le démembrement de la France. Voulez-vous défaire son œuvre? Voulez-vous pour cela mettre aux plus grands dangers vos priviléges et votre ville? Et pourtant il me semble que nous pouvons, sans courir aucun péril, retirer d'importants avantages des circonstances présentes. Vous ne pouvez douter que le roi Louis ne désire vivement que notre soumission soit ou paraisse volontaire. Il n'acceptera pas de conditions; il comprendra à merveille les demandes d'une ville prête à ouvrir ses portes, mais dont les portes sont encore fermées; il comprendra qu'il est de l'intérêt du royaume que le port de la Rochelle reste, sous sa surveillance, ouvert aux Anglais, aux Allemands, aux Bretons, aux Espagnols, même pendant qu'il est, lui, en guerre avec leurs souverains.

Pourtant, s'il faut pour obtenir ces avantages se jouer du droit et des serments, je n'en suis pas d'avis. Le respect du droit est la meilleure garantie du faible. Il serait bien étrange pourtant que le devoir nous imposât la ruine de la patrie. Mais ces lois mêmes, qu'ont faites les seigneurs, nous ouvrent une voie légale pour échapper à cette extrémité. Le Roi, en réclamant la Rochelle, allègue qu'il ne l'a donnée à son frère que sous cette réserve qu'il pourrait toujours la reprendre en lui donnant en échange le comté de Comminge; qu'il ne la lui a donnée qu'à des conditions que son frère n'a pas remplies. Ce serait là un procès entre eux, s'il y avait des juges pour les Rois, si les seigneurs en reconnaissaient quand ils se croient forts. Et faute de juges, c'est entre eux un sujet de guerre. Mais nous n'avons, nous, prêté serment au duc de Guyenne qu'avec l'exception du service et obéissance première que nous devons au Roi notre souverain seigneur. A la vérité, nous eussions mieux aimé et nous avons demandé que notre duc fût dabord consulté sur l'entrée du Roi dans la Rochelle; mais, puisqu'il n'a pas dépendu de nous qu'il en fût ainsi, puisque ce n'est plus

aux remontrances, mais au canon qu'il nous faut avoir recours, n'est-ce pas à nous de décider si le service et l'obéissance que nous devons au Roi nous permettent une résistance d'une telle sorte ? Pour moi, je ne le crois pas, et pour tout dire, je crois que choisir entre la guerre et l'obéissance, c'est choisir entre les ennemis de la France et son Roi, et je choisis le parti du Roi de France.

Le conseil se rangea à l'avis de Mérichon. Le jour même, en effet, on exposa au corps de ville qu'il avait à décider si son serment l'obligeait de faire la guerre au Roi, et le corps de ville déclara que non, en s'appuyant sur cette clause, que son serment au duc de Guyenne réservait le service et l'obéissance première dus au Roi. Quant aux raisons plus profondes alléguées par Mérichon, elles fournirent le préambule de la confirmation des priviléges, en date du 24 mai, qui précéda l'entrée de Louis XI à la Rochelle. Ce ne fut que le 26, avant de quitter la ville, après avoir concentré toute sa pensée dans ces mots écrits sur les vitraux de la galerie des tours de la Chaîne: « ô la grande folie! » que Louis accorda le privilége demandé par la ville de pouvoir, sous certaines réserves, commercer avec les peuples dont les souverains feraient la guerre à la France. Favorable à la ville, il montra un bon vouloir efficace à plusieurs de ses bourgeois. Un seul pouvait craindre sa colère, celui qui s'était le plus énergiquement prononcé en faveur du duc.

Pendant que Louis, après avoir prêté le serment de respecter les priviléges de la ville, s'arrêtait encore en dévotes prières à l'autel de Notre-Dame, un homme vint se mettre à genoux devant lui, et le prier au nom de la Vierge même, de le recevoir en grâces. Qui es-tu? dit le Roi d'une voix brève. Sire, je suis Jean Langlois, sieur d'Angliers. — Un éclair de colère brilla dans les yeux de Louis ; mais bientôt, rassérénant son regard, radoucissant sa voix : tu m'as gravement offensé, dit-il; tu as failli nuire à des desseins bien chers et bien utiles

Hosted by Google

à notre beau pays de France ; mais puis que tu m'as supplié par ma bonne dame et maîtresse, certes, je te pardonne. Va et ne crains rien. Et comme cette parole fut tenue, bien qu'il n'y eût pas eu ici de serment prêté sur des reliques vengeresses, il faut bien dire que ce jour-là le rude roi Louis fut clément à force d'intelligence.

Et maintenant, si de ces discours, qui ne nous ont été conservés que par les échos des murailles, nous rapprochons les jugements des historiens, quel compte trouverons-nous qu'ils en ont tenu ?

Il ne faut rien demander de cette sorte aux historiens généraux : ils ne daignent même pas savoir si la Rochelle n'a pas pu ou n'a pas voulu se défendre, si elle s'est rendue avant ou après la mort du duc de Guyenne. Un seul, le plus bref d'entre eux, récapitulant, en 1628, tous les méfaits des Rochelais, leur reproche de s'être révoltés sous Louis XI, pendant les menées du duc de Guyenne. Arcère, au lieu de dire au président Hénault que ce paragraphe fait honneur à sa concision, car jamais homme instruit n'a accumulé tant d'erreurs dans si peu de lignes, a la bonhomie de les discuter une à une et de prouver que les Rochelais n'abusèrent pas des embarras et de la longanimité de Louis XI ; ce qui en vérité ne peut s'expliquer que par la constante préoccupation d'Arcère à justifier les Rochelais du reproche de facile rébellion. Dans une note, il les défend contre l'accusation plus redoutable d'avoir abandonné trop promptement le parti de Charles de Guyenne, en avançant que les usages féodaux donnaient au roi le pouvoir de les relever de leur serment. — Galland excuse les concessions de Louis XI à la ville, sur ce qu'il a gauchi dans la nécessité publique ; Galland juge le XV^e^ siècle sur les idées du XVII^e^. — Massiou trouve aussi qu'en mettant le commerce et la propriété privée en dehors des rigueurs de la guerre, c'est-à-dire en devançant la politique de plu-

Hosted by Google

sieurs siècles, Louis fit une « concession impolitique, » dont il ne calcula pas les conséquences et qui tendait » à former une puissance neutre, une république » indépendante au sein de la monarchie; » concession toutefois que les Rochelais avaient obtenue par « quelques heures d'une tumultueuse hésitation » apparemment comme ce général de l'antiquité qui prenait, disait-on, les villes en dormant, ce qui lui faisait demander ce qu'il eût fait de mieux, éveillé. — Dupont prend un peu en pitié ces pauvres « Rochelais fort » inquiets et ne sachant pas lequel finirait par être le » plus redoutable de Louis ou du duc de Guyenne. » C'est singulier, l'intrépide confiance que donne le fer, quand on le manie sous forme de plume.

Pour moi, je ne prendrai pas parti entre ces historiens, et je croirai avoir assez fait pour les Rochelais, si j'ai été fidèle interprète de leurs pensées.

L. Delayant.

Hosted by Google

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(SUITE.)

Madame de Sévigné traversa deux époques où le monde avait, en matière de religion, adopté deux masques fort différents ; son esprit éclairé et sa haute raison la préservèrent d'un contagieux exemple. Ce qu'elle était au milieu des railleries des choses saintes, des esprits forts, des abbés tapageurs de la minorité de Louis XIV, elle le fut encore au sein de la réaction hypocrite qui indigna les pinceaux de Molière et valut au monde un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Sans partager les allures mystiques d'une cour devenue dévote par imitation, sans se jeter dans un écart contraire, elle fut toujours animée de la piété la plus vraie ; elle s'imposa comme première loi et pour premier symbole religieux une confiante résignation aux volontés de la Providence. La droiture et la foi de son cœur lui semblaient de rassurantes garanties pour ne jamais désespérer de la justice de ses arrêts.

Aussi dédaigna-t-elle toutes les vaines subtilités, tous les tournois d'orthodoxie où rompaient tant de lances les casuistes de son temps, ne s'attachant qu'à la vérité évangélique, simple et sans travestissement. — « Tout cela, mon ami, écrit-elle à Bussy, ne m'avance » en rien dans la dévotion, et serait plus capable de » me reculer. Les distinctions d'oraisons vocales, men- » tales, de contemplation, d'union et de quiétude, ne » servent qu'à embrouiller l'esprit. Mais ce n'est point » la science qui inspire la dévotion, c'est uniquement » la grâce de Dieu. »

Hosted by Google

Avec une pareille rectitude de jugement, madame de Sévigné ne pouvait manquer de partager les doctrines de Port-Royal, de ces illustres philosophes chrétiens, auxquels la persécution donnait encore de nouveaux droits à son affectueuse sympathie. Elle se nourrissait, pour ainsi dire, de leur lecture ; elle les emportait à la campagne, elle les rapportait à la ville. Partout, sous sa plume, vient se placer le plus vif enthousiasme pour Arnaud, pour Nicole, pour Pascal ; Pascal *qu'elle met de moitié dans tout ce qu'il y a de beau !* Admirable et ingénieux éloge qui, dans un seul mot, suffirait presque à donner la mesure de ce génie.

Il est un autre culte, celui de la patrie, auquel elle garde la même ferveur. Chaque victoire de la France, chaque chant de triomphe trouve dans les lettres de madame de Sévigné un écho rapide qui les redit avec fierté. Voyez, dans ses fréquents retours sur la mort de Turenne, comme elle se rend digne interprète des douleurs nationales ; ce n'est point seulement l'homme qu'elle pleure, ce Turenne qu'elle connaissait si bon, si pur ; c'est le héros, l'orgueil et l'appui de la France. Elle voudrait faire passer son émotion patriotique dans l'âme de sa fille ; puis après lui avoir appris le mot sublime du père à son fils, elle s'écrie avec une âme toute romaine : vous m'avez fait grand plaisir d'avoir frissonné de ce qu'a dit Saint-Hilaire !

C'est maintenant aux Rochers que je pourrais, dans un délicieux contraste, chercher d'inépuisables sujets d'éloge. Là, la marquise, habituée à l'atmosphère corruptrice des grandeurs, va se révéler sous un nouvel aspect et se montrer femme, dans toute sa perfection. Bonne mère, elle va, pour conserver la fortune de ses enfants, et surtout celle de son fils, trop disposé à la dissiper en folies, elle va descendre sans efforts, des hauteurs de ses études habituelles, jusqu'aux vulgarités du ménage et des économies. N'est-ce pas plaisir de voir cette brillante dame de Sévigné, au milieu de ses ouvriers qu'elle dirige elle-même, causer familièrement

Hosted by Google

avec Pilois, son jardinier favori; donner audience à ses fermiers qui lui apportent de *grandes requêtes avec de petits à comptes dans plusieurs petits sacs où il y a bien trente francs?* N'est-il pas charmant de la voir, d'une main qu'avait pressée Louis XIV, tracer cet éloge de ses talents culinaires? — « Vous croyez mon fils » habile en sauces, et qu'il sait se faire servir? il n'y » entend rien du tout; Larmechin encore moins, le » cuisinier encore moins; et moi que vous méprisez » tant, je suis l'aigle. » En vain la société des Rochers lui fait la guerre sur ce chapitre, elle veut être femme et mère, dans toute la force du terme. — « Quand les » affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir, et » me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier » à un conte de La Fontaine. »

Voilà toute l'ambition à laquelle son cœur fut accessible. Au milieu des intrigues de la Régence comme des pompes royales de Versailles, elle pouvait se frayer par la séduction un facile chemin jusqu'aux marches du trône; elle n'est préoccupée que d'un désir, celui de ne jamais confier à d'autres l'avenir et le bonheur de ses enfants. Elle les établit, et trouva ainsi avoir fait assez pour elle.

Modeste en ses vœux, madame de Sévigné était encore modeste au sein du monde; non par sentiment de cette modestie particulière aux femmes, et qui, mieux qualifiée par le mot décence, sert à exprimer le voile de timidité et de pudeur dont elles entourent leur maintien; non pas davantage par cette fausse modestie de l'esprit qui n'est souvent que de l'orgueil réfugié sous le manteau d'une feinte humilité. Il est rare que ce genre d'orgueil ne se dédommage point, dans l'intimité, de la contrainte qu'il se sera publiquement imposée. Eh bien, cette femme, objet continuel de tant de louanges, qui devait connaître ce qu'elle valait par l'esprit, conserve dans ses lettres une candeur, une méfiance de ses forces, où il est impossible de méconnaître la modestie dans tout ce qu'elle a de plus sincère. Loin de

Hosted by Google

prendre un ton tranchant dans les hautes questions philosophiques qui partageaient alors les salons, elle avoue même en souriant qu'il est beaucoup de maximes de La Rochefoucault qu'elle ne peut comprendre.

Après avoir développé tant de solides qualités du cœur, donné tant de preuves de haute raison, après nous avoir ouvert les trésors d'une imagination aussi brillante qu'enjouée, que pourrait craindre madame de Sévigné d'une juste critique? Quelques légères taches, remarquées à la longue sur son portrait, altéreront-elles jamais cet harmonieux ensemble?

Voyez, ont dit quelques austères censeurs, comme elle poursuit de ses méchancetés tous ceux qui n'ont point le bonheur de lui plaire; comme sa médisance s'exerce contre le prochain! — Lourds Aristarques qui traduisent l'esprit à leur barre, comme au tribunal de la pénitence; qui vont s'armer du rigorisme d'un directeur, et frapper de charmants badinages de leur inexorable discipline! — Eh! oui, sans doute, madame de Sévigné est souvent maligne; elle se plaît à raconter une foule de petits ridicules sur bien des personnages de sa société; mais elle ne fait que céder à sa gaieté naturelle, et la malice n'est-elle pas fille de la gaieté? Ecrivant à la hâte, pétillante d'esprit, elle ne prend point soin d'en émonder les saillies; et c'est certainement sans songer à mal qu'elle les laisse, en courant, glisser leurs innocentes épines à travers ses pages fleuries.

Va-t-elle être également par vous convaincue d'orgueil et de vanité, parce qu'avec son cousin Bussy, elle se plaît à remonter l'arbre généalogique de leur maison et s'extasie sur son ancienneté; parce qu'à la cour elle était fière de fixer les regards; qu'elle raconte que le roi est venu lui parler à la représentation d'*Esther*; et qu'un jour où elle avait eu l'honneur de danser avec lui, elle s'écria: *Il faut convenir que nous avons un grand Roy?*

Eh! oui, sans doute, naïve Sévigné, vous aviez,

Hosted by Google

il faut encore en convenir, un grand roi pour idole ! Un roi qui se nommait Louis XIV. Ah ! si plus tard, le grand Racine, mourant de chagrin, percé au cœur par un coup-d'œil du roi, devait si peu se montrer homme ; vous, Sévigné, vous n'eussiez pas été femme, en ne sentant point en votre cœur s'éveiller, sous un doux regard de Louis, toute la fierté du triomphe !

Cependant, j'ai dit que je serai sincère. Ici se présente une tache que le panégyrique ne peut entièrement effacer ; l'orgueil de la naissance aveugle madame de Sévigné et lui prête un langage d'une inconcevable dureté en présence de désolantes et publiques infortunes. Cette femme, si fidèle à ses amis malheureux, qui avait des larmes à offrir en consolation à tous les affligés de son rang, n'a plus que des phrases d'une sécheresse désolante, quand il s'agit de calamités populaires.

Si le duc de Chaulnes, insulté par la ville de Rennes écrasée de taxes, revient à la tête de troupes nombreuses laver son injure dans le sang du peuple, s'il charge le bourreau de clouer aux gibets les arrêts de sa justice, écrits avec des membres écartelés, madame de Sévigné va raconter à sa fille toutes ces horreurs, du même ton qu'elle lui annonce qu'on émonde ses charmilles des Rochers ! Que quelques années plus tard, Louis XIV, subjugué par l'esprit astucieux d'une femme, ternisse sa gloire par un acte à jamais déplorable, elle va hardiment applaudir à la révocation de l'édit de Nantes, et comme pour les *penderies* de Rennes, elle trouvera d'odieuses plaisanteries pour les dragonnades !

Ne soyons point injustes, cependant ! Que notre réprobation aille s'imprimer tout entière, non sur la gloire de madame de Sévigné, mais sur le front d'un siècle assez infecté de préjugés nobiliaires pour pouvoir les dresser entre elle et l'humanité, et parvenir ainsi à détourner le cours de sa bonté naturelle. Gardons-nous de juger les hommes d'une époque d'après les mœurs et les lumières d'une autre.

Aujourd'hui que toute distinction de droits, de caste

Hosted by Google

et de naissance a disparu de nos esprits devant le flambeau de la philosophie, nous voyons un frère dans chaque malheureux ; l'unité de la loi nous ramène sans cesse à l'unité de notre origine. Mais du temps de Louis XIV, façonnée à l'orgueil par de longs siècles de priviléges et de suprématie, la noblesse pouvait, sans trop d'efforts, se croire d'une autre espèce que ses vassaux. La hache révolutionnaire, en promenant son sanglant niveau, du front du prolétaire jusqu'aux têtes royales, ne lui avait point encore donné de terribles leçons d'égalité. Les malheureux que faisait pendre et rouer le gouverneur de Rennes n'étaient que des manants, et madame de Sévigné était marquise ! De là son indifférence pour ce qui, dans l'échelle sociale d'alors, était si fort au-dessous de la pitié des grands.

Mais quand la révocation de l'édit de Nantes frappait indistinctement noblesse et roture, madame de Sévigné louait pourtant le roi de cette odieuse injustice. Sans prétendre également ici à une complète justification, elle peut encore trouver des excuses dans une plus exacte appréciation des circonstances. Certes, l'amie sincère des illustres docteurs de Port-Royal, l'esprit supérieur qu'avaient éclairé ces flambeaux de la philosophie chrétienne était loin de partager le fanatisme bigot de Maintenon et de Letellier ; certes, elle ne devait être animée contre les protestants d'aucune haine religieuse celle qui avait dit des juifs, alors bien plus détestés encore : *Je sens de la pitié pour eux ; je prie, comme l'église, que Dieu leur ôte le voile qui les empêche de voir que Jésus-Christ est venu. Cette haine qu'on a pour eux est une chose extraordinaire.* Ce n'est donc point dans le cercle étroit de l'intolérance dogmatique qu'il faut chercher la source des étranges éloges donnés par elle à la révocation : des motifs d'une plus haute portée l'avaient seuls entraînée à y voir une victoire.

Quand les esprits ordinaires n'avaient aperçu qu'une question religieuse dans l'ébranlement imprimé à la France par le schisme de Luther et de Calvin, il en

Hosted by Google

était qui, meilleurs juges, prévoyaient que les oscillations se communiqueraient bientôt de l'autel au trône; ils tremblaient de voir déjà, dans la Réforme, ce point d'appui que cherchait le levier d'Archimède pour pouvoir soulever le monde. Après avoir discuté la légitimité du Pape, les réformateurs devaient arriver à discuter celle des rois. Or, madame de Sévigné était idolâtre de la royauté, elle devait donc naturellement voir des ennemis politiques dans tout ce qui pouvait ébranler l'objet de son culte.

Aujourd'hui que la foi, exilée des âmes par un autre Dieu, par l'égoïsme, n'y a laissé que la plus profonde indifférence, nous avons peine à comprendre l'intolérance religieuse; la persécution, sous un manteau sacré, verrait s'élever contre elle un anathème universel. Mais changeons de culte et d'autel; qu'à la place du catholicisme vienne s'asseoir la politique, seule religion dont les dogmes aient conservé le triste privilége d'allumer dans les cœurs toute la haineuse ferveur du sectaire. Puis, la main sur la conscience, que chacun déclare si, dans son parti, il n'est pas des hommes de mœurs douces et aimables qui, gardant publiquement le silence, pourraient cependant, comme madame de Sévigné dans l'intimité d'une correspondance, se féliciter d'un coup d'Etat devant, par l'exil, les délivrer de leurs ennemis politiques? Peu sûrs de nous mêmes, usons donc à son égard d'une indulgence qui, pour notre époque si féconde en représailles, tiendra plus de la prudence que de la vertu.

La voilà, telle qu'elle s'est dévoilée aux regards de la postérité, cette femme, heureux assemblage de tant de qualités, partage précieux de son sexe; son cœur ne cessa d'aimer qu'en cessant de battre, consumé par l'amour maternel qui l'avait toujours rempli. Ce fut au château de sa fille que s'éteignit madame de Sévigné, en lui prodiguant ses soins pendant une longue et grave maladie. Sa vie, attachée à l'existence de madame de Grignan, s'enfuyait en même temps que

Hosted by Google

celle de sa fille ; marchant du même pas vers la tombe, c'était, hélas ! la pauvre mère qui devait la première y descendre !

Telle est la part du cœur chez madame de Sévigné ; celle de l'esprit n'est pas moins brillante. Ce n'est pas assez que le livre de madame de Sévigné soit admiré comme recueil de lettres, devenues un des modèles de la langue ; sous quelque aspect que vous envisagiez l'œuvre, vous êtes certain de voir chacune de ses faces réfléchir un nouvel enseignement sous une forme toujours attachante. Elle n'est pas seulement une charmante diseuse de riens, une conteuse presque l'égale de La Fontaine ; elle est encore historien.

Que ce mot n'effraie point la gravité magistrale de l'école philosophique ; qu'elle ne se scandalise point de me voir mettre au rang des historiens une femme qui, avec la légèreté de son sexe, n'a fait que glisser sur la surface des événements, sans prétendre en déduire de logiques et utiles leçons. C'est qu'il est bien difficile aujourd'hui de s'entendre sur les mots, et à plus forte raison sur les choses ! Croit-on, par exemple, que ce soit écrire l'histoire, que d'endosser la livrée d'une idée ou d'un parti ; que de teindre ses pages de haine ou de faveur au souffle des passions du moment ; que de choisir d'avance un masque à appliquer sur la vie de chaque personnage historique, un prisme sous les regards de chaque lecteur ? C'est là l'historiographe aux gages d'un maître, quel qu'il soit ; ce n'est point l'historien.

Ce n'est pas que je veuille, dans toute sa rigueur, donner ce titre à madame de Sévigné. Non ; mais c'est par cela seul qu'elle était bien loin de songer à écrire de l'histoire qu'elle ne s'est point crue obligée de colorer les faits, d'arborer une bannière systématique. Elle voyait se dérouler sous ses regards le siècle de Louis XIV, avec ses splendeurs et ses misères. Puis, sans commentaires, sans passion, elle se faisait, dans ses épanchements avec sa fille et ses amis, le miroir

prompt et fidèle de tous les événements, grands ou petits, qui l'avaient frappée.

Il est pour le peintre de genre un art tout particulier de donner à ses tableaux une portée supérieure ; le choix des sujets, l'esprit d'observation, la finesse des détails peut souvent donner d'une époque une idée plus nette et plus vraie que beaucoup de vastes toiles où l'histoire se farde et marche d'une allure toute théâtrale. Combien, au contraire, d'auréoles ternies sur des fronts illustres par quelque épisode intime de la vie du héros traduit sur la toile par un malicieux pinceau ! Que de beaux caractères, travestis ou calomniés par un historiographe, recouvrant leurs droits à l'estime de la postérité, quand elle vient à retrouver quelque esquisse contemporaine où l'homme de bien efface l'homme public !

Voilà de ces contrastes que l'on rencontre avec tant de charme chez Madame de Sévigné. Son recueil est une galerie pleine de vie et de variété, où une multitude de petits tableaux, pétillants d'esprit et de coloris, tantôt nous initient aux secrets du foyer domestique des grands du jour, tantôt nous les montrent reprenant le talon rouge dans les salons de la cour. Puis, parfois la toile s'agrandit, le coloris prend plus de vigueur ; nous assistons à de mémorables journées, glorieuses ou fatales pour la France. L'amour de la patrie, a, du fond de son cœur, passé sur la palette du peintre, et ses pinceaux s'y sont imprégnés de fierté ou de douleur, selon que la France avait une couronne de plus au front ou quelque héros de moins dans ses rangs.

En parcourant d'un œil avide tant de rapides esquisses, on ne retrouve point, je le répète, l'histoire complète et suivie du règne de Louis ; mais chacune d'elles, comme un souvenir plein de couleur locale, porte encore toute l'empreinte du siècle. N'est-il pas possible alors que pour éclairer quelque point historique, un esprit supérieur coordonne entre elles toutes ces traces éparses ; supplée par déduction aux lacunes

Hosted by Google

signalées; reconstruise un ensemble rationnel, et sur un fragment authentique rétablisse enfin l'histoire dans toute sa vérité? Ainsi, dans l'ingénieux esprit d'un savant, les simples traces des crampons qui avaient attaché les lettres servirent à recomposer l'inscription posée par l'antiquité sur le front de la maison carrée. Ainsi notre immortel Cuvier, au simple aspect de quelques vertèbres, de quelques ossements antédiluviens, restituait l'image de races perdues.

Veut-on, par exemple, remonter jusqu'à la source de cette longue machination qui devait envelopper Louis XIV lui-même dans le réseau d'un bigotisme qui le mena, presque à son insu, à la révocation de l'édit de Nantes? Madame de Sévigné nous montre par quelles voies secrètes la coterie moliniste infiltrait peu à peu son venin dans tous les entourages du trône. Il fallait se servir de l'esprit galant et chevaleresque du Roi contre lui-même; le choix des dames d'honneur de la Reine ne se portait plus seulement sur de jolies femmes qu'il pût remarquer; les meneurs avaient soin de les prendre parmi les plus exaltées, afin qu'il n'entendît jamais exprimer que les mêmes vœux. Lisez la lettre où elle raconte la disgrâce de Madame de Vibraie; il fallut, pour cette belle œuvre, circonvenir jusqu'à Bourdaloue, détourner un des foudres de la chaire sur une sommité d'antichambre! Bourdaloue fut sollicité de réclamer de Louis XIV la nomination de Madame de Bury à la place de Madame de Vibraie, comme dame d'honneur de la Reine. Il le fit, et pourquoi? c'est que celle-ci était janséniste, et l'autre affiliée à la secte ennemie.

Mais Louis XIV était loin de se douter que le coup d'état monarchique que de fanatiques courtisans lui faisaient préparer de si loin, dût avoir un fatal retentissement jusque sur les marches d'un trône, et contribuer à renverser à la fois et la légitimité et le catholicisme. Nous trouvons dans Sévigné qu'il retira son commandement à un maréchal parce qu'il était protestant. Ce dernier se réfugie chez l'électeur de Bran-

Hosted by Google

debourg, se lie d'amitié avec les Nassau, appuie chaudement le projet de détrôner Jacques II d'Angleterre, se voit confier le commandement de l'expédition qui donna la couronne au Prince d'Orange, et peu après, nous retrouvons dans Sévigné : *Nous craignons le bonheur et la capacité de M. de Schomberg!* C'était lui ; c'était le Schomberg destitué par Louis XIV !

Que si maintenant, sous le vernis flatteur dont quelques publicistes modernes s'efforcent de couvrir les vieilles institutions françaises, le présent voulait jeter un œil scrutateur sur les traditions du passé, combien de traits de lumière lui fournirait encore Madame de Sévigné pour éclairer son jugement ! A quoi se réduiraient cette prospérité, ces antiques immunités et libertés nationales, si bien garanties par les Etats provinciaux ! Ecoutons la nous raconter la tenue des Etats de Bretagne.

« Je vous ai mandé la fin de nos Etats, et comme » ils ont racheté les Edits par 2,600,000 livres et autant » pour le don gratuit, c'est 5,200,000 livres. Et nous » avons percé la nue du cri de *Vive le Roi!* nous » avons fait des feux de joie et chanté le *Te Deum* » de ce que S. M. a bien voulu prendre cette somme.

» Les Etats ne doivent pas être longs ; il n'y a qu'à » demander ce que veut le Roi ; on ne dit pas un mot, » voilà qui est fait. Pour le gouverneur, il trouve, je ne » sais pas comment, plus de 40,000 écus qui lui re- » viennent.

» Une infinité de présents, de pensions, de réparations de chemins et des villes ; quinze ou vingt » grandes tables ; un jeu continuel, des bals éternels, » des comédies trois fois la semaine, une grande » braverie ; voilà les Etats ! »

E. LABRETONNIÈRE.

(*La fin à la quinzaine.*)

Hosted by Google

L'APOTHICAIRE DE NEWCASTLE.

CONTE TRADUIT DE COLMAN.

Nous connaissons tous un homme dont l'état est de lutter avec la mort, et qui n'entre en champ-clos qu'avec un air refrogné et armé d'un pilon et d'un mortier.

Quelques-uns (et ce sont ses amis) le comparent à ces gladiateurs, en foire, qui se donnent la main avant de se boxer, et qui se distribuent d'horribles coups, avec une bonté et un amour tout fraternels. Car (disait un patient malade) de même l'apothicaire lutte avec la mort, quoiqu'on assure, qu'ils sont amis l'un et l'autre.

Un membre de cette race d'Esculape demeurait à Newcastle sur la Tyne; aucun ne savait comme lui dorer la pilule, dicter une ordonnance, mêler un gargarisme, saigner, appliquer un vésicatoire, ou arracher une dent, ou cancaner mielleusement près du lit, ou donner un lavement.

Il était célèbre à six milles à la ronde. Bref, sa réputation était sans tache. Toutes les vieilles femmes l'appelaient un bel homme. Il se nommait Bolus.

Benjamin Bolus, quoique étant dans le commerce, dont le génie le domina souvent, lisait, dit-on, les ouvrages d'imagination et cultivait les belles-lettres.

Et pourquoi cela paraîtrait-il si bizarre? Les hommes qui guérissent la phthisie ne sauraient-ils avoir du goût? Apollon, quoique dieu de la poésie, est aussi le patron des médecins.

Bolus aimait les vers, et il y prit tant de goût, qu'il résolut d'écrire ses ordonnances en vers.

Il ne laissa passer aucune occasion d'écrire sur ses

Hosted by Google

étiquettes des inscriptions en petits couplets pétillants, comme les fables de Gay, ou plutôt comme les vers d'Hudibras.

Des vers d'apothicaire? Et où est le mal? C'est tout purement un honnête divertissement, — et non un crime; — qu'importent que les malades avalent une médecine sans raison, si cela peut fournir une petite rime?

Bolus avait un malade, — bien près de la mort — qui demeurait à quelques trois milles de la ville, — peut-être quatre. Il lui envoya, un soir, une médecine appelée en langage pharmaceutique « *cathartical* » (purgative).

Sur l'étiquette il écrivit ces vers, qu'il trouva gentils et suffisamment clairs;

« When taken,
» To be well shaken. »

« Quand cela sera pris, le malade sera bien secoué » ou bien « au moment de le prendre, secouez bien. »

Le lendemain matin, Bolus se lève de bonne heure, monte sur son bidet, qui a la mauvaise habitude de broncher, et se rend à la maison de son malade. Si le cheval bronche, cela est tout naturel; que peut-on attendre, en effet, d'un cheval avec un apothicaire sur le dos?

Bolus arrive et frappe un coup douteux; on ne sait s'il a frappé deux fois ou une seulement. Un domestique l'introduit, d'un air effaré, et la mine allongée comme celle d'un courtisan en disgrâce. John semblait porteur d'une mauvaise nouvelle, et son visage était triste et refrogné, comme si c'était lui et non son maître que l'apothicaire eût médicamenté.

« Comment va le malade? » dit Bolus. John hocha la tête: « Hum! En vérité! Ha! cela est bien singulier! » — « A-t-il pris la médecine? » — John fit un signe affirmatif. — « Bien! Et qu'en résulte-t-il? Parle donc,

Hosted by Google

» bélître ! » — « Alors, dit John, nous l'avons secoué » une fois. » — « Vous l'avez secoué une fois ? Comment ? balbutia Bolus. » — « Nous l'avons secoué » tour-à-tour. »

» Diable ! secouer un malade ! Chien d'homme ! Votre » secousse ne fera rien de bon ! » — « Nous l'avons » secoué deux fois, Monsieur, et non une seule ! » — « Deux secousses ! Soyez maudit ! cela ne fera que le » rendre plus malade. » — « C'est pourtant ainsi, » Monsieur, nous avons essayé même une troisième » fois. » — « Bien ! et alors ? — Alors, Monsieur, mon » maître mourut. »

E. H.

IMITATIONS D'HORACE.

I

A PLANCUS.

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mytilenen.

Les uns s'en vont chantant Mytilène au ciel bleu,
Ephèse à Diane soumise,
Delphe et son temple saint, Thèbe où naquit un dieu,
Sur ses deux mers Corynthe assise.
Aux murs chers à Pallas un érudit fervent
Voue une œuvre de longue haleine,
Et de l'olive attique orne son front savant ;
En l'honneur de Junon, Mycène
Et les coursiers d'Argos ont leurs poètes ; moi,
Ce qui me charme plus encore
Qu'Argos, Thèbes, ni Sparte où Ménélas fut roi,
C'est l'Albunée au flot sonore,
C'est l'Anio rapide, et le bois de Tibur,
Et ses vergers aux frais ombrages.

Hosted by Google

Bien souvent le Notus nous ramène un ciel pur,
Las d'enfanter les noirs orages.
Imite le, Plancus, sous l'étendard guerrier,
A Tibur, sous tes bois pleins d'ombre,
Et, sage, dans le vin souviens toi d'égayer
Les durs travaux et l'ennui sombre.

Quand, penché sous le poids du paternel affront,
Teucer cherchait une patrie,
A ses tristes amis, une couronne au front,
Et le front barbouillé de lie,
Il disait: « Nous irons où nous traîne après lui
Un destin moins dur que mon père;
Rien n'est désespéré, quand Teucer vous conduit.
Phébus m'a promis une terre
Où des remparts nouveaux par nous seront assis.
Cœurs éprouvés, ô fortes âmes,
Aujourd'hui dans le vin noyez donc les soucis;
Demain nous reprendrons nos rames. »

II

A GLYCÈRE.

Mater sæva cupidinum.

La mère des brûlants désirs,
Le dieu Thébain que tout buveur adore
Et la déesse des plaisirs
Vers les amours me ramènent encore.
Celle dont j'aime la beauté
Passe en éclat le marbre de Carrare.
C'est Glycère, avec sa gaîté
Et ses grands yeux où ma raison s'égare.
Chypre et ses temples sont déserts:
Toute après moi Vénus est acharnée.
Adieu la muse! adieu les vers!
Aux pieds d'Amour ma lyre est enchaînée.
Dressez un autel verdoyant;
Donnez, enfants, la verveine et la mousse,
Les parfums et le vin brillant:
Le sang versé rendra Vénus plus douce.

Hosted by Google

III

A CHLOE.

Vitas hinnuleo me similis, Chloë.

Tu fuis devant mes pas, belle Chloë, pareille
Au jeune faon perdu, seul, par les bois déserts,
Tout inquiet, courant, dressant l'oreille
Au plus léger bruit dans les airs;

La brise qui frémit sur les feuilles mouvantes,
La chûte d'un fruit mûr dans les buissons de houx
Frappent son cœur d'horribles épouvantes,
Et lui font trembler les genoux.

Crois-tu donc que je sois un tigre sanguinaire,
Un lion affamé de tes membres brisés?
Va, plus de peur; marche enfin sans ta mère,
Vierge mûre pour les baisers.

IV

AUX FAUNES.

Faune, Nympharum fugientum amator.

A mes brebis épargnez vos malices;
Dans mon enclos passez inoffensifs,
De la Dryade aux vagabonds caprices,
Faunes, amants lascifs!

Sur votre autel, chaque année, en offrande,
Un chevreau tombe, et l'on y voit fumer
L'encens, les vins chers à Vénus la grande,
Les vins qui font aimer.

L'étable court dans la plaine féconde,
Lorsque Décembre a ramené vos jeux,
Et par les prés le fermier vagabonde,
Oisif, avec ses bœufs.

Hosted by Google

Mes bois pour vous effeuillent leur couronne ;
L'agneau sans peur voit les loups approcher ;
Le colon danse et sous ses pieds résonne
Le sol dur à bêcher.

V

A SEPTIME.

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet.

Ami, qui me suivrais, si je partais encore,
Jusque chez le Cantabre inhabile à plier,
Jusqu'au golfe terrible où gronde le flot maure
Sur un bord inhospitalier,

Puisse de mes vieux jours Tibur être l'asile !
Puissent, loin des combats, sous leurs bosquets déserts,
Les murs du colon grec garder un port tranquille
Au voyageur lassé des mers !

Mais, si le sort me ferme un séjour que j'envie,
De leur double toison tes béliers revêtus
Au bord du Galeso verront finir ma vie,
Où jadis règna Phalantus.

Ce coin vert me sourit plus qu'aucun lieu du monde :
Son miel a des parfums sur l'Hymette inconnus,
Et du noir Venafro la terre est moins féconde
En oliviers aux fruits charnus ;

Le ciel d'un long printemps y fait suivre l'automne ;
Bacchus est amoureux de ce climat si doux,
Et les sommets d'Aulon portent une couronne
Dont Falerne serait jaloux.

C'est là qu'auprès de toi tout m'invite à descendre
La route de mes jours parcourue à demi ;
C'est là que de tes pleurs tu baigneras la cendre
Du poète, ton vieil ami !

PAUL GAUDIN.

Hosted by Google

CAUSERIE.

Nous y voilà enfin ! C'est lui, le désiré, c'est lui, le Renouveau, qu'ont chanté les poètes de tous les pays et de tous les temps ! Le ciel a beau faire ; la lune rousse peut rouler ses gros yeux ; qu'il vente ou qu'il pleuve ; nous n'en avons pas moins la douce chaleur printanière. L'heure a sonné : l'hiver s'en va ; permis au vieux cacochyme de pousser quelques soupirs, de verser quelques larmes à l'instant suprême des adieux.

Il y aurait toute une étude à faire, qui, je crois, ne serait pas des moins intéressantes, sur les transformations successives, aux divers âges du monde, de cet éternel thème poétique : le Printemps. On citerait d'abord l'admirable printemps du cantique de Salomon, qui semble contenir en germe tous ceux qui l'ont suivi, même les modernes avec leurs enivrements panthéistes.

On montrerait ensuite les premiers poètes grecs peu portés à la contemplation, et donnant peu de place dans leurs œuvres à ce que nous appelons proprement la Nature. (*) Il faut une civilisation déjà raffinée pour que l'homme en vienne à peindre ce qu'il voit autour de lui, sans autre but que de peindre. Chanter les exploits des héros, faire des récits de Gestes, rhythmer des Théogonies et des cantiques, — épopée, lyrisme, — tels sont et tels doivent être les débuts de toute poésie. Plus tard, l'oisiveté s'en mêlant, l'activité des premiers jours ralentie, on regarde en soi et autour de soi : de là, les poèmes intimes comme ceux d'Anacréon ou d'Horace ; de là, les pastorales et les paysages. Théocrite, Bion, Moschus vivent sous les Ptolémées ; la campagne latine reste ignorée jusqu'à Virgile ; Jean-Jacques peut

(*) Je ne prétends pas dire qu'Homère, par exemple, ne soit un admirable peintre des choses champêtres ; mais la nature n'est chez lui qu'un cadre ; le vrai tableau, c'est l'homme. Hésiode, dans Les Travaux et les Jours, a, il est vrai, deux ou trois descriptions rustiques ; mais elles y sont, en quelque sorte, inconscientes, involontaires, forcément liées aux préceptes de l'agriculteur-poète.

Hosted by Google

passer pour l'introducteur de la nature dans notre littérature française.

Réunissez dans le plus riche appartement un certain nombre d'hommes parlant la même langue. Dès la première heure ils se diront leurs origines, leur habitation, leur genre de vie, leurs actions passées ou présentes. Quand chacun aura suffisamment parlé de soi-même et des autres, alors seulement, l'entretien venant à languir, leurs regards se porteront vers les richesses qui les entourent, et ils songeront à les admirer en détail.

C'est en un siècle essentiellement raffiné qu'a été écrit le célèbre Printemps grec que je demande la permission de vous traduire, — à quoi je me bornerai, du reste, n'ayant pas la prétention d'entreprendre l'étude difficile dont je parlais tout à l'heure. C'est assez pour moi de l'avoir indiquée à de plus hardis.

« Le venteux hiver ayant fui du ciel, — la saison empourprée du
» printemps fleuri est venue. — La terre sombre s'est couronnée
» d'herbe verte, — et les plantes rajeunies ont étalé leurs chevelures
» de feuillage. — Buvant la tendre pluie de l'Aurore féconde, —
» les prés sourient, car la rose s'entr'ouvre. — Et aussi le bouvier
» s'égaie, jouant de la flûte sur les montagnes, — et le chevrier se
» réjouit des nombreux chevreaux de ses chèvres. — Déjà les
» matelots naviguent sur les vagues profondes, — gonflant leur
» voile au souffle heureux de Zéphyr ; — déjà les buveurs célèbrent
» Dyonise, père des raisins, — la tête ceinte de grappes de lierre
» en fleurs. — Voici qu'aux abeilles, filles des taureaux, la belle
» besogne industrieuse — rend l'activité; posées le long de la ruche,
» elles façonnent — les blancs rayons fraîchement distillés de la cire
» aux mille trous. — Partout chante la race des oiseaux harmo-
» nieux : — les alcyons sur la vague, les hirondelles à l'entour des
» toits, — le cygne aux bords du fleuve, et sous le bois le rossignol.
» — Puisque les plantes chevelues s'égayent et que la terre rajeunit,
» — puisque le bouvier joue de la flûte et que les troupeaux aux
» belles toisons sont charmés, — puisque les matelots naviguent et
» que Dyonise forme le chœur de sa danse, — et que la troupe ailée
» gazouille, et que les abeilles sont près d'enfanter, — comment le
» poète ne dirait-il pas un mélodieux poème au printemps ? »

Ainsi chantait, il y a près de deux siècles, un gracieux poète, Méléagre, l'un des meilleurs entre les moindres de la Grèce. J'ai

voulu traduire ici sa pièce pour célébrer à ma manière le retour de la saison fleurie ; et maintenant que j'ai payé mon tribut d'hommages au dieu Printemps, occupons-nous, si vous le voulez bien, des hôtes plus ou moins séduisants que ce dieu nous amène. Un mot des artistes de la troupe lyrique.

Tous nos journaux Rochelais se sont évertués à formuler leur appréciation sur chaque sujet en particulier. Pour être plus bref et non moins vrai, bornons-nous à dire que, M. Guillot et sa femme mis hors de cause, la troupe entière est d'une faiblesse indiscutable. Le public, amorcé par le souvenir des trois ou quatre dernières saisons, a couru, dès le début de cette campagne, s'inscrire en masse sur la liste d'abonnement. Mais vienne le second mois : la direction saura ce que c'est qu'un désert. Grâce à des sifflets courageux, grâce à un assez bon nombre de signatures au bas d'une pétition à l'autorité municipale, M. Viard, premier ténor, et Mme Alrit, première chanteuse légère, ont du s'entendre remercier par le directeur. Ce résultat, heureux par lui-même, semble pourtant insuffisant de tout point. Si j'avais le triste honneur d'être en possession du privilège — lisez permission — de la scène rochelaise, je prierais d'abord Mme Pons-Jolly, dugazon, de vouloir bien *céder à la même force majeure* que M. Viard et Mme Alrit. Tout en louant la belle voix de mon baryton, M. Wilhelm, je lui conseillerais, de chanter juste et en mesure, de respecter la musique des maîtres et de n'y plus substituer la sienne. J'engagerais mon deuxième ténor à ne plus jouer la *Fille du régiment* et je lui retrancherais, au tableau de ma troupe, le titre de *premier ténor au besoin.* Je dirais à Madame Viard, forte première chanteuse, qu'elle est charmante, ce qu'elle sait bien sans doute, et mes compliments au point de vue plastique feraient passer mes critiques au point de vue musical. J'exhorterais enfin mes dames des chœurs à rafraîchir leur garde-robe, et j'adjoindrais au moins un caporal à mes quatre hommes. Vit-on jamais pareille misère ? Oui ! quatre écossais pour chanter : « *Sonnez, cors et musettes !* » Quatre castillans pour chanter : « *qu'il reste seul* (une, deusse, troisse) *avec son déshonneur !* » Rendons leur justice : ils s'égosillent, les pauvres diables, et hurlent en conscience. César, l'un des quatre, les mène bravement. Mais que peut César avec trois hommes? Son aïeul avait une armée quand il vint chez nos ancêtres, les Gaulois.

Voilà comment j'agirais si j'étais directeur du Théâtre de la Rochelle ; car de quoi j'aurais peur surtout, ce serait de voir un beau

Hosted by Google

jour mes loges vides. Aussi me défierais-je des conseils de partisans trop chauds qui, confondant avec quelques exaltés la majorité calme mais ferme du public, parlent à tout propos d'opposition de parti pris, et de gens qui jugent sans entendre. Qui jugent sans entendre! En est-il? Je l'ignore; mais s'il en est, vraiment je les trouve trop heureux de n'entendre pas.

Pour ce qui est des manifestations, *manibus et gulâ*, dont une partie de la salle a cru devoir régaler l'autre, vous comprendrez, je suppose, que je n'en veuille rien dire ici. — Ce n'est nullement question d'art et ces ridicules violences ne sont pas du ressort de la critique : la police seule aurait quelque chose à y voir.

JULIUS.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

DESCARTES MORALISTE.

Bibliothèque universelle des familles, publiée par Napoléon-Chaix.
Œuvres de Descartes, 2 vol. in-8°. Prix 5 fr.

Parmi les reproches qu'on a adressés à notre siècle, — et Dieu sait que s'il n'est pas meilleur ce n'est pas faute d'avoir été morigéné, — on compte celui du mauvais choix de ses lectures. On ne lit plus, dit-on, les grands écrivains du XVIIe siècle. Je ne sais si on les lit, mais il faut bien croire qu'on les achète, à moins que les libraires ne les fassent réimprimer pour leur plaisir particulier. Ils nous ont donné bien des collections, collection Lefèvre, collection Didot, collection Charpentier, collection Hachette, etc. Voici la collection Napoléon-Chaix, ou Bibliothèque universelle des familles, qui doit contenir cinq cents volumes in-8°, et dans cette collection voici une édition des œuvres de Descartes, qui est au moins la sixième publiée depuis quarante ans. Or, si Descartes est un des plus grands, il n'est certainement pas un des plus amusants de nos classiques.

Comptons. En 1824, édition complète des œuvres de Descartes, en onze volumes in-8°, donnée par M. Cousin. Ce fut, à cause du nom célèbre de l'éditeur, un grand service rendu au cartésianisme, et M. Cousin lui en a rendu bien d'autres. Mais, pour cela même, on a trop

Hosted by Google

vanté cette édition, où il n'y a pas une pièce inédite, quoiqu'on sût dès-lors qu'il y en a dans la bibliothèque de l'Institut et ailleurs; où manquent même deux ou trois lettres déjà données, en 1811, par l'abbé Emmery, dans ses Pensées de Descartes sur la religion et la morale; où il n'y a ni introduction, ni notes, ni tables.

En 1835, œuvres philosophiques de Descartes, en 4 vol. in-8o, données par M. Ad. Garnier, avec des notes, cette fois, des sommaires, et surtout une excellente introduction, où les renvois au texte forment une table et une très-bonne table raisonnée.

En 1838, dans le Panthéon littéraire, œuvres philosophiques de Descartes, 1 vol. grand in-8o, avec un morceau de M. Amédée Prévost sur *René Descartes. Sa vie et ses ouvrages.* M. A. Prévost que nous avons connu ici, en 1836, professeur de philosophie à notre collége, était un homme de beaucoup de mérite, mais bien imbu de la philosophie qui régnait alors en Allemagne pour être un juge impartial de Descartes.

En 1841, œuvres morales et philosophiques de Descartes, 1 vol. in-8o, ou in-12 ou in-18. C'est un choix fait dans l'édition précédente, avec la notice de M. Prévost.

En 1842, œuvres de Descartes, avec une introduction de M. Jules Simon, 1 vol. in-18. Collection Charpentier. Plusieurs fois réimprimées.

Ajoutez, si vous voulez, deux éditions particulières des Méditations, dont une contient une notice de M. Michelot; une vingtaine d'éditions du discours sur la méthode, à l'usage des colléges; deux volumes d'œuvres inédites, publiés en 1859 et en 1860, par M. Foucher de Careil. Ajoutez encore ce que j'oublie et ce que je ne connais pas.

La nouvelle édition, celle de M. Napoléon-Chaix, forme deux volumes in-8o, ensemble de 940 pages, bien pleins, pas trop compacts. Elle s'ouvre aussi par une notice sur Descartes, dont l'auteur ne se nomme pas, écrite avec une facilité élégante, mais qui n'a sans

Hosted by Google

doute pas la prétention d'être un travail bien original. Elle contient moins de matières que les trois premières, plus que les deux dernières que j'ai nommées. Elle se distingue de toutes par le choix et l'agencement de ces matériaux.

Le premier volume contient le Discours de la méthode, les Méditations, des notes et éclaircissements sur les méditations.

En publiant ses méditations, Descartes avait fait imprimer et on conserve habituellement à la suite les objections qu'il avait recueillies de toutes parts et les réponses qu'il y avait faites. Il était imposible de présenter plus loyalement la discussion à ses juges. Mais plusieurs de ces objections sont abandonnées aujourd'hui, beaucoup d'autres en ont pris la place, et celles qui sont encore debout ont presque toutes été renouvelées, au moins par la forme. En outre, il paraît singulier, quand on ne donne qu'un choix de Descartes, de réserver à ses adversaires une part notable d'un terrain si réduit. D'un autre côté, en négligeant les réponses aux objections, on néglige beaucoup de pages où la pensée de Descartes est déterminée mieux que partout ailleurs. Ce sont ces pages que le nouvel éditeur a soigneusement recherchées et recueillies, et qu'il a données non plus comme réponses aux objections qu'il supprime, mais comme éclaircissement au texte des deux ouvrages qu'il conserve. Comme dès-lors il n'y a plus de raisons pour garder cet ordre : premières objections, secondes objections, etc., il a rapproché les passages relatifs au même sujet, et classé les éclaircissements dans l'ordre même des méditations, en laissant pour la fin ceux qui sont communes à toutes. Puis, trouvant dans les lettres des passages analogues à ceux-là, il les en a tirés et les a placés à la suite, dans 40 pages parmi lesquelles on trouve une réponse à un anonyme qui avait pris le nom d'*Hyperaspistès*, et dont la lettre eût bien mérité celui de huitièmes objections. Ainsi on a réuni tout ou à bien peu près tout ce que Descartes a

Hosted by Google

écrit lui-même sur le sujet de ses méditations, sans qu'il s'y glisse une ligne qui ne lui appartienne pas. Il y avait sans doute quelque risque à cette nouvelle distribution ; il y en a toujours à ôter une page de la place où l'a mise un grand écrivain, un philosophe surtout; mais, indépendamment du terrain gagné, elle a peut-être quelques avantages. Ainsi rapprochées, ces pages s'éclairent mutuellement. Je n'en prendrai qu'un exemple.

Il n'y a pas de reproche qu'on ait plus prodigué à Descartes que celui d'avoir voulu et de n'avoir pas pu déduire toutes nos connaissances de cette seule proposition évidente : *Je pense, donc je suis*, et *je suis une chose qui pense.* Or, il semble que Descartes n'a jamais eu cette prétention. Dès la Méthode, il disait : « Ayant » remarqué qu'il n'y a rien du tout en ceci : *Je pense,* » *donc je suis,* qui m'assure que je dis la vérité, sinon » que je vois très clairement que pour penser il faut » être, je jugeai que je pouvais prendre pour règle générale que les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies, mais » qu'il y a seulement quelque difficulté à bien remarquer » quelles sont celles que nous concevons directement. » N'est-il pas clair qu'il se flatte d'avoir trouvé dans son célèbre axiôme non pas la seule vérité évidente, mais le critérium des vérités évidentes ? Et il y revient dans la troisième méditation : « Je suis assuré que je suis une » chose qui pense ; mais ne sais-je donc pas aussi ce » qui est requis pour me rendre certain de quelque » chose ?..... » De bons juges ont pourtant encore demandé ce que Descartes entend donc pas la lumière naturelle : peut-être n'avaient-ils pas remarqué ce passage des lettres, qu'ils trouveront comme dernière note de ce volume : « Il examine ce que c'est que la vérité : » et pour moi je n'en ai jamais douté, me semblant que » c'est une notion si transcendentalement claire qu'il » est impossible de l'ignorer. En effet, on a bien des » moyens pour examiner une balance avant que de s'en » servir ; on n'en aurait point pour apprendre ce que

Hosted by Google

» c'est que la vérité, si l'on ne la connaissait de nature:
» car quelle raison aurions-nous de consentir à ce qui
» nous l'apprendrait si nous ne savions qu'il fût vrai,
» c'est-à-dire si nous ne connaissions la vérité..... L'au-
» teur prend pour règle de ses vérités le consentement
» universel. Pour moi, je n'ai pour règle des miennes
» que la *lumière naturelle*, ce qui convient bien en
» quelque chose; car tous les hommes ayant une même
» lumière naturelle, ils semblent devoir tous avoir les
» mêmes notions. Mais il est très différent, en ce qu'il
» n'y a presque personne qui se serve bien de cette
» lumière. D'où vient que plusieurs peuvent consentir
» à une même erreur, et il y a quantité de choses qui
» peuvent être connues par la lumière naturelle aux-
» quelles jamais personne n'a encore fait de réflexion. »

C'est là pour moi, je l'avoue, la justesse et la clarté même; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici, je ne voulais que donner un exemple du parti qu'on peut tirer de ce genre de notes. C'est une autre vue qui m'a fait prendre la plume.

Le second volume contient les chapitres des *Principes de la Philosophie* qui concernent la logique et la métaphysique, à l'exclusion de ceux qui exposent la conception cartérienne du système du monde; le Traité des passions; XXXVI Lettres et des fragments de lettres sur la conduite de la vie, et deux parties de la lettre à M. Gisbert Voet. Les autres lettres s'adressent à des amis, celle-ci à un ennemi. Voet et Schookius, son prête-nom, avaient accusé Descartes d'enseigner sournoisement l'athéisme; ils le comparaient à Vanini et demandaient très-clairement qu'on lui fît subir le même sort; or, il n'y avait alors que vingt-quatre ans que Vanini avait été brûlé. Beaumarchais n'avait pas d'aussi bonnes raisons de promettre aux Basiles des volées de bois vert. On a cependant accusé Descartes de n'avoir pas exprimé assez poliment son mépris pour messieurs ses assassins. Il l'a fait du moins avec beaucoup d'esprit et de verve. Pascal et Beaumarchais n'ont pas mieux

Hosted by Google

connu l'art d'attaquer en se défendant. Toutefois, ce pamphlet écrit au fur et à mesure que paraissait celui de Voet, sur la lecture des épreuves, traîne parfois, se répète, s'allonge. En outre il n'a pu être écrit qu'en latin, langue amie, au XVII^e siècle, des rudesses d'expression et des superlatifs de tout genre : évidemment il paraîtrait bien long à des lecteurs désintéressés de ces querelles. Il importait pourtant de montrer le polémiste sur la défensive. On pouvait réduire ce pamphlet aux quatre premières et à la neuvième partie. On a fait plus ici, on n'a donné que la 4me et la 9me. Il avait été traduit pour l'édition de M. Cousin, et n'avait pas besoin de l'être de nouveau ; mais cette traduction est une propriété particulière ; il fallait la refaire, au risque de faire plus mal, ou renoncer à faire entrer dans une édition à bon marché ces pages qui montrent Descartes sous un point de vue particulier. C'est là l'excuse du nouveau traducteur.

Ce sont ces lettres, les 200 dernières pages du livre, qui feront le sujet de cet article. Éparses dans la correspondance qui forme la moitié des œuvres de Descartes, (cinq volumes de l'édition de M. Cousin), elles ont été réunies ici non pas comme les meilleures, mais pour l'unité du sujet qu'elles traitent. Toutes, qu'elles renferment des théories ou des conseils, qu'elles encouragent ou qu'elles cherchent à consoler, ont pour but la pratique, la conduite de la vie. Or, la conduite de la vie qu'est-ce autre chose que la morale ?

On n'a guère coutume de placer parmi les moralistes ni Descartes, ni même ses grands disciples. Il serait étrange pourtant qu'une doctrine qui a tellement pénétré la société de son temps n'eût pas modifié sa vie et n'eût été pour rien dans la marche de la civilisation. Il faudrait pour cela que la philosophie fût un objet de luxe, une arme de tournoi et non pas l'équipement, l'armure de tous les jours. Je suis très persuadé, pour moi, qu'il n'en est pas ainsi, que la direction habituelle des pensées de l'homme entraîne celle de ses actions et que

Hosted by Google

modifier l'idéal c'est modifier le but à atteindre; je pense même que cette action des doctrines dominantes d'une époque ne se fait pas sentir seulement de ceux qui s'y abandonnent, mais même de ceux qui y résistent et les combattent, à peu près comme un navire à voiles en marchant contre le vent n'avance pourtant qu'à son aide. Aussi ai-je déjà osé présenter aux lecteurs rochelais Descartes comme un excellent guide dans la vie. Dans une fiction bien timide, mais une fiction pourtant, je l'ai montré consulté sur les difficultés de la pratique et les résolvant par de sages conseils. Reprenant aujourd'hui ces lettres qui m'avaient fourni ses réponses, en les rapprochant des parties de ses livres qui traitent de la morale, la troisième partie du discours de la méthode, la préface des Principes et quelques chapitres du traité des Passions, je veux essayer de montrer plus directement qu'elles fournissent des solutions à presque toutes les questions qui composent un traité de morale. (1)

On définit ordinairement la morale la science des devoirs. Cette définition contient une pétition de principe, puisque l'existence de quelque chose d'obligatoire pour l'homme est précisément un des points que doit établir la science. Il n'en est pas moins vrai que ces deux idées sont intimement associées et que quiconque ouvre un livre de morale est d'avance parfaitement convaincu qu'on va lui parler de ses devoirs. Cette observation banale, que chacun peut répéter sur les autres hommes comme sur lui-même, est pourtant l'indice d'une vérité importante; c'est que la morale n'est pas fille d'un système philosophique, quelque ancien et quelque grand qu'il soit; qu'elle leur est antérieure et supérieure à tous; que, quant à son existence, elle en est indépendante. Pour le contester, il faudrait ne s'attribuer aucun droit, ne se plaindre d'aucune injustice.

(1) Cet article n'a d'autre but que d'engager à lire ces livres et n'en sera qu'un centon; mais pour indiquer la source de chaque ligne, il eût fallu deux cents renvois; j'en fais grâce aux lecteurs et me borne à mettre entre guillemets ou en italique quelques citations textuelles.

Hosted by Google

Puisque les doctrines ne fondent pas la morale, reste qu'elles l'expliquent ; en fait, nulle philosophie ne nie que la notion obligatoire se trouve chez l'homme tel qu'elle le rencontre ; mais, comme les questions d'origine échappent au critérium de l'expérience, c'est sur l'origine de la notion de devoir que se divisent profondément les écoles. Ce n'est pas ici le moment de les passer en revue ; il suffit d'énumérer les principes divers que l'on a voulu successivement donner pour base à la morale et pour mobile unique à nos actions : l'intérêt bien entendu, l'empire du sentiment, la conception du bien en soi par la raison.

De cet accord sur l'existence, de ce désaccord sur l'explication du principe obligatoire, il résulte que, là où il n'y a pas d'étude approfondie de ses fondements et de sa nature, il n'y pas de système de philosophie morale. Mais la solution donnée à cet égard suffit-elle pour déterminer la direction d'une école et, par conséquent, pour mesurer son influence et son efficacité quant à la pratique ? L'expérience semble indiquer que ces conséquences sont au moins singulièrement modifiées par les circonstances et les habitudes d'esprit au milieu desquelles elles se développent. Il n'y a pas de doctrine qui n'ait couvert des vices ou des excès, il n'y en a pas qui n'ait inspiré des vertus.

Cet apparent démenti donné par les faits à la supériorité pratique des systèmes rationalistes n'est pas inexplicable. Lorsqu'on argumente contre les doctrines qui fondent la morale sur l'intérêt et sur le sentiment, on les limite, on les enferme dans la rigoureuse définition du mobile qu'elles mettent en avant. Mais dans la réalité, dans la vie du système, les mots ne sont pas pris dans une acception aussi étroite. L'intérêt n'est pas si égoïste qu'il n'embrasse les instincts, les sentiments, les affections ; le sentiment pas si aveugle qu'il exclue tout calcul et tout prévision, pas si variable qu'il ne repose sur quelque chose de fixe et de constant. Ces systèmes trouvent aussi, non pas sans faire violence à leur portée

Hosted by Google

naturelle et sans dépasser leurs prémisses, non pas sans subtilité logique et même sans paralogisme, mais le plus souvent avec une entière bonne foi, moyen de ressaisir indirectement ce principe de l'obligation que contemple d'une vue si nette la doctrine plus élevée du bien en soi. Soit au nom du sentiment moral, soit au nom du repos de l'âme, ils réintègrent dans ses droits la conscience.

Il ne suit pas de là, sans doute, que ces solutions, si opposées au point de vue de la vérité absolue, deviennent indifférentes à celui de l'application; la logique ne perd ainsi jamais ses droits. On combat mal l'intérêt et la passion par eux-mêmes, et dans ces crises violentes qui mettent la moralité humaine en danger de périr, qui ne laissent plus à l'agent le temps et le sangfroid nécessaires pour discuter ses actions, il importe plus qu'on ne peut dire de retrouver l'empire d'un motif pris entièrement hors de nous, qui ne peut varier avec nos dispositions et qu'une persuasion habituelle, d'accord avec la raison, nous fait regarder comme d'une nature supérieure. Mais il n'en reste pas moins vrai que le problême que nous venons de poser n'est ni seul ni décisif.

La notion de loi obligatoire plus ou moins bien expliquée, mais enfin admise et expliquée, il reste à en diriger l'application, à en déduire des préceptes pratiques. Elle n'est qu'un principe bien susceptible d'être fécondé sans doute, mais pourtant stérile à lui seul. Pour qu'une philosophie imprime un mouvement à l'homme, il faut qu'elle ait découvert, analysé ses tendances. Or ces tendances se résument dans un fait qui n'est pas moins indépendant d'elle que la notion obligatoire, et qui ne s'impose pas à elle d'une manière moins inévitable, le désir du bonheur. Ici le rôle des doctrines est le même que pour la morale : ici encore elles ne fondent rien, elles expliquent. Aussi trouverons nous même unanimité à le reconnaître, même uniformité dans la manière d'en saisir le caractère essentiel,

Hosted by Google

même divergence dans les efforts pour en déterminer non plus le principe, mais la fin.

J'écarte ici, comme je l'ai fait pour la notion du devoir, la revue des différents systèmes; je crois seulement devoir faire remarquer que les doctrines chrétiennes ne font pas moindre que les autres la part de l'idée de bonheur. Deux témoignages imposants suffiront pour l'indiquer. Après avoir fait remarquer que le désir reproché par un mime à tous ses auditeurs de vouloir acheter à bon marché et vendre cher (vieux reproche, comme l'on voit) ne se trouve pas nécessairement dans tous les hommes, « si, dit Saint-Augustin; s'il eût dit: vous voulez tous être heureux, aucun de vous ne veut être misérable, il eût dit une chose que personne ne pourrait méconnaître au fond de sa volonté. » Saint-Thomas de son côté rappelle et approuve cette opinion de Saint-Augustin; il la confirme en vingt endroits: « Tout agent tend vers ce qui » lui est bon. — L'homme veut et ne peut pas ne pas » vouloir son bonheur. — Les actes de vertu sont » louables en cela même qu'ils tendent au bonheur. »

Ainsi il y a deux questions qu'il est impossible de confondre, qu'il importe également de ne pas négliger, et que toute philosophie morale est tenue de résoudre: quelle est la vraie notion du devoir et le principe de la morale? quelle est la vraie notion du bonheur et le but raisonnable de nos aspirations? Comment Descartes y répond-il?

« La béatitude n'est pas le souverain bien, mais elle » le suppose, et elle est le contentement ou la satis- » faction d'esprit qui vient de ce qu'on le possède: » .... car le souverain bien est sans doute la chose » que nous devons nous proposer pour but en toutes » nos actions; et le contentement d'esprit qui en » revient, étant l'attrait qui fait que nous le recher- » chons, est aussi à bon droit nommé notre fin........ » Encore que la connaissance de notre devoir nous » pourrait obliger à faire de bonnes actions, cela ne

Hosted by Google

» nous ferait toutefois jouir d'aucune béatitude, s'il ne » nous en revenait aucun plaisir..... Comme lorsqu'il y » a quelque part un prix pour tirer au blanc, on fait » avoir envie d'y tirer à ceux à qui on montre ce prix, » et qu'ils ne le peuvent gagner pour cela s'ils ne » voient le blanc, et que ceux qui voient le blanc ne » sont pas pour cela induits à tirer s'ils ne savent qu'il » y ait un prix à gagner ; ainsi la vertu, qui est le » blanc, ne se fait pas désirer lorsqu'on la voit toute » seule, et le contentement, qui est le prix, ne peut-» être acquis, si ce n'est qu'on la suive. C'est pourquoi » je crois pouvoir ici conclure que la béatitude ne » consiste qu'au contentement de l'esprit....... mais que » pour avoir un contentement qui soit solide, il est » besoin de suivre la vertu, c'est-à-dire d'avoir une » volonté ferme et constante d'exécuter tout ce que » nous jugerons être le meilleur, et d'employer toute » la force de notre entendement à en bien juger.

» Pratiquez ces maximes qui enseignent que la féli-» cité d'un chacun dépend de lui-même, et qu'il faut » tellement se tenir hors de l'empire de la fortune que, » bien qu'on ne perde pas les occasions de retenir les » avantages qu'elle peut donner, on ne pense pas » toutefois être malheureux lorsqu'elle les refuse ; et » pour ce qu'en toutes les affaires du monde il y a » quantités de raisons pour et contre, qu'on s'arrête » principalement à considérer celles qui servent à faire » qu'on approuve les choses qu'on voit arriver. »

Descartes ne montre-t-il pas là d'une manière précise et nette et la profonde différence et l'intime connexion du devoir et du bonheur ? Ne montre-t-il pas la voie par laquelle à son avis on peut arriver à être heureux ? Et n'est-ce pas là tout le programme d'un moraliste ?

Descartes n'a jamais écrit de traité spécial sur la morale, et dans les ouvrages qu'il a publiés à peine trouve-t-on sur cette matière quelques aperçus ou, comme on disait alors, quelques ouvertures. Il a fallu que deux circonstances fortuites vinssent l'engager

Hosted by Google

à développer ses vues dans des lettres qu'il croyait destinées à peu de lecteurs et qui n'ont été publiées qu'après sa mort par la pieuse et patiente admiration de Clerselier. C'est à deux femmes, à deux princesses que furent adressés ces admirables écrits. Descartes avait indiqué comme sujet de lecture à la princesse palatine Elisabeth, qui, dit-on, aima assez la philosophie pour sacrifier au plaisir de la cultiver les splendeurs d'un hyménée royal, le traité de Sénèque *de vita beata.* Les observations de l'intelligente élève appelèrent celles du philosophe; ses objections en amenèrent le développement. Plus tard une reine, qui devait elle aussi renoncer à un trône, Christine de Suède, après une discussion sur le souverain bien qui ne lui parut pas suffisamment féconde, en appela à l'opinion de Descartes, et quelques lettres adressées à cette souveraine ou à Chanut reproduisirent et appuyèrent les opinions émises pour la princesse Elisabeth. Enfin d'autres lettres servent encore à éclaircir et à compléter sa pensée.

Comme la recherche de la vérité fut non seulement l'étude, mais la préoccupation constante de Descartes, comme il lui demandait bien moins des connaissances spéciales que cette sagesse universelle qui fait le bon esprit et qui pénètre toute la vie, comme il ne s'attache qu'à des correspondants dignes de lui, on le retrouve tout entier dans ses moindres pages; d'un autre côté, quelque divers que soient ses titres, nul esprit ne fut jamais doué d'une plus forte unité: on aurait donc tort de craindre que les circonstances particulières qui ont fait naître ses écrits moraux aient modifié en eux autre chose que la forme.

On a émis, il est vrai, des doutes sur sa sincérité. — Je n'ai pas à défendre son caractère, que je crois, dans les limites de la faillibilité humaine, au niveau de son génie; mais, à ne considérer que ses écrits, je ne vois rien qui motive ces doutes.

Descartes craignait par-dessus tout d'offenser l'église

Hosted by Google

et désirait même vivement éviter toute polémique avec les grands corps qui lui appartenaient. Nous avons de lui à cet égard les aveux les plus explicites : son langage est le même, dans ses lettres intimes à ses amis, laïques ou ecclésiastiques, et dans ses écrits publics. En terminant ses Principes, il les soumet à la raison des lecteurs et à l'autorité de l'église. Rien absolument n'autorise à douter que ces protestations fussent sincères, et il est juste d'ajouter que l'homme qui respectait jusqu'aux inquisiteurs de Rome écrivait en Hollande, tout à fait à l'abri de leur redoutable juridiction.

Ce n'était pas la seule puissance que ménageât Descartes ; plus porté à l'étude qu'à l'action, il était plus préoccupé de l'ordre que de la liberté politique, et inclinait à être trop indulgent pour le pouvoir qui assure le repos. Selon lui « le trop de retenue de ceux » qui ont un juste pouvoir et le trop d'audace de ceux » qui le veulent usurper est toujours ce qui trouble et » ce qui ruine les républiques. »

Mais cette soumission n'allait pas jusqu'à l'abnégation hypocrite ou sincère de sa raison ; il ne s'interdit pas toujours les réticences, il s'interdit toujours le mensonge. Il le déclare insupportable ; il en repousse avec indignation le soupçon. Peut-être n'avons-nous pas toutes ses opinions, mais nous n'avons que ses opinions. Sans doute même il ne les supprime avec tant de facilité sur certains points que pour leur rendre plus facile la conquête des intelligences sur les points essentiels ; pourvu que sa réforme philosophique s'établisse, tout lui semble gagné, et ainsi se concilient avec la réserve de Descartes, cette ardeur et cette ténacité avec lesquelles il défend ses opinions une fois émises, quels que soient le crédit ou la robe de ses adversaires. Tout justifie donc la confiance dans la parole du grand philosophe, tout atteste que, chez lui, la prudence ne couvre pas de lâcheté.

Mais aussi ne faut-il pas demander à Descartes de répondre à tous les besoins de notre siècle. S'il a écrit

Hosted by Google

la préface de la *Déclaration des droits de l'homme*, c'est à coup sûr sans le vouloir et sans le savoir ; on ne pourrait, du moins, le soupçonner d'avoir prévu la portée de son rôle dans les questions politiques qu'au soin avec lequel il semble s'en défendre. Après tout, si Solon avait ordonné par une loi que tout citoyen prendrait parti dans les dissensions civiles, il n'avait imposé à personne l'obligation d'en faire naître.

Mais décidé à rester toujours chrétien orthodoxe, autant que sujet fidèle, Descartes l'est par la direction de sa volonté, plus que par celle de son génie. Moins touché de la preuve de fait que d'une démonstration, car « s'il est permis de le dire, les miracles mêmes sont » falsifiés par le diable, » aimant par-dessus tout à être persuadé par des raisons naturelles fort évidentes, et sentant bien que c'est là la condition de tout mouvement, puisque, par sa nature même, la conviction religieuse repousse toute innovation, il a peut-être envers l'Eglise plus de soumission que de foi, et il semble que ce fût là ce que voulait dire Bossuet lorsqu'il trouvait quelque excès dans sa réserve.

Aussi, dès qu'il aborde la question du souverain bien, forme sous laquelle il considère le problème moral, Descartes déclare qu'il va expliquer cette matière comme il lui semble qu'elle « eût du être traitée par un philo- » sophe tel que Sénèque, qui, n'étant point éclairé de » la foi, n'avait que la raison naturelle pour guide. »

Un grand respect, mais une grande indépendance, telles seront, en morale comme dans toute la philosophie, les bases de ses rapports avec le dogme révélé, et il devra faire sortir sa foi philosophique de ce petit nombre de notions claires, auxquelles, après avoir rejeté tous ses préjugés, il a limité les sources de la certitude.

Il importe toutefois de faire remarquer que Descartes a toujours distingué la certitude métaphysique nécessaire et propre à la philosophie première de la conviction qui suffit à la conduite de la vie. Dès les premiers pas, dans le discours de la méthode, il appuie sur cette

Hosted by Google

séparation ; tout en réservant ses jugements qui peuvent changer, il s'impose une adhésion ferme aux opinions modérées, accréditées parmi les plus sages et une conduite conforme à ces principes, aussi résolue et aussi constante que s'ils étaient immuables. Dans chacun de ses autres ouvrages, dans les *Méditations*, dans les *Principes*, il reproduit cette distinction ; il y insiste dans ses réponses aux objections contre les *Méditations*, et ne souffre jamais qu'on l'oublie.

Ce n'est pas qu'il admette deux vérités différentes et inégales : mais il soutient que la nécessité d'agir ne nous permet pas habituellement d'attendre que nous ayons une connaissance complète, une irréfragable certitude de la vérité ; il ne demande pas *qu'on doute et qu'on agisse, qu'on ne croie pas en même temps qu'on croit ;* mais il fait observer qu'on croit souvent lorsqu'il y a encore sujet de douter, et il pourrait aller plus loin encore, et soutenir qu'on est souvent obligé de prendre un parti sans avoir eu le temps d'acquérir une conviction, je ne dis pas bien motivée, mais même bien arrêtée. On dit, et on a raison de dire, que la pratique doit toujours dériver de la théorie ; mais la théorie, relativement aux choses de la vie, peut-elle être soumise aux conditions rigoureuses de la science, telles que les exige Descartes, une opinion approuvée ne l'est-elle qu'en vertu de sa certitude ? Voilà toute la question. Descartes répète sans cesse, et il me paraît difficile de n'être pas de son avis, qu'il faut bien en pratique s'exposer à l'erreur, puisqu'on ne peut pas ajourner indéfiniment l'action, tandis que la science, qui n'est jamais compromise par l'attente, permet, exige même l'emploi du doute suspensif. C'est précisément l'inverse du prétendu axiôme : bon en théorie, mauvais en pratique.

Cette nécessité, du reste, n'est pas spéciale à un système : qu'on abaisse tant qu'on voudra les conditions de la certitude, encore faudra-t-il à tout instant acceper les suggestions de son propre esprit, la constance des

Hosted by Google

lois physiques, le témoignage de ses semblables, sur des garanties que la philosophie la moins sévère déclarera insuffisantes pour la science. L'assimilation des conditions de l'action à celles de la science, ne peut nous conduire qu'à l'inertie ou au scepticisme.

L. Delayant.

(*La suite à la quinzaine.*)

Hosted by Google

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(FIN.)

J'ai, d'après Sévigné elle-même, retracé les qualités de son cœur. Mais de quelle célébrité l'eût entourée son amour maternel, bien admirable cependant, si l'écrivain n'eût effacé la mère ; si, lapidaire inhabile, elle eût, comme un plomb grossier, enchâssé cette perle dans un style vulgaire ? L'histoire ne lui eût pas plus accordé de place qu'à tant d'autres femmes adorant leurs enfants. Si donc madame de Sévigné marche encore une des premières en tête de son sexe énorgueilli, elle le doit à son style ; sa plume est réellement le sceptre de cette sorte de royauté, et pourtant elle n'a écrit que des lettres !

Ici se présente cette question si souvent posée à propos de ce célèbre recueil. — Le genre épistolaire a-t-il des règles particulières et un style qui lui soit propre ? — Il n'est pas un des panégyristes de Sévigné qui n'ait résolu la question par l'affirmative, et qui ne l'admire précisément pour avoir si bien rempli les conditions du genre. De sorte que la voilà parée d'un mérite auquel, certes, elle ne songeait guère ; la voilà célébrée pour avoir parcouru d'un pas léger le cadre épistolaire, et surtout pour n'avoir pas franchi d'un pied indiscret le cercle tracé par le compas du rhéteur. Puis ici arrive le parallèle de rigueur entre les lettres de Sévigné et celles de Voiture et de Balzac, qui faisaient les délices de son temps.

Pourquoi donc la critique moderne persévérerait-

elle à n'opposer des lettres qu'à d'autres lettres ? Faut-il donc que le langage du cœur et de la nature ne trouve à entrer en parallèle qu'avec la contrainte, l'affectation et les phrases musquées ? Malgré des pensées fines et ingénieuses, malgré des beautés de style que parfois on voit briller chez les compétiteurs que vous lui choisissez, élevez plutôt Sévigné au rang qui lui convient, vous qui voulez, pour sa gloire, procéder par comparaison, et opposez la sans crainte à d'autres gloires contemporaines, plus dignes d'elle que Voiture et Balzac !

Non, le genre épistolaire n'a point d'autre poétique que la loi commune, les lois du goût ; le style n'y a point de limites infranchissables. Une lettre, dit-on, est une conversation écrite : eh bien, si on doit écrire comme on cause, pourquoi ne ferait-on pas suivre à son langage les diverses périodes que parcourt l'entretien ? Ne sera-t-il plus permis à l'écrivain de hausser le ton jusques à la majesté académique, quand, en abordant un sujet élevé, le dialogue pourra, lui, empreindre sa parole de la gravité oratoire ? Dans une conversation, on passe rapidement d'un sujet à un autre ; dans un recueil de lettres, même variété de sujets doit entraîner même variété de tons. Dans l'art de les écrire, il est une seule règle à observer, c'est de savoir mettre en harmonie le ton et le sujet, c'est d'éviter avec goût le *non erat hîc locus*, et de ne point s'appliquer à peindre le cyprès d'Horace quand il fallait représenter un naufrage.

C'est là le grand talent de madame de Sévigné ; c'est ce qu'on pourrait appeler chez elle cette admirable entente de la scène qui la rend maîtresse de son sujet, qui lui fait si bien nuancer chacun de ses petits drames. Ce serait donc lui tresser sa couronne d'une main avare que de la louer seulement comme modèle du genre épistolaire ; elle eût choisi tout autre cadre littéraire, que la nature l'eût encore faite un délicieux écrivain.

Instruire ou plaire, tel est le but de quiconque prend

Hosted by Google

la plume. J'ai dit quels enseignements se cachent, modestes, dans les lettres de Sévigné ; pourrai-je dignement louer maintenant un style qui, dans l'art de plaire, ne lui laisse craindre que des émules et non des maîtres? En est-il un plus franc, plus rapide, plus souple à se plier à toutes les formes, plus plein de spirituelle originalité sans recherche ?

Oh ! sans doute, il y a loin de cette aimable simplicité au style de nos jours, qui, bien que fortement décrié et souvent reprochable, n'en éclate pourtant pas moins par plus d'un mérite réel et tout opposé. Chez nous, l'imagination, vivement ébranlée par des secousses continuelles, a dû perdre de sa sensibilité native ; l'incessante polémique engagée entre les partis, exigeant sans relâche de nouveaux efforts d'éloquence persuasive, devait peu à peu infiltrer dans la langue toute la véhémence et la poésie de la passion. Aussi, une sorte de surexcitation fébrile a-t-elle tendu tout ce qu'il y a de fibres puissantes dans l'âme de l'écrivain ; une richesse d'images exubérante enveloppe sa période.

La poésie du style, aujourd'hui, est un fleuve capricieux, tantôt coulant calme et limpide, tantôt se précipitant sans frein au-dessus de ses digues, mais au courant duquel on trouve je ne sais quel charme à se laisser emporter. Ce sont à chaque pas d'inattendues et nouvelles perspectives ; partout, sur la rive émaillée par une vigoureuse sève, s'étale une végétation puissante ; partout, la pensée s'épanouit en gracieuses ou bizarres fleurs, la métaphore sème ses riches et chaudes images, l'épithète, sur sa tige nerveuse, dresse sa corolle ambitieuse. Peut-être est-ce là de la décadence ; mais, du moins, c'est de la nouveauté.

Ne semblerait-il pas maintenant que, pour le style de madame de Sévigné, il ne dût y avoir que dédains de la part d'une époque blasée par le fracas de sa littérature ? Il coule, lui, comme l'onde à travers la prairie : serpentant, avec un doux murmure, parmi les simples fleurs des champs, ici ne réfléchissant que l'azur des

Hosted by Google

cieux, là, au détour de sa course nonchalante, vous dévoilant tout à coup un site riant et pittoresque.

Oui, ce doit être pour tous chose toujours nouvelle que la lecture de Sévigné. Sa plume, véritable baguette de fée, sait, pour attacher le lecteur, habiller chaque idée de cent parures. Une fois qu'elle nous tient, voilà notre esprit captif et sous le charme; il n'y a que les heures et l'ennui que la fée laisse s'envoler.

Comment analyser ce style, passant tour à tour de la tristesse à la gaîté, des petites aux grandes choses, trouvant des mots pour tout peindre, les mystérieux combats du cœur comme les jeux de l'esprit? Vit-on jamais abeille voltiger avec plus de grâce, butiner mieux qu'elle, de ça, de là, sur toutes les fleurs d'un sujet, les quitter quand vous les croyez épuisées, puis y retourner encore puiser un nouveau miel? Tantôt ce sont de charmants enfantillages, dits avec un sérieux qui les rend encore plus comiques; tantôt ce sont des pensées pleines de force, de justesse et de raison, que vous croiriez empruntées à son illustre ami Laroche-foucault; maximes jaillissant soudain au milieu d'une causerie badine; éclairs de génie qui vous éblouissent, semblables à ceux que parfois vous voyez venir, inattendus, sillonner un ciel serein.

Avec quelle charmante philosophie elle nous fait assister à tous les petits commérages des grands! soit que, sous les habits dorés et les dentelles de la cour, se cachent les mesquines passions qu'elle retrouve à Vitré; soit que, du fond de leurs manoirs, les hobereaux bretons veuillent se guinder jusqu'aux petitesses de la cour. Est-il rien de plus rapide que sa narration, alors qu'elle se laisse aller à sa manière favorite, à ces longues phrases qui semblent cependant toujours trop courtes, tant elles sont habilement coupées en une infinité de périodes brèves et pressées, dont chacune forme un tableau complet! Qui ne sait par cœur la description de la noce de M^lle^ de Louvois? Les brasiers de feu et de fleurs, les embarras de carrosses, les cris

Hosted by Google

dans la rue, les pieds entortillés dans les queues, sont désormais modèles historiques.

Se laisse-t-elle parfois aller jusqu'au jeu de mots? ce n'est point elle qui va péniblement les chercher de détours en détours, qui dresse de loin le but vers lequel va se décocher le trait plaisant. Non; sa gaîté a quelque chose du charme fascinateur émané de certains regards; la malice qu'elle veut dire a beau hésiter, elle ne peut échapper à la place qui l'attend; ce n'est point Sévigné qui court après le mot, c'est le mot qui vient de lui-même se placer sous sa plume. — « Vous ai-je dit » qu'il y avait deux demoiselles à Vitré, dont l'une » s'appelle Mlle de Croqueoison et l'autre Mlle de Ker- » borgne? J'appelle Mlle Duplessis Mlle de Kerlouche. » Ces noms là me réjouissent. — La Troche vous rend » mille grâces de votre souvenir; son fils a encore assez » de nez pour en perdre la moitié au premier siège, » sans qu'il y paraisse. »

Il arrive pourtant quelquefois que, dans ses petites malices, la vivacité de l'esprit n'a pas plutôt détaché le trait caustique, que sa bonté s'en alarme, et que le cœur s'empresse d'appliquer le baume sur la piqûre. Son gendre, M. de Grignan n'était pas beau. Elle vient de lui apprendre qu'il est père d'une fille déjà baptisée sous le nom de Marie-Blanche. Or, par arrêt de ce tribunal féminin qui pronostique l'avenir des jeunes épouses, qui, à des signes visibles pour lui seul, connaît le sexe de l'enfant porté, il avait été décidé que l'enfant serait un garçon. Hélène, une des femmes de madame de Sévigné, avait même jeté le cri de triomphe. — « Hélas! quand nous le regardâmes de plus près, » ajoute la grand'mère, nous vîmes que c'était une » petite fille! »

Adieu tous les projets fondés sur la certitude de la continuation du nom de Grignan, tous les préparatifs faits en conséquence. Il va y avoir là deux petits échecs à venger pour la vanité féminine: le singulier orgueil attaché à la naissance d'un fils pour premier né, puis

Hosted by Google

le prestige d'infaillibilité de la Lucine domestique qui venait de s'évanouir.

A qui donc s'en prendre de cette double cause de mauvaise humeur ? Eh ! mon Dieu, au pauvre comte de Grignan, au poupon lui-même qui a le tort d'être fille. — « Les médecins disent que Blanche ne sera pas » d'une beauté surprenante, et les mêmes gens ajoutent » qu'elle vous ressemble. » Le coup de patte est lancé ; mais à l'instant elle rentre la griffe, et ajoute : « Si cela » est, vous ne doutez point que je l'aime fort. »

Au milieu de son inépuisable verve de tours originaux et naïfs, il se rencontre de ces mots tout naturels, mais que ne consacrait point la langue ; madame de Sévigné les crée ; ils lui échappent pleins de grâce et d'actualité. Que si on allait s'offenser de quelques expressions dépassant le familier pour tomber parfois dans le trivial, ne pourrait-on pas, à ces lecteurs si susceptibles, rappeler que ce n'était point pour eux qu'écrivait Sévigné ? Que dans l'épanchement de l'intimité, elle ne pouvait sans cesse se renfermer dans une pruderie de style, exigée seulement dans une œuvre destinée à la publicité ? Puis, si quelque expression lui échappe par trop familière, soyez sûrs qu'elle rappelle par allusion quelque circonstance de la vie privée où le mot avait gaiement reçu ses lettres de naturalisation au sein de la famille. Cherchez bien, et toujours sous l'écorce triviale vous verrez percer un trait d'esprit ou de sentiment.

Ce mot rappelle un reproche adressé fort souvent à madame de Sévigné ; c'est que ces lettres, si pleines d'esprit, manquent en général de sensibilité. Il faut convenir que, suivant l'acception de ce mot, son style, pour dépeindre les agitations de l'âme, n'est pas toujours empreint de cette naïve chaleur, de cette teinte mélancolique, de ces élans de pitié qui révèlent une âme sensible et aimante. Chez elle, l'esprit et le cœur sont souvent en lutte ; l'un empiète parfois sur le domaine de l'autre, et trop souvent un éclair de gaieté

Hosted by Google

déplacée brille au milieu d'une page que le sujet devait attrister. Cette sensibilité, que l'on a voulu dénier à madame de Sévigné, est surtout le propre de certaines organisations ; c'est le langage de ceux qui vivent en eux-mêmes, qui, timides et se défiant de leur parole, sentent refluer à l'intérieur toutes les sensations qu'ils n'osent exprimer. Donnez une plume à ces taciturnes natures ; leur cœur, longtemps gonflé, va déborder sans efforts ; le sentiment va s'épancher, plein de chaleur et d'onction, dans un style où l'esprit ne sera point admis au partage. Voilà le secret de l'admirable plume de Rousseau.

Telle n'était point Sévigné. Elevée au sein du grand monde, habituée au dialogue des salons titrés, où c'était un art que de jeter un brillant vernis sur les futilités de l'entretien, elle avait assoupli son esprit à toutes les façons de cour; elle s'était fait une habitude de cette indifférence qui, dans les hautes réunions, passait avec nonchalance d'un sujet à un autre. Laissant tomber des mots piquants ou distraits sur les douleurs comme sur les joies d'autrui, elle causait en un mot, dans ses lettres, comme elle le faisait à Paris ou à Versailles ; est-il donc étonnant que son langage cache souvent sous une écorce indifférente un cœur plein, au contraire, de chaleur et de bonté ?

Rappelons-nous la lettre si simple et si touchante où elle raconte les fêtes données à Vitré pour la tenue des Etats de Bretagne. Elle assistait à un bal ; l'assemblée entière admirait un couple charmant dansant le passe-pied ; hélas ! et deux ruisseaux de larmes coulaient en silence sur les joues de la pauvre mère : cet air de danse était l'air favori de madame de Grignan alors à deux cents lieues d'elle, *et c'est ce même passe-pied que sa fille dansait si bien !* Et combien de lettres, dictées par la même âme ! Refuser la sensibilité à madame de Sévigné, ce serait nier la fleur, parce qu'on n'en sentirait pas le parfum !

Vous connaissez cet ingénieux instrument d'optique,

Hosted by Google

étonnante découverte de nos jours, où la lumière, docile tributaire de l'artiste, accourt à sa voix animer de ses rayons l'appareil qu'il lui présente, et y laisse, gravée par une invisible main, l'image de tout ce qui est venu se refléter sur le miroir magique.

Ne vous semble-t-il pas, en parcourant les lettres de Sévigné, que quelque bon génie lui ait jadis dévoilé le mystère et lui ait fait présent de l'ingénieux appareil? Ou plutôt, n'est-ce point la nature qui, se réfléchissant sur l'album du délicieux écrivain, y laissa, pour sa gloire et nos plaisirs, son impérissable empreinte?

Que de cadres charmants où rien ne trahit les efforts de l'art, où, sans avoir vieilli d'un jour, palpite encore à nos yeux tout un monde dont plus d'un siècle nous sépare!

Ce sont les salons de Paris qui viennent ici nous ouvrir leurs panneaux dorés; nous assistons avec délices à ces réunions où se presse l'élite du siècle, tout ce qui porte une couronne de gloire, dans les arts, les sciences et la guerre. Et le cœur nous bat, alors qu'instruits par l'histoire à révérer les grands noms de Condé, de Molière, de Lafontaine ou de Racine, nous nous rencontrons soudain face à face avec ces nobles et grandes figures, pleines de vie et rayonnant encore de toute leur pureté native.

Là, nous sommes admis aux pompes royales de Versailles et de Saint-Germain; ce n'est point une illusion faisant passer sous nos yeux la cour de Louis-le-Grand; elle est là qui nous éblouit, toute diaprée de rubans et de dentelles, étincelante d'or et de pierreries, avec ses mœurs, ses usages, ses costumes, et exhalant encore ce parfum de bon ton et de galanterie qui n'est plus pour notre prosaïque époque qu'une tradition historique.

Puis la scène change. C'est le petit château des Rochers qui apparaît sur un champêtre horizon; c'est Pilois s'avançant, le râteau sur l'épaule, vers ses vertes pelouses et ses chères plates-bandes tout émaillées de fleurs. Plus loin, une blanche et gracieuse figure se

Hosted by Google

dessine à travers l'ombre et le mystère des hautes charmilles qui se balancent sur sa tête et lui prêtent leur fraîcheur. Elle semble errer avec mélancolie, une lettre ouverte à la main ; elle s'arrête devant un arbre, y reconnaît un chiffre tracé jadis sur l'écorce par une main chérie ; son cœur se gonfle.... puis une larme tombe sur la page. C'est le lecteur qui pleure, quand il croyait voir pleurer !

Puis le cadre s'agrandit ; tantôt c'est le Rhin qui bouillonne sous le poids de nos intrépides escadrons ; tantôt c'est Philisbourg dont les créneaux se taisent, foudroyés par Vauban.

Voici qu'un tableau vient nous frapper de douleur, en son austère simplicité. Tandis que dans le lointain tourbillonne un reste de fumée, un homme, dont le bras n'est plus qu'un sanglant tronçon, montre du bras qui lui reste à son fils désolé ce qu'il lui faut plutôt pleurer avec la patrie : un cadavre est à leurs pieds, la poitrine déchirée par un boulet. Hélas ! c'est l'espoir, c'est la grandeur de la France qui vient d'expirer, c'est le cadavre de Turenne !

Mais parmi toutes les figures historiques qui, traversant la mémoire de cette femme admirable, y laissaient leur image pour passer ensuite à son gré sur la toile, il en est une que le même rayon de génie faisait, auprès des autres, éclore dans chaque tableau ; qui, au milieu de tant de portraits si pleins de vie et de vérité, nous apparaît toujours jeune, toujours plus exquise : c'est elle-même, c'est Sévigné !

E. Labretonnière.

Hosted by Google

A MADAME ***.

Ne pleurez plus ainsi le doux ange envolé ;
Songez au jeune époux , songez à votre mère ,
Songez au vieil ami toujours inconsolé :
Vos pleurs doublent encor notre douleur amère.

Mais croyez bien plutôt que Dieu , dont les secrets
Restent fermés pour nous , et qui de tout dispose ,
En rappelant à lui l'objet de vos regrets ,
Allait à quelque fin dont seul il voit la cause.

Qui sait — cette pensée a bien quelque douceur —
S'il n'aura pas voulu , dans sa bonté parfaite ,
D'être si loin de vous consoler Juliette ,
En mettant en ses bras cet enfant d'une sœur ?

G. R.

Hosted by Google

QUELQUES PAGES

DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Quand on parle poésie à certaines gens connus pour rendre aux Muses un culte discret (comme on disait autrefois), ils secouent leur tête chauve, et poussent vers le ciel un soupir mélancolique : « La poésie est » morte, s'écrient-ils ; on ne lit plus de vers ; ce n'est » plus la mode. Il n'y a de lecteurs que pour les » romans réalistes fortement épicés, et les journaux à » cinq centimes. Voilà ce qui attire le public ! Pour » des vers, il n'en veut plus. Les pures rêveries de » l'imagination obsèdent des cerveaux remplis d'idées » positives, et nous barbotons tristement dans un » siècle de prose ! »

Qui n'a entendu mille fois répéter ces plaintes stériles sur le positivisme de notre époque ? Certes, pourrait-on répondre, si la poésie est morte, ce sont les mauvais poètes qui l'ont tuée. Mais non ! elle est vivante encore ; seulement elle dort d'un lourd sommeil.

Il s'est écoulé bien des années depuis la renaissance des lettres en 1830. Que de voix, éclatantes alors, sont muettes aujourd'hui ! Alfred de Musset, dont le génie s'affirme de jour en jour davantage, et de Vigny, dorment dans le tombeau. Victor Hugo, du haut de son rocher de Jersey, plane toujours dans le ciel de l'art, mais il délaisse la poésie pour écrire de longs romans qui n'ajoutent rien à sa gloire. Lamartine compile pour vivre, et achève austèrement une vie dont

Hosted by Google

les commencements eurent un si vif éclat. Auguste Barbier, après un long silence, publie des « odelettes »; mais, chétives, elles meurent en naissant, et nous n'espérons plus rien du chantre ardent de la liberté.

Si, descendant quelques degrés, nous nous arrêtons pour écouter les « *poetae minores* » de 1830, nous ne recueillons aucun chant nouveau. Sainte-Beuve continue ses causeries littéraires, qui le placent au premier rang de la critique moderne; mais il ne fait plus de vers, et se contente de rééditer les œuvres de son Joseph Delorme. Théophile Gautier, le robuste athlète de *Hernani*, glisse au bas du *Moniteur* des feuilletons anodins; — les autres sont ensevelis dans la tombe ou dans l'oubli. Que sont donc devenus les derniers survivants de cette nombreuse phalange du romantisme, dont quelques soldats heureux vivent encore dans notre mémoire?

Nous disons soldats, car, à cette époque, écrire était combattre, et la poésie était une lutte. N'est-ce pas le choc de la bataille qui a fait sourdre de terre cette vaillante armée d'écrivains? Et qui nous dira si ce n'est pas à la plate tranquillité dans laquelle vivent aujourd'hui nos hommes de lettres, qu'il faut attribuer l'honnête médiocrité des œuvres que nous voyons éclore?

Sommes-nous trop sévère en jugeant ainsi l'énorme fatras de volumes multicolores étalés aux vitrines de nos libraires? Nous ne le croyons pas, et si quelques exceptions plus ou moins brillantes nous sont opposées, combien de littérateurs sans littérature et de poètes sans poésie viennent confirmer notre dire!

Mais est-ce seulement à la cessation d'hostilités entre les différents procédés littéraires, qu'il faut imputer cette faiblesse générale? Il y a bien d'autres causes, visibles pour tous, et que nous n'avons nullement la prétention d'exposer le premier. Mais il est des choses qu'il est bon de répéter, et quand les critiques autorisés ont dit la vérité avec le charme du talent, un écho, quelque faible qu'il soit, peut avoir son utilité.

Hosted by Google

Quelques rares esprits de notre temps étant mis à part, il est une chose dont s'occupent assez peu ceux qui écrivent en vers, c'est la pensée inspiratrice, c'est l'idée.

Les poètes sont aujourd'hui des ciseleurs, et rien ne leur est plus facile que de rimer brillamment un lieu commun. Le mécanisme du vers n'a rien de caché pour eux. Ils ont un luxe d'épithètes, une exubérance de détails, une richesse de rimes et une recherche du rhythme, qui, de prime abord, séduisent le lecteur et le jettent dans l'admiration ; car évidemment, il y a du talent dans ce style chatoyant et polychrôme, et cette forme heureuse ne s'obtient pas sans étude ; mais quand, après avoir été bercé par une stance pleine de nombre et d'harmonie, on recherche la pensée cachée sous la phrase, on ne trouve rien, et, comme Hamlet interrogé sur ce qu'il lisait, on s'écrie : « des mots ! des mots ! des mots ! »

Qu'on ouvre un volume de poésies, production de cette école dont Théodore de Banville est le maître. On y lira des vers élégants, d'une belle venue, et d'une réelle harmonie. Mais qu'y a-t-il sous ces riches draperies, derrière ces ornements jetés à profusion ? Rien, ou une de ces idées rebattues, traînées dans le ruisseau de la vulgarité. Ce sont des mots brillants enchâssés dans des phrases à effet, et la pauvre idée, terne et vieillotte, est noyée dans un déluge de vers. Peut-être la pensée aurait-elle eu sa valeur, si l'auteur l'avait brièvement exprimée, en quelques vers, par exemple, comme une épigramme de l'Anthologie ou un sonnet ; mais elle est tellement délayée qu'on ne la trouve qu'avec peine, et que l'esprit, déconcerté et ébloui par les mille facettes d'une poésie prolixe, trouve péniblement son chemin à travers les luxuriances du style.

Une autre cause de faiblesse et de décadence, celle qui éloigne peut-être le plus les hommes sérieux de la lecture des vers, c'est le manque d'originalité. On comprendra qu'en ces matières il est impossible d'être

Hosted by Google

absolu, et nous nous plaisons à reconnaître qu'il existe des pièces de vers publiées de nos jours et écrites d'une manière originale et sous l'évidente influence d'un sentiment très-personnel. Mais, en général, l'imitation est de mode, et quand on n'imite pas les modernes, nous voulons dire Hugo et de Musset, on en revient aux anciens, les Latins et les Grecs.

Et pourtant, que de réactions violentes contre cette tendance malheureuse de l'esprit humain, qui trouve plus commode de suivre le sillon tracé que de s'ouvrir sa propre voie!

Maxime du Camp, dans la préface de ses *Chants modernes*, s'est élevé, avec un grand sens, selon nous, bien qu'avec une certaine exagération d'expression, contre les affadissantes imitations de l'antiquité.

« Tout marche, dit-il, tout grandit, tout s'aug-
» mente autour de nous. La science fait des prodiges,
» l'industrie accomplit des miracles, et nous restons
» impassibles, insensibles, grattant les cordes fausses
» de nos lyres et fermant les yeux pour ne pas voir......
» On découvre la vapeur, et nous chantons Vénus,
» fille de l'onde amère; on découvre l'électricité, nous
» chantons Bacchus, ami de la grappe vermeille; c'est
» absurde! »

Sans aller aussi loin et tout en reconnaissant que les découvertes scientifiques ne sont pas souvent une source bien abondante d'inspirations, ne trouvez-vous pas, de bonne foi, que la poésie s'est assez attaquée aux dieux de l'olympe? S'est-elle assez traînée à la remorque d'André Chénier, à travers les champs grecs et les vagues Ionniennes? A-t-on assez chanté Léda et son cygne? Horace a-t-il été assez déchiqueté par les rimeurs naïfs qui croient encore qu'on peut traduire un poète étranger en vers français? (*) L'antiquité, en un mot, a-t-elle assez servi?

(*) Je déclare qu'une traduction en vers de n'importe quoi par n'importe qui me semble chose absurde, impossible et chimérique, et j'en sais quelque chose, moi qui sais tout ce qui se perd d'un hexamètre qu'on transvase dans un alexandrin.

V. Hugo (Mélanges littéraires) à un traducteur d'Homère.

Hosted by Google

Le célèbre vers :

> Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques !

n'a pas été entendu, et le retour vers le paganisme est plus sensible que jamais. On pourrait citer des hommes d'un grand talent qui persistent dans cette voie fausse, et lassent à la longue les lecteurs les plus bienveillants. Il n'y a pas longtemps que M. Leconte de Lisle, faisant plusieurs pas en arrière, publiait ses poèmes antiques et nous ramenait à Jupiter, à Galathée, et à cette Léda, qui (soit dit entre parenthèses) traîne partout, et que nous venons de rencontrer encore, avec son cygne, dans le dernier recueil de M. André Lefèvre, *la Flûte de Pan.*

L'art est-il seulement dans la Mythologie, et n'en pourra-t-il sortir ? Voilà la question. Comment voulez-vous, ô poètes, que les bénévoles acheteurs de vos livres s'intéressent encore aux aventures rimées des Dieux Olympiens et des héros tragiques qui vivent d'une vie autrement puissante dans Homère, Euripide, Eschyle, que dans vos poèmes, pâles imitations des chefs-d'œuvre antiques ? N'y a-t-il pas d'autres sources d'inspiration ? Nos joies, nos douleurs, les grands gestes de notre histoire, l'étude de l'âme humaine sous ses différents aspects, ne sont-ils pas dignes d'inspirer votre verve et de vous souffler de beaux vers ?

Mais il serait bon de savoir si l'on aime encore les longues et belles poésies ; il nous semble qu'on leur préfère les jolis petits vers quintessenciés, maniérés, pimpants, fantaisistes, et nous trouvons des poètes qui riment au goût du jour, se rapetissent très volontiers, et descendent facilement de l'Empyrée pour écrire des odes funambulesques. Ce n'est pas l'esprit qui manque à ces productions d'un badinage outré ; mais que de talent inutilement dépensé, et quel regret n'éprouve-t-on pas en voyant le mauvais emploi d'intelligences si bien douées !

Cet amour du petit, du mesquin, du raffiné est un

Hosted by Google

vrai signe de décadence littéraire. Fantaisie, tel est le mot d'ordre de nos jeunes poètes. Cela répond à tout, comme tarte à la crême. Qu'est-ce donc que la fantaisie ? C'est, nous dit-on, les jeux d'une imagination poétique ; tout ce qui est élevé sur la pointe d'une aiguille, harmonieux cliquetis de mots, enroulements de phrases gracieuses et sentimentales, voilà de la fantaisie. N'est-ce pas là encore qu'on retrouve cet amour de la forme et ce dédain de l'idée que les poètes de notre génération tendent à ériger en système?

En résumé, si l'on examine attentivement ce qu'a produit, dans ces dernières années, cette branche de l'art dont nous nous occupons, la poésie, on trouvera beaucoup de beaux vers et très-peu de belles œuvres, peut-être pas une œuvre complète ; beaucoup d'esprit dépensé, et peu de grandes idées ; beaucoup d'imitations et peu de livres originaux et portant la marque de leur temps.

Comme nous le disions tout à l'heure, on sait faire le vers, on est artiste et l'on en tire vanité ; mais de faire œuvre durable, longue d'haleine, laborieusement échaffaudée, longuement mûrie et renfermant, sous une forme pure, des idées neuves, saines et élevées, qui s'en soucie ? Où sont ceux qui, de nos jours, après un travail opiniâtre, peuvent contempler leur ouvrage en s'écriant : *Exegi monumentum ?*

Dans notre siècle ami de l'électricité, on travaille vite pour être lu vite, et l'on ne pense guère aux gens de goût et d'étude qui vous suivront sur cette terre, et qui diront entre eux, en feuilletant nos poésies modernes : « Beaucoup de mots pour rien ! Relisons » Molière ! »

E. H.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

DESCARTES MORALISTE.

(SUITE.)

Ce qui est particulier à Descartes, c'est d'avoir prévu et signalé un danger spécial aux philosophes. Trop de systèmes, que le sentiment de la réalité pratique n'a point gênés dans la rigueur de leurs déductions, qui ont été construits, pour ainsi dire, tout d'une pièce, en deviennent moins aptes à pénétrer la vie et perdent sur elle toute influence. De là, je ne sais quelle méfiance envers la logique, qui a gagné même de bons esprits. Il serait étrange pourtant que la logique, c'est-à-dire l'art de raisonner juste, eût le privilége de conduire à l'erreur. Le vrai, c'est qu'elle ne suffit pas pour en garantir, que les esprits méditatifs sont spécialement exposés à prendre pour toute la vérité une part de la vérité, comme avec une lunette on n'étend la portée de la vue qu'aux dépens du champ de la vision. Descartes veut qu'on se garde de rétrécir ainsi son horizon : il veut qu'on comprenne bien une fois dans sa vie les principes de la métaphysique, mais non pas qu'on lui livre son esprit, et déclare que, pour lui, et en vérité l'on a besoin de tout le sérieux de son affirmation pour y croire, il s'est fait une règle « de n'employer jamais » que fort peu d'heures par an à celles qui occupent » l'entendement seul, et de donner tout le reste de son » temps au relâche des sens et au repos de l'esprit. » On a parlé de la prudence de conduite de Descartes ;

Hosted by Google

c'est sa prudence d'esprit qu'il fallait vanter : elle égale sa hardiesse. Si quelques semences de sa philosophie, exclusivement cultivées, ont amené de grandes erreurs, il n'y en a guère dont on ne se fût garanti en la méditant dans son ensemble, et il n'est pas moins admirable pour son bon sens que pour son génie.

On le voit donc : ses doutes métaphysiques ne lui sauraient devenir un obstacle pour établir ses préceptes de morale et pour asseoir « la résolution entre les deux vices qui lui sont contraires, l'indétermination et l'obstination. » Peut-être seulement pourrait-on lui reprocher qu'en indiquant bien les caractères de cette sorte de certitude inférieure dont il se contente pour la pratique, il n'en trace pas les conditions. C'est un soin qu'il a laissé à Delaforge, qui a rédigé d'une manière plus fixe et plus précise les règles que son maître avait suivies.

Le passage par lequel j'ai établi, au début de cet article, que Descartes est réellement un moraliste, fait suffisamment voir que, pour lui, les lois de la morale sont des vérités que l'entendement contemple avant que la volonté s'y conforme. C'est donc en Dieu qu'elles reposent, comme toute vérité, comme toute science. En morale, comme dans toute sa philosophie, Descartes est profondément religieux.

On l'a accusé, il est vrai, d'avoir compromis les vérités morales, en les remettant, ainsi que les vérités géométriques, à l'arbitraire de la divinité elle-même. Sans entrer dans une discussion toute métaphysique, que Descartes prétend inaccessible à l'esprit humain et où, pour engager le combat, il ne manque qu'une chose, un terrain où les combattants puissent poser le pied, je puis du moins assurer que cette thèse n'entraîne pas comme conséquence le scepticisme.

La doctrine qui soutient que les vérités premières *ont été établies de Dieu et en dépendent* peut être l'antécédent de celle qui déclare la raison humaine purement subjective, mais elle ne saurait être confondue

Hosted by Google

avec elle. Elle proclame, en effet, que la raison et les vérités qui en sont l'objet sont l'œuvre d'un même créateur, et par conséquent elle en proclame l'accord : elle soutient, il est vrai, que nous ne savons pas ce qui aurait pu être, mais elle assure que nous savons ce qui est ; ce n'est donc pas la vérité, c'est l'erreur, qui est alors difficile à expliquer, et c'est en effet l'erreur qui a embarrassé Descartes et encore plus ses disciples.

Quant à porter le doute sur Dieu même, ce qui laisserait la science cartésienne sans fondement, c'est, ce me semble, ce qu'on ne peut craindre, si l'on remarque que, chez Descartes, cette notion n'en suppose aucune autre. Après avoir, au premier pas, constaté sa propre existence par la pensée, dès le second il reconnaît également Dieu dans la pensée à l'idée de l'infini, profonde empreinte de lui-même qu'il y a laissée et que seul il y a pu mettre. Or, Dieu est éternel et immuable, et l'établissement de la morale, contemporain (si l'on pouvait assigner des dates aux pensées divines) de ses premières résolutions, sans être éternel, se perd pourtant dans les profondeurs de l'éternité, et partage désormais l'immutabilité de son fondateur. Il importe donc peu, au point de vue pratique, qu'on l'attribue *à la volonté de Dieu* ou *à l'existence des choses*.

C'est de Dieu que tout dépend, c'est de Dieu que tout vient ; c'est lui qui est le souverain bien ; persuadés de cela, nous saurons recevoir en bonne part tout ce qui nous arrive, et nous mettrons notre sagesse à acquiescer à l'ordre des choses et à faire ce pour quoi nous croyons être nés, c'est-à-dire à nous soumettre à la volonté de Dieu et à la suivre en toutes nos actions. Cette sagesse, ce sera la morale, la science de la vertu et du bonheur. Car ces deux choses peuvent être distinguées, non séparées. Nous l'avons vu : l'une c'est le blanc qu'il faut atteindre, l'autre c'est le prix qui nous excite à viser à ce blanc. Ou, si vous voulez un langage plus solennel, non plus juste ni plus frappant, la justice ce n'est que la vérité dans les mœurs, et l'homme,

Hosted by Google

au milieu du sacrifice même, ne saurait s'empêcher de songer à son bien propre :

« Justum nempe quid est, nisi verum in moribus ?...
. . . .
» . . . hominis natura bonum sibi semper et ultro
» Prosequitur, quoque instinctu desiderat esse,
» Hoc etiam esse bene. »

Ce vrai, ce bien, nous pouvons toujours le chercher, sinon l'atteindre, y tendre, sinon y arriver. Cette tendance à posséder la vérité et à y conformer nos actions, c'est la moralité ; et, lorsqu'elle est accompagnée d'efforts, la vertu. « Les biens de l'âme se rap» portent tous à deux chefs, qui sont l'un de connaître, » et l'autre de vouloir ce qui est bon. Mais la connais» sance est souvent au-delà de nos forces ; c'est pour» quoi il ne reste que notre volonté dont nous puis» sions absolument disposer. Et je ne vois point qu'il » soit possible d'en disposer mieux que si l'on a tou» jours une ferme et constante résolution de faire exac» tement toutes les choses que l'on jugera être les » meilleures, et d'employer toutes les forces de son » esprit à les bien connaître ; c'est en cela seul que » consistent toutes les vertus ; c'est cela seul qui, à » proprement parler, mérite de la louange et de la » gloire ; enfin c'est de cela seul que résulte toujours » le plus grand et le plus solide contentement de la » vie. » C'est à une reine que s'adresse ce beau et ferme langage, et jamais la chaire chrétienne elle-même, fût-ce par la bouche de Bossuet, n'a fait entendre aux souverains de plus nobles paroles ; j'ajoute qu'elle les a rarement dites avec une telle simplicité.

Si nous ne pouvons disposer que de notre volonté, si la connaissance est souvent au-dessus de nos forces, il est clair que l'évènement le sera bien plus souvent encore ; que par conséquent la moralité en est complètement indépendante et est constituée tout entière par l'intention. Cette conséquence est forcée ; mais Descartes

Hosted by Google

n'a même pas laissé à ses lecteurs la peine de la tirer ; il la montre et y insiste. « Si nous faisons toujours ce » que nous dicte notre raison, nous n'aurons jamais » aucun sujet de nous repentir, encore que les évène- » ments nous fissent voir, par après, que nous nous » sommes trompés ; pour ce que ce n'est point par » notre faute. » « On n'a point sujet de se repentir, » lorsqu'on a fait ce qu'on a jugé être le meilleur, au » temps qu'on a dû se résoudre à l'exécution, encore » que, par après, y repensant avec plus de loisir, on » juge avoir failli ; mais on devrait plutôt se repentir » si on avait fait quelque chose contre sa conscience, » encore qu'on reconnût, par après, avoir mieux fait » qu'on n'avait pensé : car nous n'avons à répondre que » de nos pensées, et la nature de l'homme n'est pas de » tout savoir. » Avais-je donc tort de dire qu'en reconnaissant que la pratique n'attend pas la certitude, Descartes ne compromet en rien la certitude de la moralité ?

Mais l'homme, remarquons-le, est responsable de toute sa vie, et non pas seulement d'un de ses actes : l'ignorance ne couvre donc la faute qu'autant que ce qui a manqué, c'est la lumière, et non la volonté de voir ; qu'autant que, comme le veut Descartes, « on a » employé toutes les forces de son esprit à connaître » quelles choses sont les meilleures. » L'intention qui constitue la moralité de l'action, c'est une intention réelle, sincère, non un prétexte hypocrite, par lequel on cherche à tromper les autres et quelquefois à s'abuser soi-même. On pourra sans doute consulter les plus habiles, « ceux-là mêmes qui ne sont pas capables de » trouver le droit chemin le pouvant assez reconnaître, » lorsqu'il leur est clairement remontré par quelque » autre ; » mais en définitive chacun devra agir d'après sa propre conviction, comme sous sa propre responsabilité.

Ainsi se trouve évité ce double écueil, d'une conscience relâchée qui s'affranchit de tout scrupule en

Hosted by Google

gagnant une fois sur soi de ne plus penser du tout à Dieu, et d'une conscience pusillanime qui, ne trouvant plus un garant suffisant de son innocence dans un noble effort pour faire taire ses passions et pour entendre, dans leur silence, la voix de la raison, ne sait plus que se mettre à l'abri des décisions des savants en morale, des casuistes, et s'entoure de ces médecins de l'âme, comme on multiplie autour soi les médecins du corps, sans en trouver jamais assez pour guérir cette incurable maladie, la crainte de la mort,

La vertu et le bonheur étant ainsi rapportés à Dieu comme à leur source, la possibilité d'y atteindre nous étant assurée, il reste à montrer jusqu'à quel point ils sont d'accord avec notre propre nature; après avoir conclu de considérations sur Dieu, leur distinction et en même temps leur union indissoluble, il faut les faire ressortir de la psychologie. Descartes le comprend parfaitement, et ne les y appuie pas moins.

« Le moyen le plus assuré pour savoir comment nous » devons vivre est de connaître auparavant *quels nous » sommes*, quel est le monde dans lequel nous vivons, » et qui est le créateur de ce monde, ou le maître de » la maison que nous habitons. » « Notre bien et notre » mal dépend principalement des émotions intérieures » qui ne sont excitées en l'âme que par l'âme même. » Ces émotions intérieures étant ce qui nous touche de plus près, « il est certain que, pourvu que notre âme » ait toujours de quoi se contenter en son intérieur, » tous les troubles qui viennent d'ailleurs n'ont aucun » pouvoir de lui nuire.... et afin que notre âme ait ainsi » de quoi être contente, elle n'a besoin que de suivre » exactement la vertu. » Ainsi, le bonheur, comme la moralité, repose sur la direction d'intention, et, comme elle, il a pour condition la lumière. Il n'est pas nécessaire, pour l'atteindre, que notre raison ne se trompe point, il suffit que notre conscience témoigne de notre résolution vertueuse; néanmoins, comme « la volonté » de bien faire nous peut porter à des choses mau-

Hosted by Google

» vaises quand nous les croyons bonnes, le contente-
» ment qui en revient n'est pas solide... ; au lieu que le
» droit usage de la raison donnant une vraie connais-
» sance du bien empêche que la vertu ne soit fausse
» *(erronée, comme il l'a expliqué plus haut)*, et même,
» l'accordant avec les plaisirs licites, il en rend
» l'usage si aisé, et, nous faisant connaître la condition
» de notre nature, il borne tellement nos désirs, qu'il
» faut avouer que la plus grande félicité de l'homme
» dépend de ce droit usage de la raison. » Cette philosophie est fort éloignée d'un rigorisme impraticable; mais sa douceur ne lui ôte rien de son élévation. Même au simple point de vue psychologique, Descartes place l'accomplissement d'un devoir pénible bien au-dessus des satisfactions d'une noble sensibilité.

L'empire que nous avons sur nos volontés lui paraît seul nous donner le droit de nous estimer, et en nous faisant maîtres de nous-mêmes nous rendre en quelques façons semblables à Dieu. Enfin il n'hésite pas à se poser ce problème caractéristique : Est-ce un bien que d'être gai et content en s'imaginant plus grands qu'ils ne sont les biens dont on jouit, en s'atténuant ou se dissimulant ceux dont on manque? Est-ce un mal que de devenir triste en connaissant la juste valeur des uns et des autres? Et il ne veut pas qu'on se repaisse de fausses imaginations ; il rejette ces plaisirs qui ne peuvent *toucher, pour ainsi dire, que la superficie de l'âme*, en lui laissant, par le sentiment secret de leur fausseté, une tristesse intérieure ; et « voyant que c'est
» une plus grande perfection de connaître la vérité,
» encore qu'elle soit à notre désavantage, que de l'igno-
» rer, il avoue qu'il vaut mieux être moins gai et avoir
» plus de connaissance. » Cette réponse n'est par seulement remarquable par sa vérité et sa noblesse ; elle l'est aussi par la fermeté avec laquelle Descartes s'arrête à temps et, étayant son système moral du côté vers lequel il penche, empêche que la direction de la volonté ne devienne la recherche d'une agréable illusion.

Hosted by Google

Il devient facile de comprendre comment, avec un tel mélange d'énergie et de tolérance, d'indulgence pour les plaisirs licites et d'amour pour la vérité, Descartes a pu concilier, en les entendant chacun dans leur meilleur sens et en les limitant l'un par l'autre, trois des grands moralistes de l'antiquité, Aristote, Zénon et Épicure, et donner à leur égard un bel exemple d'un intelligent et large éclectisme.

Sans contester la valeur du système que j'expose, on pourrait, je le crois, lui adresser cette objection, que, formé d'assertion plus ou moins vraies, il les pose sans en apporter de preuves. L'observation serait fondée; serait-elle un grand reproche?

Un système de morale ne se prouve pas autrement que par sa bonne coordination. Démontrer, c'est rapporter une vérité contestée à une vérité plus visible; or, il n'y a rien de plus clair que la notion du juste. Je doute que, s'il y avait un homme qui ne l'eût pas en lui, il pût, je ne dis pas craindre, mais comprendre les menaces de Dieu. Comment lui prêterait-il la justice, c'est-à-dire, pour lui, un non sens? Tout ce que le moraliste peut faire, c'est de raconter l'homme à lui-même, de lui présenter le miroir, comme Ubalde à Renaud. Quand l'homme s'est reconnu, avec ses vertus oubliées, aves ses faiblesses triomphantes, le moraliste a tout fait, tout prouvé. Il ne lui reste plus qu'à montrer que tout dans l'homme s'accorde avec cette conviction qu'il vient de réveiller. Et l'accord de nos facultés, n'est-ce pas pour nous le seul signe de la certitude, celui pour lequel Descartes a invoqué la garantie de la véracité divine?

L. Delayant.

(*La suite à la quinzaine.*)

LES DEUX SYLVIE.

I

LA FILLE DE L'HERCULE.

Si vous allez jamais de Saint-Valéry en Caux à Dieppe, vous trouverez à moitié chemin quelques maisons portant le nom du Bourgdun. Ceux de ces toits de chaume qui bordent le chemin sont assez mal alignés et font aux deux côtés de la route un liseré ondulant. A l'entrée et à la sortie du village il y a un cabaret, *un dépotayer,* comme disent les Normands dans leur patois traînant et si peu musical, bien qu'ils essayent de le chanter en parlant.

Au-dessus de la porte de chaque *dépotayer,* pend une enseigne en tôle peinte et rouillée, qui grince au vent. En avant de chaque porte sont cinq marches que les buveurs, dont la mémoire est restée au fond des pots, oublient en sortant. Les chutes sont nombreuses, et pour chacune d'elles il y a, venant de l'intérieur du cabaret, des voix criant en chœur : — « un homme à la mer!... » Mais personne ne lui tend une main secourable. On rit de sa mésaventure. Quand le malheureux *naufragé* peut se relever il s'en va contusionné, saignant. Nul n'y prend garde. Si l'ivresse complète le tient couché au bas des cinq marches où il est tombé, on passe dessus et chacun lui décoche une insulte à l'intention de sa maladresse.

Les deux rangées de maisons qui forment la grande rue du Bourgdun sont là comme autant de personnages officiels chargés de recevoir les étrangers. D'autres,

Hosted by Google

plus indépendantes, s'éparpillent à leur guise, par derrière, à travers champs. La seule fantaisie les retient où on les trouve. A les voir de haut, vous les prendriez pour autant d'élèves en récréation après la classe; courant les unes après les autres pour la plupart. Il en est qui semblent jouer au cheval fondu avec leurs voisines; d'autres s'isolent coquettement assises dans un herbage, et, pour plus d'a parte, elles relèvent les quatre côtés du tapis vert au beau milieu duquel elles trônent, comme dans une forteresse défendue de remparts. Avec le temps, les arbres ont grandi tout autour et les pommiers en septembre plient sous la charge des fruits mûrs. D'autres enfin, moins cérémonieuses et plus causeuses, se groupent en rond, si bien que les poules communes vont à la picorée sur le fumier commun, les porcs se vautrent dans les purins, les moutons bêlent à toutes les portes et les enfants pêle mêle se salissent avec le sol défoncé et boueux dans les temps de pluie. Par derrière, sur la droite, il y a, sous les grands hêtres, des sentiers pleins d'ombre qui conduisent à Luneray. C'est là, dans ces chemins creux, sous l'influence des harmonies sans nombre qui montent de la terre aux cieux, que commencent ces idylles qui se dénouent à l'autel de l'hyménée; tandis que, sur la gauche, à quelques centaines de pas, la route nue aboutit à la mer.

En cet endroit la côte est abrupte, d'une élévation vertigineuse, étayée de hautes falaises, de ces falaises rocheuses que les lames pourtant finissent par user de leurs caresses. Elles y creusent des cavernes sonores où la grande voix des tempêtes trouve de formidables échos. C'est la chanson qui berce les enfants de ce rivage. Sur cette grève naissent ces hommes qui font de la mer leur terrible fiancée; race aux mains rudes, au cœur fortement trempé, dont la vie passe pour heureuse quand elle n'a été en butte qu'aux privations, aux peines, aux périls. On les appelle des *terreneuviers*. Ils partent confiants, s'ils reviennent, ils ont vieilli

Hosted by Google

vite, et leur longue barbe rappelle les Neptune de la sculpture antique. Beaucoup ne reviennent pas. Mais ces hécatombes semblent raviver les charmes du danger, et malgré les étreintes fatales de la mer, on l'aime. Ses amants, qui tiendraient mal sur un parquet ciré, ont le pied ferme sur la tempête. Et quand elle leur jette son écume au front, quand elle les couvre d'embrun, elle les grise apparemment avec ses parfums amers, car pour elle ils quittent femme et enfants. S'ils touchent le sol, c'est comme Antée, seulement pour y puiser une force nouvelle.

Que sont donc ces pélerins des mers, voués aux continuelles souffrances, aux angoisses, à la mort ? — Y a-t-il jamais assez de sympathie pour de tels jouteurs? — Avez-vous songé, quand le printemps vous convie aux fêtes de la nature, lorsque l'été vous donne ses fruits, dans les soirées d'automne, à l'heure où le brouillard gris et rose enveloppe les campagnes boisées d'un charme pénétrant, avez-vous songé qu'il y a des hommes qui se sont sevrés de toutes ces joies du bien-vivre? — avez-vous pensé aux enfants qui grandissent loin de l'œil paternel, aux nouveaux venus au monde sans que le père soit là, ni le jour de la naissance, ni le jour du baptême, aux épouses qui vieillissent solitaires, aux femmes qui ont trouvé l'absence trop longue, aux amis oublieux, aux mères qui sont mortes ? — Quels sont donc les compensations à tous ces sacrifices ?

L'heure bien lente si le vent contraire force à changer de route ; l'heure bien inquiète quand gronde l'orage, si la mâture craque, se brise, si les voiles ou le gouvernail sont emportés, si la pompe est engagée, si dans l'étroite prison un germe de contagion se développe, si le biscuit et l'eau font défaut, si l'opération commerciale est manquée.

Vous les voyez à terre, vous, les heureux de ce monde, vous les voyez parfois dans le désordre de l'ivresse et vous les jugez sévèrement. Le temps leur manque pour user comme vous, à leurs heures, des jouissances per-

Hosted by Google

mises. Ils ont hâte de vivre. Il leur faut tout à la fois. Il leur faut les plaisirs rapides avant ou après les longues abstinences. Les mots sortent crûment de leur bouche. C'est le besoin de se sentir parler. Et puis il y a comme un peu de fièvre dans ces rapatriements avec les gens de la terre. Les jours de silence seront si longs! Accordez-moi cela, et ne vous étonnez pas de trouver au Bourgdun, la veille d'un départ pour Terreneuve, des voix émues par les rasades des adieux. Souvenez-vous que ce petit village fournit un notable contingent aux lugubres épousailles de la mer et vous serez indulgents pour la scène dont voici le récit:

Tandis que sur toute la côte, à Dieppe, à Saint-Valery en Caux, à Fécamp, les armements pour la pêche étaient faits, les équipages complétés et que les capitaines n'attendaient plus qu'un bon vent pour partir, les matelots vidaient leurs derniers pots de cidre dans les tavernes. Or, comme c'était la foire au Bourgdun, les environs y étaient venus avec empressement chercher une distraction aux jours de travail et particulièrement conviés par le retour du soleil de mars. Les neiges étaient fondues et les marguerites déployaient leurs collerettes blanches. La terre n'est-elle pas pleine de promesses à cette heure où la nature secoue les engourdissements de l'hiver? Les oiseaux s'accouplent, les fleurs se cherchent, la brise se parfume tiède et douce: il y a de l'espérance partout sur terre et dans le ciel... On aime!

Cette saison et les rendez-vous de plaisirs et d'affaires eussent suffi pour amener un public nombreux à la foire du Bourgdun, mais de plus une tribu de saltimbanques aiguillonnait la curiosité publique.

Il y avait dans l'air, aux approches du champ de foire, des odeurs d'huile qui affectaient désagréablement l'odorat. On faisait la cuisine dans les loges. On se lestait avant la parade. C'était un pêle mêle d'hommes et d'animaux. La physionnomie des uns et des autres était également fatiguée. On rencontrait deux

Hosted by Google

phtisiques sur trois individus. Les chiens et les enfants étaient nombreux, les enfants surtout. Les rancunes se retrouvaient à chaque pas. Les coups ne cessaient que par l'intervention des gendarmes, ou par l'épuisement des combattants. Cependant quelques-uns dormaient encore dans les voitures. Ceux-là étaient roulés dans des draperies, qui devaient servir l'instant d'après à la représentation. Les femmes travaillaient aux cuisines, aux vêtements déchirés, soignaient les enfants.

Cette mêlée avait sa hiérarchie pourtant : il y avait des voitures, maisons mobiles, dont bien des ménages auraient envié le confortable, à côté de charrettes en débine ; et ces deux pôles opposés du campage comptaient des échelons intermédiaires. Les bateleurs campaient dans une prairie attenant au bourg. A l'opposé se tenaient les bestiaux pour la vente. Les moutons niais, les grands bœufs pacifiques, les porcs récalcitrants de tous les chemins environnants convergeaient vers cet endroit. Les maquignons rusaient, rajeunissant les vieux chevaux, dissimulant les parties défectueuses de leur marchandise, louvoyant au plus près avec la loi et les vices rédhibitoires. De leur côté les huissiers dépistaient les débiteurs verreux, contre lesquels ils avaient à instrumenter. Les buveurs se cherchaient, engageaient des défits de rasades infinies, terribles jouteurs pantagruéliques.

La population ordinairement insignifiante du Bourgdun se trouvait ainsi centuplée. Alors des temples de la boisson montaient des hymnes bachiques ou graveleux bien en situation. Le sentiment y était moins à sa place ; on le prostituait pourtant dans ce pandemonium, tandis que des gosiers plus matérialistes et non moins éraillés crachaient des jurons et vociféraient toutes sortes d'obscènités aux oreilles blasées des servantes. Les deux Téniers et tous les Flamands auraient été ravis de voir semblables modèles poser ainsi devant eux.

Aux approches de la nuit, acheteurs et vendeurs avaient disparu. De rares animaux, oubliés par leurs

Hosted by Google

propriétaires pour l'attrait du cidre, beuglaient d'inquiétude attachés solitaires à des arbres. Mais en revanche, les *dépotayers* étaient plus animés que jamais; les instruments de musique et les parades des saltimbanques faisaient rage. Les affaires sérieuses étaient finies, le plaisir régnait souverainement.

Dans l'intérieur de l'un des *dépotayers* l'animation et l'abrutissement étaient au comble. La porte ouverte laissait sortir des nuages de fumée et des refrains de chansons criés à tue tête. Il y avait des buveurs tout autour des tables, quelques-uns dessus, d'autres dessous. Les chemises de laine des marins se mêlaient aux rustiques habits des campagnards, qui avec les costumes historiés des saltimbanques formaient un ensemble d'une étrange bigarrure. Tout à coup, un cri horrible sortit de cet enfer; un silence relatif s'ensuivit. A l'exception de quelques ivrognes rendus indifférents par l'hébêtement, l'attention se porta sur le groupe d'où était parti ce signal de détresse. Malgré le peu d'espace une lutte s'était engagée entre un matelot et un hercule saltimbanque. Les évolutions de leur pugilat avaient tracé autour d'eux un espace vide jugé impossible avant l'épreuve. Les coups tombaient lourdement, le sang coulait.

A côté de ces deux hommes une petite fille d'environ trois ans pleurait. Les talents du père étaient trop modestes pour qu'il se permît une voiture; ce qu'il appelait son *biblot* était roulé dans une toile trouée qu'il portait sur le dos, et la petite suivait. Quand on donnait une représentation, l'homme déroulait la toile, se couchait dessus et, avec ses pieds, lançait en l'air tantôt sa fille, tantôt des poids en fer. Pour réveiller l'émotion du public, de temps en temps il cassait des cailloux avec son poing, en poussant des rugissements de bête fauve. La petite alors faisait la quête. De semblables exercices exciteraient les plus dociles gosiers. Celui du jongleur se révoltait constamment contre la sécheresse, de sorte que, le soir venu, la brutalité prenait tout le dessus sur l'humaine machine.

Hosted by Google

Ce jour-là, l'hercule avait, à chaque représentation, trouvé obstinément devant lui un même homme remarquablement charpenté de la tête aux pieds. Ses muscles, ses épaules, sa grosse tête formaient un bloc formidable, un assemblage de force peu commune. Son air était stupide et envieux. Ces silex cassés à coup de poing l'agaçaient. Il cherchait une occasion de querelle, ce genre de supériorité l'irritait.

— Tes cailloux sont mal collés, avait grommelé le matelot, à chaque pierre qui volait en éclats.

— Et ton cou, riposta le saltimbanque?

— Plus solide que le tien.

— Nous verrons, quand tu voudras.

On s'était compris, on avait pris rendez-vous au *dépotayer*.

Le soir venu, après boire, le marin avait mis son poing sur un coin de table, en disant à l'hercule :

— Tu frapperas dix coups sur ce caillou-là, et moi un seul après où je voudrai, et tu te défendras, si tu peux.

— L'hercule avait mis poing contre poing, en refusant toute générosité de la part de son adversaire. Les poings se crispaient, ils eussent fait feu tant le frottement devenait terrible, et l'avantage ne se dessinait d'aucun côté. Les dents grinçaient et les lèvres avaient des convulsions. L'enfant suivait avec anxiété la lutte. L'homme oubliait sa fille; son front bas, velu, se creusait de rides profondes mouillées de sueur; l'instant suprême approchait. La colère emportait en rugissant ces deux natures farouches. Les poings se disjoignirent pour tomber comme des massues sur les têtes, et quelques minutes plus tard l'hercule s'affaissait assommé. Alors le matelot se pencha sur le vaincu, pliant un lourd genou sur sa poitrine. Les côtes craquèrent horriblement. Quand l'homme de mer se releva, deux gendarmes le saisirent sans qu'il opposât aucune résistance. Il regarda satisfait autour de lui, et, comme il allait partir, cherchant son ennemi une fois encore, il vit l'enfant.

Hosted by Google

— Tonnerre à la voile ! et la petite !... Jean, cria-t-il à un camarade, conduis-la chez ma mère de ma part.

La mauvaise nouvelle se transmit rapidement de proche en proche. La foule s'amassa devant la porte du *dépotayer*. Les campagnards gardaient une méfiante réserve, tandis que les marins prenaient par esprit de corps une attitude de défi vis-à-vis des saltimbanques. Ces derniers, gueusaille tapageuse, hargneuse, mais intimidable, car plus d'un avait un dossier à la *correctionnelle* et ailleurs, poussaient des grognements. De sourdes menaces échangées entre les dents pouvant amener une collision, les gendarmes se tenaient prêts à intervenir. Les hommes s'excitaient entre eux ; les femmes criaient contre l'ivresse ; quelques-unes pensaient à la mignonne petite créature qui se trouvait maintenant sans appui.

— C'est bien sûrement une enfant volée, voisine.

— Les sauteurs ont des charmes pour ensorceler les petits qui traînent le long des chemins, ma fille.

— J'aimerais mieux le mien mort que vivant parmi ces gars là.

— Va donc voir s'il dort, le tien. Peut-être court-il déjà à travers champs du côté de la Bohême.

Un frisson de terreur saisit la jeune mère. Elle donna un coup d'œil de compassion à la fille de l'hercule et retourna hâtivement chez elle.

A cet instant, une circonstance fit taire le bourdonnement qui s'élevait de tous ces groupes d'individus. On annonçait l'arrivée du médecin.

En effet, un homme de moyenne taille, déjà chauve, moins âgé peut-être qu'il ne le paraissait, cherchait à entrer dans cet attroupement, qui s'ouvrait à peine devant lui et se refermait aussitôt après son passage, plus curieux et plus compact.

— Place donc, criait l'aubergiste, précédant le docteur. Laissez M. Riquier voir si cet homme est bien mort..... Il est certain qu'il a eu affaire à un rude gaillard...... Mais enfin, en arrivant à temps, tout n'est peut-être

Hosted by Google

pas désespéré...... Place donc ! Et le bonhomme faisait de son mieux pour frayer la route, malmenant celui-ci, priant celui-là, selon qu'il était de son intérêt de ménager les uns ou les autres, jurant à part lui contre tout le monde et particulièrement contre le défunt. Il est de fait qu'il eût préféré ce mort malencontreux chez son confrère de l'autre *dépotayer*.

On arriva enfin auprès du malheureux assommé ; mais ce fut inutile. Le coup avait trop bien porté, le *crampage* devait compter un hercule de moins. C'est alors que la sollicitude des gendarmes redoubla. Leurs efforts pour dissiper ce groupe d'hommes hostiles entre eux furent considérables. On en vint à bout cependant et sans avoir à déplorer un nouvel accident.

Le *dépotayer* avait, du côté de la campagne, une sortie, que le docteur allait prendre, quand la femme de l'aubergiste lui dit avec inquiétude :

— Et l'enfant, M. Riquier, qu'en ferons-nous ?

— Quelle enfant, mère Grégoire ?

— La petite de l'hercule. Et parlant ainsi, elle désignait la pauvre mauviette qui se tenait blottie à côté du mort, son père.

Son père, l'était-il ? Toute la soirée il y eut des sauteuses, des pauvresses de profession, des mères factices faisant commerce d'enfants malades pour appitoyer et exploiter la sensibilité publique, qui vinrent demander l'enfant, car c'est encore ainsi de nos jours; mais la petite fille avait disparu.

— Allez la réclamer à M. le Maire, répondit-on à chacune.

Ce même jour, à la mairie du Bourgdun le docteur faisait la déposition suivante :

« Moi, Joseph-Anselme Riquier, soussigné, faisant » à bord des navires du commerce profession de » médecin, domicilié au Bourgdun, arrondissement de » Dieppe, département de la Seine-Inférieure, déclare, » devant l'officier d'état-civil dûment requis à cet effet, » avoir trouvé dans la maison du sieur Grégoire

Hosted by Google

» Antor, aubergiste audit village du Bourgdun, une
» enfant, abandonnée à la suite de la mort, par acci-
» dent, d'un homme exerçant le métier de saltimban-
» que et qui était son père ou qui lui en tenait lieu,
» ce qui reste à constater, les papiers dudit n'ayant
» pas encore été trouvés, de sorte que son nom et son
» domicile sont inconnus, aussi bien que la naissance
» et le nom de l'enfant qu'il avait avec lui, enfant
» que j'ai reconnue pour être du sexe féminin, à qui
» j'ai supposé l'âge de trois ans révolus, et que je
» nomme Marie-Angèle Sylvie, le tout conformément
» à la loi. — *Signé*, J.-A. RIQUIER. »

Suivait l'inventaire des effets d'habillement de la petite fille et son signalement:

« Cheveux blonds — front découvert — yeux bleus —
» nez bien fait — bouche petite — visage ovale — teint clair. »

Celui qui aurait cherché dans le village aurait pu rencontrer une autre enfant à qui ce signalement convenait parfaitement, qui, chose étrange, paraissait être du même âge et s'appelait Marie-Angèle-Sylvie Riquier; c'était la fille du docteur.

II

LA FILLE DU DOCTEUR.

En France nous aimons les surnoms. On ne les épargne pas plus aux rois qu'aux particuliers. Le monde des écoles aussi bien que celui des halles saisit vite et généralement bien la physionomie d'un individu et le qualifie. Or, ce second baptême reste plus ineffaçable que le premier.

Dans le pays on appelait Riquier le *docteur silence.* En fait, c'était un simple officier de santé au service de la marine marchande, s'embarquant au Hâvre en

Hosted by Google

qualité de médecin à bord des baleiniers. Il était né au Bourgdun. On le disait marié. Après chaque campagne et tandis que les apprêts d'un nouvel armement le laissaient en disponibilité, il retournait au pays. Longtemps il y était revenu pour embrasser ses vieux parents, des cultivateurs enrichis. Un jour, la grande moissonneuse les coucha dans le sillon derrière l'église. Il vint alors pour Sylvie, petite fille frêle, malingre, peu avancée pour son âge, amenée on ne savait d'où et qu'il avait confiée à une éleveuse.

Dans sa jeunesse le docteur ne s'était pas fait d'amis. Recherchant la solitude et les endroits les plus sauvages de la côte, devant la mer immense, il oubliait l'heure. Que de fois la nuit l'avait ainsi surpris. Cette habitude de l'isolement, qui baigne l'âme de silence, faisait qu'il parlait le moins possible. Les méchantes gens prétendaient que ce mutisme habile et calculé, qui avait caché la paresse chez l'enfant, tenait lieu de science à l'homme fait. Ceci lui importait fort peu. Nature douce et contemplative, il se suffisait. Ainsi, un oiseau qui traversait l'espace, un insecte qui se traînait péniblement sur la terre inégale, une fleur, un fossile ouvraient pour lui tout un monde idéal, poétique, infini. La mer surtout était sa grande bien aimée, comme il l'appelait. Cette âme impressionnable s'était passionnée pour le danger. La grande mer et la petite Sylvie emplissaient tout son cœur d'homme.

En cherchant bien pourtant, on aurait pu trouver une place vide entre elles deux.

Quand l'amour avait pris son cœur, il y était entré violemment. Puis un jour, à la place de cet amour, il avait trouvé un affreux déchirement, une plaie vive qui ne se ferma jamais.

L'homme qui vit dans la retraite s'ignore; il lui faut le commerce avec les autres hommes pour s'étudier; il lui faut surtout une responsabilité. C'est alors qu'aux prises avec le sphinx, avec l'inconnu, avec la vie, il mesure son énergie, sa vitalité, ses ressources, sa force.

Hosted by Google

Qu'avait été Anselme pendant quarante-cinq ans? Un homme doux, patient, sans doute, mais indépendant; et c'était peut-être cette chère indépendance qui lui faisait ainsi prendre si doucement la vie. Le mariage alors se dressait devant lui comme un épouvantement, il le défiait, le raillait, se croyant très sérieusement fort contre ses séductions.

Mais un jour, à Marseille, il avait rencontré sur sa route une jeune orpheline qui s'appelait Ernestine Morin. Elle avait à peine dix-huit ans et tous les enchantements d'une méridionale. De plus elle était sans fortune, ce qui semblait créer pour Anselme un droit à sa reconnaissance. Il ne songea même pas que leurs deux âges rapprochés pouvaient produire une dissonnance conjugale. Il sentit un tressaillement inconnu, ne raisonna pas ce sentiment nouveau, craignit même de s'y arrêter. Le vertige l'entraînait. Il ferma les yeux pour ne pas voir la profondeur du gouffre. Son cœur qui avait vieilli dans l'isolement était à son insu gros d'affection. Les trésors entassés qu'il découvrit en lui l'éblouirent. Il oublia ses rides, ne crut qu'à son amour et, sans regarder dans le passé ni dans l'avenir, sans demander à cette enfant si elle ne lui faisait pas le sacrifice d'un amour plus jeune, si sa main ne tremblait pas de regret, il courut la conduire à l'autel pour en faire sa femme. Ensuite il plaça l'idole sur un piédestal l'encensa follement et s'agenouilla devant pour l'adorer. Ernestine ayant désiré ne pas quitter Marseille il s'y fixa. Quand il sut qu'il allait être père, le vieil homme se transforma encore une fois. Avec les affections nouvelles la force grandissait en lui. Etait-ce lui qui se prodiguait tout entier, ou bien recevait-il caresse pour caresse? Il ne cherchait même pas à s'en rendre compte : c'était comme une suite de ravissements depuis le jour des épousailles.

Voilà dans quelles circonstances Sylvie était venue au monde.

Durant sa grossesse, madame Riquier avait de ces

Hosted by Google

fantaisies qu'on pardonne aux jeunes femmes, qu'on prévient même de peur d'accidents fâcheux. Toutes les bizarreries leur sont permises. Anselme le savait, approuvait tout. Ernestine avait-elle envie de vin pur, elle buvait. — Oh! si le petit-être bien aimé allait avoir une hideuse tache au visage!..... Elle buvait, et quand les fumées bachiques troublaient son cerveau, Anselme lui prenait le bras afin d'assurer sa démarche chancelante. Ernestine s'indignait de cette tutelle, appelait son mari « le bonhomme Riquier », et tendant son verre vide, lui demandait impérieusement à boire, à boire juqu'à l'hébêtement. Riquier, ainsi qu'il eût fait d'une enfant malade, la portait alors sur sa couche, s'impatientant après cette grossesse sur le compte de laquelle il mettait tout ce désordre, et comme l'ivresse colorait les joues pâles et maigries de la jeune femme, il lui pardonnait tout, tant il la trouvait jolie.

Ernestine aimait les fleurs. Pour les lui offrir plus belles, Anselme s'ingéniait à découvrir les plus rares. Elle les recevait dédaigneusement, quelquefois avec colère. Si elle ne trépignait pas dessus, elle les jetait dans un coin où elles se fanaient solitaires et oubliées. En revanche, la capricieuse jeune femme achetait à la fleuriste des rues un simple bouquet qu'elle choyait, dont elle changeait l'eau dix fois le jour. Celui-là du moins ne venait pas de son mari. Mais chacun sait combien souvent, dans certaines conditions nerveuses, les plus tendres affections se changent en aversions passionnées, quitte à rétablir l'équilibre après la délivrance, quitte à faire oublier par une caresse plus vive un moment de trouble involontaire.

En attendant, Ernestine ne pouvait plus supporter ce Riquier, si doux, si patient, si peu buveur. La réserve de l'époux n'était-elle pas un reproche pour l'épouse? Alors, pour le lui faire expier, elle entrait, sous forme d'ongles roses, ses griffes aigues dans le cœur du pauvre homme.

— Vous n'êtes pas coquet, mon ami, disait-elle le

Hosted by Google

plus mielleusement du monde; vous laissez les quelques cheveux qui vous restent blanchir impunément. Mon Dieu aurai-je jamais ce courage, cette vertu pourrais-je dire? Mais c'est si loin de moi!..... Et quel âge aurez-vous alors père Riquier?

Puis sans attendre la réponse:

— Oh! que c'est laid de vieillir. Je ne veux pas vieillir, moi. A la première ride je me tuerai. J'aime mieux cela. Mourir jeune, c'est intéressant au moins. La mort n'a rien d'effrayant, mais la décrépitude!

Cette amertume avait encore du charme pour le docteur. L'amour est si fort!.... Mais quand, après la naissance de Sylvie, madame Riquier continua toutes ses bizarreries, il fût bien forcé de reconnaître que c'étaient des vices honteux, inavouables. Sa femme s'enivrait de vin, et dans l'ivresse elle maudissait la fragile petite créature qui enchantait Anselme. Elle lui reprochait ses souffrances de mère, sa taille déformée. Elle lui reprochait les exigences et les faiblesses de l'enfant nouveau né, et ces premiers soins dont les vraies mères sont si fières. Elle lui reprochait d'être sa fille et surtout la fille d'Anselme. Elle avait de ces colères frémissantes qui terrifiaient autant le père que le docteur. Le cœur du malheureux se brisa de douleur et l'idole avec lui, l'idole qu'alors il trouva trop jeune et trop belle pour lui, trop dégradée pour son enfant.

Un matin, en s'éveillant, au lendemain d'une affreuse scène de colère, Ernestine trouva vide le coquet petit berceau de sa fille. A la place de l'enfant il y avait ces quelques lignes de l'écriture d'Anselme.

« Dans l'intérêt de votre santé, Ernestine, j'ai con-
» duit à la campagne, et confié aux soins d'une nour-
» rice Sylvie, qui vous fatiguait. Afin de voir quelles
» garanties me donne cette femme, je demeurerai près
» d'elle plusieurs jours. »

— Ce bonhomme est idiot, avait dit la jeune femme en froissant le billet. Elle eut, néanmoins, comme un peu de rougeur au front, mais ce ne fut qu'un léger

Hosted by Google

nuage de honte, puis se rejetant sur le moëlleux duvet des oreillers de son lit, elle se rendormit profondément et les jours se succédèrent pour elle sans impatience de revoir son mari.

Riquier, lui, avait mis le temps à profit. La campagne choisie était à peut-être deux cent cinquante lieues de Marseille; la prétendue nourrice n'était pas jeune, mais on pouvait compter sur elle. Quand il eut convenablement installé l'enfant et qu'il revint auprès de sa femme, il fut accueilli froidement, et ce fut tout sur ce sujet. Il craignait les représailles, il se sentit soulagé. Toutefois les tracasseries, les dénigrements, les colères, les rages recommencèrent sur de nouveaux frais, de sorte que la position n'étant plus tenable Anselme pensa à céder toute la place. Cette résolution extrême lui traversa l'esprit en lui serrant tellement le cœur que le courage lui manqua. Il lui sembla que la chaîne entrait un peu plus dans les chairs, mais qu'il devait, qu'il pouvait la porter encore.

A quelque temps de là, un soir, à l'heure discrète où les domestiques ont fini d'intervenir pour le service, quand les portes sont closes, qu'on s'appartient absolument, et que le *chez soi* a tout le charme de l'intimité ou toute l'aigreur de la mésintelligence, Anselme avait un livre sous les yeux,— lisait-il?— Ernestine, renversée sur un fauteuil, regardait les moulures d'une corniche au plafond, avec de longs baillements qui disaient tout son ennui. Sa figure maussade et boudeuse conservait une moue de mauvais augure qui présageait un grain. Le docteur flairait l'orage prochain.

— Avez-vous des nouvelles de Sylvie, dit Ernestine avec indifférence?

C'était la première fois qu'elle en parlait, depuis plusieurs semaines que l'enfant n'était plus dans la maison.

— Je me trompe, pensa Riquier, le grain s'éloigne.

— Sylvie est bien, j'en suis très-exactement informé. Et sa pauvre figure chagrine prit un air de douceur

Hosted by Google

reconnaissante. Il savait gré à la mère d'une marque d'intérêt pour l'enfant. L'espérance est longue à nous quitter, et comme il y eut un silence à la suite de la réponse du docteur, son cœur en profita pour s'accuser d'injustice à l'endroit de sa femme. — Elle était si jeune, si belle, l'entourage d'Anselme si triste en raison de ses goûts de solitude! Décidément il allait changer tout cela, se faire des amis, recevoir chez lui un cercle intelligent, choisi; il y avait de sa faute dans les colères d'Ernestine, il n'avait pas su étudier ses aptitudes; mais rien n'était désespéré, à force d'amour tout était réparable. Hélas! l'amour d'un seul côté suffit-il dans l'équilibre conjugal? Il crée les abnégations sublimes qui conduisent à la tombe.

— Où est Sylvie et quand la reverrai-je reprit Ernestine?

— Mais rien ne presse, répondit le docteur en réservant la première des deux questions.

— Je suis pressée pourtant.

— Ma chère amie, la nourrice ne peut ainsi laisser sa maison.

— Eh! bien j'irai la trouver. Quand partons-nous?

— Quand!... quand!... plus tard. Je vous trouve trop faible pour entreprendre un voyage de....

— Est-ce donc si loin?

— Non, certes, s'empressa de répondre Anselme pour détourner les soupçons que son trouble venait de faire naître.

— Alors, partons. D'ailleurs je veux voir cette enfant.....

Le docteur tressaillit et ne sut pas dissimuler son angoisse. Un sourire plein de fiel plissa les lèvres d'Ernestine, elle devina une torture, elle reprit avec obstination :

— Je veux voir cette enfant, lui attacher au cou un scapulaire, la mettre sous la protection de Notre-Dame de Grâce..., ce que vous ne sauriez faire.

Hosted by Google

— Et moi, je ne veux pas, interrompit le Docteur d'un ton résolu mais où perçait un immense regret.

— Vous êtes un misérable, un impie, un voleur d'enfant, et le Dieu juste et bon fera terrible votre heure dernière, — c'était Ernestine qui parlait ! — j'ai consulté un homme de loi, ma fille m'appartient, je la veux.

— La loi, s'il faut en venir là, — et la sueur mouillait le front d'Anselme, — la loi écoutera le père et le docteur, et elle ne vous rendra pas votre fille.

— Je vous hais, Monsieur, vous êtes vieux et maniaque. — Elle fixa sur lui un regard terrible. — Vous avez pris ma jeunesse pour vous seul : qu'en a fait votre égoïsme ? Je marche dans la vie, attachée à vos côtés par un lien fatal que je maudis. Le frisson de votre amour me glace jusque dans la moëlle des os..... je veux m'en aller !.... avec ma fille !...

— Voyons, Ernestine, voulez-vous...

— Je veux Sylvie.

— Voulez-vous, à la place de cet amour qui vous répugne, mon amitié loyale et sincère, discrète et résignée ?

— Je veux Sylvie pour m'en aller.

— Voulez-vous, que j'égaie votre maison, votre vie, votre.....

— Je veux Sylvie.

Le docteur se tut, atterré.

Alors, Ernestine, trépignant des pieds, serrant les poings et s'animant par degrés après avoir commencé d'un ton dolent :

— Il y avait, par le monde, un lourd paysan trempé d'encre et de goudron, qui vieillissait plein de son importance, se tenant pour savant. Oubliant la charrue de son père, oubliant les rides de sa laide figure, il acheta à un tuteur, pressé de s'en débarrasser, une orpheline à vendre, une fille qui n'avait pas vingt ans !...... Personne ne consulta la pauvre enfant, et pourtant, elle avait un bel amour au cœur, moins

Hosted by Google

savant, mais plus jeune, moins riche, mais mieux ajusté !....

— Ernestine, dit le Docteur, perdant enfin patience, je vous ai donné mon honneur à garder en vous donnant mon nom sans tache, malheur à la femme coupable !....

— Vous êtes ivre, bonhomme, lui cria-t-elle.

Puis, s'accoudant en face de lui et le regardant avec une ironie cruelle : — Tenez, j'ai tort de vous dire cela ce soir ; vous ne me comprendrez pas, mais je vous le répéterai tous les jours, jusqu'à ce que mes paroles vous rencontrent de sangfroid. Hélas ! la mer vous excuse : à terre on ne se défait pas facilement des habitudes désordonnées et de l'écorce grossière du marin ; la caque sent toujours le hareng. Et elle eut un rire nerveux qui se noya dans un flot de larmes.

Anselme était sorti de la maison cette fois pour n'y plus rentrer. Il avait assuré à sa femme une pension qui la laissait indépendante, il s'était rembarqué et nous verrons comment il arrangeait sa vie.

Madame Riquier que fit-elle de sa liberté ?...... Il y a de ces hontes qu'il est toujours mauvais de retracer. Disons seulement qu'heureuse d'être débarrassée du même coup de son mari et de sa fille, se gardant bien de plaider, elle demeura à Marseille, prenant où elle pouvait cette vie du cœur pleine de trouble pour les consciences indignes, pleine de force, pleine de consolation pour les consciences droites.

(La suite à la quinzaine.)

Hosted by Google

TESTAMENT D'UN PRINCE INDIEN.

CONTE.

Quiquid delirant Reges plectuntur Achivi.
HORACE.

Un monarque de l'Inde, et qui passait pour sage,
Ne laissait en mourant qu'un seul fils en bas âge.
Il avait ordonné, de par son testament,
Qu'auprès du jeune prince on gardât constamment
Un enfant de vilain taillable et corvéable
A merci, qui, l'eût-il ou non pour agréable,
Des péchés du Dauphin accepterait l'endos,
Et de tous ses délits répondrait sur son dos...
Dans cet heureux pays personne ne révise
Les testaments des gens; nul surtout ne s'avise
De les casser : ainsi qu'il est dit, il est fait ;
Le *bon plaisir* des rois a toujours son effet.
Donc, un pauvre vilain fut mis en permanence,
Qui des péchés royaux subît la pénitence
Et payât sur son dos les augustes délits,
Ainsi que l'ordonnaient les souverains édits.
Même, (car chacun sait qu'ordres de cette sorte
Ne sont pas d'ordinaire accomplis de main morte)
On peut conjecturer qu'aux dépens du vilain
D'aucuns firent du zèle... Un chroniqueur malin,
Qu'on n'a pas contredit, en dix ans enregistre
Trois Présidents de cour, deux Doyens, un Ministre,
Qui, d'un saut enjambant les plus hauts échelons,
Dans cet honnête emploi dorèrent leurs galons.
Enfin, quand l'héritier eut atteint l'âge d'homme,
Il fut Rajah. — Rajah? — Oui, c'est ainsi qu'on nomme
Les Pharaons du lieu. Notre nouveau Rajah

Hosted by Google

Manda ses conseillers, il les interrogea ;
Mais n'en pouvant tirer une réponse bonne,
Il écrivit lui-même à toute sa *Sorbonne*,
Curieux de savoir dans quel dessein secret
Son bonhomme de père avait rendu l'arrêt
Qui condamnait au fouet, pour les fautes du maître,
Le valet innocent. On lui devait remettre
Les rapports dans un mois, sous forme de discours ;
Seul, lui-même, il serait le juge du concours,
Promettant sa faveur et récompense honnête
A quiconque ferait une réponse nette
Et plausible : le mort, en ses dispositifs,
Étant homme d'esprit avait eu ses motifs.
Je vous laisse à juger si l'on fit des mémoires !...
Le prince avec grand soin déchiffra ces grimoires.
Or, pas un seulement n'abordait le sujet :
Leur thème revenait à dire qu'un sujet
Est par trop honoré de souffrir pour son prince,
Qu'un vilain éreinté c'est dommage fort mince,
Et le reste... Le prince avait le sens commun ;
Il eût cru faire injure à son père défunt,
S'il eût de sa pensée expliqué le mystère
Par les banalités de ce vain commentaire.
L'on vint au jour fixé ; mais, réservant le prix,
Le prince aux concurrents exprima son mépris
Pour la fausse éloquence ; il dit que de grands crimes
S'étaient autorisés de leurs fades maximes,
Qu'il tenait, quant à lui, que la peau du sujet,
Comme celle du prince, était sensible au fouet,
Et qu'il leur souhaitait, pour unique vengeance,
Un monarque toqué de leur extravagance,
Q'enfin, dans leurs factums, par lui trois fois relus,
Les problèmes posés n'étaient pas résolus.
Il allait, sans respect pour toute bienséance,
Laisser-là nos savants et brusquer la séance,
Indigné de trouver, dans un corps si nombreux,
Si peu de gens sensés et tant de cerveaux creux ;
Quand notre *patiras*, présent, comme l'on pense,
S'avance et dit : « Seigneur, gardez la récompense,

Hosted by Google

» N'ayant pas de la plume emprunté le secours,
» Et pour cause, je dois être mis hors concours ;
» Mais, sur la question, je crois avoir en tête
» Une solution... Je ne suis qu'une bête ;
» Néamoins, s'il vous plaît m'ouïr quelques instants,
» Comme j'ai là-dessus songé près de dix ans,
» Peut-être de ma bouche, en cette grave affaire,
» Un Dieu fera sortir de quoi vous satisfaire. »
Les docteurs de sourire et chuchoter entr'eux...
« Parle, » dit le Rajah ! — « Prince, soyez heureux,
Reprit notre vilain, « et que le ciel m'éclaire,
» Je vous parlerai franc, au risque de déplaire.
» Or, voici mon idée : en me faisant crosser,
» Plumer, essoriller, et, d'un seul mot, rosser
» Pour le compte-d'autrui, votre père à toute heure,
» Quoique absent, vous disait : dans ce manant qui pleure
» Et que pour tes méfaits on étrille si fort,
» Mon fils, de tes sujets tu vois le triste sort ;
» Il en est la vivante et fidèle copie :
» *Les sottises des rois leur peuple les expie !...*
» Et de fait, n'est-ce pas ce qu'on vit de tout temps ?
» Si le prince... » — « Il suffit, dit le prince, j'entends,
» Du développement, ami, je te fais grâce. »
Puis, lui tendant les bras : « Viens ça que je t'embrasse !
» Tu seras le premier dans mon conseil privé,
» Et si par les flatteurs ton maître dépravé
» Oubliait quelque jour la leçon de son père,
» Tu lui rappelleras que la maison prospère
» Quand son chef est prudent, mais qu'aussi le troupeau,
» Quand fol est le berger, le paie et sur sa peau ;
» Tu me rappelleras, enfin, si je l'oublie,
» Que les fautes du roi son peuple les expie !... »
Entendant ce discours, plus d'un cuistre enragea...
Pour moi, jaurais voulu naître sous ce Rajah.

X. Z.

Hosted by Google

BROUTILLES BIBLIOGRAPHIQUES.

(9e SÉRIE.)

62. Denfert. Quérard ne cite à ce nom qu'un discours, celui *sur la vie de collége*, prononcé en 1821. M. Denfert en a fait imprimer cinq autres, prononcés: 1o à l'ouverture de l'école normale primaire de Toulouse, 1er juin 1833; — 2o à la distribution des prix de l'école normale d'Albi, 7 septembre 1831; — 3o et 4o à la distribution des prix de l'école de Sorrèze, 10 septembre 1835 et 7 septembre 1837; — 5o aux obsèques de M. Bonnard, professeur de théologie (protestante), à Montauban, le 8 octobre 1838. On y trouve les qualités que comporte le genre, un style élégant qui pare des idées saines, et dans le dernier discours prononcé à Sorrèze, des idées plus fortes, un accent plus oratoire.

Aristide Denfert Rochereau, né à Saint-Maixent, le 5 janvier 1795, après avoir professé quelque temps à Guéret, vint à la Rochelle, comme professeur de rhétorique, et y resta de 1815 à 1821. Il y a laissé, comme professeur et comme littérateur, les souvenirs les meilleurs et les plus honorables. Soit qu'il lût, soit qu'il parlât, son élocution charmait les auditeurs.

Admis à l'académie de la Rochelle, le 1er juillet 1820, il y lut des imitations, en vers, des Psaumes, d'Homère, des Poètes Scandinaves, de Vida, de Gessner; un discours sur l'amour du devoir, un autre sur le choix des lectures.

Il quitta la Rochelle pour n'y plus revenir qu'en passant, notamment en 1825, pour y épouser une

Hosted by Google

demoiselle rochelaise, appartenant comme lui à la communion calviniste. Dans cet intervalle, il s'était fait recevoir docteur en droit, et il était alors secrétaire au conseil royal de l'instruction publique, où l'avait appelé Georges Cuvier. Il fut ensuite inspecteur de l'académie de Douai, puis de celle de Toulouse, et remplissait encore ces fonctions, lorsqu'il mourut dans le courant de 1839, à Saint-Maixent.

63. De Sales. *Discours qui a obtenu l'accessit à l'académie de la Rochelle sur les questions suivantes : Quel est le genre d'éducation le plus propre à former un administrateur ? A quel degré les lettres et les sciences lui sont-elles nécessaires? Quels secours l'administrateur et l'homme de lettres peuvent-ils et doivent-ils réciproquement se prêter ?* par M. De Sales, avocat à Paris. Paris, 1811, in-8o de VIII et 59 pages. — (Omis dans Quérard.)

L'académie de la Rochelle avait mis cette question au concours dès le mois de juillet 1809. Le prix devait être décerné en 1810. La question avait été choisie de préférence à treize autres ; elle avait été fournie par M. Gaudin. Elle inspira un vif intérêt, qu'on ne peut comprendre qu'en se reportant à cette époque où le pays cherchait sa voie propre entre celle ou l'avaient jeté des innovations trop brusques et un retour rétrograde au passé. Un des associés de l'académie, le comte Français de Nantes, lui écrivit à cette occasion une lettre qu'elle considéra comme un développement ingénieux et profond de son programme, et qu'elle fit lire comme tel à une séance publique. L'académie de Turin demanda des explications sur les questions posées, et envoya un mémoire, tout en se mettant hors de concours par le soin qu'elle prit de nommer les auteurs. De sept autres discours que reçut l'académie, elle en désigna quatre, où elle trouvait de hautes qualités, mais aussi des défauts assez graves, et elle remit le prix à l'année 1811.

Hosted by Google

L'auteur d'un des discours ainsi désignés, M. Bajot, employé au ministère de la marine, division des vivres et des hôpitaux, le publia aussitôt ; mais il l'envoya à l'académie, avec une lettre pleine de déférence où il déclarait que des raisons particulières ne lui avaient pas permis d'attendre le résultat du second concours.

Deux autres lui furent renvoyés, corrigés, en 1811, avec trois discours entièrement nouveaux. Les deux discours ainsi amendés eurent, l'un le prix, l'autre l'accessit. Le premier était de M. Linzant (F. M. A. J.); il fut imprimé en 1812; M. Quérard, en le citant, lui donne le format in-8o ; je ne l'ai vu qu'in-quarto, 64 pages. Le second est l'objet de cet article.

Ainsi, trois des morceaux inspirés par ce concours ont été publiés. Ils offrent des vues assez différentes et témoignent de la bonne foi des recherches, mais aussi de l'incertitude des idées des concurrents et des juges.

Un troisième discours fut mentionné au concours ; mais l'auteur garda l'anonyme. Ces onze discours sont restés manuscrits aux archives de l'académie.

L. D.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

DESCARTES MORALISTE.

(SUITE.)

En vain nous croirions à l'existence de la vérité morale et à la promesse du bonheur, si nous n'avions les moyens de l'atteindre et de nous y conformer. Or, pour cela il faut deux choses, la puissance d'agir et celle de savoir, la liberté et l'intelligence. L'œuvre périt si leur réalité n'est pas admise, si leurs rapports ne sont pas établis.

Aux yeux de Descartes, l'homme peut; il est libre; nul fait ne lui paraît plus certain. « Il est si évident que » nous avons une volonté libre, qui peut donner son » consentement ou ne le pas donner, quand bon lui » semble, que cela peut être compté pour une de nos » plus communes notions... cela est aussi certain qu'au- » cune autre chose que nous puissions jamais con- » naître. » Cette liberté consiste dans « une puissance » réelle et positive de se déterminer. » Elle est le plus noble et le plus caractéristique des titres de l'homme; « le bien qui est le plus proprement nôtre et qui nous » importe le plus; » le seul qui puisse nous procurer un contentement solide et nous donner de véritables droits à la louange; elle trouve, à la vérité, des obstacles et des limites dans *les émotions du sang et des esprits*, dans ces passions que subit l'âme pendant sa mystérieuse union avec le corps, mais elle peut lutter contre ces obstacles, et, sinon franchir, du moins re-

culer ces limites, par la fermeté de sa résolution, par la direction de l'esprit; maîtresse des mouvements dont elle est cause, l'âme peut le devenir indirectement de ceux dont elle ne l'est pas, en arrêtant son attention sur les faits ou les souvenirs qu'elle choisit, et en influant par là sur les causes physiologiques des passions; (il est inutile d'insister ici sur les hypothèses physiologiques adoptées par Descartes, qui ne servent qu'à faciliter le langage, sans agir en rien sur les faits ou même sur leur explication), enfin le libre arbitre est de soi une chose tellement noble, que « il nous rend en » quelque façon pareils à Dieu et semble nous exempter » de lui être sujets. »

Il n'y a certes pas d'idée plus nette et plus énergique de la liberté, et j'ai à dessein répété, comme Descartes l'a fait lui-même, cette fière expression de toute la grandeur et aussi de tout l'orgueil de l'homme. Les termes semblent choisis exprès pour soulever l'objection tirée de la prescience et de la toute-puissance de Dieu. Il était impossible que Descartes ne la vît pas, et il ne la dissimule ni ne l'atténue. « Nous ferions un » crime de penser que nous eussions jamais été capa- » bles de faire aucune chose que Dieu ne l'eût aupara- » vant ordonnée.... il a non-seulement connu de toute » éternité ce qui est ou ce qui peut être, mais il l'a » aussi voulu... il ne serait pas souverainement parfait » s'il pouvait arriver quelque chose dans le monde qui » ne vînt pas entièrement de lui... nous ne pouvons ne » pas croire que toutes choses dépendent de lui, et par » conséquent que notre libre arbitre n'en est pas » exempt. » Il va même au-devant de la réponse qui semble la plus naturelle et la plus forte. A ses yeux, « il implique contradiction de dire que Dieu ait créé » les hommes de telle nature que les actions de leur » volonté ne dépendent point de la sienne, pour ce que » c'est le même que si on disait que sa puissance est » tout ensemble finie et infinie : finie, puisqu'il y a » quelque chose qui n'en dépend point, et infinie, puis-

» qu'il a pu créer cette chose indépendante. » L'objection est là aussi forte que possible ; néanmoins, elle ne diminue pas la foi de Descartes en notre libre arbitre « pour ce que nous l'expérimentons et le sentons en » nous-mêmes » et « qu'il n'y a rien que nous connais- » sions plus clairement. » Il n'abandonne pas non plus pour cela ses convictions sur la perfection qui est en Dieu : car c'est là encore une vue claire et distincte. Mais il se résigne à ignorer, convaincu qu'il ne nous convient pas « d'embrasser et comme limiter avec notre » entendement toute l'étendue de notre libre arbitre et » l'ordre de la Providence éternelle », mais que nous aurions tort de douter de ce que nous voyons intérieurement, « parce que nous ne comprenons pas une au- » tre chose que nous savons être incompréhensible de » sa nature. »

Ce n'a point été là, je le sais, le dernier mot de Descartes ; il était aussi ingénieux que profond ; il s'adressait à des disciples curieux et sagaces : il tente d'expliquer, au moins par une comparaison, *la dépendance et la liberté du libre arbitre.* Il compare Dieu à un roi qui, ayant défendu les duels, dirige néanmoins par ses ordres deux gentilshommes irrités l'un contre l'autre vers un même lieu, où il sait bien assurément qu'ils ne manqueront pas de se rencontrer et de se battre. Il oublie un peu, en présentant cette comparaison, qu'elle pêche précisément par l'endroit que lui-même avait signalé peu de jours auparavant : c'est qu'il y a dans ce duel « quelques autres causes particulières » qui ne sont point subordonnées à ce roi ; tandis que » Dieu est tellement la cause universelle de tout, qu'il » en est en même façon la cause totale. » Mais quelle que soit la valeur de cette explication, elle ne dément pas la foi ferme et l'ignorance résignée dont j'ai plus haut donné l'expression.

Leibnitz, il est vrai, les trouve étranges ; il s'indigne même, ce semble, que Descartes, en avouant qu'il ne voit pas le moyen de concilier les deux dogmes, mette

Hosted by Google

tout le genre humain dans le même cas. Il se flattait d'avoir, lui, reculé à cet égard les bornes de l'esprit; et cependant, les solutions qu'il a données de cette difficulté ne l'ont pas résolue; l'humanité en est encore sur ce point où Descartes l'avait trouvée et laissée, et il reste au philosophe français l'avantage d'avoir su avouer aux autres et à lui-même qu'il ne savait pas. Cette réserve du bon sens, cette puissance de résister à l'enivrement du génie métaphysique est un trait saillant et trop peu remarqué du génie de Descartes.

Après avoir fait remarquer que, chez Descartes, la moralité et le bonheur ont pour condition les lumières, il est superflu de dire qu'il ne méconnaît pas plus chez l'homme l'intelligence que la liberté : il importe seulement de rechercher quelle influence il accorde à chacune d'elles.

La vertu n'est solide que si elle est éclairée par l'entendement; des circonstances favorables ou même des défauts heureux peuvent conduire à de véritables actes de vertu; une volonté ferme de bien faire suffit à donner le mérite; mais le nom de sage n'est dû qu'à celui qui, à cette constante résolution, a joint un soin très particulier de s'instruire et un excellent esprit, et qui a acquis, par là, la connaissance de tout ce qui est bien. D'autant plus indifférent qu'il connaît moins, l'esprit ne peut sortir de l'incertitude et atteindre à la plénitude de la volonté que par des jugements fermes et déterminés touchant le bien et le mal; par là seulement, il peut arriver au repos, à la satisfaction intérieure, et éviter les regrets, suite de l'illusion passionnée qui nous a fait croire certaines choses meilleures et plus désirables qu'elles ne sont, et qui s'évanouit quand la jouissance nous en fait connaître le défaut. Seule, la connaissance peut nous élever jusqu'au véritable objet de l'amour, jusqu'à la perfection, dont la vue nous charme naturellement à tel point, qu'épris de Dieu nous tirons de la joie de nos afflictions mêmes, quand nous les regardons comme l'exécution de sa volonté.

Hosted by Google

Ainsi, Descartes s'arrête bien près de cet enthousiasme mystique dans lequel il a introduit Malebranche, et c'est une nouvelle preuve de la puissante modération de son esprit, qu'ayant si bien compris les charmes de la vie contemplative, il n'ait pourtant nullement laissé affaiblir en lui le sens pratique.

Ce qui peut donner la connaissance ainsi conçue, ce n'est pas la culture des sciences particulières : elle ne peut être qu'un exercice ou un jeu, et l'on sait que Descartes a souvent répété qu'il ne voyait que cela dans ses beaux travaux mathématiques ; c'est un effort constant pour augmenter en soi la lumière de la raison naturelle, qui nous apprend, non à résoudre telle ou telle question de l'école, mais à déterminer sagement notre choix dans les diverses circonstances de la vie.

Ce n'est pas qu'il faille ou qu'on puisse toujours attendre les décisions d'une raison suffisamment éclairée. L'homme est soumis à des influences d'un tout autre genre ; l'esprit est uni à un corps, et les suggestions de sa sensibilité appellent sans cesse une répression prompte et décidée de la volonté. L'imagination présente et exagère sans cesse des plaisirs dont on ne se fait pas une idée distincte ; les passions, reçues dans l'âme comme les objets des sens extérieurs, l'agitent et l'ébranlent ; elles y fortifient des pensées auxquelles ils ne faudrait pas s'arrêter ou du moins pas s'arrêter à ce point ; elles la tirent tour à tour à des partis contraires, y jettent le désordre et la mettent au plus déplorable état qu'elle puisse être. Souvent le désir de bien faire vient lui-même accroître cette irrésolution ; à lui seul et sans passions, s'il se trouve uni à une volonté trop faible, il peut amener une lenteur et une indécision fatales ; c'est alors que se connaît la force ou la faiblesse de l'âme. Elle doit combattre par ses propres armes ; ne pouvant atteindre à la vérité certaine, elle doit adhérer de toute son énergie aux opinions les plus probables. Mais cette énergie, elle ne peut l'avoir qu'à

Hosted by Google

l'aide des habitudes acquises ; elle ne peut les acquérir que par une direction constante de la pensée.

L'homme n'agit pas sans motifs : loin d'être le plus haut degré, ce serait là la négation de la liberté ; il ne crée pas les motifs, il choisit entre eux, et, en s'attachant à quelques-uns, il leur donne une force irrésistible. C'est par là qu'il agit indirectement, mais efficacement sur ses passions. Pour bannir la peur et exciter en soi la hardiesse, il faut considérer les limites du péril, les ressources de la lutte, la gloire du triomphe, la honte de la fuite ; pour ôter à nos désirs tout mauvais caractère, il faut les régler par une vraie connaissance. Une grande lumière dans l'intelligence détermine une grande inclination dans la volonté, et nous ne saurions guère nous éloigner du bien qui nous est propre, tant que nous le voyons clairement. Toute faute, au contraire, suppose ignorance ; mais cette ignorance est imputable à la volonté, lorsque, par complaisance pour nos faiblesses ou par défaut d'énergie, elle néglige de tourner l'attention du côté d'où vient la lumière. C'est ainsi que l'ont compris les disciples et les contemporains de Descartes, Delaforge, Malebranche, Pascal lui-même ; c'est par là que se rattache à Descartes le siècle suivant, qui attribue tout vice à l'erreur, et cherche, jusqu'à l'excès, toute réforme des mœurs dans l'instruction générale ; c'est là enfin le germe, et le germe déjà développé, de tout ce qu'ont dit sur la puissance morale de l'association des idées Locke et Ch. Bonnet.

Ainsi, Descartes reconnaît à la volonté, outre la puissance de nous garantir de l'erreur en suspendant l'adhésion lorsqu'il n'y a pas d'évidence, celle de déterminer nos actions par la direction de la pensée, et ce double pouvoir suffit pour la distinguer pleinement de l'intelligence et lui assurer le premier rôle.

Ce n'est donc qu'en isolant quelques phrases, en pressant outre mesure le sens de quelques expressions, du mot *penser*, par exemple, et en négligeant les explica-

Hosted by Google

tions par lesquelles Descartes les détermine, qu'on a pu lui imputer soit de faire participer l'entendement à la liberté de la volonté, soit au contraire d'identifier la volonté avec le jugement, soit de faire de la volonté un phénomène passif en la confondant avec le désir, et d'anéantir ainsi la liberté. En vérité, un pareil reproche aurait dû être épargné au philosophe qui a caractérisé le libre arbitre avec tant d'énergie, qu'il semble *nous exempter d'être sujets à Dieu même.* Si quelques disciples de Descartes ont, plus ou moins complètement, absorbé l'homme en Dieu, non, ce n'est pas parce qu'ils ont suivi, mais parce qu'ils ont quitté leur maître.

Les lois qui dirigent la pratique ne sont plus que des corollaires de la théorie que je viens d'exposer. Les impressions de la sensibilité sont fatales, mais elles naissent de la connaissance; les connaissances ne peuvent être produites, mais elles peuvent être choisies par la volonté. C'est donc, en définitive, de la volonté que dépendent notre vertu et notre contentement, ces deux faces d'une même chose. Notre bien étant une partie de l'ordre et du bien général, c'est sur lui que Descartes insiste pour nous guider dans l'action; et si la justesse de sa philosophie morale est garantie par le lien indissoluble dont il a uni le devoir et le bonheur, c'est dans l'idée qu'il donne de celui-ci qu'elle puise toute son originalité et toute sa force d'impulsion.

Nous pouvons beaucoup, nous pouvons tout, selon Descartes, pour notre propre bonheur; mais à cette condition que nous mesurions notre portée et que nous ne nous égarions pas à la recherche de l'impossible. La béatitude n'est pas le souverain bien: elle est l'attrait qui nous incite à y tendre; le souverain bien, c'est Dieu; mais la béatitude, c'est la satisfaction d'esprit; elle est à bon droit, elle aussi, appelée notre fin, et nos efforts peuvent l'atteindre. Considéré par rapport à nous, le bien est limité; il n'est qu'en ce qui nous appartient en quelque façon et qui est tel que c'est perfection pour nous de l'avoir. Il n'est point dépendant,

Hosted by Google

par conséquent, des choses, avantageuses ou non, qui sont hors de nous. Elles peuvent accroître notre bien-être, et, à égalité de sagesse et de vertu, celui-là sans doute a plus de contentement, qui doit à la fortune les honneurs, les richesses et la santé, que celui qui est pauvre, malsain et contrefait. Mais ce sont là des avantages secondaires: le repos d'esprit qui suit des efforts bien dirigés pour connaître et pour acquérir le bien est un plaisir, sans comparaison, plus doux et plus durable. En réglant ses désirs, le plus pauvre et le plus disgrâcié de la fortune peut arriver à être satisfait aussi bien que les autres, encore qu'il ne jouisse pas de tant de biens, comme un petit vaisseau peut-être aussi plein qu'un plus grand, encore qu'il contienne moins de liqueur.

C'est donc à écarter ces désirs impuissants que nous devrons mettre tous nos efforts; ainsi nous éviterons et l'amertume intérieure qui accompagne les faux biens, et l'abattement qui suit les espérances trompées, et les luttes sans résultat; ainsi nous pourrons porter notre affections aux choses dont l'acquisition dépend de nous. Car on n'a point de courage si l'on n'a l'espérance, bien plus, la confiance d'atteindre la fin qu'on se propose; et la seule considération qu'une chose est possible ou ne l'est pas suffit pour y diriger ou pour en détourner nos tendances et notre ardeur. Par là, si nous arrivons à un degré éminent de philosophie, degré, il est vrai, fort difficile à atteindre, nous pourrons empêcher que les malheurs, qui ne viennent d'ailleurs que du mauvais emploi de nos forces, entrent plus avant dans notre âme que la tristesse qu'y excitent les comédiens, quand ils représentent devant nous quelques actions fort funestes. Alors, nous trouverons beaucoup plus de biens que de maux dans cette vie; alors, nous abandonnerons avec une confiance résignée tout ce qui échappe à notre libre arbitre aux déterminations de la Providence, et, par suite de cette direction de pensée, envisageant tout ce qui nous arrive de fâcheux comme nécessaire et

Hosted by Google

comme juste, nous en viendrons à l'accepter non-seulement sans plaintes, mais avec amour. Or, si nous ne refusons point les afflictions, pour ce qu'elles nous viennent de la Providence divine, si nous apprenons à les supporter avec dignité et presque sans peine, avec quelle joie recevrons-nous les biens et les plaisirs licites qui en viennent aussi, et combien s'accroîtra-t-elle de notre reconnaissance !

Il ne faut pas espérer toutefois que, pour arriver à ce degré d'énergie, il nous suffise de considérer une fois les excellentes raisons qui nous y conduisent, ou croire que, si elles restent ordinairement éloignées de notre esprit, elles s'y présentent au besoin. La lutte doit être de tous les instants. Nos appétits et nos passions nous suggèrent sans cesse que notre empire peut s'étendre ailleurs que sur nos pensées, qu'au lieu de subordonner nos désirs à l'ordre du monde, nous pouvons en leur faveur faire dévier les choses de leur marche ; les habitudes contractées viennent encore les aider et comme, dans notre enfance, nos cris et nos importunités se sont fait obéir de nos nourrices, nous nous persuadons volontiers que le monde n'est fait que pour nous et que tout nous est dû. Pour dissiper ces fantômes, ce n'est pas trop d'un long exercice et d'une méditation réitérée, qui créent aussi des habitudes, et résistent, pour ainsi dire, par leur poids à tous ces petits chocs, et ne cèdent qu'à de nouvelles et solides raisons. Même ainsi préparés, nous n'échapperons pas aux émotions des passions, et les fausses apparences des biens de ce monde pourront encore nous séduire ; mais nous serons assez forts pour suspendre notre jugement ; nous appellerons l'expérience des cas particuliers au secours des principes généraux ; nous verrons combien de fois la jouissance a fait connaître le défaut des choses que nous avions crues les plus désirables et dont la poursuite nous avait fait perdre l'occasion de posséder des liens plus réels, et nous nous trouverons forts contre l'ambition et la colère.

Hosted by Google

Encore plus aurons-nous besoin d'être prémunis d'avance par une fermeté de décision inébranlable, pour résister à ces attaques combinées de diverses passions qui nous privent momentanément du libre exercice de nos facultés. Ainsi, combien l'homme n'est-il pas sujet à se laisser emporter par la colère, s'il s'en présente quelque juste motif, lorsqu'il est déjà exaspéré par une grande affliction! L'âme alors a bien peine à n'être pas troublée et à maintenir son jugement libre. En vain, pour y arriver, chercherait-elle à acquérir la connaissance exacte de chaque chose, à prévoir en particulier tous les accidents qui peuvent survenir : c'est chose impossible, mais ce n'est pas chose nécessaire; et l'âme se sera fortifiée autant qu'elle peut l'être, si elle a d'avance imaginé des extrêmités plus fâcheuses que celles qui arrivent en général et qu'elle se soit préparée à les souffrir.

Et, comme nous ne devons regarder le succès comme impossible qu'après avoir fait de notre mieux, il nous est permis de chercher, jusque dans les choses qui nous sont extérieures, des secours pour maintenir la satisfaction de notre esprit. Or, comme il arrive souvent que, de diverses considérations également vraies, les unes nous portent à être contents, et les autres, au contraire, nous en empêchent, comme il n'y a même que bien peu de choses au monde qui n'offrent un aspect différent selon le côté où on les envisage, c'est certainement un usage licite et prudent de notre adresse que de les *regarder du biais qui les fait paraître à notre avantage, pourvu que ce soit sans nous tromper*. Descartes revient souvent sur ce *biais;* il y insiste et dans ses préceptes généraux et dans les conseils qu'il donne pour les cas particuliers; il est habile à rechercher ce que les événements les plus malheureux peuvent offrir de favorable par leurs conséquences les plus indirectes. C'est par des considérations de ce genre qu'il trouve à s'applaudir de la médiocrité de sa condition; à féliciter la princesse Elisabeth du peu d'importance que lui donne la sienne, quelqu'élevée

Hosted by Google

qu'elle soit ; à adoucir la perte d'un frère. Quand les circonstances deviennent plus difficiles, il devient aussi plus sagace, peut-être plus subtil. Il est des maux d'une nature telle qu'il n'est pas même permis d'en détourner les yeux; ce sont des ennemis domestiques avec lesquels on est contraint de converser ; il faut alors être assez fort pour ne les considérer que par l'entendement, sans leur livrer son imagination et ses sens. L'homme le plus heureux, qui aurait sans cesse devant soi le spectacle de tragédies, même imaginaires, dont tous les actes seraient funestes, ne pourrait s'empêcher d'en ressentir une tristesse qui, modifiant son tempérament physique, tendrait bientôt à devenir habituelle: de même celui auquel la fortune ne présente que des déplaisirs, peut, lorsque la prudence ne l'oblige pas de penser à ses affaires, diriger sa pensée sur des objets propres à lui donner du contentement et de la joie. En même temps qu'il travaille ainsi à son bonheur, il se ménage un esprit plus propre à juger sainement des choses qui lui importent.

Quelque prix que Descartes attache à ces diversions, à ces choix faits par la pensée, il ne veut pas pourtant qu'elles aillent jusqu'à l'illusion ; je l'ai déjà dit et j'ai dit pourquoi : il n'oublie jamais le soin de la dignité humaine. Il se fait un reproche d'avoir, par complaisance pour son défaut, placé au nombre des passions excusables je ne sais quelle langueur qui, en éloignant de l'action, laisse du temps pour choisir, et il proclame la supériorité de l'activité et de l'ardeur. Dans cette délicate épreuve d'une correspondance, d'une sorte de direction philosophique de conscience, n'a-t-il jamais manqué à sa loi? Il veut consoler la princesse Elisabeth de ce que les événements ont trompé sa prudence ; il y trouve une preuve de sa supériorité d'esprit. Est-ce là finesse de philosophe ou finesse de courtisan? Courtisan d'une jeune fille malheureuse et sans influence ! Descartes a failli peut-être, mais, en vérité, ses fautes sont bien aimables.

Hosted by Google

Du reste, ce soin même à multiplier les remèdes indique qu'il ne se fait pas illusion sur leur efficacité. Il cherche ce qu'il y a de mieux à faire, et sachant qu'on ne vainc pas les passions en les attaquant de face, et qu'en ce point, comme dans les autres, il y va de la moralité en même temps que du bonheur, il cherche à les détourner; mais s'il ne s'occupe pas de surmonter les circonstances qui ne sont aucunement en notre pouvoir, il n'oublie pas quelle est leur part dans la vie, il ne méconnaît pas la condition des choses humaines, il sait ce qu'elle nous impose inévitablement de souffrances. Il redoute en particulier les maux du corps, non pas à cause de la douleur qu'ils apportent, mais parce qu'ils peuvent ôter jusqu'au pouvoir de raisonner. Toutefois, sauf ces cas extrêmes, pires que la mort, où l'on perd totalement l'usage de la raison, il ne croit pas que la santé même échappe tout à fait à l'empire de la philosophie; contre la fièvre il appelle la force d'âme et la bonne humeur; il croit que leur influence s'étendra même sur les songes, et il se citait lui-même en exemple de ces résultats. Enfin, en souriant, et en parlant bien bas pour n'être pas entendu des esprits faibles, il confesse que sa superstition va jusqu'à croire que le calme d'esprit et la gaîté sont respectés de la fortune jusque dans les hasards du jeu.

Quelquefois aussi, Descartes demande cette puissance de l'esprit sur lui-même dans des circonstances où elle s'élève jusqu'à l'héroïsme, et où tout son pouvoir se réduit encore, non à guérir, mais à adoucir les douleurs. Ainsi, à M. de Zuitlichem qui vient de perdre sa femme, il permet les pleurs, il interdit, pour ainsi dire, l'abattement; il veut que le regret perde de sa force par cela même que toute espérance est ôtée, il veut que l'amitié, dévouée pendant la vie, n'en soit que plus ferme et résignée après la mort. La force qu'on déploie contre le malheur lui paraît une consolation du malheur; pour défendre la princesse Palatine contre l'excès du chagrin

que lui doit causer la funeste *conclusion des tragédies d'Angleterre*, il descend dans l'âme de Charles Ier; il guérit la douleur par l'admiration ; il lui montre le peu de souffrance physique d'une telle mort ; il lui montre l'indignation, la seule passion triste qu'on dit avoir remarquée dans ce roi, plus que compensée par le développement des vertus, la gloire qui les suit et la satisfaction de sa conscience. Enfin, il arrive à trouver cette mort si violente plus glorieuse, plus heureuse et plus douce que la mort qu'on attend dans son lit. Et il y a dans sa fermeté un tel mélange d'attendrissement et d'élévation, qu'il se fait croire, et que ses lettres devaient réellement consoler. Comparez à ceci Montesquieu regrettant presque que la religion de Charles Ier ne lui ait pas permis d'échapper, par un coup de poignard, *à une telle mort ;* et jugez de la portée de Descartes.

L. Delayant.

(*La suite à la quinzaine.*)

Hosted by Google

LES DEUX SYLVIE.

III

LES DEUX SYLVIE.

Le docteur possédait, à environ deux kilomètres du Bourgdun, une coquette petite maison que son père lui avait laissée en mourant. Le père de Riquier avait bâti cela avec ses économies, au milieu d'un carré de pelouse verte, planté de pommiers, encadré de hêtres. Tout autour étaient des champs, que le bonhomme avait bien des fois labourés, et qu'Anselme affermait.

A la mort des Riquier, la maison était restée fermée. Une vieille servante, qui avait élevé Anselme, seule en avait pris soin. Elle y avait entretenu tout à sa même place, avec une religieuse immobilité; de sorte que, si les vieux époux étaient revenus, ils n'auraient rien trouvé de changé à leurs habitudes. Anselme, lui aussi, n'aurait eu qu'à s'asseoir, soit dans son cabinet d'études au milieu de ses collections, soit dans la salle à manger à la table de famille, vide aujourd'hui, où le repas autrefois se prolongeait indéfiniment en écoutant les récits du voyageur, où si souvent la bonne domestique avait d'un regard quasi maternel caressé son fillot, comme elle appelait le docteur quand il était enfant. Plus tard, elle lui avait dit Anselme; aujourd'hui elle l'appelait Monsieur. A la suite de son mariage, Riquier, nous l'avons vu, s'était fixé à Marseille. Il ne semblait plus qu'il y eût un Bourgdun en France pour l'heureux homme; il avait oublié tout ce passé doux et paisible. Mais il s'en était ressouvenu quand l'affreuse

Hosted by Google

vérité l'avait accablé : il avait couru y cacher les débris de son éphémère bonheur, et la vieille Suzanne le vit un jour entrer mystérieusement avec une toute petite fille maladive, qu'il confiait à son affection, l'affection du vieux serviteur, un peu grondeuse, mais dévouée jusqu'à l'exaltation, jusqu'au martyre.

La fille d'Anselme, la fille de son fillot relevait tellement Suzanne à ses propres yeux, qu'elle en pensa mourir de joie d'abord, de tristesse ensuite, quand elle sut tous les chagrins du docteur.

Suzanne avait cru sa mission finie depuis la mort de ses vieux maîtres, et voilà que la vie l'avait reprise, plus importante que jamais, lui confiant un rôle de mère.

Nous l'avons dit : après chaque voyage, Anselme revenait embrasser l'enfant, et ce fut pendant une de ses stations au Bourgdun qu'il se trouva mêlé à l'affaire de l'hercule. C'est alors que, la ressemblance de la petite sauteuse le frappant vivement, une idée, impraticable d'abord, obstinée ensuite, s'empara de lui. Il pensa confondre complètement, grâce à leur très-jeune âge, les deux enfants, afin qu'il fut impossible à madame Riquier de retrouver sa fille enlevée si jeune, s'il lui venait jamais la volonté, profitant d'un voyage du père, de réclamer Sylvie à l'éleveuse. Aussi, jeux, trousseaux tout fut bientôt en commun pour les deux fillettes. Un signe de reconnaissance, seulement connu du docteur et de Suzanne, pouvait faire retrouver chacune d'elles : la fille du docteur fut vaccinée au bras droit, la fille de l'hercule au bras gauche. Et quand Anselme partit, il fit prendre à Suzanne l'engagement solennel de ne jamais révéler la vérité.

— Tu m'aimes bien, bonne Suzanne ? — Le regard qui lui avait répondu était plein de larmes. — Et tu veux m'en donner la plus grande preuve possible. Jure moi donc, je sais bien que tu tiendras ton serment, jure moi donc de ne jamais dire à personne, quoi qu'il arrive, laquelle de ces deux enfants est ma fille. Tâche même de l'oublier, si tu peux.

Hosted by Google

La bonne vieille pleurait toujours d'émotion. Elle prit les mains de Riquier, les baisa avec respect, les tint quelque temps dans les siennes, puis enfin retrouvant son sang-froid et hochant la tête d'une façon très-affirmative :

— Je le jure, dit-elle.

— Voyons, Suzanne, désires-tu quelque chose que je puisse te donner, afin que service pour service...

— Me payer !... oh ! n'achève pas, s'écria-t-elle, en mettant ses doigts sur la bouche du docteur. Pardon ! n'achevez pas.... Tu m'avais rendue bien heureuse, et voilà que tu me fais bien du mal... Vous le voyez, je ne sais plus ce que je dis, je vous tutoie, comme autrefois, quand je vous tenais tout de même que cette chère blondine que le ciel envoie à mes vieux jours...

— Brave cœur, dit le docteur, et tu n'es pas sa mère, toi !... Un serrement de mains acheva sa pensée.

Les deux fillettes grandirent ensemble, blanches et roses, blondes et gracieuses, mêlant leur vie de chaque jour comme deux sources pures mêleraient leurs eaux limpides dans un même courant. On les voyait ainsi passer par les chemins du Bourgdun, sous la garde de Suzanne, la main dans la main, et s'appelant « ma sœur. » On souriait à leur bonne mine, et, comme pour mieux les confondre en une seule et même personnalité, dans le pays on les appelait les Sylvie.

En les accompagnant, Suzanne redressait la cassure de sa taille, assurait son pied, rajeunissait toute sa démarche. Mais bien habile eût été celui qui, dans les rapports de la vieille servante avec ces enfants, aurait découvert la plus petite marque de préférence. Il en était de même de Riquier ; si bien qu'elles se croyaient parfaitement sœurs jumelles, filles d'une même mère, morte en leur donnant le jour. C'était la version que Riquier avait accréditée auprès d'elles, et que Suzanne avait la mission de soigneusement préserver des atteintes du doute en les défendant contre tout contact étranger.

Aussitôt que possible on les avait conduites à Rouen,

Hosted by Google

dans une communauté religieuse, aux Dames d'Ernemont, rue de la Pie aux Anglais. Alors, Riquier avait repris la mer, plus confiant, laissant ses filles sous la garde du cloître. Quand la campagne était finie, il venait les chercher, les ramenait au Bourgdun, à l'air libre, et, travaillant avec elles, il remplaçait à lui seul tous les professeurs du couvent. Pauvre homme! c'était pour lui encore du bonheur. Il se prenait à remercier la science de cette joie intime qu'elle lui procurait. Oh! que le maître était heureux à l'épanouissement des jeunes intelligences qu'il dirigeait ainsi! Oh! que les élèves comprenaient bien la leçon d'histoire naturelle faite à travers champs! Et le soir, lorsque les marguerites de la terre avaient soigneusement replié leurs pétales, on en cherchait au ciel, on faisait de l'astronomie, et, l'esprit s'élevant peu à peu, l'idée de Dieu intervenait, le Dieu bon, plein d'amour et de miséricorde, le Dieu juste et grand. Anselme ne voulait pas que la pensée religieuse entrât dans ces jeunes cœurs avec les terreurs ou les mièvreries de la superstition; le Dieu mesquin ou jaloux ne lui convenait pas; le pharisaïsme surtout l'irritait. Les jours de congé, on allait au Hâvre. Quand on poussait jusqu'à Paris, l'excursion prenait les proportions d'une vacance mais comme on savait l'employer! Qu'elles charmantes études ici et là, partout et à propos de tout, en route ou arrivés, à l'Opéra ou au Louvre, à Fontainebleau ou à Versailles! et les connaissances variées du docteur, mûries dans la retraite, mises ainsi au service des deux fillettes, enchantaient ce groupe si indifférent aux affaires superficielles, frivoles, médisantes et chagrines de ce qu'on appelle le monde. Chétif commérage, le plus souvent insignifiant, quand il n'est pas mauvais, méchant, coupable.

L'histoire de ces deux enfants avait transpiré malgré tout; elle était assez étrange pour que la curiosté publique en fût émue, attendant impatiemment un dénouement impossible à prévoir, tant il pouvait prendre

de formes diverses. On s'en préoccupait jusqu'au Hâvre. On donna le nom des *Deux Sylvie* au baleinier sur lequel naviguait Anselme. — Prévenance d'armateurs. — En fait on le recherchait. Sa bonhomie le faisait aimer des équipages. Il passait pour porter bonheur aux armements.

C'était bien le moins qu'il donnât aux autres ce qu'il avait si peu pour lui. Car les baisers mêmes de ses filles lui faisaient la vie plus amère. Il aimait, malgré tout, l'ancienne idole, cette femme qu'on ne nommait pas, qu'on disait morte, et il avait comme un remords de prendre pour lui seul les joies délicieuses du foyer. Ame candide, il avait besoin d'expier cette fête du cœur par l'absence longue, périlleuse. Mais cette lutte intérieure, déteignant sur son front, le rendait pensif toujours, triste souvent, parfois sévère, et ses chères enfants sentaient comme une gène respectueuse à côté de lui, au lieu de l'abandon qu'il leur demandait.

Une préoccupation d'un ordre plus important l'obsédait encore.

Sous l'impression pénible des désordres de sa femme, Riquier, fou, éperdu, craignant d'abord pour la vie de sa fille, ensuite redoutant de se la voir enlever, n'avait pas réfléchi aux côtés scabreux de sa combinaison; mais plus tard, les difficultés se dessinant plus nettement, il remit de jour en jour à en trouver la solution, comme font les natures indécises en présence du danger. En attendant, il laissait ces enfants s'aimer comme deux sœurs, invoquer dans leurs prières une même mère qu'elles croyaient morte jeune, belle, sainte et pure. La conscience du docteur, à cette pensée, se révoltait. Il devait à tout prix sortir de cette impasse. D'ailleurs, une indiscrétion était toujours possible ; une révélation, un jour, en présence d'intérêts matériels, deviendrait indispensable au nom de la loi. Tout retard aggravait donc la faute commise. Anselme sacrifiait ainsi, avec préméditation, pour la sécurité de sa fille, une victime innocente. En échange du service rendu, il lui préparait un

Hosted by Google

affreux déchirement du cœur, la folie peut-être, ou même la mort. A cette pauvre enfant du hasard, recueillie sur un chemin, il avait fait un nom et un nom considéré, il lui avait donné une famille, des affections, du bien-être, puis un jour il faudrait lui dire : tout cela appartient à ma fille, qui n'est pas ta sœur, et toi, l'enfant des rues, tu n'as droit qu'à ma charité. Mais ce pouvait être un meurtre cela. — Et voilà bien ce que le docteur s'avouait souvent, mais la solution n'était pas venue et le temps avait marché; les fillettes allaient prendre leur quinzième année; Riquier avait passé la soixantaine, et la vieille Suzanne atteignait ses soixante-seize ans. Qu'attendait-il? Il s'en remettait du dénouement aux soins de l'inconnu; l'avenir avec ses mystères pouvait si bien lui venir en aide! Qui savait?... Cet affreux égoïsme se purifiait, selon lui, dans son amour pour sa fille. Il arrivait peu à peu à se payer de fausse monnaie; somme toute, ne rendait-il pas service à cette petite sauteuse en lui donnant du pain, de l'instruction? N'était-il pas ce qu'on appelle un honnête homme? Or, s'il agissait de cette façon, c'est qu'il avait une excuse, une justification possible.

Comme il n'y avait pas eu séparation judiciaire, Ernestine était en droit, un jour ou l'autre, de frapper à la porte du docteur et de lui dire : « reprenez-moi. » De même encore la volonté exprimée de revoir Sylvie, qui une première fois n'avait été qu'un moyen, pouvait devenir une réalité. Voilà ce que Riquier craignait surtout, voilà en prévision de quel évènement il avait imaginé cette confusion d'enfants. Un jugement en bonne forme eût été plus régulier; mais cet homme, ami du silence, répugnait à livrer son nom à la publicité, à la curiosité désœuvrée, malveillante et railleuse. Il avait d'abord souffert sans songer à prendre un parti, puis, un biais s'étant présenté, il l'avait mis à profit, et, depuis quinze ans, les choses allaient de la sorte.

L'indépendance avait singulièrement souri à Ernes-

Hosted by Google

tine. Son caractère inégal, n'ayant plus affaire qu'à des gens de service qu'elle changeait à l'occasion, ou à des amis intéressés ou complaisants, s'était accommodé on ne peut mieux de cette liberté. Elle voulut surtout se persuader qu'elle était une victime. Elle avait été incomprise, sacrifiée. Son mari, par sa retraite, ne lui donnait-il pas cent fois raison ? Et quant à sa fille, quelle douleur, en être séparée, ignorer même si elle vivait, où elle vivait, avec qui elle vivait. Quel sacrifice pour elle !... Elle contait cela à tout venant et bien d'autres choses encore, qu'on écoutait plus ou moins et qui motivaient en échange ces consolations, ces cajoleries qu'elle cherchait et pour lesquelles elle déployait tout cet amas de faussetés. On se disait les contes bleus de madame Riquier, on en souriait, mais on les lui faisait répéter, car elle était si jolie. Et il est si bon de consoler une jeune femme abandonnée, qu'il y eût de la part d'un certain monde empressement autour d'elle, tandis que les amis d'autrefois devinrent d'une réserve qui se changea rapidement en désertion absolue. Il y avait, pour certaines gens, gêne à lui serrer la main, à s'avouer de sa connaissance, et vive effusion de la part de beaucoup d'autres. Mais elle n'avait pas gagné au change. Elle se plaignit naïvement des premiers. Son nouvel entourage expliqua cela de façon à ne la satisfaire qu'imparfaitement. Ce n'était pas trop payer, lui disait-on, cette précieuse délivrance,et jusqu'à ce que son indépendance lui devint un embarras, tout en se sentant baisser dans sa propre estime, elle chercha à s'aveugler sur la transformation qui se faisait autour d'elle. Force fut de comprendre pourtant. Il y eut alors un moment de découragement, un regret de la route perdue. Elle envia le bonheur facile et régulier des femmes honnêtes, pensa un instant à reprendre la voie ; mais la séduction du mal fut plus forte, et, acceptant résolument sa nouvelle condition, elle entra dans l'ornière profonde du vice. Sa santé s'en altéra, sa beauté se fana vite, une horrible solitude se fit autour

Hosted by Google

d'elle, celle du châtiment. Elle allait mourir jeune, comme elle l'avait désiré quand la mort et sa laideur étaient loin d'elle, elle allait mourir jeune mais décrépite et sans l'intérêt qu'elle souhaitait alors. Et elle avait de terribles révoltes qui précipitaient sa maladie vers un dénouement rapide. Il fallut bientôt en venir à ces soins qui sont comme un retranchement anticipé de ce monde, ne sortir qu'à certaines heures, se garer du chaud et du froid, se priver un peu de tout pour disputer quelques jours à la tombe, écouter les donneurs de conseils à contre temps, accepter les *panacées*, ou encore s'entendre dire quelle avait bonne mine, quelle revenait à la santé, elle qui se sentait perdue à tout jamais ! Alors, elle s'irritait contre les gens heureux, contre les gens pleins de santé, contre la paix et l'espérance de la vie. A la vue de ceux qui se fient à l'avenir, elle avait des amertunes fièvreuses; contre ceux qui ont la tranquillité du cœur, elle avait de véritables rages; et pourtant, d'un autre côté, la solitude lui pesait. En partant, les amis sincères lui avaient laissé leur pitié et comme un peu de leur cœur: elle en avait été blessée. Les compagnons de ses plaisirs ne lui laissèrent rien que l'oubli: c'était bien pis. A cette heure solennelle du détachement de la terre, un esprit convaincu trouve la force et la consolation; mais Ernestine Morin ne s'était jamais élevée jusqu'à la méditation; elle avait accepté, pour plus de facilité, ces petites choses de forme qui suffisent aux intelligences vulgaires et qui rapetissent les splendeurs morales du christianisme aux proportions étroites d'une bigoterie haineuse et revêche; de sorte qu'elle avait des frémissements de colère quand elle pensait à ce Riquier qu'elle croyait hostile, qu'elle accusait de toutes ses fautes, qui la verrait mourir, qui viendrait insulter à sa fin prochaine. Elle se sentait prise alors d'une jalousie si âpre, qu'elle eût donné son âme à l'enfer pour vingt ans de plus, pour les rides de la véritable vieillesse. Un jour, elle se prit d'un désir ardent de savoir si sa

Hosted by Google

fille était de ce monde, et où elle pouvait être. — Dans quel but? Rien n'était arrêté à ce sujet dans sa tête malade. Ce fut un impérieux besoin. Puis elle eut peur du mépris de son enfant. Elle hésita, mais, reprenant le dessus, elle s'écria en elle même: « Tant pis je suis sa mère. » Il était facile de retrouver le docteur, elle s'informa au Hâvre, ne tarda pas à connaître sa retraite au Bourgdun. Elle y courut, le temps pressait réellement pour elle, cette fois.

(La suite à la quinzaine.)

Hosted by Google

UNE PAGE DE TACITE.

L'air était pur, le ciel étincelant d'étoiles ;
Une brise légère à peine enflait les voiles
De la nef qui portait la mère de Néron.
Autour d'un vétéran, étendus sur le pont,
Les matelots oisifs écoutaient des histoires
Du vieux temps : les combats, les revers, les victoires ;
Comment Varus trahi, sous le fer des Germains,
Vit périr égorgés trente mille Romains ;
Comment, pour réparer ces désastres funestes,
Germanicus César fit recueillir leurs restes ;
Mais des Dieux, au retour, la jalouse rigueur
Avait sur l'Océan poursuivi le vainqueur,
Déchaîné l'Aquilon, soulevé jusqu'aux nues
La vague mugissante, aux rives inconnues
Jeté tout mutilés, sans vivres, sans abris,
De quatre légions les malheureux débris,
Et réduit à ce point la superbe Romaine,
Qu'une juste pitié succédant à la haine,
Les peuples mal soumis que Rome avait vaincus
Rendirent ses soldats au grand Germanicus.....

Cependant Agrippine, aux noirs soucis en proie,
S'est couchée à demi sur des coussins de soie ;
Rêveuse, elle laissait vers l'horizon lointain
S'égarer sur la mer son regard incertain.
Acéronie, assise aux pieds de sa maîtresse,
Lui sourit doucement, sur sa main qu'elle presse
Pose un baiser timide, et par mille discours,
Par mille gais propos, cherche à rompre le cours
Des pensers dévorants dont son âme obsédée
Poursuit fatalement et ramène l'idée :
Son crédit effacé, son ascendant détruit,

L'exil, Néron ingrat, et ses crimes sans fruit !.....
Acéronie en vain lui peint la vive image
De la fête où Néron vient de lui rendre hommage,
N'a-t-elle point trôné dans la place d'honneur ?
Hé quoi ! peut-elle encore douter de son bonheur
Quand Néron repentant à son pardon aspire ?
Ne lui disait-il pas les secrets de l'empire,
Quand parfois, faisant trêve à de tendres ébats,
Penché vers son oreille, il lui parlait tout bas ?.....

— « Pourquoi bercer mon cœur d'une folle chimère ?
» Tu connais mal Néron, du moins crois-en sa mère.
» Aux yeux des imprudents je semble triompher,
» On me couvre de fleurs. Ah ! c'est pour m'étouffer !
» Il faut qu'à mon destin mon âme s'habitue.....
» On me l'avait prédit..... Qu'il règne et qu'il me tue
» Fut ma réponse !..... Il règne, il me tuera..... Ce sein,
» Ce sein qui l'a porté, de son glaive assassin
» Tôt ou tard sentira la perfide blessure :
» Il n'attend pour frapper qu'une place assez sûre !.....
» Quand mon fils au départ, m'étreignant dans ses bras,
» Me pressait sur son cœur, son cœur ne battait pas,
» Et, lorsque sur mon front sa lèvre s'est placée,
» Sa lèvre était tremblante, indécise, glacée ;
» Cependant, un instant il parut attendri,
» Mais en nous séparant il ne m'a pas souri !
» J'ai surpris dans ses yeux comme un éclair sinistre !.....
» En ce même moment, son trop digne ministre,
» L'infâme Anicétus, épiant son regard,
» Dans l'ombre a soulevé son visage blafard,
» Où j'ai vu se montrer cette féroce joie
» Du tigre frémissant qui déjà tient sa proie !
» Va ! ne me berce point d'inutiles discours.
» On ne s'arrête pas sur la pente où je cours.
» Je ne m'abuse pas ; comme une faible femme,
» A l'espoir séducteur je n'ouvre point mon âme ;
» Non !..... Le trône sublime où j'ai voulu m'asseoir
» Pour deux est trop étroit : Néron m'en a fait choir.
» Qui du pouvoir suprême escalade le faîte

Hosted by Google

» Et tombe, ne doit pas survivre à sa défaite !
» Pour éviter le coup lorsqu'il m'allait frapper ;
» Retenir ce pouvoir tout prêt à m'échapper ;
» Je n'ai rien négligé ; même, pour le reprendre,
» Aux dernières bontés j'aurais osé descendre ;
» Le manteau des Césars aurait seul pu couvrir
» Ma honte...... Il m'est ôté..... je n'ai plus qu'à mourir ! »
Elle ajouta plus bas : « Écartez ce présage,
» Dieux puissants !... » Ses deux mains couvrirent son visage
Et sa voix s'éteignit au milieu des sanglots......

Alors, plus d'autre bruit que la plainte des flots
Soulevant de la nef l'élégante carène ;
Ou venant mollement échouer sur l'arène
Qui forme de Baïa le rivage enchanté,
Bord charmant, d'oliviers et de vignes planté ;
Et dans l'azur du ciel la nuit silencieuse
Poursuivait lentement sa course radieuse......
Tout à coup, l'on entend un gémissement sourd,
Comme d'un ais qui plie et sous un poids trop lourd
Cède et craque;.... le pont du navire s'entrouvre.
Protégée un moment par le dais qui la couvre,
Agrippine s'élance, et, sans pousser un cri,
Sur la rive en nageant va chercher un abri,
Tandis que, sur sa tête appelant la ruine,
Sa suivante invoquait, sous le nom d'Agrippine,
Les meurtriers cruels par Néron soudoyés.

Cependant trois d'entr'eux, vers leur maître envoyés,
Lui viennent annoncer qu'échappée au naufrage
Agrippine est vivante après un tel outrage.
Comme elle a tout à craindre et rien à ménager,
Néron ne doute plus qu'ardente à se venger
Soudain elle n'accoure...... En son âme alarmée,
Il croit déjà la voir faire appel à l'armée,
Nommer le parricide, implorer contre lui
Les décrets du Sénat, forte de son appui
Et du peuple ameuté soulevant la colère,
Lui-même l'engloutir sous le flot populaire !

Hosted by Google

Si Sénèque ou Burrhus, en ce pressant besoin,
De veiller sur ses jours ne prend en main le soin,
C'en est fait, il faudra que tout l'univers pleure
L'artiste impérial!.... On les mande sur l'heure.
Se regardant l'un l'autre, interdits, consternés,
Sous l'œil fauve du monstre ensemble fascinés,
Tous les deux quelque temps ils gardent le silence...
Savaient-ils le complot? leur esprit en balance
Voulait-il épargner un crime à l'empereur?
Voulait-il prévenir l'implacable fureur
De la veuve de Claude?... Accusant leur faiblesse,
Néron en ce péril se plaint qu'on le délaisse....
Sénèque, se couvrant de la raison d'état,
Interpelle Burrhus: « Envoyez un soldat. »
Mais Burrhus: « Des Césars ils aiment la famille,
» Et de Germanicus Agrippine est la fille!
» A vos gladiateurs confiez ce dessein:
» J'ai des soldats sous moi, je n'ai pas d'assassin. »
Le brave Anicétus écoutait.... Il se lève:
« Ce que j'ai conseillé, dit-il, mon bras l'achève! »
D'épieux et de bâtons il arme des valets;
Il se ceint d'une épée et quitte le palais;
Il se rend à Baïa, brise les portes, entre....
Agrippine à sa vue a compris. « Frappe au ventre:
» Il a nourri Néron; qu'il ait les premiers coups,
» Et l'on dit que par là le trépas est plus doux!... »
A ces mots, sous le fer, en Romaine elle expire,
Et son fils sans rival est maître de l'empire....

Son fils!... Toute la nuit, la peur et les remords
A son chevet maudit évoquèrent les morts:
De Claude empoisonné le spectre épouvantable
Avec un rire affreux l'invitait à sa table;
Agrippine y siégeait, un couteau dans le flanc;
Silanus y siégeait, et, de son doigt sanglant,
Lui montrait, l'œil ouvert, immobile, sans vie,
Debout à ses côtés, le frère d'Octavie!...
S'éveillant en sursaut, pâle, l'esprit troublé,
Il courait, il criait, puis tombait accablé.

Hosted by Google

Des sons entrecoupés expiraient dans sa bouche,
Puis un sommeil de plomb le clouait sur sa couche
La poitrine oppressée ; en son brûlant cerveau
D'étranges visions s'agitaient de nouveau :
Il chantait au théâtre, on le siffle, on le hue ;
Le tumulte s'accroît ; une immonde cohue
Veut qu'on passe à son col une fourche de bois,
Que, les membres rompus, on le cloue à la croix ;
Et lui, pour se soustraire à ce supplice atroce,
Lui-même, de sa main, il se creusait sa fosse,
Essayait un poignard, et, n'osant l'enfoncer,
Par le bras d'un esclave il le faisait pousser !...

Il assistait encore à cette horrible scène,
Quand l'aube de ses feux dora le cap Misène.

On avait publié par messagers nombreux
Qu'Agrippine ourdissait des projets ténébreux,
Que, voyant de ses plans dévoiler le mystère,
Plongeant un fer vengeur dans son cœur adultère,
Elle avait à son fils, en se donnant la mort,
Envié le plaisir de pardonner encor !
Du palais, cependant, on vient d'ouvrir les portes.
Les courtisans alors, divisés en cohortes,
Sur deux files rangés et par Burrhus conduits,
Dans une vaste salle avec ordre introduits,
Autour de l'empereur tracent un cercle immense.
L'un vante de César l'incroyable clémence ;
L'autre affirme en pleurant qu'il faut le prémunir
Contre tant de bonté ; qu'il est temps de punir ;
Que ce soin le regarde, et que, dût-il déplaire,
Il saura, par l'effroi d'une peine exemplaire
Prévenant le retour d'un semblable attentat,
Sauver, malgré Néron, l'Empereur et l'État !
La foule d'applaudir. — Reprenant la parole :
« Allons sans plus tarder, dit-il, au capitole
» Remercier les Dieux et montrer aux Romains
» Leur Empereur sauvé ! Partout, sur les chemins,
» Nous les rencontrerons le front ceint de couronnes ! »

Hosted by Google

Il disait vrai : déjà Vestales et Matrones,
Pontifes et tribuns, consuls et sénateurs,
Pour offrir à Néron leurs compliments flatteurs,
Du triomphe étalant la pompe solennelle,
Sortaient avant le jour de la ville éternelle.
Jamais Rome ne vit un cortège plus beau !...
Le soir, lorsque sa mère était mise au tombeau,
L'Empereur triomphait des libertés publiques ;
La province empressée envoyait ses suppliques....
Sur son pupitre d'or, avec son style aigu,
Sénèque composait un pamphlet ambigu
Où du fils d'Agrippine on lut l'Apologie ;
La cour jusqu'au matin prolongea son orgie ;
On rendit en tous lieux grâces aux Immortels,
Et l'encens plusieurs jours fuma sur les autels !!...

J. Busquet.

Hosted by Google

CAUSERIE.

Notre théâtre est enfin fermé. La troupe lyrique s'en est allée brusquement, sans même nous faire la politesse d'une représentation d'adieu ; mais personne, croyons-nous, ne songe à s'en plaindre. Trois ténors, MM. Viard, Achard et de Quercy, deux premières chanteuses, M^mes^ Alrit et Ismaël, ont successivement paru devant un public indifférent et froid jusqu'à l'injustice. Dès la seconde série d'abonnement, stalles et parterre, loges et galerie avaient perdu le plus grand nombre de leurs habitués. *Rigoletto* seul a eu le privilège de repeupler un instant la salle.

Nous trompons-nous ? Cette combinaison théâtrale, qui nous condamne à deux mois d'opéra forcé, semble avoir fait son temps à la Rochelle. On ne se soucie plus guère de s'aller enfermer, juste au lendemain de Pâques, au temps des tièdes brises et du naissant feuillage, dans une boîte étroite et sans air, devant des arbres de carton, pour entendre des pièces connues, rabâchées, toujours les mêmes, chantées par de médiocres artistes. Ce qu'il faudra maintenant pour secouer notre torpeur et réveiller notre passion musicale que la direction présente a si profondément endormie, ce sera, ou une troupe d'*étoiles*, ou un répertoire nouveau. A ce prix seulement reviendra le succès. Avis au directeur pour la saison prochaine.

Voici, en attendant, les bains du Mail ouverts, et les bains Jaguenaud tranformés en bains Richelieu. L'administration du premier de ces établissements annonce, comme toujours, les plus charmantes soirées : bals, concerts, fêtes nautiques, illuminations plus ou moins vénitiennes, — plaisirs des yeux, des oreilles et des jambes. — Ne pourrait-on varier le programme et y introduire quelques-unes de ces fêtes de l'intelligence, de ces conférences littéraires qui sont devenues une mode partout ailleurs qu'à la Rochelle? Notre

Hosted by Google

bonne vieille ville a, de temps en temps, l'honneur de posséder quelques-uns des plus aimables causeurs de la rue de la Paix, et il ne serait peut-être pas difficile d'obtenir d'eux, au passage, un petit entretien par charité.

C'est ici le lieu de rappeler la conférence dont l'œuvre de la statue de Bernard Palissy a été le prétexte, ces jours passés, dans la grande salle de la Bourse; de dire avec quel esprit, avec quel charme, le secretaire de la commission, M. Audiat, professeur à Saintes, a raconté la vie et les malheurs de son héros; d'applaudir aux gracieux vers que deux de nos honorables collaborateurs ont bien voulu lire pour varier la séance.

J'ai sous les yeux, en ce moment même, une brochure de M. Audiat. C'est une étude sur un poète du XVI^e^ siècle, parfaitement inconnu aujourd'hui, André-Mage de Fiefmelin, né à l'île d'Oleron. J'y trouve, à forte dose, les deux qualités que l'auteur nous avait déjà fait apprécier dans sa dissertation sur Bernard Palissy : érudition, esprit. Le dirai-je? trop d'esprit. Cette brochure est le premier volume d'une série dont le deuxième est la biographie de l'illustre potier saintongeais. La série a pour titre: *les Oubliés.* Qui aurait pensé qu'on pût ranger Palissy dans la catégorie des oubliés? Beaucoup ignorent, il est vrai, les détails de sa vie; mais tout le monde, j'imagine, sait son génie et sa gloire. Il n'est nul besoin de le réhabiliter, et il me semble souverainement injuste d'accoler à ce nom célèbre le nom obscur d'un poète que nulle brochure au monde ne saurait tirer de l'oubli dont il est digne.

Je n'ai point lu, je l'avoue, les œuvres de Fiefmelin. Mais M. Audiat, qui en donne de nombreuses citations, doit évidemment reproduire les meilleurs passages de son poéte. Or, de tous ces vers, le plus grand nombre n'a de remarquable qu'une certaine sagesse de style — prononcez platitude — telle que Ronsard la reprochait à Bertaut.

M. Audiat croira peut-être que je suis de ceux qui font naître la poésie française avec Malherbe, et qui trouvent mauvais qu'un auteur du XVI^e^ siècle ne parle pas la même langue que ceux du XVII^e^. Non : ce n'est point en moderne, en ennemi du vieux langage, que je juge si sévèrement Fiefmelin. Je me place, par la pensée, aux premières années du règne de Henri IV : la pléïade a disparu, Desportes vieillit tranquille en son abbaye de Bonport, Régnier suit glorieusement « le grand chemin que son oncle lui apprit. » C'est alors qu'au fond de

Hosted by Google

notre province Fiefmelin, échauffé par la lecture de ces illustres modèles, devient leur pâle imitateur. Imitateur et rien de plus, quand il n'est pas un effronté plagiaire. Exemple :

« Il adresse à Desportes, dit M. Audiat, les vers suivants d'un » style et d'une mélancolie charmante. *Son maître n'en a pas de* » *meilleurs*, et ils seraient bons en tout temps : »

De mes ans la fleur passe, et ma vigueur se fond :
Ja mon sang sans chaleur ne bout plus dans mes veines.
Mes beaux jours m'ont laissé faible entre tant de peines,
L'œil cave, le teint pâle, et tout flétri le front.
. . . .
Adieu donc, faux amours, joies et beautés vaines !
. . . .

Je regrette de n'être pas du même avis que M. Audiat. Malgré la bonté de la strophe de Fiefmelin, « son maître, » c'est-à-dire Desportes, me paraît « en avoir de meilleures ; » les voici :

De mes ans la fleur se déteint :
J'ai l'œil cave et pâle le teint ;
Ma prunelle est toute éblouie ;
De gris blanc ma tête se peint,
Et n'ai plus si bonne l'ouïe ;

Ma vigueur peu à peu se fond ;
Maint sillon replisse mon front ;
Le sang ne bout plus dans mes veines ;
Comme un trait mes beaux jours s'en vont,
Me laissant faible entre les peines.

Adieu, chansons ! adieu, discours !
Adieu, nuits que j'appelais jours,
En tant de liesses passées !
. . . .

Le style et la mélancolie de Fiefmelin ressemblent un peu trop, convenez en, au style et à la mélancolie de Desportes. Voilà ce qui s'appelle voler son maître. Il me serait trop facile de multiplier les citations, de montrer le peu d'originalité du poète qu'a choisi M. Audiat pour héros, de l'écraser en le comparant à Ronsard ou à

Hosted by Google

Dubellay. Mais il faut se borner ; je me contenterai donc, pour montrer ce que j'entends par bons et mauvais vers au XVIe siècle, de faire faire au lecteur la comparaison entre ces deux strophes sur l'amour ; la première, de Fiefmelin :

Amour darde ses traits jusqu'au sein de Thétis ,
Et son feu brûle en l'eau les bourgeois d'Amphitrite.
Il fond , dans l'air volant , sur les oiseaux craintifs ,
Et se fait craindre en l'Orque , au Lethe , et au Cocyte.

la seconde, de Desportes :

En la grandeur des cieux , en l'air et en la terre ,
Et en toutes les eaux que l'Océan enserre ,
Il ne se trouve rien qui n'en soit agité :
Le poisson , au printemps , le sent dessous les ondes ,
Les ours et les lions , aux cavernes profondes ,
Et l'oiseau mieux volant n'a son trait évité.

JULIUS.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

DESCARTES MORALISTE.

(FIN.)

Une autre considération enfin vient seconder ces grands efforts ; c'est celle de la petitesse de ce monde, de la brièveté de cette vie, de la grandeur d'une âme immortelle. Descartes veut qu'on pense souvent à la vaste étendue de l'univers, à la multitude indéfinie des œuvres de Dieu, de peur qu'en s'imaginant que les cieux n'ont été faits que pour la terre et la terre que pour l'homme, on n'incline à penser qu'elle est notre principale demeure et cette vie notre meilleure. Il n'en saurait être ainsi. La nature de notre âme est telle que nous pouvons, par la seule philosophie naturelle et indépendamment des enseignements de la foi, être assurés qu'elle est destinée à un état plus heureux après la mort que pendant le temps où elle est attachée à un corps qui lui ôte entièrement sa liberté, et qu'elle est née pour des plaisirs et des félicités beaucoup plus grandes que celles dont nous jouissons en ce monde. Ainsi, nous devons aimer la vie sans craindre la mort, et, c'est là un des points de morale sur lesquels Descartes revient souvent, sans la craindre ni pour nous ni pour les nôtres, car nous les rejoindrons dans une vie plus douce et plus tranquille, et cette mémoire intellectuelle, indépendante du corps, que nous trou-

Hosted by Google

vons en nous, nous doit donner la confiance que ce sera avec la souvenance du passé.

M. Foucher de Careil reproche à Descartes *cet aphorisme de la vie heureuse.* Par là, selon lui, il se sépare de tous les grands spiritualistes, pour qui *la mort est une délivrance.* Quoi! la vie est donc un mal! ah! ce cri m'est souvent échappé dans la cruelle étreinte de la douleur; mais toujours j'ai essayé d'étouffer ce gémissement de ma sensibilité, comme une accusation contre la Providence; toujours j'ai admiré et envié la pensée que Descartes oppose, si heureusement, au terrible mot de Sénèque, *odium vitœ timor mortis,* comme la plus heureuse expression du calme dans la force. La morale cartésienne, en effet, repose sur la notion de l'ordre général et la confiance en l'auteur de la nature; elle demande de l'homme beaucoup d'empire sur lui-même, beaucoup de résignation à l'égard de ce qui ne dépend pas de lui. Ce sont les bases élargies du *Manuel d'Epictète.* On est tout d'abord porté à se demander si Descartes, dont la vie assez calme ne fut jamais mise à de bien rudes épreuves, ne s'est pas exagéré la portée de cette direction de la pensée et de cette mesure de ce qui est possible, sur lesquels il compte tant. Il faut observer d'abord qu'il n'aspire pas à un bonheur absolu et idéal; que la science de la vie consiste après tout à tirer le meilleur parti des circonstances données; que, si toute philosophie est impuissante contre la terrible objection de Saint-Augustin: « L'homme est-il heureux parce qu'il souffre sa misère avec patience? », cette patience le rend pourtant moins misérable; que peut-être Descartes aurait-il à faire le même aveu que Sénèque et que bien d'autres moralistes, qu'il demande plus qu'il ne peut obtenir pour obtenir quelque chose. Mais si, en outre, on considère toute l'influence qu'ont sur nous les pensées habituelles, même dans les circonstances les plus graves, celles, par exemple, qui menacent notre vie; si l'on examine l'insouciance du soldat devant le canon,

Hosted by Google

du médecin devant la contagion, insouciance qui n'est pas seulement le courage, puisqu'elle cesse si vous renversez les positions; si l'on fait attention à ce calme qu'on a souvent vu chez les hommes les plus ardents et les plus énergiques succéder à l'acharnement de la lutte, lorsqu'ils ont reconnu l'inutilité de la résistance; si on remarque combien de fois la tranquillité d'esprit, l'amour de la vie, la sérénité renaissent chez des hommes frappés de maladies affreuses et incurables, qu'à leurs premières atteintes ils avaient jugées cent fois pires que la mort; peut-être alors pensera-t-on que Descartes s'est à peine exagéré la puissance de la nécessité reconnue et du parti-pris.

On peut craindre aussi que la résignation qu'il demande n'aille jusqu'à l'excès et n'abandonne l'homme aux attaques de la fortune. Mais, et c'est une différence essentielle avec le stoïcisme, Descartes ne veut pas étouffer, il veut régler la sensibilité. Il déclare même les passions bonnes de leur nature, essentielles à la vie. A ceux qui souffrent il déclare qu'il a lui aussi souffert et pleuré. Il ne méprise ni les avantages du corps, ni les plaisirs des sens. Il jouit avec délices des bois et des jardins, de la chaleur d'un grand feu, des commodités de la ville; il s'applaudit de voir tant d'ouvriers dont le travail sert à embellir le lieu de sa demeure, tant de vaisseaux qui placent à sa portée tout ce que produisent les Indes et tout ce qu'il y a de rare en l'Europe; il veut que le philosophe jouisse de tout, sans être esclave de rien. Il semble enfin que, dans sa pratique comme dans ses jugements, il aime à unir à la fermeté stoïque un épicuréisme plein d'élégance et de bon goût.

Une telle doctrine appelait nécessairement une étude des passions, et Descartes y a consacré un ouvrage spécial. Il donne trop à la physiologie, et surtout cette physiologie est trop hypothétique; mais il a raison d'unir ces deux ordres de considérations; il n'y a pas, sans cette union, d'étude morale complète et, malgré

ses erreurs, le traité des passions reste un grand exemple.

De cela même que ce n'est pas dans des traités exprès, mais dans des lettres confidentielles qu'il faut chercher la morale de Descartes, il résulte que la plupart des applications du principe moral n'y sont pas énoncées, et que les détails s'y rencontrent non pas méthodiquement exposés, mais épars, nés des circonstances. On peut cependant en grouper quelques-uns.

Profondément religieux, Descartes est cependant peu explicite sur les rapports de l'homme avec Dieu. C'est sur la confiance en Dieu que s'appuie toute vertu ; cette confiance peut s'animer jusqu'à devenir de l'amour par la considération de la ressemblance imparfaite que la pensée nous donne avec Dieu ; nous pouvons le prier, mais sans espérer modifier ses décrets, ni obtenir de lui autre chose que ce qu'il a voulu de toute éternité qu'obtinssent nos prières. Pour les formes du culte, Descartes retient la religion en laquelle Dieu lui a fait la grâce d'être instruit dans son enfance.

Quant à ce qu'on appelle d'un nom assez bizarre : *devoirs envers nous-mêmes*, et qu'un Cartésien, Velthuysen, appelle d'un nom plus heureux : *devoirs envers la dignité humaine*, Descartes les résume à peu près ainsi : En nous le principe de toute moralité, c'est cette liberté qu'il ne veut pas aliéner par d'imprudentes promesses et qu'il estime de telle sorte, qu'il n'y a point de monarque qui fût assez riche pour l'acheter de lui ; c'est cette satisfaction de soi qui est le plus grand des biens, lorsqu'elle vient de l'empire sur nous-mêmes et qu'elle est fondée sur une juste appréciation. Car sans cela elle est ridicule, elle n'est qu'orgueil et arrogance impertinente ; elle peut même être dangereuse jusqu'à troubler la voix de la conscience ; c'est ainsi que ceux qui puisent dans la bigoterie et la superstition leur contentement d'eux-mêmes arrivent quelquefois jusqu'aux plus grands crimes. Mais de même qu'il repousse cette confiance aveugle, de même Descartes repousse une

Hosted by Google

fausse humilité. Il approuve dans Balzac la candeur et l'ingénuité qui le portent à ne dissimuler ni ses propres infirmités, ni les prérogatives de son âme et les avantages de son esprit. Lui-même sent et sait, à l'occasion, faire sentir aux autres sa propre valeur, soit qu'il repousse l'injuste partialité des curateurs de l'académie de Leyde ou les violentes injures de Voët. Cette légitime fierté le rend plein de confiance lorsqu'il court le risque de tenir même à une reine un langage qui ne lui plaise pas.

Elle n'exclut cependant pas la modestie, cette humilité vertueuse, née du sentiment de notre faillibilité et qui empêche que nous ne nous préférions aux autres. Chez un écrivain, ce sentiment se doit surtout marquer par la facilité à souffrir la contradiction. Aussi Descartes professe-t-il partout qu'il faut accorder aux autres la liberté que l'on demande pour soi, qu'il ne faut pas croire que tout ce qu'on écrit soit vrai, qu'il faut toujours obéir à la raison. Plus d'une fois, sans doute, il a repoussé avec trop de vivacité des objections persistantes ; mais le précepte n'en reste pas moins bon pour avoir été négligé. Souvent d'ailleurs son impatience était motivée, et il s'est montré assez disposé à la discussion pour mériter à bien des égards le témoignage qu'il se rend : « On sait que je ne m'offense point » quand on contredit mes opinions, et qu'on est d'au-» tant plus assuré de me plaire qu'on propose contre » moi des objections plus solides. » C'est aussi un conseil de la modestie que de ne pas trop juger des affaires du monde quand on en est uniquement adonné aux études du cabinet ; il paraîtrait vulgaire, s'il n'était si souvent oublié ; Descartes s'en souvient et le prend pour lui. En même temps, cependant, avec cette mesure qui ne l'abandonne guère, il rehausse la valeur de ces études supérieures à tout salaire ; il leur assigne pour but non pas une vaine érudition dont on puisse faire étalage, mais une plus grande justesse d'esprit en toute chose, une plus grande aptitude à toute fonction et au

Hosted by Google

maniement même des affaires publiques. Rien de plus sensé et de plus piquant que les leçons sur le choix des lectures qu'il donne dans sa lettre à Voët.

C'est aussi un sujet d'éloge, mais cette fois au-dessous de lui, que de n'avoir pas tiré vanité des titres, et, forcé de parler de son blason, de l'avoir fait sans morgue, comme sans faux dédain.

L'empire sur soi-même amène comme conséquences immédiates cette promptitude et cette fermeté de décision et aussi cette résignation chères à Descartes. Peut-être seulement en abuse-t-il lorsqu'il conseille à l'électeur, frère de la princesse Elisabeth, de se hâter d'accepter la partie de ses états qu'on lui laisse, en remerciant ceux qui ne lui ôtent pas tout. D'un côté, il y a là, ce me semble, une infraction à ce respect de la vérité qu'il recommande sans cesse ; d'un autre, c'est manquer à un devoir que de ne pas appuyer les murmures, déjà si faibles, de la conscience des spoliateurs par les plaintes de ceux qu'ils oppriment.

Mais tout ce développement de nos forces, tout ce perfectionnement de nous-mêmes n'est, à vrai dire, qu'un moyen, et le but réel de la morale ce sont les devoirs envers les autres hommes. Si Descartes n'en eût pas indiqué au moins le principe, on lui contesterait peut-être avec raison le titre de moraliste. On peut considérer nos rapports ou avec les hommes pris ensemble et comme constituant l'humanité, ou avec les hommes séparément. Pour les deux cas, Descartes donne des enseignements importants, moins par eux-mêmes que par les motifs sur lesquels il les appuie.

L'homme est une personne séparée des autres, il est vrai, et qui a par conséquent ses intérêts distincts : « On doit toutefois penser qu'on ne saurait subsister » seul, et qu'on est en effet l'une des parties de » l'univers, et plus particulièrement encore l'une des » parties de cette terre, l'une des parties de cet état, » de cette société, de cette famille à laquelle on est » joint par sa demeure, par son serment, par sa nais-

Hosted by Google

» sance ; et il faut toujours préférer les intérêts du » tout dont on est partie à ceux de sa personne en » particulier. » Qu'a-t-on réellement ajouté à ce peu de lignes sur la solidarité humaine? Et Descartes ne la borne pas à une génération, puisqu'il pense qu'on peut frustrer le présent en vue d'un avantage plus grand pour l'avenir ? A-t-on plus énergiquement caractérisé le dévouement qu'il ne l'est par ces mots : « En se » considérant comme une partie du public, on prend » plaisir à faire du bien à tout le monde, et même on » ne craint pas d'exposer sa vie pour le service » d'autrui lorsque l'occasion s'en présente ; jusque-là » qu'on voudrait aussi perdre son âme, s'il se pouvait, » pour sauver les autres. » La sagesse chez Descartes n'éteint pas l'enthousiasme, pas plus que l'enthousiasme ne fait taire le bon sens, comme le montre la restriction *s'il se pouvait.* Il apprécie parfaitement les effets et la grandeur, mais aussi la mesure et les motifs des grands sacrifices. Toujours attentif à unir le bonheur à la vertu, il montre quelle source de plaisirs nous ouvre cette participation aux biens de l'humanité, tandis qu'elle n'ajoute point à nos maux. Tout en flétrissant l'égoïsme, il fait voir que cet égoïsme lui-même conseille encore de s'employer pour les autres hommes, et que, si les âmes faibles et basses, *semblables aux petits vaisseaux que trois gouttes d'eau peuvent remplir,* n'éprouvent pas ce besoin des grandes âmes, de faire du bien aux autres, elles le doivent faire encore par calcul, et pour maintenir dans la société un échange de bienveillance où chacun a plus à gagner qu'à perdre.

C'est sur cette théorie qu'il base sa pratique. S'il veut relever sa philosophie, il déclare qu'elle recherche des vérités qui peuvent être utiles au genre humain : pour se cacher la rudesse des rochers et des glaces de la Suède, il se dit qu'elle est habitée par des hommes. Eloigné de sa patrie pour trouver le repos, il a « des » passions aussi violentes pour souhaiter la dissipation

Hosted by Google

» des orages de France qu'en saurait avoir aucun de » ceux qui y sont le plus engagés, » et « l'aise qu'il a » de savoir que la France a évité ce naufrage en une » très grande tempête emporte tellement son esprit » qu'il ne peut rien dire sérieusement. » Toujours prêt à éclairer ceux qui l'entouraient par ses conseils, comme le monde par ses écrits, il tenta de faire un bien non moins grand en engageant M. d'Alibert à consacrer les sommes qu'il lui offrait à l'établissement de cours gratuits et populaires qui auraient lieu les dimanches et fêtes : « Ainsi, dit M. Garnier, Descartes eut la pre- » mière idée des écoles d'adultes et des cours d'appli- » cation dont notre siècle s'est récemment honoré. »

Cet amour de la patrie et l'amour du repos dictaient également à Descartes cette obéissance aux lois qui est l'un des points de sa morale. Non seulement il les respecte, mais il les aime comme un moyen de bonheur; il en invoque même la sévérité, sans toutefois en bannir l'indulgence; car, quand des hommes, bons d'ailleurs, sous l'empire des passions, ont commis de très grandes fautes, « l'usage des grâces est plus utile » que celui des lois, à cause qu'il vaut mieux qu'un » homme de bien soit sauvé, que non pas que mille » méchants soient punis. »

Du reste Descartes n'a pas de politique. La lettre à laquelle on a voulu donner ce nom n'est qu'une leçon de morale spécialement adressée aux princes. Invité par la princesse Elisabeth à exprimer son opinion sur le *Prince* de Machiavel, Descartes remarque avec raison l'impossibilité de faire un bon livre en s'adressant à des hommes qui, commençant par le crime, sont forcément condamnés au crime. Quant aux souverains auxquels une origine plus légitime de leur pouvoir laisse leur liberté d'action, il leur permet la ruse envers leurs ennemis, en leur interdisant la perfidie qui se cache sous une fausse amitié; il leur recommande la circonspection, la fidélité à leur parole, la fermeté et la constance. Il veut qu'ils soient les maîtres

Hosted by Google

de leurs sujets, mais qu'ils gouvernent avec justice et ménagent les intérêts opposés, jusqu'à ce qu'ils aient pu les rapprocher en répandant la lumière, convaincu que les peuples ne s'offensent que de ce qu'ils imaginent être injuste et souffrent avec patience les maux mêmes qu'ils croient justes et nécessaires. La haute intelligence de Descartes ne paraît guère fléchir qu'en ce qu'il admet que « la justice entre les souverains a d'autres limites qu'entre les particuliers ; » le fait lui cache le droit.

Le même esprit qui anime Descartes envers l'humanité l'anime envers ses membres pris séparément. Le premier devoir qu'il impose aux autres et à lui-même, comme un intérêt aussi bien que comme une obligation ; c'est une grande loyauté. « La principale finesse » est de ne vouloir point du tout user de finesse. » « Je tiens pour maxime que les voies justes et honnêtes » sont les plus utiles et les plus sûres. » Le second c'est une sympathie générale fondée sur la connaissance même de la condition humaine. Philosophant sur tout ce qui se présente, il recherche la cause de nos chûtes, et la trouvant commune à tous, il veut que tous y compatissent, faibles ou forts, car tous ont connu les douleurs, tous ont eu leurs faiblesses. Le seul privilége des esprits généreux c'est que leur pitié, moins troublée par des craintes personnelles, est plus loin de l'abattement et conserve plus d'activité ; c'est que leurs réprimandes toujours dictées par la charité sont toujours discrètes. Si les liens deviennent plus étroits, les devoirs aussi s'augmentent. Descartes sent vivement l'amitié et en a une haute idée. Son vrai fondement, c'est la vertu ; son premier devoir c'est de travailler à un perfectionnement mutuel ; celui-là est le plus obligé dont on accepte les services et la reconnaissance ne pèse qu'aux âmes peu élevées. La douceur des relations ne bannit pas une fine raillerie, quoiqu'on doive en user avec modération. Enfin, on doit placer son âme assez haut pour que l'injure ne puisse pas

Hosted by Google

l'atteindre et se trouver toujours prêt à la réconciliation. Ici, Descartes fait mieux que donner le précepte; il le met en action. En offrant de se réconcilier avec Schockius : « Il n'y a rien, dit-il, de plus doux dans la » vie que la paix, et il faut se souvenir que la haine » du plus petit animal, ne fût-il qu'une fourmi, est » capable de nuire quelquefois, mais qu'elle ne saurait » être utile à rien. Je ne refuserais pas même l'amitié » de Voëtius, si je croyais qu'il me l'offrît de bonne » foi. »

Mais ce qui est plus caractéristique dans la morale de Descartes et qui découle directement de l'ensemble de sa philosophie, c'est un esprit général de tolérance. Il l'a nettement manifesté dans les matières religieuses. Non seulement il excuse auprès de la princesse Elisabeth le changement de religion de son frère Edouard, mais il demande hautement « s'il est conforme à la » piété, à l'humanité même, de haïr un de nos sembla- » bles parce qu'il est d'une religion différente de la » nôtre »; mais il flétrit de tout son dédain un prince « superstitieux dont la conscience ne peut être en repos » s'il ne change la religion de son peuple », de toute son indignation ce fanatisme qui « dicte quelquefois les » plus grands crimes qui puissent être commis par des » hommes, comme de trahir des villes, de tuer des » princes, d'exterminer des peuples entiers, pour cela « seul qu'ils ne suivent pas une opinion. » Il attaque quelquefois l'intolérance avec des armes plus légères. Après avoir peint dans Voët un prédicateur hargneux et violent, il ajoute : « Tout mouvement de l'âme qui » la porte à la colère, à la haine, aux disputes, quel- » que juste qu'en puisse être la cause, est toujours » singulièrement nuisible à celui qui en est ému : car » telle est notre nature que, pour peu que nous cédions » aux mauvaises passions nous y devenons bientôt » fortement enclins, et celui qui une seule fois s'est » laissé entraîner à la colère pour une juste cause est » par cela même beaucoup plus disposé à s'irriter une

Hosted by Google

» autre fois même pour une cause injuste. De pauvres » femmes entendent dans une église un homme qu'elles » croient sage et saint disputer, déclamer, s'emporter » contre d'autres hommes; le plus souvent elles ne » comprennent rien au sujet dont il traite, elles ne » trouvent rien de mieux que d'imiter pieusement toutes » ses émotions, et d'en exciter en elles de semblables; » d'où il résulte que, rentrées chez elles, elles querellent » sur les moindres prétextes. » Est-il possible d'expliquer avec plus de finesse et de justesse à la fois l'humeur grondeuse si souvent reprochée aux vieilles dévotes ?

Mais ne se fût-il pas ainsi prononcé pour la tolérance, Descartes ne l'eût pas moins amenée. Il en avait posé les infaillibles prémisses, en proclamant que *le bon sens est la chose du monde la mieux partagée* et que *notre volonté est la seule chose dont nous puissions disposer*. De cette dernière maxime résulte que l'intention seule fait le crime et que nulle intention droite ne peut être coupable; de la première ressort le respect pour l'opinion d'autrui; or, la tolérance qu'est-elle autre chose? Aussi ces prémisses ont-elles porté leurs justes conséquences. Au XVII^e^ siècle, ces mots tolérantisme, tolérant, étaient tous deux pris en mauvaise part; au XVIII^e^ siècle, Mirabeau s'écriait: « Le mot *tolérance* » me paraît en quelque sorte tyrannique lui-même, » puisque l'existence de l'autorité qui a le pouvoir de » tolérer attente à la liberté de penser, par cela même » qu'elle tolère et qu'ainsi elle pourrait ne pas tolérer. » Nous entendions hier une voix émue proclamer, du haut de la chaire chrétienne, que c'est par sa propre force que la vérité doit pénétrer dans les cœurs, mais que c'est un devoir religieux pour les souverains de respecter toute conviction, la foi du catholique, la foi du protestant, la foi du rationaliste, la foi de l'incrédule!

Telle est la morale de Descartes. Tout-à-fait indépendante et purement scientifique, reposant sur la connais-

Hosted by Google

sance de Dieu et de l'âme, fondée sur la distinction et sur l'union nécessaire de la vertu et du bonheur, elle est parfaitement claire et parfaitement pratique; sans exclure jamais la sensibilité, elle reste toujours ferme et stoïque; elle demande beaucoup, mais elle promet beaucoup à l'homme. Le génie de Descartes brille plus ailleurs; nulle part il n'a donné plus de preuves de son grand bon sens, nulle part il n'a mieux montré l'union de la modération et de la force. La forme sous laquelle elle est présentée ajoute encore à cette immense valeur. Si ces lettres n'ont pas la marche méthodique d'un traité, elles ont en revanche bien plus d'animation et de vie. Chaque ligne semble y réfuter ces étranges reproches qu'on a faits à Descartes, de manquer d'étendue et de souplesse, de ne se montrer que sous les traits secs et froids d'un pur esprit. Descartes, dans ses lettres à Élisabeth, dont il relève toutes les qualités et même la beauté, est affectueux jusqu'à la tendresse. Placé entre deux femmes, deux princesses, dont toutes les affections ont quelque chose d'une jalousie exclusive, il soutient ce rôle difficile de les louer l'une à l'autre; mais ses préférences restent visiblement du côté de celle que la fortune favorise le moins.

Le mérite du style n'est pas non plus indifférent dans des lettres sur la morale. Descartes s'adressant à des disciples ou à des amis, dégagé de la crainte de voir torturer ses expressions, leur laisse, sans leur ôter de leur précision, plus d'aisance et de mouvement. Le calme de son esprit, d'ailleurs très impressionnable, se traduit quelquefois par la gaîté et s'empreint d'autres fois de mélancolie; son style, singulièrement varié, se teint de toutes ces nuances. Aucun écrit ne justifie mieux que les Lettres l'opinion, si juste mais encore trop peu popularisée, que M. Cousin a émise sur le mérite littéraire de Descartes.

Rien n'en saurait moins donner l'idée que cette étude où les citations morcelées, les expressions si souvent empruntées au maître sont constamment gâtées par le

Hosted by Google

voisinage d'une toute autre langue. Mais j'avais le vif désir de signaler ces *Lettres* à l'attention ; je croirais avoir rendu service au lecteur si je l'avais déterminé à les lire, et je pense qu'il se trouverait alors récompensé de la patience qu'il aurait eue de me suivre jusqu'au bout.

L. Delayant.

Hosted by Google

LES DEUX SYLVIE.

IV

MADAME RIQUIER.

Depuis que, pour la première fois, nous sommes entrés ensemble, vous et moi, cher lecteur, au petit village du Bourgdun, aucun changement matériel n'y était survenu. La municipalité seule avait eu à enregistrer des naissances et des décès, celui du père Grégoire Antor, par exemple, le propriétaire du *dépotayer* que nous avons laissé après le meurtre de l'hercule. La veuve Grégoire avait vendu l'établissement de sorte que l'auberge, bien que la même, avait un personnel nouveau. C'est là que le conducteur d'Ernestine arrêta la voiture dans laquelle elle était venue de Dieppe.

En entrant dans la maison, Madame Riquier, tant son émotion était violente, ne prêta aucune attention au petit modeste mobilier de la chambrette qu'on lui offrit. Elle se sentait d'une extrême faiblesse, elle avait hâte de se reposer; aussi, se traînant au plus vite jusqu'à une sorte de vieux meuble rustique ayant la prétention d'être ou d'avoir été un fauteuil, elle s'y laissa tomber et fut prise aussitôt d'une défaillance qui effraya beaucoup Madame Noret, la nouvelle hôtesse du dépotayer.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, Madame se trouve mal, et justement notre docteur, M. Riquier, vient de mourir!....

Hosted by Google

A cette nouvelle, Ernestine bondit comme un ressort vigoureux dont on lâche la détente.

— Que dites-vous? ai-je bien entendu? M. Riquier...

— Eh ! oui, chère dame, trouvé mort dans son lit, ce matin.... Sûrement une attaque l'a emporté le brave homme. Et personne n'était là pour recevoir son dernier soupir, sa dernière caresse, pourrais-je dire; car vous parlez d'un bon cœur : celui-là en eût remontré à bien d'autres. De jour ou de nuit n'était-il pas au service de tout le monde? Ah! d'aucuns le jalousaient pour cette bonté inépuisable. Toujours la main pleine, d'abord, et celle du cœur, celle qui donne sans bruit et qui donne beaucoup..... Malgré cela triste comme un cyprès. On dit que c'était de naissance, je ne l'ai jamais cru moi; Prosper non plus, et bien souvent nous nous sommes dit: il y a quelque chose là-dessous... qu'on aurait su, mais une attaque, c'est brutal, et c'est fini. Enfin! Dieu qui est juste lui rendra le bien qu'il a fait.

Et, tandis que l'hôtesse débitait l'oraison funèbre du docteur, Ernestine, retombée dans le fauteuil, avait pris une attitude méditative qui faisait croire qu'elle écoutait, tandis que sa pensée, emportée par les courants les plus contraires, flottait incertaine.

— Ainsi, dit-elle en se parlant tout haut et sans songer à la présence de Madame Noret, ainsi, il est parti avant moi!...

— Il était sans doute un peu plus âgé que Madame?

— Un peu, fit-elle, mécontente. Et regardant dans le miroir qui servait de glace à la chambre, elle s'y vit une figure flétrie et d'une pâleur jaune, terreuse, qui l'accabla. — J'irai quand même, dit-elle — Et comme Madame Noret allait parler, elle reprit sèchement. — Peut-on le voir encore?

L'hôtesse avait compris qu'il s'agissait du docteur.

— La nuit est avancée, le temps dûr, le chemin mauvais, mais Prosper a le bras sùr, il conduira malgré tout Madame, qui a l'air si affligé.

Madame Noret prenait pour de l'affliction la lutte intérieure qui se livrait dans le cœur troublé d'Ernestine. Les sentiments les plus divers s'y pressaient en foule. Avant tout, elle éprouvait un grand soulagement à être délivrée de la présence accusatrice de cet homme. Quant au reste, elle comptait l'arranger à sa façon, appelant à son aide le mensonge, ce compagnon obligé de toutes les mauvaises actions.

Prosper était moins disposé à conduire Ernestine que sa femme ne l'avait cru. Elle avait beau lui dire : « Ah ! si tu voyais le chagrin de la dame, c'est à fendre l'âme ! » Le vent de novembre hurlait, la pluie tombait par rafales glacées, la route, dans les terres labourées qu'il fallait traverser, était fortement défoncée : Prosper se trouvait mieux au logis. Deux longs kilomètres distançaient de l'auberge la maison du défunt; d'ailleurs il serait temps au jour : un mort, ça n'a pas d'impatience....

— Mais c'est de la vivante que je te parle, bête !..... Et ne vois-tu pas qu'elle en a une terrible envie? Ça se paie ça.... Et quand ton échine, M. Noret, aura été mouillée, ne sais-tu pas que la tourbe flambera dru à ton retour au foyer ? Va donc atteler la grise au *boc*, moi, je cours prévenir la dame que tu l'attends.

Madame Noret rejoignit Ernestine; elle la trouva agitée, fiévreuse, arpentant la petite chambre à pas précipités.

— Madame persiste-t-elle malgré la tourmente ? demanda l'hôtesse.

— Certainement.

— C'est que....

— Prosper n'a-t-il plus le bras sûr ?

— Vraiment oui. Mais, Madame ne peut aller jusque-là à pied par le temps qu'il fait, et se procurer un *boc* à cette heure n'est pas chose facile....

— Même avec de l'argent ?

— Hum!... avec de l'argent..... les gens de ce pays sont si intéressés....

— Oh ! je vous en prie, dit Ernestine que l'obstacle irritait, à n'importe quel prix ! — Et elle lui mit de l'or dans la main.

Quelques instants après, l'hôtesse venait annoncer que tout était fait. Au moment de prendre place dans la petite voiture que dans le pays de Caux on appelle un *boc*, c'est-à-dire une caisse sans capote, plus ou moins suspendue sur deux roues et attelée d'un cheval, un rude coup de vent passa, emportant dans l'air, en en éteignant le son, l'heure qui tintait au clocher de l'église. Ce fut comme une plainte, tandis qu'au bas des falaises la mer se roulait mugissante, dominée par la voix majestueuse et lointaine du tonnerre. La grise était intimidée et dans l'atmosphère froide le souffle de ses naseaux faisait un brouillard que perçait la lumière d'une lanterne fixée au *boc*.

— Sûrement nous ne serons pas aux noces tout à l'heure, grommela Prosper, qui regrettait toujours de quitter son toit à pareil moment et par une nuit si terrible.

— Partons donc !... dit Ernestine.

Noret fouetta la grise, qui feignit de ne pas comprendre.

— Pauvre bête ! tiens, tu es plus sage que nous. — Il frappa de nouveau et l'animal recula. — Je te comprends, va, mais que veux-tu ? c'est dit, il faut marcher. — Il frappa plus fort et la grise avança avec un regret visible. L'esprit superstitieux d'Ernestine y vit un mauvais présage. Prosper prit la traverse qui conduisait chez le docteur, puis, quittant la route frayée, s'engagea nécessairement dans les champs pour arriver à la maison. La grise faisait de son mieux, mais le terrain effondré par la pluie et disposé en amphithéâtre était difficile, presque impraticable, et la tempête se déchaînait plus violente, la nue était déchirée d'éclairs qui venaient écraser sur la petite voiture leur lumière blafarde.

— Au diable les morts et les vivants ! vocifera Pros-

per, ma bête ne peut plus aller, nous voilà mouillés jusqu'aux os, et vous, qui toussez à rendre l'âme, sûrement vous irez rejoindre le docteur tout à fait, si vous voyagez souvent de la sorte. Les femmes, c'est toujours la même chose, ça se met une idée en tête et il faut....

Un éclair lui coupa la parole, la Grise se retourna brusquement du côté du Bourgdun, refusant d'aller plus avant. Ernestine seule ne prenait pas souci du temps. A la lueur de l'éclair elle avait entrevu une maison assez proche, elle laissa Prosper retourner comme il voulut, et se dirigea à pied dans les terres, marchant sous la tempête vers cet endroit où la douleur veillait.

Elle trouva les portes ouvertes. L'affection et le respect les gardaient. Tout le jour on était venu dire un dernier adieu à l'ami qu'on pleurait. La nuit avait à peine fait cesser ce pélerinage. Ernestine arriva donc sans difficulté jusqu'à la chambre mortuaire. Anselme était étendu sur un lit qui occupait le milieu de l'appartement. La mort avait rendu à cette tête tourmentée toute sa douce sérénité des jours heureux. De chaque côté, une des jeunes filles tenait une des mains glacées du docteur, et, le front baissé, y collait des lèvres filiales, qui auraient voulu rendre la vie au bien aimé. Au pied, Suzanne roulait entre ses doigts les grains d'un chapelet. Un cierge jetait sur tout ce deuil un demi-jour douteux.

Avant d'entrer, Ernestine s'arrêta pour contenir son cœur qui bondissait à tout briser. Elle crut qu'elle allait étouffer. Une toux sèche la prit, elle porta son mouchoir à sa bouche et le tacha de sang. Un suprême effort de volonté la poussa en avant.

La douleur vraie, et c'était celle des trois femmes qu'elle trouva là, la douleur vraie s'occupe peu de ce qui l'entoure, absorbée qu'elle est en elle-même. Madame Riquier vint donc inaperçue jusqu'auprès du défunt. Elle regarda cette figure calme, qui sembla lui dire « j'ai le repos. » Elle lui jeta peut-être une dernière

Hosted by Google

insulte : il y a des haines qui franchissent le seuil des tombeaux.

Toutefois Suzanne, entendant approcher quelqu'un, présenta, sans regarder, un rameau de buis trempé d'eau bénite. Comme on ne répondait pas à cette pieuse avance, la vieille servante tourna son regard du côté de la personne qui venait d'entrer. C'était pour elle une étrangère, une inconnue.

— Bonne femme, dit Ernestine, d'une voix nerveuse qui lui serrait la gorge, puis-je voir Mlle Riquier ?

Les deux enfants relevèrent ensemble la tête.

— Laquelle ? demanda Suzanne.

— Laquelle, dites-vous ?..... Mais je ne sache pas qu'il y en ait plus d'une.

— Pardonnez-moi, madame, vous avez devant vous les deux enfants de M. Riquier. Et Suzanne devint attentive.

Ernestine demeura interdite. Sa narine se gonfla, sa lèvre se tordit pleine de fiel. Une affreuse pensée lui soulagea un instant la conscience, une pensée d'adultère. Elle regarda Anselme pour lui dire : « enfin, je te trouve coupable aussi toi !... »

— Et laquelle de ces demoiselles est l'aînée ?

— Ni l'une, ni l'autre. Elles sont jumelles.

— Allons donc, à qui le dites-vous ? si cet homme pouvait parler, il protesterait contre cette imposture.

Les enfants se levèrent, prises d'une commune inquiétude. Leurs beaux yeux tout en larmes, leurs cheveux que le chagrin avait désordonnés, leur prêtaient un charme particulier qui navrait.

— Madame, dit l'une d'elles, nous ignorons quel intérêt vous amène ici, et pourquoi vous cherchez à troubler le silence douloureux de cette veillée, mais, au nom de tout ce que vous avez de plus sacré, laissez-nous prier en paix celui que la terre va nous ravir, et celle que le ciel nous garde depuis quinze ans, la sainte, notre mère bien aimée, morte en nous donnant le jour.

Hosted by Google

Ernestine eut envie de rire. Toutefois elle se sentit mystifiée, la colère lui plissa le front.

— Laquelle de vous s'appelle Sylvie ?

— Toutes les deux.

— Mais qui êtes-vous donc ? cria-t-elle, en avançant vers elles pour les voir de plus près.

Les enfants se rapprochèrent de Suzanne. Les vêtements trempés d'eau et désajustés de madame Riquier, ses bottines souillées de terre, sa robe frangée de boue, résultat de sa course à pied, toutes choses inaperçues d'abord et que les enfants remarquaient maintenant avec effroi, ajoutaient à l'impression pénible de ses paroles.

— Suzanne, ma bonne Suzanne, cette femme me fait peur, fit une des Sylvie. Certainement elle n'a pas sa raison.

— Et vous, qui êtes-vous ? dit la vieille servante, couvrant les deux jeunes personnes de son corps. Que cherchez-vous ici ?

— Ma fille !...

— Pauvre femme ! ah ! c'est bien cela, elle n'a plus sa raison. Retirez-vous, mes mignonnes, dans la crainte que votre vue ne l'irrite, s'empressa de dire Suzanne.

— Mais toi ?... firent-elles, anxieuses.

— Oh! moi... Et Suzanne haussa les épaules, comme si elle avait répondu « qu'est-ce que cela me fait ? »

Tandis qu'elles s'en allaient, madame Riquier fit mine de vouloir les retenir, Suzanne, d'un geste résolu. l'arrêta.

Quand elles furent parties, la bonne vieille chercha le regard du docteur, ce regard, muet aujourd'hui, dont elle faisait ordinairement le guide de sa conduite. Son désespoir, distrait un instant par l'entrée de madame Riquier, se raviva plus aigu. Elle s'approcha du cher mort, comme pour lui parler. Ce qu'elle lui demanda, nul ne le saura jamais, mais ayant trouvé une force nouvelle, elle se retourna du côté d'Ernestine, et lui dit :

Hosted by Google

— Maintenant je suis à vous, Ernestine Morin.

— Et qui vous fait croire ?...

— Votre audace. Vous seule, au milieu des bénédictions qui accompagnent mon maître, vous seule pouviez éveiller le scandale en ces lieux.... Rien qu'à l'odeur du soufre on devine Satan !...

— Pas d'impertinences, je vous prie. Sachez qu'ici je suis la maîtresse. Je suis chez moi apparemment, puisque vous me reconnaissez pour Madame Riquier.

Suzanne, ignorant les lois qui engagent les époux, secoua la tête avec un doute très marqué.

— Au nom de mon droit, reprit Ernestine, je viens chercher ma fille.

— Eh bien ! prenez-la.

— Faites-la moi connaître..., désignez-moi quelle elle est..., je le veux.

Suzanne regarda fièrement Madame Riquier et lui répondit avec un air de défi :

— Et moi je ne le veux pas !... ni lui non plus, ajouta-t-elle, en désignant Riquier.

— Je vous y contraindrai bien.

— Vraiment ?

— Il y a des tribunaux, des peines, des prisons...

— Et qui vous a dit que je sais laquelle des deux est votre enfant ?

Ernestine comprit que la force n'obtiendrait rien de cette nature fidèle et dévouée ; elle essaya de la gagner par la prière.

— Eh bien ! soit, je vous le demande à mains jointes, dites-moi quelle est ma fille !..... Tenez, je suis une grande pécheresse, je suis une réprouvée, et c'est pour cela que j'ai besoin de son pardon, afin de m'en aller aussi moi. Ne voyez-vous pas que je vais mourir?

— Ce n'est pas ce pardon là qui vous manque, l'enfant vous croit sainte, mais lui....

— Lui? Je venais m'agenouiller à ses pieds, comme je le fais en ce moment. Lui, que vous appelez le *juste*, je venais lui demander grâce pour moi, qu'il a aimée.

Hosted by Google

Oh ! je le sais, je le sens bien, s'il était vivant, il ne résisterait pas à ma prière. Si vous saviez toute la bonté de ce cœur candide ! Il n'eût jamais voulu me faire paraître infâme aux yeux de l'enfant, ni pour elle, ni pour moi-même et il faudrait en venir là. Autrement, il est si facile de constater par les registres de l'état-civil de Marseille que ce jour-là il n'y avait qu'une enfant...... Si vous ne voulez pas parler, il m'en faudra prendre une au hasard, et ce sera votre faute si je me trompe. Croyez-vous bien qu'il aurait entendu les choses ainsi, votre maître ?..... Enfin, que voulez-vous que je fasse ?..... Qu'exigez-vous ? je suis prête. Quelle humiliation vous faut-il ? Toutes.... je vous les offre toutes, excepté l'entière confession de ma honte à mon enfant, car si elle allait ne pas vouloir m'absoudre ! Et maintenant que je la sais là, près de moi, grande, belle et bonne... Ah ! je l'aime et je me déteste... Dites... voyons... comprenez-vous ? Mais répondez-moi quelque chose !...

Ernestine se traînait à genoux devant Suzanne qui, inflexible comme le châtiment, ne cédait pas. L'épouse coupable se tordait, suppliante, humble, et Suzanne offrait cette expiation à celui qui avait souffert. Quand elle sentait faiblir sa volonté, elle se rappelait les tortures du pauvre Anselme, et le courage de la résistance lui revenait. Cependant, elle aimait mieux les emportements de cette femme que ses humiliations, que ses prières, que ses raisonnements surtout. Car, si elle disait vrai, si elle devait choisir et se tromper ! Le doute l'assiégeait ; mais Anselme avait dû prévoir ce cas et, puisqu'il avait exigé quand même son serment de ne rien avouer quoiqu'il pût arriver, elle n'avait qu'à se taire. Ernestine, à bout de patience devant l'obstination de Suzanne, se redressa plus furieuse que jamais, laissant le ton de la prière pour celui de la menace.

— Ainsi, tu ne veux pas, vieille maudite ! Hé bien ! je te tuerai.

Hosted by Google

Et elle cherchait par la chambre, comme pour accomplir son forfait, une arme quelconque. A cet instant, les enfants rentraient inquiètes. Elles se trouvèrent face à face avec cette femme menaçante.

— Au secours !... crièrent-elles effrayées.

— Silence! dit Suzanne, ce n'est rien, mes mignonnes.

Ernestine recula, sentant sa colère muselée par la présence de son enfant. Elle se cacha la figure avec les deux mains, pour éclater en sanglots.

— La crise est passée, continua Suzanne, la pauvre mère a bien souffert. Elle ne pouvait pas pleurer. Son cœur était plein pourtant, et maintenant il déborde. Elle m'a tout conté. — Elle avait une belle petite fille blonde et rose comme vous, qu'elle a perdue tout enfant, et depuis ce jour elle cherche, l'infortunée, elle cherche..... Jusqu'à ce que la vie s'en aille, elle cherchera son enfant qu'elle croit trouver parmi ceux des autres. Il paraît qu'elle aurait votre âge, mes chérubins. Oh ! ce serait si bon de s'appuyer sur son bras pour marcher, le cœur droit et pur, en l'appelant ma fille...

— Assez ! dit Ernestine.

— Pleurez, chère dame, pleurez. Les larmes sont bonnes, elles lavent les peines et nettoient la route du paradis.

— Assez ! Tu ne vois donc pas que je n'en puis plus... je meurs.

Les enfants se rapprochèrent d'elle avec cet élan compatissant des bons cœurs qui oublient devant la souffrance. Alors, Ernestine prit avec amour leurs deux têtes blondes. Elle les baisait passionnément, cherchant avec une anxiété fiévreuse à les deviner, touchant leur chevelure si douce, s'enivrant de ce parfum d'honnêteté qui émanait de tout leur être chaste et gracieux. Puis tout à coup, elle jeta un cri de joie inexprimable. En soulevant une boucle de cheveux, elle avait trouvé à l'une d'elles un signe que personne peut-être ne soupçonnait, mais qu'elle reconnut.

— Ah ! je me sens pardonnée, je me sens pardonnée !

Hosted by Google

répétait-elle, je puis mourir. Suzanne, elles sont bien mes deux filles, mais celle-ci est la plus jeune !..... Elle désignait l'enfant trouvée.

— Vous voyez qu'elle est bien folle, murmura Suzanne toute tremblante, et comprenant la femme adultère.

— Oh ! ne l'afflige pas, bonne Suzanne, reprirent ensemble, d'un ton suppliant, les deux jeunes filles, et elles redoublaient leurs caresses à celle qu'elles ne soupçonnaient guères être leur mère.

Le lendemain, on conduisait deux cercueils au cimetière, et les gens du Bourgdun suivaient, sans s'en douter, M. et Mme Riquier, réunis à tout jamais dans la mort.

Plus tard je vous conterai peut-être ce que sont devenues Suzanne et les deux Sylvie.

ANTOINE-GUSTAVE MÉNEAU

Hosted by Google

SONNETS.

La femme de Paillasse est morte. Ce matin,
On l'emportait. Ce soir, le drôle, sur les planches,
La trogne enfarinée et les poings sur les hanches,
Amorce le public d'un lazzi libertin.

Son deuil n'est déjà plus qu'un souvenir lointain ;
Il a changé de masque et retourné ses manches.
C'est le moment ! Tombez, gros sous et pièces blanches.
O dérision ! L'homme a fait place au pantin !

Misérables badauds, vous qui, troupe glacée,
Fuiriez au moindre cri de cette âme blessée,
Il vous sied d'accuser le pauvre Turlupin !

Ce qu'il souffre, lui seul le sait et peut le dire.
Si, pour vous égayer, il grimace le rire,
C'est qu'il a six enfants sans chemise et sans pain.

Anglais, l'hermine dit : Mieux la mort que la tache !
— Bretons, le léopard bientôt la souillera.
— Il ment, le léopard, et, vrai Dieu ! par la hache !
S'il n'a peur d'y toucher, sa griffe y restera !

En avant ! — Et chaque homme à chaque homme s'attache,
Corps à corps. C'est à qui plus dru besoignera.
— J'ai soif ! clame un mourant. — Hé qu'importe ? à la tâche !
Bois ton sang, Beaumanoir : ta soif se passera.

Et l'illustre duel, que la haine rallume,
A ce cri de Du Bois s'acharne, — sur l'enclume
C'est le marteau plus lourd encor' des forgerons, —

Jusqu'à l'heure où l'Anglais à merci s'abandonne.
Bretagne garde au front toujours cette couronne
Dont trente de tes fils tressèrent les fleurons !

H. V.

Hosted by Google

CAUSERIE.

LE MUSÉE DE PEINTURE.

Nous laisserons de côté, si vous voulez bien, les tombes à inscriptions hiéroglyphiques, les tuiles romaines, les vasès romains sous forme de cruches, et autres monuments de l'archéologie locale, et nous monterons, sans plus attendre, le large escalier de pierre que nous trouvons devant nous. J'oubliais de vous dire que nous sommes à la Bibliothèque et que nous allons visiter le Musée de peinture. Car La Rochelle possède, depuis environ deux mois, un musée de peinture, un vrai musée, où les tableaux sont admirablement éclairés. Autrefois, vous le savez, ils étaient enfouis, pêle mêle avec les livres, dans les salles du premier étage. On les voyait comme on pouvait, c'est-à-dire fort mal, grâce aux mauvaises expositions et aux faux-jours. Mais voici qu'on a, pour eux, exhaussé l'édifice d'un étage, et aujourd'hui ils ont une salle à eux, bâtie et aménagée tout exprès pour les recevoir, disons le tout de suite, fort bien aménagée. Nous sommes au premier. Une inscription d'un goût douteux, sur un panneau de bois gris, nous indique que le musée est au-dessus. Nous montons encore et entrons enfin dans une longue galerie où la lumière vient d'en haut par un vitrage. Les toiles y sont habilement disposées sur fond sombre. Une balustrade, tout autour, les protège et permet de s'appuyer pour regarder de près les plus basses.

Le regard est attiré, dès l'entrée, par un grand tableau aux couleurs éclatantes (n° 16) : « *Tout passe* », de M. Omer Charlet. Cette œuvre, une des plus *réussies* que nous connaissions du peintre, a le défaut de toutes les compositions allégoriques, la froideur ; mais, le genre admis, elle se distingue par de sérieuses qualités. Le groupe du premier plan, qui offre un assemblage au moins étrange de costumes, présente, gracieusement couché au bord de l'eau, un jeune homme des plus antiques entre deux femmes vêtues, s'il m'en sou-

Hosted by Google

vient, à la moderne. Les deux têtes de femmes sont assez belles, il est vrai ; je leur préfère pourtant la bacchante qui est à gauche du groupe. Rien de plus douloureux que ce regard terne et fixe qu'on peut indifféremment attribuer à l'hébêtement où au regret. Le festin a cessé, le plaisir s'en est allé, et voilà tout ce qui reste. Cette bacchante est assurément le morceau le mieux traité de l'œuvre. Le vieillard qui lit, auprès d'elle, me semble de beaucoup supérieur au Saint-Barthélémy du même auteur. Voilà du moins un vrai vieillard ; je vois des rides aux mains et au visage ; la peau se tanne, le crâne reluit avec des reflets d'ivoire ; ce n'est plus ce solide gaillard frais et rose qu'on nous dit être Saint-Barthelémy et que je ne regarde jamais sans avoir envie de chanter, comme dans la *Dame-Blanche :*

Un beau jeune ho-omme.....
Un beau jeune ho-omme.....

Mais le vieillard du tableau profane n'est qu'un savant, et Saint-Barthelémy est un grand saint. Peut-être est-ce là le secret de leur différence physique. M. Omer Charlet aura voulu montrer l'excellence de la sainteté pour vous conserver un homme : *mens sancta in corpore sano.*

Le musée possède une autre grande toile du même artiste. Celle-là couvre le panneau de droite tout entier. Elle représente, dit le livret (nº 15), *Un épisode du siège de la Rochelle en 1628*. L'auteur, qui, nous l'avons vu, semble avoir un faible pour l'anachronisme, a hardiment choisi comme lieu de la scène l'escalier actuel de l'Hôtel-de-Ville. C'est là qu'il a groupé des personnages bleus et jaunes, presque tous plus gros et plus laids que nature, autour du maire, Jean Guiton, la seule figure qui ait une vraie valeur dans le tableau. Comme on aimait le jaune et le bleu, en ce temps là, à la Rochelle, et, sans trop nous flatter, comme nous sommes plus jolis que nos pères ! On m'objectera que tous les personnages du peintre sont mourants, à quoi je répondrai avec l'inexorable organe du bon sens :

Il n'est pas de *mourant*, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

C'est dans un coin, à côté de cette œuvre trop en vue, qu'on a placé l'excellent tableau, autrefois à la Bourse, *Saint Louis recevant la couronne d'épines* (nº 12) par Carême. Le saint roi à genoux tient

Hosted by Google

un coussin de velours rouge sur lequel est posée la couronne que vient de lui remettre un guerrier grec. Les costumes sont du temps de Louis XIII plutôt que de Louis IX ; mais les figures sont belles, les personnages bien posés, bien éclairés et d'une bonne couleur.

Il est une autre toile que nous voudrions voir transporter, de l'établissement où elle git inutile et obscure, dans notre Musée, sa vraie place. C'est, est-il besoin de le dire? l'*Adoration des Bergers* de Lesueur. Une bonne copie de M. Abel de Pujol fils ne peut, malgré son mérite, nous faire oublier qu'à deux pas de nous est le chef-d'œuvre.

En face du Guiton de M. Omer Charlet, sur le panneau de gauche, est le dernier envoi du gouvernement: (nº 1) *Germanicus sur le champ de bataille de Varus*, par M. Abel de Pujol. La *Revue* a publié, l'année dernière, un article spécialement consacré au tableau du célèbre peintre. Je me borne à y renvoyer le lecteur, et je m'arrête de préférence à la toile, de proportions plus modestes, qui est à côté: *Virgile lisant l'Enéide à Auguste chez Mécène* (nº 19). Le peintre a bien compris que ce qui doit nous intéresser le plus ce n'est pas celui qui lit, ce n'est pas le poëte, ce sont ceux qui l'écoutent. Aussi, tous les personnages, Virgile lui-même, sont-ils sacrifiés aux trois principaux auditeurs : Auguste, Livie, une esclave. Tout le reste est dans l'ombre, indiqué seulement, d'une teinte presque uniforme et pâle ; Virgile semble une statue, avec ses tons pierreux, grisâtres ; mais regardez ce groupe, devant le poëte. Voici la lumière, la couleur, l'expression, la vie ! C'est Auguste, vu de face, magnifique tête où les soucis de l'empire ont gravé leur sévère empreinte ; c'est Livie, à demi couchée sur un lit antique, noble profil, beauté patricienne, que relève encore, par un heureux contraste, le voisinage du piquant minois de l'esclave préférée. Il est une autre physionomie que le peintre, à mon gré, a trop laissée dans l'ombre : c'est celle du maître de la maison, de Mécène. Quand on évoque ce grand souvenir de Virgile et de l'Énéide, Mécène a droit, il me semble, aux honneurs du premier plan. M. Dœrr a craint, sans doute, en accusant un peu plus les traits du ministre d'Auguste, de nuire à l'unité d'action, de trop diviser l'intérêt ; n'aurait-il donc pas pu grossir son principal groupe d'un quatrième personnage, dont l'attention, non moins grande que celle du prince, mais avec une nuance de satisfaction plus intime, eût fait, au contraste des deux figures féminines, un pendant, auquel, je pense, l'œuvre n'aurait rien perdu ?

Hosted by Google

Non loin du Virgile de M. Dœrr, est un paysage de M. Baudit (n° 6), *La dent du Midi. Vallée du Rhône à Vouvry (Bas Valais)*. Des montagnes dont la chaîne se perd sous la brume ; à leur pied une prairie ; dans la prairie, deux ou trois vaches ; c'est tout. Mais la prairie vit et tressaille ; mais les montagnes sont baignées de vapeurs et de lumière ; mais le ciel est à lui seul tout un paysage. Voilà ce qui fait de cette œuvre un des meilleurs tableaux du musée. Je cite à la suite, comme remarquables dans le même genre : une belle étude de M. Grenet (n° 30), *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau,* et une jolie toile de M. Lefort, donnée par M. Ch. Fournier, *Le chemin creux* (n° 39).

Saluons, au passage, la *Prise du Kent par la Confiance dans le golfe du Bengale* (n° 26), marine très-verte, assez médiocre, mais signée d'un nom connu, Louis Garneray, et un excellent portrait, le meilleur du musée, notre compatriote *Valin* (n° 49), œuvre d'Hyacinthe Rigaud, si l'on s'en rapporte au livret, qui n'en est pas bien sûr, je crois.

Une chicane au livret.

Je m'arrête devant le n° 44, qui représente une dame, pour le moins duchesse ou marquise, couchée en robe d'or, un perroquet au poing, au milieu des rocs les plus sauvages. Une croûte, diraient les gens qui

. . . . . savent mal farder la vérité.

Je cherche, au catalogue, le nom du boulanger, et savez-vous ce que j'y trouve? — N° 44. *La dame au perroquet.* Attribué à Mignard ! ! ! — O Pierre Mignard, toi dont Molière n'a pas dédaigné de chanter la gloire, peintre charmant de la *Vierge à la grappe*, qui poussas la grâce jusqu'à la *mignardise*, à quoi sert donc que tu aies été, malgré tes défauts, un grand artiste, si l'on peut t'attribuer sans plus d'égards cette affreuse poupée et son affreux oiseau ?

Une fois lancé dans la voie des conjectures, le livret ne s'en tient pas là. Ce mauvais tour joué à Mignard est, il est vrai, sa plus grande hardiesse : ce n'est pas la seule. Voici le n° 50, *Une tête de vieillard*, attribuée à Rembrandt. Voici le n° 58, l'*Alchimiste,* attribué à Vélasquez. Les deux tableaux sont bons, il faut le reconnaître. Mais qui voudrait affirmer que Rembrandt et Velasquez en soient les auteurs ? Ont-ils signé ? A-t-on des preuves ? Connaît-on l'historique de ces deux toiles ? La tête du vieillard a, je l'avoue, des

Hosted by Google

tons lumineux comme Rembrandt les aime ; mais les imitateurs manquent-ils donc ? L'alchimiste est bien aussi dans la manière espagnole, mais d'une touche plus heurtée que celle de Velasquez. Les noms de Ribeira, de Zurbarau viendraient au bout de ma plume, si je ne craignais pas d'offenser ces grandes ombres. De même, dans *Le marchand de gâteaux*, n° 35, attribué à Jordaens, la tête de l'homme assis qui tend la main au vieux marchand rappelle beaucoup moins les types bouffis de Jordaens que les types nerveux du Titien. Maigre peinture ! aurait sans doute pensé le flamand devant cette toile, qu'on lui attribue. Jordaens, en effet, c'est le peintre gras par excellence. Nulle part plus que dans ses œuvres on ne rencontre ces *cascades de chair* qui plaisent tant à ses compatriotes; Rubens lui-même a moins d'exubérance. Ces réserves faites, avec tout le respect qu'on doit à un catalogue officiel, il faut avouer que le *marchand de gâteaux*, qu'il soit ou non de Jordaens, est un des bons tableaux du musée. Le vieux marchand, vu de profil, est fort bien traité, et l'homme assis dont j'ai parlé déjà vaut à lui seul tout le reste; la couleur est d'un ton chaud et ferme qui fait songer à l'Italie plutôt qu'à la Flandre. Si ce n'est pas une œuvre de maître, comme le livret voudrait le faire croire, c'est au moins de la vraie et forte peinture.

En face de ce trop hypothétique Jordaens est une *Vénus* (n° 63) pour laquelle, à tort ou à raison, je me sens une prédilection singulière. Le peintre l'a-t-il mal posée ? L'a-t-on simplement encadrée de travers ? Toujours est-il qu'il lui serait impossible, telle que la voilà, de garder l'équilibre, de ne pas donner du nez sur son cadre. Malgré cela, pourtant, j'aime la gracieuse déesse, prête à lancer la flèche quelle vient de dérober à son fils ; et lui, l'Amour, joli enfant, debout contre elle, réclame son bien et veut percer lui-même la victime désignée. L'auteur inconnu de ce groupe charmant semble s'être inspiré à la fois du Primatice et d'André del Sarte. Au premier il emprunte la sveltesse des formes, l'élégance raffinée ; au second, le type même de Vénus.

Un coup d'œil, en passant, au *Portrait de la Duchesse d'Angoulême* (n° 38), par Robert Lefevre. Pose naturelle, tous de chair bien vivants, bons accessoires, tableau remarquable, quoique inférieur au Valin.

Nous voici en face d'une des plus belles œuvres de la collection rochelaise, les *Vaches dans un paturage hollandais* (n° 37), par

Hosted by Google

Jan Kobell. Au premier plan, un groupe de trois vaches : l'une, noire et blanche, couchée, vue de croupe ; l'autre, blanche et rousse, debout, presque de face, et la troisième enfin, toute noire, à moitié cachée par les deux autres. A deux pas d'elles, dans un coin du tableau, la maison ; des arbres l'entourent. En arrière, le reste du troupeau paît le long d'un ruisseau tranquille et clair ; une des vaches est penchée, en train de boire. Deux paysans, l'un assis contre un poteau, causent en gardant leur bêtes. D'autres, un peu plus loin, conduisent un charrette chargée de foin. Et partout les mulons sont entassés, et l'œil s'égare à perte de vue dans cette prairie d'un vert tendre baignée d'une transparente lumière. Pourquoi faut-il que le regard, charmé par cette paix du labeur champêtre si bien rendue, soit troublé dans sa joie par le gros pigeon blanc que le peintre a si lourdement suspendu au premier plan de son ciel ?

Autre prairie : autre verdure. Celle-là, d'un ton cru et lourd sous un ciel morne. Le paysage ici est évidemment sacrifié. Le vrai tableau, ce que le peintre veut que nous regardions, c'est ce groupe d'enfants délibérant autour d'une brebis malade. *La consultation* (nº 42), tel est le nom de cette délicieuse scène dont l'auteur est M. Luminais. Ils sont six ; la brebis couchée à leurs pieds. L'aînée de la troupe, une petite fille en bonnet rouge, à genoux, tient à la main un paquet d'herbe qu'il s'agit d'employer comme remède. En face d'elle, un jeune gars accroupi semble présider la séance ; c'est l'homme habile, le *docteur*. Les autres gamins, diversement posés, contemplent la malade, et il n'est pas un de ces graves personnages qui n'ait sa physionomie bien distincte. L'enfant au panier, surtout, vu de face, légèrement incliné en arrière, est magnifique d'attitude et d'expression.

A côté du Luminais, est un de ces tableaux à fortes oppositions de tons qui attirent l'œil invinciblement. Ce sont les *Bohémiens* (nº 59), de M. Achille Zo. La nuit arrive ; les hauteurs sont encore couronnées d'une blanche lumière. Derrière un rocher, dans une nuit bleuâtre, la bande vagabonde entoure la marmite où bout le souper. Visages tannés, regards farouches, costumes bizarres, tout est d'une âpre réalité. Le site lui-même est comme ses hôtes, sauvage.

Nous voici arrivés au terme de notre artistique promenade, et nous n'avons pas encore parlé des toiles à signatures rochelaises. C'est qu'en effet elles sont en petit nombre, et la plupart de peu de

Hosted by Google

valeur. Quand j'aurai signalé un gracieux paysage de M. Jules Chandelier, *Le gué* (nº 14), — les *Cavaliers arabes* (nº 23) de M. Fromentin, esquisse de maître, — et, moins pour le mérite de l'œuvre qu'à cause du nom de l'auteur, l'*Ulysse reconnu par sa nourrice* (nº 5) de M. Bouguereau, j'aurai tout dit. Il est regrettable qu'absorbés par des pensées plus hautes, nos compatriotes n'aient pas songé un peu plus souvent au musée de leur ville natale. Artistes avant tout, pleins de tendresse pour leurs ouvrages, ils craignaient sans doute de se voir mal exposés, estropiés par une lumière perfide, dans ces salles du premier étage où l'on enfermait jadis leurs modestes envois. Nous comprenons trop bien de telles craintes. Mais désormais elles n'ont plus de motif, et nos Rochelais, il faut l'espérer, voudront se montrer à nous dans toute leur gloire.

JULIUS.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

PAUL YVON,

SIEUR DE LALEU, DU PLOMB ET DE LHOUMEAU.

Quoi donc ! à votre avis fut-ce un fou qu'Alexandre ?

Malgré l'affirmation passionnée de Boileau, beaucoup de gens conservent des doutes à cet égard. Mais les avis seraient, je le crois, moins partagés s'il s'agissait de Paul Yvon, dont j'ai dessin de parler. Et pourtant qu'est-ce qu'un fou ? C'est là une question embarrassante, qu'on l'adresse au légiste, au médecin ou au philosophe. Incapable de la résoudre, je ne veux même pas la discuter, mais seulement fournir quelques matériaux à la discussion, en réunissant les anecdotes que je rencontre sur ce singulier personnage. Je n'ai pas en effet les éléments d'une notice complète ; mais les détails fournis par les contemporains me paraissent suffisants pour faire saisir cette physionomie, pour faire voir une même qualité devenir par degrés vertu, bizarrerie, puis folie.

Paul Yvon, maire de la Rochelle en 1616, y était-il né ? La chose est au moins douteuse d'après ces phrases de Tallemant des Réaux : « Il était d'une honnête fa- » mille de Bléré en Touraine.... il s'appliqua au com- » merce et *s'étant habitué à la Rochelle*, car il était » huguenot... » Il paraît donc probable qu'il y vint seulement assez jeune. Il y épousa, le 9 janvier 1594, la fille de François Tallemant, qui, comme lui, n'en était

pas originaire, mais qui était allié à des familles influentes du corps de ville et lui-même en était membre; c'est par là qu'il eut pour neveu Tallemant des Réaux, qui lui a consacré une de ses historiettes, et qui, cela va sans dire, n'a pas plus épargné son oncle que son père et ses frères, persuadé qu'il était de l'égalité des hommes devant la médisance.

Paul Yvon entra au corps de ville en 1599, ayant eu la place de pair de Baptiste Nicolas, par résignation, c'est-à-dire par achat, selon la coutume vicieuse du temps. Par là il pouvait y arriver jeune; il est bien peu probable cependant qu'il eût moins de vingt-cinq ans, et il semble que sa naissance doive se placer entre 1565 et 1575. C'est encore par achat qu'il eut, en 1603, le titre d'échevin de Jean Gendraut. Cet empressement d'arriver déplaisait à quelques-uns de ses contemporains, et l'un d'eux le lui témoigna, aux élections d'avril 1604 pour la mairie, en lui donnant sa part dans ce bulletin trois fois épigrammatique: Jean Salbert, l'avaricieux, Jean Sarragan l'ignorant, Paul Yvon l'ambitieux. Ce bulletin fit grand scandale, et le pasteur Merlin en prononçant la prière d'action de grâce, le flétrit par ces mots: « O Seigneur, ne veuillez point » imputer à toute la compagnie la faute de celui qui, » en une action tant sainte et si grave, a si malheu- » reusement abusé de son serment. »

Je ne trouve pas de mission particulière donnée à Paul Yvon avant 1607. Au mois de janvier de cette année là il fut député, avec Fiefmignon, auprès de Henri IV, à l'occasion du refus que les Rochelais avaient fait de recevoir chez eux, comme prédicateur, le jésuite Séguiran. Il s'exprima avec assez d'énergie pour que le roi l'appelât *séditieux;* mais comme nous savons qu'en cette occasion Henri reconnaissait le droit des Rochelais, et que sa colère n'était qu'affectée et à l'usage des témoins, il est permis de croire qu'Yvon n'avait pas dépassé les bornes d'une honnête fermeté.

On sait par Tallemant des Réaux qu'une association

Hosted by Google

commerciale qu'il avait faite avec ses beaux-frères avait prospéré ; la mort de son beau-père, arrivée en janvier 1609, dut encore accroître sa fortune, et c'est probablement vers ce temps qu'il acheta le domaine seigneurial de Laleu, comprenant les fiefs de L'houmeau, du Plomb, de Saint-Maurice et de Lauzière. Des Réaux dit, à la vérité, qu'il fit cet acquisition après avoir été maire, c'est-à-dire après 1616 ; mais il s'est trompé sur cette date ; nous avons des actes de 1613, où il plaide comme propriétaire de ces domaines. Mais ce fut probablement après sa mairie, qui l'anoblissait, que M. de Laleu *voulut faire le gentilhomme*, et laissa à ses associés tout le soin des affaires, se bornant à *les assister de son conseil.* Il mit un lion dans ses armoiries, qui sont peut-être celles qu'on aperçoit encore sans les distinguer sur la façade de l'église de Laleu.

Ce loisir dut lui être funeste en l'abandonnant aux singulières idées qui l'obsédaient depuis l'année 1614. Lui-même donne cette date précise au commencement de ses rêveries. Il serait plus commode peut-être pour le lecteur et certainement pour le biographe de tracer séparément dans la vie d'Yvon, ce par quoi il ressemble aux autres hommes, ce par quoi il en diffère, mais il me semble plus convenable au dessein de cette étude phycologique de voir comment ces deux choses s'entremêlaient et se croisaient.

« Il était naturellement vain, dit Des Réaux, et » s'estimait infiniment au-dessus de tous ceux de sa » volée. » Cette estime désordonnée de soi-même paraît en effet une des plus actives parmi les causes génératrices de la folie. Elle se porta chez Yvon sur trois points. Avec peu de services rendus, il crut pouvoir dominer le peuple rochelais ; sans études théologiques, il voulut, au nom d'une inspiration toute particulière, faire prévaloir son interprétation des livres saints; sans connaissances mathémathiques, il crut avoir résolu d'insolubles problèmes.

Les troubles qui agitèrent la Rochelle en 1613 et

Hosted by Google

1614 avaient deux motifs principaux, les griefs des bourgeois contre le corps de ville, dont le plus grave et le plus fondé était peut-être la vente des offices de pair et d'échevin ; — Yvon avait successivement et à peu de distance acheté ces deux offices; — le désir de tenir la Rochelle attachée à ceux des protestants qui se méfiaient le plus de l'autorité royale, et qui était le plus disposés à faire respecter leurs droits par les armes. — Yvon ne voyait de salut que dans l'obéissance. Aussi voyant un jour le peuple mutiné, « ce peuple rochelais, » dit-il, que j'aime uniquement... je l'exhortai publique- » ment de se représenter que, comme il n'y avait qu'un » seul point au ciel sur notre horizon qui fût fixe, » marqué par la fleur de lys française posée au cadran » marin sur l'aiguille aimantée, guide de ceux qui ont » circuit le monde, le parsus *(le reste)* toujours subsis- » tant en perpétuel mouvement ; il ne se pouvait attein- » dre repos ni contentement pour aucun sujet du roi, » s'il se départait tant soit peu de son service et de » l'obéissance due à ses commandements. » Le seul résultat de cette éloquence fut de faire regarder Yvon comme un traître, pensionné du roi et de la reine-mère.

Cela ne l'empêcha pas, à la Quasimodo de 1615, aux élections, qui se faisaient par le corps de ville seul, d'être un des trois proposés pour la mairie, avec de Mirande, encore bien plus suspect que lui, et Jacques David, qui ne voulait pas de cette dignité, mais que la préférence des syndics des bourgeois imposa en quelque sorte au choix du sénéchal Loudrière. Là ne s'arrêta pas le mécontentement populaire. Sully étant venu à la Rochelle au mois de juin, peu de temps après son départ, un bourgeois nommé Maliverné, dit avoir appris d'un des gentilshommes du duc, que le sieur de Laleu et du Couday, qu'autrefois le peuple avait forcé de sortir de la ville, avaient eu à Paris de grands entretiens avec le duc d'Epernon. Le peuple éclata en murmures et en menaces : mais alors l'ardent Yvon envoya vers le duc de Sully, qui était à Saint-Maixent,

Hosted by Google

pour le prier de faire retourner à la Rochelle le gentilhomme dont on alléguait les paroles. Celui-ci y revint en effet et démentit, en présence du maire et des syndics des bourgeois, les propos que Maliverné lui prêtait. Tout cela se fit aux *coûts et dépens* d'Yvon, ce dont on tenait alors beaucoup plus compte encore qu'aujourd'hui.

Yvon ne s'indignait pas de ces calomnies et de cette haine. Il plaignait ces *pauvres gens innocents, cuidant bien croire ;* et persuadé que le mal ne peut procéder que *du faux reçu pour bon*, il se mit à examiner les croyances religieuses qui lui étaient communes avec ce peuple. Il trouva qu'elles n'étaient pas toutes faciles à concilier entre elles, ce que beaucoup de gens ne regarderont peut-être pas comme une marque certaine de folie, et fit part de ces difficultés à *messieurs les ministres*. Les ministres voulurent l'instruire, et s'aperçurent bien vîte qu'il fallait le combattre. Ne réussissant pas à le persuader, ils le menacèrent des censures ecclésiastiques, et ne dissimulèrent ni à lui ni aux autres que, s'il persistait dans ses opinions, il faudrait le retrancher de la communion comme atteint d'hérésie.

Juste retour, Messieurs, des choses d'ici-bas,

diront peut-être quelques catholiques. Mais les protestants rochelais de cette époque n'avaient pas lu Molière.

Malgré ces incartades, Paul Yvon fut encore élu à la Quasimodo de 1616, avec Piguenit et Prou, et, à la grande surprise de quelques-uns, accepté par le Sénéchal. Bien que celui-ci eût été quelquefois accusé de vénalité, bien qu'Yvon fût riche, il ne paraît pas qu'aucun bruit de ce genre ait alors couru. Le voilà donc Maire de la ville où cette dignité était la plus importante et dans les temps les plus difficiles ; singulière épreuve pour un homme suspect de folie.

Les passions étaient alors tellement échauffées que

tout leur devenait aliment. Le principal du collége, Hart, étant mort, les bourgeois voulaient que ces fonctions fussent confiées à un de leurs chefs, le médecin Gohier, qui déplaisait au corps de ville. Le recteur du collége, Simon Thévenin (la femme d'Yvon, Marie Tallemant avait pour mère une Thévenin), voulait éluder la lutte en faisant désigner par le consistoire un des pasteurs : mais le consistoire trouvait que les pasteurs ne suffisaient qu'à peine à leur propre mission et refusait de choisir entre les autres candidats, donnant bien franchement pour raison qu'il ne voulait pas s'attirer des haines. Enfin un membre énergique du corps de ville, David, repoussa Gohier par une opposition formelle appuyée sur ces trois motifs : Il est trop jeune ; sa charge de médecin n'est pas compatible avec celle de principal ; il a parlé avec peu de respect du Maire, et cela dans sa propre maison. — Comme pour montrer combien David avait raison, soixante ou quatre-vingts des partisans de Gohier osèrent se rendre chez le Maire pour lui imposer, par des menaces, leur candidat. Depuis quatre ans, trop de violences avaient réussi à rendre probable le succès d'une démarche de ce genre. Mais Yvon répondit à ces étranges solliciteurs qu'il ferait ce que le conseil ordonnerait et que s'il le fallait il l'exécuterait contre eux. Cette fermeté rappela les assistants à leur devoir. Plusieurs citoyens, entre autres les sergents des compagnies, firent rougir de leur conduite ces importuns pétitionnaires et les contraignirent de se retirer. L'opposition de David prévalut dans le conseil, et Gohier ne fut pas nommé.

Ceci se passait au mois de mai. Au mois de juin, autre lutte. Rochelle, sieur du Coudray, était venu voir sa femme qui était gravement malade. Quelques-uns de ses anciens ennemis s'ameutent et demandent à grands cris qu'on ne le souffre pas dans la ville ; les XLVIII déclarent qu'il faut obéir à ces exigences, ou redouter une effusion de sang. Yvon, qui était ami de du Coudray, mais qui n'avait sans doute pas besoin de cette

Hosted by Google

liaison pour sentir qu'il y avait là un devoir, fait sonner le conseil, y fait décider que du Coudray sera libre de rester et mis à l'abri de toute violence, et déclare que pour lui il fera respecter cette résolution à tout prix. Mais du Coudray, se souvenant de 1611, était parti. Cette fois, la fermeté du Maire fut en pure perte.

Moins de quinze jours après, il se trouve de nouveau en opposition avec les XLVIII. Le roi avait fait demander que, puisqu'on était en paix, les Rochelais évacuassent le château de Rochefort dont ils s'étaient emparé : il n'y avait pas d'objection possible, aussi les XLVIII n'en faisaient-ils pas ; mais ils voulaient qu'on différât, qu'on éludât. Le Maire mande le conseil, fait décider devant eux qu'on obéira purement et simplement, les force de convenir que c'est là le seul parti juste et sage ; il leur refuse même de soumettre au peuple réuni une mesure qui n'a nul besoin d'être ratifiée par lui. Les mécontents essaient en vain un soulèvement ; ils n'obtiennent que des murmures sans portée.

Le port de la Rochelle restait encore ouvert aux corsaires, dont la paix avait fait des pirates, au détriment des négociants honnêtes qu'ils exposaient à des représailles, au grand contentement de gens sans aveu qui en profitaient. Yvon fait décider par le corps de ville que ces navires et leurs prises ne seront plus reçus ; il porte son ordonnance aux XLVIII, qui se bornent à en reconnaître la légalité et la justice : il prie les pasteurs de l'appuyer par leurs prédications ; ils promettent, mais ils ajournent. Tout le monde craignait de froisser trop ouvertement des hommes peu respectables, mais prompts à la violence. Sans attendre, le Maire va lui-même, bien escorté, lire sa proclamation au coin des rues. Accueilli par des cris, il fait informer contre les interrupteurs ; ils vont chez lui lui demander avec menaces les pièces de cette information ; il les leur refuse : ils crient aux armes ; ils veulent s'emparer des cantons et y faire des barricades ; mais se voyant peu

Hosted by Google

suivis, ils s'enfuient. Ils eurent alors recours à la soumission. Les XLVIII intervinrent et sollicitèrent l'indulgence du Maire, en promettant d'être désormais les plus fermes adversaires de ceux qui lui manqueraient de respect.

Devant ces triomphes d'une volonté ferme, on se demande ce qui serait arrivé si Yvon eût été chargé, en 1613, d'arrêter Bernard de Marsan. Mais il est plus facile d'étouffer une révolution à sa naissance que de la modérer dans son cours, et l'énergie de Laleu ne pouvait pas lui rendre la confiance du peuple.

Lorsque la guerre éclata entre la Rochelle et d'Epernon, en septembre, le Maire ne manqua à aucun de ses devoirs; il voulut même former un régiment sous le nom de son fils; mais lorsque l'intervention du Roi eut prévenu les batailles, lorsque les menaces guerrières du duc ne furent plus que de vaniteuses bravades, lorsqu'il vint jusqu'à Aytré étaler ses forces, pour se borner à faire prendre deux perdrix par ses faucons, Yvon contint en même temps l'impatience des Rochelais qui voulaient faire une sortie pour aller l'en punir. Il fit fermer les portes, promit, puis refusa les clés. Cependant on s'indignait contre lui, on disait que déjà quelques jours auparavant, il n'avait pas voulu, malgré de bons avis, faire visiter une patache qui était à l'entrée du port, et qu'ensuite il s'était trouvé dans cette patache des pétards dont, à la vérité, on n'avait rien fait, mais avec lesquels on eût pu faire beaucoup de mal; on disait que pour le coup il n'y avait plus à douter qu'il ne fut vendu à M. d'Epernon, ou tout au moins son complice. Yvon n'en parcourait pas moins les rangs armés pour prêcher la patience. Les femmes l'injuriaient; les piques se baissaient parfois devant lui; un coup de pistolet lui fut tiré sans l'atteindre, comme il arrivait habituellement dans ces émeutes. Il persista. Cependant M. de Boissise, après lequel il avait fait courir jusqu'à Surgères, revint en toute hâte, demanda au duc s'il voulait oui ou non

Hosted by Google

obéir et le força à rengaîner sa grande épée, le laissant du reste tout à son aise maudire les Rochelais, et piaffer, comme dit d'Aubigné, pourvu qu'il décampât immédiatement. Ce qu'il fit. Ainsi le Maire fit mieux que vaincre, il prévint un engagement dont il eût probablement été bien difficile d'arrêter les suites. Qu'eût fait le magistrat le plus sage et le plus prudent ?

Jamais depuis six ans le peuple Rochelais n'avait rencontré de la part du Maire une résistance si constante; le consistoire le savait mieux que qui que ce fût, et il eût pu sans doute trouver là une explication suffisante des piques baissées et des coups de pistolets tirés. Mais depuis 1614 Yvon avançait des propositions mal sonnantes; les soins de la mairie n'avaient pas suffi pour l'empêcher de les soutenir; le reproche d'hérésie s'était joint à ceux qu'on lui prodiguait, et ce n'était pas un de ceux qu'on pût démentir par un simple témoignage. Le consistoire s'imagina que les opinions dogmatiques du Maire devaient être pour quelque chose dans les troubles politiques de la ville, et envoya deux des pasteurs pour le prier de renoncer à *ces erreurs monstrueuses*, ou du moins de ne les pas publier. Il reçut les pasteurs dans son jardin, les remercia de leur zèle pour son salut et de *leur procédure fraternelle ;* mais leur refusa la promesse qu'ils lui demandaient. Il fit plus, il voulut nous persuader, dit Merlin, « que tous les réprouvés seraient sauvés ; » que la parole de Dieu ne servait rien au salut si on » n'en avait l'intelligence selon que l'esprit de révéla- » tion le lui dictait ; qu'il n'y avait point d'enfer ; que » l'histoire touchant l'édification de la tour de Babel » était un conte fait à plaisir et que cela se devait » entendre mystiquement ; que le fils n'était pas égal » au père, » et il refusait de se taire sur tout cela. Je ne voudrais pas, et pour cause, répondre que toutes ces opinions fussent d'un fou ; mais encore moins soutenir qu'elles fussent toutes d'un homme sensé, sans

Hosted by Google

compter la prétention de les faire accepter par des théologiens. Ceux-ci se retirèrent convaincus qu'il était *malade d'esprit.*

Peu content du rapport de ses délégués, le consistoire renouvela jusqu'à trois fois ses tentatives auprès d'Yvon, mais sans mieux réussir; enfin il le cita devant lui, le menaçant de lui interdire la Sainte-Cène. Yvon résista respectueusement, puis opposa prédication à prédication, soutint *qu'il y avait des contradictions en la parole de Dieu*, et qu'on ne les pouvait lever qu'à l'aide d'une lumière qui lui avait été donnée à lui seul. Du reste, comme on insistait sur le mauvais effet que ses opinions produisaient dans le peuple, sur ce qu'elles ôtaient à son autorité, il répondit que c'était une singulière manière de la relever que de lui appliquer des censures publiques; que pour lui il aimait mieux résigner sa charge que d'attirer sur elle cet affront. *Ce malade d'esprit* ne manquait pas de logique. De guerre lasse cependant et par transaction il promit de se taire. On s'en contenta d'abord; mais le lendemain on revint à la charge et on lui demanda de donner au moins cette promesse par écrit. Cette fois il se fâcha, il répondit que si sa parole ne valait rien, ses écrits ne vaudraient guère; que tout ce qu'il pouvait faire c'était de renoncer à toutes les erreurs contraires à la parole de Dieu, qu'elles vinssent des hommes, des anges où des diables. Il fallut se contenter de cette déclaration équivoque; le consistoire s'en contenta, et fit écrire le récit des débats qui l'avaient amenée. Cette paix, conclue le 8 décembre 1616, devait durer un an.

Cette paix, mais non la paix. Le repos aurait probablement été mal à la nature de Paul Yvon. Juste un mois après, le 7 janvier, il avait été en personne annoncer au baron de Vignolle, envoyé du roi, que conformément aux désirs de Sa Majesté l'assemblée de cercle réunie à la Rochelle venait de décider qu'elle se séparerait le lendemain. Mais on avait fait courir parmi le peuple toujours inquiet le bruit que c'était le corps

Hosted by Google

de ville qui forçait l'assemblée de se dissoudre et qui refusait de soutenir les églises. L'occasion était belle pour appeler le Maire hérétique et traître, et l'on ne s'en faisait pas faute. Lui, avec cette tenacité patiente qui paraît avoir été jointe en lui à l'activité et à l'ardeur, donnait et redonnait à chaque pas à une foule toujours nouvelle les explications nécessaires. Survint Tharay le plus violent, le plus hostile au corps de ville des syndics des bourgeois. Yvon qui avait déjà eu avec lui de graves altercations lui ordonna de se retirer. Tharay réplique qu'il ne suivra pas les ordres d'un hérétique, d'un méchant, d'un traître. Le Maire ordonne à ses gagés de l'arrêter, et, voyant qu'ils ne l'osaient pas, il le saisit de sa main par son manteau. Les oscillations de la foule dégagent Tharay qui s'enfuit, traverse la maison du Poids-le-Roi qui avait deux issues, et se cache dans sa propre maison. Le Maire voulait l'y aller prendre. Le corps de ville convoqué craint de voir renaître les longs troubles des années précédentes et le supplie de n'en rien faire. Il cède, mais en déclarant que si le corps de ville ne veut pas faire respecter la dignité de son maire, lui, ne la laissera pas flétrir en lui et qu'il ne mangera ni ne boira avant que Tharay ne soit mis en prison.

Il tenait ce serment depuis trois jours; parents, amis, pasteurs, avaient beau lui représenter que c'était là une parole vaine, que le présidial instruisait l'affaire et qu'il fallait du temps; il répondait qu'il avait juré. De leur côté les amis de Tharay lui faisaient voir que l'affaire déjà grave le deviendrait bien plus si leur commune obstination entraînait la mort du maire. Il consentait bien à entrer en prison, mais à condition qu'il saurait d'avance comment il en sortirait; Yvon rejetait ce compromis; qu'il se constitue prisonnier, disait-il, je verrai ensuite. Enfin Tharay se rendit à la prison de l'échevinage. Le maire dès qu'il le sut vint se promener dans la cour. Tharay amené par ses propres amis lui fit publiquement des excuses et lui demanda

un pardon qu'il accorda. Alors seulement Yvon rentra chez lui, et prit un verre de vin. Ce serment presque insensé est d'autant plus remarquable qu'on en trouve d'analogues dans la vie d'Yvon. Sur des motifs assez futiles, d'après Des Réaux, il jura une fois de manger tout seul pendant plusieurs années; une autre de ne se peigner, pendant un certain temps, ni les cheveux ni la barbe qu'il portait fort longue; et il observa fort exactement ces deux beaux vœux.

Le 11 du mois suivant, il y eut bien encore des injures proférées contre le Maire par un pâtissier nommé Vilain; mais celui-ci fut condamné à mort, s'évada, et fut exécuté en effigie. De grands troubles s'en suivirent, mais ils concernèrent moins le Maire, dont la fermeté ne se démentit pas, que le présidial, auteur de la sentence, qui ne voulut pas qu'on usât de trop de rigueur et se contenta d'une apparence de satisfaction.

La mairie d'Yvon finit le 2 avril 1617. Il semblait rentré dans le repos; dans le mois de novembre, la venue à la Rochelle du prince de Sedan le mit en rapport avec le pasteur de celui-ci, Reboul. La tentation était trop forte. De Laleu n'y tint pas, il exposa ses opinions à Reboul, qui en parla à ses confrères. De là nouvelles plaintes du consistoire, nouvelles démarches auprès de Laleu, nouvelle citation. On demande à Laleu de donner ses opinions par écrit, et il déclare par écrit qu'il a mission de *saper le fondement de toute science artificielle*; ce qu'on entendait de la théologie et qu'il entendait lui, nous le verrons plus tard, de toute science humaine; *que Jésus par sa venue n'avait pas enseigné toute vérité; que toute créature, sans nulle exception, serait heureuse à jamais, par cela seul que Dieu lui a donné l'être.* Ces propositions furent solennellement déclarées méchantes et impies; Yvon fut déclaré indigne de la Sainte-Cène s'il n'y renonçait et, s'il s'obstinait dans ces erreurs, menacé de censures ecclésiastiques plus rigoureuses.

Hosted by Google

Thévenin, au nom de Madame, ou, comme on disait alors, de Mlle Laleu, demanda du temps pour amener son mari à la soumission. On lui donna jusqu'au 5 mars. Il ne s'amendait pas, et le 7 mars 1618, le colloque d'Aunis réuni à la Flotte, île de Ré, le déclara convaincu d'hérésie s'il ne signait une amende honorable. Vaincu par les prières des siens, il témoigna le désir d'être reçu à la communion et offrit de signer un écrit dans lequel il se rétractait, *SI par ses erreurs il avait offensé Dieu.* Le consistoire ne voyait pas là un aveu et voulait qu'il se rétractât, *ayant* par ses erreurs *offensé* Dieu. Il tint bon, et le consistoire fit comme avaient fait les foules mutinées, il céda; *on prit de lui, comme d'un mauvais payeur, ce qu'on put*, dit Merlin, et on accepta sa formule.

L. DELAYANT.

(La suite à la quinzaine.)

Hosted by Google

LES PREMIERS TEMPS DE L'OPÉRA

EN FRANCE.

Vers la fin du XVIe siècle, Florence avait réuni dans ses murs quelques-uns des hommes les plus distingués de cette époque, des poètes, des savants, des artistes. C'étaient Jean Bardi, comte de Vernio, Jacques Corsi, Octave Rinuccini, Jacques Peri, Jules Caccini et Vincent Galilée, le père de l'immortel savant.

Le but qu'ils se proposaient dans ce congrès était de travailler au perfectionnement des arts. La renaissance de l'art dramatique venait d'avoir lieu ; ils se demandèrent si l'on ne pouvait pas adjoindre à la tragédie la musique. Quel rôle, en effet, cet art avait-il joué dans les tragédies grecques? Voilà la question qu'ils se posèrent, et pour en donner une idée, Vincent Galilée adapta de la musique à quelques vers d'Alighieri. Il choisit précisément l'épisode d'Ugolin, puis, s'accompagnant d'une mandoline, il chanta devant ses illustres collègues l'œuvre du Dante.

Cette idée trouva un artiste d'un génie créateur pour être fécondée. C'était Emilio del Cavaliere, qui fit exécuter, en 1590, deux espèces de drames lyriques : *il Satyro* et la *Disperazione di Fileno*.

L'opéra, dès-lors, était créé.

Ce ne fut que plus d'un demi-siècle après, qu'il s'introduisit dans cette France, qui, héritant du génie de la Grèce et de l'Italie, devait, un jour, devenir la patrie d'adoption de tous les grands artistes.

Hosted by Google

L'opéra ne fit sa première apparition parmi nous qu'au commencement du règne de Louis XIV.

Où en était la musique, à cette époque, dans notre pays? — Elle existait sous une forme unique: *la chanson.*

Au moyen-âge, les trouvères avaient introduit leurs gais refrains dans les campagnes comme dans les villes, et les seigneurs, aussi bien que le menu peuple, apprenaient d'eux les airs sous lesquels ils mettaient souvent des paroles de leur invention.

C'est encore la chanson qui faisait danser; les recueils de Menuets, de Gavotes et de Sarabandes pour le violon français, la vielle ou la musette ne contenaient rien autre chose que les airs connus, sans paroles. Il en était de même pour les sonneries de chasse.

Enfin, la chanson s'était introduite jusque dans le temple de Dieu et c'est là qu'elle s'était le mieux établie.

On chantait le service divin sur les airs à la mode de ce temps, et les couplets les plus obscènes étaient ceux que l'on choisissait de préférence, car c'étaient ceux que le peuple savait le mieux et qu'il répétait le plus volontiers. Un des chantres entonnait la liturgie latine, pendant qu'un autre, tourné vers la foule, chantait les paroles françaises. Or, les fidèles trouvaient commode de chanter les paroles françaises et non le latin; de façon que le *Sanctus* avait pour accompagnement: *En espoir d'amour merci,* ou *Baise-moi, ma mie.*

Le Pape Grégoire XIII mit fin à ce curieux abus.

Sous Charles IX, Henri III et Henri IV, la musique dut souffrir des troubles qui agitaient le pays et ce ne fut qu'à la majorité de Louis XIV que naquit l'opéra français.

En 1647, le cardinal Mazarin avait fait venir des chanteurs italiens qui représentèrent sur le théâtre du Petit-Bourbon, près du Louvre, deux espèces d'opéras dont le titre était: *Orfeo e Eurydice* et la *Finta Pazza.*

Hosted by Google

Bien que cet essai n'eut pas complètement réussi, deux musiciens français, l'abbé Perrin et l'organiste Cambert eurent l'idée de s'associer pour faire représenter une pièce dans ce même genre, dont le titre était :

La Pastorale, première comédie française en musique.

Cet ouvrage eut un très-grand succès, et les auteurs s'empressèrent d'en écrire un autre, qui fut répété, mais dont la mort de Mazarin empêcha l'exécution.

L'abbé Perrin, à qui on devait l'idée de ce nouveau genre de spectacle, reçut du roi le titre de directeur de l'académie royale de musique ; ce fut le 28 juin 1669 qu'il en reçut les lettres patentes. Telle est donc la date précise de la création du théâtre de l'opéra.

Perrin, qui n'était point séparé de Cambert, donna un opéra français régulier dont le titre était : *Pomone*, et dont les représentations leur rapportèrent à chacun 30,000 livres, ce qui était une somme considérable à cette époque.

Mais les deux associés devaient être bientôt éclipsés par un nom plus célèbre, un nom italien, Lulli. Ce fut ce musicien qui mit l'opéra français au niveau des scènes lyriques des autres nations.

L'influence des étrangers devait être immense sur l'art musical dans notre patrie. Après Lulli brillèrent ses compatriotes, Piccini, Sacchini, Spontini, Rossini et les allemands Gluck et Meyerbeer. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas eu de grands compositeurs d'opéras parmi nos compatriotes, puisque nous pouvons opposer aux noms que je viens de citer ceux de Campra, Rameau, Berton, Méhul, Lesueur et nos contemporains Auber et Halévy ; mais, quoiqu'il en soit, pour être franc, on est forcé de convenir que l'impulsion, le progrès nous sont venus le plus souvent de l'Italie et de l'Allemagne. Aujourd'hui, le rôle musical de l'opéra français est plus grand que jamais : Rossini, que je me permettrai d'appeler le dernier compositeur italien,

Hosted by Google

n'écrit plus, et Meyerbeer écrivit ses quatre chefs-d'œuvre pour la scène française, convaincu que l'opéra de Paris est le temple où toutes les grandes partitions doivent venir recevoir le baptême de la célébrité.

CHAPITRE Ier.

LULLY.

J.-B. de Lulli était né à Florence en 1633. Il était fils d'un gentilhomme selon les uns, d'un meûnier selon les autres ; ce qui avait inspiré à un de ses ennemis une espèce de pamphlet qui se terminait par ces mots : « Un vent meilleur que celui de son moulin le poussa en France à l'âge de treize ans. »

Ce fut en effet en 1646 qu'il fit son entrée dans notre pays, pour n'en plus sortir. Il fut même naturalisé français au mois de décembre 1661. L'orthographe de son nom subit alors une légère altération : sa terminaison italienne devint française par le changement de l'i en y.

Ce fut le chevalier de Guise qui, dans un voyage qu'il fit en Italie, rencontra cet homme de talent. Il apprenait d'un cordelier à lire, à écrire et à pincer de la guitare. Guise l'attacha à son service. L'enfant se faisait remarquer par une vivacité et une intelligence très précoce. De retour à Paris, le chevalier le céda à Mlle de Montpensier, chez laquelle il entra en qualité de marmiton.

Lorsque la broche ne tournait pas et qu'il n'avait point de sauce à surveiller, notre petit cuisinier s'amusait à jouer d'un mauvais violon, auquel il parvenait à faire rendre des sons surprenants. Il jouait ainsi toutes les mélodies qui lui passaient par la tête. Ses improvisations, dans lesquelles se révélait déjà son génie, furent entendues par le comte de Nogent, un

Hosted by Google

jour qu'il passait par hasard devant la cuisine de Mademoiselle ; il en fut justement frappé et obtint qu'on donnât un maître au gâte-sauce.

Bientôt on lui confia des chansons à mettre en musique ; dans le nombre il s'en trouva qui plaisantaient sa patronne. Bien loin de les repousser, Lully, qui fut toujours enclin à la malice, leur apprêta ses accents les plus fins.

Comme on le pense bien, pour prix de ce haut fait, sa bienfaitrice le mit à la porte.

Mais il ne se trouva pas pour cela dans l'embarras. Ses compositions et son talent de violoniste, bien rare à cette époque, lui valurent la faveur d'être écouté par Louis XIV, qui le reçut au nombre de ses petits violons dont il devint bientôt le chef. Ses contemporains disaient que « personne jusqu'alors n'avait » tiré du violon les sons qu'il en tirait. »

Louis XIV lui confia dans la suite la surintendance de sa musique de chambre, et c'est en cette qualité qu'il écrivit la musique des ballets où dansait le monarque lui-même. Du reste, Lully était un excellent danseur.

Son esprit varié se prêtait à tout. C'est ainsi qu'après avoir fait la musique des intermèdes des comédies de Molière, il acceptait d'en jouer quelque rôle. Dans M. de Pourceaugnac il était, à ce qu'il paraît, sans pareil. Ce fut même grâce à son talent de comédien qu'il reconquit sa place qu'une aventure scandaleuse lui avait fait perdre. Voici comment :

Poursuivi, dans Pourceaugnac, par les apothicaires, il sauta dans l'orchestre sur un clavecin qu'il mit en pièces ; cette farce ayant fait sourire le grand roi, Sully eut le bonheur de rentrer en grâce.

Ce fut dès-lors pour lui une succession de triomphes et d'honneurs. Profitant d'une dissension entre Cambert et l'abbé Perrin, il se fit nommer directeur de l'Académie royale de musique, par la protection de madame de Montespan.

Hosted by Google

Cambert, outré de l'injustice que le roi faisait à un de ses sujets en faveur d'un étranger, s'expatria en Angleterre, où il devint maître de musique de Charles II.

Le premier soin de Lully, une fois qu'il eût obtenu son privilège, fut de rechercher des chanteurs capables de faire valoir ses ouvrages. La chose n'était point aussi facile à cette époque qu'aujourd'hui : il n'y avait point alors d'agents dramatiques avec qui on pût correspondre, point de conservatoire ni de théâtres de province où l'ont pût dépister les talents naissants. Il n'y avait point non plus de journaux de musique, qui rendissent en un instant européenne la renommée d'une grande cantatrice dès son début, dans quelque ville que ce soit. Il parvint cependant à trouver, dès sa création, deux femmes de grand mérite, qui illustrèrent l'opéra. Ce fut Marthe Le Rochois et M^lle^ Desmatins.

Elles n'avaient entre elles aucune analogie : la première était une artiste d'une conduite exemplaire, ou mieux sans exemple alors dans sa profession. Non-seulement elle chantait avec un art infini, mais encore elle était tragédienne dans l'âme, et bien qu'elle ne fût point à beaucoup près aussi jolie que sa rivale, M^lle^ Desmatins, dès qu'elle entrait en scène, le jeu de sa physionomie exerçait un tel empire sur les spectateurs que tous les regards se fixaient sur elle.

Elle n'avait point son égale dans le cinquième acte d'*Armide*, au moment où elle s'avançait pour poignarder Renaud : « On a vu cent fois, dit un auteur contemporain, tout le monde saisi de terreur, ne soufflant pas, demeurer immobile, l'âme tout entière dans les oreilles et dans les yeux, jusqu'à ce que l'air de violon qui finit la scène donnât permission de respirer ; puis les spectateurs, reprenant haleine avec un bourdonnement de joie et d'admiration, se sentaient transportés par ce mouvement unanime qui marquait assez la beauté de la scène et leur ravissement. »

Le Rochois, peu jalouse du succès de ses collègues,

encourageait de ses conseils les jeunes débutantes, et sa voix était écoutée comme un oracle. Lully même la consultait souvent sur les œuvres qu'il devait présenter au public.

Elle mourut en chrétienne, le 9 octobre 1728, à soixante-dix ans; on l'inhuma à Saint-Eustache. En tous points supérieure à Mlle Moreau et à Mlle Maupin (cette dernière plus habile à manier l'épée qu'à chanter), elle n'avait eu d'émule que Mlle Desmatins, joyeuse fille, dont la beauté était célèbre dans tout le royaume. Contrairement à Mlle Le Rochois, Mlle Desmatins mettait les plaisirs au-dessus du culte de son art; aussi voyait-elle avec terreur son embonpoint augmenter d'une façon colossale; après avoir mis à contribution le vinaigre, qui altérait sa voix sans diminuer sa taille à son gré, elle eut recours à un moyen extrême: elle se fit extraire du corps une grande quantité de graisse, à ce que racontent les historiens du temps. Mais à peine convalescente, elle commit une imprudence qui la conduisit au tombeau.

C'était à ces deux femmes que Lully avait confié la création de ses principaux rôles.

Bien qu'il n'eût commencé à travailler pour la scène qu'à quarante ans, il n'écrivit pas moins de dix-neuf opéras en quatorze années, indépendamment de tous les ballets, les chants d'église et les morceaux d'instruments qu'il composa. — Ces dix-neuf opéras eurent plus d'un siècle entier de vogue.

Son librettiste était le poète Quinault, auquel il donnait 4,000 livres par an, à condition de lui présenter un opéra chaque année.

Voltaire mettait les poésies lyriques de Quinault audessus de la musique de Lulli, disant que les œuvres du poète seront toujours lues, tandis que celles du musicien commençaient déjà de son temps à pâlir. Boileau, au contraire, se moque bien souvent du librettiste. On raconte que le poète satyrique, étant à la salle de l'opéra de Versailles, dit à l'officier chargé de

Hosted by Google

distribuer les places : « Monsieur, mettez-moi dans » un endroit où je n'entende point les paroles. J'estime » fort la musique de Lulli, mais il n'en est pas de » même de la poésie de Quinault. »

Les plans de divers opéras étaient présentés au roi qui choisissait celui qui lui convenait. Lully en écrivait ensuite l'ouverture et les airs de ballet. Les ouvertures étaient alors des symphonies destinées seulement à préparer le spectateur au genre de musique qu'il allait entendre, et non pas, comme aujourd'hui, une sorte de pot-pourri contenant quelques parties saillantes de l'opéra. Puis, il écrivait le chant et la basse, laissant la confection de l'orchestre à son élève Lalouette. Il est vrai que ce que nous appelons l'orchestration n'existait qu'à l'état de simple accompagnement de violons et de hautbois, auxquels on adjoignait, dans les grandes circonstances, des flûtes et des bassons, quelquefois aussi des trompettes que l'on prenait dans les gardes du corps. Lalouette écrivait même quelquefois des morceaux tout entiers, chant et accompagnement. S'en étant vanté publiquement, son maître se priva de ses services, et donna ses fonctions à un autre de ses élèves nommé Colasse

Les fêtes de l'Amour et de Bacchus, tel fut le titre de son premier ouvrage qui parut en 1672; *Cadmus* vint ensuite, 1673; puis *Alceste* qui fut donné quelque temps après la mort de Molière; le roi mit hors du théâtre du Palais-Royal les compagnons du grand comique pour y introduire la troupe de Lully, qui donna dans ce théâtre : *Thésée*, 1675; *Le Carnaval* et *Atys*, en 1676; *Iris*, en 1677; *Psyché*, en 1678; *Bellérophon*, en 1679; *Proserpine*, en 1680. L'année suivante doit faire époque dans l'histoire de la danse. Ce fut dans cette année, 1681, que Lully donna le ballet intitulé le *Triomphe de l'Amour*, dans lequel, pour la première fois, parurent des danseuses. En 1682 eut lieu la première représentation de *Persée;* en 1683, *Phaéton;* en 1684, *Amatis*, et en 1685, *Roland*. Dans

Hosted by Google

cette année parurent aussi l'*Idylle de la paix*, l'*Epilogue de Versailles* et le ballet intitulé le *Temple de la Paix*. En 1686 fut jouée pour la première fois *Armide*, le plus beau titre de gloire de Lully, et en 1687, *Acis et Galathée*, sa dernière œuvre.

Ce n'était point un homme ordinaire, celui qui, créant en quelque sorte un genre, y avait du premier coup atteint la perfection. Que l'on se figure la dernière représentation de *Thésée*, en 1778, c'est-à-dire cent trois ans après la première représentation et quatre-vingt-onze ans après la mort de l'auteur. Cet exemple devenu si rare prouve jusqu'à quel point sa musique était estimée, et surtout à quel point elle méritait de l'être. En vain les beaux esprits du temps écrivirent-ils des ouvrages entiers dénigrant l'œuvre de Lully au profit de la musique italienne; en, vain quelque temps après, J.-J. Rousseau, qui se croyait bon musicien et qui eut le talent de le faire croire, reprocha-t-il à Lully des défauts, pardonnables à l'époque où vivait celui-ci, mais que Rousseau eût bien fait d'écarter lui-même du *Devin du village;* en vain une troupe italienne vint-elle faire connaître les ouvrages des maîtres de leur pays, Leo, Pergolèse et Marcello; malgré les efforts de certains musiciens qui pouvaient bien avoir raison en mettant la musique de ces maîtres au-dessus de celle de l'auteur d'*Armide,* ce dernier sortit triomphant de ces épreuves.

Les nombreux ennemis qu'il avait, il se les était attirés par son caractère malicieux; il se brouilla avec Molière, il blessa Boileau qui s'en vengea comme il était capable de le faire, dans son épitre à Seignelay; le bon Lafontaine, poussé à bout, écrivit aussi contre lui quelques rimes; il mécontenta si fortement Sénecé, valet de chambre de Marie Thérèse, que celui-ci écrivit une lettre qui fut fort répandue à cette époque, et dont le titre était : « Lettre de Clément Marot à M. de ***, touchant ce qui s'est passé à l'arrivée de M. de Lully aux « Champs-Elysées. » Il se joua de Louvois lui-même, et ce qu'il y a de plus étonnant c'est que Louis XIV lui

Hosted by Google

donna raison contre son ministre. Jaloux jusqu'à l'excès, il écartait tout ceux à qui il reconnaissait du talent. Sa colère n'avait point de mesure ; plus d'une fois il arracha des mains des musiciens de son orchestre leurs violons, pour les leur casser sur la tête.

Il fut lui-même cruellement victime de sa vivacité. Conduisant un *Te Deum* de sa composition, après une maladie du roi, il se frappa le pied de sa canne avec tant de force, qu'il lui vint un abcès ; il se confia aux mains d'un empirique qui ne fit qu'aggraver son mal, si bien qu'il en mourut, le 22 mars 1687, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Il avait eu de Madeleine Lambert, fille de ce Lambert dont parle Boileau dans sa troisième satire, trois fils ; tous les trois, écrivirent un très petit nombre d'opéras, qui n'eurent qu'une existence éphémère.

LÉON MÉNEAU.

(*La suite à la quinzaine.*)

Hosted by Google

IMITATIONS D'HORACE.

A LALAGÉ.

Livre I, Ode XXII.

L'homme qui va front haut, la conscience forte,
Est ainsi mieux gardé que ceux qui sont armés
Ou du javelot maure, ou du carquois qui porte
Les traits envenimés.

Tranquille, il peut braver les longs déserts de sable,
Le Caucase sauvage et ce pays lointain
Où l'Hydaspe indien — ce fleuve de la fable —
Roule un flot incertain.

Un exemple : j'errais dans la forêt Sabine,
Rêvant à Lalagé ; voici qu'un loup, sans bruit,
Paraît ; j'étais sans arme, et faisais triste mine,
Et pourtant il me fuit.

Et quel monstre, ce loup ! Nul, aux forêts de chênes
Du pays Daunien, n'eut ces proportions,
Et son pareil n'est pas aux plages africaines
Où vivent les lions.

Oui ! que j'habite aux lieux maudits où nulle brise
A travers les rameaux ne souffle aux jours d'été,
Dans les neiges du pôle où le monde se brise
Que je sois transporté,

Ou bien que l'on m'entraîne en cet aride empire
Où le soleil fatal ne luit que pour brûler,
J'aimerai, Lalagé, toujours ton doux sourire,
Toujours ton doux parler.

Hosted by Google

A LYDIE.

Livre I, Ode XXV.

Les jeunes débauchés à tes fenêtres closes
Frappent plus rarement de leurs coups redoublés ;
Ta porte adhère au seuil, et tes rêves moroses
Ne sont guère troublés :

Ta porte qui tournait sur des gonds si faciles !
Hélas ! de moins en moins on entend au dehors
Chanter : « Ton fol amour m'a pris mes nuits tranquilles,
O Lydie ! et tu dors ! »

Bientôt tu pleureras ta jeunesse, ma belle,
Et tes âpres mépris, dédaignée à ton tour,
Quand le vent du Nord hurle, à la lune nouvelle,
Au coin d'un carrefour.

Et cet amour brutal, cet élan de luxure
Qui fait dans le désert les cavales hennir
De ton cœur ulcéré fouillera la blessure ;
On t'entendra gémir :

Car les beaux jeunes gens aux faveurs recherchées
Se couronnent plutôt de myrthe toujours vert
Et de lierre grimpant, que des fleurs desséchées
Qu'on jette au vent d'hiver.

A QUINCTIUS HIRPINUS.

Livre II, Ode XI.

Laissons, ô mon ami, le Cantabre et le Scythe :
L'Adriatique est là qui nous sépare d'eux.
Pourquoi tant s'agiter, quand on passe si vite ?
Essayons d'être heureux.

Hosted by Google

Derrière nous s'enfuit la légère jeunesse,
Et la beauté riante au visage vermeil,
Et les tendres amours que chasse la vieillesse
Avec le doux sommeil.

Adieu des fleurs de mai la parure fragile,
La lune aux blancs contours effacés dans les cieux ;
A quoi bon fatiguer, nous, notre esprit débile
De projets hasardeux ?

Sous ces platanes verts, loin des regrets moroses,
A l'ombre étendons nous, mêlant aux cheveux blancs
Les parfums de Syrie et les senteurs des roses.
Nargue des cœurs tremblants,

Et buvons ! Evius chasse notre tristesse.
Qu'on trempe dans l'eau fraîche où la source a jailli
La coupe où doit couler le père de l'ivresse,
Le Falerne vieilli,

Et pour chercher Lydé qu'un des esclaves parte !
Qu'elle vienne Lydé chère au peuple romain,
Nouant sa chevelure à la mode de Sparte,
Et la lyre à la main.

F. POUYADOU.

Hosted by Google

TRADUCTIONS DE L'ANGLAIS.

LE CHEVALIER CAPTIF AU TEMPS DE CHARLES Ier.

Quand, les coupes remplies, nous voguons rapidement sur la Tamise, — nos têtes insouciantes couronnées de roses ; — quand nous noyons dans le vin nos douleurs altérées ; quand nous touchons à notre salut et au but de tous nos efforts, — les poissons qui boivent dans la mer, ne connaissent pas une telle liberté !

Quand, semblable à l'oiseau prisonnier, je chanterai d'une voix émue la grandeur d'âme, la douceur, la majesté et les exploits de mon roi quand j'aurai dit hautement ; comme il est grand et bon, — les vents déchaînés qui soulèvent les flots ne connaîtront pas une telle liberté !

Des murailles de pierre ne font pas une prison ; des barreaux de fer ne font pas une cage. Tout cela n'est qu'un ermitage pour l'homme innocent et calme. Si mes amours sont libres, si mon âme est libre, — les anges seulement, qui planent au-dessus de nous, pourront jouir d'une telle liberté !

(Richar Lovelace.)

JEUNESSE ET VIELLESSE.

Jours de ma jeunesse, vous vous êtes doucement écoulés ! Cheveux de ma jeunesse, l'âge vous a blanchis ! Yeux de ma jeunesse, votre vue perçante s'est affaiblie ! Joues de ma jeunesse, vous êtes sillonnées par les rides ! Force de ma jeunesse, toute votre vigueur est éteinte ! Pensées de ma jeunesse, vos joyeuses visions se sont évanouies !

Hosted by Google

Jours de ma jeunesse, je ne désire pas votre retour ! Cheveux de ma jeunesse, je suis content de vous voir tomber ! Yeux de ma jeunesse, vos regards m'ont souvent bien trompé ! Joues de ma jeunesse, vous avez été baignées par mes larmes ! Pensées de ma jeunesse, vous m'avez égaré ! Forces de ma jeunesse, pourquoi regretterai-je votre dépérissement ?

Jours de ma vieillesse, vous coulerez rapidement ! Peines de ma vieillesse, vous passerez bien vite ! Joies de ma vieillesse, que la vraie sagesse vous fasse naître ! Yeux de ma vieillesse, que la religion soit votre lumière ! Pensées de ma vieillesse, ne redoutez pas un froid tombeau ! Espérance de ma vieillesse, tournez-vous vers Dieu !

(TUCKER)

E. H.

Hosted by Google

BROUTILLES BIBLIOGRAPHIQUES.

(10e SÉRIE.)

64. *Oraison funèbre de M. le Dauphin et de Mme la Dauphine*, 1712, in-4o (Omis dans Quérard) par M. Dehillerin.

Dans la liste des fondateurs de l'académie de la Rochelle, nommés par le roi en 1732, se trouvent deux ecclésiastiques du nom de Dehillerin, l'un alors doyen du chapitre, l'autre trésorier de l'église cathédrale de la Rochelle. En 1734, un réglement nouveau plaça le doyen du chapitre au nombre des honoraires de l'académie. M. Dehillerin y figurait donc à deux titres. Mais, très vieux dès lors, il ne prit presque aucune part à ses travaux, et en avril 1744, il déclarait que sa vieillesse ne lui permettait plus de remplir ses devoirs d'académicien et priait qu'on élût quelqu'un à sa place de membre titulaire. Deux ans auparavant cependant, il avait été chargé par le cardinal Fleury d'une mission importante.

Une lettre qu'il avait écrite à un prêtre d'Angers et dont on pouvait tirer parti contre Arnaud le janséniste lui a valu de la part du rédacteur des *Conférences d'Angers* une mention honorable. On y voit que ce grand homme de bien prit en 1690 le bonnet de docteur de Sorbonne; il était alors théologal de la Rochelle; il avait fait ses études au séminaire de Saint-Magloire. Il fut pourvu de la dignité de trésorier en

Hosted by Google

1699, et, trois ans après, choisi par son chapitre pour doyen. Il fut grand-vicaire du diocèse sous MM. de la Frézelière, de Brancas et de Menou, de 1697 à 1748. Il mourut cette année au mois d'octobre, à 89 ans.

Plus jeune, le trésorier fut un membre plus actif de l'Académie. A la séance particulière du 2 mars 1733, il lut une étude sur le caractère, le génie et les mœurs des Rochelais. — Il ouvrit, comme directeur, les séances publiques du 1er mai 1737 et du 16 avril 1738, par des discours à la louange du Roi. Dans le premier il le louait surtout de son amour pour la paix, dans le second de la protection qu'il accordait aux lettres et aux arts. En 1739, il rendit un plus grand service à l'académie. Dans un voyage qu'il fit à Paris il fut présenté à Réaumur, lui parla de ce corps littéraire, et cette visite fut l'occasion de l'honneur que Réaumur fit à l'académie, d'en devenir membre associé. Dans le billet que M. le doyen écrit en 1744 à l'académie pour donner sa démission, il ajoute que M. le Trésorier par les dispositions qu'il a prises ne pourra pas non plus assister désormais aux séances et qu'il trouvera juste qu'on dispose de sa place. En effet la *Gallia christiana* place au mois de juin 1743 la nomination de M. Dehillerin comme abbé de Belval, au diocèse de Reims. Il y est désigné comme visiteur général des carmélites de France. Ce n'est cependant qu'en 1749 qu'il reçut ses lettres d'associé à l'académie de la Rochelle. Porté avec ce titre sur sa liste de 1763, il a disparu de celle de 1769. C'est donc entre ces deux années qu'il faut placer sa mort.

Nous n'avons aucun de ses discours académiques; mais il nous reste son *Oraison funèbre de très-haut et très-excellent prince Monseigneur Louis Dauphin et de son épouse, prononcée dans l'église de la Rochelle, le 10 juin 1712.* — Rochelle, Salvin, 1712, in-4o.

Ce discours est d'un homme assez habile, mais non pas d'un grand orateur, et quel orateur ne faudrait-il pas être pour déplorer dignement ces malheurs de

Hosted by Google

famille qui attristèrent à un si haut point la fin du règne de Louis XIV, pour y montrer tout le néant des prospérités et des grandeurs humaines, après celui qui l'a fait voir dans la mort de la duchesse d'Orléans ? Il semble que Bossuet ait épuisé l'oraison funèbre.

L'exemplaire du discours de M. Dehillerin qui est à la bibliothèque, est chargé de remarques critiques, justes, mais fort sévères, que termine ce mot : « *Scilicet exilium nobis hæc otia fecit*, » œuvre sans doute de quelque prêtre suspect de jansénisme, que je n'ai pu deviner.

Il semble que M. Dehillerin eût été remplacé par un des siens comme trésorier du chapitre ; car sur les registres spéciaux de la cathédrale on trouve au 28 mars 1762 l'enterrement de Pierre Dehillerin trésorier du chapitre, âgé de 75 ans.

Le 26 mars 1789, un Rochelais, du même nom et probablement de la même famille que les précédents, adressa à l'académie un mémoire manuscrit sur *les moyens d'obtenir plus de chaleur d'une quantité donnée de bois de chauffage*, qui avait concouru pour le prix proposé par la Société d'agriculture de Lyon en 1786, suivi du *Projet et du plan d'une cheminée et d'un fourneau économique, inventé par M. Berthelot, ingénieur-mécanicien du Roi*, — et un exemplaire de *la Mécanique appliquée aux arts, aux manufactures et à la guerre*, de ce même Berthelot, 1782, 2 vol. in-4o.

En s'annonçant comme rédacteur du second volume de cet ouvrage, il datait de Versailles et s'intitulait : écuyer, avocat en parlement, commis du département de la guerre, associé correspondant du Musée de Paris.

Cet envoi eut dû attirer l'attention de l'académie, d'autant plus que le mémoire n'était pas sans analogie avec la question qu'elle avait proposée en cette même année 1786, sur la substitution d'un autre combustible au bois pour la confection des eaux-de-vie ; cependant il n'est pas même mentionné sur ses registres et n'établit aucun rapport entre elle et notre concitoyen.

Hosted by Google

Ce même Dehillerin a publié une traduction des *Considérations sur la procédure criminelle de l'italien Pagano*, 1789, in-8°.

Dans sa préface, dont le ton emphatique ne peut qu'en partie être mis sur le compte de l'époque où il écrivait, M. Dehillerin adresse une belle apostrophe : « *O ma patrie ! cité où j'ai pris naissance,* » à la Rochelle (p. 17). Il nous y apprend encore que vingt ans auparavant il s'était promis de consacrer sa vie au barreau, où il débutait (p. 39). On en peut conclure qu'il avait alors plus de quarante ans. Vers l'époque correspondante on trouve sur les registres de la paroisse de Saint-Barthélémy, de la Rochelle, le baptême de plusieurs enfants mâles de ce nom : Emeric-Guy, le 11 juin 1746 — Pierre, en 1752 — Louis, en 1757 — Jean, en 1758. La première date paraît celle qui cadre le mieux avec l'assertion de l'écrivain, dont le nom n'est précédé nulle part d'aucun prénom ou d'aucune initiale.

La traduction du livre de Pagano n'a pas les défauts que pourrait faire craindre la préface ; elle est souple et élégante.

M. Dehillerin annonçait l'intention de traduire les ouvrages sur la même matière, de Pagano, et ceux de Francesco-Vigilio de Barbacovi, conseiller au conseil aulique de Trente. — Je ne crois pas que ce dessein ait été exécuté, et n'ai pas de note ultérieure sur ce Rochelais.

Dans son article Dehillerin, de la *Biographie Saintongeaise*, de ces trois personnes M. Rainguet en a fait une seule.

Je ne crois pas que cette famille subsiste encore à la Rochelle ; mais elle n'est pas éteinte, et il y a à Luçon (Vendée) un monsieur Dehillerin.

L. D.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

PAUL YVON,

SIEUR DE LALEU, DU PLOMB ET DE LHOUMEAU.

(FIN.)

On peut jusqu'ici ne regarder Yvon de Laleu que comme un homme d'un esprit bizarre, obstiné dans toutes ses idées, par conséquent ferme quand elles sont justes, entêté quand elles sont fausses ; mais on peut bien douter qu'il fût fou, et peut-être alors n'était-il pas arrivé à la folie, il y marchait.

De la théologie, il se tourna vers les mathématiques; il y porta le même esprit. Sans avoir appris le latin ni le grec, il avait abordé l'hébreu ; sans avoir fait d'études préliminaires, il avait interprété la Bible ; sans connaître les principes de la géométrie, il chercha, ce qu'il n'eût probablement pas fait s'il les eût connus, la quadrature du cercle et la duplication du cube; c'était toujours Yvon l'ambitieux ; qui pis est, il les trouva, et il fit imprimer sa solution, à la Rochelle, en 1619. Il y joignait une autre découverte de la même valeur, faite par un autre habitant de la Rochelle, Martin Vander-Bist (le jeune Vander-Bist, dit Colin, fut tué au fort de Tasdon, le 11 février 1628), la *parfaite proportion du diamètre à la circonférence.*

Cela ne l'empêchait pas d'accomplir sa tâche de citoyen. Pendant la déplorable guerre de 1622, il se

Hosted by Google

montra brave au combat, actif dans les députations. Cette guerre lui coûta plus que des dangers personnels. Son fils aîné, le sieur du Plomb, fut tué dans la bataille navale du 27 octobre. Le navire sur lequel il combattait fut coulé ; son cadavre ne fut retrouvé que longtemps après sur la côte du Plomb dont il portait le nom, et saigna à l'approche de son frère — circonstance que je transcris sans la certifier. Ce malheur dut porter Paul Yvon à chercher des consolations dans ses opinions religieuses, d'autant plus qu'il avait dans la miséricorde divine une confiance qu'on trouvait excessive, qu'il professait que Dieu *n'a jamais rien fait, fait faire ou permis être fait inutilement ; voire qui ne soit essentiellement saint, juste et bon ; d'où il résulte que tout ce qui paraît au contraire à nos sens n'est et ne peut être que fausse apparence.* C'est probablement à cette époque qu'il faut placer des faits que Des Réaux raconte sans en donner la date, et qui témoignent d'une folie non-seulement avérée, mais dangereuse. Il se crut l'Abraham de la nouvelle loi, *et, pour mieux ressembler à l'autre, un beau matin il s'imagina avoir reçu commandement de Dieu de sacrifier sa femme qu'il aimait fort, et il fallut que ses beaux-frères y missent ordre.* Plus tard cette vision prit un caractère plus orgueilleux encore, mais moins dangereux ; il se crut le Messie, et, se cherchant un précurseur, il crut l'avoir trouvé dans M. de Marca, qui devint plus tard archevêque de Paris. Qu'est-ce auprès de cela que la croyance à son esprit familier, que la manie de se mettre ventre à terre et de se frapper le front de manière à y faire des bosses pour adorer Dieu, que l'idée que Dieu lui commandait d'aller mendier par la ville ?

Soit par suite de son agitation naturelle, soit tourmenté par le blâme réitéré des ministres, soit, comme il le dit, touché des prédications et des entretiens particuliers du capucin Anastase, il abandonna le culte réformé, et embrassa le catholicisme, ou *du moins il fit profession de la religion du prince.* Il semble que

Hosted by Google

cette formule épigrammatique de Tallemant des Réaux doive être attribuée à Yvon lui-même, à moins, ce qui est possible, qu'elle n'eût été généralement adoptée par les protestants. Voici, en effet, dans quels termes Colin annonce ce changement : « Le mercredi, 3 mars (1627), » Paul Yvon, sieur de Laleu, écrivit au consistoire, » s'en étant allé le jour précédent de cette ville, qu'il » ne voulait plus être de la religion réformée, mais de » celle de son roi. » Ce passage, confirmé par Réveau, constate que des Réaux s'est du moins trompé en plaçant cette conversion *après la prise de la Rochelle ;* elle devança le siége. Yvon fut chargé d'une mission qui eût pu prévenir cette catastrophe. Le 26 août 1627, le duc d'Angoulême l'envoya porter au roi la proposition que faisaient les Anglais, et qu'il croyait pour lui qu'on devait accepter, de se retirer de l'île de Ré pourvu que Sa Majesté fît raser le fort Louis. Mais Louis XIII jugea aussi peu sûr que peu honorable de donner à la crainte ce qu'il avait refusé à des réclamations désarmées. Le siége de la Rochelle s'en suivit bientôt. Pendant cette crise, Yvon y resta, faisant toujours partie du corps de ville, mais sans prendre aucune part aux affaires. Il ne la quitta qu'au milieu du mois de mai 1628, lorsqu'il sentit que dans la pénurie de vivres où l'on était, toute bouche inutile était nuisible. Une négociation dont Godefroy voulait le charger pour le roi ayant échoué, il sortit alors de la ville à l'aide d'un sauf-conduit, que son beau-frère Pierre Tallemant lui avait obtenu. Cependant nommé l'année suivante un des commissaires qui, remplaçant le corps-de-ville aboli, devaient aviser aux affaires de la ville, il n'accepta pas ces fonctions.

En décembre 1633 il quitta la Rochelle pour habiter Paris, où l'avaient devancé les Tallemant. Il y demeurait dans la rue des Vieux-Augustins, qu'il quitta sept ou huit ans avant sa mort pour habiter à Saint-Denis, auprès d'un couvent de carmélites dont il connaissait la supérieure, et auquel il fit pendant presque tout ce ce temps une rente annuelle de six mille livres. Il y

Hosted by Google

partageait son temps entre ses inspirations dévotes et ses travaux mathématiques. Il n'avait jamais renoncé à la prétention de faire accepter ses découvertes. En les appuyant dans un discours mathématique, imprimé à Bordeaux, en 1623, il avait attaqué les bases mêmes et la certitude des mathématiques; il revint sur ce sujet en 1630 : les mathématiciens lui répondirent tout simplement qu'il était aussi fou qu'ignorant, et d'une folie que ne guérirait aucun ellébore. Il chercha alors un mathématicien qui pût dessiner ses figures et démontrer sous sa direction les conséquences qu'il en voulait tirer : il crut l'avoir trouvé dans Jacques Pujos, fils d'un de ses commis. Pujos dessinait, démontrait tant qu'il voulait, mais arrivait toujours à conclure que « des démonstrations de M. de Laleu une partie seule- » ment est vraie, et l'autre partie ne paraît vraie en » aucune manière », c'est-à-dire qu'elles ne démontraient rien. Yvon n'en fit pas moins imprimer, en 1638, le travail où se trouvent ces aveux souvent répétés, avec ce titre : « *Propositions mathématiques de Monsieur de* » *Laleu, démontrées par J. Pujos.* » Il mit à la suite ses propres réflexions, où par des figures tantôt géométriques, tantôt mystiques, avec des mots hébreux et des passages de la Bible tiraillés en tout sens, il croit démontrer tout ce qui lui plaît, l'inanité des mathématiques, la vérité de ses propres doctrines, et surtout sa haute valeur personnelle. Il semble en effet s'identifier avec Jésus-Christ lui-même, par cette déclaration apocalyptique :

« Sous le double anagramme de mon nom, PAUL » YVON, j'ai déclaré que *un loup y a, uny au Pol,* » démon de la machine ronde, prouvent que l'esprit » de l'agneau et le sien sont comme un au monde. » Et il s'applique un passage d'Isaïe.

Il faut avouer que Descartes n'était que poli lorsqu'il écrivait au père Mersenne à propos de ce livre : « Vous » m'avez obligé de m'excuser envers M. de Laleu; car » enfin je ne saurais, en bonne conscience, lui man-

Hosted by Google

» der aucune chose de son livre qui ne le désobligeât » davantage que mon silence. » D'autres cependant le prirent plus au sérieux, et on publia, en 1643, une *Réfutation du libelle de J. Pujos touchant la quadrature du cercle.* En fait, ce livre rend vraisemblables toutes les historiettes de Des Réaux, et prouve mieux qu'elles la folie d'Yvon de Laleu. Cette folie, qui veut expliquer la Bible par les mathématiques ou les mathématiques par la Bible et les féconder l'une par l'autre, doit occuper une case particulière dans les cadres des aliénistes : elle n'est pas rare, et, sans sortir de la Rochelle, il ne faudrait pas remonter bien haut dans le temps pour trouver, dans un homme très-véritablement savant, un pendant à M. de Laleu.

Mais cette manie, fort éloignée de l'imbécillité, n'exclut pas la vérité et même la profondeur. On en trouverait peut-être des traces derrière les nuages qui couvrent les pensées d'Yvon. Et d'abord il apprécie fort bien son propre dessein. *Il ne veut point dire que le cercle puisse être véritablement rendu carré, mais que de tous les hommes qui ont été et sont sur cette terre, nul n'a de si près approché de la vraie quadrature du cercle et du double du cube que lui ;* ce qui peut être faux, mais qui n'est pas fou. Il trouve dans l'homme, en commentant saint Paul, *un composé d'esprit moteur, âme agente rationnelle et corps patient sensuel ;* ce dont on pourrait bien tirer le vitalisme. Il se moque de la science de ceux qui *croient qu'il n'est pas plus vrai que Dieu est qu'ils sont ;* et assure que la mort amènera pour l'homme une lumière qui lui fera voir que sa prétendue vérité n'était qu'erreur. *Pour moi*, ajoute-t-il, *j'adore et me tais ;* ce que Kant n'eût peut-être pas désavoué. Mais que peut-on être sûr de saisir derrière son effroyable jargon ?

Il paraît que sur la fin ses visions influèrent même sur sa vie d'affaires. Il conserva pourtant sa santé physique dans toute sa force. « C'était, dit l'auteur » des historiettes, un si beau vieillard et si vigoureux,

Hosted by Google

» qu'on lui demandait si c'était pour quelque maladie
» que les cheveux lui étaient blanchis. Il se fit peindre
» dans une chaise, avec une robe de chambre de
» velours noir; un rayon tiré par le signe du sagit-
» taire, comme un flèche, lui passait par la tête et lui
» sortait par la bouche. Il avait à la gauche une espèce
» de temple ouvert et un tombeau au milieu couvert
» d'un drap noir : peut-être était-ce celui de sa femme.
» qui était morte assez jeune. »

Le 20 janvier 1646, son fils, Pierre Yvon, sieur de Lozière, intendant à Grenoble, donne procuration pour prendre l'administration des biens de son père, défunt messire Paul Yvon, seigneur de Laleu, dans le pays d'Aunis et ville de la Rochelle; ce n'est que le 18 décembre 1649 qu'il rend aveu de ses terres de Laleu au baron de Châtelaillon. C'est donc en janvier 1646 ou en décembre 1645 qu'il faut placer la mort de Paul Yvon. Bien qu'il eût longtemps survécu à un veuvage prématuré et qu'il fût d'inclination amoureuse, il se vantait d'avoir respecté ce veuvage et d'avoir avant son mariage respecté son célibat, vanterie qui ressort singulièrement au milieu des vanteries fort différentes dont abondent les Historiettes. D'après Des Réaux, qu'on ne saurait accuser d'indulgence à son égard, ni, je pense, à l'égard de personne, *il avait beaucoup donné dans sa vie ;* il était homme de bien et fort charitable. Ainsi ce fou qui s'était montré brave dans la guerre, et dans la paix habile à gérer ses affaires, habile à gérer les affaires publiques, ce fou était en outre loyal, bienfaisant et chaste ! De combien de sages en pourrait-on dire autant ?

A cette notice, j'ajoute deux notes sur deux points assez confus; l'une sur les livres d'Yvon, l'autre sur sa famille.

Malgré l'assertion de l'éditeur des Historiettes, ce

Hosted by Google

n'est pas la publication de ce livre qui a fait connaître ceux de Paul Yvon ; Arcère tout au moins en avait cité deux auparavant, mais sa liste n'est pas complète. J'ajoute ce que je puis :

1º *Quadrature du cercle, ou moyen de trouver un quarré égal au cercle donné et au contraire un cercle égal au quarré proposé, ensemble le double du cube*, inventée et trouvée par Paul Yvon, sieur de Laleu, l'un des échevins de la Rochelle, avec les éclaircissements par opérations numérales, et la parfaite proportion du diamètre à la circonférence donnée et adjoutée par Martin Vander-Bist, marchand habitant de la Rochelle. A la Rochelle, de l'imprimerie de Hiérosme Haultin, par Corneille Hertmann, 1619, in-8º de 52 pages.

Arcère avait incontestablement ce livre sous les yeux, mais il n'est pas parvenu à la Bibliothèque de la ville. Yvon (*Propositions*, p. 130) l'appelle sa première feuille.

On trouve dans le catalogue de la bibliothèque du maréchal d'Estrée, numéro 7998 :

2º *Pauli Yvonis de la Leu, circulum quadrandi et cubum duplicandi modus*. Rupellæ, 1619, in-4º. fig.

Nous savons, par Des Réaux, qu'Yvon ne savait pas le latin. Il avait donc fait traduire son livre.

Yvon cite (*Propositions*, p. 111) :

3º *Discours mathématicq*, imprimé à Bordeaux dès 1623.

Il parle, dans sa lettre au père Anastase, d'une figure publiée dès l'année 1630, et le catalogue de Galloys, numéro 2542 des in-4º, donne :

4º *Examen de la duplication du cube et de la quadrature du cercle*, par le sieur de la Leu. Paris, 1630.

C'est probablement ce livre qu'il dédia au Roi par une épitre où il disait qu'il était l'homme dans le soleil et défiait le Roi de le tuer avec tout le régiment des gardes. — Peu de temps après il regretta son épitre, en apprenant que le Roi venait de faire fondre une assiette d'or qu'il lui avait offerte pendant le siège de

Hosted by Google

la Rochelle, et sur laquelle il avait fait graver son opération pour la quadrature du cercle.

Enfin, Arcère cite et j'ai sous les yeux :

5° *Propositions mathématiques de M. de la Leu,* démontrées par J. Pujos. Paris, Louis Sevestre, 1638, fig. in-f° de 136 pages, plus deux lettres (8 pages), l'une à M. de Lozière, son fils ; l'autre au père Anastase, capucin. — Cette dernière est fort importante pour l'histoire des idées d'Yvon.

L'expression de Des Réaux : *Il mettait toujours pour titre : Propositions etc.*, semble indiquer qu'il y avait plusieurs ouvrages sous ce titre. Celui que je viens de citer ne ressemble pas du tout en effet à celui que l'auteur avait donné au couvent des Blancs-Manteaux de Paris, qui se retrouve à la Bibliothèque de l'arsenal à Paris et que les notes de la troisième édition des Historiettes décrivent ainsi :

6° *Propositions mathématiques de Monsieur de Laleu,* démontrées par J. Pujos. Paris, Louis Sevestre, 1638. L'ouvrage est précédé d'un tableau contenant la dédicace, par Paul Yvon, sieur de Laleu, au révérend père Anastase, capucin. A la fin du livre, dans un autre tableau, on voit une lettre écrite par « un écolier d'un mois initié aux sciences » et signée Jacques Pujos, la Rochelle, 1er mars 1633. Le volume est farci de figures mathématiques et cabalistiques.

La Biographie Saintongeaise cite de ces *Propositions* une édition in-12 ; je ne sais sur quelle autorité.

Je n'ai pas de recherches personnelles sur la famille d'Yvon ; je me borne à mettre en ordre, autant que je le peux, les notes de M. Jourdan :

Paul Yvon, écuyer, plus tard chevalier, sieur de Laleu, Lhoumeau, le Plomb, Cougnes, la Pelouzière, Saint-Maurice et Lauzière. — On trouve dans un volume de la Bibliothèque de la Rochelle, *Droits et Domaines du Roi*, à la fin, un dénombrement du domaine considérable de Paul Yvon, à Laleu.

Hosted by Google

Il épousa Marie Tallemant, fille de François Tallemant et de Louise Thévenin, veuve de Pierre Dujau, qui avait une autre fille et trois fils.

Nous savons par Des Réaux que Marie mourut assez jeune; par Réveau qu'elle était morte en 1628, mais sans qu'il dise combien de temps auparavant.

Ils eurent pour enfants :

Paul, sieur du Plomb, tué au combat naval du 27 octobre 1622.

Jeanne, née au mois de novembre 1601, mariée à René de Béchillon, chevalier, sieur de la Girardière, dont elle eut un fils, René, mort avant 1650 et une fille, Françoise, mariée à François de Bessay, comte de Traversay.

Marie, mariée au mois de juillet 1623 à Jacques-Henri, sieur de Chéusse, Coudun, la Maison-Neuve, conseiller du Roi au présidial, décédé en 1656. — Tallemant des Réaux en parle.

Gédéon, né le 22 août 1605, qui eut pour parrain le maire Louis Berne.

Jean, né le 9 janvier 1611; — Pierre, né le 9 janvier 1611, baptisé le 14. — Sont-ce deux gémeaux? Est-ce une erreur?

Pierre, sieur de Lauzière, baptisé le 20 août 1612, désigné en février 1650 comme le principal héritier de son père, et peut-être le seul de ses enfants mâles qui lui ait survécu. Il est le héros d'une des historiettes de son cousin Des Réaux. Mort avant 1657.

M. Jourdan rencontre encore :

Une Marie Yvon, mariée à Gilles Leboiteulx, morte avant 1631, où sa fille épouse Luc de Baussay, marchand à Cognac. Sont au contrat (Cousseau) Paul Yvon, Pierre Tallemant, Jacques-Henry. — Ce doit être une sœur de M. de Laleu.

En 1566, un Jean Yvon figure comme parrain sur les registres protestants.

Un Léonard Yvon épouse Anne Favre; ils ont pour

Hosted by Google

enfants : Jeanne, en 1607, — Jacques, en 1609, — Gabriel, 5 décembre 1615, — Esther, octobre 1617.

Un Gabriel Yvon, abjure le catholicisme le 17 novembre 1616, et épouse le 25 décembre Esther Begnon, dont il a Esther, septembre 1617, — Anne, novembre 1618, — Pierre, avril 1620, — Gabriel, 20 juin 1621.

Un de ces deux Gabriel Yvon épouse Marguerite Baraud, dont il a en 1650 un fils nommé aussi Gabriel.

Un Ezéchiel Yvon est, en 1628, parrain de Anne, fille de Jacques Bibaut.

Auxquelles de ces familles rapporter :

Jean Yvon, écuyer, nommé dans un acte de la cathédrale, le 17 février 1653, comme ayant charge de Paul Yvon, sieur de Laleu. (*Bibliog. Roch.*, nº 147.) Ces mots *ayant charge*, mal compris, ont fait croire qu'il était chargé de pouvoir de Paul, et que, par conséquent, celui-ci existait encore en 1653.

Jacques Yvon, écuyer, sieur de la Roulière, demeurant, en 1650, en sa maison noble des Roches, paroisse de Château-Guibert, en Poitou (acte Cherbonnier).

Pierre Yvon, receveur des deniers du Roi (reg. de la paroisse Notre-Dame, 1671), peut être le même que

Pierre Yvon, sieur de la Rivière, conseiller, receveur des deniers d'octroi (reg. par. Saint-Barthelémy, 1674, 1675), qui laisse pour veuve Marie-Anne Tharay, et pour fille Marie-Anne Yvon, née vers 1702 et morte le 26 mars 1738 (même paroisse).

L. Delayant.

Hosted by Google

LES PREMIERS TEMPS DE L'OPÉRA

EN FRANCE.

CHAPITRE II.

LES SUCCESSEURS DE LULLY.

Depuis la mort de Lully, jusqu'à l'*avènement* de Rameau, l'opéra ne vécut en quelque sorte que sur son vieux répertoire. Cependant plusieurs musiciens s'étaient essayés sur cette scène, mais ils n'avaient fait que copier la manière de leur prédécesseur, ils avaient peut-être bien épuré le style de ce maître, mais leurs œuvres manquaient de ce je ne sais quoi qui émotionne la foule et excite l'admiration.

Quoi qu'il en soit, pour ne pas interrompre la série des hommes qui ont illustré le grand opéra, je ne dois pas passer sous silence les trois compositeurs de mérite, sinon de génie, qui continuèrent l'œuvre de Lully: ce sont Colasse, Destouches et Campra.

Le premier avait été nommé, dès 1683, maître de la chapelle royale. Lully, qui l'aimait beaucoup, lui avait laissé par testament une pension et un logement, mais s'étant mal comporté envers les fils de son ancien maître, ceux-ci obtinrent contre Colasse un jugement qui le dépossédа de son héritage.

Pour s'en consoler, il s'adonna à l'alchimie où il dépensa le peu qui lui restait.

Il avait eu quelquefois des accès de démence; l'un

Hosted by Google

de ses opéras, *Polyxène et Pyrrhus,* représenté en 1700, étant tombé à plat, cet échec acheva de lui troubler la raison, de façon qu'il devint tout à fait idiot et mourut en 1709, à soixante-dix ans. Il avait écrit huit opéras et un ballet.

On prétend qu'il possédait un grand nombre d'airs de son maître qu'il utilisait dans ses propres compositions. M. Fétis raconte à ce sujet une anecdote assez plaisante : « Un jour, écrit ce savant biographe, Colasse » se prit de querelle avec un acteur de l'Opéra, et la » dispute se termina par un combat à coups de poing » dans lequel le compositeur eut ses habits déchirés. » Un de ses amis, le voyant en cet état, lui dit : comme » te voilà fait ! — Comme quelqu'un qui revient du » pillage, répondit La Rochois, qui se trouvait pré- » sente. »

Ses œuvres n'eurent jamais un grand succès, à part son opéra de *Thétis et Pélée,* qui plut quelque temps au public. Sa musique était, du reste, plus estimée à la cour qu'à la ville ; on lui préférait généralement Destouches.

Ce dernier était né à Paris, en 1672 ; il écrivit de bonne heure pour la scène, et son premier opéra, *Issé,* fit un tel plaisir à Louis XIV, qu'il s'écria que Destouches était le seul homme qui pût le consoler de la perte de Lully. Cependant tout le monde ne partageait point la manière de voir du grand roi à l'égard de cet artiste, car les beaux esprits du temps, à propos de son opéra de *Callirhoé,* qui fut représenté en 1712, sous les paroles d'un poète nommé Roy, firent la satire suivante :

Roy sifflé,
Pour l'être encore,
Fait éclore
Sa Callirhoé ;
Et Destouche
Met sur ses vers
Une couche
D'insipides airs.

Sa musique,
Quoiqu'étique,
Flatte et pique
Le goût des badauds.
Heureux travaux !
L'ignorance
Récompense
Deux nigauds.

Destouches mourut à Paris, en 1749, après avoir fait représenter dix opéras.

Campra était de beaucoup supérieur aux deux auteurs précédents : il ne s'était point contenté comme eux de copier servilement la manière de Lully. Élevé loin de la capitale, il n'avait point été influencé par l'audition des œuvres de ce maître.

Il avait étudié la musique à Aix, en Provence, où il était né le 4 décembre 1660. Son professeur avait été le maître de chapelle de la cathédrale de cette ville, un prêtre nommé Guillaume Poitevin. Ayant fait de rapides progrès sous la direction de cet ecclésiastique, il fut appelé à Toulon en qualité de maître de chapelle de la principale église de cette ville. Puis il remplit ces fonctions successivement à Arles et à Toulouse. Ce fut dans cette dernière ville que la renommée vint le chercher pour le conduire à Paris, en 1694, où il obtint la place de maître de chapelle de Notre-Dame.

Bien que cette place répondît amplement à ses besoins matériels, les succès modestes de la maîtrise ne suffisaient pas à son ambition ; il souhaitait la gloire bruyante du théâtre, il voulait entendre son nom retentir à l'Opéra, il désirait que ses œuvres fussent chantées non plus par des chantres à la voix nazillarde, mais par des chanteurs formés dans les écoles d'Italie.

Il s'essaya dans ce genre en écrivant une partition en collaboration avec Destouches, mais il signa cette œuvre, dont le titre était l'*Europe galante*, du nom de

Hosted by Google

son frère Joseph, basse de violon, comme on disait alors, à l'orchestre.

Ce premier essai ayant réussi, il abandonna complètement la musique religieuse et s'adonna tout entier au genre dramatique.

Il fit représenter plus d'une vingtaine d'opéras, écrits soit par lui seul, soit en collaboration, qui lui valurent le titre de maître de chapelle du roi (1) et une pension de quinze cents livres, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1744.

Bien que son éducation eût été fort imparfaite, son style avait de la couleur, de la vivacité et une certaine originalité qui assura le succès de ses œuvres jusqu'à l'arrivée de Rameau.

CHAPITRE III.

RAMEAU.

J.-B. Rameau fut incontestablement le plus grand musicien français du XVIIIe siècle et l'un des plus grands musiciens français qui ait jamais existé. Ses prédécesseurs n'avaient fait que copier plus ou moins le genre italien en le modifiant légèrement : il laissa complètement les habitudes de ses devanciers ; il comprit le premier que le genre de musique qui convenait à la langue du Dante pouvait bien n'être pas celui dont la langue de Molière s'accommoderait le mieux ; il ne réforma pas seulement le système de l'Opéra français, il fit plus pour l'art musical : il donna des bases rationelles au système de l'harmonie.

Avant lui, il n'existait aucun traité sérieux de l'art d'écrire la musique ; c'était de routine que les maîtres

(1) Il est bon de remarquer que le titre de maître de chapelle ne s'appliquait pas alors seulement au chef de la musique religieuse, mais à toute espèce de chef d'orchestre ou même de compositeur. Ce mot avait la signification qu'a encore aujourd'hui en allemand kapelmeister.

Hosted by Google

Italiens montraient à leurs élèves les accords dont ils devaient se servir et ceux qu'ils devaient éviter, ceux qu'on peut employer dans tous les cas et ceux qui exigent des préparations. On connaissait le contrepoint, c'est-à-dire l'étude des consonnances et des dissonnances, mais l'harmonie proprement dite, c'est-à-dire la science des accords, n'existait pas. Le premier il trouva leur génération et leurs renversements. Sa théorie n'était pas rigoureusement irréprochable, et les savants Allemands et Français qui vinrent après lui modifièrent ses principes, mais il ne lui reste pas moins le mérite d'avoir ouvert cette voie nouvelle à la science musicale, qui était en quelque sorte dans les langes avant lui.

Ce grand homme était né à Dijon, le 25 octobre 1683. De bonne heure, il montra les plus grandes dispositions pour la musique, puisqu'à sept ans il exécutait déjà sur le clavecin tous les morceaux qu'on lui présentait. Néanmoins, ses parents le destinèrent à la magistrature et pour cela on le plaça dans un collége de jésuites dont il se fit chasser par son peu d'aptitude pour les lettres, joint à un caractère violent et emporté.

Il se livra alors en liberté à l'étude de son art chéri ; mais ses progrès devaient bientôt être arrêtés : à l'âge de dix-sept ans, il s'éprit d'un violent amour pour une jeune veuve à laquelle il consacra tout son temps et toutes ses facultés. Comme il était fort ardent, il n'eut pas plus tôt fait connaissance de cette femme, qu'il laissa de côté la musique pour ne plus s'adonner qu'à sa nouvelle passion. Lorsqu'il ne pouvait point la voir, il lui écrivait, ne laissant pas s'écouler un instant sans qu'il pensât à elle.

Cet amour ne lui fut pas complètement inutile, car sa bien-aimée s'étant moquée de son orthographe et des fautes de français qu'il faisait dans la conversation, il résolut d'apprendre au moins sa langue.

Ses parents, effrayés de l'état de débauche dans lequel il vivait, l'envoyèrent à Milan perfectionner son éduca-

Hosted by Google

tion musicale qui n'avait pu être que fort incomplète à Dijon.

Il arriva à Milan au moment où florissaient au théâtre Scarlatti et Caldara. Son génie se fortifia dans la fréquentation de ces grands hommes.

Cependant il ne resta pas assez longtemps en Italie pour compléter entièrement ses études. Il rentra en France avec une troupe de chanteurs ambulants, en qualité de premier violon de leur orchestre. Il parcourut ainsi Alby, Nîmes, Marseille et Lyon, villes où il se fit connaître comme organiste. Ses improvisations fixèrent sur lui l'attention de la foule. Encouragé par ces premiers succès, il résolut de se faire entendre à Paris, ce point de mire de tous les artistes de l'Europe.

Il s'y rendit en 1717, mais il ne put pas y rester longtemps ; à cette époque brillait un organiste nommé Marchand, qui avait le privilège de faire courir tout Paris, lorsqu'il touchait les orgues du couvent des Grands-Cordeliers. Rameau se lia avec lui et obtint d'être son aide, mais Marchand devinant son génie eut peur d'être éclipsé par lui et le renvoya. Un concours s'ouvrit alors pour une place d'organiste à l'église de Saint-Paul. Notre héros se présenta ; il n'avait pour concurrent qu'un enfant, nommé Daquin, qui acquit par la suite une certaine célébrité. Soit que la jeunesse de Daquin prévint en sa faveur, soit que Marchand, qui jugeait le concours, y mit de la partialité, Rameau fut évincé et réduit à se fixer à Clermont-Ferrand en qualité d'organiste de la cathédrale.

Quel désespoir dut s'emparer de ce grand artiste, quand il se vit de nouveau relégué en province, parvenu à l'âge de trente-quatre ans sans avoir pu faire connaître son talent de compositeur ! Il dut parfois douter de son génie ; mais il y a quelque chose dans le cœur de l'artiste qui lui donne la confiance et le soutient au milieu des épreuves. C'est ainsi que Beethoven n'abandonna pas une fois la voie que lui traçait son génie, bien qu'il ne fût pas compris par ses contempo-

Hosted by Google

rains ; le grand Sébastien Bach, qui vivait au XVIIe siècle, n'est estimé à sa juste valeur que depuis quelques années ; Meyerbeer commença sa carrière musicale par deux opéras allemands qui tombèrent lourdement. Rien n'arrêta ces grands hommes dans leur marche, ni les déboires, ni les moqueries de la routine. Lorsque Mozart fit représenter son *Don Juan*, il fut réduit à répondre aux connaisseurs qui lui conseillaient de corriger son œuvre : « J'écris seulement pour moi et quelques-uns de mes amis. »

Notre Rameau lui aussi écrivait, à l'époque de sa vie où nous sommes arrivés, pour lui seul, car il n'avait à son service ni public, ni exécutant.

Ce fut dans le silence de la province, dans une ville isolée au milieu des montagnes, qu'il forma la résolution de s'instruire. Quelques livres de physique traitant des résonnances des corps sonores le mirent sur la voie de son système de la basse fondamentale. Il écrivit alors son traité et résolut de le faire imprimer à Paris. Il rentra dans cette capitale, après s'être libéré à grand peine et par ruse de ses fonctions d'organiste et fit éditer son ouvrage. Dès son apparition, le traité de la basse fondamentale fut violemment attaqué par les musiciens de cette époque : ce fut pour lui une bonne fortune, car les discussions que suscitèrent ses théories nouvelles le firent connaître.

Les élèves de clavecin abondèrent alors chez lui. Il trouva un éditeur pour ses compositions, une place d'organiste lui fut accordée et il s'illustra dans ce genre.

Mais là n'était point le but où tendaient ses désirs : l'opéra lui semblait la terre promise, et nouveau Moïse, il craignait de mourir sans pouvoir l'atteindre.

Il y parvint cependant.

Il donnait des leçons de clavecin à la femme du fermier général la Popelinière, qui le prit en affection. M. de la Popelinière, qui recevait chez lui beaucoup d'artistes et d'hommes de lettres, obtint de Voltaire

qu'il fît pour le protégé de sa femme un libretto d'opéra. Voltaire écrivit pour lui le drame lyrique de *Samson*, et cette œuvre fut représentée chez la Popelinière, qui avait à son service un théâtre avec un orchestre complet.

Rameau n'avait pas alors moins de cinquante ans. Que d'artistes ont fini leur carrière à l'âge où celui-ci commença la sienne ! Mais il n'était pas encore à la fin de ses malheurs.

Le directeur de l'Opéra lui refusa la représentation de son œuvre, alléguant qu'il ne pouvait faire exécuter sur un théâtre un sujet biblique. La Popelinière lui acheta alors de l'abbé Pellegrin un libretto, *Hippolyte et Aricie*, que Rameau mit en musique et qui fut représenté en 1732.

La nouveauté de la forme surprit le public habitué aux procédés de Lully et de Campra, et comme cela arrive pour les premières productions de tous les novateurs, on condamna ce qu'on ne pouvait comprendre de prime-abord. L'œuvre de Rameau tomba donc à la première audition.

Cette fois-ci, il sentit son courage l'abandonner, il crut avoir fait fausse route et faillit renoncer à son art. Mais ses amis veillaient pour lui, ils montèrent une cabale pour culbuter les partisans exclusifs de la musique italienne, et imposèrent de force la partition d'*Hippolyte et Aricie ;* ils firent entendre aux Parisiens que la musique qu'ils trouvaient trop savante ne leur semblait ainsi que parce qu'ils étaient trop ignorants. Peu à peu on admira ce qu'on avait sifflé, et par suite d'une brusque révolution, qui n'est point rare dans la critique, on adora ce qu'on voulait brûler et l'engouement fut tel bientôt, qu'on ne voulait plus entendre que la musique du musicien de Dijon.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée le 12 septembre 1764, c'est-à-dire trente-et-un ans après la première représentation d'*Hippolyte et Aricie,* Rameau écrivit vingt-cinq opéras et opéras-ballets, dont voici

Hosted by Google

les noms : les *Indes galantes*, en 1733; *Castor et Pollux*, en 1735; les *Talents lyriques* et *Dardanus*, en 1739; les *Fêtes de Polymnie* et le *Temple de la gloire*, en 1745; les *Fêtes de l'hymen et de l'amour*, en 1747; *Zaïs* et *Pygmalion*, en 1748; *Naïs*, *Platée* et *Zoroastre*, en 1749, pièce dans laquelle étaient intercallés à peu près tous les morceaux de Samson; la *Guirlande*, en 1751; *Daphée et Églée* et *Lysis et Délie*, en 1753; la *Naissance d'Osiris* et *Anacréon*, en 1754; *Zéphire*, en 1755; *Nélie* et *Mirthis*, en 1756; *Jo*, en 1750; les *Surprises de l'amour* et les *Sybarites*, en 1759, et les *Paladins*, en 1760. Deux opéras, *Abaris* et *Linus*, ne furent pas représentés.

De tous ces ouvrages, le plus célèbre fut sans contredit *Castor et Pollux*. L'air *Tristes apprêts, pâles flambeaux*, est un des plus beaux morceaux qui existent, on le chante encore de nos jours dans les concerts. Le poëme était de Gentil Bernard, ce fut même le seul ouvrage que cet auteur laissa imprimer de son vivant. Grimm, bien que partisan exclusif de la musique italienne, ne put s'empêcher de reconnaître le mérite de la partition. « Cet opéra tomba d'abord, dit l'auteur du » *Petit Prophète*, comme tous les ouvrages de Rameau, » mais c'est aujourd'hui le seul pivot sur lequel repose » la gloire de la musique française. Quand cette gloire » est aux abois, et cela lui arrive à tout moment, on » descend à l'opéra la chasse des frères d'Hélène, » comme à Sainte-Géneviève celle de la paysanne de » Nanterre. » Ces quelques mots, de la part d'un homme qui n'aimait point la musique française, est le plus bel éloge de l'opéra dont il est question.

Rameau écrivit plusieurs ouvrages théoriques qui augmentèrent sa réputation en France et surtout à l'étranger. (1) Le roi lui donna le titre de compositeur du cabinet créé pour lui. Il fut attaqué cependant avec beaucoup d'apreté, surtout par Grimm et Diderot, qui traitaient sa musique de barbare et de baroque. Mais les

(1) Ils furent traduits en Allemand et en Italien, presqu'aussitôt leur apparition.

Hosted by Google

critiques lui plaisaient presqu'autant que les louanges. Il recherchait tous les moyens pour défendre ses opinions et il entamait des polémiques même sur des sujets qu'il ne connaissait qu'imparfaitement.

Le succès retentissant de ses œuvres fixa l'attention des étrangers sur notre scène lyrique, et bientôt l'Allemagne et l'Italie musicales firent invasion sur notre territoire. Le chef de la faction allemande se nommait Gluck, le représentant du parti italien était Piccini. A l'arrivée de Rameau, le public s'était divisé en deux camps, les Lullistes et les Ramistes; bientôt la dispute s'envenima singulièrement et les deux armées, en changeant de drapeaux, changèrent de noms. Les premiers s'appelèrent Piccinistes et les seconds Gluckistes. C'est là l'époque la plus curieuse de l'histoire de l'opéra français, mais avant d'entamer cette grande question, fidèle à mon programme, je donnerai quelques détails biographiques sur les deux champions qui se partagèrent d'une façon si animée l'opinion publique dans notre pays.

LÉON MÉNEAU.

(*La suite à la quinzaine.*)

PAUVRE PIERRE.

ÉLÉGIE.

Et l'esprit et le cœur ensemble se parlaient.

Un soir que, fraiche guirlande,
Sur la lande
Dansaient filles et garçons
Aux chansons,
Devant ce bonheur folâtre,
Du vieux pâtre
Le cœur triste a soupiré
Et pleuré.

— « Mon cœur pourquoi cette larme
Qui vous charme
Et ce langoureux souci ? »
— « Le voici :
C'est que je pense à ta Rose,
Frêle rose,
Qu'ont brisée en son printemps
Les autans.

» Dans l'essaim de ces bergères
Qui, légères,
Passent jetant à tes pleurs
Jeux et fleurs,
Je la vois, svelte, rieuse
Et joyeuse,
Fouler de ses pas les prés
Diaprés.

» La voilà, toute charmante,
A sa mante
Portant bouquet d'églantin
Et de thym ;
Et je la suis pour entendre
Sa voix tendre
Qui jette à mon noir chagrin
Ce refrain :

« Le zéphir dit à la rose
» Fraîche éclose :
» Viens avec moi voyager.
» — Dieu léger,
» Au gazon serai fidèle,
» Car ton aile
» Ici cache amour trompeur,
» Et j'ai peur. »

— « Oui c'est le chant que ma mère,
Joie amère !
Faisait à Rose essayer
Au foyer,
Lorsqu'auprès de Jacqueline,
Orpheline,
Ma Rose venait s'asseoir,
Chaque soir ! » —

Et de molle erreur bercée,
La pensée
Du pâtre, écoutant la voix
D'autrefois,
Murmure : redis encore,
Voix sonore
Qui me charmes et me plais,
Tes couplets.

Hosted by Google

Et le rêveur, moins morose,
Parle à Rose :
« Fleur de franchise est vertu ;
M'aimes tu ? »
Elle répond vive et fière :
« Tais toi, Pierre, »
Mais son œil épanoui
A dit oui.

C'est l'aveu de sa tendresse !
Fol d'ivresse,
Il s'élance : « sur ta croix,
Je te crois ! »
Et quand cesse de la danse
La cadence,
Il veut à son front poser
Un baiser.

Las ! alors la chère image,
Pur nuage,
Fuit comme un charme moqueur.....
— O mon cœur,
Taisez-vous ! la fiancée
S'est lassée
De vivre, ange gracieux,
Loin des cieux.

Paix mon cœur ! la courte trève
D'un doux rêve
Ne saurait de mon penser
Effacer
Et son heure d'agonie
Infinie
Et son cri navré d'émoi :
« Songe à moi !

Hosted by Google

Cette croix, ces chants, ces cierges,
Et ces vierges
Qui la portent lentement,
Et l'amant
Qui, pâle, marche au cortège
Et protège
De sa main et de son œil
Ce cercueil,

Et la dolente prière,
La dernière,
Que récita le recteur :
« Sans frayeur
» Au milieu des morts repose,
» Blanche Rose,
» Et mêle au sol des défunts
» Tes parfums ! »

Ah ! jetez, rieuses filles,
Si gentilles,
A l'entour des verts buissons
Vos chansons !
Que le bonheur, comme l'onde
Fraiche et blonde,
Tombe en l'urne de vos jours,
Et toujours !

Moi, je retourne, à cette heure
Où l'on pleure,
Sur la tombe où mon trésor,
Rose, dort,
Prosterné dans la poussière,
A sa pierre
Demander las de souffrir
A mourir !

Hosted by Google

ENVOI

A MADAME ***.

Un jour, m'avez dit, Madame,
— « Sur mon âme,
» Oncques ne lus joli rien
» Aussi bien
» Que le conte de Gironne
» Qui fleuronne
» A l'égal du blanc jasmin
» De ma main. »
Tant fut douce la louange,
Qu'en échange
Je vous offre cet écrit.
Il sourit
Et vous veut pour sa marraine.
Fée ou Reine,
Ayez regard enchanteur
Pour l'auteur.

H. V.

Hosted by Google

LES VIEUX AIRS.

SONNET.

Un souvenir heureux est peut être, sur terre,
Plus vrai que le bonheur !
(Alfred de MUSSET.)

Ce jour-là, j'étais seul et le ciel était sombre ;
Dans la rue isolée un orgue s'arrêta.
Au branle des vieux airs je sentis grandir l'ombre
Du passé dans mon cœur, et mon cœur palpita.

C'était l'horizon pur, le chemin sans encombre,
Tout ce que ma jeunesse amoureuse chanta,
Et chaque souvenir en passant m'apporta
Des rayons, des parfums et des gaîtés sans nombre.

Oh ! s'il est doux d'aimer, s'il est doux d'espérer,
Si la vie à vingt ans est douce à respirer,
Plus tard, quand l'âme s'ouvre à la mélancolie,

N'est-ce pas le bonheur suprême et sans pareil
De voir, dans le lointain d'un rêve, au grand soleil,
Du printemps de nos jours la fleur épanouie.

PAUL GAUDIN.

Hosted by Google

BIBLIOGRAPHIE.

La Rochelle Protestante, par M. P.-S. Callot.

Cher Monsieur,

M. P.-S. Callot a publié, en décembre 1863, des recherches politiques et religieuses sur la Rochelle protestante, et vous avez bien voulu me charger d'entretenir les lecteurs de la *Revue de l'Aunis* de cet ouvrage, un des plus importants qui ait été publié sur l'histoire locale dans ces dernières années. J'ai pris ma tâche au sérieux et mon travail, résultat de recherches considérables, a pris des proportions qui sortiraient peut-être du cadre de la *Revue*. Aujourd'hui, l'ouvrage de M. Callot n'a pas besoin de notre faible recommandation, et il serait superflu de rendre hommage à la valeur littéraire et historique d'un livre que tous les abonnés de la *Revue* ont entre les mains, tout en faisant quelques réserves au point de vue religieux.

Après avoir résumé en onze pages l'origine de la commune et de ses priviléges (1126-1515), M. Callot retrace la naissance et les progrès du protestantisme (1515-1562), il rappelle brièvement les guerres religieuses (1562-1573), passe vite sur l'histoire des deux siéges et sur les trente années qui suivirent la prise de la ville en 1627, et réserve les détails pour les deux derniers chapitres les plus longs et les plus pleins du livre : chûte de la Commune, persécution des protes-

Hosted by Google

tants, révocation de l'Edit de Nantes (1628-1685); les protestants depuis la Révocation jusqu'à la Révolution (1628-1792), trente-trois pages. Quarante-neuf pages consacrées aux pièces justificatives terminent le volume et présentent plusieurs pièces inédites, entre autres les listes générales des pasteurs de l'église de la Rochelle et de ceux qui ont passagèrement exercé à la Rochelle.

Nous nous bornerons à donner sur l'existence des protestants, après la révocation de l'Edit de Nantes, quelques détails peu connus, et dont une partie complétement inédite est empruntée aux archives de l'Intendance. En complétant ainsi les précieuses recherches de M. Callot, nous serons heureux d'attirer l'attention sur une face peu connue de nos annales.

« Avec la Rochelle, tombe le dernier rempart de la Réforme en France. Pendant soixante ans, le calvinisme y a été un parti armé; il a eu d'un parti toutes les passions, tous les entraînements, mais après la reddition de la Rochelle, il n'est plus qu'une minorité désarmée, fidèle, jusqu'à la duperie, à des rois qui l'oppressent. » (Rosseeuw-Saint-Hilaire). Richelieu, en supprimant le protestantisme comme parti, l'avait laissé subsister comme religion, mais après avoir triomphé du jansénisme, l'heure de la Réforme est venue, et Louis XIV s'attaque à ce dernier adversaire. Les *hérétiques* servent au roi *très-chrétien* à expier les scandales de sa vie privée. La révocation de l'irrévocable et perpétuel Edit de Nantes, préparée dès 1660, est consommée le 18 octobre 1685, et malheur aux obstinés qui ne se soumettent pas à l'abjuration comme à la taille ou à la corvée. Tous les temples qui subsistaient encore furent démolis, tout exercice de la religion Réformée prohibé dans le royaume, tous les ministres bannis sous peine des galères, toutes les écoles fermées et les enfants devaient être baptisés et élevés dans l'église romaine. La fuite est le seul refuge qui reste aux proscrits, et, cependant, s'ils essaient de fuir, c'est un crime dont les complices mêmes sont punis des galères

Hosted by Google

ou de la mort. Quiconque demeure en France est censé converti. L'intendant Begon constate que la généralité de la Rochelle perdit un tiers de ses habitants, et la Rochelle 4,000 protestants en deux années. La correspondance de Fénelon avec le marquis de Seignelay, en 1686, s'accorde avec l'intendant pour condamner les mesures vexatoires « comme si la persuasion pouvait jamais être un effet de la contrainte », mais les efforts de Fénelon furent vains, et la persécution continua.

La Rochelle, dragonnée et dépeuplée, conserva cependant un noyau de protestants restés fidèles à leurs principes religieux, malgré la vigueur des ordonnances, qui célébraient dans le secret leur culte proscrit. Chaque famille forma une petite église dont le chef était le pasteur. Les navires hollandais apportaient des livres religieux et les lettres pastorales de l'infatigable ministre Jurieu qui, du fond de l'exil, encourageait ses coreligionnaires. Bientôt les Réformés allèrent *au désert* faire baptiser leurs enfants et bénir leurs mariages par les *prédicants* qui, dès 1728, tinrent des assemblées en Saintonge (1) au péril de leur vie et délivraient des certificats.

(1) Le 1er août 1746, Elie Vivien, âgé de 78 ans, fut pendu sur la place publique de la Rochelle, par sentence de l'intendant Barentin, pour le fait d'avoir tenu des réunions religieuses, et Louis André fut condamné aux galères perpétuelles pour avoir lu l'Evangile dans ces assemblées. Mais c'est heureusement le seul exemple d'une semblable exécution à la Rochelle pendant le XVIIIe siècle. Les pasteurs Jean-Louis Gibert, Jean Guérin, convaincus d'avoir prêché, fait la cène, des baptêmes et des mariages en Saintonge, condamnés par contumace, en 1755, avec leurs lecteurs par l'intendant, ne purent être exécutés qu'en effigie. Quelques mois après Gibert fut tué, en Saintonge, au milieu d'un prêche, surpris par la maréchaussée, mais les autres réussirent à s'échapper.

Voici la formule de ces actes, qui est empruntée à neuf certificats, de 1750 à 1754, que nous avons sous les yeux et qui, confisqués par la maréchaussée, avaient été adressés comme pièces de conviction à l'intendant (ce 136 et 137). Ces pièces sont aujourd'hui excessivement rares.

I

« CERTIFICAT DE LA BÉNÉDICTION DU MARIAGE DE ISAAC BOUHIER AVEC ANNE GARNIER. »

(Papier au timbre de la Généralité de la Rochelle). » Du 6 décembre 1750.

Dix deniers.

« Je soussigné déclare à tous qu'il appartiendra, que le sixième décembre mil sept cent cinquante, j'ai béni le mariage de Isaac Bouhier; fils légitime d'Isaac et de Marie Garnier, avec Anne Garnier, fille aussi légitime de feu Charles et d'Anne Videau, toutes les parties de la paroisse de Jarnac-Charante, diocèse de Saintes. Acte reçu par Me Lhedet, notaire royal, le jour de sa datte; en foi de quoi, me suis signé et ai donné le présent certificat, extrait fidellement du registre, pour servir où besoin sera. Au désert, en présence de témoins.

» (Signé) PELLISSIER, ministre D. S. Ev. »

II

(Même timbre.)

« Nous, soussigné, certifions que le dix-huit juillet mil sept cens cinquante-deux, avons

Hosted by Google

Plusieurs fois les protestants rochelais profitèrent de la présence sur la rade de navires étrangers et principalement hollandais pour faire baptiser leurs enfants et bénir leurs mariages par le chapelain du bord. D'autres se rendaient à Paris dans la chapelle de l'ambassade d'une puissance protestante, et l'aumônier, en présence du personnel de la noble légation, bénissait les mariages et baptisait les enfants. Quelques ecclésiastiques catholiques, surtout dans les campagnes, délivrèrent des certificats de mariage aux religionnaires qui espéraient éviter ainsi les poursuites, quitte à faire régulariser leurs mariages par leurs pasteurs, mais en 1746, l'intendant Barentin condamna aux galères Pierre-Louis Monfort, curé d'Annezay, pour avoir conjoint des religionnaires. Toutefois, les tribunaux civils reconnurent la légitimité des mariages protestants dont il était justifié par un contrat notarié, et cette législation prévalut et fut consacrée par les Parlements. L'esprit public et les mœurs condamnaient les rigueurs d'une législation surannée. En 1752, l'intendant de la Rochelle, en avouant au ministre l'insuccès de ses efforts pour empêcher les réunions religieuses des Réformés et arrêter les *prédicants*, n'hésite pas à attribuer son impuissance, non seulement « au secret exact qui s'observe parmi les protestants, mais encore à l'intelligence des catholiques à cet égard avec ceux de cette religion auxquels ils tiennent tous. »

En 1755, les protestants rochelais organisèrent leurs assemblées religieuses sous la direction du pasteur

béni le mariage de Jean Boujut, fils légitime de Jean Boujut et de feue Jeanne Durassier de la ville de Jarnac-Charante avec Jeanne Gentil, fille légitime de feu Jacques Gentil et de Jeanne Masson, du lieu de La Mirolle paroisse de Segonzat, le tout diocèze de Xainte, selon la forme ordinaire de nos églises, sans qu'il nous y ait apparut aucun empêchement civil ni canonique, en présence d'un nombre suffisant de témoins, comme plus appert par notre registre.

» (Signé) Gibert, pasteur. »

III

CERTIFICAT DE BAPTÊME.

(Même timbre.)

« Nous, soussigné, certifions que le six aoust mil sept cents cinquante-quatre, avons baptisé Elie, fils légitime de Pierre Bobin et de Marie-Anne Lortie, du village du Maine-Auriau, paroisse de Chailvette en Xaintonge, né le trois dudit. Ceux qui l'ont présenté au saint baptesme de même que les témoins sont énoncés et signés dans notre registre. »

» (Signé) Gibert, pasteur. »

Hosted by Google

Jean Pajon, secondé par un consistoire ou *comité*. En 1767, ils publièrent un recueil de prières spécial pour les protestants d'Aunis, dans lequel on remarque une invocation fervente pour M. le maréchal de Senecterre, gouverneur de la Rochelle, qui, par l'esprit de tolérance dont il était animé, justifiait si bien la confiance du Roi. Une lettre particulière, du 22 décembre 1767, est très explicite sur les progrès de la tolérance, à la Rochelle, à cette époque. « Nous jouissons, grâces à Dieu, de la plus grande tranquillité, et depuis sept à huit mois, nous avons en ville une vingtaine de maisons où l'on s'assemble tous les dimanches, matin et soir, pour la lecture de la parole de Dieu, sermon et chant de Pseaume, aussi publiquement qu'à Amsterdam. Le pasteur va, à tour de rôle, dans chaque société composée de cinquante, soixante à quatre-vingts personnes, et tout s'y passe le mieux du monde. Le clergé et le public paraissent s'y accoutumer, et c'est vraisemblablement ce que la cour demande. On ne nous inquiète plus pour le baptême de nos enfants, et à cet égard nous pouvons dire que nous ne l'avons pas été dans les commencements, comme il y avait lieu de le craindre.... Les protestants des provinces voisines, Saintonge et Poitou, sont aussi tranquilles que nous. Ceux de la première ont toujours leurs temples en plein exercice et les pasteurs sont reconnus pour tels par les prêtres de la religion dominante et jouissent de la plus grande liberté. En Poitou, ils s'assemblent dans les campagnes au nombre de trois à quatre mille âmes pour prier Dieu. »

En 1776, le marquis de Reverseaux, intendant de la généralité, rendait à M. de Malesherbes le meilleur témoignage de l'attitude des protestants rochelais, en informant ce ministre « qu'ils s'assemblaient pour faire leurs prières en commun, avec la permission du commandant, et attendaient la stabilité de leur état d'une forme de mariage que les lois civiles et canoniques pussent reconnaître. » Cependant, même année 1780,

l'intolérance se manifesta encore en obtenant un arrêt du conseil d'État cassant la nomination d'un juge consul pour le seul fait de la religion du nouvel élu. En 1782, les Réformés se cotisèrent pour avoir un second pasteur; ils s'assemblèrent en 1784 dans un magasin appartenant à M. Bouguereau et situé devant le bassin, puis ils achetèrent un magasin donnant sur la rue de l'impasse de la Verdière, et l'approprièrent à sa nouvelle destination. L'édit de Louis XVI, en 1787, leur accorda le droit de faire constater leurs naissances, leurs mariages et leurs décès par le juge du lieu, « afin de jouir, comme tous les autres sujets, des effets civils qui en résultent. » Cet édit, critiqué par l'évêque de la Rochelle, de Crussol d'Uzès, issu d'une famille protestante, dans un mandement déféré par le procureur du Roi aux tribunaux, fut accueilli favorablement par le digne supérieur de l'Oratoire, Tabaraud. L'entière liberté de conscience et de culte fut promulguée le 3 novembre 1789. Les registres des délibérations du corps de ville constatent que, le 4 germinal an VI (13 mars 1798), l'autorisation fut accordée à plusieurs familles protestantes de se réunir pour célébrer leur culte dans un magasin appartenant au sieur Bouguereau, et le 28 floréal de la même année (6 mai 1798), la municipalité autorisa les Réformés à tenir leurs assemblées religieuses dans l'église des ci-devant Récollets, qu'ils avaient acquise du sieur Chamois, en 1793.

L. DE R.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

LA ROCHELLE SOUS LOUIS XIII.

Un nouveau chapitre de l'histoire politique des Réformés de France (1621-1626), par L. ANQUEZ, professeur d'histoire au Lycée Saint-Louis.

Je ne trouve pas loyal de cacher un adversaire sous la robe d'un juge, quel que soit d'ailleurs le peu d'importance du juge, de l'adversaire, du procès même. Je déclare donc tout d'abord que c'est en adversaire que j'aborde l'examen du nouveau livre de M. Anquez.

Je sais bien qu'à très-peu d'exceptions près, les habitants actuels de la Rochelle ne sont ni les descendants ni les représentants des Rochelais du XVI^e siècle : la famine de 1628 et les proscriptions de 1685 y ont mis bon ordre ; et dans les milliers de fois que j'ai parlé de ces Rochelais, je ne crois pas les avoir jamais appelés nos ancêtres, nos aïeux. Mais j'avoue que cette sorte de cohabitation avec eux, que m'a faite une longue étude, m'a donné quelque chose comme du respect filial, que je baisse les yeux lorsqu'on dit d'eux un mal mérité, que je me sens froissé des injures qu'on leur adresse. Or, quand j'ai ouvert le livre de M. Anquez, une malice du hasard m'a fait tout d'abord rencontrer ces lignes d'une note, p. 215 : « La cour se proposait moins de ter-
» miner les différents des habitants de la Rochelle
» entre eux, que de recouvrer l'influence qu'elle avait

» naguère exercée sur une oligarchie sans valeur mo-
» rale et sans énergie. »

Je me propose de faire voir que cette appréciation du corps de ville de la Rochelle sous le règne de Louis XIII est une sentence tout à fait injuste, une injure tout à fait gratuite.

On peut définir ces mots, *valeur morale*, de telle sorte que presque personne n'y puisse prétendre. Si on ne les accorde qu'aux gens qui ont autant de respect pour le droit d'autrui que pour le leur propre, qui ne veulent atteindre un but louable que par des moyens louables, je crois bien qu'on ne peut les réclamer pour aucun des personnages dont M. Anquez a parlé dans son livre, et je ne dis pas que les Rochelais fissent exception. Mais il est bien visible que M. Anquez ne les a pas employés avec cette précision rigoureuse, qu'il ne leur a donné qu'une portée relative. Or, on n'a pas coutume de refuser toute valeur morale aux gens qui sacrifient leurs intérêts personnels aux intérêts de leur patrie, à leurs idées, à leurs croyances. Si ces sacrifices sont souvent répétés, faits avec constance, dans des circonstances graves, on ne leur conteste pas l'énergie : quand ce sacrifice est celui de la vie, on appelle cette énergie, de l'héroïsme. Or, l'oligarchie rochelaise a fait tout cela, ou plutôt le mot *héroïsme* est bien faible pour elle, car elle a fait bien plus que cela. Elle n'a pas seulement donné sa vie sur les champs de bataille ; elle l'a laissé consumer par la maladie, par la famine. Ce n'est pas seulement sa vie qu'elle a ainsi livrée, c'est celle des femmes, des enfants. Et cela quand elle avait pu vingt fois se racheter par un acte de soumission. Pour caractériser l'obstination héroïque d'une population, on a coutume de dire qu'elle s'est laissé décimer. Ici ce mot est ridicule, tant il est faible. Quand Richelieu entra dans la Rochelle, il n'y trouva qu'un sixième des habitants qu'on y avait constatés un an auparavant : un très-petit nombre étaient sortis. Les autres étaient morts ; cinq sur six environ.... M. Anquez leur refuse

Hosted by Google

toute énergie ! Evidemment s'il eût été parmi eux, il eût pris à la lettre le mot de Guiton: « Il suffit qu'il en » reste un pour fermer les portes. »

Un poète ennemi des Rochelais, qui avait été un des assiégeants, dit d'eux :

La Rochelle est en poudre, et ses champs désertés
N'ont face que de cimetière,
Où gisent les Titans qui les ont habités.

M. Anquez cite ces vers, sans les blâmer. Comment comprend-il des Titans sans énergie ? L'expression serait burlesque.

La réfutation me paraît si complète que j'ai peur qu'elle ne le paraisse trop. Car enfin la prise de la Rochelle n'est pas un évènement que M. Anquez ait pu oublier, traitant un pareil sujet, et elle n'a pas retenu sa terrible férule. Il faut bien qu'il ait eu quelque motif pour en frapper un si grand coup. Je n'en disconviens pas ; mais il me dit pas ce motif et je ne le devine pas.

Serait-ce un changement dans les personnes ? Le corps de ville si durement qualifié par M. Anquez est celui de 1626 ; le siège commença en 1627.

M. Anquez a-t-il pensé que les défenseurs de la Rochelle n'appartenaient pas à cette oligarchie ? En fait, ce serait une erreur ; mais cette erreur est même impossible, avec l'idée un peu singulière qu'il s'est faite de l'histoire de la Rochelle. Selon lui, cette lutte qui dura de 1610 à 1626 eut lieu entre *le bas peuple* (p. 215, p. XIV) et la haute bourgeoisie de la Rochelle. Or, *le bas peuple* est certainement très-apte à un coup de collier vigoureux : mais qui s'imaginera jamais qu'il eût organisé une résistance si longue et si constante, pendant laquelle il y eut plus de négociations que de combats, où il fallut plus de résignation que d'ardeur.

Est-ce donc que M. Anquez n'a considéré le martyre de 1628 que comme l'expiation d'une faiblesse, dont il a surpris de nombreuses preuves dans la conduite de

Hosted by Google

la bourgeoisie rochelaise, pendant le demi-siècle qui sépare les deux sièges, de 1573 à 1628. Je ne sais; mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'a pas donné une seule de ces preuves, c'est que ce n'est pas du tout là l'idée que son propre livre donne des Rochelais. Il n'en parle qu'accessoirement, mais il faut bien qu'il en parle, en racontant l'histoire d'une époque où ils occupent sans cesse le premier plan, où (c'est lui qui le rapporte) les courtisans de Louis XIII lui répétaient sans cesse « qu'une fois la Rochelle tombée c'en serait » fait de l'hérésie », « que l'autorité royale ne serait » solidement affermie qu'après que la Rochelle serait » tombée (p. 209) », et où ce sentiment paraît être celui des protestants. Or, que leur reproche-t-il ? Trop de confiance dans la bonne fortune, trop d'anxiété dans la mauvaise, de la jactance, de l'orgueil, de l'obstination. On peut discuter tous ces reproches, admettons-les. Ils n'excluent pas l'énergie, ils la supposeraient plutôt. Ils ne laissent surtout pas voir la moindre trace de cette complaisance excessive envers la royauté qui semble motiver le jugement si dur que j'ai cité.

Quand on rencontre une grande injustice chez un historien, on a coutume de l'expliquer par l'esprit de parti. L'éloignement du temps n'y fait rien. Un Français du XIX[e] siècle peut obéir à l'esprit de parti en jugeant César et Pompée, Rome et Carthage, Léonidas et Xercès. Mais ici cette explication échappe. Ce ne sont ni les protestants ni les Rochelais que M. Anquez a voulu flétrir, c'est la haute bourgeoisie rochelaise; or, M. Anquez incline plutôt pour que contre cette bourgeoisie, et s'il eût connu les faits auxquels il fait allusion, s'il eût lu Bruneau et Merlin comme il a lu Rulman, nous changerions ici de rôle : c'est lui qui défendrait la bourgeoisie contre moi. Je suis plus bourgeois que lui en face du roi et des gentilshommes; il est plus bourgeois que moi en face du peuple.

Ce n'est pas là une conjecture; c'est un fait constaté. M. Anquez connaît peu, il est vrai, les démêlés des

Hosted by Google

Rochelais entre eux, mais il les rencontre et les juge sous d'autres noms. Dans bien des pages de son livre, otez les noms propres, supprimez ces mots Nismes, Montpellier, et vous croirez lire un récit habile, animé de ces démêlés (p. 67, 140, 313, 319). Lorsqu'avant de lire ce livre je le feuilletais, il m'est arrivé plus d'une fois de tourner brusquement le feuillet pour m'assurer que ce n'était pas un chapitre d'une histoire de la Rochelle que je parcourais. Seulement alors il me semblait que l'auteur ne se rendait pas un compte suffisant des justes motifs qui poussaient le peuple, des lumières de la classe moyenne qui était bien forcée de prendre pour alliés et qui lançait, sans pouvoir toujours les retenir à temps, ces *gens de sac et de corde.* (p. xv.) Il faudrait toutefois ajouter ici que les gens de cet acabit n'avaient pas à la Rochelle cet entraînement, cette sorte de furie qui ont trop souvent ensanglanté le midi de la France.

Il ne me reste donc qu'une explication vraisemblable de la phrase injurieuse que je poursuis : M. Anquez n'y a point attaché l'importance que j'y attache. N'ayant des faits qu'une connaissance sommaire, et le sujet qu'il traitait n'en exigeait pas une plus complète, il a laissé tomber ces mots négligemment et sans plus de réflexion. C'est une faute grave en elle-même, mais sans conséquence pour le reste du livre. Je regrette davantage l'ignorance relative qui l'a causée.

Le nouveau chapitre de M. Anquez n'apprendra absolument rien sur la Rochelle à ceux qui se sont tant soit peu occupés de son histoire ; je crois cependant qu'il les éclairera beaucoup ; qu'il leur fera mieux comprendre, en les leur montrant ailleurs, des faits dont ils n'ont peut-être pas saisi les vraies causes ni les justes proportions, en les voyant de trop près. Ce service que M. Anquez nous rend, une étude moins superficielle de l'histoire de la Rochelle le lui eût rendu.

L'auteur, on dit que c'est d'Aubigné, mais la chose est douteuse, l'auteur d'un livre que je trouve très-re-

Hosted by Google

marquable, *Le libre discours sur l'état présent des églises Réformées de France,* 1619, n'hésite pas à soutenir que les guerres civiles du XVIe siècle n'ont pas été des guerres de religion, mais des guerres politiques, et il regarde comme leur principale cause l'ambition du triumvirat. Cette vue ne saurait, je crois, s'admettre, mais encore moins se rejeter tout entière. Les intérêts des peuples et des villes eurent aussi dans ces troubles une part qui paraît mieux lorsque ceux des grands seigneurs y occupent moins de place, comme il arriva sous le règne de Louis XIII. L'édit de Nantes, en calmant un peu les craintes communes à tous les réformés, servit aussi à faire ressortir ce qui les divisait. M. Anquez écrit que « la bourgeoisie des villes réformées » avait accepté cet édit sans répugnance comme sans » enthousiasme (p. x.). » Il se trompe en cela, du moins en ce qui concerne la Rochelle. J'ai publié ailleurs le récit de Merlin, et j'ai fait voir que ce n'est pas seulement avec répugnance, mais après une résistance difficile à vaincre, que les Rochelais exécutèrent cet édit. Il n'en est pas moins vrai qu'il apaisa les pensées, qu'il les laissa se reporter sur d'autres intérêts que les intérêts religieux.

Lorsque M. de Rohan, soit par ambition, soit par un zèle inquiet pour son culte (M. Anquez laisse la question douteuse), eut de nouveau appelé aux armes la bourgeoisie des villes, il la trouva partout divisée en deux partis, l'un conservateur, l'autre novateur ; et partout il trouva le parti conservateur moins disposé que l'autre à seconder ses projets, par cette raison simple et banale, qu'on craint d'autant plus le changement qu'on a plus à perdre. M. Anquez a parfaitement compris cette situation : « Dans aucune classe de la nation, » l'éloignement pour la guerre n'avait été si grand que » dans la bourgeoisie. C'est que la bourgeoisie protes- » tante avait fort bien compris que la collision qui se » préparait serait funeste à ses intérêts. Sans doute » elle eût fait une fois de plus le sacrifice de sa for-

Hosted by Google

» tune et du bien-être, si deux choses, qui lui tenaient
» plus à cœur que la richesse et la sécurité, n'eussent
» été du même coup mises en péril, je veux dire la
» religion et les vieilles libertés municipales (p. 314). »
Il est difficile de mieux résumer les motifs, j'ajoute de mieux faire l'apologie de l'oligarchie rochelaise.

Mais il y a une chose qui a trompé M. Anquez, certainement sur la Rochelle et bien probablement dans son propre sujet : il a cru que cette sage bourgeoisie n'avait trouvé pour adversaires dans les villes que « la faction déshéritée de la population ; » que
« les sentiments de jalousie et même de haine que sa
» supériorité avait développés parmi les artisans ou les
» pauvres » (p. 319). Cette fraction déshéritée peut faire des émeutes, causer des troubles : jamais, à elle seule, elle ne soutient une longue lutte. C'est parce qu'il y avait entre elle et les familles qui avaient su se faire des charges municipales un héritage ou, ce qui était pire, une propriété vénale, toute une classe exclue en fait de ces dignités, mais égale en lumières à celle qui les possédait, que la lutte, à la Rochelle, dura seize ans, et que la victoire resta aux novateurs. Le chef des tribuns, le principal des *quarante-huit*, Tharay, était un avocat.

Les franchises municipales étaient garanties par de véritables traités avec le roi ; il était donc naturel que la partie de l'immuabilité y cherchât et y trouvât son appui ; naturel aussi que les hommes qui inclinaient à remettre tout en question par la guerre fussent les alliés du parti opposé. C'est ce qui a fait croire que M. de Rohan était un fauteur de ces troubles dont il profitait. Mais il était bien obligé souvent de faire tous ses efforts pour les limiter et les diriger, et alors il trouvait peu de respet chez ses prétendus partisans. « Ils con-
» testèrent avec ledit sieur, dit Merlin (p. 278), avec
» telle audace et si peu de révérence que s'ils eussent
» parlé à leur inférieur. » Le bon ministre ne peut se faire à si peu de déférence envers un homme qui avait

« tant fait pour les églises, » mais les XLVIII obéissaient à d'autres vues.

Somme toute, ces divisions affaiblissaient singulièrement la Rochelle et inquiétaient la *cause :* aussi ses principaux représentants faisaient tous leurs efforts pour y mettre un terme. Nous avons à cet égard des lettres significatives. (1)

Ce n'est pas ici le lieu de raconter ces luttes et j'en ai dit assez pour montrer quel jour leur histoire pourrait jeter sur celle qu'écrit M. Anquez. Je ne voudrais pas lui rendre injure pour injure et porter un jugement téméraire. Mais il me semble bien qu'il ne possède pas assez son sujet, qu'il apprend lui-même son histoire comme il l'écrit, chapitre par chapitre. Cette fois il a rencontré le récit de Rulman ; il l'a commenté par les autres documents qu'il a pu réunir ; mais quand ceux-ci manquent, il suit uniquement son guide, bien qu'avec hésitation. Il en est alors réduit à mettre son lecteur en garde par ces formules de défiance, *d'après le récit de Rulman*, *au moins à ce que dit Rulman*, et autres semblables. Il semble qu'alors une connaissance plus approfondie des hommes et des intérêts de ce temps lui permettrait d'interpréter son texte avec plus de sûreté, qu'il pourrait en sentir, sinon en vérifier le degré de vérité.

Il n'est pas probable que M. Anquez lise jamais ces lignes : j'avoue que je le regrette. Je ne le connais pas : mais le progrès que je crois remarquer dans ce livre, comparé à son Histoire des assemblées politiques des réformés de France, me persuade qu'il est encore jeune ; peut-être un jour nous donnera-t-il en entier cette histoire politique des réformés de France, et je crois que dans ce but il ferait bien d'étudier l'histoire de la Rochelle. Il ne la connaît que par le livre d'Ar-

(1) M. Anquez (p. 215), a cité sur ces démêlés un seul pamphlet : LA GUERRE DES SINGES ET DES MARMOUSETS, écrit au nom des protestants, amis de la paix, peut-être par un catholique : il ne sait pas qu'il en existe vingt autres. J'aime mieux rapporter les lettres dont j'ai parlé. Mais elles formeraient une note trop longue ; et je les donnerai comme appendice à cet article.

Hosted by Google

cère qu'il a parcouru bien légèrement, il faut qu'il le lise; mais cette lecture ne suffira pas: malgré sa bonne foi et son mérite, Arcère est un homme du dix-huitième siècle, un prêtre catholique; il écrit dans un but spécial; il a tout vu, je crois; mais il néglige bien des choses qui nous intéressent; témoin cette lutte entre le corps de ville et les bourgeois, qu'il mentionne en passant et dont il rejette les détails fastidieux comme des *minuties peu faites pour l'histoire* (t. II, p. 150). Je crois, pour moi, qu'elles sont l'histoire même.

Etudiée dans ses sources, l'histoire de la Rochelle familiariserait M. Anquez avec bien des choses qui l'étonnent par leur nouveauté. Il ne prendrait plus autant au sérieux des formules d'humilité qui coûtaient peu aux hommes de cette époque, et qu'ils conciliaient avec un très grand soin de leurs droits et une indépendance souvent fort raide dans leurs actions. Ces gens qui sollicitaient la paix, *les genoux à terre* (p. 6), retrouvaient fort bien leurs épées en se relevant.

Galland lui ferait mieux comprendre Rulman, bien qu'il professât moins naïvement la devise de celui-ci: *non tutum est scribere in eos qui possunt proscribere.* Ces publicistes protestants, attachés à leur culte, mais détachés de toute patrie locale, tout soumis au roi, mettant de bonne foi à son service une science très réelle, et la tournant contre les prétentions particulières des villes sont très bons à étudier, à rapprocher des ministres bien plus inquiets des intérêts de leur culte, mais très prêts aussi à leur sacrifier les intérêts municipaux, ou plutôt ne comprenant pas qu'on les fasse entrer en ligne de compte quand il s'agit de ceux de la *cause.* On ne peut rien comprendre aux guerres civiles du XVIe et du XVIIe siècle, si on ne distingue bien l'intérêt religieux, l'intérêt féodal, l'intérêt municipal, toujours entremêlés, toujours distincts.

C'est ainsi, par exemple, que M. Anquez a peu compris l'importance que les Rochelais mettaient à la destruction du fort Louis, et a écrit à cette occasion

Hosted by Google

plusieurs passages contradictoires. Il cite avec approbation (p. 204) le reproche que leur adressa Rohan de s'être montrés peu judicieux en cela. Mais il oublie ce qu'il a dit lui-même que Rohan *aimait toujours mieux plier que rompre ;* mais il ne songe pas qu'on se résigne difficilement à sentir toujours le pouce d'un ennemi sur sa gorge, même quand il veut bien ne pas serrer ; mais surtout il ignore que le fort Louis, menace permanente pour les Rochelais, était une gêne incessante pour leur commerce, qu'il les ruinait en attendant qu'il les étouffât. Ce qu'il fallait à Rohan, c'est que la Rochelle pérît en temps utile pour la *cause*, et surtout pour lui : ce qu'il fallait aux Rochelais c'est qu'elle ne pérît pas. Pendant trois quarts de siècle, ils ont défendu leur indépendance contre les grands seigneurs protestants autant que contre le roi. Ils ont combattu pour la réforme, ils sont morts pour leur liberté.

Mais si j'entrais dans cette voie, je ferais un livre plus gros que celui de M. Anquez. Le sien donnera aux érudits rochelais cette intelligence des choses que lui donnerait, je crois, l'étude de notre histoire. Je ne saurais donc trop le leur recommander. Mais il n'est pas si spécial. Ce n'est pas comme l'ouvrage qui l'a précédé, un mémoire d'érudition, c'est un chapitre d'histoire. Bien qu'il ne soit consacré qu'au Languedoc, il offre une lecture intéressante pour tous et, autant que le comporte la gravité du genre, amusante.

L. Delayant.

Hosted by Google

LES PREMIERS TEMPS DE L'OPÉRA

EN FRANCE.

IV

GLUCK AVANT SON ÉTABLISSEMENT EN FRANCE.

La date et le lieu de naissance de Christophe-Willibald Gluck, sont restés longtemps inconnus : certains biographes le faisaient naître en 1712, d'autres en 1717. Un savant allemand, M. Antoine Schmid, qui a, pendant plus de vingt ans, recueilli tous les documents relatifs à ce géant des compositeurs dramatiques, assure que ce fut le 2 juillet 1714 qu'il vit le jour, dans la petite ville de Weidenwang, près Neumarkt, dans le haut Palatinat.

Son père, Alexandre Gluck, était le garde-chasse du prince de Lobkowitz (dont la famille s'illustra par la haute protection qu'elle accorda toujours aux artistes). Christophe et son frère Antoine allaient pieds nus à travers les forêts, portant les fusils de leur père. Dans cette partie de l'Allemagne tout le monde est musicien, depuis le seigneur jusqu'au plus pauvre artisan ; aussi notre Christophe fut-il, dès son plus bas âge, à même de montrer son aptitude pour la musique. Il sut très-promptement jouer du violon et de la basse. Il apprit en même temps à lire avec une telle rapidité, que son père s'efforça de lui faire donner un peu d'éducation. Il parvint à le placer dans un collége de Jésuites, où il

Hosted by Google

resta six ans (de 1726 à 1732). Ce fut là qu'il apprit le clavecin et l'orgue. Pendant les vacances, il voyageait de village en village, jouant dans les églises et donnant des leçons dans les châteaux. Il recevait souvent, pour tout salaire, des œufs, qu'il vendait quand il en avait une certaine quantité.

Le prince de Lobkowitz, fier de voir le fils d'un de ses gardes-chasse montrer ainsi des dispositions surprenantes pour la musique, résolut de lui faire donner des leçons plus sérieuses et le fit conduire à Vienne, en l'adressant à des seigneurs, ses amis, qui le mirent en relation avec Antonio Caldara et Joseph Fux, grands hommes qui illustraient la cour de Charles VI. Ce fut sous de tels maîtres qu'il apprit le contrepoint.

Le prince Melzi, qui se trouvait à la cour de Vienne, le prit pour maître de chapelle et l'emmena à Milan, en 1736, où il reçut des conseils de Sammartini. En 1741, il écrivit pour le théâtre de la cour son opéra d'*Artaserse*, sur des paroles de Métastase.

Bien qu'il n'eût pas encore d'idées bien arrêtées sur son œuvre de réformation, (car tout artiste au commencement de sa carrière copie les maîtres qui l'ont précédé, avant de voler de ses propres ailes), il avait modifié dans sa partition les habitudes italiennes, à l'exception, cependant, d'un air où il sacrifia son sentiment personnel au goût italien. A la répétition générale, on trouva la musique baroque, moins l'air en question; mais chacun dit à l'oreille de son voisin que ce morceau devait être de Sammartini et cette supposition fut bientôt considérée comme une réalité.

Gluck laissa dire les ennemis de son système, il ne se récria point quand on l'eut accusé de pillage, mais au jour de l'exécution, le public accueillit *Artaserse* avec enthousiasme : un seul morceau parut déparer la partition..... c'était l'air attribué à Sammartini. Gluck marcha dès lors hardiment dans la voie que lui traçait son génie.

Il fit jouer l'année suivante, à Venise, *Ipermnestre* et

Hosted by Google

Demetrio, et *Demofoonte* à Milan ; en 1743, *Artamène* à Crémone, *Siface* à Milan et *Parro* à Turin ; en 1744, cette même ville eut la première représentation de l'*Alessandro nell'Indie* et Milan celle de *Fedra*.

Il fut appelé alors à Londres, où il écrivit un opéra intitulé la *Caduta dei Giganti*. Le nom porta sans doute malheur à la pièce, car cette œuvre, représentée le 7 janvier 1746, tomba lourdement. Il est vrai que Haendel l'avait déclarée mauvaise et que les Anglais d'alors, comme les Anglais d'aujourd'hui, se rapportaient au goût des étrangers pour juger en matière de beaux-arts.

Gluck fit ensuite un pastiche, intitulé *Pyrame et Thisbé*, où il avait mis un choix de tous les meilleurs morceaux de ses opéras Italiens. Cette nouvelle composition tomba comme la première et cette fois l'auteur avoua que le public ne lui avait fait que justice ; c'est qu'il avait reconnu que les morceaux, qui faisaient un grand effet avec les paroles pour lesquelles il les avaient composés, n'en faisaient aucun transplantés dans son nouveau drame. Ce fut pour lui un trait de lumière, qui le raffermit dans la résolution de ne plus jamais cesser de rechercher l'expression littérale des sentiments exprimés dans le poème.

Telle est la grande différence qui existe entre l'école dramatique que créa Gluck, et qui eut pour adeptes dans la suite Mozart, le plus grand d'entre les plus grands, Weber, et de nos jours Meyerbeer, que l'on nomme l'école allemande, et l'école italienne à laquelle appartenait Piccini, qui avait eu pour prédécesseurs les Léo, les Palestrina, les Scarlatti, les Porpora, les Durante, et qui eut pour successeurs Cimarosa, Paisiello et Rossini.

Gluck pensait que la musique doit ajouter à la poésie ce qu'ajoute à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans en altérer les contours. Telles sont ses propres paroles

Hosted by Google

dans la préface d'Alceste. La mission du compositeur est donc selon lui de traduire exactement la pensée du poète, en la dramatisant et la rendant ainsi plus susceptible d'impressionner les auditeurs.

A l'époque où parût l'*Artaserse*, les compositeurs italiens en étaient venus à n'écrire presque plus que le canevas de leurs opéras : en effet, quand ils écrivaient tout ce qu'ils eussent voulu entendre chanter, les castrats, qui étaient en possesion de l'entière faveur du public, leur faisaient tout changer pour l'accommoder à leur voix. Aucunement préoccupés de l'action dramatique, ces artistes chantaient un opéra, comme de nos jours un instrumentiste exécute une variation. Dans les situations les plus tristes, comme dans les plus gaies, le premier chanteur et la prima donna faisaient assaut de roulades et de gorgheggi.

La scène française avait seule résisté à ce singulier abus ; aussi les acteurs de notre opéra étaient-ils la risée des nations, le *Urlo francese* était devenu proverbial. J.-J. Rousseau, qui se croyait très-bon musicien et qui eut le talent de le faire croire à un demi-siècle, comme je le raconterai prochainement, dit, par la bouche de l'amant de Julie, que les chants d'expression des artistes français ressemblent aux cris de la colique. Cette assertion est devenue si populaire en France même, qu'il y a encore de nos jours une bonne partie de la nation, persuadée qu'on chante mieux au théâtre des Italiens que sur la scène de la rue Lepelletier, lorsque chacun peut se convaincre, en comparant les affiches des deux théâtres pendant plusieurs années, que ce sont à peu près les mêmes personnes qui chantent alternativement à l'académie impériale de musique et au théâtre Ventadour.

Lorsque Gluck, fuyant Londres pour retourner dans sa patrie, passa à Paris, il trouva le *Urlo francese* de son goût. Il résolut dès lors d'y revenir un jour. En attendant, il se fixa quelque temps à Vienne (1746), il y étudia le Français et la littérature de son pays, qu'il

Hosted by Google

connaissait médiocrement, son éducation ayant été très élémentaire. Ce fut alors qu'il essaya d'écrire des symphonies, mais il échoua dans ce genre, le plus difficile de tous: il lui fallait absolument pour échauffer sa muse des passions à dramatiser, des situations tragiques à colorer de son pinceau. C'est pourquoi il ne réussit que très médiocrement dans le genre léger; il a fait quelques opéras-comiques qui n'ont point eu de succès.

Il écrivit à Vienne *Sémiramide riconosciuta*, sur des paroles de Métastase. Dans cet opéra, il introduisit des effets d'instruments à vent, complètement indépendants de l'accompagnement du quatuor, ce qui ne s'était pas encore fait. Les instruments à vent, ce que l'on appelle dans les traités d'orchestration l'harmonie, n'avaient pour mission que de renforcer de temps en temps les instruments à cordes : Gluck leur assigne une mission bien plus importante et son exemple devait être désormais toujours suivi; de nos jours, dans les orchestres d'opéras, l'harmonie joue un rôle aussi sérieux que le quatuor.

Pendant ce séjour, il fit connaissance de la fille d'un négociant fort riche, Marie-Anne Pergin; les deux jeunes gens s'aimèrent, mais le père, comme on le pense bien, ne voulut point donner sa fille à un artiste. Cette profession était à cette époque moins considérée des bourgeois qu'elle ne l'est aujourd'hui. Gluck, vivement affecté de ce refus, partit pour Rome déguisé en capucin, parce qu'il avait des engagements qui le retenaient à la cour d'Autriche. Il écrivit dans la ville éternelle quelques opéras italiens qui obtinrent le succès auquel il était habitué. Mais sur ces entrefaites, le bonhomme Pergin étant mort, Gluck revint à Vienne en toute hâte et épousa sa bien-aimée, le 15 septembre 1750. Dès lors il fut souvent sur la route de Vienne à Rome. En effet, il écrivit dans cette dernière ville, après son mariage, la *Clemenza di Tito*, où se trouvait l'air devenu célèbre : *Se mori senti spirarte sul volto.*

Certains critiques prétendirent que ce morceau n'était point écrit dans les règles ; le vieux Durante consulté à ce sujet répondit : je ne sais pas si ce passage est ou non dans les règles, mais tous les musiciens, à commencer par moi, seraient fiers de l'avoir conçu et écrit. Il revint à Vienne en 1751 et il fit jouer son opéra des *Chinois*. Rappelé à Rome, après de nouveaux triomphes, le Saint-Père lui conféra le titre de chevalier et la décoration de l'ordre de l'éperon d'or. C'est ce titre de chevalier dont il fit depuis précéder son nom sur le frontispice de toutes ses œuvres. Il retourne à Vienne et écrit pour le théâtre de Laxenburg l'*Innocenza giustificata* et le *Roi pasteur* (1756). Mais ces pièces, tout au moins par la manière dont elles étaient coupées, se ressentaient toujours un peu du genre italien; il songea a secouer complètement le joug de la tradition, et pour cela, laissant de côté les œuvres de Métastase, parce qu'il lui fallait un dramaturge plutôt qu'un poète, il s'adressa à Raniero di Calzabigi, qui s'entendait parfaitement à construire la charpente d'un opéra ; il fit pour lui le libretto d'*Orfeo ed Eurydice*. Le succès de cette nouvelle partition fut si grand que ses ennemis, n'osant plus attaquer son œuvre, prétendirent que tout n'était point de lui et que l'air *Che faro senza Eurydice!* était du sopraniste Guadagni.

Soit pour se délivrer complètement de la tyrannie de ce Guadagni et des autres chanteurs de son espèce, soit par amour de la vérité, Gluck résolut de ne plus confier les rôles d'hommes qu'à de vrais hommes.

Ce fut dans l'opéra d'*Alceste*, représenté pour la première fois à Vienne, le 16 décembre 1767, qu'il fit cette révolution. Calzabigi avait traduit à peu près textuellement *Euripide*. Cette représentation fit sensation ; aussi un contemporain, Sonnenfelds écrivait : « Je suis dans le pays des miracles : un opéra sérieux » sans castrats, une musique sans gargouillades, un » poème italien sans bouffissures, tel est le triple pro- » dige par lequel le théâtre de la cour vient d'ouvrir. »

Hosted by Google

Gluck avait alors soixante ans et il se considérait comme au commencement de sa carrière, parce qu'il n'avait point encore reçu la consécration parisienne. Il résolut donc d'aller recevoir ce baptême de l'artiste.

CHAPITRE V.

RÉFORMATION DE L'OPÉRA FRANÇAIS.

Gluck avait connu à Vienne le bailli du Rollet, alors attaché à l'ambassade de France près la cour d'Autriche. Le bailli était un homme d'esprit, qui s'était beaucoup occupé de théâtre. Gluck lui confia que, depuis longtemps, il avait le plus grand désir de se faire jouer sur une scène française ; les libretistes français lui paraissaient convenir mieux à son esprit réaliste que les poètes italiens. Du Rollet lui tailla, dans l'*Iphigénie* de Racine, un libretto d'opéra qu'il s'empressa de mettre en musique. Une représentation d'essai, qui eut lieu à Vienne, en 1772, ayant donné de grandes espérances de succès, du Rollet écrivit à Dauvergne (1), qui était alors directeur de l'opéra, pour lui demander l'admission de cette œuvre. Dans cette lettre, le système de Gluck était exposé avec beaucoup de précision, elle parut plus tard, en octobre 1774, dans le *Mercure de France*, et ce fut le point de départ de la querelle des Gluckistes et des Piccinistes.

Dauvergne répondit que, si le chevalier Gluck voulait s'engager a donner à l'académie de musique six opéras de suite, on jouerait l'*Iphigénie*, qu'autrement il fallait y renoncer, car un tel ouvrage devait rendre impossible tout le répertoire alors en vogue.

L'opposition que manifesta le directeur de l'opéra dans cette lettre n'était que trop fondée. La partition

(1) Ce Dauvergne est l'auteur des TROQUEURS, le premier opéra-comique.

Hosted by Google

d'*Iphigénie* était si différente de toutes celles de Rameau et des compositeurs de cette époque qu'il était à craindre que le public, après avoir connu ce mets de haut goût, trouvat trop fade sa nourriture habituelle.

Du reste, depuis la représentation de *Castor et Pollux,* un seul opéra avait eu du succès, et cet opéra était le *Devin du Village,* joué pour la première fois en 1752. Cet ouvrage dut probablement la faveur marquée qu'il obtint dès la première représentation, et qui dura soixante ans, à la célébrité de son auteur. On s'explique difficilement aujourd'hui comment cette plate bergerie put faire les délices de la cour de Louis XV. M. Berlioz lui refuse le titre de partition, M. Fétis, tout en y reconnaissant quelques gracieuses mélodies, avoue que la phrase y est souvent mal faite, que l'harmonie laisse beaucoup à désirer et que la basse porte à faux dans plusieurs passages. Il est vrai que J.-J. Rousseau traitait l'harmonie d'invention des barbares, et il ne se trompait point trop, sans s'en douter, puisque ce sont les Scythes qui inventèrent l'accord parfait mineur, base de cet art.

Si l'on en croit Ad. Adam, le *Devin du Village* ne vit le jour qu'après de nombreuses restaurations faites par le chef d'orchestre et le maître de ballet du temps. L'auteur avait jugé à propos, en guise d'accompagnement, de faire doubler le chant éternellement à l'unisson par les violons et les violes, il fallut restaurer le tout pour le rendre exécutable.

Cet opéra vécut jusqu'en 1812; à cette époque, une perruque, lancée sur la scène par une main impitoyable, le fit disparaître pour toujours du théâtre. On a essayé récemment de le reprendre au théâtre du Vaudeville, mais sans aucun succès.

Laissant en paix sa cendre que les biographes s'avisent seuls de remuer encore, nous retournerons à l'histoire de la première représentatien d'*Iphigénie,* cette œuvre dont l'importance fut immense dans l'histoire de l'art.

Pour lever toute difficulté on eut recours à la Dau-

Hosted by Google

phine Marie-Antoinette, à qui Gluck avait donné des leçons ; elle soutint avec empressement les prétentions de son maître et grâce à cette puissante intervention, on put entreprendre les répétitions.

Mais de nouvelles difficultés se présentèrent, difficultés presqu'insurmontables : les musiciens de cette époque n'étaient point capables d'exécuter une musique aussi forte. Enfin, grâce à de nombreuses études, la première représentation eut lieu le 19 avril 1774. C'était Sophie Arnould qui jouait le rôle d'Iphigénie, le ténor Legros, celui d'Achille, et Larrivée, celui d'Agamemnon. Le premier jour l'ouvrage fut accueilli froidement : l'artiste blessé dans ses plus chères espérances voulut retirer la partition ; on lui fit comprendre cependant qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que le public, qui n'avait jamais rien entendu de pareil, fût plutôt surpris que charmé et que, puisqu'il n'avait donné aucune marque d'improbation, on devait espérer que l'œuvre serait applaudie plus tard. N'avait-on pas l'exemple de Rameau, dont les opéras ne furent pas adoptés du premier coup et passèrent ensuite à la postérité.

Ces prévisions se réalisèrent : le vingtième jour, le succès fut tel que pendant une demi-heure on rappela Gluck sur la scène, mais celui-ci ne voulut point paraître.

Dès-lors, il ne travailla plus que pour la scène française. Le baron du Rollet traduisit son *Orfeo ed Eurydice* et son *Alceste.* Cette dernière œuvre fit plus d'effet que la première, à laquelle on avait été obligé de faire subir de très-nombreuses modifications, ce à quoi la partition ne gagna point. Le rôle d'Orphée, par exemple, était un contralto, et ce genre de voix n'ayant jamais existé sur une scène française, l'auteur fut obligé de le modifier pour l'adapter à la voix de haute contre de Legros.

Ce fut pour cette pièce que l'on permit pour la première fois au public d'assister aux dernières répétitions

Hosted by Google

générales. L'affluence y fut immense et l'on accourait non-seulement pour entendre la musique de Gluck, mais pour le voir lui-même (1); on s'amusait beaucoup de ses colères, de ses boutades et des mauvais compliments qu'il adressait à tout le monde, chanteurs, musiciens et danseurs. Il ne voulait à aucun prix se soumettre à la tyrannie des artistes, et plus de vingt fois enlevait la partie à un acteur, quand celui-ci n'entrait pas complètement dans ses vues. Il menaçait Sophie Arnould de Rosalie Levasseur. Il allait jusqu'à forcer Vestris, le grand Vestris, à danser comme il l'entendait, et contrairement à toutes les règles de la chorégraphie du temps. Aussi Vestris s'en vengeait-il en publiant partout que la musique de ce diable d'Allemand était si lourde et si étrange qu'elle coupait les bras et les jambes aux danseurs. C'est que Gluck traitait les ballets comme de véritables symphonies, et voilà pourquoi ces ballets sont au nombre des morceaux d'orchestre que l'on joue de nos jours dans les concerts du conservatoire, c'est-à-dire dans l'endroit du monde où l'on est le plus difficile sur le choix de la musique à exécuter.

Parvenu au faîte de la gloire, Gluck commença à être vivement attaqué par la critique : les amateurs exclusifs de la vieille musique française, les dévoués partisans de la routine, qui sont de tous les siècles et qui parlent avec aplomb de ce qu'ils ne savent pas, reprochaient à la partition d'*Alceste* d'être trop italienne. Ce reproche absurde était celui de la majorité. Quant à ceux qui connaissaient bien l'école italienne, ils reprochaient au contraire à l'auteur d'*Iphigénie* d'avoir complètement rompu avec la tradition ; son œuvre n'avait aucun rapport avec la manière des Scarlatti, des Jomelli, des Porpora, des Durante. Pas un ne lui fit dans le temps le principal reproche qu'on eût pu lui adresser, c'est que ses récitatifs sont accompagnés en

(1) Il avait l'habitude, avant chaque répétition, de laisser sa perruque et son habit et de se coiffer d'un bonnet de coton.

Hosted by Google

sons soutenus, ce qui leur donne l'apparence de véritables airs, de façon que l'oreille ne peut se reposer d'un morceau à un autre, comme lorsque le récitatif n'est accompagné que par quelques accords secs, dont le but est de donner le ton au récitant. Il n'est en effet aucune force humaine pour demeurer l'âme attentive, l'esprit tendu pendant cinq actes de grand opéra, si le récitatif ne vient de temps en temps reposer l'auditeur.

Il ne restait plus à Gluck d'admirateurs que parmi un petit nombre d'hommes intelligents qui se laissaient aller aux impressions émouvantes que leur donnait cette musique nerveuse et élevée. Cependant, comme l'avait prévu Dauvergne, *Iphigénie, Alceste* et *Orphée* rendirent presqu'impossible l'exécution de l'ancien répertoire.

Les Italianistes eurent alors l'idée de faire venir un des successeurs les plus célèbres de Leo et de Jomelli, le napolitain Piccini.

LÉON MÉNEAU.

(*La suite à la quinzaine.*)

Hosted by Google

UNE LETTRE INÉDITE

DE CARON DE BEAUMARCHAIS A UN ROCHELAIS.

On sait que Pierre-Augustin Caron, qui a illustré le nom de Beaumarchais qui n'était pas celui de son père, ne fut pas uniquement homme de lettres, mais surtout homme d'action. Jeté dans le tourbillon des affaires, il se montra tour à tour commerçant, diplomate et fournisseur. C'est en cette dernière qualité qu'il entra en correspondance avec un armateur rochelais, que nous appelerons M. de L... Nous avons sous les yeux trois lettres autographes des 7 juin, 13 novembre et 10 décembre 1781, dont le principal intérêt réside sans doute dans le nom de leur signataire. Cependant, nous avons essayé d'en détacher quelques phrases. Après être entré dans les questions d'intérêt et rappelé qu'en ce moment sa caisse sonne comme un violon, Beaumarchais continue ainsi :

Paris, ce 13 novembre 1781.

. . . .

Je ne sais comment vous peindre les choses, mais je vous aprens que nous fesons l'amour M^me^ de L... et moi. J'ai couru après elle à la Rochelle ; pour me payer de ma course, elle m'écrit que je suis un très-joli jeune homme ; et moi qui vous prie de lui répéter combien j'ai été enchanté de sa conversation, sans compter l'orgueil que me donne sa lettre ; vous voyés bien que tout céla sent l'intrigue amoureuse d'une lieue.

Je vous en fais part comme à mon correspondant fidèle, mais si vous en disiés un mot à son mari, vous me forceriés de donner sur le champ ma confiance de cœur à un autre.

Hosted by Google

J'ai reçu des lettres de la Martinique et je puis juger que la *Ménagère* sera ici dans le mois de janvier.

Je vous instruirai dans son temps de la destination de ces deux vaisseaux, mais ma foi je suis le nez au vent, j'attens des nouvelles sûres pour me déterminer.

Faites mes excuses, je vous prie, sur l'ignorance où j'étais du mérite d'un musicien, appelé M. Davaux, attaché à M. le grand Écuyer. Faites, dis-je, mes excuses à un Monsieur qui dîna chez vous le jour de mon passage.

La vie laborieuse que je mène ne me permet depuis longtemps de jouir qu'en courant de la plus belle musique.

Depuis mon retour je me suis informé de ce musicien et j'ai vu que la plus part des simphonies qui m'avaient enchanté sont de M. Davaux. Je le connois maintenant et j'avoue mon tort avec plaisir.

. . . .

Recevés les assurances de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

(Signé) : Caron de Beaumarchais.

La lettre était scellée d'un cachet armorié portant de gueules au lion rampant d'argent, l'écu timbré d'un casque de chevalier.

Hosted by Google

L'UTOPISTE ET L'ÉCUREUIL.

APOLOGUE.

L'homme s'agite, Dieu le mène.

Il était une fois.... Monsieur, serait-ce un conte
Que vous commencez ?... Moi ? ma foi, je n'en sais rien ;
Je confesse même à ma honte
Que, par le temps qui court, je ne sais pas très-bien
Distinguer quelquefois un conte d'une histoire,
Depuis que, des partis pour mieux se faire croire,
Plus d'un conteur suspect se dit historien.

Très bien ; alors c'est une fable.
Nous écoutons. — Que ce soit fable ou non,
Peu m'inquiète ; en homme raisonnable,
Je tiens fort à la chose et beaucoup moins au nom.
Or la chose, pour moi, c'est de mettre en lumière
Quelque féconde vérité.

Où trouver, dites-vous, sur terre
Ce phénix de l'utilité ?
— Sur terre, soit ; mais dessous ? — La proscrite
En quelque endroit doit bien avoir un gîte ;
Donc, avec Florian, chez elle je la suis,
Et pour lui demander des leçons de sagesse,
Je vais, humble sujet de l'occulte déesse,
Au risque d'y tomber la chercher dans son puits.

Il était une fois (pardon, je recommence)
Un savant philosophe en *us*,
Qui, la plume à la main, devançait l'*Angelus*,
Et vivait de pain sec, d'eau claire et de science.

L'étude, hélas ! a des sentiers ardus
Qui rarement mènent à l'opulence.

De problèmes humains notre homme s'occupait.
De soigner ses enfants peut-être eût-il mieux fait ?
Quoi qu'il en soit, le hardi philosophe,
De système en système errant avec effort,
Du monde social pesait chaque ressort,
Et pour le réformer taillait en pleine étoffe.
Pratique et théorie ont souvent, par malheur,
Fait ensemble mauvais ménage ;
Mais jamais, dussiez-vous mourir suivant l'usage,
La formule n'a tort, au dire d'un docteur.

Tandis que travaillait l'ardent économiste,
Un gentil petit écureuil,
Bien mieux que son patron ayant bon pied, bon œil,
Comme lui poursuivait une idée à la piste ;
Et, voltigeant avec rapidité
Dans le tour dont son poids fait fuir le cercle agile,
Croyait, pauvre captif, sur la branche mobile
Courir après la liberté.

Quittant parfois sa paperasserie,
Avec Coco le maître allait causer.
Ma foi, la belle causerie,
Direz-vous, quand un seu a le don de jaser !

— Qu'importe ? en pareil tête-à-tête
Pour alimenter l'entretien,
Cher lecteur, croyez bien
Que des deux le plus bête
N'est pas toujours celui qui ne dit rien.

Allons, Coco, courage ! encore un tour de roue
Pour Saint-Simon, pour Fourier, pour Cabet ;
Tu sais si jamais je te joue :
Vois-tu cette noisette ? — Et l'écureuil grimpait,
Grimpait toujours, fixant un œil avide
Sur le prix de la course, et, gourmand qu'il était,

En sa course intrépide
Sautait pour ces grands noms... mais sautait dans le vide.

Le gymnaste, pourtant, bien qu'ardent travailleur,
Se lassait quelquefois, conduit à la baguette,
De son métier de rémouleur,
Et dédaignant noix et noisette,
Dans son appartement monsieur faisait retraite.
Puis de là, le vilain têtu
Retiré comme sous sa tente,
Narguait d'une mine insolente
L'orateur qui, de grec vainement revêtu,
Pour mieux désarmer la colère
De l'Achille au museau pointu,
Du geste était réduit à lui traduire Homère.
Parfois même, en grondant l'Achille atrabilaire,
Jusques au sang Nestor était mordu.

Qu'arrivait-il alors ? — Au-dessus de la cage,
Au moyen d'un fil de laiton
Un ingénieux engrenage
Animait d'ordinaire un tableau de village
Où travaillait, suivant l'usage,
Un phalanstère de carton.
Plus de moteur, plus d'harmonie ;
Du gai tableau la vie était bannie
Et le néant frappait à la maison.

Voilà qu'un beau matin, le savant se réveille
En promenant un regard étonné.
Dieu soit loué ! dit-il, voici l'aube vermeille,
Je rêvais ; mon supplice est par là terminé.
Femme, imagine toi, que (sanglante ironie !)
Pour punir, cette nuit, mon orgueil, disait-il,
Je ne sais quel jaloux génie
Dans le tour de Coco, d'un coup de main subtil,
M'avait emprisonné pour y tourner à vie.
J'en demande pardon à la philosophie,
Pour aller au moulin ne m'ont point fait les dieux.
Un âne, passe encor.... mais un économiste !

Hosted by Google

Des bêtes, âne ou non, bref, j'augmentais la liste,
Et j'étais écureuil quand j'ai rouvert les yeux.

— J'étais ?... dis donc je suis encore,
Lui répondit sa femme alors.
Ce monde social, qu'avec si grands efforts
De ton cerveau fêlé tu prétends faire éclore,
Ne serait, et sans risque on peut le parier,
A la triste époque où nous sommes,
Qu'une autre édition de ces petits bonshommes
Que Coco fait mouvoir, indocile ouvrier.

Va, va, mon pauvre ami, retourne dans ta roue ;
C'est la place de tout auteur
Croyant, sans redouter que son chef-d'œuvre échoue,
Mieux faire que le créateur.

Je conviendrai pourtant d'un point ; dans ton système
Tu peux compter sur l'homme, oui pour croquer les noix ;
Mais adieu l'harmonie et vos soi-disant lois
S'il faut que la droiture en soit le pivôt même.
Par convoitise ou par orgueil,
Ton monde est une cage où, rebelle nature,
L'homme, pour se soustraire au devoir qu'il endure,
Serait, comme Coco, plus ou moins écureuil.
. . . .

La dame disait vrai. — Marchez, tournez sans cesse,
Vous qui livrez aux vents la pauvre humaine espèce ;
Ici-bas à chacun sa part :
Eussiez-vous cru vingt ans que votre nef progresse,
Comme les écureuils, Dieu veut, dans sa sagesse,
Que vous arriviez tous..... juste au point de départ.

E. Labretonnière.

EDGAR QUINET HISTORIEN.

Œuvres complètes. — Pagnerre, 1865. — Études d'Alexandre Vinet et de M. Saint-René Taillandier sur M. Quinet.

« Personne, aujourd'hui, ne fait abstraction de ce qui, dans une » œuvre d'art, tient aux questions les plus graves. Chacun juge les » écrits dans le sens de sa philosophie religieuse. » M. Quinet a appliqué à l'histoire ce principe de Vinet ; le philosophe et le chrétien se sont rencontrés sur ce point.

Successivement poète, historien et publiciste, M. Edgar Quinet a dans la philosophie de l'histoire une individualité bien marquée. Dans ce domaine, la réunion de ses ouvrages différents de formes, mais semblables par le but, réalise une histoire universelle des révolutions religieuses et sociales de l'humanité. L'éminent écrivain s'est rencontré sur ce terrain avec M. Michelet, qu'il appelle si justement « son ami et son frère de cœur et de pensée », mais il semble l'avoir surpassé, au moins par la perfection de la forme.

Nous n'avons pas à retracer ici, dans ses détails, la biographie de M. Quinet : il suffit de la rappeler. Né à Bourg (Ain), le 17 février 1803, il passa ses premières années à l'armée du Rhin, où son père, commissaire des guerres sous la République et l'Empire, se trouvait avec le quartier-général. L'enfant fut profondément impressionné par les désastres de 1814 et 1815. Ce ne fut qu'après 1815 que ses études, fréquemment interrompues par les évènements, prirent un tour sérieux. Il passa ses examens de l'École Polytechnique qu'il abandonna bientôt pour le droit (1818). Puis il aborda la philosophie de l'histoire par la traduction des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Herder, dans laquelle

Hosted by Google

M. Saint-René Taillandier se plaît à reconnaître une œuvre longue et laborieuse, précédée d'une remarquable préface où éclatent surtout le sentiment de la communauté humaine et celui de la liberté de l'individu. Il rapporta d'un voyage en Grèce, fait avec la commission savante qui accompagna nos soldats de Morée (1829), un nouveau livre : *La Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité.* Peu après son retour, il vit éclater la révolution de 1830 qu'il salua par une nouvelle publication *(l'Allemagne et la Révolution)* et donna à la même époque, au ministre de l'instruction publique, un rapport sur les vieilles épopées françaises. Il alla en Allemagne, d'où la mort de son père le rappela bientôt. Puis il partit pour l'Italie. Le poème d'*Ahasverus* fut le résultat de son voyage. Il fut bientôt suivi de *Napoléon* et de *Prométhée.*

Dans ses belles études sur l'épopée, M. Quinet défendit la personnalité d'Homère contre Wolf.

En 1838, il rentra dans le domaine de la philosophie de l'histoire par sa belle réfutation de la *Vie de Jésus*, du docteur Strauss, réfutation qui a conservé toute son actualité. « Ce que j'admire le plus dans cette savante étude, dit M. Saint-René Taillandier, ce n'est pas l'érudition de l'auteur, ce n'est pas la vive lumière qu'il a jetée sur les controverses théologiques de l'Allemagne, c'est son sentiment si vif, si profond, de la personnalité du Christ. Déconcertés par une attaque inattendue, les théologiens gardaient d'abord le silence ; un philosophe prit la parole, et au nom de la raison, au nom de l'histoire, au nom de la liberté morale de l'homme, il défendit contre le mythologue allemand l'existence et le rôle personnel de Jésus. » Citons au moins la conclusion de cette étude remarquable : « Si parmi mes lecteurs, dit M. E. Quinet, il en est qui, dans ce spectacle des agitations religieuses de leur temps, ne voient qu'une image de ruine, surtout s'il en est auxquels les pages précédentes aient causé, malgré moi, une de ces douleurs qui sont sacrées pour tous, je leur rappellerai qu'un jour aussi les disciples, ayant vu leur Maître descendu dans le sépulcre, se prirent à douter et à désespérer de l'avenir. Ils ne savaient que pleurer en secret. Ce qu'ils avaient attendu n'étant pas arrivé, ils étaient tout prêts de ne plus croire à aucune chose. Ils se disaient les uns aux autres : « Celui que nous avons connu n'était pas le fils de Dieu, car il est mort sur la croix. » Ils disaient encore : « Qui soulèvera pour nous la pierre de son sépulcre ? nous ne

sommes pas assez forts pour l'entreprendre. » Mais quelques-uns d'entre eux, s'étant approchés du Calvaire, aperçurent leur Maître dans toute la splendeur des cieux, et ils se réjouirent en commun jusqu'à la fin des temps.

» De même aujourd'hui le monde entier est le grand sépulcre où toutes les croyances, comme toutes les espérances, semblent pour jamais ensevelies ; le sceau du doute y a été apposé par une main invisible, et nous nous demandons les uns aux autres, saisis de crainte : Qui soulèvera les pierres de ce tombeau. Il en est un grand nombre d'entre nous qui pleurent, en secret, et qui n'ont plus de confiance dans ce qu'ils ont le plus aimé. Mais cette pierre qui nous opprime tous sera, à la fin, brisée, fût-elle plus pesante mille fois que tous les mondes ensemble. Du sein de nos ténèbres, le Dieu éternellement ancien, éternellement nouveau, renaîtra vêtu d'une lumière plus vive que celle du Thabor. C'est là au moins la foi de celui qui a écrit ces lignes. » (QUINET.)

Appelé en 1839 à une chaire de littérature étrangère à Lyon, à la suite de la publication de l'*Allemagne et l'Italie,* M. Quinet établit que la pensée religieuse est l'âme de toute littérature, et son brillant cours devint un bon livre : le *Génie des religions* (1842). La religion est, à ses yeux, l'intuition spontanée, par conséquent divine de l'âme collective de l'humanité. Mais l'éloquent professeur se préoccupe moins de l'origine que du génie des religions. Le dogme une fois produit règle tout, état, science, philosophie, art ; « les grandes révolutions, qui agitent le monde politique, » attestent qu'une révolution analogue est accomplie dans la cons- » cience des hommes. » Regrettons toutefois, avec un critique éminent, que tant de graves questions soient laissées indécises dans ce splendide tableau, et qu'après avoir parlé de l'Évangile dans un magnifique langage, l'écrivain ne dessine pas plus nettement le caractère unique de la religion chrétienne, et qu'ainsi ses conclusions manquent de précision. Tout en acceptant son explication des religions païennes et en y voyant une manifestation spontanée de la conscience humaine, il faut donner une autre explication du caractère surhumain du Christianisme. Les travaux précédents de M. Quinet l'autorisaient à distinguer nettement, des religions du vieil Orient, cette religion à l'origine de laquelle il avait vu un personnage vraiment unique, d'un rôle individuel incontesté et vraiment divin. Ces réserves faites, un grand principe ressort

Hosted by Google

du livre, l'importance accordée à la religion, sa place dans la philosophie de l'histoire et le sentiment du progrès moral.

Le succès du cours de Lyon fit appeler M. Quinet au collége de de France, par M. Villemain. Là il fut entraîné dans une polémique ardente, et, bien qu'il n'opposât aux attaques de ses adversaires que la philosophie et l'histoire, « il se laissa entraîner hors de ses voies. » *(Les Jésuites, l'Ultramontanisme, Christianisme et Révolution française, Vacances en Espagne.)* Toutefois en faisant la part des pages dues à l'agitation de la lutte, il y a d'admirables parties dans ce cours. Écoutons d'ailleurs dans quel esprit il a écrit ces leçons: « Sans nulle haine contre les personnes, je pense même que l'opposition qui m'a été faite m'a été utile, lorsqu'elle n'a pas dégénéré en violence. Pour vaincre ces contradictions systématiques, j'ai dû veiller plus attentivement sur moi-même, ne rien avancer qui ne fût de ma part, une conviction profonde, m'entourer de preuves, d'évidence, me passionner pour la vérité seule, certain que tout le reste, artifices de langage, ornements de style, futiles parures, me serait disputé sur le champ. »

M. Quinet défendit avec éloquence le spiritualisme contre d'imprudents disciples et de dangereux amis. « Homme, genre humain, s'écriait-il, grand roi, nouveau parvenu qui as déjà le vertige, tu ne te délivreras pas du berceau, ni de la mort, ni de la soif de l'invisible, du beau éternel, du vrai, du pur sans tache et sans déclin. » Nous n'avons pas à étudier ici son rôle politique de 1848 à 1851. Il nous reste à citer un beau livre: les *Révolutions d'Italie*, et les sérieux travaux produits dans son exil. *La fondation de la République des Provinces-Unies*, *les Roumains* et *la Philosophie de l'histoire de France*, dont la justesse a été généralement reconnue. « Dans la philosophie de l'histoire, M. Quinet montre le règne de la conscience, de l'âme, de la liberté morale. » Et la vérité, la réalité spiritualiste de cette voie devient palpable. Les convictions spiritualistes et pures de la plus belle époque des travaux de M. Quinet revivent avec énergie dans son étude pleine d'accents religieux sur *Marnix de sainte Aldegonde*, à la fois homme d'Etat, homme d'Eglise, philosophe et poète, dont les ouvrages étaient publiés à la Rochelle aussitôt qu'à Leyde. Ce beau travail doit faire oublier que le réfutateur du docteur Strauss eut un jour *un délire* (le mot est de M. Saint-René Taillandier), et suivit l'auteur des *Mystères de Paris* dans une lutte aveugle contre

Hosted by Google

Christianisme. Mais son œuvre entière proteste contre cet égarement momentané, et en remontant à ces régions supérieures de poésie et d'histoire, M. Quinet résistera à la tentation et terminera sa noble carrière par des études religieuses dignes de son passé, s'écriant avec Milton : *hail, holy light!* Il n'en faut pour preuve que le témoignage de M. Edgar Quinet lui-même, quand, dans l'histoire de la fondation des Provinces-Unis, l'historien se demande pourquoi les Hollandais ont réussi. « Pourquoi ? C'est qu'ils avaient une étoile, une boussole : ils voyaient toute chose à la lumière des questions religieuses. » Qui donna à Marnix ce calme admirable qui lui permit, après avoir commandé pendant vingt années, d'achever sa vie sans murmurer, sur une grève déserte ? « Son élévation morale, sans doute, mais surtout sa religion ! » Séparer le Christianisme de l'étude de l'histoire, de la littérature, de la science, c'est prétendre interdire « les institutions au jurisconsulte, les monuments à l'architecte, la nature au naturaliste, la terre au géologue, le ciel à l'astronome ! » Il faut remercier M. Quinet d'avoir proclamé bien haut cette profonde vérité et d'avoir osé dire que tout s'enchaîne et se tient dans la science comme dans les constitutions et les sociétés, et que le fil conducteur, le lien qui les unit « c'est la religion ! »

L. DE RICHEMOND.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

JEAN BUREAU,

MAITRE DE L'ARTILLERIE DE FRANCE,

MAIRE DE LA ROCHELLE EN 1448.

Parmi les maires de la Rochelle, dont Arcère nous a fait connaître la longue nomenclature, de 1199 à 1757, il n'en est qu'un petit nombre qui aient acquis quelque célébrité pour des faits se rattachant, soit particulièrement à l'histoire locale (1), soit généralement à celle de la France (2). Dans cette dernière catégorie, nous devons placer en première ligne Jean Bureau, nommé maire de la Rochelle en 1448, lorsqu'il était déjà depuis neuf ans maître de l'artillerie. Nous ne pouvons point le revendiquer comme notre compatriote, car, fils de Jean Bureau, originaire de Champagne et bourgeois de Paris, il naquit dans cette dernière ville, vers la fin du XIVe siècle. Jean Bureau passerait même inaperçu comme maire, si le rôle important qu'il joua auprès de Charles VII, qui le tenait à bon droit en très haute estime, ne le tirait glorieusement de l'oubli. Eloigné, pour le service du roi, du siége de sa mairie, pendant presque tout le temps de sa durée, il fut

(1) Jean Chaudrier, maire en 1359-1362-1366 et 1370 ; Charles Chabot, seigneur de Jarnac, nommé maire perpétuel, par François Ier, de 1535 à 1548 ; Jacques Henri, maire en 1572 ; Jean Morisson, maire en 1573 ; Paul Yvon, maire en 1616 ; Jean Guiton, maire en 1628.

(2) Jean Bureau, maire en 1448, maître de l'artillerie de France sous Charles VII ; Pierre Doriole, maire en 1451 et 1456, chancelier de France sous Louis XI ; Jean Mérichon, maire en 1453-1457-1460-1463 et 1468, chambellan de Louis XI ; Robert Cadiot, maire en 1462 et 1472, maître de l'artillerie de France, sous Louis XI.

Hosted by Google

obligé de confier le soin d'exercer son office à Jean d'Arçon, l'un de ses co-élus ; mais, si nous envisageons Jean Bureau comme maître de l'artillerie de France, nous le voyons apparaître sous un nouveau et brillant aspect : nous découvrons alors en lui un homme d'un génie actif, hardi et entreprenant ; plein d'une juste confiance en lui-même, il savait inspirer aux autres ce même sentiment à son égard ; tous les chroniqueurs de son époque sont d'accord à ce sujet. Aussi, apprécié comme il devait l'être par le roi Charles VII, il fut nommé maître de l'artillerie, emploi d'une grande importance et au-dessous duquel il ne se montra certainement pas. Du moment qu'il en fut pourvu, on le vit prendre à l'armée, dans le conseil privé du roi, une incontestable supériorité, tant pour la rapidité et la justesse de son coup d'œil militaire, inné en quelque sorte en lui, que pour l'opportunité et l'efficacité des mesures offensives qu'il sut prendre et qui eurent tant d'influence sur le succès des siéges qu'il dirigea.

Nous allons suivre Jean Bureau dans les diverses opérations où le commandement en chef de l'artillerie lui fut confié et où son dévouement et ses talents furent d'un grand secours au roi : avec Jeanne d'Arc, Dunois, Richemont, Jacques Cœur (je ne cite que les plus célèbres), il fut assurément l'un de ceux qui contribuèrent le plus à justifier la désignation de *bien servi* que donnèrent à Charles VII ses contemporains, et que les historiens postérieurs crurent devoir remplacer par celle plus élogieuse de *victorieux*

Ce fut en 1439, au siège de Meaux, ville très forte, occupée par les Anglais, et qui gênait les approvisionnements de Paris, que Jean Bureau fit ses premières preuves comme maître de l'artillerie : il y dirigea les travaux de l'attaque avec une remarquable habileté. Grâce aux ingénieuses dispositions qu'il s'empressa d'ordonner, la ville de Meaux, située sur la rive droite de la Marne, et séparée par cette rivière du fameux château-fort du Marché, fut vigoureusement attaquée

en même temps sur plusieurs points. Au bout de trente jours de tranchée ouverte, une large brèche pratiquée dans le revêtemement extérieur permit de livrer l'assaut, et en définitive de prendre la ville. Les Anglais se retirèrent en toute hâte dans le fort du Marché, au moyen du pont qu'ils firent sauter ensuite; mais les Français, sur l'ordre de Jean Bureau, effectuèrent promptement le passage de la rivière, à l'aide de bateaux qu'ils s'étaient procurés à l'avance. Ils purent, par ce moyen, entreprendre immédiatement le siége du fort du Marché, et cette seconde opération, conduite avec autant d'énergie et d'intelligence que la première, obligea les Anglais à capituler, sous la condition d'évacuer le fort sans délai et d'aller où bon leur semblerait. Ainsi, cette redoutable place forte qui avait résisté pendant neuf mois (en 1421), au roi d'Angleterre Henri V, tomba au pouvoir des Français dans l'espace d'une vingtaine de jours.

Nous allons maintenant voir Jean Bureau déployer au mémorable siége de Pontoise, sous les yeux du roi, ce courage intrépide et ces talents militaires qui lui valurent l'éloge suivant, que fait de lui, dans son style naïf, le chroniqueur Jean Chartier :

» Jean Bureau, dit-il, fit au siége de Pontoise » grande diligence et bien son devoir, et tellement s'y » comporta qu'il en est digne de recommandation » perpétuelle. »

Charles VII, après avoir fait terrible justice des aventuriers qui, sous l'affreux nom d'*écorcheurs*, ravageaient la Champagne, marcha par la Picardie contre les Anglais, et résolut de délivrer les environs de Paris de leur présence. Il se proposa d'abord à cet effet de se rendre maître de Pontoise, dont les Anglais s'étaient emparés en 1436, par escalade et par surprise, à la faveur des neiges; cette ville avait une grande importance, parce qu'elle ouvrait le chemin de Rouen. Le roi arriva le 4 juin 1441 devant Pontoise, accompagné du Dauphin, du connétable de Richemont, des

Hosted by Google

comtes du Maine, d'Eu et de la Marche, de Saintrailles, de La Hire, de Coëtivi, de presque tous les vaillants capitaines de France, et enfin de Jean Bureau, maître de l'artillerie; l'élite des milices féodales et communales accourut de toutes parts joindre le Roi; on vit arriver jusqu'aux arbalétriers de Tournai et la noblesse Picarde vint sous la conduite du comte de Saint-Pol; on n'avait pas vu depuis longtemps une si belle assemblée de gens de guerre.

D'après les conseils de Jean Bureau, on commença par débusquer les Anglais de la position qu'ils occupaient dans un redan, établi sur la rive gauche de l'Oise, et qui servait de tête de pont; on les contraignit ainsi à rentrer dans la ville et à s'y renfermer. Le Roi établit son quartier général dans l'abbaye de Maubuisson, située sur la rive gauche, près du pont; en avant de cette position, le maître de l'artillerie fit immédiatement placer un nombre considérable de canons, garantis par des épaulements en terre, construits à la hâte.

Cette formidable batterie avait pour but de s'opposer aux sorties que l'ennemi aurait dirigées de ce côté. De plus, un peu en aval de la ville, on jeta un pont de bateaux, défendu à chacune de ses extrémités par des canons, afin de se ménager un passage facile sur la rive droite; les Français ne tardèrent pas en effet à y parvenir; ils s'emparèrent de l'abbaye de Saint-Martin, que l'on fortifia, et on construisit en outre un fort d'une grande importance entre cette abbaye et la ville. Les deux camps du Roi pouvaient ainsi communiquer entre eux, protégés qu'ils étaient, celui de la rive gauche par l'abbaye de Maubuisson mise en état de défense, et celui de la rive droite par l'abbaye de Saint-Martin fortifiée et le fort dont nous venons de parler.

Les approvisionnements en vivres venaient facilement de Paris, soit en bateau, par la Seine d'abord et remontant ensuite l'Oise, soit par des charrettes, par

Hosted by Google

la route de Saint-Denis. Toutes ces dispositions étaient parfaitement bien entendues, et favorables aux assiégeants; mais la garnison de Pontoise, quoique composée seulement d'environ 1,200 anglais, était résolue à se défendre vaillamment. Le duc d'Yorck, régent de France pour le roi Henri VI, était alors à Rouen; il envoya à la ville assiégée un renfort de 4,000 hommes qui parvinrent à pénétrer dans le corps de place par un point hors de l'attaque des Français. Jean Bureau sentit alors l'urgente nécessité qu'il y avait à achever d'envelopper la ville par ses lignes d'attaque; il fit construire à cet effet un nouveau fort entre la Viorne et l'Oise. Malgré cela, le siége n'avançait pas, le Roi s'en chagrinait, les dépenses étaient considérables, les parisiens murmuraient, et l'armée royale commençait à se décourager. C'est à cette période du siége, un peu stagnante, que les Anglais et les Français échangèrent entre eux des ballades, sortes de bravades d'un assez mauvais goût, nous ne dirons pas en vers, mais rimées tant bien que mal.

Ces ballades se trouvent tout au long dans Jean Chartier, et nous avons pensé qu'il ne serait pas hors de propos de les reproduire en partie ici, ne fût-ce que pour donner une idée de l'esprit railleur, si non très délicat, de cette époque, et de l'antagonisme, au surplus bien justifié par les circonstances, qui existait alors entre les deux nations.

Ce furent les Anglais qui prirent l'initiative par la ballade ainsi conçue, où nous conservons l'orthographe de Jean Chartier:

« A vous galans, qui de nouvel
» Avez mis le siége à Pontoise,
» Vous faites rage de revel,
» Et de crier bien à vostre aise;
» Mais la fin en sera mauvaise,
» Ains que vostre œuvre soit usée:
» Commencement n'est pas fusée.

Hosted by Google

» Cuidez-vous bien si tost conquerre
» Le droict pays appartenant
» Au roy de France et d'Angleterre
» Dont chacun de vous est tenant ;
» Vuidez-le tout incontinent,
» Car pour vous n'y a pas bon estre :
» Péché rompt le col à son maistre.
» Bien contrefaites les vaillans,
» Et semble qu'ayez tout conquis.
» Disans qu'ètes bons bataillans,
» Dès l'heure que fûtes nacquis.
» Qui aurait bien partout enquis
» Entour vous, plusieurs y sont faux ;
» Toujours le mortier sent les aux.
» Ceux qui ont esté par deux fois
» Des deux partys, leurs faicts sont beaux !
» Avec vous en a plus de trois
» Qui bien contrefont les loyaux :
» Pendues au vent soient leurs peaux !
» Pour montrer au monde exemplaire :
» Trahison à Dieu ne peut plaire.
» Bien appert qu'estes fort paoureux ;
» Oncques ne fûtes si heureux
» De nous venir aux champs combattre.
» Grand orgueil est bon à rabattre.
» Si vous voulez oüyr bon conseil,
» Allez-vous en de cette marche ;
» Et prenez seur chemin à l'œil,
» Pour doubte qu'on ne vous desmarche ;
» Car on mettra vos peaux en parche
» Si longuement cy demeurez :
» Fuyez tost et vous en courez. »

Les Français ne voulurent pas demeurer en reste dans ce combat de railleries, et ils s'empressèrent de riposter à la garnison de Pontoise par la ballade suivante :

« Entre vous, Anglais et Normans,
» Estans léans dedans Pontoise,

» Fuyez-vous en, prenez les champs,
» Oubliez la rivière d'Oise,
» Et retournez à la cervoise,
» De quoy vous estes tous nourris.
» Tous les natifs de Normandie
» Qui ont vostre party tenu
» Sont traistres, je n'en doute mie :
» Autant le grand que le menu ;
» Le roy est cy-devant venu
» Pour remettre tout à raison :
» Car à Dieu ne plaist trahison
» Vostre grand orgueil abattrons,
» Soyez-en seurs comme de mort :
» Et bien les peaux vous fourbirons
» A la venue du duc d'York.
» Or, retournez au vent du Nord,
» Et ne parlez plus de combattre :
» Male fiebvre vous puisse abattre !
» Je cuide bien que le cœur faut,
» A vous tous ensemble à butin,
» Quand vous pensez que d'un assaut
» Serez pris ou soir ou matin.
» Que ferez-vous quand vos voisins
» Serreront sur ces pélerins ?
» Le fuir est de partir à l'heure,
» Quand bien vous est de le cognoistre.
» Or, ne faites plus de demeure,
» Et vous signez de la main dextre.
» Au gibet par la main du maistre
» Passerez, comme je vous compte :
» Il est temps que vous rendiez compte.

Après cette citation que nous nous garderons bien d'appeler poétique, nous allons reprendre la suite des opérations du siége de Pontoise, qui présenta plus d'une péripétie en dehors de la place, car les Français et les Anglais eurent tour à tour l'avantage, en laissant prendre et reprenant le fort Maubuisson, qui commandait la rive gauche de l'Oise ; mais les Français, qui

s'étaient toujours maintenus dans le fort Saint-Martin, sur la rive droite, finirent par prendre d'assaut, le 16 septembre, l'église Notre-Dame, située hors de la ville et où les Anglais s'étaient fortifiés comme dans un poste avancé ; de cette position avantageuse, les assiégeants purent aisément battre Pontoise et ruiner toutes ses défenses. L'artillerie tira nuit et jour, sans désemparer, jusqu'au 19, et le roi résolut alors de tenter l'assaut ; il fut décidé qu'on le donnerait sur trois points à la fois : le roi lui-même commandait l'attaque du côté de l'abbaye de Saint-Martin, ayant auprès de lui Jean Bureau, qui ne l'avait abandonné, de temps à autre, que pour veiller à l'exécution de ses ordres généraux ; du côté de la route de Normandie était le Dauphin (depuis Louis XI), et enfin sur la rive gauche, en face du pont, l'attaque était confiée au maréchal de Lohéac. L'attaque commença aux cris de *Montjoye et Saint-Denis, ville gagnée.* L'assaut fut rude et dura longtemps; plus d'une bannière y fut renversée de la muraille, après y avoir été résolument plantée ; il s'y passa de hardis faits d'armes. Enfin, la brèche attaquée par le roi fut emportée la première, et il entra immédiatement dans la ville, suivi du maître de l'artillerie. Le Dauphin et le connétable de Richemont ne tardèrent pas à y pénétrer aussi de leur côté. Le lendemain, le roi s'informa de ceux qui avaient franchi les premiers la brèche, leur fit de riches présents, les anoblit, leur donna des armoiries et leur assigna une rente sur les entrées de Paris.

Comme nous n'avons l'intention de rappeler que les opérations militaires dans lesquelles figura, comme maître de l'artillerie, notre ancien maire, nous allons nous transporter en Normandie au mois de décembre 1449 ; car c'est à cette époque que Charles VII, qui s'était rendu auparavant maître de Rouen, résolut de s'emparer de Harfleur, que tenaient encore les Anglais. La saison était très défavorable pour une semblable entreprise, car, dans les environs de cette ville, il n'y

Hosted by Google

avait ni maisons pouvant servir d'abri, ni bois pour se chauffer, et il faisait un froid excessif. Jean Bureau, qui commandait l'artillerie de l'armée assiégeante, et qui, selon Chartier, *était fort subtil en pareilles matières, et en plusieurs autres choses*, comprit l'importance qu'il y avait à mener ce siége le plus activement possible. Il fit, sans perdre de temps, creuser autour de la place de profondes tranchées, au moyen desquelles on pouvait s'approcher presque sans danger de ses murs; il fit établir, dans des positions bien choisies, des batteries de canons de fort calibre, et fit lancer sur Harfleur, sans paix ni trève, une grêle de projectiles; aussi, peu de jours après le commencement d'une si vigoureuse attaque, le général anglais, jugeant que toute résistance serait inutile, demanda à parlementer, et rendit la ville au roi, sous la condition que la garnison pourrait se retirer en toute liberté, avec armes et bagages; ce qui lui fut accordé.

C'est à ce siége de Harfleur que nous voyons apparaître pour la première fois Gaspard Bureau, émule de son frère, dont il n'atteignit toutefois jamais la hauteur de mérite, mais dont il partagea secondairement presque tous les importants travaux, à partir de cette époque. C'est à eux que remonte cette renommée de l'artillerie française, qui depuis ne s'est jamais démentie.

Après la bataille de Formigni, près de Bayeux, où les Anglais avaient été mis en déroute, et la capitulation de Caen, où le roi avait fait son entrée solennelle le 6 juillet 1450, le siége fut mis devant la ville de Falaise. Nous n'avons pu recueillir de documents circonstanciés sur cette opération militaire, au sujet de laquelle Jean Chartier se borne à dire que Jean Bureau *y acquit un très grand honneur*.

Dans cette même année 1450, nous retrouvons ce maître de l'artillerie devant Cherbourg, qui avait été mis en état de siége. Il y fit preuve d'une habileté toute nouvelle, car cette ville ayant été principalement atta-

Hosted by Google

quée du côté de la mer, il fit hardiment établir sur la grève même, au grand étonnement des Anglais, des batteries de canons, que le flux couvrait entièrement deux fois par vingt-quatre heures ; mais les canonniers avaient soin de garantir autant que possible leurs pièces des dangereuses conséquences de cette submersion par d'ingénieux moyens conservateurs, imaginés par le maître de l'artillerie. Cherbourg, attaqué ainsi simultanément du côté de la mer et de celui de la terre, ne put résister longtemps et finit par se rendre au roi, le 2 août 1450.

La prise de cette ville importante acheva la conquête de la Normandie, à laquelle les deux frères Bureau eurent une grande part.

Transportons-nous maintenant dans la Guyenne. Pendant les années 1452 et 1453, nous y verrons Jean Bureau diriger d'abord, avec son intelligence et son infatigable activité accoutumées, les sièges de Castillon, de Saint-Émilion, de Fronsac, de Libourne et de Bayonne ; mais il ne se borna pas, dans cette province, à rendre au Roi d'éminents services au point de vue militaire, il sut de plus, par l'habileté de ses négociations, déterminer définitivement à capituler la ville de Bordeaux, laquelle s'était montrée tour à tour favorable aux Anglais et aux Français. Sachant que pour pouvoir parler haut en pareille circonstance, il fallait commencer par paraître fort, Jean Bureau eut prudemment soin, avant d'entrer en pourparler avec les Bordelais, de faire le plus ostensiblement possible une reconnaissance militaire de la place, après laquelle il dit au Roi les paroles suivantes, destinées à être répétées : « Sire, je viens d'autour de la ville de Bor-
» deaux ; j'ai regardé et bien visité les positions les
» plus convenables pour asseoir votre artillerie, et si
» votre bon plaisir est, je vous promets, et sur ma vie,
» qu'en peu de temps je vous rendrai la ville toute
» détruite, de manière que ceux qui seront dedans ne
» sauront où se tenir et que vous les aurez ainsi tout

Hosted by Google

» à votre bon plaisir et volonté. » Le Roi lui répondit qu'il eût à faire bonne diligence, et que son intention bien arrêtée était de ne point partir de là sans avoir soumis la ville. Les Bordelais comprirent qu'en face d'une telle résolution, appuyée de l'énergie bien connue et des talents militaires d'un homme tel que Jean Bureau, ce qu'ils avaient de mieux à faire était de se soumettre le plus tôt possible, et, le 19 juin 1453, ils firent serment *de ne jamais se rebeller en l'encontre du Roi de France leur souverain seigneur.*

Jean Bureau fut, cette même année, nommé maire perpétuel de la ville de Bordeaux, et son frère Gaspard le remplaça comme maître de l'artillerie de France.

Après la mort de Charles VII, qui eut lieu le 22 juillet 1461, le roi Louis XI donna à Jean Bureau les témoignages de la plus grande estime; il le nomma chevalier, lui continua la charge de chambellan, et le privilége de demeurer toujours du conseil privé du Prince, comme il l'avait été sous le règne précédent.

Jean Bureau mourut à Paris, le 5 juillet 1463, entouré de la plus haute considération; il fut enterré dans une des chapelles de l'église Saint-Jacques la Boucherie, où l'épitaphe suivante, gravée sur une plaque de cuivre, fut incrustée dans la muraille, au-dessus de son tombeau :

« Ci-gît noble homme de bonne mémoire feu mes-
» sire Jean Bureau, chevalier, seigneur de Monglat,
» jadis conseiller et chambellan du Roi, notre Sire,
» maître en sa chambre des comptes, trésorier de
» France et maire de Bordeaux, qui trépassa en sa
» maison de Paris, l'an de grâce 1463, le samedi
» cinquième jour de juillet. Dieu lui fasse merci à
» l'âme. — *Amen.* »

Les armoiries de la famille Bureau étaient reproduites sur cette même plaque de cuivre, au-dessus de l'épitaphe. Elles étaient ainsi composées :

Champ d'azur au chevron vide d'or, rempli de sable, potencé et contre-potencé de treize pièces aussi

Hosted by Google

d'or, accompagné de trois phioles ou buires de même.

Tels sont les détails que nous avons puisés dans les œuvres des chroniqueurs Jean Chartier, Monstrelet, Godefroy, etc., et des historiens Daniel, Arcère, etc., relativement à la carrière si honorablement remplie de notre maire de 1448. Bien que la dignité de maire fût alors conférée par l'élection, Jean Bureau n'y fut probablement appelé que pour rendre hommage à son rare mérite et aux services remarquables qu'il avait déjà rendus au Roi à cette époque.

TH. V.

LA ROCHELLE SOUS LOUIS XIII.

APPENDICE.

J'ai dit (p. 616) que nous avions des lettres qui témoignent de l'inquiétude que les divisions intestines des Rochelais causaient aux chefs du parti protestant; nos chroniqueurs nous en ont conservé trois qui me semblent importantes par elles-mêmes. Je crois les deux dernières inédites ; la première est imprimée dans la correspondance de Duplessis-Mornay, t. XII, p. 321 : je la donne néanmoins, trouvant qu'elles s'éclairent par leur rapprochement. Je transcris la copie de Merlin, qui n'offre du reste avec l'imprimé que des variantes insignifiantes :

L. Delayant.

I

Lettre de Duplessis. — *(Ms. de Merlin, p. 194.)*

A M. Merlin, ministre du Saint-Evangile, à la Rochelle.

Monsieur, j'oy dire que votre division croît de jour à autre, en danger d'aboutir en quelque esclandre, et sais les mauvais contes qui s'en font entre les adversaires de notre profession ; cela m'afflige, comme une plaie au cœur de notre cœur, et vous dirais volontiers ce que dit l'apôtre : n'y a-t-il donc point de sages entre vous ? Et à quand attendez-vous de recourir au remède ? Certes, ce n'est pas peu que leur soyons en

fable, mais que sera-ce si nous leur étions enfin en spectacle de tragédie ? Et vaudrait-il pas mieux que chacun relâchât quelque chose de ses prétentions, pour tomber en quelque milieu qui terminât la contention et rendît la paix à votre ville, l'amitié et l'union entre ceux qui ne peuvent vivre ni subsister l'un sans l'autre ? Vous êtes le vrai baume de cette plaie, et si cestui-là perd sa vertu, je ne sais plus où il se puisse prendre. Et je ne doute pas que vous n'y fassiez tous tout ce qui est en vous ; mais trouvez bon que je vous die qu'il n'y a plus de temps à y perdre, que j'entends que plusieurs fois ce cancer a menacé de s'entamer, ce qu'advenant il serait incurable. A quelqu'un semblera peut-être que je m'ingère trop avant, pour me dire : *Tantum ne tibi abs re tua est otii,* etc. ; mais je lui réponds qu'il n'y a bon chrétien qui ne pense avoir sa part à la Rochelle, et m'assure que tous les gens de bien trouveront bon que je m'y intéresse, et je prie Dieu qu'il y bénisse vos mains et les leurs, et sur ce, monsieur, je salue humblement vos bonnes grâces, priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

De Saumur, ce 28 de juillet 1613.

Votre très-affectionné ami à votre service.

DUPLESSIS.

II

Lettre de Sully. — *(Ms. de Merlin, p. 193.)*

A Messieurs, Messieurs les Maire, eschevins, conseillers, pairs, bourgeois, manans et habitants de la ville de la Rochelle, à la Rochelle.

Messieurs, c'est avec regret et déplaisir infini que je vous écris sur un si fâcheux sujet ; mais l'affection que je vous porte à tous en général et à chacun en particulier ne peut plus tolérer le silence dont par respect j'ai usé sur semblables occasions de divisions et animosités qui ont paru dans notre corps, et qui

s'épandent avec trop de passion parmi les membres particuliers et notamment dans notre ville, où j'ai appris que les contestations augmentent de telle façon que, s'il n'y est remédié, cela pourra apporter du mal. Je vous conjure donc par le saint nom de Dieu, qui est un Dieu de paix, et par votre propre bien et intérêt et par l'amitié que vous me portez et que vous désirez que je vous porte, de vouloir modération, affection et céder en quelque chose les uns aux autres, cerchant quelques personnes de qualité, continens, prudens et expérimentés, vos amis communs, sur l'arbitrage desquels vous puissiez remettre vos différends. Car toujours, si ils continuent, faudra-t-il que les hommes en décident, et vous pourriez tomber en telles mains qui sont bien aises d'allumer la discorde et l'animosité au lieu de l'éteindre et assoupir. Excusez la liberté dont j'use en vos affaires et l'imputez à mon zèle qui ne peut tolérer sans larmes de vous voir plus longtemps en cette désunion; pour laquelle faire cesser et vous servir en toute autre occasion, j'emploierai ma vie et ce qui en dépend lorsque me ferez paroistre l'avoir agréable; ce qu'attendant je prierai le créateur qu'il vous tienne en sa sainte garde. De Orval, ce dernier de juillet 1613. C'est votre plus humble et fidèle ami à vous faire service. LE DUC DE SULLY.

III

Lettre de Lamiltière, l'un des députés généraux des églises et de Dumoulin, pasteur de l'église de Paris, au Consistoire de la Rochelle.

(Ms. Bruneau, p. 706, ann. 1613.)

A Messieurs, Messieurs les Pasteurs et anciens de la Rochelle.

Messieurs et très honorés frères, l'importance de votre ville et église, et la qualité de vos personnes est telle que vous ne devez trouver étrange si les troubles

Hosted by Google

qui vous travaillent nous affligent, et si nous estimons vos maux être les nôtres; car votre ville étant un des principaux appuis de nos églises, et vos personnes l'ornement de votre église, vous devez croire que chacun jette l'œil sur vous, se promettant que vous, qui avez vaqué jusqu'ici à vos charges avec tant de soin, serez promoteurs de la paix et emploierez votre autorité et industrie à éteindre cette dissension qui afflige les gens de bien, qui nous fait craindre chose pire, qui réjouit les ennemis, et nous rend non-seulement odieux mais aussi contemptibles, et ce qui accroit notre crainte est que nous ne doutons point que ce mal ne soit fomenté de dehors et qu'on ne tâche à verser du vinaigre sur cette plaie. Ce qui nous console est que nous entendons que vous êtes entre vous de bon accord et tâchez conjointement d'éteindre ce feu et que déjà avez beaucoup avancé. Aussi ce que nous vous écrivons n'est pas tant pour vous exhorter que pour vous témoigner combien tous les gens de bien se sentent vous être obligés, et quelle bonne odeur vous acquérez parmi nos églises par votre travail, lequel nous nous promettons que Dieu bénira et qu'il aura pitié de nous et de vous. Votre charge qui vous acquiert de l'autorité entre les deux parties et vous retire de la mêlée, et votre vertu qui vous rend agréables au peuple, vous facilite ce labeur et nous persuade qu'avec l'assistance de Dieu vous serez instruments de paix et que Dieu sera glorifié en vous, ce qui servira au service et contentement de Leurs Majestés et au bien de l'église de Dieu. Pour vous encourager davantage, vous devez tenir pour chose assurée que les remèdes de votre mal ne peuvent être pris que d'entre vous-mêmes, et que les cercher ailleurs c'est s'abuser, et que cette division durant plus longtemps réveillera les espérances de ceux qui regardent votre ville de mauvais œil. La dignité de votre corps de ville est ce qui a maintenu jusques ici votre ville et autorité, laquelle abattue, ceux mêmes qui l'auront ravalée s'en trouveront mal. D'ailleurs la force et

Hosted by Google

l'autorité du magistrat consiste en l'amour du peuple. L'une de ces deux choses ôtée de quelque société civile que ce soit, il est nécessaire qu'elle dégénère ou en tyrannie ou en licence et confusion : lesquels deux maux étant si grands, si est-ce que le dernier est pire, lorsqu'il n'y a point de maître parce que chacun l'est. Or, nous sommes persuadés que le sujet des plaintes d'une part et d'autre ne sont pas si grandes qu'on les fait, et qu'en chacun des partis il y a grand nombre de gens vertueux qui ne demandent qu'être ramenés et qui soupirent sous cette confusion, desquels vous vous servirez dextrement pour amener les autres, et faire faire à chacune des parties la moitié du chemin, en sorte que l'autorité du magistrat soit conservée et le sujet de mécontentement ôté au peuple avec tempérament. Otez la rigueur, et outre la licence, de peur que le mal continuant n'attire sur nous le courroux de Dieu et ne nous ôte le repos et l'abondance dont nous avons usé et que ce feu gagnant ne s'épande par tout le corps, dont l'église soit affaiblie et noircie de scandale. Cette crainte nous fait passer les bornes de la bienséance et nous porte à vous bien représenter par lettres notre appréhension et le désir de toutes nos églises, la louange que vous acquerrez et les prières que chacun fait avec nous à ce que Dieu bénisse notre saint labeur et conserve longuement vos personnes pour le bien de son église. C'est la prière que font, messieurs, vos très humbles et très affectionnés serviteurs, les députés par le synode national pour la réconciliation, Miltière et Dumoulin.

Hosted by Google

LES PREMIERS TEMPS DE L'OPÉRA

EN FRANCE.

CHAPITRE VI.

PICCINI.

Nicolas Piccini était né en 1728, à Bari, dans le royaume de Naples. Son père le destinait à l'état ecclésiastique, malgré les dispositions précoces qu'il montrait pour la musique. Introduit chez l'évêque de Bari, l'enfant aperçoit un clavecin et, profitant d'un moment où on le laissait seul, il s'en approche pour en jouer; il fait d'abord entendre quelques accords timides, puis, s'abandonnant peu à peu à son inspiration, il oublie tout ce qui l'entoure. Au plus fort de sa verve, il s'arrêta court : son regard avait rencontré celui de l'évêque, qui, debout en face de lui, l'écoutait attentivement depuis quelques instants. Ravi de ce qu'il venait d'entendre et devinant ce que Nicolas pouvait devenir, le prélat conseilla à son père de le placer, non point dans un séminaire, mais au conservatoire de Saint-Onuphre que dirigeait le célèbre Léo.

Piccini avait alors quatorze ans; il eut pour professeur un pédant dont les leçons arides et sèches le dégoutèrent de l'étude : il se mit alors à écrire des psaumes, des airs, des motets et enfin une messe que Léo découvrit et fit exécuter sous la direction de l'auteur. Après l'audition de cette œuvre, il le réprimanda vertement à cause des fautes qui fourmillaient dans la par-

Hosted by Google

tition et lui dit que lorsque l'on possédait des dispositions comme celles qu'il avait montrées dans cette composition, on était coupable de ne pas cultiver les dons de la nature par le travail et l'étude. L'enfant se plaignit alors de son professeur et de la sécheresse de son enseignement ; mais Léo lui déclara qu'il consentait à devenir lui-même son maître.

Quelque temps après, Léo mourut, et Durante, qui avait déjà dirigé le conservatoire de Saint-Onuphre reprit son ancien gouvernement. Il avait été le maître de Pergolèse et de Jomelli ; il reconnut bien vite les grandes dispositions de Piccini et se prit pour lui d'une telle affection qu'il disait en parlant de ses élèves : « Les autres sont mes disciples, mais Nicolas est mon fils. »

En 1754, Piccini sort du conservatoire et écrit, trois mois après sa sortie, un opéra : *le Donne dispettose*. Le plus difficile n'était pas de trouver un libretto, mais de pouvoir se faire jouer. Le théâtre des Florentins était alors occupé par un nommé Logroscino, qui s'était tellement emparé de l'esprit public que l'on ne voulait pas entendre de musique d'un autre compositeur. Cependant, grâce à l'intervention du prince Vintimille, qui protégeait Piccini et qui déposa 8000 francs en gage chez l'*impressario*, comme indemnité dans le cas où *le Donne dispettose* n'auraient pas eu de succès, la première représentation put avoir lieu ; mais c'était dans les plus mauvaises conditions. Le public y alla avec l'intention de siffler l'audacieux qui osait se mesurer à côté de Logroscino ; pourtant, dès que le rideau fut levé, toute l'animosité des auditeurs fut vaincue par les mélodies du napolitain, qui obtinrent un succès inespéré.

Ce fut à cette époque qu'il épousa une de ses élèves de chant, nommée Vincenza Sibylla.

Appelé à Rome, en 1750, il y fit jouer d'abord son *Alessandro nelle Indie*, qui eut un succès d'estime, et, en 1760, *la Cecchina*, opéra bouffe, qui fit fureur : on ne parlait plus à cette époque, dans toute l'Italie, que de

Hosted by Google

cette œuvre. Les enseignes des boutiques, les modes, tout était à *la Cecchina ;* les gamins des rues ne chantaient pas autre chose. On a même prétendu que quelques jésuites italiens emportèrent cette partition à Pékin, où ils la firent représenter à la grande satisfaction de l'Empereur de Chine.

Une des raisons du succès de cette œuvre fut l'introduction des finales avec chœur, genre de morceaux dont un compositeur dramatique ne saurait se passer aujourd'hui, et qui avait été employé pour la première fois et d'une manière fort incomplète par Logroscino. Jomelli, l'une des plus grandes célébrités musicales du temps, importuné par le succès de *la Cecchina,* disait à ceux qui l'engageaient à aller l'entendre : « C'est sans doute un péché de jeunesse de quelque enfant prodige ». Mais cédant à l'importunité de ses amis qui l'entraînèrent de force au théâtre, il en sortit émerveillé, et quand on lui demandait son avis sur le compositeur, il répondait : celui-ci est un inventeur !

La partition de *la Cecchina* n'avait coûté que dix jours à son auteur. Dès lors sa réputation ne connut plus de bornes et on le joua sur toutes les scènes de l'Italie.

Cependant il était écrit que Piccini, que la nature avait doué du caractère le plus doux et le plus timide du monde et qui mettait au-dessus des enivrements du succès les joies du foyer, devait avoir à lutter toute sa vie contre de terribles rivaux.

Les Romains, jaloux de la gloire du Napolitain, lui opposèrent un compositeur, leur compatriote, nommé Anfossi ; ils montèrent une cabale pour faire tomber un nouvel opéra de l'auteur de *la Cecchina,* pendant qu'ils portaient aux nues une œuvre d'Anfossi. Piccini en tomba malade de chagrin et jura de ne plus rien écrire pour Rome. Il se retira en effet à Naples et y composa plusieurs pièces qui eurent un grand succès.

Ce fut dans cette dernière ville que les propositions du marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples à Paris, vinrent le trouver, d'après le désir de Marie-

Hosted by Google

Antoinette. On lui offrait, de la part du roi, un traitement de 6000 livres, les frais de déplacement et un logement chez l'ambassadeur de Naples. Piccini, séduit par ces propositions, abandonna le beau ciel de son pays et arriva au milieu de l'hiver très-rigoureux de 1776. Le changement de température fut son premier désapointement en arrivant dans notre pays; le second fut le logement : au lieu d'un appartement dans le palais de l'ambassade, on lui choisit un domicile étroit et mal commode dans une maison de la rue Saint-Honoré, en face de la maison de Marmontel, qui devait devenir son plus chaud partisan; l'auteur de *Bélisaire* commença par lui apprendre les règles de la prosodie française, et arrangea pour lui les tragédies que Quinault avait faites pour la musique de Lully.

La première qu'il prépara fut *Roland*, qu'il réduisit de cinq actes en trois; malheureusement Gluck composait dans le même moment un opéra de ce nom. Apprenant qu'un compositeur italien allait sur ses brisées, il accourut furieux à Paris. Ses partisans, l'abbé Arnaud en tête, le consolaient en disant partout en public : « nous aurons bientôt un *Orlando* et un *Orlandino* », faisant allusion à un petit poëme italien surnommé de la sorte et bien inférieur à celui de l'*Arioste*.

La répétition générale fut tellement orageuse que Piccini crut son opéra perdu à tout jamais. Lorsqu'il se rendit le lendemain à la représentation, il était plus mort que vif; sa famille l'accompagnait en fondant en larmes, comme si elle l'eût conduit à l'échafaud; lui consolait sa femme et ses enfants avec la résignation calme d'un condamné qui se sait innocent.

Le matin même, Vestris était venu lui demander un nouvel air de ballet : Gluck eût renvoyé brutalement le danseur, Piccini écrivit immédiatement, devant lui et sur le coin de sa cheminée, cette gavotte qui est devenue célèbre.

La représentation de *Roland* eut un plein succès,

Hosted by Google

auquel l'auteur ne s'attendait pas et la pièce fut chaleureusement applaudie ; peut-être était-ce bien le résultat d'une cabale anti-gluckiste, car le *Roland* est loin d'être une des bonnes œuvres de Piccini ?

Le maître napolitain avait plusieurs plumes habiles à son service, entre autres Marmontel, Laharpe et d'Alembert ; Gluck comptait dans son parti l'abbé Arnaud et l'académicien Suard, qui, sous le pseudonyme de l'Anonyme de Vaugirard, fit paraître plusieurs articles spirituels et méchants contre Piccini.

Il n'était point un salon, à cette époque, dans lequel on ne s'occupât des deux compositeurs : on accusait Gluck de manquer de mélodie. Ce reproche, que j'entends faire souvent aujourd'hui aux descendants de Gluck, me paraît absurde ; car je ne comprends pas plus la musique sans mélodie que la peinture sans dessin. L'école de Gluck a presque toujours traité des sujets d'un genre grave ou mélancolique, et son désir d'assimiler ses compositions au sujet l'a porté à faire un choix de mélodies grandioses et d'un style élevé qui ne peuvent aller aux imaginations paresseuses, celles qui ne cherchent dans la musique dramatique qu'un bruit frappant agréablement l'oreille sans occuper l'attention.

Les beaux esprits de la fin du dernier siècle s'égayaient de toutes façons sur les deux champions de la musique ; il n'est sorte de plaisanteries que l'on ne fit alors.

On disait par exemple que Gluck demeurait rue du *Grand hurleur* (1), Piccini, rue des *Petits-Champs* et Marmontel, son second, rue des *Mauvaises paroles*.

Un jour que Mlle Levasseur chantait, dans l'*Alceste* de Gluck, ce vers :

Il me déchire et m'arrache le cœur !

Marmontel s'écria tout haut : « et vous, mademoiselle, vous nous arrachez les oreilles. »

(1) Cette rue ~~existait~~ alors à Paris.

Hosted by Google

— « Ne vous en plaignez point, repartit aussitôt l'abbé Arnaud, si c'est pour vous en donner d'autres. »

Au milieu de tout le bruit qui se faisait autour de lui, Piccini vivait en bon bourgeois, et si le compositeur allemand le jalousait constamment et cherchait à lui nuire, l'Italien au contraire ne s'occupait en aucune façon de son rival.

Le compositeur Berton, dont je parlerai plus tard, étant devenu directeur de l'Opéra, chercha à réconcilier les deux chefs de camp; la réconciliation eut lieu en effet et le verre en mains; mais elle ne put être de longue durée, parce que les deux partis s'empressèrent de brouiller ensemble leurs deux généraux.

Léon Méneau.

Hosted by Google

LES PINSONS ÉCHAPPÉS.

APOLOGUE.

Un beau jour de printemps, contractant mariage,
Deux pinsons frétillants, en amour bien lotis,
Déjà, pour y couver, cherchaient un sûr ombrage.
Qu'on soit homme ou pinson, en entrant en ménage
Dieu veut qu'on songe à ses petits.

Mais pour l'impitoyable enfance
La saison des amours est la saison des nids;
Malheur aux oiseaux sans défense!
Rien n'échappe à ces fureteurs;
Du lynx, pour les trouver, le coup-d'œil les devance,
Puis, après, comme lui grimpent les maraudeurs.

Bientôt à nos pinsons la preuve en est acquise.
Sous les fenêtres d'un château,
Au milieu d'un bosquet, ils firent la sottise
De confier leur nid aux branches d'un cytise.
Hélas! à Ludovic c'était faire un cadeau,
Ludovic, l'Attila de la gent volatile
Qui, sans se méfier de l'imberbe seigneur,
Sur les terres de l'oiseleur
Venait imprudemment demander droit d'asile.
Avant d'être pondus les œufs étaient cherchés;
Aussi, pour se cacher ce fut peine inutile:
Nos pinsons furent tous bel et bien dénichés.

Au château, les voilà dans une belle cage,
Piaillant, dormant comme des bien-heureux;
Gorgés de mil à devenir goîtreux
Par cette même main qui naguère, au bocage,

Hosted by Google

Les prenant un par un et malgré sa douleur,
Arrachait à leur mère autant de fois le cœur.

Nos gaillards grandissaient, et vers chaque fenêtre
Jetaient des regards curieux.
Là-bas, s'offre un tableau qu'ils voudraient bien connaître;
L'aile à chacun démange à cet aspect joyeux;
Même en cage dorée il n'est point de bien-être;
Pour l'oiseau, la patrie est le dôme des cieux.

Partageant avec eux et sucre et confiture,
L'enfant à ses pinsons venait-il, le matin,
Offrir plus friande pâture?
En empruntant la voix de la nature
La liberté leur montrait le jardin.

Advint un jour où, par mégarde,
La cage fut laissée ouverte. Les captifs
De s'avancer alors, étonnés, tout craintifs;
De la porte chacun regarde
S'il n'est point quelque issue; en lui déjà l'instinct
Prenait la clé des champs brillant dans le lointain.

La chambre recevait le jour par deux croisées;
L'une sur les jardins, tout fleuris, enivrants,
Ouvrait de riantes visées
Par deux panneaux vitrés, limpides transparents.
L'autre, en face, donnant sur la ferme voisine,
N'avait pour tout tableau qu'instruments de travail,
Paille et foins entassés : l'étable ici rumine,
Là, des fumiers; plus loin grogne la gent porcine;
Des champs enfin tout l'attirail.

Cette fenêtre alors était la seule ouverte;
Bien que ce fût moins près, deux de nos trois captifs,
Jugeant les instants décisifs,
Y passent, profitant de telle découverte,
Et sous de libres cieux les voilà fugitifs.

Hosted by Google

Que faisait donc alors leur frère ?
Séduit par l'apparence, hélas ! le pauvre oiseau
Etait venu heurter la glace mensongère ;
Obstinément revenant à l'assaut,
Et le bec émoussé, l'aile presque brisée,
Il gisait, haletant, au pied de la croisée.

Les maîtres et leur fils entraient à ce moment.
L'enfant court à la cage, il voit… et fond en larmes.
Oh ! ne souriez point des pleurs du pauvre enfant :
C'est notre histoire à tous, souvenirs pleins de charmes !
L'enfance a les chagrins de la paternité
Avant même qu'un jour de ses fils Dieu dispose ;
Nos premiers deuils de cœur n'eurent-ils pas pour cause
Notre premier moineau par un chat emporté ?

Ludovic cependant voit son pinson à terre,
Il y court, le saisit. — N'étais-tu pas heureux,
Vilain ingrat ? dit-il d'un ton affectueux,
Avec moi qui toujours faisais tout pour te plaire ?
Le voilà tout en sang ! Pour te sauver, pourquoi
N'as-tu pas fait comme tes frères ?
Ils ont été plus fins que toi.
Puisque tu voulais fuir et gagner ces parterres
Où je t'avais surpris au nid,
Tu ne voyais donc pas pour te tuer sur place,
Qu'en trompant tes regards t'attendait une glace ?
Pauvre niais, le bon Dieu t'a puni.

Mon fils, lui dit alors le père,
Tu pourrais bien un jour être ce niais là.
Ecoute l'avis que voilà ;
Supposons à ma place un moraliste austère ;
Au lieu de tes pinsons des hommes il s'agit.

Leur début est pour tous ou fatal ou prospère
Selon la porte qu'on choisit.
En entrant dans le monde ici l'on réussit :
C'est celle du travail. Tes captifs, qui l'ont prise,

Ont vu la liberté payer leur entreprise.
Sur le seuil point de fleurs, point de vains ornements.

Non loin tout rit aux yeux ; c'est la terre promise
Avec tous ses enchantements,
L'horizon resplendit sous mille aspects charmants.
Au prisme du plaisir malheur à qui s'élance,
Et, dans son vol ambitieux,
Craignant des jours obscurs, veut les changer d'avance
Pour les rayons d'un ciel souvent fallacieux.
Vers ce mirage il vole, l'œil avide ;
Mais pour briser le front de l'imprudent,
Invisible, un cristal perfide
Par malheur est là qui l'attend.
Inévitable écueil à qui marche sans guide,
Ce cristal, au dehors dardant un vif rayon,
Et derrière lequel la nuit sombre réside,
Mon enfant, c'est l'illusion.

Puis, comme ton oiseau, brisé, l'aile meurtrie,
De son père irrité redoutant les rigueurs,
Rapportant, tout honteux, sa jeunesse flétrie ;
Plus d'un fils échappé revient les yeux en pleurs.

— Oui, dit en l'embrassant, déjà tout attendrie,
La mère du petit garçon ;
Il est bien puni ; mais dans sa douleur amère,
Moins à plaindre que ce pinson,
D'un pauvre cœur qui saigne à si rude leçon
Pour guérir la blessure, il lui reste sa mère !

E. Labretonnière.

Hosted by Google

BROUTILLES BIBLIOGRAPHIQUES.

(11e SÉRIE.)

65. — *Nouveau tarif nécessaire aux négociants et fabricants d'eaux-de-vie.* Rochelle, 1714, in-12. (Omis dans Barbier et dans Quérard), (par l'imprimeur Louis Bourdin, d'après la préface et la permission.)

66. — Giraudeau : *L'Aixiade ou l'île d'Aix conquise par les Anglais*, 1757, poème non achevé. (Article de M. Quérard.)

Ici je n'ai rien à ajouter à M. Quérard, au contraire. Je crois qu'il s'est laissé tromper par la France littéraire de 1769, qu'il cite. Ce prétendu poème en vingt chants est en effet une boutade sur l'attaque de l'île d'Aix conquise par les Anglais en 1757, en 24 lignes rimées, dont voici la dernière :

« La montagne en travail a fait une souris. »

je doute fort qu'elle ait jamais été imprimée.

Le père Bonaventure Giraudeau, jésuite, né à Saint-Vincent-sur-Jard (Vendée) le 1er mai 1697, longtemps professeur au séminaire de la Rochelle, où il mourut le 14 septembre 1774, est célèbre par des ouvrages de grammaire hébraïque et de grammaire grecque, imprimés d'abord à la Rochelle, et par des livres de dévotion dont un, *Les paraboles du père Bonaventure*, est resté populaire. — Il y a, je crois, encore des membres de sa famille à l'île de Ré, et l'on a soutenu que cet écrivain était né dans cette île.

Hosted by Google

67. — *Mélanges de différentes pièces de littérature en vers et en prose, avec l'histoire de Mademoiselle de Cerni*, traduite de l'Allemand, par M. L. P. L. C. R. Chambéry et Lyon, 1761, in-12 de 188 pages. (Omis dans Barbier), par le président Lefebvre, censeur royal. — Philippe Lefebvre, des comtes de Manle, barons de Pannemure, président honoraire et censeur royal; ainsi se désigne l'auteur, dans un envoi à M. le Secrétaire de l'académie de Rennes.

68. — *Eloge du cardinal d'Ambroise*, discours prononcé en 1786 dans une séance publique de l'académie d'Angers, 1786, in-8o. (Omis par Barbier et par Quérard), par l'abbé Burgevin, d'après une note de M. Seignette, qui m'inspire toute confiance.

69. — *Eucharis*, ballet en un acte représenté par l'académie royale de musique, le 12 juillet 1754. Rochelle, 1754, 16 pages in-8o (par M. Mariocheau de Bonnemort). (Omis par Barbier et par Quérard).

On a encore de M. de Bonnemort: Vers à l'occasion d'un ordre du roi pour faire enlever deux inscriptions (1757), 1 feuille in-folio. — Il y a aussi une pièce de vers d'Arcère sur ce petit évènement.

70. — *Réflexions physiques sur la transsubstantiation*, 1675, in-12, (par Elie Richard). (Omis par Barbier et par Quérard).

71. — *Eloge de M. Richard*, docteur en médecine, Rochelle, 1706, in-8o (par son fils, Elie Richard. C'est le père, nommé aussi Elie, qui est auteur de l'article précédent.

72. — Moussaud, *Encomium almæ civitatis Rupellæ*, latin-français. Rochelle, Légier, 1771, in-8o. (Omis dans Quérard, qui donne la liste assez longue des autres ouvrages de l'auteur).

Hosted by Google

73. — De Coucy, évêque de la Rochelle, en émigration: *Lettre pastorale sur la mort de Louis XVI.* Louvain, 1793, in-12. (Omis dans Quérard.)

74. — Brevet: *l'Unique moyen de récolter de beau froment.* Rochelle, 1783, in-8o. (Omis dans Quérard.)

Cet écrivain, né à la Rochelle, capitaine des canonniers garde-côtes de Marans, était frère de celui dont M. Quérard a cité deux opuscules sur l'agriculture des Antilles.

75. — Bernon de Salins: *Recueil des mémoires*, 1768, in-4o. (Omis dans Quérard.)

Recueil formé de mémoires judiciaires imprimés en différents temps, réunis par une table imprimée.

76. — Bernon de Salins: *Eloge historique de MM. Valin, de Chassiron et Dupaty.* Rochelle, Légier, 1769. (Omis dans Quérard.)

77. — Dupaty de Clam: *Mémoire sur l'art de la sellerie.* Rochelle, 1779, in-8o. (Omis dans Quérard.)

78. — Paret: *Oraison synodale prêchée à Saintes.* 1709, in-4o. (Omis dans Quérard.)

79. — Chambert: *Essai sur l'amélioration des animaux domestiques, etc.* St-Jean-d'Angély, 1815, 2 vol. in-8o. (Omis dans Quérard.)

M. Chambert avait été longtemps médecin-vétérinaire à la Rochelle.

L. D.

Hosted by Google

MARIAGE D'ALPHONSE VI, ROI DE PORTUGAL,

A LA ROCHELLE.

M. B. Bernard, chef du bureau de l'état-civil à la mairie de la Rochelle, a bien voulu nous communiquer la pièce suivante qu'il a remarquée dans les archives confiées à ses soins.

C'est une note sur le mariage d'Alphonse VI, roi de Portugal, qui eut lieu par procureurs à la Rochelle. Les actes authentiques ont dû rester dans les maisons princières qu'elles concernent.

Pourquoi cette cérémonie eut-elle lieu à la Rochelle ? Probablement à cause des relations quotidiennes, que cette ville avait alors avec les ports du Portugal ; peut-être parce que les ports de France plus au midi étaient trop voisins de l'Espagne ; peut-être uniquement par des raisons plus spéciales aux contractants.

Nous ne saurions, pour nous, rattacher cette pièce à aucun intérêt rochelais. Mais nous la croyons inconnue ; elle se rapporte à un évènement d'un assez grand intérêt, la catastrophe du Portugal de 1668 : nous la donnons isolée.

Un seul mot est d'une lecture douteuse, le mot *Langres ;* on serait tenté de lire *Laval ;* mais nous ne pensons pas qu'il y eût alors d'évêque de Laval. L'évêque de Langres, en 1566, était Louis Barbier de la Rivière, duc et pair de France ; ceux de la Rochelle, de Saintes et de Luçon, étaient Henri de Laval de Boisdauphin, Louis de Bassompierre et Nicolas Colbert. — La maison dite de Henri IV, dans la rue Gargoulleau, doit être l'ancien logis de Mlle Legoux, la Bibliothèque actuelle.

Hosted by Google

Paroisse Saint-Barthélemy. — Registre des mariages de 1665 à février 1668.

JUIN 1666.

Dom François de Merle Desforest, marquis de Sande de Portugal,
et
Dame Marie-Françoise-Élisabeth de Savoie, duchesse d'Aumale et de Nemours.

Le vingt et septième jour de juin 1666, très sérénissime et très puissant prince Alphonse sixième, roi de Portugal, comparant par son procureur très excellent seigneur Dom François de Merle Deforest, marquis de Sande, et très sérénissime princesse Marie-Françoyse-Élisabeth de Savoye, duchesse d'Aumale et de Nemours, comparant par son procureur très sérénissime prince Louis de Vendosme, pair de France et de Mercœur *(sic)*, ont été épousés à sept heures du soir ou environ, en la maison nommée maison de Henri quatre, dans une chapelle ou plutôt une chambre préparée et ornée pour la célébration du mariage, rue Gargouillaud, paroisse de Saint-Barthélemy, où ont assisté nos seigneurs ill. et rév. év. de Xaintes en de Lusson, M. Brunet, official et gd.-vicaire du diocèse de la Rochelle; Chopin, prêtre de l'Oratoire et curé de ladite paroisse, en présence de plusieurs personnes illustres et de condition, et a été faite la cérémonie et célébration du mariage par Mg. l'ill. en rév. év. de Langres (?), duc et pair de France, avec permission de Mg. l'ill. év. de la Rochelle. Ensuite les compliments de nosd. seig. lesdits év. accompagnés de M. le gd.-vicaire et le curé de la paroisse et plusieurs autres ecclésiastiques, ont été faits à ladite sérén. princesse comme reyne de Portugal, et les harangues du marquis de Sende *(sic)*, de MM. du présidial et du corps-de-ville, les advocats du roy et du corps de la milice, et ont signé au registre les personnes nécessaires.

J. CHOPIN, *curé de S.-Barth.*

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

VOLTAIRE ET JOHNSON.

Si je veillais, si je rêvais, je vous en ferai juge. Toujours est-il que je croyais être seul à lire, lorsque j'entendis prononcer d'une voix sonore et non pas sans emphase cette dernière phrase de mon livre :

« Des vœux qu'ils avaient formés, ils virent bien » qu'aucun ne pouvait être accompli. Ils délibérèrent » quelque temps sur ce qu'il y avait à faire et résolu- » rent, quand l'inondation aurait cessé, de retourner » en Abyssinie. »

Eh bien! j'aime mieux ma conclusion, interrompit une autre voix, sèche et railleuse.

— Et quelle est cette conclusion ?

— « Cela est bien dit; mais il faut cultiver notre jardin. »

— Et vous, vous êtes ?

— M. Ralph.

Les deux interlocuteurs arrêtèrent alors leurs regards l'un sur l'autre, et je pus aussi les voir.

Le premier était un homme grand et fort, dont le visage défiguré, par les cicatrices d'une maladie héréditaire et par un tic convulsif, annonçait néanmoins l'habitude d'une méditation grave et mélancolique; l'autre, l'autre est aussi difficile à décrire qu'à oublier. Un front large et des yeux pleins de feu portaient des traces d'inspiration qui contrastaient avec une bouche grande et presque grimaçante. Etait-ce un poète enthousiaste ou un implacable railleur? un philosophe ou

Hosted by Google

un bouffon ? Evidemment l'esprit dominait la matière ; dans ce visage, il y avait quelque chose qui ne venait pas de la terre ; mais ce quelque chose venait-il de Dieu ou du diable ?

Le lecteur se lassa le premier de cette muette contemplation, et poussant de sa large poitrine un oh ! parfaitement britannique :

Oh ! fit-il, M. Arouet de Voltaire !

— Oui, docteur Johnson ; M. de Voltaire, qui, il y a près de cent ans, se rencontrait avec vous, en écrivant sa naïve historiette de l'aimable *Candide* et de la belle *Cunégonde,* peut être la même semaine que vous écriviez votre petit conte de *Rasselas.*

JOHNSON. — Et qu'y a-t-il de commun entre *Candide* et *Rasselas ?*

VOLTAIRE. — Mais tout, ce me semble. N'avons-nous pas tous les deux prouvé qu'il n'est pas facile de trouver le bonheur sur la terre et qu'en réfléchissant trop on ne fait qu'accroître cette difficulté.

JOHNSON. — Et pour cette analogie, vous osez rapprocher votre immonde roman d'un ouvrage aussi moral que le mien !

VOLTAIRE. — Ah ! docteur : voyez comme il est mal aisé de se corriger de ses défauts. Voici tantôt trois quarts de siècle que nous sommes morts l'un et l'autre, et vous voilà aussi impatient de la contradiction, aussi prompt à vous emporter et à damner tout le monde qu'aux jours de votre jeunesse. Votre ouvrage moral, dites-vous. Pas si moral ! Ce n'est pas un si bon conseil que de laisser les gens se croiser les bras par une conclusion où l'on ne conclut rien, et il vaut mieux, en vérité, les envoyer labourer leur jardin.

JOHNSON. — Prétendriez-vous donc par hasard que c'est vous qui futes un moraliste.

VOLTAIRE. — N'exagérons rien, docteur. Je ne dis pas qu'il faille faire peindre fidèlement les aventures de Mademoiselle *Cunégonde* et de la vieille, et faire de *Candide* un beau livre illustré pour les étrennes des

Hosted by Google

jeunes filles. Mais que voulez-vous ? Ma société était moins sainte que la vôtre apparemment, et je n'eusse pas osé affronter les railleries de la bonne compagnie de Paris ou des convives de mon ami le roi des Borusses, si je leur eusse dit qu'un chef de bandits, après avoir enlevé une jolie fille, passait pour se désennuyer les nuits avec elle à étudier l'astronomie, et que, après un tête à tête de six mois dans son château.....

JOHNSON. — Monsieur, monsieur, point d'impudique langage. Ne dites rien qui puisse exciter mes instincts amoureux ou je me retire.

VOLTAIRE. — Peste, docteur,

Vous êtes donc bien tendre à la tentation ;

après tout, si vous voulez je l'avouerai, le cynisme que j'ai affecté là et ailleurs n'était ni de bon goût ni d'une habile tactique. Que voulez-vous? C'est peut-être la plus grande tache que m'ait laissée mon siècle. La pudeur était si peu respectée autour de moi ; tout le monde, y compris les rois et les évêques, jouait si bien avec la chasteté des femmes; on y croyait si peu ! Je n'ai jamais, pendant ma vie, compris combien cette domination des sens, cette victoire contre la plus séduisante des passions, cette force pour fuir le précipice le plus paré de fleurs était un puissant exercice à l'empire sur soi, combien il donnait d'élévation et de ressort à l'âme.

JOHNSON. — Dites donc tout, puisque vous êtes en train de vous confesser, et avouez que vous cherchiez dans ces coupables concessions aux goûts de votre pays un moyen de gagner les lecteurs.

VOLTAIRE. — Non, certes, je n'avouerai pas cela. Car je savais et j'avais dit vingt fois que les hommes les plus corrompus ne suivent volontiers que les réformateurs les plus austères.

JOHNSON. — Des réformes ! vous parlez de réformes, et à propos d'un livre qui, ne fût-il pas le plus immonde, serait encore le plus impie et le plus impitoyablement

inhumain qu'ait pu produire un scepticisme ennemi de Dieu et des hommes !

Voltaire. — Que de grands mots, docteur ! Mais c'est précisément par la puissance de la foi et par l'amour de l'humanité que je prétends que *Candide* l'emporte, et de beaucoup, sur *Rasselas.*

Johnson. — *Candide*, qui semble écrit par un singe malin qui se rirait des malheurs du genre humain !

Voltaire. — Oui, oui, je connais l'épigramme et ce ne sera pas la dernière fois qu'un homme ou qu'une femme d'esprit aura sacrifié la vérité à un bon mot ; c'est un péché que j'ai moi-même trop souvent commis pour le juger sévèrement ; mais *Candide* n'en reste pas moins l'œuvre de l'homme le plus vivement impressionné par les misères de ses semblables.

Johnson. — On ne guérit point la misère des hommes en calomniant Dieu.

Voltaire. — Calomnier Dieu, ennemi de Dieu ! On peut nier Dieu, docteur. On n'est point ennemi de ce qu'on reconnaît comme souverainement bon. Et pour calomnier Dieu, c'est ce qu'on ne saurait mieux faire qu'en lui imputant les sottises et les crimes des hommes, et c'est justement contre cette imputation que *Candide* a été écrit.

Johnson. — Quoi ! n'avez-vous pas voulu attaquer la Providence même qui, à votre gré, a si mal arrangé les choses de ce monde où nous étions alors.

Voltaire. — A vous parler franchement, j'ai toujours trouvé qu'il y avait beaucoup de mal dans cette œuvre d'un être bienfaisant, et si je n'ai point accusé l'auteur de toutes choses de méchanceté, j'ai craint plus d'une fois qu'il n'eût un peu négligé ce chétif globe et qu'il se fût peu embarrassé que les souris du vaisseau fussent à leur aise ou non. Ceux que je combattais ne m'éclairaient guères à cet égard. Leibnitz lui-même bégaie un peu dans ses affirmations. Il veut quelque part que tout le mal de cet immense univers se soit concentré sur la terre. Qu'en sait-il ? Et d'ailleurs ne

Hosted by Google

voilà-t-il pas un beau sujet de consolation pour les habitants du globe terraqué. Je lui en parlais l'autre jour. Ce n'est pas assez, m'a-t-il dit, de considérer l'infini dans l'espace ; il faut aussi le considérer dans le temps, et l'on verra alors que dans le meilleur des mondes possibles il n'y a pas de mal, parce que ce qui paraît tel n'est que transitoire et n'est qu'une inévitable condition du progrès et du mérite. Et où avez vous dit cela? lui demandai-je. Dans un petit écrit que je n'ai pas publié, mais qui verra le jour quelques cent ans après ma mort. J'ai trouvé que notre ami Leibnitz était bien discret pour un philosophe, et plus prudent que sincère.

Johnson. — Mais puisque vous doutiez, pourquoi peindre le mal avec tant d'amertune ? N'est-il pas plutôt vrai que vous étiez impatient de toute réputation, et jaloux par dessus tout de faire du bruit ?

Voltaire. — Je ne nierai point que j'aie aimé la gloire et, si vous voulez, le bruit. Mais songez à quel âge je me suis livré avec le plus d'ardeur à cette lutte que vous me reprochez, songez quelle réputation j'avais alors, quels ennemis je bravais, en les connaissant bien, quels avantages qui m'étaient chers je m'exposais à perdre, et vous verrez que ma conduite serait inexplicable, si je n'avais obéi à une conviction profonde, ardente. J'ai toujours haï le mensonge, quoique la passion m'ait bien souvent fait mentir ; je ne pouvais me résoudre, quand tout me paraissait aller de travers, à laisser crier autour de moi: *Tout est bien.* D'ailleurs, si l'origine du mal m'embarrassait fort, je savais de reste qu'avant de perdre notre temps à en chercher la cause, nous pouvions l'employer mieux en tâchant de le corriger un peu. Or, pour se guérir, il faut connaître son mal, et les voyages de mon gentil Westphalien n'y nuisaient pas, ce me semble.

Johnson. — Sans doute, c'était une bonne œuvre que de montrer à l'humanité les maux dont elle souffre; mais ne le pouviez-vous faire avec plus de modération.

Voltaire. — Comme l'auteur de *Rasselas*, par

exemple. Mais, ô docteur, croyez-vous que vos deux ennuyés en courant le monde en aient vu les maux. Supposez que quelque ange Ithuriel consulte leurs aventures pour corriger l'humanité. Les jeunes gens trop heureux ne s'ennuient plus ; les philosophes qui ont dit qu'on devait braver la douleur enterrent d'un œil sec leur fils mort avant eux ; le génie connaît ses bornes et la méditation solitaire n'approche plus de la folie ; il n'y a plus de querelles de ménage. Soit. Il ne reste plus à déplorer que quelques légers accidents, la guerre qui traîne après elle le massacre, le viol, l'incendie ; l'ambition des ministres qui tue pour rassassier un peu la haine antropophage des peuples ; l'intolérance religieuse qui fouette et qui brûle.

JOHNSON. — Assez, assez : homme ou démon, osez-vous bien parler de pareils fléaux ?

VOLTAIRE. — Osez-vous bien parler des maux de l'humanité et les omettre ? En vérité, vous ressemblez à un chirurgien à qui le pus et les plaies béantes inspireraient tant de pitié que, plutôt que de les voir et de les sentir, il laisserait mourir le malade, et qu'il pourrait tout au plus soigner des engelures.

JOHNSON. — Mais fallait-il au moins en parler avec votre infernale gaîté ?

VOLTAIRE. — Connaissez-vous beaucoup de colères où il y ait plus d'indignation que dans cette gaîté ? Je n'ai jamais fait une phrase, docteur, et je m'en vante. Je n'ai pas caché les maux des hommes sous la déclamation ; j'ai voulu les faire frémir en les leur montrant dans toute leur nudité. J'en ai ri, dites-vous. Eh bien ! dites quel vice j'ai rendu aimable. La débauche et l'adultère ne m'irritaient guère, je l'ai confessé. Je les ai montrés dans ma petite drôlerie presque aussi cyniquement qu'ils s'étalaient dans la bonne compagnie de mon temps et de mon pays ; mais leur effronterie ne les parait pas, et jamais femme trop tendre ne pourra dire que l'auteur de *Candide* ait joué auprès d'elle le rôle de Galeotto.

Hosted by Google

Johnson. — Mais quoi ! N'était-ce pas cruauté que d'ôter à ces hommes si malheureux les consolations que leur réserve l'avenir. A des souffrances que j'avais montrées bien moins vives, j'oppose du moins dans Rasselas la considération d'une âme immortelle.

Voltaire. — Oui, pour en tirer la seule conséquence mauvaise qu'elle puisse porter ; pour la faire servir à rendre vos personnages plus indifférents sur le choix de leur vie. Si cependant cette vie n'est qu'un noviciat, une préparation à une vie nouvelle, il n'en est que plus important d'y bien choisir la tâche qu'on se propose. Pour moi, j'ai toujours cru que l'activité humaine ne cessait pas à la mort, j'ai toujours professé un Dieu rémunérateur-vengeur, et de prétendus disciples que je ne pouvais maintenir m'en ont assez raillé ; mais en écrivant *Candide* je ne m'étais proposé que de combattre la confiance apathique qui suit cet inerte *Tout est bien ;* je n'avais pas besoin de sortir de la terre pour prêcher l'activité et c'était assez de montrer les ronces du jardin de la vie pour faire voir aux hommes qu'il faut le labourer.

Johnson. — Et y avait-il besoin pour cela d'un scepticisme railleur et destructeur ?

Voltaire. — Scepticisme ! Il ne serait pourtant pas mal, même pour des philosophes, de savoir ce qu'ils veulent dire. Ils appellent sceptiques ceux qui ne se fient point à la raison, et ils m'appellent sceptique pour n'en avoir voulu croire que la raison. Que si cette raison me montrait, à moi, moins qu'ils ne croient voir, est-ce ma faute ? Le scepticisme n'agit guère, et qui a plus agi, plus combattu que moi ? Destructeur ! Vous êtes bien bon : on ne détruit que ce qui est debout ; et qu'y avait-il debout de mon temps ? Qui donc attaquait la monarchie ? Celui qui mettait cinq rois déchus à table à Venise ou ceux qui les y envoyaient ? Vous m'appelez destructeur pour avoir déblayé un terrain encombré de ruines ?

Johnson. — Et le culte ?

Voltaire. — Je ne reniais pas tous les cultes, et celui que j'ai placé dans *Eldorado* en vaut bien un autre. Que si vous prétendez qu'il était peu nécessaire de faire voler *Candide* par un cordelier et entretenir *Paquette* par un théatin, et de substituer l'ignoble face du libertin le plus vulgaire à la terrible figure d'un grand inquisiteur, j'en conviendrai sans peine et j'ajouterai que ces plaisanteries, plus faciles encore que grossières, ne font que déparer aux yeux du goût le mérite d'une petite drôlerie à laquelle je n'attachais pas toute l'importance qu'on lui a donnée, mais que je trouvais pourtant assez vive.

Johnson. — Allez donc plus loin pendant que vous avez un accès de franchise, et ne feignez pas de ne pas m'entendre.

Voltaire. — Je vous entends fort bien, et je n'aurais nulle peine à avouer qu'en matière de religion j'ai attaqué souvent toute autre chose que l'abus, que je me suis assez peu préoccupé de distinguer le vrai du faux, que j'ai été peu délicat sur le choix des moyens. Je pourrais bien dire que je rendais guerre pour guerre. Mais, quelque terrible qu'on ait fait l'histoire de *Candide*, ce n'est point contre le Christianisme qu'elle est dirigée, et je ne puis défendre ou juger ma vie et mes œuvres dans cette petite causerie; qu'il me suffise de vous avoir prouvé que mon conte l'emporte sur le vôtre en amour de l'humanité, en foi dans le progrès et par conséquent dans la providence dont il émane. Nul n'a jeté plus haut que moi le vrai cri de l'humanité militante: En avant! C'est pour cela que le genre humain ne devra jamais abandonner à d'implacables ennemis le nom de Voltaire, et que, s'il l'abandonne, ce sera tant pis pour lui.

Johnson. — Oh! oh! M. de Voltaire, vous êtes devenu bien prudent, et vous avez apparemment laissé votre esprit d'agression avec ce style d'une vivacité incomparable, d'un pittoresque à faire envie au pinceau le plus habile, dont à vous parler franchement, votre conversation ne porte plus de trace.

Hosted by Google

Voltaire. — Allons, allons, docteur. Vous me donnez gain de cause, puisque vous essayez de recourir à l'épigramme. Je pourrais vous demander aussi ce que vous avez fait de cette pompeuse élégance qu'on vantait en vous. Mais vous savez trop bien qu'on nous ôte ici ce dont nous avons abusé dans notre vie, et j'ai beaucoup abusé de mon esprit.

Johnson. — Mais...

Ils poursuivaient sans doute, mais il se fit comme un grand bruit ; je me frottai les yeux et je ne vis plus personne ; seulement je trouvai autour de moi un tas de brochures, *Candide*, *Rasselas*, des notices sur Johnson, des pamphlets pour et contre Voltaire; Lucien, Fénelon, Fontenelle. Ce n'était pas l'heure de mettre tout cela en ordre et je me décidai à aller dans mon lit chercher ce que je vous souhaite, mes amis, bonne nuit.

L. Delayant.

Hosted by Google

LES PREMIERS TEMPS DE L'OPÉRA

EN FRANCE.

CHAPITRE VII.

LA GUERRE DES COINS.

Les champions qui tenaient pour la musique française avaient l'habitude de se ranger du côté de la loge du roi, et les défenseurs de la musique italienne se mettaient du côté de celle de la reine. Ils avaient leurs places à droite et à gauche, comme aujourd'hui les députés au Corps législatif. De la position topographique qu'ils occupaient dans la salle, et surtout au parterre, étaient venus les noms de coin du roi et coin de la reine; noms qu'ils avaient vingt-cinq ans avant l'arrivée de Piccini à Paris.

La discussion qui s'établit, à propos de la représentation de *Roland*, avait plus de raison d'être avec des héros comme Gluck et Piccini. Gluck, tout allemand qu'il était, pouvait bien être considéré comme le successeur de Lulli et de Rameau, car son style avait beaucoup d'analogie avec celui des deux musiciens que je viens de citer. Du reste, pour s'assurer plus que jamais la sympathie des Lullistes, il imagina de remettre en musique l'*Armide* de Quinault et de Lully, et, lorque la pièce fut représentée (1777), on fut fort étonné de trouver le genre de Gluck modifié. On s'attendait, comme toujours, à une musique large et sévère jusqu'à la rudesse, et on entendit une partition dans laquelle se

trouvaient par-ci par-là des ariettes à la Lully. Le premier accueil fait à l'œuvre du maître fut assez froid, mais peu à peu le succès et la vogue lui vinrent. Il était cependant important pour le coin du roi que l'*Armide* réussit, car c'était précisément l'opéra qui devait lutter avec le *Roland* de Piccini.

Roland, du reste, était loin de valoir les bons opéras que le maître italien avait écrits dans sa langue : *Alessandro nelle Indie* et *Olimpia*. Cependant le succès fut très grand et Piccini ramené chez lui en triomphe. Mlle Levasseur, qui était chargée du rôle d'Angélique, avait cependant singulièrement nui à l'effet : elle avait chanté presque tout son rôle au-dessus du ton. Aussi, regrettait-on vivement dans le camp Picciniste que Mlle Laguerre, alors absente de la scène, n'eût pas créé ce personnage (comme nous disons aujourd'hui). Le rôle de basse était chanté par Larrivée, auquel on préférait de beaucoup un autre artiste nommé Chassé qui chantait habituellement les opéras de Gluck ; les beaux esprits du temps disaient, après avoir remarqué l'absence de *chœur* dans la partition : « *Roland* est un guerrier sans *cœur*, il sera bon quand nous aurons *Laguerre*, il serait excellent si *Larrivée* était *Chassé*. »

Les partisans comptaient les recettes pour démontrer la supériorité de chacun de leurs favoris On remarqua une fois que les recettes des douze premières représentations d'*Iphigénie en Aulide*, avaient été dépassées par celles des douze premières de *Roland* de 87 livres 18 sols ; mais les Gluckistes répliquèrent en faisant observer que, si on faisait le total des sommes encaissées pour les quatorze premières représentations, au lieu des douze, l'avantage restait à *Iphigénie*.

Il est de fait que les pièces de Piccini. plus séduisantes au premier aspect pour le vulgaire que celles de Gluck, supportaient moins de temps la faveur du public, parce qu'elles offraient moins d'aliment à l'étude pour les musiciens.

Les écrivains qui bataillaient pour l'un ou l'autre

Hosted by Google

camp, Grimm, Diderot, Marmontel, Suard, Laharpe, Arnaud, etc., n'entendaient pas grand'chose à la musique, ou plutôt n'y entendaient rien du tout: les attaques faites contre leurs adversaires portent presque toujours à faux; il est impossible à un musicien de nos jours de ne pas rire des coq-à-l'âne que ces Messieurs commettent à chaque pas. Du reste, si Laharpe était Gluckiste et Marmontel Picciniste, il n'y avait là aucune raison musicale, mais des raisons amoureuses: ils avaient pris parti, et pour cause, pour deux actrices qui chantaient, l'une la musique de Gluck et l'autre celle de Piccini. Voilà tout.

Il se mêla là-dedans beaucoup d'affaires de personnes. Du reste, si les Piccinistes attaquaient Gluck lui-même, parce que celui-ci savait assez le français pour écrire des diatribes contre ses ennemis de sa propre main, les Gluckistes n'attaquaient que les partisans de Piccini. Ils eussent été fort embarrassés pour attaquer sérieusement la partition d'*Atys* ou celle de *Didon*, toutes les deux purement écrites. Gluck n'était pas aussi savant musicien que Piccini; théoriquement, il était même assez pauvre harmoniste, mais il suppléait à son manque d'éducation première par une sorte de disposition naturelle à combiner ces effets puissants de successions d'accords qui séduisent dans l'accompagnement de ses récitatifs. Ses ennemis ne lui firent jamais le plus grand reproche qu'on eût pu lui adresser, celui d'accompagner les récitatifs par des accords en sons soutenus du quatuor qui alourdissent le chant et fatiguent l'auditeur.

Turgot disait aussi à cette occasion: Je conçois bien que l'on aime la musique du chevalier Gluck, mais je ne m'explique pas que l'on aime les Gluckistes. De son côté l'abbé Arnaud avait fait l'épigramme suivante:

Ce Marmontel si long, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle,

Hosted by Google

Et la musique, comme un sourd.
Ce pédant à si triste mine,
Et de ridicules bordé,
Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine.
Jamais secret ne fut si bien gardé.

Ce fut dans Armide que débuta une cantatrice qui devait éclipser toutes celles qui avaient paru jusqu'alors sur la scène de l'opéra, Madame Saint-Huberti. Quoiqu'elle chantat fort bien, elle ne put pas pallier, aux yeux de Mozart, les torts de l'opéra et de la musique française; Mozart, qui résume, dans son essence divine, toutes les qualités des écoles allemandes et italiennes, était cependant plus Italien, en tant qu'auteur dramatique, qu'Allemand; la musique de Piccini ne put pas le séduire plus que celle de Gluck, parce qu'il la trouvait mal chantée. Gluck, cependant, était un géant de sa taille, mais il est vrai que, de son temps, ses contemporains le méconnurent. Il ne fut prisé à sa juste valeur qu'en France.

« Si l'on me fait écrire un opéra, dit le chantre de » Salzbourg, dans une de ses lettres adressées de » Paris à son père, pendant le séjour de huit mois » qu'il y fit en 1778 (de mars à octobre), j'aurai beau» coup de désagréments; mais cela m'inquiète peu: j'y » suis habitué déjà. Mais c'est que cette maudite langue » française est si chienne (*hunds fottisch*) pour la » musique! (1) C'est vraiment une pitié! L'allemand » serait divin en comparaison. Et les chanteurs, bon » Dieu, les chanteurs! ils ne méritent pas ce nom, car » ils ne chantent point, ils crient, ils hurlent à pleine » gorge, du nez et du gosier. »

Dans une autre lettre où Mozart prétend que les

(1) Mozart, en cela, est de l'avis de Voltaire, qui devait cependant être plus familier que l'auteur de DON JUAN avec notre langue. Rousseau pensait de même et un écrivain musical de notre temps, M. Castil-Blaze, est allé jusqu'à prédire, il y a quelques années, que l'opéra français devait mourir à cause de l'impossibilité où étaient les musiciens français de mettre en musique les E muets. Heureusement que ce ne fut pas l'avis de Gluck, Sacchini, Spontini, Rossini, Donizetti, Meyerbeer, etc...! L'opéra français se porte bien, Dieu merci, et les médecins, vu sa robuste constitution, lui prédisent qu'il enterrera ses aînés d'Allemagne et d'Italie

parisiens sont une réunion d'animaux et de brutes, musicalement parlant, il continue en disant :

« Le baron de Grimm et moi, nous exhalons sou-
» vent notre colère contre la musique d'ici, mais entre
» nous, car en public il faut crier bravo ! bravissimo !
» en applaudissant à outrance. Ce qui me fâche le plus
» en tout cela, c'est que Messieurs les Français n'ont
» amélioré leur goût qu'en autant qu'ils peuvent sup-
» porter aujourd'hui la bonne musique; mais de recon-
» naître que la leur fût mauvaise!...... et le chant!
» *oime!* Je pardonnerais encore aux chanteurs de ce
» pays leurs brailleries françaises, si elles ne chantaient
» pas des airs Italiens; gâter la bonne musique, voilà
» qui vraiment est intolérable ! »

A cela Mozart le père répondit sagement :

« Il est fâcheux, sans doute, que les Français
» n'aient pas entiérement changé de goût; crois-moi,
» cela viendra peu à peu; refondre tout un peuple
» n'est pas une bagatelle. C'est assez qu'à présent les
» Français soient en état d'écouter le bon; insensible-
» ment ils apprendront à connaître la différence. »

Gluck recevait 12.000 livres pour chacun de ses opéras, Piccini touchait 400 livres par représentation. Nos contemporains ont à l'Opéra 250 fr. dans les mêmes conditions, et, cependant, si le salaire doit être la récompense du travail, ils devraient être plus payés que les anciens, car il doit bien y avoir deux fois plus de travail dans les *Huguenots* que dans *Alceste.* Si les compositeurs de musique sont moins payés de nos jours que ne l'étaient Gluck et Piccini, par contre les actrices le sont infiniment plus; car, à cette époque, il eût été de très-mauvais goût à une cantatrice de toucher ses appointements. Que faisaient à Sophie Arnould ses huit ou dix mille livres, à elle qui recevaient des princes et des financiers d'alors des millions? Elle abandonnait à sa première camériste son traitement de l'académie royale de musique.

Cette Sophie Arnould, qui avait été l'actrice la plus

fêtée du XVIIIᵉ siècle, avait eu plus d'amoureux que Clairon, Guimard et les célébrités galantes du temps; on la recherchait plus pour son esprit que pour son talent et sa beauté.

Lorsqu'elle vit apparaître Madame Saint-Huberti, bien autrement cantatrice et musicienne qu'elle, elle ne lui ménagea pas les épigrammes, selon son habitude. Comme la nouvelle arrivée était très-peu payée, elle était obligée de s'habiller très-simplement et tirait parti merveilleusement de sa toilette; aussi Sophie l'appela-t-elle madame la Ressource. Ce nom fit très-vite fortune, et Gluck, l'ayant entendu, dit: « Vous la nommez » bien Madame la Ressource, car elle sera prochai- » nement la ressource de l'opéra. »

A cette époque, Sophie Arnould était usée, et l'abbé Galiani disait d'elle: « C'est le plus bel asthme qu'il » soit possible d'entendre. » Un jour, elle chantait dans son salon, et la fenêtre ouverte, l'air d'*Iphigénie*:

Adieu, conservez dans votre âme...

lorsqu'elle eût terminé ou peut-être pendant un repos, une voix de basse puissante lui chanta de la rue l'air d'*Alceste*:

Caron t'appelle, entends sa voix!

Mademoiselle Laguerre était en toute beauté. Un jour, elle avait, selon sa trop fréquente habitude, pris plus de vin de Champagne qu'il ne fallait, elle jouait le rôle d'*Iphigénie* en titubant; à la fin on fut obligé de l'emporter. Mademoiselle Sophie Arnould ne perdit pas une si belle occasion de faire un mot et elle dit: « Cette » représentation n'est pas celle d'*Iphigénie en Tauride,* » mais d'*Iphigénie* en Champagne. »

On conduisit Mademoiselle Laguerre au For-l'Evêque. Lorsqu'on la fit sortir ensuite pour la troisième représentation de cette pièce, elle dit avec tant d'âme:

Hosted by Google

O jour fatal que je voudrais en vain
Ne pas compter parmi ceux de ma vie !

qu'elle souleva des tonnerres d'applaudissements, et toute la foule ayant demandé sa grâce, on la remit en liberté après treize jours d'écrou.

Gluck ayant rendu le livret de *Roland*, de Visme, persistant toujours dans son premier projet de faire jouter les deux champions avec un même sujet, choisit *Iphigénie en Tauride*.

Le libretto de Gluck était très-favorable à sa musique ; il n'en était pas de même de celui de Piccini qui ne signifiait rien ou à peu près. L'*Iphigénie* de Gluck, représentée pour la première fois le 18 mai 1779, eut un immense succès ; cette pièce resta au répertoire.

Méhul, qui était tout jeune à cette époque-là, ayant pu assister à la répétition générale, se blottit sous une banquette quand elle fut finie, bien déterminé à passer le reste de la nuit et toute la journée suivante dans sa cachette, afin d'assister à la représentation. Heureusement pour lui il fut découvert et conduit à Gluck, qui s'empressa de lui donner un billet pour le soir. Gluck devint l'ami, le conseiller et pour ainsi dire le père spirituel de Méhul. Ce fut par lui que l'art allemand s'introduisit dans l'art français, pour y apporter les modifications qui préparèrent le genre si dramatique d'Hérold et d'Halévy. Car la musique française se ressentait presqu'uniquement jusqu'à lui de son origine italienne.

Quelque temps après, Gluck donna *Echo et Narcisse*, opéra qui tomba à plat ; on lui avait promis pour cela 12,000 livres, mais par suite de cet échec on ne lui en compta que quatre. Aussi Sophie Arnould appela-t-elle cette pièce : les *Narcisses* ou l'*écot* mal payé. Après la mort de Gluck, *Echo et Narcisse* furent remis à la scène avec des corrections et n'eurent pas plus de succès que la première fois.

Piccini fit exécuter son *Iphigénie* quatre ans après

Hosted by Google

celle de Gluck. Le grand succès qu'avait obtenu celle-ci eût dû l'en détourner, mais ses imprudents amis firent auprès de lui ce qu'ils purent pour le déterminer, au contraire, à lui faire voir les feux de la rampe. La pièce réussit médiocrement. Cependant, le succès d'*Atys* avait prédisposé les esprits en faveur du maître napolitain; aussi, les Gluckistes ne firent pas trop de bruit. Du reste, la guerre des coins était à peu près finie, et les deux partis ne se lançaient plus à la tête que de légères et rares épigrammes. *Atys* avait paru le 22 février 1780 et *Iphigénie* le 23 janvier 1781.

Le libretto donné à Gluck était de Guillard, qui avait, comme je l'ai dit plus haut, compris le moyen de faire ressortir les qualités de son collaborateur. Gluck en profita admirablement. Un seul mot pourra démontrer au lecteur le soin avec lequel Gluck méditait les poèmes qu'il avait à mettre en musique. Lors qu'Oreste dit :

Le calme renaît dans mon cœur...

l'orchestre continue à être fort agité. Un des musiciens le fit observer à l'auteur, en lui demandant s'il n'y avait pas une faute et si on devait continuer à jouer fort. « Oui, répondit Gluck. — Mais, cependant, Oreste » dit que le calme renaît dans son cœur, reprit l'exé- » cutant. — Allez toujours, vous voyez bien qu'il » ment; il ne peut être calme, il a tué sa mère! » répondit le maître. »

« Au sortir de la représentation, un amateur dit qu'il » y trouvait de très-beaux morceaux. — Il n'y en a » qu'un, reprit l'abbé Arnaud. — Lequel? — L'opéra » tout entier. (1) »

L'auteur du libretto donné à Piccini était Dubreuil; on y voyait des vers dans ce genre :

Eloignez ces tristes victimes,
Grands Dieux! ou leur sang va couler.

(1) Castil-Blaze. — L'académie impériale de musique.

Hosted by Google

Pouvez-vous trouver légitimes
Ces fureurs de tout immoler.

Il y avait néanmoins, dans l'opéra de Piccini, de belles choses telles que l'air : *Cruel! et tu dis que tu m'aimes....*

Gluck était retourné à Vienne, il y mourut à soixante-quinze ans, le 25 novembre 1779.

Comme il était depuis longtemps menacé d'apoplexie, les médecins lui interdisaient l'eau-de-vie qu'il aimait beaucoup.

Un jour qu'il recevait un de ses amis à déjeûner dans son jardin, on avait mis un carafon d'eau-de-vie avec le café sur la table. Sa femme, qui le surveillait toujours lorsqu'il était près d'un flacon d'eau-de-vie, ayant quitté la table pour donner un ordre dans la maison, Gluck saisit la bouteille d'eau-de-vie et la vida d'un trait.

Quelques instants après il tombait foudroyé.

Après la mort de Gluck, Piccini eut un grand succès avec *Didon*. Louis XVI voulut l'entendre trois fois de suite. Cette pièce avait été jouée en 1783, époque à laquelle Piccini vit reprendre avec succès *Atys* et eut plusieurs pièces jouées très heureusement à la comédie italienne (opéra comique).

Les Gluckistes, n'ayant plus d'auteurs allemands ou français à lui opposer (Méhul n'écrivait pas encore), eurent pour chef de leur parti l'italien Sacchini, dont la gloire vint troubler les derniers moments de l'auteur d'*Atys*. On se ligua contre lui pour empêcher la représentation de *Clytemnestre* qui avait pleinement réussi à la répétition générale.

« Tant d'injustice (1), la chûte des *Fourberies de* » *Marine*, opéra-comique en trois actes, arrangé par » Durosoy sur sa musique, la perte de onze ou douze » mille francs de traitement et de pensions, le déter- » minèrent à quitter la France, où il avait écrit quinze

(1) Fétis, Biographie universelle des musiciens.

» opéras. » Après un séjour de sept ans en Italie, il revint en décembre 1798. Le gouvernement lui accorda 5000 fr. pour ses besoins et un traitement de 2,400 fr. Comme son compatriote, notre contemporain Rossini, au lieu d'écrire pour le théâtre, il composait de petits morceaux de piano ou de chant (1). Il donnait aussi chez lui, comme aujourd'hui Rossini, des concerts. Le général Bonaparte le nomma, en 1800, inspecteur du Conservatoire. Il demeurait à Passy, où il mourut le 7 mai 1800.

CONCLUSION.

Maintenant que nous considérons sans passion l'œuvre de Gluck et celle de Piccini, il est impossible de ne pas être Gluckiste. Cela tient à deux causes :

1° L'école gluckiste est la SEULE aujourd'hui en faveur auprès de tous les publics : Meyerbeer, Halévy, Gounod, Verdi, Wagner, sont tous Gluckistes, car dans leurs écrits ils se sont évidemment inspirés des principes dont l'auteur d'*Alceste* a tracé les bases dans les préfaces de ses œuvres :

« Lorsque j'entrepris, dit-il, (2) de mettre en musi-
» que l'opéra d'Alceste, je me proposai d'éviter tous les
» abus que la vanité malentendue des chanteurs, et
» l'excessive complaisance des compositeurs avaient
» introduits dans l'opéra italien, (3) et qui, du plus
» beau des spectacles, avaient fait le plus ennuyeux
» et le plus ridicule. Je cherchai à réduire la musique
» à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie
» pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt
» des situations, sans interrompre l'action et la refroi-
» dir par des ornements superflus. »

2° Le public vient au spectacle pour entendre les

(1) Il est à remarquer que Rossini, après être retourné en Italie, est revenu à Paris, comme Piccini, et qu'il demeure aussi à Passy.

(2) Epitre dédicatoire d'Alceste.

(3) A cette époque les compositeurs indiquaient à grands traits le motif principal de leurs airs, et les chanteurs y ajoutaient tout ce qu'ils voulaient pour faire briller leurs talents.

Hosted by Google

œuvres plutôt que les chanteurs et dans de telles conditions l'auteur ne peut plus négliger, comme cela avait lieu dans le beau temps des chanteurs *sopranistes,* la vérité de l'expression au profit des avantages du chant.

En dernier lieu, la postérité, en applaudissant avec admiration et respect l'œuvre de Gluck alors que les opéras de Piccini ne sont plus représentables, a donné à réfléchir aux compositeurs qui tiennent à ne pas plaire seulement à leurs contemporains.

Je crois que dans cinquante ans *der Freyschütz*, le *Prophète* et la *Juive* vivront encore et que *Norma, Sémiramide* et *Lucie*, dormiront d'un profond sommeil sur les rayons des bibliothèques des historiographes de la musique.

Nous avons vu l'opéra français bégayer avec Lully, s'essayer à parler avec Rameau et enfin s'exprimer librement avec Gluck dans une langue épurée. C'était là le but de cet essai sur les commencements de l'opéra en France.

Léon Méneau.

Hosted by Google

UNE DÉLIBÉRATION DU CORPS DE VILLE

EN 1676

SUR L'ASSAINISSEMENT DU FRONT OUEST DE LA ROCHELLE.

Dans un moment où le conseil municipal, la presse, les ingénieurs et bien d'autres se préoccupent de l'assainissement du front ouest de la Rochelle, nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt la délibération suivante, prise sur ce même sujet, il y a près de deux siècles. Nous en devons la communication à l'obligeance de M. Callot aîné. Rappelons, avant tout, au lecteur que, depuis 1628, le corps municipal avait été remplacé par une Direction générale composée de deux membres du présidial, deux officiers de l'élection, deux avocats, deux procureurs, quatre marchands, et que les syndics des paroisses assistaient aux séances, qui se tenaient au Palais de justice :

« Aujourd'huy, vendredy, dix neufième jour de juin mil-six-cent-soixante-seize, après midy, la Direction générale des affaires communes des habitans de la ville de la Rochelle estant convoquée et assemblée, à la manière accoutumée, pour délibérer sur lesdites affaires, monsieur le Lieutenant-général, comme le chef d'icelle, a représenté que, le jour d'hier, monsieur de Demuin,

Hosted by Google

intendant-général de la province, ayant fait convoquer ladite Direction pour se trouver à son hostel de ladite ville, il auroit proposé audit sieur Lieutenant et à quelques autres directeurs quy s'y seroient rendus, en présence de messieurs les deux juges de police, qu'il estoit nécessaire, pour le bien et advantage desdits habitans, de remédier au mauvais air quy estoit causé par la corruption des eaux croupissantes aux fossés des prairies tant des religieuses hospitalières que des personnes particulières, situées entre le village de Lafond et le fossé de la Porte-Neuve de ladite ville, quy doit recevoir lesdites eaux pour s'escouler ensuite dans le hâvre au-dessoubs du pont de la Courbeille (1) et servir au nettoyement dudit hâvre; de faire creuzer un canal en droite ligne dans lesdites prairies, quy auroit le commencement de son ouverture vis-à-vis de la maison de Plaizance et se communiqueroit aux fossés de ladite ville au-dessoubs d'un moulin à vent situé sur le bord dudit fossé près la Porte-Neuve, lequel canal seroit de la longueur de deux cent soixante toises ou environ, et de la largeur de trente pieds à son ouverture, et auroit trois toises à son sol ou bair et huit pieds de profondeur, suivant la figure et le devis quy en avoient été dressés et représentés par monsieur Lambert, géographe et ingénieur du Roy, demeurant à Rochefort sur Charente, en exécution des ordres dudit sieur intendant, après avoir fait une visite exacte de l'estat et situation desdits lieux; et lequel sieur Lambert auroit aussy représenté qu'il estoit nécessaire de faire nétoyer ledit fossé de la Porte-Neuve et creuzer de deux ou trois pieds en profondeur soubs ledit pont de la Courbeille et aux environs d'iceluy pour faciliter l'écoulement des eaux, et de faire faire pareillement quelques portes de bois pour retenir les eaux de la marée et empescher que le meslange des eaux salées aveq les eaux douces des canaux du village de Lafond corrompist

(1) Ce pont était placé près du port à l'embouchure du canal de la Verdière.

Hosted by Google

et gastast lesdites eaux douces; ce quy avoit esté approuvé tant par ledit seigneur intendant que par lesdits sieurs juges de police et directeurs quy estoient présents auxdites propositions, auxquelles il auroit esté adjousté celle d'acquérir, par achapt ou arrentement, la prairie quy appartient auxdites religieuses hospitalières, pour l'utilité et le besoing desdits habitans; et d'autant qu'il estoit nécessaire d'avoir un pouvoir valable desdits habitans pour faire faire le bail au rabais pour ledit canal et l'exécution dudit devis et desdites propositions, pour laquelle exécution les deniers communs desdits habitans devoient estre employés, et que ladite Direction quy est composée des directeurs et syndics, conjointement directeurs des affaires communes, lesdits habitans luy ont donné le pouvoir et puissance, par leur procuration et leur nomination, de diriger lesdites affaires communes et publiques et de consentir, faire et approuver ce qu'ils jugeront estre utile, nécessaire et advantageux auxdits habitans, ledit sieur Lieutenant-général criminel ayant mis en délibération lesdites propositions, et le devis et figure dudit canal quy ont esté représentés veus et examinés de ladite Direction;

» A esté arresté unanimement que lesdites propositions sont reçues et approuvées aveq ledit devis et figure dudit canal, et qu'à cette fin, bail au rabais en sera fait au moings disant et à la meilleure condition qu'il sera possible, attendu la nécessité et l'utilité de l'exécution desdites propositions pour le général desdits habitans et empêcher la corruption de l'air, et que ledit bail sera poursuivy incessamment soubs le nom des syndics de cette dite ville par-devant ledit sieur Intendant et, en son absence, par-devant tel juge qu'il appartiendra, et qu'il sera passé contract aveq lesdites religieuses hospitalières pour achepter ou arrenter, à un prix convenable, la prairie à elles appartenant joignant le fossé de la ville quy est au bout de la place

Hosted by Google

du Chasteau, et qu'à cette fin, monsieur Griffon, second chef de ladite direction, et monsieur Jean Cadoret, l'un desdits directeurs, se transporteront par-devant lesdites religieuses pour convenir aveq elles du prix ou arrantement de ladite prairie et en faire leur rapport à la Direction.

» *Signé :* VOYNEAU ; GRIFFON ; COTTIBY ; BRUNET ; A. BOUTIN ; CHAUVET, syndic, GALLON et PAIN. »

Hosted by Google

ODELETTES.

Et dans ce grand concert qui chantait jour et nuit
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.
(HUGO.)

I

SCHERZO.

Les poètes entre eux font une symphonie ;
Tout chante sous leurs doigts , cuivre , corde , ou roseau.
Chacun suivant l'instinct de son libre génie ,
Ceux-ci disent l'andante et ceux-là le scherzo.

Dans un coin de l'orchestre exécutant sans gloire ,
Au céleste concert je mêle un son léger.
A de plus grands la lyre , et les harpes d'ivoire ,
Et l'orgue immense. A moi la flûte du berger.

Je ne vous dirai pas les héros , les armures ,
L'horreur des camps , le bruit des canons embrasés ;
Non , je chante les prés , les bois , les treilles mûres ,
Et les langueurs d'amour et le bruit des baisers.

Inclinez à mes vers une indulgente oreille ;
Oubliez un moment des soins plus sérieux ;
Que la grâce du rhythme en votre âme réveille
Des souvenirs aimés le chœur mystérieux.

II

CÉLIE ET L'AMOUR.

TIRÉ D'ANGERIANUS.

Quodcumque illa facit, facit hic...

Célie ouvre la bouche :
C'est l'Amour qu'on entend.
Célie entre en sa couche :
Amour en fait autant.
Célie est endormie :
Amour dort à côté.
La gaîté de Célie
Met l'Amour en gaîté.
Partout où va Célie,
Amour dit : me voici.
Tout ce que fait ma mie,
Amour le fait aussi.
Il se sépare d'elle
Seulement en un point :
Ma Célie est cruelle,
Et l'Amour ne l'est point.

III

DANS LES BOIS.

SONNET.

Gelidum nemus.

Sous la feuillée obscure, où veille
Un dieu de silence et d'oubli,
Aller s'étendre, en plein midi,
Au milieu du bois qui sommeille ;

Hosted by Google

Suivre au loin, dormant à demi,
Le long murmure de l'abeille
Qui vient mourir à votre oreille
Comme un soupir d'homme endormi ;

Avoir dans l'âme, image heureuse,
Le clair regard d'une amoureuse,
Doux et profond comme l'azur ;

S'enivrer d'air, de calme et d'ombre.
Et se perdre dans le ciel sombre
A travers le feuillage obscur !

IV

LE GRAIN DE BEAUTÉ.

RONDEAU.

Tout près du nez un grain noir sur la peau
Aux connaisseurs a toujours semblé beau.
Vous que, dit-on, la louange effarouche,
Dirai-je en vous, Jeanne, ce qui me touche ?
De vos beautés ferai-je le tableau ?

Teint velouté, fraîcheur du fruit nouveau,
Regard brillant comme une goutte d'eau,
Creux au menton, blonds cheveux, et la bouche
Tout près du nez.

De trop d'attraits le ciel vous fit cadeau
Pour les pouvoir tous dire en un rondeau ;
Mais fussiez-vous borgne, camuse ou louche,
J'aurais encor trottant dans mon cerveau
Ce joli grain, posé comme une mouche
Tout près du nez.

Hosted by Google

V

VIEUX MOTIF

TIRÉ DE JEAN SECOND.

> Heu ! non et stimulis compungite molle labellum !
> Ex oculis stimulos vibrat et illa pares.

Pourquoy , mielleuses avettes ,
De fleurettes en fleurettes
Aller voïageant encor ?
Emmy rozes , ne verveine ,
Ne menuë marjoleine ,
Ne questez vostre thrézor.
Venez prendre ung plus doulx basme
Sur les lèvres de ma dame.
Ses fresches lèvres desclozes
Haleinent odeur de rozes ,
Voire et odeur de verveine ,
Et odeur de marjoleine.
Ains , mouscherons gratieux ,
Ne m'eslongnez d'elle , ô dieux !
Beuvans si souëf nectar ;
Mais gardez-moy une part
De ce miel dellitieux.
Or' , beuvez avec adresse ,
Que vostre esguillon ne blesse
Ses lèvres tant vermeillettes ;
Car de ses yeulx les sagettes
Font blesseure pour blesseure.
Las ! las! mielleuses avettes ,
Dieu vous gard' de leur poincteure !

PAUL GAUDIN.

BROUTILLES BIBLIOGRAPHIQUES.

(12e SÉRIE.)

80. — *Hypsipyle*, épisode extrait de la Thébaïde de Stace, suivi de l'*Epithalame de Stella et de Violantille,* du même poète, traduits par M. Louis Charpentier de Lonchamps. Rochelle, Lhomandie, 1807, in-8o de IV et 146 p. (Omis dans Quérard.)

M. Louis Charpentier de Longchamps était né à Saint-André de Ruffec, en 1736, de Pierre Charpentier de Longchamps et de Marie-Anne Say. Il avait pour frère aîné l'abbé Pierre de Longchamps, qui a laissé un assez grand nombre d'ouvrages. Quant à lui, il portait le titre de chevalier.

Le 5 février 1772, il fut nommé membre associé de l'académie de la Rochelle, à laquelle, un mois auparavant, l'abbé Gervaud avait présenté, de sa part, un exemplaire de sa traduction de *Properce*. Le 12 mai 1773, ce titre fut changé en celui d'académicien titulaire. Ce nouveau titre annonçait que M. de Longchamps avait élu domicile à la Rochelle, et il ne paraît pas en effet l'avoir quittée depuis.

Lorsqu'en 1800, le sous-préfet de l'arrondissement reconstitua, sous le nom de Lycée Rochelais, l'académie brisée par la révolution, M. de Longchamps y fut tout d'abord compris, et choisi par ses collègues pour la présider.

En 1810, il fut désigné par eux et choisi par le maire pour remplacer M. Gaudin dans les fonctions de bibliothécaire. Il avait alors soixante-quatorze ans, et quoique la liste des livres qu'il dressa, ne gardant aucune

classification, puisse à peine être appelée un catalogue, elle témoigne pourtant d'une l'aborieuse patience, admirable à cet âge.

M. de Longchamps fut toute sa vie un des membres les plus assidus de l'académie, qu'il présida souvent. Il ne laissa guère passer de séance publique sans y contribuer par quelque lecture. Toutefois le choix et la variété même des sujets qu'il traita annoncent plutôt un amateur qui cherche dans la culture des lettres un élégant délassement qu'un écrivain qui obéit à une vocation. Voici la liste de ces morceaux :

Mai 1772. — Traduction libre du Banquet de Plutarque.

Mai 1773. — Essai sur nos mœurs comparées à celles de nos pères.

Avril 1774. — Réflexions sur l'héroïde, suivies d'une Epître en vers libres de Mme de Climail à son mari.

Mai 1775. — Eloge d'Aristide. — Le Repentir ; Le chemin neuf et le vieux chemin, fables.

Avril 1776. — Epithalame de Stella et de Violantille, traduit de Stace.

Avril 1777. — Description du massacre de Lemnos, épisode traduit du cinquième livre de la Thébaïde de Stace.

Mai 1778. — De la ville et de la province, dissertation.

Avril 1780. — Observations sur l'abus des jeux de commerce, suivies d'une pièce de vers sur l'origine des cartes.

Avril 1782. — Eloge du père Arcère.

Mai 1783. — Mes loisirs, en vers.

Mai 1784. — Epître en vers sur l'usage du monde.

Mai 1787. — Eloge de Gresset.

Mai 1790. — Traduction en vers du *Pervigilium Veneris*.

Germinal an XI. — Discours sur la vanité.

Frimaire an XIV. — Réflexions, suivies de Une soirée d'été de mon jardin, en vers.

Avril 1806. — Qu'est-ce qu'un paradoxe ? discours.

Décembre 1806. — Considérations sur la vieillesse.

Mai 1807. — Notice nécrologique sur Louis Ancelin de Chambon. — Réflexions sur les inconvénients de la beauté.

Avril 1808. — Des dangers de la confiance.

Hosted by Google

Mai 1809. — De l'agriculture proprement dite.

Décembre 1809. — De l'influence des lettres sur la gloire des nations.

Juillet 1810. — Des prix académiques. — Notice sur la translation du siége de la préfecture à la Rochelle.

Mars 1812. — Essai sur l'état actuel de nos théâtres.

Avril 1816. — Considérations sur l'Académie et sur la Bibliothèque publique.

Outre ces morceaux, on trouve mentionné dans les registres de l'académie un parallèle de l'opulence et de la pauvreté, et transcrits divers compliments en prose ou en vers que M. de Longchamps adressa au nom de l'académie à de grands personnages.

Ces pièces sont presque toutes perdues: nous regrettons notamment celles qui se rapportent à notre histoire locale, l'éloge de M. de Chambon et surtout celui du P. Arcère. Le privilége de l'académie avait été demandé pour l'impression de celui-ci. Peut-être même eut-elle lieu ; mais cet opuscule ne m'est jamais tombé entre les mains. Je ne sais quel hasard nous a au contraire conservé le manuscrit de l'Eloge d'Aristide, qui ne nous en dédommage pas, et un extrait des Considérations sur l'abus des jeux de commerce. On y trouve adressés déjà aux jeux de cartes les reproches qu'on leur adresse aujourd'hui, de détruire tout esprit de conversation, d'allanguir toutes les relations sociales, etc. Les reproches peuvent être justes ; on voit du moins qu'ils ne sont pas neufs. Les vers sur l'origine des cartes sont médiocres, mais faciles.

M. de Longchamps avait, avant de venir à la Rochelle, publié une traduction des Elégies de Properce. On l'attribue généralement à son frère : mais celui-ci, dans les remarques du discours préliminaire de la deuxième édition (1802, 2 vol. in-8°), déclare que la première leur appartient à tous deux, et qu'ayant d'abord chacun traduit Properce, ils avaient ensuite confondu leur travail. Cette traduction était la première

Hosted by Google

qu'on publiait de l'élégiaque latin. C'est dire assez combien il y avait eu de difficultés à vaincre et beaucoup avaient été heureusement vaincues

Le 10 févier 1779, M. de Longchamps sollicita de l'académie de la Rochelle l'application de son privilége pour la publication d'une traduction de Stace, et une commission fut nommée pour l'examen de cet ouvrage. L'impression tarda quelque temps, et la traduction de l'abbé Cormiliolle ayant paru en 1783, M. de Longchamps renonça à son projet. Toutefois en 1807, il publia au moins un extrait de ce long travail, la traduction de l'Episode d'Hypsipile, qui remplit le cinquième chant de la Thébaïde, et celle d'un des meilleurs morceaux des Sylves, *l'Epithalame de Stella et de Violantille.* Ces fragments, dédiés à l'abbé Moussaud, sont précédés d'observations où il défend Stace contre un dédain moins justifié que général, et où il préconise, probablement en vain, les traductions fragmentaires. Cette traduction, imprimée à la Rochelle, est restée complètement inconnue et je ne l'ai vue citée nulle part. Je crois pourtant qu'elle fournirait d'heureuses indications aux traducteurs de Stace, qu'elle serait bonne à suivre en plus d'un point où il se sépare de l'abbé Cormiliolle, et qu'elle devrait assurer à M. de Longchamps, sinon la réputation d'un écrivain élégant, au moins celle d'un bon humaniste.

Louis Charpentier de Longchamps s'était marié deux fois, d'abord avec Marie Chauvet, puis avec Julie Boutet, qui lui survécut. Il mourut le 2 octobre 1818, âgé de quatre-vingt-deux ans.

L. D.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

APERÇUS D'UN ANGLAIS

SUR QUELQUES PIÈCES DE MOLIÈRE.

Molière is, in our opinion, too little appreciated, particulary in his own country; for his purely comic vein. ED. REV.

Je ne vous apporte ni une étude originale, ni une étude nouvelle. C'est une humble traduction de fragments d'un article publié dans la *Revue* d'Édimbourg de juillet 1845, à propos de l'inauguration de la Fontaine Molière. Il est anonyme, selon l'usage des Revues anglaises, et je n'en connais pas l'auteur. Voici l'occasion qui m'a fait le relire et le traduire.

Je voyais il y a quelque temps, dans un article sur Aristophane, ces phrases que je rapproche : « On ne conteste guère à Aristophane » sa royauté de poète comique. Molière, qui le dépasse en un » point, est bien loin d'avoir son étendue et sa variété, et Shakes- » peare est peut-être le seul qui, dans l'autre plateau de la balance » dramatique, puisse lui faire équilibre....... Shakespeare, en tant » que poète comique, est tout entier dans la fantaisie : Molière ne » sort pas de la réalité bourgeoise et médiocre ; Aristophane est le » seul qui réunisse le double don, qui possède la faculté complète... » Tous nos comiques réunis, Gringore, Rabelais, les auteurs de la » satire Ménippée, Molière, Regnard ; tous nos satiriques, Régnier, » Boileau, Voltaire, parviendront à peine à égaler Aristophane. »

Et quelques jours après, je trouvais dans un autre article notre Molière immolé, sous le même rapport, non plus à Aristophane et à Shakespeare, mais à Ben-Jonson, qui a été assez poète pour « écrire avec succès des allégories et des féeries dans le genre » d'Aristophane, genre où notre Molière a totalement échoué. »

Hosted by Google

Il y aurait beaucoup à dire sur tout cela, mais, en définitive, il faudrait avouer que ce jugement dans son ensemble est généralement accepté en France. Les critiques, de Laharpe à M. Nisard, sacrifient ou passent volontiers sous silence les farces de Molière, et surtout ses pastorales, ses féeries, ses pièces à spectacle. Peut-être M. Demogeot seul, dans un petit livre qui, à la vérité, est, à mon gré, singulièrement digne d'être médité, a-t-il osé dire que la cérémonie qui termine le *Malade imaginaire* atteint à la verve, au lyrisme comique d'Aristophane.

En réfléchissant à cette sentence, je me demandais si cette infériorité de Molière tient à son génie propre ou au génie français; si ce n'est pas le spectateur plus que le poète qui n'est pas apte à saisir le côté lyrique ou profond de la bouffonnerie. Ces réflexions me remirent naturellement en mémoire l'article de la *Revue d'Edimbourg* qui se résume dans la phrase que j'ai prise pour épigraphe. J'y revins et n'y retrouvai pas une réponse aussi directe que je le croyais aux questions qui m'occupaient. La mémoire a de ces caprices; elle altère souvent en retranchant, quelquefois aussi en ajoutant, ou plutôt en confondant. Toute fois les pages du critique anglais m'ont paru avoir pour nous une certaine nouveauté; après en avoir fait l'objet de ces réflexions, je viens les soumettre aux vôtres. Je me borne à des extraits, mais je les fais larges et fidèles; je calque l'auteur autant que je puis, et je me serais borné à vous l'apporter lui-même, si je n'eusse eu la certitude que l'anglais vous serait inintelligible dans ma bouche. Puisse le français lui-même échapper tout à fait à ce danger.

Les pièces de Molière peuvent se diviser en quatre classes ou groupes : 1° ses pastorales, petits poèmes dramatiques, entremêlés de musique et de danse, qu'il écrivait par ordre de Louis XIV, pour les fêtes champêtres et autres cérémonies de cour, et dont le Roi lui-même lui suggérait souvent le sujet; 2° ses farces, ses pasquinades écrites dans le goût populaire, pour un public moins raffiné, qui, malgré leur absurdité, plaisent encore par la manière spirituelle dont elles mettent en saillie quelques caractères ridicules, et non-seulement les seigneurs et les grandes dames de Versailles, mais

la royauté elle-même ; 3o ses comédies dont le principal — nous ne disons pas le seul — objet semble avoir été de châtier *un* vice particulier, ou *une* folie spéciale et isolée, vice ou folie dont le développement et les conséquences forment tout le sujet de la pièce, et règlent la conduite de chaque scène, et 4o ces grandes créations pour lesquelles la satire de quelque faiblesse ou de quelque défaut semble n'être qu'un prétexte, et dont le but réel est de peindre l'espèce humaine sous ses aspects les plus larges et de plonger dans les replis les plus profonds du cœur.

Parmi les signes les plus évidents d'un génie vrai et fortement caractérisé, il faut, si nous ne nous trompons, placer la fécondité et cette facilité à produire qui découle d'une habitude constante de vivre dans un monde intérieur qu'on évoque à volonté et qui est tout peuplé des créations de l'imagination. Il n'y a guère d'hommes doués d'un esprit intelligent et observateur qui ne puissent trouver dans leur propre histoire ou dans leurs souvenirs le sujet d'un roman intéressant. Il en est à peu près de même pour le théâtre. Un homme peut écrire une bonne comédie ou un bon drame dans sa vie, comme ont fait Gresset, Piron et notre Shéridan ; mais il n'en écrira guère plus d'un ou d'eux, s'il n'a pas la vocation réelle, le feu sacré, grâce auquel au lieu de se borner à copier et à combiner on peut créer. Plusieurs poètes, Lope de Véga, par exemple, ont montré cette fécondité dont nous parlons à un degré presque fabuleux; mais aucun peut-être n'en a donné de preuve plus saillante que l'auteur de *Tartuffe.* Sa rapidité d'exécution était vraiment merveilleuse ; il n'attendait jamais le mot ou la phrase, jamais il ne cherchait la rime, il ne préparait son second vers aujourd'hui, pour que le premier trouvât demain la place prête et la voie ouverte. Il ne connaissait rien à tous ces artifices, tous ces expédients ingénieux, mais il marchait dans sa force, avec la conscience que les fruits de son inspiration l'emporteraient sur les produits du travail le plus

assidu. Les vers étaient pour Molière un langage si naturel qu'on trouve dans sa prose une foule de vers blancs, et l'on a même dit qu'il traçait en vers l'esquisse de plusieurs pièces qu'il écrivit ensuite en prose. Au moins est-il certain que ni Racine ni Boileau ne peuvent lui être comparés pour la facilité et l'élégance de la versification.

Peut-être n'y a-t-il pas de pièce de Molière où l'on trouve cette perfection exquise de la versification, ce naturel aisé et élégant à un plus haut degré que dans ces *divertissements* écrits par ordre du Roi, et destinés à servir dans une certaine mesure de cadre à toutes sortes de *ballets* et de *mascarades* de cour. Nous plaçons dans cette classe *Psyché*, les *Amants magnifiques*, la *Princesse d'Elide*, les *Fâcheux*, *Mélicerte et Amphytrion*. Les trois premières se recommandent à notre attention plus par certaines circonstances qui s'y rattachent que par un mérite extraordinaire. *Psyché* est surtout curieuse pour avoir été écrite en société avec Pierre Corneille. Le prologue, le premier acte en entier, les scènes qui ouvrent le second et le troisième acte sont tout ce que Molière a fait dans cette tragédie-ballet, dont le Roi pressait l'achèvement, parce que, comme le dit la préface, « il se voulait donner ce magnifique di- » vertissement plusieurs fois avant le carême. » Nous ne saurions trouver une meilleure occasion pour comparer la grace du style de Molière à celle d'un de ses plus illustres contemporains. Bien que Corneille ait écrit en quinze jours les trois derniers actes de ce poème, il ne négligea sans doute pas de donner tous ses soins à son œuvre ; et, en effet, une scène, le dialogue entre l'Amour et Psyché au troisième acte, est devenue si fameuse que plusieurs amateurs de la littérature classique française la savent par cœur ; toute fois, lorsque nous passons tout-à-coup d'une page de Molière à une de Corneille, cela produit sur nous à peu près le même effet que lorsqu'après avoir roulé sur une route unie et bien sablée nous sommes brusquement

Hosted by Google

secoués par les cahots d'un chemin pierreux. Ceci soit dit sans ravaler en rien le grand auteur du *Cid.* Nous ne pensons pas que Molière eût pu atteindre aux traits les plus grands ou les plus frappants de cet illustre poète tragique, comme, par exemple, le *nous nous levâmes* (nous nous levons) (1) *alors* de Rodrigue; le *qu'il mourût* d'Horace, ou le *je crois* de Pauline. La pente de son esprit ne le portait pas à l'héroïque, et nous ne comparons pas ici les deux poètes en général; notre but est simplement d'établir qu'*aucun* des frères de Molière en littérature ne peut lutter avec lui pour la simplicité élégante du style et le naturel aisé de la versification. Des rudesses passagères, des inégalités fréquentes ne font que plus ressortir l'énergie de la fierté des vers de Corneille et s'adaptent aux sujets qu'il a choisis aussi admirablement que le langage coulant et sans apprêt de Molière s'approprie aux situations qu'il a dépeintes.

La pièce des *Amants magnifiques* fut suggérée par le Roi lui-même, *qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend*, dit une vieille édition de Molière. Elle avait pour but principal de réunir les différentes sortes de spectacle que pouvait donner le théâtre de ce temps. Un autre objet désirable, c'était que la cour de Saint-Germain eût le bonheur de voir son glorieux monarque danser un pas sous le déguisement de Neptune. A la première entrée du ballet, sa gracieuse majesté daigna jouer le rôle du dieu de l'Océan; et à la dernière, il se présentait sous son emblême favori, le soleil, avec la devise *Nec pluribus impar!*

Une occasion à peu près semblable donna naissance à la *Princesse d'Elide*, et si nous avions de la place nous nous plairions à donner à nos lecteurs une description de ce qui constituait une fête à Versailles en

(1) Je n'ai rien voulu changer aux citations faites en français par la Revue anglaise; mais ici et dans trois autres endroits j'ai corrigé entre parenthèses des fautes probablement imputables à l'imprimeur seul.

Hosted by Google

l'année 1664. Nous aimerions à leur dire comment Louis-le-Grand, alors amoureux de M^lle^ de La Vallière, pour qui on assure que la fête était donnée, transforma le palais et les jardins de Versailles en une scène du pays de féerie, réjouit, du 5 au 14 mai, toute la cour avec *les plaisirs de l'île enchantée*, et reçut l'armée de ses adorateurs dans le palais magique d'Alcine. Nous voudrions pouvoir leur décrire la royale splendeur qui entourait les deux reines, Marie-Thérèse d'Espagne, *sans reproche devant Dieu et devant les hommes*, et Anne d'Autriche, dont Molière fait remarquer que

> Cette mère heureusement féconde
> Ne donnant qu'une fois a donné tout au monde.

Nous aimerions aussi à peindre *le Grand Roi* sous le costume de Roger, avec sa *cuirasse couverte d'or et de diamants*, son heaume et ses *plumes couleur de feu*, et cette grâce sans pareille, qui forçait un des poètes du jour à s'écrier : *Jamais un air plus libre ni plus guerrier n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes.* Rien ne nous serait plus agréable que de décrire ces fêtes qui, pour emprunter les termes de M^me^ de Motteville : *avaient lieu la nuit à toutes les heures, d'une manière qui avait un air plus que galant ;* mais le manque d'espace nous force à prier le Roi des Rois de faire place aux gloires plus humbles de Molière. Nous ne prendrons cependant pas congé de la *Princesse d'Elide* sans faire remarquer qu'au moment même où Butler écrivait *Hudibras,* Molière, dans le caractère de Moron, le bouffon de cour de la pièce, présentait sous certains rapports à peu près la contre-partie de son prototype anglais.

Nous n'avons rien à dire des *Fâcheux*, sinon que c'est une des satires les plus parfaites qu'il y ait, et qu'on y trouve quelques-unes des plus belles *tirades* de Molière. Comme pièce, ils ont comparativement peu de mérite, puisqu'ils n'offrent qu'une succession de scènes

Hosted by Google

dont chacune tourne en ridicule quelque absurde importunité. A la première représentation, la scène du chasseur ne s'y trouvait pas. Quand elle fut achevée, Louis XIV s'adressant à Molière et lui montrant du doigt M. de Soyecourt, le grand veneur, dit : Voilà un original que vous n'avez pas encore copié. Le lendemain l'incomparable scène entre Eraste et Dorante était ajoutée à la pièce, et ce qui est assez amusant, c'est que M. de Soyecourt lui-même avait fourni à Molière tous les termes techniques si habilement mis en œuvre dans ce dialogue. Cette anecdote nous confirme dans cette opinion que nous avons toujours eue sur Louis XIV, que ce qui portait le Roi à accorder à Molière une faveur si constante, c'était moins une sincère appréciation du talent du poète, que la conscience que Molière le servait dans ses jalousies et ses aversions. Louis XIV détestait secrètement la noblesse et chérissait ceux qui, en jetant le ridicule sur les *grands seigneurs*, pouvaient l'aider à blesser leur orgueil. Un Rohan, un Gramont étaient trop près de lui. Ce périlleux honneur conduisit l'un à l'exil, l'autre sur le billot du bourreau. Foucaut (Fouquet) expiait dans la forteresse de Pignerolles la trop splendide hospitalité qu'il avait offerte à son maître avec un peu d'ostentation, pendant que Lauzun y était puni par un emprisonnement de dix ans de son aspiration présomptueuse à la main de Mademoiselle. Louis, dans l'assistance passagère qu'il tirait de Molière, ne voyait pas au-delà de son but du moment, ou peut-être s'occupait peu de ce qui pourrait arriver à ses successeurs; s'il n'eût pas eu la vue si courte, il se serait aperçu que Molière, à son insu, était tout au moins un dangereux ami des rois et de leur droit divin. *Tartuffe* et *Don Juan* ne sont que les premiers points de cette longue ligne qu'on fait communément commencer à Voltaire et finir à la Révolution de 1793.

Louis ne cessa jamais d'être le meilleur ami et le meilleur soutien de Molière, et le poète ne manqua jamais de témoigner de sa gratitude pour cette puis-

Hosted by Google

sante protection, en louant de toutes les manières possibles le Roi et le cercle royal et en rendant doublement ridicules les sottises de la *noblesse*. Nous exposerons plus tard nos raisons de croire que Molière savait à quelles conditions il gardait la faveur du Roi. Pour le moment nous rentrons dans notre voie et nous complétons notre revue de la première classe des pièces de notre auteur.

Malheureusement pour la postérité, Molière n'a pas achevé sa pastorale de *Mélicerte*. Elle devait d'abord avoir cinq actes, mais le Roi manqua de patience, et il n'y en eut que deux de représentés. Les trois autres n'ont jamais été faits. Ce fragment est une des plus précieuses perles en ce genre que nous connaissions. Ce n'est pas sans raison que le poète a placé la scène dans la vallée de Tempé, car on y aperçoit partout une couleur classique qui rappelle en quelque chose celle de Théocrite. On y peut trouver aussi quelque ressemblance avec l'*Aminta* du Tasse et avec le *Pastor fido* du Guarini. Mélicerte appartient à cette race dont les ancêtres sont nés en Grèce et dont les derniers descendants sont morts en Toscane. La scène de Myrtil et du moineau, et le monologue de Mélicerte, commançant par

> Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer,

sont des preuves suffisantes des tendances classiques de la pièce.

En général son génie ne le conduisait pas du côté de la mer Egée, et il y a bien plus d'affinité entre les dramatiques satiriques de la République Romaine et l'auteur des *Fâcheux*, qu'entre celui-ci et quelque poète grec que ce soit. Térence et Plaute sont évidemment ses compagnons favoris, et c'est du dernier qu'il a pris le sujet d'une de ses pièces les plus parfaites, l'*Amphytrion*. Toutefois la manière dont il traite ce sujet diffère tellement de celle de l'auteur latin que les critiques les plus disposés à voir partout des plagiats, auraient bien

de la peine à trouver ici matière à chicane. Cléanthis d'abord appartient tout entière à Molière, et le caractère d'Amphytrion est remarquable par une gravité, une dignité qui manque tout à fait au héros de la comédie de Plaute. Le mari d'Alcmène, dans la scène avec Bromia, lorsque, étendu par terre, il s'écrie :

Totus timeo, ita me increpuit Jupiter !

nous inspire tout autre chose que l'admiration, et nous entendons sa réponse : *Dî me servant*, lorsqu'il vient d'apprendre la naissance des deux jumeaux, avec un sentiment voisin du dégoût. Combien différente est l'impression produite par l'*Amphytrion* de Molière, quand à cette insinuation de Posidès :

Si cette ressemblance est telle qu'on le dit,
Alcmène, sans être coupable....

il réplique :

Ah ! sur le fait dont il s'agit
L'erreur simple devient un crime véritable,
Et sans consentement l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats,
Et la raison bien souvent les pardonne
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas !

Quant au Sosie de cette pièce, c'est une des plus heureuses créations de Molière. Sosie est de véritable extraction Rabelaisienne et nous conduit directement à ces fameux *valets* de la comédie française, bien qu'il tienne peut-être plus de la physionomie de Sancho Panza que les Mascarille et les Sbrigani.

C'est surtout dans les pièces dont nous avons formé la seconde classe des siennes que Molière a eu l'occasion d'employer ces alertes amants de l'intrigue. Presque toutes ses farces sont tirées, plus ou moins, des drames

italiens ou espagnols du XVIe siècle, dont on sait que les *valets* forment le caractère dominant. Celles des productions de notre auteur qui entrent, à proprement parler, dans le domaine de la farce, et qui se reconnaissent par leur élément originel, le pur ridicule ou le burlesque, sont les suivantes : les *Fourberies de Scapin*, le *Bourgeois gentilhomme*, la *Comtesse d'Escarbagnas*, *M. de Pourceaugnac*, le *Médecin malgré lui*, *Georges Dandin*, le *Sicilien*, l'*Amour médecin*, le *Mariage forcé*, *Sganarelle*, les *Précieuses ridicules*. Molière suit entièrement le principe de la comédie italienne, qui représente presque invariablement en même temps Arlequin et Pantalon, en autres termes impudence et adresse opposés à faiblesse et stupidité. Tous deux sont destinés à donner un corps à la plaisanterie, à exciter l'hilarité du spectateur, l'un par la facilité avec laquelle il invente les trames les plus absurdes, l'autre par la *niaiserie* avec laquelle il tombe dans les pièges qu'on lui tend. Les représentants de ces deux principes sont, chez Molière, Mascarille et Sganarelle. Le premier puise les incidents avec lesquels il divertit le public dans le fond ordinaire des vices propres à son espèce, le mensonge, la gourmandise, l'impudeur et l'imposture. L'autre tire habituellement les effets comiques de son caractère, de la constance avec laquelle il échoue dans tous ses plans pour s'assurer les séduisants objets de sa poursuite. Ou il est amoureux de quelque jeune fille que Mascarille-Arlequin lui enlève jusque sous son nez ; ou il ne songe qu'à ses sacs d'argent que son infatigable persécuteur lui enlève. Il est la personnification de ce qu'il y a d'essentiellement laid dans la nature humaine, de tout ce qui est morose, brutal, intéressé, bas; tandis que son rival, tout vicieux qu'il est, a de l'esprit, du talent, et de la jeunesse, qui le soutiennent et en font du moins un plaisant drôle. La couardise est un défaut qui est le plus souvent commun à tous deux. Scapin est, peut-être, le seul des *valets* de Molière qu'on en puisse dire entièrement exempt. Il est prompt à risquer

Hosted by Google

ses épaules dans une aventure, et pour cette raison il peut être considéré comme la tige originale d'une race qui n'a pris possession du théâtre que bien des années après la mort de Molière, nous voulons dire la race des *intrigants*, des francs aventuriers, des chevaliers d'industrie. A coup sûr, dans l'homme qui dit : *Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ;* IL FAUT DU HAUT ET DU BAS DANS LA VIE, *et les difficultés qui se mêlent aux choses* RÉVEILLENT LES ARDEURS, AUGMENTENT LES PLAISIRS, il y a à son plus haut degré de développement l'amour de l'intrigue pour elle-même, la soif de ce qui est inconnu et caché, le désir des émotions, des aventures, du changement à tout hasard et à tout prix. Quand nous réfléchissons à cette réponse de Scapin à Sylvestre, qui lui objecte qu'il va mettre son dos en danger : *Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté, et je hais ces cœurs* PUSILLANIMES QUI, POUR TROP PRÉVOIR LA SUITE DES CHOSES, N'OSENT RIEN ENTREPRENDRE, il faut bien avouer que nous avons peu de chemin à faire pour arriver à *Figaro*, et même au *Robert-Macaire* de notre temps.

Sganarelle est une création plus propre à Molière que Mascarille ou aucun autre de ses *valets*. Qu'il soit le mari dans la pièce qui porte son nom, ou l'amoureux de Dorimène, dans le *Mariage forcé*, ou le père de Lucinde, dans l'*Amour médecin*, ou le charlatan, dans le *Médecin malgré lui*, ou le fagotier dans la pièce de ce nom, Sganarelle appartient aussi exclusivement à Molière que Panurge à Rabelais, Falstaff à Shakspeare ou Sancho à Cervantes. Quelques autres personnages des farces du poète ne sont à vrai dire que des branches qui sortent plus ou moins directement de ce maître tronc du grotesque. Don Pèdre dans le *Sicilien* (et c'est, soit dit en passant, l'original de Bartholo, et l'on trouverait le *Barbier de Séville* presque scène pour scène dans cette charmante petite pièce), et Gorgibus dans les *Précieuses ridicules*, sont tous deux proches parents, cousins tout au moins de Sganarelle.

Hosted by Google

Molière est, à notre sens, trop peu apprécié, surtout dans son propre pays, pour sa veine purement comique. Il a été si longtemps et si constamment loué pour sa connaissance du cœur humain, son style exquis et son incomparable talent d'observation, que ses autres mérites, certainement moindres, ont échappé à l'attention. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'auteur de *Tartuffe* ait été jusqu'au dernier jour s'enrichissant dans le champ de l'observation et de la critique, ou qu'il ait à chaque heure de sa vie développé de plus en plus ces hautes qualités qui le font aussi grand comme moraliste que comme écrivain dramatique ; personne ne doute de cela, personne ne le conteste ; — mais que Molière ait jusqu'au jour de sa mort fait des progrès de plus en plus grands dans ce que nous appellerons la poétique du burlesque, c'est ce qui a échappé à bien des personnes, et ce qui n'en est pas moins vrai. Dans ses premières productions, il y a une teinte légère de grossièreté, empruntée à Scarron ; une inévitable réminiscence de Jodelet et de Don Japhet d'Arménie, les seules pièces de ce genre populaires en France avant lui, qui plus tard font place à une luxuriante abondance de l'esprit comique le plus franc, riche, varié, inépuisable et d'une fantaisie presque aussi délicieuse (dans le *Bourgeois gentilhomme* et dans *M. de Pourceaugnac,* par exemple) que nos vieux amis Botton le tisserand et Snug le menuisier, dans le *Songe d'une nuit d'été.*

Un autre personnage qui appartient à Molière, c'est la soubrette. Cela est si vrai qu'en France *Les servantes de Molière* est le nom de ce genre de rôle au théâtre. Qu'elle ait nom Nicole ou Marotte, Martine ou Andrée, l'Abigail de Molière personnifie invariablement le sens commun clair, riche, peu élevé dans sa justesse, ce que nos voisins appellent *le bon sens populaire.* Son office c'est de faire ressortir, de mettre en saillie les affectations et les ridicules des autres personnages et surtout de ceux qu'on appelle ordinairement ses supérieurs. Ces rôles sont aussi divisés par Molière en deux classes,

Hosted by Google

la servante au langage vulgaire, sensée et fidèle, comme Nicole dans le *Bourgeois gentilhomme ;* et l'*intrigante*, Mascarille en jupons, Claudine de *Georges Dandin* et Nérine de *M. de Pourceaugnac.* Il serait difficile de trouver des ancêtres aux vraies servantes de Molière, nous voulons dire celles qui forment la meilleure moitié, mais nous reconnaissons leurs descendants légitimes dans plusieurs créations de notre époque, et sans chercher plus loin qu'un poète français, très populaire de notre temps, il est à peine besoin de signaler au lecteur l'affinité qui existe entre Marotte, Nicole ou Martine, et les Margots, les Lisettes, les Babets ou les Jeannes de Béranger.

L'exquise habileté de Molière à saisir le ridicule dans les moindres choses n'est nulle part plus visible que dans ses farces. Qu'y a-t-il, par exemple, au-dessus de cet admirable trait de naturel, lorsque, dans le *Bourgeois gentilhomme,* le maître de musique et le maître à danser tombent sur les mérites de M. Jourdain. Un observateur moins profond aurait mis l'amour de la gloire du côté de la profession la plus noble, et il a fallu *tout* son génie pour montrer la soif des applaudissements l'emportant même sur l'intérêt dans l'esprit d'un maître à danser, tandis qu'au contraire l'homme aux blanches et aux croches avoue que, dans son opinion, l'argent de M. Jourdain compense bien son manque de goût.

Le suprême bon sens est une qualité que personne n'a jamais refusée à Molière ; mais ses admirateurs les plus chauds n'ont peut-être pas suffisamment remarqué à quel degré il porte cette qualité dans des pièces qu'on n'a jusqu'ici considérées que comme de pures farces. Il y a des passages, spécialement dans *Georges Dandin*, qu'il n'a lui-même guère dépassés, et peu de moralistes ont écrit sur les *Mariages de convenance* plus sagement qu'il l'a fait dans cette pièce.

Il peut être agréable à quelques personnes de savoir que les docteurs que Molière a introduits dans l'*Amour médecin,* étaient des disciples alors vivants d'Esculape,

Hosted by Google

et rien moins que les quatre docteurs de la cour les plus célèbres à cette époque, MM. de Fougerais, Esprit, Guénant (Guénaut) et d'Aquin. Molière désirant déguiser leurs noms et en même temps désigner leurs personnes, eut recours à Boileau, et celui-ci, à l'aide de quelques mots grecs forgés pour la circonstance, caractérisa les individus de manière à ce qu'on ne s'y trompât pas. On ne connaît pas l'original de M. Fillerin, et nous supposons qu'on eût trouvé peu de médecins assez francs pour dire : *qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants...... Le plus grand faible des hommes c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, et nous en profitons et un* (etc.). Il ne serait peut-être pas tout-à-fait juste, pour les docteurs de notre époque, de dire que ce portrait leur ressemble ; mais une des plus grandes preuves de l'universalité du génie de Molière, c'est que nous pouvons en dire ce que dit Cicéron des lois de la nature : *Non alia Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac, sed et omnium temporum et locorum.* Il est certain qu'on aurait peine à trouver dans les œuvres de Molière un caractère qui ne soit pas aussi vrai aujourd'hui qu'il l'était au temps de Louis XIV. Sans nous arrêter au *fâcheux* de la *Comtesse d'Escarbagnas*, qui sait *les secrets du cabinet mieux que ceux qui les font*, où trouver un coup qui porte plus plaisamment sur les philosophes modernes que dans les deux scènes du *Mariage forcé,* entre Sganarelle et les docteurs Pancrace et Marphurius ? — *Notre philosophie*, dit le dernier, *ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude...... et par cette raison vous ne devez pas dire je suis venu, mais il me semble que je suis venu.* — Quoi ! s'écrie Sganarelle, il n'est pas vrai que je suis ici. — Cela est incertain, dit Marphurius, et nous devons douter de tout. Ne pouvons-nous pas nous imaginer que nous entendons la conversation de quelque digne citoyen bien positif avec un professeur de l'école de Kant ?

Hosted by Google

On a plus d'une fois reproché à Molière d'avoir chargé son portrait des *Précieuses ridicules,* d'avoir donné trop de saillie à la caricature, et imputé à celles qu'il appelle les Précieuses des expressions ridicules qu'elles n'employaient jamais. Nous pensons que le document suivant réfutera pleinement cette assertion, et montrera qu'au contraire Molière, dans sa copie, est resté loin de l'absurdité de l'original. C'est un fragment d'une lettre de la marquise de Rambouillet à l'évêque de Vence, à qui elle dit : « Je vous souhaite à tout moment » dans la loge de Zyrphée » (salon de l'hôtel Rambouillet, appelé la chambre bleue, ou la loge de Zyrphée). « Elle est soutenue par des colonnes de marbre trans- » parent, et a *été bâtie au-dessus de la moyenne région* » *de l'air* par la reine Zyrphée (la marquise elle-même). » Le ciel y est toujours serein ; les nuages n'y offusquent » ni la vue ni l'entendement ; *et de là tout à mon aise* » *j'ai considéré le trébuchement de l'ange terrestre !!!* » Il me semble que cela fait plus que dépasser le *chapeau désarmé de plumes ;* la tête *irrégulière en cheveux*, et l'*habit qui souffre une indigence de rubans.* Pour la *carte du Tendre, billet doux, petits soins, billets galants et jolis vers,* que Cathos déclare indispensable dans une affaire d'amour, nous avons l'autorité des vers de Mademoiselle de Scudéry à Pélisson, avec lequel ses *amours discrètes* sont célèbres :

Enfin, Acanthe, il faut se rendre ;
Votre esprit a charmé le mien ;
Je vous fais *citoyen du tendre*,
Mais de grâce n'en dites rien ! (1)

(1) Voici un exemple de plus de ce qu'il y a de vérité ou, comme nous dirions, de réalisme dans ce qu'on appelle quelquefois les charges ou les parodies de Molière. Je le cite, parce que peu de gens iront le chercher où je l'ai trouvé.

Tout le monde connaît le compliment que Thomas Diafoirus adresse à Angélique : « Ne plus ne moins que la statue de Memnon etc...... et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-enavant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables... »

Ne dirait-on pas que cette phrase a eu pour modèle celle-ci : « Ne plus ne moins que cette herbe que nous appelons fleur du soleil, le petit souci, le titimale que les Grecs vulgairement nomment helioscopius, et cette autre herbe qu'ils appellent heliotropium, regardent et contemplent toujours le soleil, se tournent vers iceluy et le suivent en tous ses mouvements autant qu'il leur est naturellement possible : semblablement je vous contemple toujours des yeux de l'âme.... » Seulement Molière n'avait pas chargé, mais abrégé et adouci.

L'auteur de Clélie et d'Urfé dans l'*Astrée,* avaient déjà, au commencement du XVIIe siècle, introduit dans la langue française *ces longs verbiages d'amour*, comme on les a qualifiés depuis, qui, bien qu'ennuyeux, étaient peut-être à un certain point nécessaires pour réagir contre la grossièreté de la poésie et du roman au XVIe siècle. Quant aux beaux noms que Cathos et Madelon jugent convenable d'adopter, c'était encore une autre affectation du temps, et dans la première partie du règne de Louis XIV, il y eut positivement une rage pour les appellations classiques : ainsi on sait que Mme d'Aragonnais se faisait appeler la princesse Philoxène, et Mme d'Aligre Thélamyre. Les lieux mêmes changeaient de noms. Le faubourg Saint-Germain n'en portait pas d'autre que celui de la Petite-Athènes ; la Place Royale se nommait la Place Dorique, et l'île Notre-Dame la Place de Délos. Les *Précieuses ridicules* ont l'avantage de nous mettre sous les yeux un nouveau personnage, entièrement de l'invention de Molière ; nous voulons dire Mascarille-marquis, et nous regrettons de n'avoir pas d'autre occasion de juger ce fameux valet sous sa nouvelle métamorphose.

Quelques-uns des caractères employés par Molière dans ses farces se représentent dans ses autres pièces. Sganarelle, nous l'avons déjà fait observer, nous mène directement à Gorgibus, et celui-ci nous conduit à Chrysale. Mais Sganarelle lui-même figure dans une autre des pièces de l'auteur, dans l'*École des Maris* qui, avec l'*Étourdi*, l'*École des Femmes*, l'*Avare*, *Don Garcie de Navarre*, le *Dépit amoureux* et le *Malade*

Or, cette phrase est adressée par un homme grave, Jehan Baulot, rochelais, lieutenant des escoliers estudiants en chirurgie à Paris, à un homme très-grave, Monsieur de Béziers, docteur en médecine à la Rochelle, en lui dédiant une œuvre grave s'il en est, une thèse de médecine, sur cette question : L'intestin grêlé gangrené peut-il être sûrement retranché ? La thèse est écrite d'un style sévère ; la dédicace était sérieuse aussi, mais elle admettait les fleurs de rhétorique. Il s'en fallait pourtant que ce fût un homme ridicule que Baulot, si l'on s'en rapporte à son parfait ami, Rémond Formentin, abbé antique (qu'est-ce qu'un abbé antique ?), auteur de six belles stances, mises au bas de cette thèse et dans l'une desquelles il dit à la Rochelle :

> Non, les superbes murs qui te font imprenable,
> Ni tes vaisseaux flottants sur l'Océan chenu,
> Ne te font parmi nous rendre tant admirable
> Que fait ton cher Baulot par sa seule vertu.

Jean Baulot était le grand-père d'Isaac Baulot auquel Arcère a consacré un article.

Hosted by Google

imaginaire, peut être regardé comme formant la troisième série des comédies de Molière.

J'interromps ici cette traduction : ce n'est pas que la suite du morceau ne présente de l'intérêt, mais elle s'éloigne beaucoup moins que ce qui précède des idées communément adoptées en France. Après une courte analyse des comédies qu'il vient de nommer, le critique cite, comme ne rentrant dans aucune des classes qu'il a formées, l'*Impromptu de Versailles* et la *critique de l'École des Femmes*, qu'il donne comme la preuve que Molière *était un des plus grands critiques de son temps et de tous les temps.* Il réclame pour lui le titre de Père de la Comédie française que Schlegel n'a pu, selon l'auteur anglais, lui refuser que par ignorance de la langue française. Puis il en vient à ces quatre grandes œuvres dont une seule, dit-il, eût suffi pour assurer à Molière les honneurs de l'immortalité, *Don Juan*, les *Femmes savantes*, *Tartuffe* et le *Misanthrope.* C'est ce dernier qu'il regarde comme la plus grande des créations de Molière. J'abandonne, non sans quelques regrets, l'examen très sagace de ces chefs-d'œuvre. Je n'en extrais qu'un passage qui tire beaucoup de prix de la nationalité de l'auteur.

Après un examen plus attentif du caractère du Misanthrope, nous sommes frappés de la ressemblance qu'il offre en bien des points avec Hamlet. Alceste, c'est l'Hamlet du siècle de Louis XIV, dépouillé de la poésie qui n'appartient qu'au Nord, l'Hamlet qui eût été possible à Versailles, l'Hamlet de la vie quotidienne, qui, s'il n'eût pas pu, comme le prince de Danemark, s'arroger le droit qui n'appartient qu'à la Providence, de condamner et de punir, auroit pu dans bien des cas répéter tout naturellement les paroles de celui qui dit : L'homme ne me plaît pas et la femme non plus. Le : Jetez-vous dans un couvent, d'Hamlet à Ophélia, viendrait à coup sûr naturellement des lèvres d'Alceste à Célimène.

Après avoir induit de quelques passages de Molière que la gloire qu'il tirait de ses écrits ne compensait pas à ses yeux la privation

Hosted by Google

de la considération générale que son métier d'acteur éloignait de lui, et l'avoir à cet égard rapproché du Barde de l'Avon, qui exprime la même pensée dans un de ses sonnets, le critique anglais clot son article par une appréciation de notre théâtre en général qui peut paraître sévère. Mais j'ai toujours aimé, je l'avoue, à connaître sur notre littérature l'avis des étrangers compétents. D'ailleurs il y a toujours avantage à se regarder, tout en faisant ses réserves, dans un miroir qui n'est pas flatteur. Je traduis donc cette conclusion.

Bien que Molière soit incontestablement le père de la Comédie française, ses successeurs ont comparativement peu profité de leur modèle. Ceux qui le suivirent immédiatement ou qui étaient ses contemporains, tombèrent tous, plus ou moins, dans les défauts qu'il avait évités d'instinct. Tous ont ou tracé des portraits d'individus, ou exagéré la peinture de quelque vice ou de quelque travers particulier; mais aucun n'a peint la nature humaine. Regnard, qui mourut à peu près quarante ans après Molière, passe pour un des meilleurs écrivains dramatiques français; mais il a tous les défauts dont nous venons de parler. De Regnard nous allons à Piron, Lesage, Gresset et Marivaux. Le mérite de la Métromanie, de Turcaret et du Méchant est évidemment supérieur à celui de quelque comédie que ce soit de Marivaux; cependant celui-ci a eu sur la comédie bien plus d'influence que tout autre depuis Molière. Il est l'inventeur de ce qu'on peut appeler le langage précieux du XVIII^e siècle, et qu'on a, depuis, appelé Marivaudage. Destouches, Sedaine et quelques autres ouvrent la voie à Diderot et à Beaumarchais. Mais on remarque à cette époque un changement total dans la littérature dramatique de la France. Les contours si purs du *grand siècle* font place à des ornements découpés et tailladés. Aux Climènes, aux Dorantes et aux Aristes succèdent le baron de Vieuxbois et M^me de Clainville. Les individus prennent la place des classes, et quand nous voyons Frontin et Champagne remplacer Mascarille et Scapin,

Hosted by Google

et Lisette usurper les fonctions de Dorine, nous sentons en même temps qu'un siècle s'est écoulé, que Louis XV a succédé à Louis XIV, et Mme de Pompadour à la marquise de Montespan. Les aspects espagnols et italiens du *grand siècle* se sont évanouis, et toute chose est plus décidément française. Saint-Germain et Versailles ne sont plus témoins des fêtes solennelles du *plus grand roi du monde*, et les Médianoches ont changé leur nom pour celui de *Petits soupers.*

De Beaumarchais, combiné avec Marivaux, découle cette armée d'écrivains comiques qui ont fourni aux besoins du théâtre en France pendant l'Empire et pendant la Restauration, et qui aboutissent aux productions de Scribe. Il est certainement déplorable qu'on ne trouve rien en France de supérieur à *Bertrand et Raton* et au *Verre d'eau,* pour perpétuer le *Misanthrope* et le *Tartuffe.* Mais c'est moins la faute de M. Scribe que celle de son siècle. En charmant le public de la Chaussée-d'Antin avec une représentation de *La Chaîne,* il a avec Molière, produisant les *Femmes savantes* devant la cour de Versailles, le même rapport que la France du Roi actuel, — un monarque qui met sagement sa principale gloire à être le premier magistrat d'un peuple libre, et qui avait coutume, il y a peu d'années, de se promener sur les boulevards, un parapluie sous le bras — avec la France de Louis XIV, lorsque, toutes voiles dehors, il s'avançait orgueilleusement dans le parlement pour y lancer cette exclamation seigneuriale : *L'État, c'est moi !*

S'il y a, comme je le crois bien, une intention épigrammatique dans cette dernière période, l'auteur en est assez puni par la lourdeur avec laquelle il laisse tomber ce trait sans pointe, *telum imbelle sine ictu.* Heureusement pour lui ; car il se blesserait avec son arme. Les dramaturges anglais, s'il y en a encore, sont plus loin de Shakespeare que Scribe ne l'était de Molière.

Littérairement aussi, cet article laisse plus d'une fois sentir qu'il est écrit par un étranger pour des étrangers. C'est ce qui explique

Hosted by Google

comment il admet tant d'anecdotes et de réflexions aujourd'hui usées chez nous. Il n'en est pas moins vrai qu'il part d'un homme compétent, qu'il est écrit franchement, pour le sujet même, sans arrière pensée de dénigrement contre personne, et qu'il exprime des vues originales. Cela ne veut pas dire qu'il ne pût pas donner lieu à bien des réserves, à bien des discussions de détail. Mais ce serait un commentaire d'un commentaire, et je ne le veux pas faire. Je me bornerai à consigner ici, comme un fait, une impression. Après avoir lu ce morceau, j'ai relu les pièces dont il a fait une première classe ; j'ai trouvé justes la plupart des vues du critique ; j'ai compris, je n'ai pas senti comme lui. La *Princesse d'Élide,* les *Amants magnifiques*, la *Pastorale comique*, *Mélicerte*, m'ont médiocrement charmé. Pourquoi ? Peut-être par suite de ce prosaïsme d'esprit qu'on nous reproche et dont il faut bien confesser que j'ai une part plus que française. Je le crois d'autant plus qu'il m'arrive bien quelque chose d'analogue quand je lis le *Songe d'une nuit d'été.* Mais peut-être aussi parce que bien des défauts échappent à l'étranger le plus instruit et choquent le national qui l'est le moins. Ici, par exemple, je trouve bien cette facilité, cette fluidité de style dont parle le critique anglais. Mais je la trouve par fois achetée par beaucoup de prose rimée, par des infractions à la grammaire, par des tournures que la langue n'a pas acceptées.

Ce n'est donc pas parce que je lui donne une entière adhésion que j'ai traduit ce morceau ; mais c'est, je le répète, parce que j'y trouve un témoignage bon à enregistrer et propre à suggérer d'utiles réflexions.

L. Delayant.

ASSAINISSEMENT DU FRONT OUEST DE LA ROCHELLE.

(APPENDICE.)

La *Revue de l'Aunis* a, dans son numéro du 1er octobre, publié une délibération de la Direction générale des affaires communes, 19 juin 1676, relative à l'assainissement de nos fossés ; voici deux extraits puisés à la même source et qui complètent les anciens documents touchant cette importante question :

Du 19 Juin 1690.

« A aussy esté remontré que les religieuses hospitalières de cette ville ont présenté requeste à Monseigneur l'Intendant, tendant à estre payées des arrérages et continuation de la rente de cent livres *sur une prée située au bout de la place du Chasteau*, quy servoit à recevoir les bourriers et immondices de la ville, et quy est, à présent, occupée, majeure partie, par les travaux et ouvrages royaux ; au bas de laquelle est l'ordonnance de Monseigneur l'Intendant, du 15 de ce mois, portant qu'elle seroit communiquée à la Direction ; laquelle requeste et ordonnance ayant esté veüe et leüe, la compagnie a esté d'advis, soubs le bon plaisir de Monseigneur l'Intendant, qu'attendu que le Roy s'est emparé de la dite prée et qu'il en a osté l'usage au publiq, il sera signifié, par une déclaration aux dites religieuses, que les habitants de la dite ville ne seront plus tenus du payement de la dite rente à l'advenir ; et, quant aux arrérages escheus jusqu'au jour de la dépossession, que

la Direction les fera payer sur les deniers d'octrois ; et, cependant, que le présent résultat sera mis au pied de la dite ordonnance et présenté à Monseigneur l'Intendant pour avoir son approbation. »

Du 30 Octobre 1690.

« *Billon*, syndic de Saint-Barthélémy, a rapporté à l'assemblée la signification quy luy a esté faite par *Bourgeon*, huissier, le 17 aoust dernier, d'un arrest du Conseil obtenu par les religieuses hospitalières de cette ville, le 12 juillet antécédent, qui ordonne qu'il leur sera payé à l'advenir, par chacun an, sur les nouveaux octrois de cette dite ville, la somme de six cents livres, de quartier en quartier, à commencer du premier du dit mois, *pour les dédommager de ce quy a esté, sur elles, pris pour les fortifications de la Rochelle ;* quoy faisant, les officiers de la Direction seront déchargés de la rente par eux deue aux dites religieuses, en payant seulement, par eux, les arrérages escheus jusqu'au dit jour, premier de juillet dernier, à la charge, par les dites religieuses, d'avoir un lit d'augmentation et de continuer à entretenir ceux qu'elles ont eus jusqu'à présent, sans qu'elles puissent le retrancher soubs quelque prétexte que ce soit; duquel arrest, commission et, au bas, signification, ayant fait lecture à la compagnie et remarqué que le dit arrest a esté rendu sur l'advis de Mons. l'Intendant de cette province, la compagnie a déclaré n'avoir moyen d'empescher que la dite somme de six cents livres, à l'advenir, soit payée aux dites religieuses, depuis le dit jour, premier juillet dernier, et de quartier en quartier, sur les dits nouveaux octrois de cette ville, conformément au dit arrest; ensemble les six mois, escheus au mesme jour, de la rente de cent livres qui restent deus aux dites religieuses et de laquelle les dits habitants sont déchargés par le mesme arrest ; et, pour ce quy est des arrérages de la dite rente précédemment escheus, qu'ils seront payés

Hosted by Google

par M. *Roy*, cy devant receveur des anciens octrois de la ville ; quoy faisant, les dits sieurs receveurs en seront valablement déchargés et sera, à l'advenir, la dite somme de six cents livres, portée et employée dans l'estat des charges ordinaires de la dite ville. »

De ces diverses délibérations que conclure ? C'est que la Rochelle a, de ses deniers, cherché à « remédier » au mauvais air quy estoit causé par la corruption » des eaux croupissantes » dans les fossés situés entre Lafond et le canal de la Verdière; que, pour y parvenir, elle a arrenté la prairie des Hospitalières, « joignant » le fossé de la ville qui est au bout de la place du » Chasteau, » et fait divers travaux fort coûteux ; que le Roi, « s'étant emparé de la dite prée, en a osté l'usage » au publiq » qui, dès-lors, n'était plus tenu des cent livres de rente qu'il payait depuis 1676; que, cependant et « pour dédommager les religieuses de ce quy avoit » esté, sur elles, pris pour les fortifications, » les Rochelais furent condamnés à porter cette rente à six cents livres ! — Et voilà comment notre ville, après avoir perdu la propriété du fossé qui conduisait dans le havre les eaux de Lafond, dut, en outre, indemniser les religieuses du tort que leur avait fait le Roi en s'emparant de leurs domaines !

Que dites-vous, honnêtes lecteurs, de cette justice à la Louis XIV ? — Il est vrai que, pour tant de sacrifices, Sa Majesté nous fit donner « un lit d'augmentation » à l'infirmerie des hospitalières !

C. a.

Hosted by Google

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE.

Etude sur le droit municipal au XIII[e] siècle et au XIV[e] siècle, en Franche-Comté et en particulier à Montbéliard, par A. Tuetey, archiviste aux Archives de l'Empire. (1865. — In-8° de 322 pages.) — Bibliothèque de l'Ecole des Chartes.

La renaissance des études historiques en France, l'une des gloires littéraires les plus incontestées du XIX[e] siècle, a donné une impulsion puissante à l'examen approfondi des grandes institutions, des faits primordiaux qui ont jeté de profondes racines dans la société moderne; et cette restauration intelligente d'un passé jusqu'alors méconnu a produit des œuvres magistrales.

Cependant, cette vaillante phalange de travailleurs a défriché le terrain, tracé la route; mais elle n'a pas tout fait, les questions ne sont pas épuisées, les documents originaux n'ont point dit leur dernier mot. Pour nous borner à un exemple, l'origine et l'organisation des communes, la lutte de la bourgeoisie et de la féodalité si magnifiquement élucidées par Augustin Thierry, de Sismondi, M. Guizot et tant d'autres éminents écrivains, sont une mine féconde encore pour les érudits. Des monographies détaillées et appuyées sur des textes inédits présentent un très haut intérêt. C'est à ce point de vue que nous sommes heureux de recommander la savante étude dont nous avons inscrits le titre en tête de cet article. La comparaison de l'organisation des diverses communes peut et doit éclairer l'histoire particulière de chacune d'elles, et à ce titre, les érudits rochelais liront avec fruit le beau

Hosted by Google

travail de M. Tuetey. Ces recherches, d'après des documents conservés aux Archives de l'empire, à la Bibliothèque impériale et aux Archives communales de la Franche-Comté, ont mérité à leur auteur les témoignages les plus flatteurs. L'Académie de Besançon a couronné ce travail, la société d'émulation de Montbéliard l'a publié dans ses mémoires, enfin il a obtenu le prix de la section d'histoire au concours des Sociétés savantes, en 1864, et une mention honorable au concours des Antiquités de France. Nous laissons l'auteur exposer lui-même le plan de son ouvrage.

« Après avoir envisagé les chartes de la Franche-Comté dans leur ensemble, nous avons pris pour terme de comparaison une charte très importante offrant un caractère particulier et s'écartant même, sur plusieurs points, de la plupart des actes de même nature octroyés en Franche-Comté.

» Voici quel est, en résumé, le contenu de notre première partie.

» Après avoir retracé sommairement la marche et le progrès du régime municipal en Franche-Comté, nous nous sommes demandé quelle était la condition des habitants des villes, au moment où ils reçurent de leurs seigneurs des chartes de franchise. La comparaison et la discussion des textes portent à croire que, sans être mainmortables, ils avaient néanmoins leur part de certaines charges qui pesaient sur les serfs, telles que les corvées, les aides extraordinaires. A la suite de l'affranchissement, ces redevances arbitraires furent abolies ou plutôt transformées en prestations régulières convenues entre le seigneur et ses bourgeois.

» Les habitants qui avaient ce titre jouissaient seuls de certaines immunités, de certains priviléges qui se trouvent détaillés dans la plupart des chartes communales. Mais tout en faisant ces concessions, les seigneurs se réservèrent avec soin plusieurs droits très importants, comme le droit de lods et ventes, de justice et autres droits analogues.

Hosted by Google

» En dernier lieu nous nous sommes occupés d'un fait très curieux, la filiation des chartes communales dans toute la province, qui nous a servi en quelque sorte de trait d'union entre la première et la seconde partie.

» Cette seconde partie est consacrée à l'étude spéciale de la charte de Montbéliard, ainsi que de l'administration municipale de cette ville prise dans ses détails, et se termine par le récit de la lutte engagée, au XIVe siècle, entre les bourgeois et leur seigneur. »

Ces deux parties occupent 151 pages; les pièces justificatives remplissent les 168 dernières pages du volume. Ces pièces, au nombre de vingt, présentent le plus grand intérêt : elles embrassent la vaste période qui s'étend de 1249 à 1534, et se recommandent par cette scrupuleuse fidélité de transcription et d'interprétation qui signalent les études des archivistes paléographes de notre savante école des chartes.

Un fac-simile, fait avec le plus grand soin, reproduit la charte d'accord faite entre Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard, d'une part, et la commune de cette ville, de l'autre, au sujet de certains griefs à elle imputés par le comte, 10 avril 1301.

L'exécution typographique de l'ouvrage est très-satisfaisante.

Rappelons que la *Bibliothèque de l'école des chartes* vient de reproduire l'*Inventaire des biens de Charlotte de Savoie, reine de France* (1483), publié pour la première fois d'après le manuscrit original déposé à la Bibliothèque impériale, par M. A. Tuetey, et dont il a été fait des tirés à part.

Le même recueil d'érudition a annoncé, dans son dernier catalogue des livres archéologiques, les *Etudes historiques, géographiques, archéologiques sur l'ancien diocèse de Saintes,* et *Les ruines de Chatel-Aillon et du prieuré de Saint-Romuald*, par M. l'abbé Cholet, chanoine théologal du chapitre de la Rochelle. La *Revue de l'Aunis* croit qu'il suffit d'enregistrer le titre de ces

Hosted by Google

publications pour les recommander à ses lecteurs. Les réformes intelligentes d'un certain nombre de noms de communes (1) réclamées par le savant archéologue, au nom de l'étymologie et de l'histoire, ont été acceptées et accomplies, en même temps que les ruines du prieuré de Saint-Romuald ont été sauvegardées.

Ne voulant pas terminer ce bulletin avec cette analyse un peu aride, nous préférons emprunter à M. Casati, (2) archiviste paléographe, un fragment de la plus ancienne traduction française du Dante, manuscrit du XVe siècle de la bibliothèque de l'Université de Turin. On remarquera que le traducteur français reproduit non seulement les tercets du Dante, mais qu'il suit le même ordre de rimes et souvent donne la rime elle-même. Voici le début du IIIe chant : *Per me si va nella città dolente....*

Par moy se va dedans la cité douloureuse,
Par moy se va au fons de l'éternel supplice,
Entre la gent perdue à jamais maleurèuse.

Mon hault facteur fut mœu me creer par justice ;
Du Pere le pooir, du Filz la sapience,
Du Sainct-Esprit l'amour m'ont faict pour pugnir vice.

Devant moy ne fut onc chose aucune en essence,
Horsmis l'Eternité, et je pour jamais dure :
Vous qui entrez céans, laissez toute espérance.

Ces motz je veiz escripts de couleur moult obscure
Au haut d'une moult fort espaventable porte ;
Dont au maistre dy lors : « Leur sentence m'est dure. »

(1) Saint-Agnan, Asnais, Grandgent, Alas-Champagne, Alas-Bocage, Sainte-Eugène, Saint-Ramé, Sainte-Même, Saint-Césaire, L'Houmeau, Saint-Brice des Bois, Saint-Bonet. — D'autres variantes sont aussi demandées par les anciens documents, mais elles seraient difficilement acceptées aujourd'hui, par exemple Pont au lieu de Pons, Aleu, Agort, Agerne, au lieu de Laleu, Lagord, Lajarne. L'auteur reconnaît que c'est là une de ces réformes radicales dont le résultat serait meilleur, mais dont le succès est impossible.

(2) Bibliothèque de l'école des Chartes, 25e année, p. 309.

Hosted by Google

Et luy comme discret me va dire en tel sorte :
« Icy convyent laisser toute suspicion,
» Et toute cohardisse icy doit estre morte.

» Venuz sommes au lieu, dont t'ay faict mencion
» Que tu verroys la gent de douleur tant surprise,
» Qui a perdu le bien de la discrétion. »

Et puys que de sa main il eut la myenne prise,
Monstrant joyeux visaige en quoy me confortay,
Dens les secrets d'enfer a ma personne mise.

Là souspirs, plaintz, pleurs, cris et regretz j'escoutay
Hault en l'aer résonner où n'y a clere estelle,
Par quoy au commancer larmez des yeulx gectay.

Diverses langues là, maincte horrible querelle,
Parolles de douleur, voix et acents pleins d'ire,
Criz haultz et enrohez et grans coups de mains, telle

Rumeur faisoient céans, que le tumulte en vire,
Et tourne la nuée à jamais de noir tainte,
Si comme au tourbillon l'harenne au ciel s'espire....

L. DE R.

CAUSERIE.

Adonc, vers ce tems, vint à la Rochelle le sieur Fillion, pour faire la montre d'un grand homme, lequel, convalescent, monta sur les tréteaux du théâtre, et déroula, devant le peuple assemblé, nombre d'histoires moult plaisantes et authenticques, vous m'entendez. Et le grand homme avoit promis la part des pauvres et souffreteux, comme de droict; ains dévalla ledict Fillion, sans bourse délier. Ce que voyans, les premiers de la ville escrivirent au grand homme, qui escrivit à son amy, qui escrivit aux premiers de la ville, leur promettant de nouveau belle et grosse somme; et l'apporta bientost luy-mesme, estant revenu à la Rochelle solliciter la direction du théâtre. Mais il advint que de ce partement trop hastif un grand bruict avoit été faict parmy le public, et les journaulx avoient mené la ronde. Etait-ce péché? De quoy s'offensa grandement ledict sieur, et brusquement se départit, rompant les pourparlers commencés.

— Que nous conte là ce Julius? C'est de l'histoire ancienne; autant vaudrait nous dire l'assassinat d'Henri IV.

— J'arrive à la moderne. Les pourparlers avec M. Fillion rompus, l'administration municipale choisit, entre une vingtaine de concurrents, dit-on, M. Blot-Dermilly, dont la troupe a débuté la semaine dernière. Voulez-vous en savoir mon avis? Mon ami Z..... me conseille d'attendre encore pour bien juger. Attendre quoi? que je n'aille plus au théâtre? Car c'est assez d'un soir, et l'on ne m'y prendra plus. O trois et quatre fois heureux les habitants d'Esnandes, qui dès neuf heures sont dans leur couche rustique, et n'ont pas besoin, pour passer leur soirée, d'aller voir de pauvres diables mal vêtus se démener en beuglant sur quelques planches mal jointes, à la lueur d'un gaz avare! Nous, vaniteuses gens d'une petite ville de province, nous serions déshonorés vraiment si nous nous couchions comme les poules. Il faut veiller jusqu'à minuit! Et l'on s'en va bâiller au cercle,

Hosted by Google

dormir au théâtre, lorsqu'il serait si bon de demeurer au coin de son feu, enfoncé dans un grand fauteuil, la lampe allumée, avec un livre ami sur les genoux !

J'étais, un de ces derniers soirs, dans cette position que je vous conseille, lisant des vers, des vers charmants, qu'on m'avait envoyés le matin du pays des truffes. Oh ! oh ! Vous souriez à ce mot, vous songez que voici l'hiver, la saison des diners ; un vague parfum périgourdin monte jusqu'à vous. Quelle odeur ! Humez-vous ? Bon ! votre cœur s'émeut, votre esprit tourne à l'indulgence ; demeurez : vous voilà au point qu'il me faut ; car c'est encore de vers que je veux vous parler.

Le volume a pour titre *Le temps jadis*, le poète est M. Ferdinand Pouyadou, de Périgueux, dont la *Revue* insérait naguère des traductions d'Horace. Ce petit livre, dit M. Pouyadou dans sa pièce-préface.

Ce petit livre n'est pas fait
Pour s'en aller chez un libraire.
L'auteur craindrait qu'il ne sût plaire
Pour l'argent que l'on y mettrait.
. . . .
Il est fort mince de science,
N'ayant pas besoin d'avenir ;
Il n'attend rien de l'espérance,
Mais seulement du souvenir.

Et c'est le Souvenir qui répond à l'appel du poète ; car Julius a vu éclore, au *temps jadis*, le plus grand nombre des pièces qui composent le recueil de M. Ferdinand Pouyadou. Ces poésies ne sont point d'hier ; elles sont nées presque toutes aux belles heures de jeunesse que nous gaspillions si largement sur le pavé de Paris, et la plupart, nous apprend l'auteur, « ont paru autrefois dans divers organes de la petite presse parisienne : *la Tribune des Poètes*, *le Rabelais*, *la Voix des Écoles*, *le Diogène*, *le Gaulois*... » Je soupçonne même l'une d'elles, *la Muse de Molière*, d'avoir été lue à l'Odéon un certain jour anniversaire de la naissance du grand comique. Ce n'est pas la meilleure, à vrai dire : l'officiel porte malheur aux poètes ; la tâche imposée les inspire rarement ; c'est de leur propre fonds qu'ils tirent leurs inspirations les plus heureuses. Aussi, disons-le bien vite, M. Pouyadou, mal à son aise dans les sujets officiels, se retrouve avec toute sa force dans quelques-uns qui sont loin de l'être. Je cite comme exemple la pièce intitulée *Virgo* :

Elle a, depuis Brutus, depuis Philopœmen,
Sans jamais se souiller d'aucun impur hymen,
Vu passer devant elle une cohorte immense
De trônes et de rois pesés dans sa balance,
Et chacun des tyrans, la nuit, quand il rêvait,
Trembla de la trouver veillant à son chevet.
Elle va lentement, et la main étendue
Comme pour retrouver une route perdue,
Qui doit, de maux en maux, de soupir en soupir,
La conduire à son but, l'immuable avenir !
Sa taille est élevée et son allure étrange,
Sa tunique de lin pure de toute fange ;
Son œil est plein d'amour, son front de majesté ;
Pour trône elle a les cœurs, pour nom : la liberté !

« Il faut, dit M. Pouyadou dans les quelques pages de prose qui précèdent ses poèmes, il faut, pour arriver au rayonnement du succès, porter l'*aes triplex circa pectus* dont parle Horace, et avoir le *quelque chose là* d'André Chénier. Dans ce monde (le jeune monde littéraire), l'orgueil de soi-même est une vertu, mais la médiocrité est un vice. Trop souvent on y voit accouplés la médiocrité et l'orgueil, parce qu'il en est bien peu qui veuillent s'avouer trop faibles et qui se retirent. Ce que j'ai fait. » Certes, la pièce qu'on vient de lire est pour faire regretter cette retraite du poète. Il a bien *quelque chose là,* celui qui trouve de pareils accents et son abstention présente ne prouve qu'une chose : c'est qu'il joint à son énergique talent la modestie qui sied à la force. Citons encore les deux beaux sonnets que le poète intitule : *Les larmes.*

I

Chaque fois qu'ici bas, jetant à l'espérance
Un long dernier adieu dans un dernier soupir,
Un mortel s'en revient, et que de son absence
La cloche dans les airs se met à retentir,

Il se fait entre tous un douloureux silence ;
Chacun fouille en son cœur quelque vieux souvenir,
Ses plus et mieux aimés aux jours de l'existence
Voudraient fuir avec lui vers le sombre avenir.

Hé bien ! gardons nos pleurs pour quand de la jeunesse
Meurt une illusion, et que l'enchanteresse
Qui rayonnait au cœur prend son vol et s'en va ;

Hosted by Google

Car tous les jours le nid se vide, et puis vient l'heure
Où nous restons ainsi, solitaire demeure,
L'âme n'ayant plus rien de ce qu'elle rêva.

II

Mais où donc fuyez-vous ? quel souffle vous enlève,
Anges inspirateurs des printemps amoureux ?
Vous retrouve-t-on pas au doux pays du rêve,
Par delà l'horizon et les nuages bleus ?

Quand vous l'avez bercé, l'homme vous suit sans trève ;
Quel souffle a dispersé vos tourbillons joyeux ?
Combien restent encor, plein de vie et de sève,
Et que vous saluez des éternels adieux !

Hélas ! l'illusion qui nous effleure et passe,
L'homme dont l'agonie a sonné dans l'espace,
Peut-être se sont joints aux pays inconnus ;

Mais de celui qui tombe, ou de celui qui reste
Vivant, déshérité de tout espoir céleste,
Ce n'est pas le premier qu'il faut pleurer le plus.

Je borne là les citations, que je me suis plu à prolonger, non pas pour donner au lecteur l'envie de connaître le reste et d'acheter le volume, car le recueil de M. Pouyadou *ne se trouve pas en librairie*, mais pour faire partager à tous le regret que j'éprouve de savoir muette désormais une voix qui chantait de telles mélodies. O poète, puissent ces lignes d'un ami te rendre un peu de courage et de confiance en toi-même, ou si tu veux décidément garder le silence, qu'elles te portent du moins ce que tu aimes : un souvenir du temps jadis.

JULIUS.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

DE L'ODE POLITIQUE DANS MALHERBE.

I

Malherbe se mit à écrire assez tard, vers trente-cinq ou quarante ans. A cet âge, Virgile a déjà fait les *Bucoliques ;* Horace s'est essayé dans l'*Ode ;* Corneille a écrit le *Cid* et *Horace ;* Racine a donné *Andromaque* à un public ravi ; d'autres ont été encore plus précoces. Pourquoi Malherbe s'est-il fait attendre si longtemps? Un coup d'œil jeté sur la première partie de sa vie, celle qui est comprise entre son adolescence et ses débuts poétiques, expliquera ce retard. La jeunesse de Malherbe et une partie de son âge viril s'écoulèrent dans des exercices infiniment moins paisibles que le culte des Muses. Il accompagne d'abord en Provence le Grand-Prieur Henri d'Angoulême ; celui-ci meurt vers 1585. Malherbe, se trouvant sans emploi, suit alors pendant quelque temps, non sans distinction, la carrière des armes. C'était l'époque des mémorables et sanglantes fureurs de la Ligue ; le Béarnais guerroyait encore à la poursuite de sa couronne. Le futur poète, dans les rangs des Ligueurs, paraît s'être assez vaillamment comporté : « il poussa violemment un jour, nous dit-il, Monsieur de Sully l'espace de trois ou quatre lieues. » A côté du fait d'armes dont il se fait ainsi le narrateur complaisant, on cite le siège de Martigues, que Malherbe eut l'honneur de conduire et de mener à bonne fin. Enfin l'heure du repos a sonné, non-seulement pour Malherbe, mais pour la France

entière. L'avénement de Henri IV va calmer les fureurs de la guerre civile, apaiser les haines politiques et religieuses, rendre à la nation épuisée le calme dont elle a été si longtemps et si cruellement privée; et Malherbe, déposant la cuirasse, va profiter de la paix pour aller tout doucement s'établir en Provence, jouir de la vie de famille, goûter les douceurs de la paternité, et consacrer désormais tous ses loisirs au culte des Muses.

Ici commence la carrière poétique de Malherbe. Il ne débuta pas tout d'abord par l'ode. Son premier ouvrage, poème lyrique imité du Tansille, a pour titre *Les larmes de Saint-Pierre.* Qui le croirait? Cette pièce ampoulée, où Malherbe a l'air de se parer de ses défauts, eut un grand succès. Les beaux esprits y reconnaissaient sans doute, avec plaisir, l'exagération, l'obscurité, et l'affectation ambitieuse, qui étaient alors les ridicules littéraires à la mode. Les bons esprits pouvaient cependant y signaler un soin extrême de la forme et une versification déjà très-supérieure à celle des poètes du temps. Malherbe fit des progrès rapides. Il se débarrassa du fatras obscur qui encombrait son premier essai; il visa à la justesse, à la précision, à l'élégance, et, dès l'ode qu'il adressa à Marie de Médicis abordant en France, pour lui souhaiter la bienvenue de la part de la nation, on reconnut en lui un poète lyrique d'un grand mérite. Malherbe faisait de la princesse un éloge qu'on pourrait souhaiter plus simple, mais qui a, du moins, de l'éclat et de la chaleur. D'ailleurs les vers en sont admirablement facturés. Cette pièce fut présentée à Aix, en l'année 1600. Henri IV entendit parler du nouveau poète avec éloge et même avec admiration. On lui vantait cette poésie, si différente de celle de Ronsard (n'était-ce pas déjà un mérite?); on lui citait de ces vers frappés, pleins et sonores, qui, une fois entendus, ne sortent plus de la mémoire. On lui faisait admirer ce style mâle et fier. C'était lui conseiller en termes assez pressants, d'attirer

Malherbe à la cour. Mais le trésor n'était pas fort riche, et Henri IV n'était pas un Louis XIV, magnifique et dépensier. Il pensait qu'un poète « n'est pas plus utile à l'Etat qu'un joueur de quilles. » Monsieur de Sully, de son côté, ne se souciait peut-être pas de renouveler connaissance avec le terrible ligueur qui l'avait poussé « l'espace de trois ou quatre lieues. » Cependant la renommée toujours croissante de Malherbe finit par décider le roi. Environ quatre ans après l'ode à Marie de Médicis, il fit appeler le poète et lui demanda des vers sur un voyage qu'il allait faire en Limosin. La pièce fut composée, présentée, agréée; et le duc de Bellegarde dut pourvoir à l'entretien du nouveau pensionnaire de Sa Majesté. C'était une charge dont il devait être trop heureux de débarrasser son maître. Nous avons déjà fait entendre que Henri IV n'était homme, ni à pensionner cinq poètes, comme Richelieu, ni à faire asseoir Molière à sa table, comme Louis XIV.

Voilà Malherbe poète de cour! Il le restera jusqu'à la fin de sa vie. Attaché à la personne des rois, il célébrera la grandeur du règne de Henri IV, et déplorera un jour la triste réussite de Ravaillac. Il chantera avec un enthousiasme vrai « l'heureux succès de la régence, » félicitera Marie de Médicis sur son administration à la fois sage et prospère. Enfin, dans sa verte vieillesse, il trouvera des accents sincères et énergiques pour louer le *grand cardinal;* et, quand Louis XIII se disposera à aller châtier les hérétiques Rochellois, il lui adressera de sympathiques encouragements.

II

Malherbe s'est essayé en des genres aussi divers que multiples. Dans le recueil de ses œuvres, il y a des chansons, des épigrammes, des sonnets, des odes. Il

Hosted by Google

a chanté tour-à-tour, en véritable français, l'amour et la guerre, Philis et Henri IV; il faut ajouter, cependant, que Henri IV semble l'avoir mieux inspiré que Philis. Poète d'un talent peu flexible, il a été médiocre (pourquoi le dissimuler?) dans l'amour et le badinage. C'est, sans doute, pour plaire au duc de Bellegarde, ou pour obéir à la mode, qu'il a célébré les appas de Caliste et d'Oranthe; on sent qu'il est mal à son aise dans ce genre, en l'y voyant si maladroit. Le vieux ligueur n'était ni tendre ni fade, et sa nature austère se pliait mal à la galanterie. Les quelques strophes qu'il met dans la bouche d'Alcandre, vers commandés par le roi et faits pour le roi, qui savait bien exprimer sa flamme en simple prose, mais qui avait besoin d'un rimeur pour « l'aider à tourner la chose galamment, » ces quelques strophes sont froides; elles manquent de sentiment et de grâce. Elles rappellent les grandes statues inanimées et solitaires du parc de Versailles. Malherbe ne pouvait s'en tenir à ces exercices frivoles, qui lui coûtaient beaucoup d'efforts en pure perte. Il fallait à sa muse un genre plus mâle et plus noble. Ce genre est tout trouvé, c'est l'*Ode politique*.

L'ode est pour Malherbe un éloge de tout ce qui se fait de grand sur le trône. Il célébre en vers ce qu'un historiographe raconterait en prose. Guerres, batailles, sièges, négociations, mariages, naissances, morts enfin; succès du prince, joies de la reine, deuils de la cour, voilà les sujets dont il doit s'inspirer, dont il doit être en quelque sorte tout plein. Mais il ne faut pas se représenter Malherbe comme un poète à gages, logé et nourri, à la condition de louer son auguste maître toutes les fois que l'occasion s'en présente. Malherbe admire et aime cordialement son roi; il n'y a ni basse flatterie, ni louange forcée et comme extorquée, dans ses vers; ce sont les compliments, naïfs parfois, mais toujours sincères, d'un homme trop franc pour déguiser, même en poésie. Si son enthousiasme est un peu froid et même un peu factice, on sent qu'il a, pour son

Hosted by Google

prince, de l'estime et de la reconnaissance. Dè tous ses contemporains, c'est lui qui a donné à Henri IV les plus chauds éloges ; il semble souvent faire des efforts pour s'élever à la hauteur de son sujet ; il voudrait entasser hyperbole sur hyperbole, exagérer ses exagérations même, pour exprimer à ce roi son zèle et son amour.

La dévotion de Malherbe envers le roi, cette vertu que les Anglais nomment *loyalty*, et qui est quelque chose de plus que le dévouement, fut, on le voit, sincère. Malherbe eut-il ce sentiment, bien plus vaste que la simple dévotion pour la personne royale, qu'on appelle *patriotisme?* Est-ce avec un accent ému qu'il prononce les mots de *France* et de *patrie*? Joint-il le culte de l'honneur national au culte de Henri IV ? Cela est dur à dire ; mais il nous semble que le patriotisme de Malherbe ne va guère plus loin que les personnes mêmes du roi et de la reine. Si l'on a vaincu les ennemis, réduit une ville rebelle, Malherbe célébrera la gloire du roi et « le triomphe des fleurs de lys ; » mais la France pacifiée, l'industrie et le commerce renaissants, les arts fleurissants, la bourgeoisie et le peuple arrachés aux horreurs de la famine, cela semble le toucher beaucoup moins. Dans l'œuvre réparatrice de Henri IV, il n'a l'air de voir que le réparateur. Toute la France est pour lui dans la personne du prince. Et quand il mourra, ce roi si glorieux et si bon, sous le poignard d'un fanatique, Malherbe pleurera, moins la perte douloureuse du peuple français, orphelin et désolé, que la douleur de la reine et sa propre douleur. Tel est, chez lui, le caractère un peu étroit de l'*Ode politique.*

Ici et là, cependant, le patriotisme se réveille dans l'âme de Malherbe : il parle avec vigueur et amertume, de

« Ces Français qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement. »

Il dit à la reine Marie de Médicis, arrivant à Aix :

« Ce sera vous, qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir ;
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir. »

Ce sentiment est délicat et juste. C'est à une femme, en effet, plus qu'à tout autre qu'il appartient de ramener la paix et de calmer les divisions. Les sourires doivent naître, les pleurs se tarir, sur son passage. Adresser de telles paroles à une jeune princesse qui allait devenir française, c'était lui donner par avance une noble idée de l'œuvre qu'elle était appelée à accomplir. Dix ans plus tard, Malherbe trouvera de nouveau sous sa plume de ces paroles tout empreintes du sentiment national. « La France, disait-il, a les destinées

Pour elles tellement tournées
Contre les vents séditieux
Qu'au lieu de craindre la tempête
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux. »

C'est dans une ode adressée à Marie de Médicis sur l'heureux succès de sa régence, que Malherbe s'exprimait de la sorte. Ne s'est-il point souvenu, à dix ans de distance, des vers qu'il adressait à la même princesse pour lui souhaiter la bienvenue en France ? Et n'y a-t-il point ici une félicitation indirecte à celle qui a si bien profité de ses exhortations ?

Si Malherbe a pour le trône une vénération particulière, il hait, en revanche, de toutes les forces de son âme, les ennemis de la paix publique. Il termine la plupart de ses odes par un refrain de malédictions et de menaces contre les étrangers. Cet homme d'ordre déteste les perturbateurs de l'ordre. En 1600, il promettait à la reine un dauphin guerrier et conquérant. Le sang devait « rougir les fleuves qui lavent les pieds du Liban. » Les mères de Memphis devaient célébrer, en pleurant, sa vaillance,

Hosted by Google

« Aux funérailles de leurs fils ; »

le Bosphore , voir ses sultanes emmenées en esclavage. En 1606 , il annonce que le dauphin « rasera l'Escurial. » Dans l'ode sur le voyage de Sedan , le jeune prince,

« Quelque jour apparaissant
A la Grèce qui soupire ,
Fera décroître l'empire
De l'infidèle croissant. »

Le Tésin cherche à se cacher ; le Pô baisse la tête ; Milan même n'en réchappera pas. Déjà, dans la Prière à Dieu, il prédit de cette future merveille, qui fut depuis Louis XIII , « qu'il vengera nos pertes !

L'Espagne pleurera ses provinces désertes ,
Ses châteaux abattus , et ses camps déconfits ;
Et, si de nos discords l'infâme vitupère
A pu la dérober aux victoires du père ,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils. »

En un mot, Malherbe rêve une France toute puissante, toute pacifique , crainte au dehors , unie au-dedans , sans guerres civiles , sans luttes intestines, sans ligues, sans révolutions. Voilà des sentiments qu'on peut partager , louer même , sons se compromettre. Il n'y a rien que d'honorable à demander à Dieu la paix du royaume et l'extermination de l'étranger ; mais ce n'est pas un *Te deum,* c'est un *Te Henricum laudamus,* que chante Malherbe !

S'il est permis de féliciter Malherbe , en tant que citoyen français , de ses vœux patriotiques , la critique doit et peut lui reprocher , en tant que poète , la monotonie de ses redites , la sécheresse de son imagination , l'aridité lamentable de presque tout ce qu'il écrit. Il ne développe guère que deux ou trois idées , dans des sujets qui en fournissaient à foison. André Chénier fait remarquer avec beaucoup de justesse, à

Hosted by Google

propos de l'ode à Marie de Médicis, que le seul nom de cette princesse devait fournir à Malherbe les développements les plus riches. Il pouvait, selon le procédé de Pindare, s'étendre sur les gloires de sa famille, rappeler les noms fameux de ses ancêtres, vanter pour la France l'honneur et la joie d'une telle alliance ; et ce seul thême pouvait lui suggérer plus de vingt strophes. Malherbe n'en a rien fait. Deux ou trois idées, si banales et si naturelles qu'il était impossible de ne pas s'en saisir, comme le bonheur de la nation, la beauté de la reine, l'amour de son époux, la gloire future réservée à son fils, voilà le fond de la pièce. Et avec quelle pauvreté Malherbe brode sur ce fond peu original ! Il compare la princesse à Vénus, quand

> « Elle sort, pompeuse et parée,
> A la conquête d'un amant. »

Il force le soleil à confesser

> « Que du ciel, depuis qu'il y monte,
> Ne vint jamais rien de pareil. »

Neptune porte avec ravissement ce doux fardeau, et ne le laisse aller qu'à regret. Que dis-je ? il plaint sa flamme ; il voudrait « de son empire faire hommage à cette beauté. « Neptune enflammé ! C'est trop de mythologie ! L'hyperbole, quand on en abuse ainsi, dégénère en un froid lieu-commun et trahit une stérilité évidente. Même au temps où vivait Malherbe (et la mythologie était alors, plus qu'aujourd'hui, à la mode) ces comparaisons avec Vénus et l'Aurore n'avaient plus rien de piquant ni de nouveau. Malherbe dévoile ici son principal défaut. Il a l'haleine courte. Si l'inspiration l'enlève un instant, il retombe aussitôt après. C'est quand il veut être poétique qu'il est le plus lourd. La simplicité est pour lui une condition de l'énergie,

Les contemporains de Malherbe l'ont jugé avec plus de faveur que n'a fait notre siècle. Ménage dit, dans sa

préface aux poésies de Malherbe, que « ni le temps, ni le fer, ni les eaux n'ont point de pouvoir sur les vers des Homères, des Virgiles, des Pétrarques et des Malherbes. » Sans aller aussi loin que l'enthousiaste Ménage, et sans essayer de faire un parallèle entre Homère et Malherbe (chose pour le moins délicate), il faut reconnaître que ce dernier, malgré ses défauts, ses ridicules mêmes, trouve quelquefois, comme des bonnes fortunes poétiques, certains vers frappés qu'on peut dire excellents. Tout le monde admirera cette apostrophe à Henri IV :

« O roi, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roi, qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté !
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule
Qui ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi ? »

Les stances suivantes rappellent Corneille vieillissant, parlant de son Nicomède avec une affection toute paternelle ; Malherbe jette un regard plein d'espérance sur les dernières années de sa carrière, l'âge de la caducité et du déclin. « Ce sera là, dit-il, que ma lyre,

Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort ;
Et se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est plus doux que la gloire
De se voir si bien louer. »

J'aime dans Malherbe la franchise, un peu gasconne,

Hosted by Google

il est vrai, avec laquelle il parle en maint endroit de ses œuvres et de lui-même. Il croit à sa gloire; il la prédit; il voit déjà les couronnes que lui tresse la postérité. Il promet l'immortalité aux personnages qu'il aura chantés. Il osera dire une fois :

« Les ouvrages communs vivent quelques années;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement! »

L'éloge est sans doute un peu fastueux, et le dernier vers étonne par sa brusque et franche naïveté. Mais Malherbe sait qu'il a bâti sur fondements solides, plus solides que l'éphémère édifice élevé par Ronsard. Dans les strophes à Henri IV sur le voyage de Sedan, on retrouve la même prédiction et la même assurance :

« Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux. »

Il semble que l'on voie ce vieux soldat, le poing sur la hanche, retroussant sa moustache et criant bien haut que « ses vers sont fort bons! » La confiance de Malherbe a quelque chose de martial. On ose à peine contredire un personnage qui affirme les choses si carrément. Qu'on lise encore la dernière strophe de l'Ode à la régente; cette fois Malherbe est presque délicat :

« Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement. »

Ce même vieux soldat, ce bourru dont on raconte des

Hosted by Google

anecdotes si plaisantes, saura, une fois en sa vie, et sans sortir des limites de l'ode, être touchant, pathétique même. Son maître est descendu au tombeau; la reine, la cour, le peuple, tout est au désespoir. Comment peindre cette grande douleur? Comment va-t-il déplorer dignement cette perte irréparable? Malherbe va-t-il être, comme à l'ordinaire, sec et dur?

« Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avaient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers. »

Cette strophe est une des plus belles qu'il y ait dans les *Odes politiques:* sentiment, noblesse, harmonie, tout s'y rencontre et s'y mêle. Il faut passer des vers boursoufflés et ridicules pour lire ensuite deux strophes admirables, pleines de grandeur et vraiment dramatiques. Le poète conjure l'ombre du prince défunt de revenir consoler son épouse; l'apparition qu'il évoque est d'une majesté sans égale:

« Quelque soir dans sa chambre apparais devant elle;
Non le sang à la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc:
Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener;
Ou tel qu'à Saint-Denis, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner. »

On dirait que le mouvement de cette dernière strophe a inspiré à Bossuet sa magnifique apostrophe au prince de Condé: « Vous y serez, tel que vous étiez dans ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire commença de vous apparaître. C'est là que je vous verrai, plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy. » Un critique éminent soutient que, si Malherbe n'avait pas fait la complainte à Duperrier, on aurait le droit

Hosted by Google

de lui refuser absolument le mérite de la grâce touchante. Non, Malherbe n'a parlé de la mort ni comme Bossuet, ni comme Dante, ni comme Shakespeare, ni comme Virgile ! Ses meilleures strophes ne font naître en nous ni pitié, ni terreur ; on le trouve trop calme, trop résigné, et, si je puis dire, trop stoïque. Les stances que nous avons citées n'ont pas l'exquise délicatesse de celles à Duperrier. Mais les funérailles d'un roi n'inspirent pas les mêmes pensées que la vue du cercueil d'une jeune fille. Là, il faut rester dans le ton de l'ode : le sujet doit être traité avec une simplicité grave et une certaine noblesse ; ici, nous rentrons dans l'élégie « aux longs habits de deuil. » On peut y verser des larmes sans manquer à la dignité du sujet.

III

Lorsqu'on veut parler de Malherbe, il faut, bon gré mal gré, faire dans ses œuvres la part du feu, quitte à prendre ensuite sa revanche en louant ses fortes qualités. Poète correct et sévère, il a moins de défauts que de défaillances. Nous ne lui reprocherons pas, comme à tant d'autres, le mauvais goût ou la diffusion, branches parasites, qu'on peut émonder ; nous regretterons qu'il lui manque tant de dons brillants, qui ne se peuvent ni donner ni remplacer : la variété, l'abondance, la chaleur. C'est un arbre bien enraciné dans le sol ; mais son feuillage est terne et rare ; ses branches, courtes et sèches. Cependant son fruit tombe en terre, germe, pousse, et donne naissance à mille rejetons, plus verts, plus forts, plus luxuriants que le vieil arbre.

La poésie de Malherbe ressemble à son caractère. Courtisan peu aimable, critique impitoyable, misanthrope franc et rude, causeur laconique, tel il parut à ses contemporains, tel nous le retrouvons dans ses odes. Il a au moins autant de raison que Boileau, et il

Hosted by Google

n'a guère plus de chaleur. Toutes les forces de son intelligence sont concentrées sur la coupe du vers, la place de la césure, la propriété de la rime; il se reprocherait vivement la moindre infraction à la prosodie. Suivons Malherbe dans son cabinet de travail; tenons-nous derrière sa chaise; assistons à la naissance de ses vers, surveillons sa plume courant sur le papier; comptons, pour ainsi dire, ses ratures. Il écrit lentement, vers par vers, hémistiche par hémistiche; ajoutant quelquefois, effaçant souvent, corrigeant toujours. Il gâte une demi-rame de papier pour faire une strophe. A peine a-t-il terminé une stance, qu'il aperçoit une faute, une misère, une vétille, que Ronsard n'eût pas vue...... et le tout est à refaire. Avec une méthode pareille on devine qu'il n'avance pas vite. Telle ode lui coûtera six ans à limer. Veut-il consoler un ami sur la mort de sa femme? son compliment de condoléance arrivera trois ans trop tard: le veuf est remarié! Virgile, dit la légende, faisait une trentaine de vers par jour: que dira-t-on de Malherbe? Suivant un calcul digne de foi, il a fait en moyenne, dans sa carrière de poète, trente-trois vers par an! Malherbe a l'air d'un maître travaillant à une composition qu'il compte proposer en modèle à ses élèves: il se sent comme obligé à la perfection; il relit vingt fois de suite, craignant toujours d'avoir laissé quelque tache dont rira l'écolier malin. Mais il arrive souvent qu'un disciple bien inspiré surpasse d'un seul coup l'œuvre péniblement élaborée du magister: ainsi Malherbe a-t-il pu envier plus d'une fois à Racan son heureuse facilité!

C'est de cet enfantement laborieux que sont sorties les *Odes politiques*. Ce que nous avons dit sur la manière dont composait Malherbe, explique l'absence de verve et d'inspiration qu'on y regrette. Malherbe est trop versificateur pour être poète. Tout son talent, toute son ardeur, toutes les forces de son intelligence ont été consacrés à cette réforme du Parnasse qu'il méditait et qu'il a accomplie. C'est un réformateur de

Hosted by Google

la poétique, non de la poésie. Ses vers sont purement des applications, des préceptes qu'il donne en prose : c'est la haine de Ronsard qui l'a fait écrire. Là se borne son œuvre ; et l'injustice la plus grande qu'on pût lui faire, ce serait de lui demander ces grâces légères, cette tristesse plaintive, cette délicatesse de touche, par lesquelles plus d'un poète nous charme et nous attendrit.

A tout prendre, et pour en revenir à l'ode, Malherbe a eu des sympathies, il n'a jamais eu de passions politiques. Sa politique à lui, c'est celle de beaucoup d'honnêtes gens, bons pères de famille et citoyen paisibles ; l'amour de l'ordre. Il aime Henri IV, parce que Henri IV a rétabli la paix dans le royaume ; il félicite la régente, parce que son administration est pacifique ; il chante un hymne à Louis XIII, parce qu'il voit, grâce à lui, « l'hydre de l'hérésie » étouffée ; il hait les Espagnols, parce qu'ils menacent la quiétude de l'Etat. Mais l'amour de l'ordre est un sentiment trop placide pour inspirer des œuvres sublimes. Malherbe n'est pas un de ces poètes dont on dit qu'ils ont le feu sacré, qu'ils transportent le lecteur dans un monde tout rempli de leurs fantaisies et de leurs passions, et le laissent ému, troublé, ne sachant que croire, la tête en feu !.... non ; on dira de lui : il a du style.

Henri Scherer.

Hosted by Google

FABLES DE YRIARTE.

Usus vetusto genere, sed rebus novis.
PHAED. liv. v. prol.

Florian, dans le discours préliminaire de ses fables, a fait de Yriarte une mention qui ne le fait pas assez connaître. Ces Fables de Florian sont un des livres qu'on donne le plus volontiers en étrennes. Cette circonstance nous a paru excuser l'insertion de la note suivante dans la *Revue*.

L'auteur des *Fables littéraires*, don Thomas de Yriarte, était né au port d'Oratava, dans l'île de Ténérife, le 18 septembre 1750. Il mourut le 17 septembre 1791. Cette vie courte fut remplie par les affaires et par les lettres.

Appelé à Madrid par son oncle, le savant don Juan de Yriarte, il lui succéda dans l'emploi d'interprète à la première secrétairerie d'état, travailla avec le marquis de los Llanos, aux affaires de l'Aragon et du Pérou, et était, à vingt-six ans, archiviste du conseil supérieur de la guerre.

Il a cultivé plusieurs genres de littérature et de poésie. Elevé par son oncle, qui lui-même avait acquis son instruction à Paris, il en reçut des connaissances variées et étendues. Il sut de bonne heure le latin, le français, l'anglais, l'italien. Dès l'âge de 18 ans, il composa une comédie, *Hacer que hacemos, Etre à ce qu'on fait.* — Depuis il traduisit plusieurs pièces du théâtre français et donna au théâtre espagnol quatre comédies, dont deux l'*Enfant gâté* et *La fille mal élevée*, eurent beaucoup de succès.

Hosted by Google

A vingt-et-un ans, il fut chargé de la rédaction du *Mercure politique*, dont il fit le premier journal de l'Espagne.

Il publia une traduction, en vers, de l'*Art poétique*, d'Horace, et un dialogue ingénieux pour la défense de son travail.

En 1780 il donna un poème en cinq chants, sur la musique, qui passe pour un des meilleurs poèmes didactiques qu'il y ait dans sa langue.

C'est après avoir ainsi établi sa réputation qu'il donna, en 1782, ses *Fabulas literarias*, *Fables littéraires*. Leur moralité s'adresse toujours aux hommes de lettres, soit qu'elle leur dicte des préceptes de conduite ou leur rappelle les lois du goût, et c'est là ce que veut dire leur titre, assez énigmatique, au moins pour nous. Il s'y était préparé par l'étude de Phèdre, dont il a traduit quatorze fables, qui, toutefois, n'ont pas trouvé place dans son recueil, où il n'a fait entrer que des fables de son invention.

Elles lui ont valu dans sa patrie et à l'étranger le renom du premier des fabulistes espagnols. Elles ont eu un grand nombre d'éditions, puisque, en France seulement, il y en a eu quatre du texte espagnol. Elles ont été traduites dans la plupart des langues de l'Europe. Il y en a en français au moins deux traductions en prose, l'une de M. P.-F.-M. Lhomandie; Paris, Bailleul, 1804, in-12; l'autre anonyme, Paris, 1805, in-12, et deux traductions en vers, l'une de J.-B. Lanos, 1801; l'autre de Ch. Brunet, 1838. — *La biographie universelle* en annonçait dès 1828 une de M. Joly, traducteur de Phèdre, et de Gay, qui n'a point encore paru, que je sache. Ces traductions, la dernière, peut-être, exceptée, ne contiennent que 67 fables, quoiqu'Yriarte en ait fait 76. C'est qu'il y en a 9 qui n'ont paru que dans la 5e édition, posthume, je crois, des fables espagnoles. L'édition dont je me suis servi, imprimée en France en 1834, n'en donne elle-même que le moindre nombre.

Hosted by Google

Les historiens de la littérature espagnole que j'ai lus mentionnent tous avec éloge les Fables d'Yriarte; mais tous assez brièvement. Celui qui l'a le mieux loué, c'est encore Florian, par cette phrase du discours préliminaires de son recueil : « Yriarte, poète dont je » fais grand cas, m'a fourni mes apologues les plus » heureux. » Si à cet hommage Florian eût joint la mention du nom d'Yriarte à chacun des dix apologues qu'il lui a empruntés, il eût fait ce que n'ont pu faire ses traducteurs, il lui eût donné une certaine popularité en France, et il eût suffisamment payé sa dette par l'excellence même de ses imitations. Ces dix apologues sont ceux-ci : 1° *L'ours, le singe et le cochon* (Y. 3. — Flor. IV, 9. *La fauvette et le rossignol).* 2° *Le singe et le joueur de marionnettes* (Y. 6. — Flor. II, 7. *Le singe qui montre la lanterne magique).* 3° *L'âne joueur de flûte* (Y. 8. — Flor. V, 5). 4° *La pariétaire et le thym* (Y. 10. — Flor. I, 15. *Le lierre et le thym).* 5° *L'auteur et les souris* (Y. 30. — Flor. V, 20). 6° *La chenille et le renard* (Y. 35. — Flor. V, 12. *La chenille).* 7° *Le poulet et les deux coqs* (Y. 46. — Flor. IV, 22.) *Le coq fanfaron.* 8° *La taupe et d'autres animaux* (Y. 59. — Flor. I, 18. *La taupe et les lapins).* 9° *Le danseur de corde et son maître* (Y. 60. — Flor. II, 16. *Le danseur de corde et le balancier).* 10° *La vipère et la sangsue* (Y. 67. — Flor. IV, 6).

Plusieurs critiques se bornent à appeler Yriarte le Lafontaine espagnol, assimilation aussi fausse que vague; il serait plus difficile encore de ressembler à Lafontaine que de le surpasser. Les autres assignent comme mérite spécial à ses fables la difficulté vaincue dans la mise en action de conseils aux écrivains; l'invention des sujets; une grâce naïve atteinte par l'emploi des vieux mètres castillans. L'examen détaillé de chacune de ces assertions nous fera peut-être entrer assez avant dans la connaissance de la nature et du degré du talent d'Yriarte.

Ce n'est point en adressant son livre à une seule

Hosted by Google

classe de personnes qu'Yriarte faisait une tentative nouvelle. Les fables pour la jeunesse abondent en tout pays, et vingt ans auparavant Edouard Moore avait publié ses fables pour les dames. Mais tandis que ces destinations spéciales ne modifient guère que le ton des fables, celle que leur donnait le poète espagnol en restreignait singulièrement les sujets. S'il y avait innovation toutefois, il faut avouer qu'elle était, comme tant d'autres, renouvelée si non des Grecs, au moins des Indous. On sait en effet que l'*Hitopadésa* n'est rien moins qu'un cours de politique, bien et dûment divisé en quatre traités : *L'acquisition des amis, la désunion des ennemis, la guerre, la paix.* On sait que dans ce livre les vérités s'enchainent méthodiquement, comme les apologues eux-mêmes, en sorte qu'il constitue le récit unique, mais surchargé d'épisodes, d'une guerre entre deux monarchies d'oiseaux.

Yriarte ne s'est point imposé d'aussi rudes entraves : ses fables sont des fables comme toutes les autres, où les plantes et les objets de l'industrie humaine jouent leur rôle tout comme les animaux, qui n'ont d'autre unité, d'autre lien que d'adresser toutes leurs leçons au public des gens de lettres. A l'exemple de presque tous les autres fabulistes, Yriarte joint à ses fables de petits contes moraux dont les hommes sont les seuls personnages ; toutofois comme ces petites scènes ne sont jamais empruntées à la vie littéraire, les morceaux conservent le caractère de leçon indirecte, sans lequel il semble que la fable n'existe pas. Le surcroît de difficulté est réel cependant, car enfin on ne saurait nier la justesse de cette remarque de l'avis de l'éditeur, avis qu'on croit volontiers d'ordinaire inspiré par l'auteur lui-même : « comme les animaux ne lisent ni » n'écrivent, il était difficile de trouver dans les parti- » cularités de leurs mœurs des rapports avec les vices » propres aux gens de lettres ou avec les préceptes qui » doivent servir de règles aux écrivains. » L'entreprise offrait en outre plusieurs écueils : on pouvait aisément

Hosted by Google

glisser sur la pente de la satire, trouver des affabulations trop peu intéressantes ou trop forcées, tomber dans la monotonie.

Yriarte me semble n'ayoir touché que sur un de ces écueils. Plusieurs de ses fables sont restreintes dans leur application pour ne s'adresser qu'aux gens de lettres. Ainsi Florian, en lui empruntant sa fable du *Coq fanfaron* (IV, 22), en généralise ainsi la moralité :

« Il fait bon battre un glorieux ;
» Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux ;
» Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
» Un moyen d'être satisfaite. »

Yriarte la resserre ainsi : « que ceux qui cherchent » la lutte, en matière littéraire par exemple, ne » s'occupent pas de l'âge mais du talent de leur adver- » saire. » Ce qui paraît à la fois plus étroit et moins naturel.

Dans la fable où il montre deux lapins oubliant le danger qui les presse pour discuter sur la nature des chiens qui les poursuivent, il est obligé d'écarter toutes les allusions qui se présentent d'elles-mêmes pour ne faire que recommander aux écrivains la sobriété en fait de digressions. J'ai sous les yeux deux imitateurs français dont aucun ne l'égale dans le récit, mais tous deux concluent plus largement et plus heureusement :

Sitôt qu'un danger nous menace
Que tout dissentiment s'efface ;
Agissons, ne disputons pas,
Quand Brennus était à ses portes.
Rome armait toutes ses cohortes,
Et faisait trève aux vains débats.

Bourguin, VI, 5.

et Stassart, V, 5 :

« Par cet exemple-ci puis-je vous corriger,
» Orateurs de tribune ou conseillers des princes ?

Hosted by Google

» Disputer sur des riens dans un pressant danger
» Aux canons ennemis c'est livrer nos provinces. »

Mais s'il ne tire pas toujours de ses fables tout ce qu'elles peuvent donner, il ne tombe jamais dans le défaut opposé, et ses affabulations ressortent toujours de ses apologues.

Ce qui fait honneur à la fois au goût et à l'honnêteté du poète c'est qu'il n'a jamais recours à la personnalité. Je ne doute pas que ses contemporains ne missent, que ses compatriotes ne mettent encore plus d'un nom au-dessous des portraits qu'il trace; mais lui, non-seulement n'en prononce jamais aucun, mais ne semble jamais inviter à en prononcer. Ses reproches sont généraux. Il en avait fait une loi. Sa première fable se conclut ainsi: « Que ceux qui lisent mes fables sachent » aussi qu'elles s'adressent non-seulement à l'Espagne, » mais à mille nations; non-seulement à cette époque, » mais à tous les temps; car elles attaquent des défauts » que le monde a toujours eus, comme il les a mainte- » nant. Elles ne blâment pas telle ou telle personne; » que celui qui s'en fera l'application, les mange avec » son pain. »

Et dans sa fable du *Corbeau et du Paon* (34), que Bourguin a tant affaiblie en l'imitant (VI, 8) il peint vivement ces gens que les triomphes d'un concurrent rendent si clairvoyants sur ses défauts et qui lui trouvent d'autant plus de vices qu'il a plus de succès. Mais c'est une de ces matières où il est aussi commun de donner des préceptes que rare de les suivre.

On ne saurait non plus faire à Yriarte le reproche de monotonie. Il n'est guère possible d'être dans un aussi petit nombre de fables, plus varié, non-seulement dans la forme mais dans le fond. Le poète qui fait des fables suit nécessairement l'une de ces deux marches : ou il voit par l'imagination une scène qu'il raconte, et dont il tire après, comme il peut, une moralité; ou il conçoit une vérité et cherche une scène qui l'exprime;

Hosted by Google

en un mot il va du récit à la morale, ou de la morale au récit. Peut-être lui-même ne dirait-il pas toujours comment il a procédé; tant les opérations de l'esprit paraissent simultanées; on n'a guère par conséquent le droit de le dire pour lui. Toutefois il est évident qu'à l'analyse il en sera ainsi et que dans l'ensemble le critique peut deviner la méthode du poète. Je ne croirais pas trop me hasarder, par exemple, en disant que Lafontaine suit toujours la première, Yriarte la seconde. Pour celui-ci ce n'est pas seulement une sorte d'intuition qui me le montre; deux choses me paraissent le démontrer, le but spécial qu'il se propose et ce fait qu'il a inventé tous ses sujets. L'avis de l'éditeur en effet, et ici il est impossible qu'il ne soit pas l'écho du poète, déclare que cette collection est entièrement originale. On pourrait bien indiqner trois ou quatre apologues pour lesquels des fables antérieures semblent démentir cette prétention; mais il y avait plus de dix mille fables publiées avant celles d'Yriarte, comment s'étonner que dans sa libre marche il ait mis quelquefois le pied sur les traces de ses prédécesseurs.

Le degré de force inventive qu'il montre varie beaucoup. Quiconque a lu Lafontaine (et qui ne l'a pas lu?) sait que la fable est: « une ample comédie à cent actes divers. » Mais quiconque a lu beaucoup d'autres fabulistes sait aussi que c'est une comédie où l'on parle beaucoup plus qu'on n'agit. Yriarte n'échappe qu'en partie à ce reproche. Tantôt son allégorie est si transparente que ce n'en est plus une: sa fable n'est plus un trait emprunté aux mœurs des animaux, ou plutôt ses personnages ne sont plus des animaux, mais des hommes mal travestis. Il ne reste plus guère à la fable d'autre mérite que la justesse de la pensée directement émise, ou la vivacité avec laquelle le poète l'expose. Telles me paraissent l'*Abeille et les frélons* (f. 4.), *Les deux perroquets et la perruche* (f. 5.), *Le débat des moucherons* (f. 63.). Il est vrai qu'il était bien difficile de mettre en apologue la querelle entre les partisans

exclusif des anciens et ceux des modernes, ou l'introduction abusive de mots français dans la langue espagnole.

Tantôt le fabuliste se borne à faire dialoguer des animaux, à mettre dans leur bouche ce qu'il y juge plus piquant que dans la sienne, et quelquefois la fable gagnerait à n'être plus qu'une métaphore et à se condenser dans un vers ou deux. Alors même toutefois Yriarte est généralement heureux dans le choix de ses personnages. Ainsi quand il veut caractériser la censure juste et la censure malveillante, il semble que sa fable soit faite par le titre seul: *La vipère et la sangsue* (f. 67). *Le ver à soie et l'araignée* (f. 2), *La fourmi et la puce* (f. 9), *La pariétaire et le thym* (f. 10), *Le manchon, l'éventail et le parapluie* (f. 14), *Le bœuf et la cigale* (f. 37), *L'ara et la marmotte* (f. 38), *Le briquet et la pierre à feu* (f. 54), beaucoup d'autres appartiennent à ce genre.

Mais aussi beaucoup de ses fables sont de véritables actions, des tableaux fort animés. La difficulté vaincue n'est pas un attrait, sans doute, ni peut-être un mérite, quand elle est le seul; mais, surtout quand elle ne se fait pas sentir, elle ajoute sans doute aux mérites auxquels elle se joint. Il faut avouer que c'est une singulière mine de fables que les *Institutions oratoires* de Quintilien ou les *Traités* de Cicéron, ou l'*Art poétique* de Boileau. Or presque toutes les fables d'Yriarte y trouveraient aisément leurs affabulations. Plus d'un fabuliste intrépide hésiterait peut-être à traiter des sujets comme ceux-ci: Il ne faut pas acheter des livres pour la reliure; si l'emploi des mots nouveaux est vicieux, celui des mots surannés ne l'est pas moins; ou à prendre pour texte ces préceptes de Boileau:

On a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière
Et fournir sans génie un couplet à Linière.

Ou :

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.

Ou :

Consultez longtemps votre esprit et vos forces.

C'est pourtant là ce dont Yriarte a fait ces jolies fables: *L'achat de l'âne* (f. 36), *Le portrait à la fraise* (f. 39), *L'âne joueur de flûte* (f. 8), *Le voyageur et la mule de louage* (f. 18), *Le petit chien et la mule de manège* (f. 29). On connaît la piquante épigramme de Racine contre Leclerc et Coras, à propos de leur *Iphigénie :*

« Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre. »

Yriarte la généralise et en fait sa fable fort amusante du *Concert des animaux* (f. 43).

Enfin qu'on donne pour texte cette leçon de Boileau:

« Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre
» Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
» Et de vos vains écrits prompt à se détacher
» Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher. »

je demande s'il est possible de lui donner un tour plus piquant que celui qu'elle reçoit dans le *Singe qui montre la lanterne magique* (f. 6). Yriarte termine ainsi son apologue: « Pardonnez-moi, muses subtiles et profondes, qui vous faites gloire d'être obscures. Comment pourrais-je mieux vous dire que, si vous n'avez la clarté, tout vous manque? » Il a raison, on ne pouvait mieux le dire.

Je ne crois pas qu'il y ait dans Yriarte un plus joli apologue que celui-là: mais on pourrait en citer près d'un tiers des siens qui n'ont guère moins d'action.

Il n'y a pas de genre où l'invention soit moins comptée que dans l'apologue, et il y a tel fabuliste

Hosted by Google

français qui n'a jamais inventé une seule fable. Nous abusons à cet égard de l'exemple de Lafontaine, qui ne doit servir à personne, par cette raison toute simple que Lafontaine est hors ligne, que ce n'est pas seulement, peut-être même que ce n'est pas un excellent fabuliste, mais un grand poète qui a écrit en fables. Il en résulte néanmoins que c'est celui de tous les genres où l'exécution importe le plus.

Yriarte, lui, n'est pas un grand poète, bien que je le croie très bon écrivain et très habile versificateur. Je n'ai guère droit de me prononcer en pareille matière sur une langue que je connais aussi peu que l'Espagnol. Mais enfin il me semble qu'il n'a pas le charme de Florian, et je ne crois pas qu'on trouvât dans son recueil un trait de sentiment. Mais il me paraît naturel, élégant, très-vif et très-varié ; très-varié surtout, sans même parler encore de la diversité des mètres qu'il emploie, et par la seule souplesse qu'il montre à présenter son sujet d'une manière souvent inattendue. Je ne lui trouve d'affectation d'aucun genre, bien que ses couleurs soient parfois plus tranchées et que sa raillerie approche plus de la parodie que ne le voudrait notre goût, le plus méticuleux qu'on puisse rencontrer ; mais le goût espagnol laisse les coudées plus franches ; témoin sa littérature piccaresque.

On l'a loué de sa naïveté, et on en a fait honneur à l'usage qu'il fait des vieux mètres castillans. Je trouve Yriarte très fin, je ne le trouve pas naïf. Cette préoccupation de la naïveté ne m'étonne pas chez des français qui ne peuvent guère songer à la fable sans songer à Lafontaine ; mais je me l'explique moins chez un allemand comme Bouterweck. Dans notre fablier, la naïveté est une qualité sans égale parce qu'elle résulte de cette puissante imagination par laquelle il voit et fait voir comme réellement vivants tous ses personnages, lors-même qu'il ne leur donne que des mœurs conventionnelles ; mais séparée de cette faculté, la naïveté perd beaucoup de son prix. Yriarte emprunte

bien, après vingt autres, à Lafontaine quelques-unes de ces formes qui semblent annoncer la crédulité à ce qu'on raconte; s'il fait causer le parasol avec l'éventail et le manchon, il se demande en quelle langue ils s'entretenaient, et répond que c'était sans doute celle dans laquelle le pot de terre parlait au pot de fer; s'il raconte la dispute des moucherons il s'étonne que le bon Villaviciosa ait omis d'en parler dans sa *Mosquea;* s'il fait aller sa guenon d'Espagne à Tétuan, il remarque qu'il n'a pas pu savoir si elle s'embarqua ou fit le tour par l'isthme de Suez; l'histoire du singe qui montre la lanterne magique est couverte de l'autorité du savant Valdecebra, livre VIII ou IX, il ne sait plus bien lequel. Mais ces petits artifices, dont au reste il n'abuse pas, ne sauraient constituer de la naïveté, et ne valent guère d'être remarqués ni en bien ni en mal. Je le répète, c'est la finesse et l'élégance qui me paraissent dominer dans Yriarte. Quant au choix des mètres, il est d'un effet incontestable, mais il me paraît donner aux fables littéraires bien moins de la naïveté que de l'originalité, de la vivacité, de la variété.

Cette variété, on en peut juger par ce fait, que dans ses soixante-sept fables Yriarte a employé quarante mètres différents. Vers rimés et vers blancs, marche libre ou coupée par stances, rimes plates ou rimes mêlées, vers de quatre ou vers de quatorze syllabes, tout cela s'y trouve, et tout cela amène des différences prononcées. Il y a telle fable qui perdrait tout à changer de mètres. La fable 42e par exemple, *Le chat, le lézard et le grillon*, a pour but de se moquer de l'emphase et de ceux qui l'admirent. Elle est en vers endécasyllabes à rimes plates *sdruccioli*, c'est-à-dire terminés par des mots dont l'accent est sur l'antépénultième. Ces longs mots produisent une impatience qui retombe sur le genre ainsi parodié. Mais ce sont là des effets qu'il est impossible de rendre dans une traduction. Il ne m'est même pas possible de les faire concevoir, car je ne

connais rien d'analogue en français. Lafontaine emploie bien des mesures différentes, mais sa variété consiste bien plus dans le ton et ne donne pas d'idée de cette diversité matérielle. Je ne puis que la signaler, je renonce à la faire sentir.

Peut-être, sans réussir à bien faire apprécier Yriarte, en ai-je assez dit pourtant pour faire demander comment quatre traductions ne l'ont pas fait plus connaître en France. D'abord on ne tient pas aux fabulistes assez compte de la seule invention pour qu'une traduction en prose occupe personne, si ce n'est quelques imitateurs discrets. Quant aux traductions en vers, elles peuvent faire connaître le talent du traducteur, non celui de l'auteur traduit; cela est plus vrai encore pour les fabulistes que pour les autres poètes. J'en trouve la raison dans Yriarte lui-même. Dans une fable, *Le scarabée* (f. 65), dont il feint d'indiquer le sujet à des rivaux, n'étant pas en veine pour le traiter lui-même, « c'est que, dit-il, pour écrire des fables il faut que le travail des vers se cache tout à fait, ce qui n'arrive pas toutes les fois qu'on le veut, » et cela arrive aux poètes traducteurs bien moins qu'à tous les autres. Si donc on voulait prendre une idée d'Yriarte sans l'étudier dans sa langue, je ne verrais rien de mieux que de lire les dix fables que Florian a imitées.

Ce n'est cependant pas à Florian qu'il ressemble. Je sais combien il faut se méfier de tous ces rapprochements, mais en me bornant à signaler des analogies, je crois pouvoir comparer Yriarte à un de nos fabulistes, qui pourtant lui est inférieur, car il n'a pas toutes ses qualités et il a beaucoup de défauts dont le poète espagnol est exempt ; je veux dire Lamotte-Houdart. Pour établir ce parallèle, il faut d'abord débarrasser les fables de Lamotte de ces longs et pédantesques prologues, dont il n'y a rien à faire qu'à les retrancher ; il faut dire que Lamotte a le goût moins sûr et est surtout un bien moins habile versificateur qu'Yriarte; mais tous deux ont montré beaucoup

Hosted by Google

d'esprit et de fécondité dans l'invention de leurs sujets, beaucoup de sagacité et de justesse dans le choix des moralités ; enfin , l'épithète qu'ont rencontrée tous les critiques en parlant de Lamotte , est aussi celle qui caractérise le mieux Yriarte : il est , pardessus tout , ingénieux.

L. Delayant.

Hosted by Google

Tristes hochets d'enfant qu'on brise dans la main !
Hier est mort. Qui sait si je vivrai demain ?
Qu'importe ? Aujourd'hui seul m'appartient ; j'en suis maître ;
C'est ma couronne d'or et mon sceptre de roi,
C'est un soleil fécond qui réchauffe mon être,
Un dieu qui me sourit et joue auprès de moi.

LE POÈTE.

Homme, qui donc es-tu ? — Ta parole est amère.
Pourrais-je renier l'ombre de mes beaux jours,
Mon enfance rieuse et mes jeunes amours,
Et la splendeur du ciel où j'ai rêvé ma mère ?
Malheur à toi, maudit ! Malheur à l'insensé
Qui flétrit dans son cœur l'image du passé !
L'autel du souvenir est comme une arche sainte :
D'une mortelle main pourrais-je l'ébranler ?
Tu parles du présent : mais il va s'envoler.
Tu prétends que pour moi l'espérance est éteinte :
Vois, ma jeunesse est là qui va me consoler.
Qui donc n'a pas senti, quand tombait pierre à pierre
L'édifice ébranlé des songes d'avenir,
Tressaillir sa mémoire et, comme une lumière,
Briller de loin en loin quelque heureux souvenir ?
Va-t'en, blasphémateur ! je garderai mon culte ;
O Dieu de l'avenir, pardon si j'ai faibli !
Espoir, soleil du cœur, es-tu donc si pâli
Que ton éclat n'aveugle un hibou qui t'insulte ?
Venez, beaux rêves d'or, si brillants et si doux,
Vous qui m'avez bercé, me consolerez-vous ?

PIERRE P.

LA LUTTE.

LE TENTATEUR.

Tu parles d'avenir, enfant ? — Sottise amère !
Vois ce vieillard qui râle : il en parlait aussi.
Le temps fuyait. Voilà soixante ans qu'il espère ,
Soixante ans qu'il poursuit l'éternelle chimère ,
Cet avenir marcheur toujours loin devant lui.
Oh ! pourquoi l'avenir ? Oh ! pourquoi, jeunes hommes ,
Rêver si pleins d'ardeur ce chemin dangereux ,
Rude , sans horizon pour reposer les yeux ,
Où nul n'a jamais dit : « demeurons où nous sommes , »
Où pas un ne dira : « là nous sommes heureux ? »
Demain ! toujours demain ! et toujours l'homme avide
Se rit des biens présents. Demain , toujours demain !
Puis , lorsque vient la mort nous barrer le chemin ,
Nous pleurons de sentir le passé presque vide.

LE POÈTE.

Allez , beaux rêves d'or, si brillants et si doux ,
Vous qui m'avez bercé , menteurs , envolez-vous !

LE TENTATEUR.

« Jouissons du présent , dit le vieil Épicure ,
» Les dieux sommeillent ; l'homme est roi de la nature. »
Moi , je suis devenu son disciple zélé.
Des sectes d'autrefois sa secte est la plus belle ;
J'aime son égoïsme , et je ris avec elle
Et du temps avenir et du temps envolé.
Avenir, temps passé , trop fatigant bagage
Qu'il faut jeter bientôt sur les bords du chemin !
Espérances d'amour, souvenirs du jeune âge ,

Hosted by Google

SONNET.

Que tu portes le sceptre et le manteau d'hermine ;
Qu'esclaves abrutis les peuples, devant toi,
Qui leur jettes en don la guerre et la famine,
Se courbent, criant : Los à l'empereur et roi ;

Ou que, gueux en haillons, dévoré de vermine,
Tu ne sois qu'un objet de dégoût et d'effroi ;
Qu'à tes côtés toujours la misère chemine,
T'imposant et l'opprobre et la faim comme loi ;

Que l'éclair de ton nom éblouisse la terre,
Ou qu'ignorés tes jours passent dans le mystère ;
Que tu sois jeune où vieux, que tu sois laid ou beau,

Ecoute ce que dit l'implacable nature :
Ici-bas toute chair est promise en pâture
Au ver, ce travailleur affamé du tombeau.

H. V.

AUX LECTEURS
DE LA
REVUE DE L'AUNIS.

Une circulaire a appris à nos lecteurs les changements qui ont eu lieu dans l'administration de la *Revue de l'Aunis*. A partir d'aujourd'hui, la section littéraire de l'Académie de la Rochelle devient propriétaire et directrice de la *Revue*. Il nous appartient moins qu'à personne de féliciter la section littéraire de son courage; tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous lui souhaitons beaucoup de succès. Ayons, avant tout, foi dans l'avenir, mais qu'il nous soit permis de jeter un regard vers le passé.

« Nous ne prétendons pas donner des chefs-d'œuvre, écrivions-nous en tête de notre premier numéro, et l'on devra nous savoir gré si parfois nous mettons en lumière une œuvre utile. »

Certes — ceci soit dit sans offenser personne — nous avons largement rempli la première partie de notre programme : point de chefs-d'œuvre dans nos deux volumes. Mais nul aussi ne peut dire que nous n'ayons pas tenu nos promesses sur le second point ? Il nous suffirait, pour nos preuves, de citer, entre quelques autres, les titres suivants :

Cahier des Plaintes, Doléances et Remontrances du Tiers-Etat de la Rochelle en 1789, par M. E. J.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

PAGES.

Assainissement du front Ouest de la Rochelle (Délibérations du Corps de ville à ce sujet, 1676, 1690). — C. a. 693 725

Bureau, Jean, maître de l'artillerie de France, maire de la Rochelle en 1448. — TH. V. 641

Delavigne, André, né à la Rochelle, 1456 ? 1526 ? — L. DELAYANT. . 321

La Faction du cœur navré. — L. DELAYANT. 97 129

Lettre à M. Julius (sur l'abbé Bonvallet-Desbrosses). — UN ROCHELAIS. 221

Une Lettre inédite de Beaumarchais à un Rochelais. 630

Mariage d'Alphonse VI, roi de Portugal, à la Rochelle. 671

Note à propos de la dernière causerie (Les cours industriels à la Rochelle). L. DELAYANT 251

Pièces inédites (XVIII^e siècle). 65

Lettre écrite à S. A. R. M.gr le duc d'Orléans, régent du royaume, par MM. les maire, échevins et officiers du Corps de ville, le 31 mai 1718. — Mémoire sur le Canada adressé, le 14 novembre 1761, à M.gr le duc de Choiseul, ministre d'Etat aux départements de la guerre et de la marine. — Délibération du corps de ville du 3 mars 1762.

Les Premiers temps de l'opéra en France. Lully, Rameau, Gluck, Piccini. — LÉON MÉNEAU. 558, 587, 619, 658 682

Ratuit, comte de Souches, né à la Rochelle, 1608, mort à Brinn (Autriche) 1682. — E. H. 353

Le Vingt-quatre mai 1472. — L. DELAYANT. 385

Yvon, Paul, sieur de Laleu, maire de la Rochelle en 1616. — L. DELAYANT. 545 577

Hosted by Google

*Des Finances de la France à la fin du XVI*e *siècle*, par M. Paul Romieux.

La maison de Henri II, par M. E. J.

Descartes Moraliste, par M. Delayant.

De la Morale des Païens au dernier temps du Paganisme, par le même.

Nouvelle Vie de Jésus du docteur F. Strauss, par Émilius, etc..., sans parler des pièces inédites, délibérations du Corps de ville, lettres de princes, actes authentiques, que nous avons par intervalle publiées.

Nous pouvons donc, ce nous semble, regarder avec quelque satisfaction ces deux volumes, qui représentent nos deux années d'existence. Hommage en soit rendu aux collaborateurs dévoués dont le zèle ne s'est pas un moment ralenti ; hommage surtout à ce savant modeste, philosophe, historien, critique et poète, qui seul ignore le prix de son infatigable labeur.

Il est un autre ami, permettez-nous ce nom, que nous devons aussi remercier. Est-il besoin de le nommer ?

C'est vous, lecteur.

PAUL GAUDIN.

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

PHILOSOPHIE. — MORALE.

PAGES.

Descartes Moraliste. — L. Delayant. 417, 449, 481 513
De la Morale des Païens au dernier temps du Paganisme. — L. Delayant. 161 193
Nouvelle vie de Jésus, par le docteur F. Strauss. — Emilius. 225, 257 289
Opinion de deux tisons sur une question très-controversée. — L. Delayant 82
Voltaire et Johnson. — L. Delayant. 673

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

A Madame ***. Stances. — Gaston Romieux. 142
La Chasse aux Papillons. Elégie. — E. Labretonnière. 243
Content de peu, Lettre à ma bibliothèque. — Busquet. 341
Contes en vers. — Paul Gaudin. 310
Épigrammes, d'après Moschus. — X et Y. 23 24
Les Etrennes du poète. — Busquet. 148
La Grenouille et le Manant. Fable. — Gaston Romieux. 151
Imitations d'Horace. — Paul Gaudin. 409
Imitations d'Horace. — F. Pouyadou 568
La Lutte. — Pierre P. 764
La Matière et l'Esprit. Fable. — Gaston Romieux. 125
Odelettes. — Paul Gaudin. 697
Omar. Légende arabe. — Gaston Romieux. 215
Pauvre Pierre. Elégie. — H. V. 597
Le Pacha et la Cigogne. Orientale. — E. Labretonnière. 345
Une Page de Tacite. — Busquet 503
Les Petits colléges. — Busquet. 20
Le Pilote. — A. Gourraud 380
Les Pinsons échappés. Apologue. — E. Labretonnière. 664
Poésies antiques. — Paul Gaudin 49
Point de loisirs, point de vers. — Busquet 185
Le Rêve. Idylle. — K. 89
Sonnets. — H. V. 250, 281, 535 766
Stances. — X. 92
Testament d'un prince indien. — X. Z. 475
Traductions de l'Anglais. — E. H. 571
Le Vieillard et ses fils. Apologue. — Gaston Romieux. 377
Les Vieux airs. Sonnet — Paul Gaudin. 602
L'Utopiste et l'Ecureuil. — E. Labretonnière 632

PROSE.

PAGES.
L'Apothicaire de Newcastle. Trad. de l'Anglais. — E. H. 407
Carabosse. Nouvelle poitevine. — E. LABRETONNIÈRE. 107
Les Deux Sylvie. — GUSTAVE MÉNEAU. 457, 494 526
Les Habitants de la lune. — LÉON MÉNEAU. 135
Jean le canonnier. Nouvelle saintongeoise. — E. LABRETONNIÈRE. . . . 269
Mon oncle Elias. — GUSTAVE MÉNEAU 1 33
La Pénétration. Conte imité de Casti 235
Le Progrès. — C. a. 337

CRITIQUE. — BIBLIOGRAPHIE.

Aperçus d'un Anglais sur quelques pièces de Molière. — L. DELAYANT, 705
Bibliographie historique. — L. de R. 728
Broutilles Bibliographiques. L. D. 126, 153, 282, 382, 478, 573, 668 701
Edgard Quinet historien. — L. de RICHEMOND. 636
Fables littéraires de Ch. Yriarte. — L. DELAYANT 751
J.-J. Weiss, Essais sur l'histoire de la littérature française. — L. DELAYANT 300
La Rochelle protestante par P.-S. Callot. — L. DE R. 603
La Rochelle sous Louis XIII. Un nouveau chapitre de l'histoire des réformés de France, par L. Anquez. — L. DELAYANT . . . 609, 653
Madame de Sévigné. — E. LABRETONNIÈRE 367, 396, 433
De l'Ode politique dans Malherbe. — HENRI SCHERER 737
Pierre Caillet. Epis et Bluets. — PAUL GAUDIN. 25
Quelques pages de critique littéraire. — E. H. 443
Causeries. — I. Un exorde par insinuation. La comédie et les comédiens en province. — JULIUS 30
II. Maître Guérin. Des affaires au théâtre. Une opinion de Diderot. A propos d'un sonnet. Joséphin Soulary. — JULIUS. 56
III. Un cours de littérature. Qu'est-ce qu'un classique ? L'édition illustrée des œuvres d'Alfred de Musset. — JULIUS. 93
IV. Des excuses qui n'en sont pas. Des livres qu'on ne lit guère. Bertin précurseur de Chénier. — JULIUS. 187
V. Il y a un théâtre à la Rochelle. Les plaisirs de la danse. La vulgarisation des arts et de la littérature en province. Concours poétique de l'académie de la Rochelle. — JULIUS. 218
VI. La fin du carnaval. Concerts et congrès. L'Africaine. Les vieux garçons. — WOLFF. 285
VII. De la littérature dans ses rapports avec l'épicerie fine. Ferdinand Tendou. La Tribune des poètes. Un prophète en l'an de grâce mil-huit-cent-cinquante-sept. Un chapitre inédit de l'histoire des quatre-sergents de la Rochelle. — JULIUS. 314

Hosted by Google

PAGES.

VIII. Messe en musique par M. Léon Méneau. — GIUSEPPE TROMBONINI. 351
IX. Le printemps et les poètes. Les hirondelles et la troupe lyrique — JULIUS. 413
X Clôture de la saison d'opéra. Ouverture des Bains du Mail. Conférence sur Bernard Palissy. Les oubliés de M. Audiat. — JULIUS. 509
XI. Le musée de peinture. — JULIUS. 538
XII. Débuts de la troupe dramatique. Le Temps jadis, poésies de Ferdinand Pouyadou. — JULIUS. 733

Aux lecteurs de la Revue de l'Aunis. 767

La Rochelle. — Typ. de A. SIRET.

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03954 1241
Filmed by Preservation CIC 1998
Hosted by Google